
SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868

LETTRES
DU TONKIN
ET DE
MADAGASCAR

LYAUTEY

LETTRES DU TONKIN ET DE MADAGASCAR

(1894-1899)

Avec 28 dessins originaux de l'Auteur
et 14 cartes en couleur hors texte.

TOME Ier



LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

1920

A LA MÉMOIRE

DU GÉNÉRAL GALLIENI

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

J'étais un des « intimes » parmi lesquels dès le début circulaient ces lettres, et l'un de ceux qui avaient le plus à cœur de les voir publier un jour. J'y retrouve, en les revoyant telles quelles, l'impression qu'elles apportaient à notre cercle d'amis, et je crois ne pouvoir mieux faire, pour la rendre, que de reproduire en tête de cette publication une lettre que j'écrivais au Commandant Lyautey, au Tonkin, le 10 février 1896 :

« *Mon cher ami*,

« *Que voilà longtemps que nous n'avons causé ensemble! Et que voilà longtemps que je pense à vous sans trop savoir où vous prendre, ce que vous devenez, pensez, aimez, si vous êtes encore des nôtres, j'entends de ces vieux Européens bornés, querelleurs et routiniers, ou si vous n'êtes pas devenu un homme nouveau, un conquérant de pays neuf, conquis vous-même par votre conquête, rêvant d'avenir et embrassant le présent passionnément.*

« *Souvent j'ai parlé de vous ces derniers mois avec ma femme, avec des amis qui ne connaissent de vous que la vive*

et admirative amitié que je vous porte, et je vous ai laissé sans vous écrire, sans vous envoyer de livres, — ces demi-souvenirs.

« *Ne m'en veuillez pas, mon ami.*

« *D'abord, j'attendais toujours un mot de vous, me disant où vous prendre et si vous étiez satisfait de mes derniers envois...*

« *J'ai eu enfin de vos nouvelles, pas fraîches, mais si bonnes, si réconfortantes. J'ai écrit à de Margerie, lui ai rappelé le désir exprimé par vous, m'aviez-vous dit, qu'on me communiquât votre Journal. Et il m'a confié votre journal de colonne en mars et avril derniers avec Gallieni, et votre longue lettre sur vos débuts avec Rousseau et votre séjour en baie d'Along.*

« *Comment vous dire tous les sentiments que m'a inspirés cette lecture : la joie, l'admiration, l'épanouissement complet de l'être en communion avec un homme qui agit avec une énergie indomptable, et qui sent avec une délicatesse infinie, et qui observe au milieu même de l'action, et qui décrit comme un maître, et qui comprend la vie, quoique soldat, et qui communique la joie de vivre et d'agir, et qui fait enfin, avec ses confidences de route et de bivouac, une œuvre d'art de premier ordre.*

« *Pourquoi, me disait Vogüé, faut-il qu'on ne puisse publier encore ces admirables lettres? Et je partage mille fois ses regrets. Mais un jour viendra — et plus tôt peut-être que nous ne pensons — où cela sera possible, et où l'on vous en demandera la permission.*

« *Nous sommes ici plusieurs qui vous aimons, vous suivons, et qui attendons beaucoup de vous.*

« *Si vous étiez Anglais et moi aussi, je sais bien ce que je souhaiterais pour vous, et pour cela il faudrait que le Tonkin fût une colonie à l'anglaise. Je voudrais que vous en devinssiez l'âme pensante et agissante. Et je me demande vraiment s'il n'y a pas un plus beau rôle à jouer, même*

pour une nature d'élite, affinée et cultivée, comme la vôtre, en devenant l'homme d'une colonie jeune, le transformateur d'un pays neuf, qu'en vieillissant, membre inutile d'une armée condamnée à l'inaction, sous les galons et dans un métier sans vie et sans objet.

« *Car en vérité, s'il nous faut garder une armée nombreuse, il n'y a pas de raison pour que nous ayons, du train dont vont les choses, à nous en servir bientôt. Et alors, qu'y faire quand on a des qualités exceptionnelles, de l'élan, de l'originalité, le besoin de créer et de façonner la matière vivante?*

« *Il m'a semblé, à vous lire, que vous n'étiez pas loin de l'état d'âme de ces officiers anglais qui, vers le milieu de la vie, changent de rôle et deviennent des conquérants pacifiques, de grands administrateurs de colonies, des vice-rois dans l'Inde, l'Egypte, au Cap et en Australie!*

« *J'ai vu de Margerie il y a deux jours en lui rendant son précieux dépôt; et en causant je me suis aperçu que la même idée nous était venue à tous deux sur vous : il se demande si vous n'avez pas trouvé là la révélation d'une vocation nouvelle.*

« *Avec tout cela, j'oubliais de vous dire combien j'ai été heureux de vous voir adjuger la croix d'honneur pour* faits de guerre *: cela est si rare aujourd'hui que j'en ai été bien fier pour vous.*

« *Dans une quinzaine, je vous ferai un nouvel envoi de livres, et je ne cesserai que lorsque vous m'en aurez prié.*

« *Je pense que dans six mois nous vous reverrons, et que vous nous reviendrez, au moins pour un temps, retrempé, ayant cette expérience de la dure, des épreuves sans nom, des dangers extrêmes et des longs pensers d'exil qui transforment un homme et qui, pour moi, décuplent sa valeur. Oui, l'on est vraiment* meilleur *quand on connaît un peu le vaste monde, et c'est pour ignorer cela que, nous autres Français, malgré toutes nos gentilles qualités, notre héroïsme*

de cabinet, d'école et de théâtre, nous sommes au fond si chétifs et si étroits. Mais en revanche, quand nous nous risquons au dehors, nous produisons des Garnier, des Gallieni et des Lyautey, et vraiment, cela devrait nous encourager à multiplier l'expérience.

« *Je vous envoie de loin mes pensers amis et mon plus affectueux souvenir.*

Votre

MAX LECLERC.

AVANT-PROPOS

Ces lettres n'avaient pas été écrites pour être publiées.

Quand, en octobre 1894 (j'étais alors Chef d'Escadrons depuis 18 mois et Chef d'État-Major de la 7e Division de Cavalerie à Meaux), je fus nommé à l'improviste à l'État-Major du Corps d'Occupation du Tonkin, je croyais partir pour une brève absence. Je ne me doutais pas que, après vingt ans de carrière régulière en France, alternée entre la troupe et les états-majors suivant le rite consacré pour les officiers brevetés, c'était une voie nouvelle qui s'ouvrait désormais devant moi.

A mon départ, il avait été convenu avec les miens les plus proches, parents et amis, que les lettres où je leur enverrais mes impressions de néophyte circuleraient dans un cercle intime très restreint. C'est ainsi que, dès le départ, je me mis à écrire des lettres « omnibus », si je puis m'exprimer ainsi, que je commençais le plus souvent sans savoir quel en serait le destinataire, puisque je pensais, en les écrivant, à cette collectivité d'intimes.

C'est pourquoi on les verra adressées, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, mais se suivant et prenant vite, sans que j'en aie eu le dessein préalable, le caractère d'un « journal ».

Peu à peu, mes « intimes » y ayant trouvé de l'intérêt, le

cercle s'élargit. J'eus ainsi, à la fin de mon séjour au Tonkin, la surprise d'apprendre que leurs destinataires avaient cru pouvoir les répandre, et que des hommes tels que MM. Boutmy, Albert Sorel, Vandal, André Lebon, Paul Desjardins, Jules Charles-Roux, Henry Bérenger et d'autres s'intéressant aux choses du dehors, en avaient eu connaissance. Ils voulurent bien m'adresser leurs encouragements. Quelques-uns, et entre eux tous mon cher Eugène-Melchior de Vogüé, en envisagèrent dès lors la publication. Je m'y dérobai formellement pour des raisons multiples qu'il est superflu de développer. Ma correspondance avec E.-M. de Vogüé se faisant de plus en plus régulière et intime, c'est à lui qu'après mon départ du Tonkin pour Madagascar je pris l'habitude d'adresser la plupart de mes lettres; et c'est pourquoi, si je puis donner ici intégralement mes lettres du Tonkin, je n'ai que des bribes de celles de mon premier séjour à Madagascar. Vogüé les avait conservées avec un soin affectueux. Je les savais en trop bonnes mains pour les lui réclamer. Mais après sa mort, dans le désarroi inévitable des déménagements, la plupart se perdirent.

Néanmoins, ce premier séjour à Madagascar formant corps avec mon séjour au Tonkin, puisque j'allai directement de l'un à l'autre et passai près de cinq ans sans rentrer en France, j'ai essayé de le reconstituer tant avec mes souvenirs qu'avec quelques lettres adressées à E.-M. de Vogüé et qui ont été retrouvées, ou à d'autres correspondants, notamment à mon cher ami Max Leclerc qui veut bien aujourd'hui prendre la charge de cette publication. Mais il n'en subsiste pas moins, pour ces deux premières années de Madagascar, de profondes lacunes, élargies encore par la disparition de la plupart des lettres aux miens, qui ont péri en 1914 avec ma maison de Lorraine.

Et c'est aussi pourquoi je ne prévois pas pouvoir réunir les lettres de mon second séjour à Madagascar (1900-1902), ni celles du Sud-Oranais (1903-1907). Presque toutes étaient adressées à E.-M. de Vogüé. Quelques-unes seulement ont été conservées. A moins d'en retrouver, soit dans ses papiers, soit chez d'autres destinataires, cette correspondance, en son état actuel, se présenterait avec de tels « trous » qu'elle perdrait toute suite et tout intérêt.

Lorsque E.-M. de Vogüé envisagea pour la première fois la publication de ces lettres, il voulut bien me dire — et j'en eus autant de gratitude que j'en ressentis d'honneur — qu'il se réservait de leur donner un avant-propos. Après sa mort, Albert Vandal eut la bienveillance de me faire la même offre. Lui disparu, ce fut M. Jules Charles-Roux. Les années ont passé, ces chers et nobles amis, témoins de la première heure, m'ont précédé dans la tombe, et c'est ainsi que je suis amené, à mon très grand regret, à donner moi-même ces indications préliminaires.

Si je ne laisse pas ces lettres dans les dossiers privés auxquels elles étaient à l'origine exclusivement destinées, c'est parce qu'on veut bien me dire que, à l'heure où notre pays, après avoir restauré son intégrité européenne, a plus besoin que jamais de garder le sentiment de sa force de rayonnement extérieur, elles pourraient inciter quelques jeunes activités à porter leurs vues au delà des mers et à s'inspirer des enseignements et des exemples du grand homme d'action dont la figure domine toutes ces lettres, le général Gallieni.

Je les ai laissées telles quelles, sans y rien modifier. Je me rends trop bien compte que beaucoup de jugements se ressentent de l'impression du moment et seraient à reviser. Mais leur première qualité, sinon la seule, est la sincérité, et je me suis résolu à n'en rien changer ni atténuer.

Certains pourront s'étonner d'y trouver une « dominante » de réserves à l'égard de l'Angleterre. Mais là encore il suffit, pour n'en être pas surpris, de se reporter à l'époque et aux circonstances dans lesquelles ces lettres furent écrites. Elles sont contemporaines de la période qui a précédé et suivi Fachoda. Nul ne contestera qu'à cette date le « péril anglais » apparût comme le plus immédiat, ni que, sur tous les points du monde où nous portait l'expansion coloniale, ce fût l'Anglais que nous trouvions en face de nos intérêts, de nos droits et de nos devoirs. Du reste, l'hommage que je rends en toute occasion à la force, à l'esprit de suite, au sens pratique de la Grande-Bretagne suffit à atténuer la vivacité d'appréciations

motivées par une rivalité d'intérêts que la géographie d'une part, les conditions de la lutte économique d'autre part rendaient inévitable.

Depuis lors, entre l'Angleterre et nous se sont noués sur les champs de bataille des liens que rien ne saurait rompre, se sont développés dans les épreuves communes des sentiments qu'aucun Français ne saurait effacer de son cœur, et je suis sûr que mes nombreux amis anglais, si légitimement jaloux des droits et des intérêts de leur noble pays, seront les premiers à comprendre qu'un Français porte à travers le monde le même souci du « civis romanus sum ».

L'on s'étonnera peut-être encore d'y trouver des appréciations aussi constamment sévères contre le formalisme, les routines administratives, les « bureaux ». Sur ce point, après vingt-cinq ans, je n'ai rien à rabattre. L'expérience et la pratique du commandement n'ont rien atténué de ce que je pensais et écrivais. Elles ne m'ont appris, hélas! qu'une chose : c'est que, si forte que soit cette conviction chez un Chef, quelle que soit l'importance de la charge dont il est investi et des attributions qui lui sont données, il n'est trop souvent pas le maître de remédier au mal qu'il connaît, constate et dénonce. La force des routines, le poids des rouages administratifs, et avant tout la puissance des organismes métropolitains auxquels il se heurte, lui opposent une résistance qui n'a pas de limites. Pour en venir à bout, il faudrait toute une évolution, voire une révolution, dans les mœurs, dans la législation, dans l'orientation et l'esprit d'administrations vieillies, mais jalouses à l'extrême de leurs formules et de leurs prérogatives.

Toutefois, en relisant ces lettres, il me vient un grand scrupule. Je sens trop combien, au regard des événements qui se sont déroulés depuis cinq ans, des luttes gigantesques, des souffrances endurées, de l'importance sans précédent des combats et des pertes, de l'effort militaire incomparable, les opérations que je relate paraîtront minimes et dénuées de risques. Mais on voudra bien se reporter à leur date, se souvenir qu'il y a vingt-cinq ans, si modestes que fussent ces

opérations de guerre, c'étaient les seules. Nulle part ailleurs qu'aux colonies un soldat français ne pouvait alors faire l'épreuve de son endurance, son apprentissage du feu, son école d'énergie, de décision et d'initiative. Et il convient aussi d'ajouter que, toutes proportions gardées, si de telles opérations ne comportaient que de faibles effectifs et des risques de guerre réduits, elles rencontraient des difficultés de climat, de terrain, de distance, de ravitaillement qui en augmentaient singulièrement l'importance.

Que ceux de mes anciens, de mes camarades qui, pendant plus de quarante années, ont travaillé sans répit à fonder le nouvel Empire Colonial Français trouvent ici l'hommage rendu à leur labeur obscur et ingrat par un des derniers venus de leurs collaborateurs.

Rabat, 1er septembre 1919.

LYAUTEY.

LETTRES DU TONKIN

CHAPITRE I

DE MARSEILLE A HANOÏ

LE CAIRE — ADEN — KANDY — SINGAPOUR — SAÏGON

Octobre — Novembre 1894.

A bord du *Péï-Ho*, le lundi 15 octobre, 2 heures après-midi, par 17,49 de longitude Est et 36,20 de latitude Nord, c'est-à-dire exactement au sud du Canal d'Otrante et à hauteur de Malte.

Voici bientôt trois fois 24 heures que je suis en mer et je n'ai pas encore écrit une ligne. Après ce surmenage de trois semaines, succédant à la déprimante année que tu sais, ç'a été la détente, un « ouf » formidable, une joie animale de se laisser vivre de cette douce vie de bord, confortable, abandonnée, flottante au figuré comme au réel, où l'heure, l'espace, la vie se fondent comme l'horizon en contours imprécis. A MA SOEUR.

Est-ce hier, avant-hier, il y a deux jours, que j'ai laissé mon frère sur l'appontement de la Joliette, plus à plaindre que moi certes, comme toi, comme vous! parce que dans votre vie continuée votre tendresse va toute à l'absent qui s'éloigne, imaginant des risques qui ne sont pas, tandis que lui, emporté parmi la nouveauté des choses et les horizons qui s'ouvrent, songe plus, faut-il le dire, à la joie des récits du retour qu'aux regrets du passé.

Je m'y retrouve pourtant, car chaque journée a été bien marquée d'une étape : avant-hier Bonifacio, hier Messine.

Bonifacio, dont le vieux château, les murailles, les maisons ne font qu'un avec le roc, verticaux sur la mer comme le château de Châteaudun, avec son port de pêcheurs ouvert dans le rocher par une fissure tranchée comme un coup de sabre, et si étroite qu'un gros bateau n'y entrerait pas plus que dans le trou de l'aiguille de l'Évangile. Et cela se franchit à 11 heures par une belle lumière, bien détaché en clair sur le haut écran sombre de la côte corse que depuis trois heures nous longions. Et les passagers habitués vous le commentent avec toutes les histoires de brigands et de vendetta que leurs aînés leur ont repassées.

En face, sur la côte sarde, la Maddalena montre ses batteries; puis le déjeuner sonne, et, le café pris, le pont regagné, tout a disparu : c'est la pleine mer jusqu'au lendemain.

Le lendemain, c'est hier, dimanche; il est 8 heures du matin; dans la salle du bain qu'un masseur Somali a préparé, je fais ma toilette lentement, jouissant voluptueusement de la belle matinée, des 25 degrés, du clapotement de la mer, des obligations disparues, du « pas d'uniforme et pas de rapport », quand, par le hublot ouvert, je vois surgir de la mer un cône bleu et rose, dressant à 1500 mètres son panache de fumée : c'est le Stromboli, le plus jeune des volcans, presque né d'hier. Vite sur le pont! Nous sommes en plein archipel Lipari, passant entre Panaria et Salina; et déjà à l'horizon se dresse la haute muraille de Calabre et de Sicile dont la coupure n'apparaît pas encore.

En attendant le solennel passage de Messine, on est tout aux Lipari. Six volcans aquatiques : seuls Vulcana et Stromboli vivent encore, mais les autres ne sont que cratères, crevasses, jets de lave figés dans leur forme liquide; à leurs flancs la vie s'est accrochée, les maisons rient, les clochers pointent, les

vignes s'étagent, et la lorgnette ne se lasse pas de fouiller au passage l'inconnu des humanités qui accomplissent là leur orbe semblable aux autres, aux vôtres.

Voici le détroit : je m'en faisais une fête. Tu sais si depuis des années je poursuis mon rêve de Sicile, — la sœur jumelle de la Grèce où j'attends de Syracuse, de Taormina et d'Agrigente, les mêmes émotions que de l'Acropole, sous le même ciel et les mêmes couleurs. En attendant le voyage, toujours ajourné, je me réjouissais de ce salut au passage. Mais le temps se couvre subitement; et c'est sous un ciel de la Manche que nous rangeons Messine. Un dernier coup de soleil encore illumine Sylla, exquisement située, déboulant du haut d'un rocher jusque dans la mer, son église à coupoles byzantines au faîte, les dernières maisons les pieds dans l'eau, avec toujours ce même caractère des villes de la côte méditerranéenne, — Provence, Ligurie, Calabre ou Sicile, — maisons et roc ne faisant qu'un, ne se distinguant pas, fondus dans la même unité de matière et de couleur. Et, pendant que je regarde, un compagnon de voyage croque; je t'envoie son croquis de Sylla exact en quatre traits. Illumine-le et ça y est.

Mais c'est fini, la brume couvre tout, l'Etna se cache dans les nuages; la pointe du Faro, Messine malgré ses couvents, Reggio malgré ses palmiers, dans ce gris deviennent quelconques. Seuls, les tourbillons de Charybde que méprisent les grands bateaux modernes, mais où sous nos yeux les barques pivotent assez pour nous faire comprendre les terreurs des trirèmes antiques, nous amusent un instant. Je braque ma lorgnette sur l'emplacement du théâtre de Taormina, chanté par Renan, je m'oriente sur Catane; mais rien qu'une côte obscure et rayée de pluie : ce n'est pas la Sicile, il n'y a qu'à rentrer. Fini de l'Europe, plus de terre jusqu'à Port-Saïd, Afrique et Asie à la fois, — et depuis juste 24 heures que le cap Spartivento, — la pointe de la botte, — s'est effacé à l'Occident, c'est la haute mer; un pinson égaré, un voilier à

l'horizon, nous ont seuls rappelé que la vie continue hors de ce bateau où passent les heures, oublieuses et vagues.

Causons de ce bateau.

Le *Péï-Ho*, capitaine Trocmé, excellent et accueillant, Breton qui pense à son Quimper et trouve suffisantes ses 35 traversées de l'Océan Indien, sans compter les autres, se donne à bord l'illusion de la vie de famille en ayant comme timonier son fils. Composition d'hommes parfaite, intéressants et variés, — mais ça manque de femmes ; pas une Française, sauf trois Dames de la Charité, en mission pour Diégo-Suarez, vivant monastiquement sur le pont, édifiantes mais de ressource médiocre, — un lot d'Anglaises, les unes roucoulant conjugalement, d'autres plongées dans leur bouquin, peu jolies, toutes d'ailleurs séparées de nous par l'infranchissable mur de la langue. Sommes-nous assez rossards ! Seul Fitz-James, qui parle couramment, interviewe l'une ou l'autre et se fait très populaire.

Les hommes : d'abord Jacques de Fitz-James, qui partage ma cabine. Tu connais ce garçon d'or, tu sais comment après l'effondrement financier de sa famille, refusant de vendre à la dot réparatrice sa couronne ducale, il a été porter sa peau et l'honneur de son nom partout où il y avait à risquer : Tonkin, Dahomey, et maintenant Madagascar; officier de la Légion d'Honneur avant d'être commandant : et tout cet héroïsme si simplement, tranquillement, comme s'il n'avait pas eu à 20 ans l'orientation de vie la plus facile, élégante et sans épines à prévoir. Nous retrouvons notre bonne camaraderie d'Algérie d'il y a 15 ans.

Il vous connaît, il connaît Touchebredier[1], bien des amis sont communs, et cette intimité a tout son prix dans cette transition entre la vie entourée et l'isolement définitif du Tonkin.

1. Notre habitation de famille en Eure-et-Loir, près de Châteaudun.

M. Jolly, un inspecteur des Finances qui va en mission de trois mois à la Réunion : M. Lefèvre-Pontalis et Charles Sallandrouze me l'ont adressé. C'est mon voisin de table, un amoureux de la Grèce, de l'antiquité, de tout art, juge donc (c'est lui qui m'a croqué Sylla); il a voyagé dans toute l'Europe, en regardant et en notant.

M. Tillier, chef de l'exploitation du Canal de Suez, ancien lieutenant de vaisseau, 50 ans, a débuté en Cochinchine, puis en Chine où il a remonté le Yang-Tsé-Kiang à 800 kilomètres ; pratiqué le Japon, connaissant dans les coins la question coréenne, puis quitté le service de l'État, il y a quinze ans, pour prendre le commandement d'un paquebot des Messageries; maintenant gros bonnet de Suez, ayant, de nous tous, le sac d'observations et d'expériences le mieux garni qu'il nous ouvre avec la plus simple et la plus cordiale amabilité.

M. Lagarde, le Gouverneur de notre Colonie d'Obock, où il est depuis 11 ans; il est vrai qu'il n'y réside que 6 mois par an, mais le total n'en représente pas moins 5 ans 1/2 d'Obock, ce qui est austère. Sur Obock, le rôle non militaire mais tout politique de cette colonie qui entre comme un coin entre Massaouah où les Italiens engloutissent leur argent (ils y ont aujourd'hui 10 000 hommes) et la côte Somali dont ils ont le protectorat, il est naturellement des plus instructifs. Son rôle essentiel, c'est celui d'agent secret et permanent auprès du Négus d'Abyssinie.

Pour le moment, il établit sa résidence sur un bateau, en rade de Djibouti, au sud d'Obock, tant par sécurité que pour les études de ce fond du golfe Tadjoura-Djibouti, où il y a un superbe établissement à faire.

Enfin, il a été secrétaire d'ambassade à Rome, près du Saint-Siège, un an avant mon séjour, ce qui nous fait un bon fond de causerie rétrospective.

M. Laporte, chef d'une mission hydrographique qui va à Madagascar, ayant comme adjoints un lieutenant de vaisseau, M. Tapissier, et un jeune ingénieur, de Vanssay.

Ceci, c'est notre groupe, c'est le coin sur le pont, la veillée du soir; et nous passons notre temps à nous congratuler sur nos agréments réciproques et la veine qui nous a réunis. Le fait est que c'est intarissable et infiniment varié. Les pays se déroulent, je sors mon atlas et sur carte M. d'Obock raconte Obock, M. Tillier raconte la Chine, les autres Madagascar, et les souvenirs communs jaillissent : « Vous connaissez mon ami Hartley? — Parbleu! j'ai passé une journée avec lui à Soulina. Et un tel, c'est votre ami? — Mon vieux camarade de Pékin. » Les anecdotes se posent sur les noms, — et puis une bonne question technique traitée par l'un ou l'autre avec sa précision professionnelle. Et tout cela est si loin de Meaux, du traintrain routinier, de la mesquinerie habituelle de nos horizons! Ces après-déjeuner de pont! Chacun tire son rocking-chair, le petit salon se forme, les jambes s'allongent, la cigarette fume, le regard erre de la mer d'acier au ciel mouillé, tandis que la causerie va, si diverse, instructive sans fatigue. C'est infiniment doux; la notion du temps se perdrait si les heures ne tintaient sonnées par la cloche de la passerelle, si l'affichage du point n'annonçait pas midi, si la sonnette du maître d'hôtel n'avertissait du lunch de deux heures, du thé de 4 heures, toute la série des mastications qui, dès 7 heures du matin, constitue à bord le vrai tableau de travail du passager.

Hors de notre groupe, les figures de second plan; chaque jour une occasion de connaissance nouvelle en amène une au premier plan, — ce sont les amis de demain, — plutôt, ils le seraient si on continuait la traversée; mais après-demain Port-Saïd va me séparer de ce charmant bateau, et je doute que l'*Oxus* me donne autant d'agrément. C'est un ex-interprète du Ministère des Affaires Étrangères, Anglais retors qui a tout vu, tout su, et qui entortille les officiers de vaisseau de sa table; c'est un jeune ménage anglais qui rejoint le Pendjab où le mari, médecin de son état, dirige un pénitencier indigène; c'est une bande de petits midships, frais sortis de

l'école d'application et qui vont à la relève à Madagascar, pleins de toupet, aussi fin-de-siècle que nos Saints-Cyriens récents; c'est le capitaine L***, jeune marsouin qui rejoint la Réunion, préoccupé de sa femme qui va accoucher, lugubre et désœuvré; c'est un vice-consul de Tamatave, qui parle malgache et des Malgaches, joue du piano, boulevardise et intéresse; c'est enfin la légion anglaise, de tout sexe et de tout âge, en un tas de petits coins sur le pont, bien confortables, le thé installé, avec toute la variété des châles, des plaids, des coussins; les nurseries au centre de chacun de ces homes improvisés, joujoux et albums par terre, au milieu d'un tas de petits semblables à Paul et Henry, et le modèle des pères, un grand jeune Anglais que mon frère avait coté au départ, très élégant dans son complet gris, dont la journée se passe, tandis que sa femme blonde et frêle est étendue, à baigner, à donner le biberon, à promener, à endormir, à jouer à quatre pattes; Victoria[1] quoi, en infiniment plus élégant, avec une moustache châtain et des cheveux plus longs. Et toute la sympathie va à lui, tant il est naturel, convaincu et gracieux.

Et puis l'avant : le peuple des passagers de 3e classe, indéterminé, quelques soldats de marine surveillant un détachement de disciplinaires, qu'on relègue à Diégo, et qui ont l'air si inoffensifs, jouant au loto à plat ventre, bien que signalés à Fitz-James comme fortes têtes à mener au revolver ; le troupeau, notre repas quotidien, des bœufs, des moutons, qui beuglent et bèlent dans leurs stalles. Et voilà.

Un mot maintenant de la vie matérielle; je jabote, mais je suis sûr que le moindre de ces détails vous amuse et que vous cherchez dans votre cadre familier à vous suggérer celui inaccoutumé où je me meus.

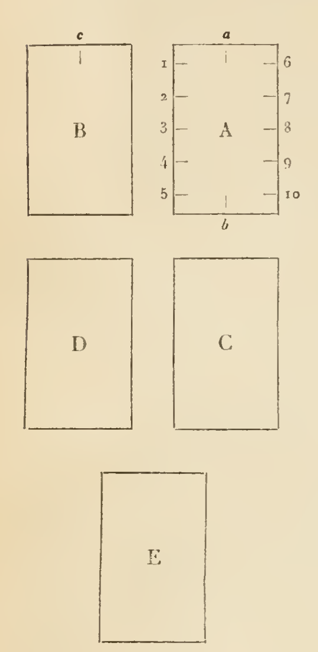
Vers 7 heures je me réveille, le domestique sonné ouvre mon hublot, prend mes effets, et, tandis que je me rase en

1. Bonne allemande des enfants de ma sœur.

recevant les bonnes bouffées matinales de l'air humide et salé, Fitz-James ouvre la conversation. Je vais au bain faire ma grande toilette, et puis au thé; une cigarette sur le pont où chacun se croise en extrême négligé du matin, toutes les variétés de soie, de satinette, de toile, de tussors, clairs, tendres, rayés, unis.

Rhabillage, et à 11 heures déjeuner.

5 tables dans la salle des premières, ainsi disposées :



A est celle du commandant qui la préside en *a*, avec en face de lui le médecin du bord en *b*.

La seconde table B est présidée par le Commissaire du bord.

La table du commandant est ainsi composée : 1° le gouverneur d'Obock; 2° moi; 3° M. Jolly, inspecteur des Finances; 4° l'Anglaise du Pendjab; 5° son mari, le chef du pénitencier; 6° la femme de je ne sais quel haut fonctionnaire anglais, franco-suisse et prétentieuse; 7° M. Tillier; 8° sa femme; 9° Fitz-James; 10° le capitaine L.... Tout le monde cause et rit, sauf le capitaine L.... dont la femme va accoucher et qui attend le télégramme.

D'ailleurs, ces places ne se règlent que très approximativement par protocole, et sur l'*Oxus*, que je ne rejoindrai qu'à Suez, je serai à un bout quelconque, là où il y aura une vacance. Menus plantureux. Du reste, je mange, dors, engraisse; et je voudrais que vous vissiez ma mine rajeunie de dix ans.

Je t'ai raconté la journée. A 5 h. 1/2, rhabillage, je passe mon smoking; à 6 heures dîner, fumoir sur le pont. A 11 heures, on éteint l'électricité au salon. Mœurs hygiéniques. Hier soir, nous causions sur les cartes, Obock, Suez et moi. Ce soir, il est 10 heures et je t'écris tandis que deux groupes prennent

le thé et que trois Anglaises font leur whist. Je suis presque seul dans la longue salle, déjà si habitué au bruit de la machine, au clapotement de l'eau, qu'il faut faire mon examen de conscience de sensations pour les entendre. Je n'ai pas eu une seconde d'émotion marine. Il faut dire que la mer a été excellente ; température parfaite, 25°, pas plus ; mais pas de ciel bleu, temps couvert et grains ; cette fois, je m'en console, je suis si sûr de me rattraper.

Et, à travers toutes les heures libres, j'ai travaillé l'Égypte, l'art arabe, l'archéologie pharaonique ; reste à utiliser ce vernis d'érudition en ayant le plus d'heures possible au Caire. Voici 11 heures, je vais fumer une cigarette sur le pont et me coucher....

Ma cigarette est fumée ; Dieu ! quelle belle nuit, et combien je te voudrais là ! Cette fois nous le tenons, le grand Sud ; une de vos nuits de juillet : mais déjà le bleu est plus profond, la lune plus vermeille, les étoiles plus dorées, et du gaillard d'avant, accoudé à la proue qui glisse sur la mer immobile comme un tapis, c'est une splendeur.

16 octobre, 11 heures soir.

Après le laisser-vivre du début, bien travaillé ; de 6 à 8, bouquiné de l'art arabe ; de 9 à 11 et de 1 à 4, travaillé ma physique, la vapeur et les machines, pour savoir quel animal je monte et comment je marche. Récréation à nous regarder dépasser par le *Calédonien,* nouveau bateau anglais, qui dépasse tous les précédents comme vitesse, parti hier de Brindisi pour arriver demain à 10 heures à Port-Saïd. Pris sur la passerelle une leçon de boussole pratique et une de timonerie. Et enfin, après dîner, conseil de guerre dans la cabine du commandant avec M. d'Obock, M. de Suez, où s'est traitée à fond et sur cartes la question de Djibouti. Voici, en

somme, l'affaire dont tu es bien capable de saisir tout l'intérêt. Au sud d'Obock, nous possédons le golfe de Djibouti. Le fond en forme un port excellent à parois de roc et à chenal tout fait. Or, jusqu'ici, la seule station de charbon de la région est Aden, aux Anglais, en face. Il suffit de deux phares et d'un balisage sérieux pour en avoir une ici aussi bonne. L'un des phares existe à Obock; celui d'en face est fait en sous-main, dans trois mois il sera monté. Reste à bien reconnaître et déterminer l'entrée, et le commandant Trocmé a précisément mission des Messageries de le reconnaître au passage et d'y entrer avec le *Péï-Ho*, lui premier. C'est un procès que M. d'Obock vient de gagner à Paris; la chose s'est faite sans bruit, sous le nez des Anglais, et le branle donné, le charbon installé, les 26 paquebots annuels français lâcheront Aden, en cherchant à entraîner les camarades, Anglais exceptés, bien entendu.

Tu vois que ma journée m'a peu laissé le temps d'écrire; et, de fait, il y a dans cette vie de bord une telle variété d'école mutuelle qu'il en sera le plus souvent ainsi.

Ç'a été, d'ailleurs, la première belle journée du Sud, 29°, le vrai soleil, la mer d'huile, le pont joyeux, les toilettes claires. A 7 heures du matin, la côte de Candie a apparu un instant toute rose, puis s'est évanouie ; ce soir, c'est ce qui ne se décrit pas : l'éclatante nuit du désert, le ciel en feu, la mer sans une buée, un plateau de métal sombre où la lune trace une bande de damasquinure étincelante.

Et maintenant, je ferme jusqu'à Suez ; demain matin, séance technique dans tout le bateau avec un lieutenant de vaisseau. A midi, je ferai le point. A repasser un peu de Maspero avant le Caire, boucler mes paquets, puis le tourbillon de cette fugue de 48 heures. Et cependant j'en aurais une tartine à te faire sur ce que le contact avec toutes ces volontés, ces initiatives, ces laborieux, fait surgir de regrets, pour les 10 ans perdus de vie de France, de filière suivie, de férule supportée, de clichés familiaux ou administratifs acceptés. A ces causeries entre les

hommes d'action pure, on se sent aussi loin du faux des salons de lettres et des dîners de Paris que de la momification de notre armée désœuvrée, routinière et ligotée. Et c'est une résurrection.

17 octobre, minuit.

Ismaïlia. — A la Résidence de la Compagnie de Suez. Dans la chambre au-dessus de celle de M. de Lesseps, conservée telle qu'il l'a laissée à son dernier séjour.

Arrivée à Port-Saïd à 7 heures. Le Consul de France, averti par Cogordan[1], vient à bord et m'informe que le prince d'Arenberg, vice-président de la Compagnie de Suez, débarqué cet après-midi, part par un train spécial dans une heure pour Ismaïlia et m'invite.

Le cawas du consulat se charge de tout. Pas de douane, pas un ordre à donner; et c'est les mains dans les poches qu'avec Tillier et Fitz-James nous débarquons sur le quai de Port-Saïd, comme si nous venions de faire une promenade en canot.

Le brouhaha de tous les quais du Levant, les portefaix de toutes nations et de toutes langues assiégeant le bateau et les voyageurs, le quai avec l'aspect de fête permanente de tout l'Orient; grande salle éclairée, musique apportant les rengaines de Paris et les refrains locaux.

Une avenue de lebeks, les beaux acacias noueux de l'Égypte, et nous voici dans la salle à manger de l'Eastern Exchange Hôtel, à une table parisienne; le prince d'Arenberg, qui m'accueille en ami, avec cette réflexion que nous ne nous doutions guère, il y a juste un mois, à la revue de Châteaudun, que notre prochaine réunion serait sur terre d'Égypte.

M. Patinot, directeur des « Débats », administrateur de la Compagnie, venu il y a 15 jours pour la grève, et qui rachète,

1. Agent diplomatique de France en Égypte.

par son accueil de ce soir, celui qu'il fit jadis au « Rôle Social » ; — M. de Serionne, l'agent supérieur de la Compagnie en Égypte, c'est-à-dire son représentant résidant auprès du Gouvernement du Khédive, aimable, charmant et comme il faut; — M. Thévenet, chef des services accessoires de la Compagnie (chemins de fer, plantations, entretien), depuis 28 ans à Suez; — enfin l'ami Tillier et sa famille. Il est décrété qu'on enlève Fitz-James, à qui on fera rallier demain le *Péï-Ho* à Ismaïlia.

A 10 heures, dans le train spécial, amusant de luxe, tout neuf, tendu de cuirs faits exprès où sont imprimés en or sur vert les scarabées et les fleurs de lotus pharaoniques. Ligne nouvelle de Port-Saïd à Ismaïlia, qui n'est marquée encore sur aucune carte et suit la chaussée du canal.

Apartés successifs dans les compartiments du wagon-couloir. C'est d'abord Patinot qui m'entreprend sur l'Indochine, la longue hostilité de son journal contre M. de Lanessan, son revirement actuel, disposé à lui faire crédit après de longues causeries avec lui, — puis M. de Sérionne, qui me raconte la grève, l'assassinat de l'ingénieur Lemasson, ses angoisses à se trouver seul; Paris, malgré ses télégrammes, estimant au début que c'était bien du trouble pour une grève de cent ouvriers, et ne se rendant pas compte, dès l'abord, que les Anglais n'attendaient qu'un prétexte pour intervenir et guettaient le moindre incident pour jeter à terre des compagnies de débarquement. Or, il n'y avait pas là le moindre bateau de guerre français pour en faire autant le cas échéant, et les jaquettes rouges restaient maîtres de la situation. Enfin, sur ses instances, arrivée d'un administrateur, M. Patinot; en somme, aujourd'hui la grève est finie, et cette fois, du moins, l'occasion manquée pour les Anglais, qui ne demandent que le prétexte d'intervenir dans le canal où ils ne sont pas encore les maîtres ; et Sérionne me raconte cette lutte sourde, quotidienne, pied à pied, énervante, de l'issue la plus douteuse, pour nous maintenir dans la seule position qui ne nous ait pas encore

échappé en Égypte : le canal; puis Tillier qui me montre, passionné, le canal, l'agencement de ses 106 phares, le mécanisme des projecteurs électriques qui permettent depuis 10 ans de passer de nuit; nous en voyons un surgir à l'horizon comme une lune qui se lève; c'est le magnifique *Calédonien*, que nous longeons bientôt et dont la masse est fantastique, glissant entre les deux quais de sable, à quelques mètres de nous. Puis, c'est M. Thévenet qui vient d'être l'initiateur des plantations de tamaris à boutures profondes pour consolider les berges du canal et combattre l'invasion de la dune. Il m'explique le système avec l'enthousiasme de l'inventeur. Mais chez lui l'ingénieur n'a pas étouffé le sensitif; et c'est lui-même qui m'entraîne à la portière opposée où la lune inonde l'immense désert. — Je ne l'avais pas revu depuis Biskra, depuis Boghar, cet ami de ma jeunesse, si éloquent pour qui le comprend, changeant comme la mer, avec, comme elle, l'infini mystère des étendues, la muette impassibilité qui jette sur tant de drames l'éternel linceul. Ce soir, il est sans un souffle, — il y a encore une heure avant Ismaïlia. — Je lâche les ingénieurs, m'accoude et pars pour la gloire.

Ismaïlia, réception nocturne et princière, tout le personnel sur le quai et son trente-et-un. Fitz-James et moi, égarés dans cet état-major, saluons comme de simples administrateurs; et nous nous demandons si cette connivence ne nous donne pas droit à quelques jetons de présence.

En attendant, on nous héberge dans un palais où la Compagnie a eu le bon goût de laisser au salon, à la place d'honneur, le portrait de l'Impératrice, qui eut ici même, voici 25 ans, ses dernières heures triomphales.

18 octobre, matinée.

Ismaïlia est le centre administratif du canal; c'est ici qu'en réside tout l'état-major; chacun nous fait les honneurs de sa

partie. M. Thévenet nous voiture à travers ses très belles plantations gagnées sur la dune. M. Tillier nous explique au « chantier 6 » les travaux anciens et l'entretien présent, puis, dans ses bureaux, l'organisation centrale. Clôture par un officiel grand déjeuner en l'honneur du haut personnel; nous continuons à y être fourvoyés; somptueux menu, poularde truffée de premier ordre, salle à manger en véranda sur un vrai jardin botanique, des palmiers, des bougainvilliers, des roses, des liserons bleus et des manguiers de Guyane, des multipliants du Tonkin. (Voir Borelli, le sonnet : « Je l'ai brûlé ».)

Je suis à côté d'une jeune fille en rose, qui est née ici voici 18 ans, me parle tennis, abonnement de musique et de lecture, comédies de salon (c'est la grande attraction d'hiver d'Ismaïlia); je lui réponds Caire, où je serai dans cinq heures et dont je pense qu'une personne si bien informée va me donner quelque avant-goût. Mais, depuis 18 ans, ni elle, ni sa sœur, ni sa mère, n'y sont jamais allées; toute leur Égypte tient dans l'abonnement de lecture de Port-Saïd et le tennis d'Ismaïlia, ce qui ne les empêche pas d'être de fort aimables hôtesses et d'avoir un fameux cuisinier.

Après-midi. — En chemin de fer d'Ismaïlia au Caire.

La voie court sur le sable, le long du canal Ismaïlieh qui réunit le Caire au canal maritime. Tout dort dans le soleil de 3 heures. Quelques villages sahariens sans un indice de vie; — aux stations, des bandes d'enfants fellahs courent le long des wagons en criant : el maïa, de l'eau! et tendent des corbeilles de fruits, les garçons en chemise bleue, les filles en noir, avec un voile découvrant le visage à la vierge; toute envie de les poétiser s'en va si on leur jette une pièce, que leur premier soin, sans remercier, est de vérifier, comme un changeur juif. L'un d'eux m'a rendu successivement un Victor-Emmanuel et un Louis-Philippe qui ne lui convenaient pas.

Mais voici le Delta; en une minute tout change aussi brus-

quement qu'en Algérie, à la limite des oasis : c'est la vie, et une vie intense. La crue vient de tout vivifier, et jusqu'au Caire le jardin ne cesse plus, enchevêtré de canaux où les grandes voiles des dahabiés glissent à fleur du sol contre les palmes, sillonné de sentiers verts où cheminent les chameaux, où trottinent les petits ânes montés ou escortés par un peuple bleu, noir, blanc. Et, aux stations, de vraies villes, grouillantes, avec des usines et des exploitations européennes, mais que les minarets, les coupoles des tombeaux, les maisons indigènes en torchis, les groupes accroupis des cafés laissent très orientales. Voici Tell-el-Kébir, la bataille. Un amas de ruines et de décombres, l'antique Bubaste; voir le beau sonnet de Hérédia:

... le Fleuve, à travers le Delta noir qu'il fend,
Vers Bubaste ou Saïs rouler son onde grasse.

Enfin, à 8 heures, au Sud, noyée dans le rose du soleil tombant, apparaît la longue crête du Djebel-Mokattam. En s'abaissant sur le Nil, son profil se hérisse de coupoles de minarets; c'est le Caire, et derrière la longue ligne verte des palmiers montent les Pyramides.

En gare, un secrétaire d'ambassade, M. Aynard, m'attend, un cawas de la légation fait enlever mes bagages sans que j'aie le temps de m'en apercevoir, et 10 minutes après je suis en haut du Palais de France, dans ma chambre ouverte sur la terrasse. A mes pieds toute la féerie du Caire, à cette heure de la suprême illumination.

Tous deux ils regardaient de la haute terrasse,
L'Égypte s'endormir sous un ciel étouffant. (Hérédia).

Des jardins, des palmiers, des coupoles, des minarets, encore, toujours. Le soleil a disparu et la ville resplendit. Et les souvenirs remontent, l'imagination déraille en plein : Pharaon, Khalifes, Bonaparte....

Muet, souple et glissant, un beau Nubien noir, vêtu de bleu

et d'or, a ouvert mes malles, préparé ma toilette, comme le plus achevé des valets de club.

Cogordan ne reviendra qu'à 8 h. 1/2 d'Alexandrie, où il avait audience du Khédive; Aynard m'attend en bas; fils de M. Aynard, de Lyon, beau-frère de l'ex-ministre Jonnart, il a été nourri dans le groupe des Georges Picot, Leroy-Beaulieu, et nous nous connaissons d'avance; mais il ne songe, grâce à Dieu, pas plus que moi, à cette heure, à causer philanthropie et économie politique; jusqu'au dîner, c'est la promenade, au hasard, à travers la vie indigène, la rue sans but, plus intéressante que tous les monuments, l'arrêt à chaque pas devant un groupe, un intérieur entr'ouvert, une boutique. Sauf les ânes qu'on heurte par centaines, sauf le voile noir des femmes, arrêté sur le front par un morceau de bambou, sauf les chemises bleues remplaçant le burnous, c'est Alger, c'est la joie du renouveau et non une révélation, c'est un vieux livre aimé retrouvé après dix ans avec tout son charme ancien.

Cogordan est revenu dîner à 9 heures, charmant, accueillant, affectueux, d'une confiance qui me va au cœur, m'en donnant le précieux témoignage en me mettant de suite au vif de ses affaires. Il est dans un joli guêpier, mon pauvre Cogordan; quelle boutique que cette question d'Égypte, quel rôle pour notre Ministre, après la toute-puissance d'il y a 15 ans, que l'ingrate lutte actuelle pied à pied, quotidienne, contre l'Anglais qui ne démord pas, qui a *presque* tout, mais *veut* tout, fort de l'argument irrésistible de l'armée d'occupation, et à qui il faut disputer bribe par bribe les débris de nos privilèges! L'abandon de l'Égypte, accompli, il faut se le rappeler, par la complicité de presque nous tous, alors inexplicablement aveuglés, se caractérise ici d'un mot : notre Sedan colonial. Cogordan a ramené dîner un de nos administrateurs de la Dette, M. Petit; l'audience du Khédive, ce que j'apporte de nouvelles de France, mes interviews[1] des derniers jours

1. M. Casimir-Perier, alors Président de la République, m'avait reçu avant mon départ et m'avait confié un message verbal pour Cogordan.

avec les hauts personnages que tu sais, font les frais du repas. Mais assez de politique pour aujourd'hui! aussi bien Cogordan ne demande qu'à se détendre; sa résidence est un bijou, bâtie il y a environ une vingtaine d'années par le comte de Saint-Mauris pour le khédive Ismaïl, et restée pour compte à la légation; faite uniquement de fragments de vieux palais, dans le meilleur style (salle à manger exceptée, qui est une horreur), encombrée de meubles et d'objets anciens. Dans la cour intérieure, pleine de palmiers, les moucharabiehs ouverts sur les jardins, il faisait bon ce soir, au café, fumer, servis par Tahah, le Nubien bleu et or, affecté à mon service spécial, et par le légendaire Chinois, inséparable de Cogordan.

Onze heures, le décor a changé: ça me fait le quatrième tableau du spectacle qu'on m'a commandé ce soir et que j'intitulerai : l'Arrivée, la Rue, la Résidence; à présent, c'est le Nil. La scène représente un kiosque au fond du jardin de l'ancien Palais de Djézireh, le kiosque baigne à même dans le Nil, dont le flot, rapide comme un torrent de montagnes, n'est pas à plus d'un mètre de nos pieds. La toile de fond, c'est le Caire dans la nuit, bordant le fleuve de ses palais, de ses mosquées; d'innombrables dahabiehs dorment, amarrées à la rive. La lune d'Égypte inonde le fleuve, la ville, les bateaux. Dans le kiosque, trois messieurs très ridiculement mis, mais tout de même très à hauteur du spectacle, auxquels des nègres vêtus de bleu et coiffés de blanc servent des boissons fraîches.

Et puis, en voilà assez pour ce soir.

19 octobre, 2 heures matin.

Où en suis-je? réalité ou rêve?

A quoi bon me coucher, voici venir 25 jours de bateau et de sommeil.

Voyons, souvenons-nous. A l'aube, j'étais à cheval avec Cogordan, sous la voûte des lebeks, longeant le Nil, puis des jardins, des saules pleureurs comme à Crévic[1], un va-et-vient

1. Notre propriété en Lorraine.

de peuple bigarré, des dahabiehs qu'on décharge, des caravanes s'éveillant pour entrer dans la ville ; les minarets sortent un à un de la buée du matin, comme des joyaux d'un écrin.

8 heures, nous rentrons ; je repars.

Giseh, le musée égyptien. — J'avais précédemment pioché ferme les deux précieux Maspero, l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, l'*Archéologie égyptienne* de la collection Quantin. Je t'y renvoie ; mais je me serais noyé dans mon érudition de fraîche date si l'un des conservateurs, M. Daressy, averti par Cogordan, ne m'avait deux heures durant orienté à travers cet inconnu. A toi maintenant de t'informer des merveilleux bijoux découverts cette année à Dachour par M. de Morgan, de relire dans Anatole France les évocations de Jean Servien devant les parures de la reine Ahatopou, de faire connaissance dans Maspero avec le Cheik-el-beled.

A toi aussi, si tu veux que nous en causions au retour, de relire l'*Art arabe* dans le Bayet de la collection Quantin. Tu y verras les mosquées Touloun, El Ahzar, Sultan Hassan, où j'ai passé ma journée. Il faut bien avoir travaillé d'avance pour retrouver les belles écritures, les vestiges de mosaïque, les stalactites de la belle époque, sous le délabrement actuel ; c'est l'émiettement, et à El Hassan, dans cette ruine, on a peine à croire à une mosquée en plein exercice. Mais, si le détail ne se reconstitue qu'à l'aide des manuels, ce que les manuels ne donnent pas, ce sont les ensembles. C'est le grouillement d'El Ahzar, la grande Faculté musulmane aux 13.000 étudiants, où chaque peuple a son quartier, Algériens en burnous, Soudanais, Turcs en turbans, fourmillement d'êtres machinaux psalmodiant mécaniquement leur leçon, que dans ces cours noires de peuple, accroupi ou couché, on piétine comme des fourmis sans qu'il en sorte une idée neuve, une initiative intellectuelle, mais qui n'en poursuivent pas moins, tenaces et pratiques leur besogne d'insectes, arrachant l'Afrique pied à pied au christianisme dont la faiblesse vis-à-vis de cet adversaire polygame,

esclavagiste et guerrier, est que « son royaume n'est pas de ce monde ».

C'est, malgré le désastre des détails, le charme exquis des formes extérieures, affinées, élégantes, tellement supérieures aux lourdes coupoles de Constantinople, aux minarets massifs et carrés de l'Algérie.

C'est le cimetière des Khalifes, cette vallée des morts que le soleil inonde, et où, sur la foule des tombes inconnues enfouies dans le sable, se dressent les grands mausolées des sultans, chacun sa mosquée, offrant sur leurs coupoles toute la variété des arabesques.

C'est, du haut de la citadelle, la grande vision de la ville sous le soleil de 3 heures, la plaine inondée, le « Père Nil », le chapelet des Pyramides qui, jusque par delà Saqqarah, jalonnent la route qui mène à Louqsor, à Thèbes, à Philé.

Mais l'Anglais gâte tout : à la citadelle, devant la mosquée Méhémet-Ali, un sous-officier de planton, saccadé, arpente le parvis ; et tout ici crie si haut que nous y étions hier chez nous qu'on a presque une sensation de même ordre que devant un Prussien à Metz ou à Strasbourg.

Ce matin Karnik m'a servi de guide, cet après-midi c'est Mohammed. Ce sont deux des cawas de la légation ; vous connaissez cet usage de tout l'Orient où le représentant de chaque puissance, les Consuls même, ont ces gardes du corps en costume indigène, mais aux couleurs de la nation, ceux de France en drap bleu brodé d'argent, avec de belles armes et un arsenal à la ceinture, ou bien en petite tenue de nankin soutaché.

Tous les seigneurs locaux en ont autant et, cet après-midi, sous le porche du prince Hussein, les cawas écarlates couverts d'or étincelaient.

6 heures. — Nous sommes en voiture avec Cogordan, sur la route des Pyramides.

7 heures et demie. — La nuit est tombée. A 1500 mètres des Pyramides, la Légation de France réunie en mon honneur fait un sort à un menu que je vous envoie. Le premier secrétaire, M. Boutiron, en qui je retrouve après 20 ans un collègue du cercle de Montparnasse « de Mun regnante », sa femme gracieuse, cultivée et enthousiaste, le Consul M. Bertrand, sa femme, Aynard.

Mais voici 9 heures et demie, la lune a conquis la nuit, le Nil étincelle; fini de causer, — à cheval! — non pas, à chameau; toute une tribu nous attend auprès des bêtes couchées, préparées pour nous, femmes, hommes, cawas; et c'est dans cet appareil biblique, précédés, escortés, suivis de Bédouins accourus pour faire honneur au Ministre ou plutôt pour happer ses piastres et les nôtres, que nous faisons le pèlerinage des « mères Pyramides », comme dit ici le peuple. Je mets le signet, n'est-ce pas? Rappelle-toi le tableau de Lerolle, je crois bien, la Sainte-Famille endormie dans les bras du Sphinx, et comprends ce que je pouvais avoir dans le dos de petits frissons, vers minuit, couché dans le sable, face à lui, l'antique témoin, l'universel témoin, qui depuis l'origine des temps les a tous vus passer, tous ceux que l'Histoire a renoncé à dater, les inconnus des grands monolithes, et les pasteurs, et Moïse, Cambyse et Bonaparte, tous enfin jusqu'à ces Anglais qui passeront bien eux aussi. Et la lune joue sur sa grande face muette, au regard fixé vers l'Orient, attendant toujours, qui, quoi? Et personne ne parle plus. Chacun est seul pour son compte, nous, les Bédouins, les chameaux, tous aplatis sur la dune, en prostration, comme accomplissant un rite, devant l'éternel témoin, le Sphinx, qui n'a jamais dit les destinées, qui a toujours laissé sans réponse les interrogations désolées. — Dieu! qu'on est bête!

Allons, bonsoir, les enfants! Et puis je ne tiens plus debout. Et c'est effrayant ce que j'ai encore vingt-cinq ans.

Du reste, il n'y a plus à se coucher, 6 heures sonnent, et voici Tahah qui entre, onduleux et glissant, stupéfait de me

trouver debout, mais muet, ouvrant les moucharabiehs, repliant le moustiquaire, préparant le tub.

20 octobre.

Le courrier de Cogordan, — une dépêche chiffrée annonçant le Tsar à toute extrémité, — une bonne dépêche d'Alexandrie. Ah oui! il a une drôle de vie, mon pauvre ami, avec l'héritage de 10 ans de bêtises!

Il y a 20 ans, l'Égypte était une terre française. M. de Lesseps était prophète, et quand on avait dit: « Monsieur le Comte », on avait tout dit; et ce qui est amusant, c'est que c'est resté pour l'indigène le qualificatif par excellence pour honorer un Français, ainsi qu'on m'a expliqué hier soir, alors que j'étais épaté d'entendre nos Bédouins nous donner à tous indistinctement du Monsieur le Comte.

De recul en recul, il nous reste encore trois positions :

la langue, restée la langue officielle et administrative; toutes les inscriptions des chemins de fer, noms de stations, billets, les formules de télégraphe, en français encore;

les écoles;

le canal, malgré les 180 000 actions et les 10 délégués anglais.

Devant chacune de ces positions, ils ont mis le siège et leurs parallèles marchent. La défense s'en fait pied à pied, les corps de place tiennent encore; mais, devant chacune, chaque jour marque pour eux un progrès, pour nous un recul, et c'est le sort fatal des offensives et des défensives.

C'est à ce rôle de Totleben qu'est voué le Ministre de France. Il a bien un allié naturel, c'est le Khédive; mais justement il ne faut pas s'en servir, et c'est fort simple. Inflammable, fier et jeune, pour peu qu'on le monte, il part, et c'est tout ce que les autres demandent, un prétexte pour lui serrer la vis; car alors de deux choses l'une : ou bien, excédé, il leur

dirait un beau jour zut, et irait faire de l'élevage quelque part, leur laissant place libre; ou bien, appuyé sur la population, il tenterait une dernière lutte, et pour le coup, au premier trouble, ils auraient la joie d'attester devant l'Europe que cet enfant et ce peuple sont incorrigibles et que plus que jamais l'occupation s'impose, revue et augmentée. En résumé, résister journellement aux empiétements au nom des droits d'un souverain dont non seulement il ne faut pas se servir, mais qu'il faut calmer, voilà le paradoxe dans lequel se débrouille le malheureux Cogordan, en face de trois seigneurs cassants et cherchant l'éclat tels que Cromer, Kitchener le Sirdar et Woolker le général en chef. De toutes parts, d'ailleurs, me revient depuis deux jours que la colonie le regarde comme l'homme qu'il fallait, avec sa correction impeccable et sa douceur tenace. Au moment où je passe en Égypte, les grosses affaires en suspens sont : 1° le procès des Pachas, accusés de traite, et qui viennent, malgré les Anglais, d'être acquittés; 2° la préparation suggérée par les deux généraux anglais d'une nouvelle humiliation militaire pour le Khédive pendant le voyage qu'il projette à Surakin; 3° la grave affaire d'un conseiller que les Anglais veulent placer au Ministère de l'Intérieur pour y mettre la main, et à laquelle nous nous opposons nettement; c'était le motif de l'audience de Cogordan hier à Alexandrie.

Du moins, si le fond de sa vie est un lit d'épines, la forme en est bien décorative; et, saprelotte, je me croyais Louis XIV quand à 11 heures il m'a reconduit à la gare, avec sa jolie paire de trotteurs russes, son cawas et son arsenal sur le siège, ses deux saïs galopant à pied devant la voiture en piaulant comme des trompes de coach. Ça c'est encore une tradition d'ici; chaque Ministre a ses coureurs (saïs) aux couleurs de la Légation, tout brodés d'or, qui le précèdent au pas gymnastique, s'égosillant pour avertir le populo et armés de bâtons pour le remettre à sa place.

Fichez-vous de moi, comme du snob des snobs, mais ça

m'amuse, cette vie d'ambassadeur; j'étale toutes mes faiblesses et je trouve souverainement pratique d'arriver à la gare, mon billet pris, mes bagages casés, avec une belle étiquette « loué » sur mon compartiment, tandis que les gens saluent, et qu'un forban en sabre courbe et brodé d'or m'indique ma portière, — je ne suis pas blasé sur les grandeurs.

En chemin de fer, le même trajet, vous le connaissez. Le train arrivera à Suez bien juste pour l'heure du bateau, mais je dors tranquille, Cogordan ayant télégraphié l'ordre de retenir l'*Oxus*, le cas échéant, en rade jusqu'à l'arrivée du train.

Mais nous arrivons juste, je n'aurai pas le remords d'un tel acte d'ancien régime; du reste, à la gare, m'attendent l'employé du consul, le cawas du consul, naturellement; à quai, une chaloupe prête, naturellement, et à bord le consul, naturellement, et vrai, je commence moi aussi à trouver cela naturel. Mais je crois que je jouis de mon reste et que c'est fini le train d'ambassadeur.

Il est minuit; soyez tranquille, j'ai bien dormi en voyage cet après-midi; me voici à bord de l'*Oxus*, ma maison pour trois semaines. Le commandant Dupont, à qui je suis recommandé par tout le monde, Lefèvre-Pontalis, Lecas, Edmond Bichot, Tillier, me gâte. J'ai une belle cabine, seul, d'un tiers plus grande que celle où Raoul nous a vus, Fitz-James et moi, à deux pas du salon, et à bâbord, le côté frais. Je vais vous en faire faire le tour comme un simple Xavier de Maistre. De la couchette du bas, j'ai fait une commode; sur le banc, ma valise aux livres ouverte me fait une bibliothèque ; ma malle sert de table sur laquelle s'étalent les cartes, et ça a déjà l'aspect de home que j'aime; je suis délicieusement à écrire, dans un petit fauteuil pliant que j'ai pris au Caire, sous ma lampe électrique, face à mon hublot ouvert sur la nuit, — 28° à mon thermomètre.

Dimanche, 21 octobre.

Réveil. — Le nez au hublot, voici le Sinaï. Il y a à bord un évêque italien, messe sur le pont, dans le fumoir.

Je suis à table à côté de Do-Huu-Phuong, Doc Phu-Su de Cholon, — ce qui veut dire M. Do-Huu-Phuong, préfet de Cholon, qui est la ville indigène de Saïgon, — c'est le mot Phu qui caractérise sa dignité et se prononce Phou, de sorte qu'en parlant de lui et à *lui* très sérieusement et officiellement on dit le Fou, comme on dirait le Préfet ou le Général, ce qui ne laisse pas d'étonner d'abord. Je lui suis adressé par E.... Aussi n'y a-t-il pas d'amabilités qu'il ne me fasse, m'invitant à aller chez lui à Cholon, s'offrant à être mon pilote ès choses chinoises, et déjà j'entrevois là tout un horizon de bric-à-brac.

Sauf lui, ce soir, je n'ai encore parlé à personne. Après l'étourdissement de ces trois jours, j'ai passé une journée de rosse, presque entière dans ma cabine, à évoquer, à noter, à rêver, à dormir. La première journée de Mer Rouge a été clémente, mais sapristi, la nuit se rattrape; il va être minuit, et le thermomètre vient de monter à 32°. Je viens du pont, c'est un dortoir, et les gens, dans l'ombre, ont tous l'air de clowns avec leurs pantalons et leurs blouses de soie multicolores et démesurément larges. Ça ne fait rien; jusqu'en Égypte, c'était la France, et depuis Suez on sent que c'est la grande cassure.

23 octobre.

En Mer Rouge, à hauteur du Massaouah. — Depuis deux jours, 31 à 34°, — j'ai vu bien davantage à Orléansville, — mais ce qui change tout ici, c'est cette continuité, cette égalité de torréfaction entre le jour et la nuit; à minuit, à 2 heures, sur le pont, des âmes en peine, juste vêtues, cherchant vainement un souffle de brise; les autres, en majorité, ayant renoncé,

et, non pas couchés, mais effondrés sur les chaises, par terre, dans la pose déjetée quelconque où l'assoupissement les a saisis, quelque chose comme le dessin de Gustave Doré dans la Belle au Bois Dormant. Et plus ils sont coloniaux, plus souvent ils ont traversé la Mer Torride, plus ils en souffrent, anémiés. Pour moi, il me faut cette vision de l'écrasement général, ce tableau de limbes, pour me rendre bien compte de l'intensité de cette chaleur, parce que je n'en souffre pas. Je le constate, je fonds; comme les voisins, je n'ai sur la peau qu'un pantalon et une veste de toile sans *dessous*; comme eux je vais quatre fois par jour à la salle de bain et je m'y frotte d'alcool; comme eux je me hâte, le dîner fini, de jeter le veston noir et la chemise correcte; mais je trouve cela positivement agréable, et ce matin, vers les 5 heures, tandis que de ma couchette, abandonné, détendu, sans un mouvement, par le hublot largement ouvert et muni de la *manche* spéciale qui recueille les moindres souffles, je voyais au-dessus de la mer, noire encore de nuit et lourde comme une cuvette de mercure, poindre les premières dorures messagères de la journée torride, je songeais sans nul regret aux réveils glacés et obscurs.

Maintenant, dire que cet état de « meta sudans » vous laisse actif, le cerveau dispos, prêt à lire ou à écrire, vous ne le croiriez pas.

Mon nouveau bateau, un résumé du monde colonial, extraordinaire salade : un évêque italien, vicaire apostolique du Houpé, en Chine depuis 33 ans. — Le Doc-Phu-Su, un M. de St-M..., ancien fermier de l'Opium à Hong-Kong. — Miss Brook, qui va rejoindre son oncle, Rajah de Sarawak, aventurier anglais qui s'est taillé un royaume dans le nord de Bornéo et a sa flotte, son armée, sa cour. — La femme d'un administrateur de Cochinchine. — Un commandant d'artillerie de marine, M. N..., marié à Lorient, père de famille, qui va à Hanoï pour deux ans. — Une bande de 5 Hollandais de Sumatra, dont une femme, corrects ceux-ci, sains, gais, familiaux. — 3 Anglais

en groupe à part. — Une joyeuse bande de 4 jeunes enseignes qui vont à Saïgon armer le *Lutin*, destiné à la nouvelle croisière de Chine, nommés H..., T..., M..., O..., les deux derniers fils d'amiraux, tournant tous quatre autour d'une petite femme intelligente et drôle, qui a créé Miss Helyett en Indochine, puis a été une puissance en tant que maîtresse en pied d'un haut fonctionnaire de Saïgon, et y retourne pour y monter un magasin de bibelots. — Un jeune pasteur protestant, M. F..., que les amis de Paris m'ont adressé, et qui, à table, à côté de Miss Helyett et des marins, ne sait s'il doit rire ou prêcher. — Un haut colon de Cochinchine, épave d'une très honorable famille de Bordeaux que je connais bien, et qui traîne une masse gélatineuse couverte de diamants qui, à bord, s'appelle sa femme ; — un autre colon avec sa femme aussi, qui n'est pas sa femme, et sa fille, qui n'est pas sa fille. — Une aventurière anglaise embarquée à Marseille avec son beau-frère, qui n'est pas son beau-frère, avec qui d'Alexandrie elle a fait une pointe au Caire, au retour de laquelle je les ai trouvés à Suez dans une chaloupe, se faisant des adieux enlacés et déchirants.

Elle raconte aller rejoindre son fiancé, un Indien superbe qui descend de Brahma, mais qui est moins bien que son... beau-frère. Le bateau l'a baptisée « la Fiancée des Pyramides ». Elle bat le pont, cherchant fortune, et hier soir, pendant un quadrille (car on danse chaque soir dans ce bain-marie), elle a esquissé une gigue qui en laisse supposer long sur ses origines, ses destinées, ses fiancés et ses beaux-frères. — Un capitaine d'infanterie de marine, M. M..., qui va à Pondichéry avec sa femme, pour de bon celle-ci, et la malheureuse à travers toutes ces illégitimités ne sait plus où parler, où regarder, où marcher ; elle est comme un chat sur la braise.

Et tout ce que je viens d'énumérer, c'est la table des premières ; je n'ai pas encore exploré les secondes, qui doivent être beaucoup plus correctes.

En somme, toute une initiation à faire, qui n'est pas

ennuyeuse, mais serait tout à fait agréable si j'avais mon noyau du *Péï-Ho*, d'hommes sérieux et sûrs, avec qui rire et se reposer de cette mascarade par une bonne causerie de fond.

Le commandant d'artillerie m'a bien accueilli, mais ne m'est d'aucune ressource; il est militaire et hobereau; c'est le « régulier » que les incorrections indignent et qui a traversé vingt années de colonies, exact dans son bureau, formel dans son service comme à un bureau de France, ferré sur les statistiques nécessaires, mais sans curiosité, sans information de l' « à-côté », sans indulgence pour ce qui s'écarte du gabarit de la « Société » de Lorient; — à sa première causerie, à propos du livre de Bonnetain, il a diatribé contre ce Monsieur qui s'est permis d'écrire, n'ayant été que sous-officier d'infanterie de marine; — la conclusion en est, je pense, que la littérature devrait être le monopole des Généraux de Division.

L'évêque italien a fait, ce printemps, la confirmation dans le diocèse de Chartres, pendant la maladie de Mgr Lagrange. 33 ans de missions. Un fleuve de barbe sur la poitrine. Il est accompagné d'une dizaine de franciscains qui circulent entre la gigue de la fiancée des Pyramides, les faux ménages de Cochinchine, les duos de mandoline et de piano, et vous ont, la nuit, couchés sur le pont, rigides dans leur bure, la face maigre et blanche au ciel, des airs de moines d'Assise qui réclament leur Giotto.

Et tout cela est une bibliothèque : l'Évêque m'a fait sur cartes une conférence sur les vicariats de Chine; le fermier de l'Opium en sait long de Pékin à Bombay; Miss Brook me raconte l'aventure étonnante de son oncle le Rajah; Miss Helyett, la vie de Cochinchine par ses dessous, et les marins piquent le tout de la note jeune, gaie, rigolo, que j'aime.

Et en somme la mer Rouge se passe beaucoup plus aisément que du temps de l'Écriture; et voici, mercredi 24, à midi, tandis que je suis seul à faire acte de vie, dans l'assoupisse-

ment universel, que de grands îlots désolés, torréfiés, passent à tribord, annonçant déjà le détroit prochain.

Et je ferme ma lettre, qui partira cette nuit d'Aden.

Au départ d'Aden, 2 heures après-midi, 25 octobre.

Hier soir à 4 heures, Périm d'un côté, Cheik-Saïd de l'autre, ce matin Aden, et les trois noms rendent le même son :

Puissance anglaise, unité de plan, continuité dans les desseins, stabilité gouvernementale, méthode inflexible, instantanéité d'exécution, sens pratique, ténacité, appropriation essentiellement élastique aux pays et aux climats. En un mot, tout ce que nous n'avons pas. A Périm déjà, que nous avons longé à portée de lorgnette, tout l'îlot, fortifié, aménagé, machiné, truqué, avec ses phares, ses batteries, ses casernes, non pas simples baraquements, mais bâtiments cossus à larges vérandas, d'un type conforme aux nécessités locales, a quelque chose de définitif, d'installé, d'absolu, de « j'y suis j'y reste » qui n'admet pas de réplique.

Tout le monde connaît l'histoire de l'installation anglaise sous Louis-Philippe. Un amiral français, chargé d'aller occuper l'îlot alors vacant, relâche à Aden, est reçu par l'État-Major anglais et, dans l'expansion du champagne, confie au Gouverneur l'objet de son voyage. Le gouverneur prolonge la fête, mais il a tout bas donné un ordre, et quand au matin nous arrivons à Périm, le pavillon anglais y flotte et l'officier anglais de dire très courtois : « Vous nous avez appris hier que Périm était à prendre, nous l'avons pris. » Cette histoire qui est de l'Histoire a été tellement rééditée qu'on hésiterait à la récrire, si elle n'était, hélas! l'enseignement d'aujourd'hui, de demain, d'après-demain....

En face, se rattachant à la côte d'Arabie par une plage basse et plate, un massif de rocs se dresse : Cheik-Saïd. Il domine Périm, la neutralise; il offre les mêmes avantages avec un dépôt de charbon pour la possession de la passe. Nous y avions

d'anciens droits, en 70 nous y tenions un stationnaire, et une maison de Marseille y possédait encore longtemps après des terrains et un établissement; puis tout cela s'en est allé : pourquoi? comment? — Et aujourd'hui, très simplement, sans bruit, s'y est élevé le télégraphe anglais, bien défendu, entouré de batteries qui croisent leurs feux avec celles de Périm, et ça y est.

Aden : le bateau stoppe à 2 heures du matin; la nuit est superbe et brillante. Resterons-nous à bord dans cette chaudière que, 8 heures durant, le chargement du charbon va remplir encore de bruit et de crasse? Nous sommes deux seulement à sauter de nos lits, et nous voici en barque, menés par 5 ou 6 négrillons glapissant, puis, à quai, le temps de faire atteler un drôle de petit fiacre, d'endoctriner un nègre haillonné de rouge, et en route pour les citernes, à 2 lieues d'ici. La pleine nuit, — un agent de police indigène nous regarde sous le nez, — la ville anglaise endormie, Steamers-point, les stricts bâtiments nécessaires à tous les services, serrés entre le quai et une muraille abrupte, déchirée, dentelée, noire, qui dans cette nuit nous surplombe et nous écrase, un corps de garde, dont le factionnaire veille, tout blanc, de visage, de costume, au casque à pointe, — des bouffées d'air chaud, — encore un corps de garde, encore un factionnaire, cette fois le masque de bronze tranche aux étoiles sur le blanc du turban; c'est un cipaye; nous tapons dans la paroi de montagnes, la route y ouvre une brèche, mais que de portes, quels travaux! La montagne elle-même forme le rempart qui isole Steamers-point du revers arabique auquel elle ne tient que par une plage plate et mince; et, bien que la montagne soit à pic, elle est fortifiée de deux enceintes qui s'accrochent à toutes ses sinuosités, machinée, truquée, creusée de batteries, sillonnée de chemins de ronde et de communications.

Encore un corps de garde, encore un factionnaire; on franchit un tunnel éclairé, puis la voiture déboule bon train sur la

ville indigène, Aden même, sur la mer elle aussi, à l'Est, dans une crique, mais dos à dos avec Steamers-point dont elle est séparée par le haut mur des rochers fortifiés : et c'est ici qu'est le marché, le commerce, la vie, de sorte que ni les caravanes qui, de l'Yemen proche, affluent ni le va-et-vient des indiscrets ne pénètrent dans le réduit naturel, strictement militaire et maritime. Pour le moment, sauf les postes de garde ou de police où veillent les falots rouges et les factionnaires blancs, tout dort dans Aden ; mais, en traversant au trot les rues muettes, on est enveloppé d'une chaude buée humaine ; le fumet indigène qu'on reconnaît d'Algérie, de Boghari, vous prend au nez et l'on s'aperçoit alors que la rue n'est qu'un long dortoir. Devant les maisons vidées, les formes humaines se distinguent roulées dans une étoffe, sur le seuil des portes, sur les bancs, sur les nattes, sur le sol ; c'est vraiment une impression de cimetière, n'était cette buée chaude et odorante de vie humaine ; et, sur les deux grandes places du marché, de vraies caravanes endormies où, parmi les chameaux effondrés, la voiture ralentit. Enfin, nous voici aux citernes : une gorge noire, entièrement aménagée en réservoirs cyclopéens, pour recueillir jusqu'à la dernière goutte du rare et précieux liquide : lire ici l'eau de pluie, il suffit de s'entendre. Nous nous y enfonçons ; les citernes s'étagent sèches comme une cave et je n'entends pas dire qu'on les ait vues dans un autre état, — alors pourquoi ce travail gigantesque? Pourtant notre guide plonge une peau de bouc dans le dernier puits ; il triomphe, c'est bien de l'eau.

Nous sommes au fond de la gorge ; il est quatre heures, la lune se lève, nous l'attendions. Elle monte sur la mer tendue comme un rideau entre les deux parois, blanchit tout à coup les terrasses de la ville, souligne de traits d'argent l'obscurité inconnue où nous étions noyés, le figuier qui abrite le puits, l'unique probablement de la presqu'île, et, dame, c'est fantastique.

C'est dans ce décor que nous décidons d'attendre jusqu'à

5 heures et demie le lever du soleil, en face de nous, sur cette même mince bande de mer qui barre le créneau par où nous sommes entrés. Je t'en fais grâce. Au retour tout s'est éveillé, le peuple de fantômes de tout à l'heure est ressuscité, les chameaux sont debout. La ville, en perdant son mystère, apparaît ce qu'elle est : une horrible agglomération, taillée au cordeau, sale et sans caractère, uniquement marché, facticement née pour les besoins de la citadelle, du port, sur cette poussière brûlante, au pied de ces roches d'enfer couleur de suie que le soleil du tropique ne parvient même pas à éclairer. Pas un arbre, pas une herbe; le pittoresque néanmoins toujours de cet exotisme composite ; les magnifiques noirs de la côte d'en face, des Somalis, de type non nègre, à peine drapés d'une étoffe blanche, le torse d'un bronze superbe avec des fermetés et des souplesses à faire pâmer un sculpteur; et puis, pour la première fois, les échantillons de l'Asie, — deux Parsis adorateurs du feu, à la mitre noire; un groupe cyngalais à la barbe bouclée, au chignon retenu par un grand peigne courbe, les cipayes au pur masque indien coiffés du haut turban blanc croisé au-dessus du front. Mais que de chameaux, couchés, debout, montés, attelés!

Et, sur le tout, la forte marque de la possession anglaise. Des soldats circulent, très calmes, très propres, d'aspect essentiellement confortable, des officiers à cheval, en tenue du matin, ultra-corrects; tous vont du même côté, à la plage, prendre le bain de mer matinal; et je me tiens à quatre, en les voyant dans la lame, pour ne pas leur demander l'aumône d'un peignoir ou d'une serviette; mais vraiment, même sous ce soleil, mon mouchoir ne suffit pas.

On repasse de jour à travers tout le quartier militaire. Quelles installations! Quel sens pratique pour rendre tenable cet exil infernal! Les casernes, non pas des caravansérails, mais une multiplicité de bâtiments isolés, aérés, à balcons, à vérandas. Devant chacun, un emplacement pour la causerie et la boisson du soir, à l'air, sous un pankah; devant chacun, *un ou deux*

tennis. Enfin, ce n'est que mon début; si, depuis l'Égypte, va chez moi grandissant le sentiment que là est notre éternel et plus inexorable adversaire, grandit aussi, avec mon admiration pour lui, la conviction que c'est là que toutes les leçons sont à prendre : nous aurons trop l'occasion d'en recauser. Assez pour aujourd'hui.

A l'entrée de la ville, un établissement catholique, une église, une école, des sœurs; je voudrais interviewer; j'entre, mais la messe vient de commencer, une messe de semaine, une cinquantaine de personnes, des soldats anglais, et surtout des indigènes. Dans un coin, un négrillon fait mouvoir le pankah au-dessus des fidèles. Je ne puis attendre la fin; il faut regagner Steamers-point, se rapprocher du bateau.

Un *vachardage* de 8 à 9 sur le quai de Steamers-point, chez un vieux Turc où je marchande un bout d'étoffe et des photographies en prenant un café remarquable. Aux murs deux grands portraits, — Moltke et Bismarck. — Vous envoyer une dépêche avec force complications de change de roupies. S'amuser en canot à lancer les négrillons à la pêche classique aux piastres et me revoici à bord. Le bateau part, contourne le rocher forteresse que ma lorgnette ne quitte pas, comptant les batteries, les sémaphores, les chemins creusés dans le roc, admirant et enviant. Le voilà qui s'efface. Cap sur Ceylan.

Même jour, soir.

En rentrant à bord, trouvé une lettre des amis du *Péï-Ho* laissée il y a deux jours à leur passage à Aden. Tout étonné de recevoir une lettre. Le câble est si radicalement coupé depuis 20 jours. Il semble qu'il n'y ait plus d'autre communication entre le passé et ce bateau, qui s'enfonce toujours plus avant, que le court et fugitif sillage un instant tracé sur la verte plaine où l'homme ne marche pas. C'est Fitz-James qui l'a écrite. Le *Péï-Ho* est entré dans le port de Tadjoura-Djibouti, lui premier. Le capitaine Trocmé déclare tout parfait, bonne entrée,

bon mouillage, bon abri, bons emplacements de phare. Lagarde triomphe. Ici le commandant Dupont a reçu la même information ; n'importe, tous les augures marins ou coloniaux du bateau hochent la tête et déclarent que c'est une « blague », une « fumisterie » de Lagarde. C'est un détour, ce sera très cher, personne n'y ira ! Entends-tu la réédition de Périm, de Cheik-Saïd, etc., etc., le bon petit dénigrement français, grâce auquel rien ne se fait, les bonnes volontés d'en haut s'ébranlent, le temps passe et l'Anglais s'installe. Sois tranquille, si nous ne nous installons pas à Djibouti, eux, aux aguets, y auront dans 3 ou 4 ans un bon petit Aden ; mais si, pour une fois par hasard, nous nous décidons, tu auras l'amusement d'en avoir eu la primeur.

Je cause avec le commandant de l'impression que m'a laissée ce matin la vue de ces quartiers anglais fournissant à l'homme, dans ce désert, *la vie complète* : jeux, air, satisfaction des instincts sociables, toute ma marotte. Il renchérit et me cite ce fait. A l'un de ses voyages, il était en canal de Suez. A côté de lui se gare un bateau de guerre anglais ; il était 4 heures. Le capitaine décide de rester là jusqu'au matin ; en un clin d'œil les hommes sont à terre, les tennis tracés, une paume organisée : et voilà tout un équipage qui jusqu'à la nuit reprend du ressort, de la gaieté, de la bonne hygiène. Or, ajoute le commandant, il n'y a pas un bateau français dont le chef eût permis pareille infraction aux sacro-saintes routines : on aurait probablement profité de ce répit imprévu pour passer une inspection à bord, ou y faire un exercice de pompe. Et *le tableau de travail!* à moins qu'on eût laissé simplement les hommes s'avachir sur le pont ; mais des jeux, un tennis, qui ne sont pas prévus par le règlement, ne figurent sur aucun graphique !

27 octobre.

Je le regrette, mon *Péï-Ho,* son noyau d'amis intelligents avec qui causer. Je ne m'ennuie tout de même pas un instant. Depuis six jours j'ai attaqué ferme l'anglais, dont je ne savais pas une syllabe. Un passager des troisièmes, employé en Australie, me fait travailler trois heures par jour, une séance quotidienne sur la passerelle ou dans la machine où officiers du bord et mécaniciens me disent quelques mots de navigation. Mon Indochine que je pioche sur cartes, mes bouquins. La journée passe extrêmement rapide, mais par moments une vague sensation qu'il manque quelque chose ; et ce quelque chose, c'est le monsieur avec qui, le livre fermé, s'accouder au sabord, soit pour ouvrir le robinet sur une bonne question générale, une excitante thèse d'art ou d'histoire, soit simplement pour regarder ensemble, pour lire avec le même alphabet l'éternel, l'admirable livre toujours ouvert sous nos yeux, de jour, de nuit. Et personne ne le connaît ici, l'alphabet. La jeune Marine fait du Casino de Paris autour de Miss Helyett, les autres sur leur chaise longue lisent des romans. Oh! combien de romans! et quels romans! Où diable même ont-ils pu les pêcher? titres inconnus, auteurs inconnus, de l'article d'exportation qui donne par le globe le *la* de notre littérature.

Et vite il faut réagir et reprendre ses bouquins à soi, pour que ces moments ne deviennent pas de mauvais moments, et que toute la série noire des « à quoi bon », des rancœurs, des détresses qu'on croyait avoir secoués là-bas sur l'appontement de Marseille, ne remonte pas avec son obsession.

Dimanche, 28 octobre.

La messe à bord à 7 heures sur le pont, dans le fumoir dont tous les panneaux sont ouverts, — un grand drapeau

tricolore tendu, l'autel devant. L'évêque à barbe grise officie, servi par un beau, pâle et maigre franciscain; — officiers de marine et moi sommes en tenue.

Le point est aujourd'hui de 10° 21 lat. N. et 30°35 long. E.; donc à près de 600 milles (plus de 1000 kilomètres) de toute terre, à l'une des régions les plus profondes de l'Océan Indien (3000 mètres de fond). L'abîme sous nos pieds, l'abîme sur nos têtes, autour de nous l'abîme des distances : la solennité du sacrifice parmi cette solitude. Voilà un joli thème à variations.

Avant-hier soir le beau haut profil du cap Guardafui s'est effacé; dans la nuit qui a suivi, Socotora a été dépassée, et depuis, rien, et pendant quatre jours encore, rien.

Voici 5 heures; c'est une mer que je n'imaginais pas possible; elle est tellement calme qu'à quelques brasses du bateau plus une ride. Et cela est tellement imprévu, non vu, étrange, que je cherche d'abord en vain à le rendre par une image : ni l'huile, ni même le mercure; immobile soit, mais si léger et si souple, — et je trouve, — c'est une étoffe, une pièce indéfiniment déroulée de satin d'argent, moirée de reflets exquis et sans cesse changeants : or, pourpre, lilas, nacrée, rose. Par place, des poissons volants, rapides comme des fusées, y sillonnent une déchirure étincelante; et cela est si gravement et profondément beau que tout le monde, ce brave monde qui ne sait pas l'alphabet, est aux sabords, empoigné, et contemple.

Mercredi, 31 octobre.

Le bateau devient assommant. Depuis trois jours, sans une diversion, c'est une sensation d'omnibus qui n'arrive jamais. Cet incessant et banal échange de politesses vides avec des gens dont on ne sait rien et qui ne savent rien de vous. Tout doit changer dès que l'on a un vrai, sûr compagnon. A deux, on forme un noyau, on est maître de s'isoler ou de se ré-

pandre; et aux heures sociables l'on peut condescendre, sans s'engager à rien, à frayer avec l'inconnu. Seul, on se sent tellement à leur merci que le mieux est d'en user le moins possible. Travailler, écrire, lire, deviennent difficiles sous cette chaleur continue, sans la fraîcheur des nuits, sans l'exercice qui fait réagir.

Aujourd'hui c'est, au dire des habitués, le prélude de la température cochinchinoise. Le ciel est couvert, il a plu toute la nuit, et j'ai été réveillé à 2 heures par l'homme qui venait fermer mon hublot; il était temps, j'étais à demi trempé sans m'être réveillé; mais cette pluie était chaude, l'humidité actuelle est chaude; sans soleil, on fond, on coule; c'est une sensation de sous-cloche à melons où l'on verrait l'eau ruisseler sur le verre.

Avant-hier soir partout la mer phosphoresçait; les habitués eux-mêmes n'avaient pas vu pareille fête. Le bateau rejetait sur chaque bord des vagues de feu. Le long sillage flambait et il semblait vraiment voguer sur un fleuve incandescent. Mon Dieu! rappelle-toi tout simplement les fontaines lumineuses de l'Exposition. Nous avons eu ici tous, à la fois, la même sensation.

Hier soir, à la nuit, le phare de Menikoï, une île isolée à 40 lieues au nord des Maldives. Il y a donc encore quelque part une terre et un autre monde que celui de l'*Oxus*?

L'anglais marche; miss Brook, la sultane de Sarawak, me donne des répétitions et me déclare en progrès.

Les miss Helyett deviennent de plus en plus encombrantes, les officiers de marine les ont mises sur un pied déplorable, le chien de l'une, les cheveux au vent de l'autre, jettent à tous

les vents du pont d'horribles relents d'opoponax. Nous sommes quelques-uns groupés à l'arrière. La sultane, l'évêque, les Anglais, que cette incorrection agace, la famille hollandaise et nous, battons en retraite, comme devant un incendie.

Malgré tout, mon tableau de travail marche; mais il faut des prodiges d'énergie, faute de pouvoir s'isoler. La cabine est un petit hammam. Le salon résonne sans cesse des refrains d'opérette que se rejettent les miss Helyett et la marine à la joie des faux ménages coloniaux qui trouvent évidemment ces distractions du goût le plus relevé. Dieu! que le Français d'exportation en voyage est encombrant!

On se prend à penser à ce que ce pourrait être si nos officiers, fonctionnaires et industriels corrects savaient se désacoquiner du coin du feu et si, comme sur les bateaux anglais, on pouvait ici former de bons coins féminins, corrects et comme il faut. Oh! alors, dans cette douce vie, sans heures, dans le suggestif du cadre, malgré la chaleur, malgré le bain-marie, ce serait exquis! Je m'imagine un coin de pont où sur nos chaises longues en cercle seraient assemblés vous et quelques ménages amis que vous pouvez nommer. Oh! alors les entre-étapes d'Aden, de Colombo, de Singapour seraient bien trop rapides!

31 octobre 1894.

Au Commandant de Margerie.

... Depuis trois semaines, tous ceux à qui je me frotte me font sentir plus douloureusement l'erreur qui, depuis notre vingtième année, nous a immobilisés, en France, erreur excusable, il est vrai, en 1874.

Avec le quart de ce que toi et moi avons fourni de besogne et avions, osons le dire, de ressources propres, tout ce qui a su s'expatrier, chercher hors des voies routinières, a trouvé, dès trente ans, des situations d'une autre envergure et d'un autre avenir que nos servitudes. Sur ce grand chemin de mer, on ne se heurte qu'à des initiatives, à des volontés que notre

servage stupéfie et qui s'étonnent, dès qu'elles trouvent en l'un de nous quelque force, de la lui voir user à faire la manœuvre anonyme de bureau au lieu de chercher à brasser sa propre fortune.

Toussaint, 11 heures soir, à bord de l'*Oxus*, au départ de Colombo.

A MA SOEUR.

C'est bien aujourd'hui que j'aurais voulu vous tenir, à Kandy. Quelle vision! relis Chevrillon (*Dans l'Inde*) et tu y trouveras, mieux dit que je ne saurais le dire, tout ce que j'ai vu et tout ce que je n'ai pas vu. Hélas! talonné par le bateau, il m'a fallu sauter dans le train de 7 heures du matin, au débarqué, et revenir à 6 heures du soir, ayant à peine là-haut disposé de 3 heures, sur lesquelles combien de temps perdu à s'orienter, à changer de l'or en roupies, à baragouiner sans arriver à s'entendre. Et je n'ai pas vu la prière du soir, le grand office, ni le Bouddha de cristal qui ne se dévoile qu'à la nuit, ni interviewé le grand théosophe ; je n'ai pas eu, surtout, hélas ! la soirée, la nuit magique, dans cet extraordinaire, cet invraisemblable décor.

Je ferme les yeux et je revois. Voyons, essaye d'imaginer : dessins de Gustave Doré; décors de l'*Africaine* et d'*Aïda*; certaines images de Biskra ; les plus beaux jardins d'hiver de Paris, avec leurs feuillages les plus rares. Amalgame tout cela, anime-le, grandis-le, parfume-le, jettes-y des fleurs à profusion, des fleurs non vues, des fleurs de rêve, d'énormes fleurs rouges, pourpres; accroche-les aux palmes, aux immenses feuilles de bananiers, fais-les retomber en grappes, enrouler autour des troncs, joncher le sol. Et cela tombe des montagnes, des hautes montagnes en cirque qu'on dirait de gigantesques gradins faits par le bon Dieu exprès pour porter cette invraisemblable floraison de serre du Paradis ; et à travers ruissellent des cascades, et cela vient s'épandre au fond du cirque, autour d'un lac de contes de fées. Bordant le lac, émergeant des arbres et des fleurs, les terrasses du temple,

les maisons blanches, la ville hindoue, les colonnes parfumées des vérandas. Et, dans ce jardin de fées, la vie circule, mais sous un aspect calme, souriant, conforme, si différent de notre affairement. Des êtres presque nus, souples, graciles, ondulent leur torse de bronze; un grand peigne d'écaille fixe leurs cheveux d'un noir bleu; rien de viril, rien ne dit l'effort, ni la hâte, ni le souci de demain! Oh! nos pauvres paysans courbés, peinant et durcis! Ce qui saisit d'abord dans ceux-ci, ce sont les yeux, de grands, larges yeux qui rêvent avec des profondeurs de mer, et puis le sourire, doux, engageant, qui remercie et ne réclame pas. Pourtant, sauf exception, ils ne sont pas beaux : mais, ces yeux, ce sourire les font charmants, d'un charme malsain et mou. Ils remplissent sans bruit les rues fleuries de la ville. Un groupe suit en se berçant une voiture découverte où quatre d'entre eux, assis, toujours souriant et rêvant, portent sur leurs genoux une boîte enveloppée de fleurs; c'est le cercueil d'un enfant. Le mot lugubre ne doit pas avoir ici de synonyme.

Je suis monté par une route en lacets au flanc des montagnes qui dominent le lac et la ville, dans les fleurs, dans les bambous, dans les héliotropes, dans les orchidées, dans un parfum. Des maisons de campagne s'y cachent. A un tournant, mon guide écarte de grandes palmes et de larges feuilles de bananiers qui masquaient l'entrée d'un temple. C'est un couvent de bonzes; — sans mot dire, l'un d'eux me précède et ouvre le sanctuaire d'un grand Bouddha en pierre dorée. La nef est à claire-voie; à nos pieds, les cocotiers dévalent jusqu'au lac; des fleurs toujours, le sol en est jonché, offrandes au Dieu. Tous les bonzes sont arrivés et m'entourent, vieillards en manteau couleur de feu, novices de douze ans en manteau couleur feuille morte. Ils parlent; mais, pour moi, ils se confondent avec les fleurs, les palmes, les lacs, ces êtres d'une autre couleur dont je n'entends pas la langue, dont je ne devine pas le rêve; et je ne sais pas lire dans ces yeux profonds qui ne pensent peut-être à rien; ils sont là, déco-

ratifs, simples et incompréhensibles, tout comme les grands feuillages où bruit le vent.

Et, pour aller à Kandy, on prend un chemin de fer qui, trois heures durant, gravit ses 600 mètres au flanc des montagnes, suspendu sur des abîmes de verdure et de fleurs, s'enlaçant autour des rochers, coupant les cascades avec des perspectives profondes, éclaircies de rizières où paissent les buffles.

Et ce chemin de fer n'a rien de mystique; il est très confortable : wagons-salons, promenoirs, wagon-restaurant. J'y lunche à l'aller, j'y lunche au retour, servi par des Cyngalais bouclés, chignonnés, souriants, enjuponnés de blanc, mais vestonnés de noir et faux-collés : très forts sur le change ceux-ci, connaissant les tarifs et forçant l'addition; tout de même, à deux reprises, aux arrêts de station, ils vont me cueillir à la haie prochaine des fleurs qu'ils me tendent en souriant. Et cela me ramène brusquement à un souvenir de la plaine d'Argos, et nullement aux garçons d'hôtel anglais ou français.

Au retour à Colombo, rentré une heure et demie avant le départ du bateau; il est nuit. Un bon guide et trois pousse-pousse et nous voici déposés au cœur du marché indigène, battant son plein à cette heure fraîche. Et c'est la promenade à pied que j'aime, lambine et hasardeuse à travers les groupes, au hasard des étalages. Mon Dieu! l'aspect premier est déjà connu; c'est tout l'Orient, Alger, Constantinople, Smyrne, le Caire, — ce sont toujours les petites boutiques ouvertes, les marchands accroupis, un peuple drapé, coloré et calme. Il faut bien s'approcher pour voir à quelle race diverse on a à faire; qu'on a changé de monde et qu'il n'y a rien de commun entre le fatalisme doux, tolérant, de ces gens qui sourient, et le fatalisme dur, hostile, du musulman qui vous maudit tout en profitant de vous; qu'il n'y a rien de commun entre ces profils doux aux longs cheveux et les nez d'aigle sous les têtes rases de là-bas.

Là-bas, tout crie l'irrémédiable impénétrabilité de l'islam réfractaire, d'une pièce, et en tout notre antipode. Ici l'antique parenté, les religions se mêlent. Mon guide de Kandy était catholique, — et voici qu'au tournant du marché, une bande de petites Cyngalaises fait un attroupement en chantant des psaumes. C'est tout un groupe indigène de l'*armée du salut*; ce n'est pas le seul; déjà, cet après-midi, aux stations, j'avais aperçu la chemise rouge à inscriptions de l'Association sur plus d'un torse de bronze. Dans la rue même où s'agitent les salutistes, une porte ouverte et très éclairée; mon guide m'y mène, c'est un petit sanctuaire de Wichnou, Siva, Brahma, le culte antique, le grand culte, pur, égoïste, aristocratique et hautain, dégagé de rites, de formes. Ici, plus de Bouddha, pas de statue, d'idole, ni de fétiche. Des fleurs, des lumières.

Ce matin, à 5 h. 1/2, à bord, avant de descendre à terre, l'évêque italien nous avait célébré dans sa cabine, sur le pont, devant un simple Christ, la messe de la Toussaint.

8 heures sonnent, vite un canot et force de rames vers l'*Oxus*. On va lever les ancres.

Il était temps.

Et alors la grande joie de m'isoler à t'écrire ces quatre pages, et de t'embrasser, avant de me coucher, du plus tendre de mon cœur.

6 novembre.

3 heures après-midi. — Prends maintenant la carte de l'Asie Orientale que nous avons achetée avec Raoul chez Andriveau.

Je suis au Sud de Malacca, à peu près à l'*a* des îles Water. Installé sur le pont, à l'arrière, ma place favorite, la caisse de l'appareil à sondage me servant de table. La trace blanche de la ville de Malacca s'évanouit à l'horizon; il y a une heure, nous en comptions les maisons une à une; nous rangeons de

délicieuses petites îles où pas une bande de plage ni de roc ne sépare la végétation de la mer. Celle-ci est unie et mate. On dirait vraiment des massifs de verdure, posés à même sur une nappe comme tu sais si bien en arranger. Derrière, la longue côte de Malacca, dentelée de montagnes, qui jusqu'à Singapour va se dérouler devant nous comme un panorama. A mesure qu'elle mettra au bout de ma lorgnette quelque chose d'amusant, je te le raconterai en écrivant.

Autour de moi, tout dort; il fait une chaleur accablante; on ruisselle, on fond. A peine dix passagers sur le pont, — et encore effondrés sur leur chaise, — dans un vilain et transpirant débraillé. Seuls se tiennent fermes sur un banc l'évêque et un de ses franciscains disant leur office. Ils en ont vu bien d'autres.

Depuis cinq jours, depuis le départ de Ceylan, nous ne sommes pas sortis de ce bain-marie, et, malgré toute bonne volonté, il n'y a plus moyen de réagir. La torpeur vous écrase. Ç'a été une chaleur sans soleil et sans lumière sous une cloche de nuages qui, à chaque instant, nous envoient des grains d'une pluie chaude. Le ciel est bas et mat, la mer, terne; en somme, un temps parfaitement désagréable où la cuisson lente n'est pas compensée par la magie de la lumière. Les journées se confondent complètement. Voyons : le 2, après avoir dépassé Ceylan, bon roulis; les violons mis à table (tu sais ce que c'est); débandade générale, — toutes les femmes malades, — je suis immuable; dans les cabines, la nuit, on entend quelques catastrophes de verres et de carafes; pluie et 38°.

Le 3, la mer se calme; la pluie, la chaleur continuent. Ni une terre, ni un bateau; effondrement, atonie, changement de place incessant pour chercher l'illusion d'un souffle de brise, pour se décoller de la chaise où l'on poisse; va-et-vient aux cabines à douches.

Le 4, même programme; à 8 heures du soir un feu; c'est le

phare de Poulo-Brassa (en malais, Poulo signifie île), un îlot à la pointe Nord de Sumatra; nous passons dans le chenal étroit qui le sépare de Poulo-Way. Toute la nuit nous rasons au plus près la terre d'Atchin; la nuit est noire, les bourrasques se succèdent, on ne voit rien. Je salue tout de même la quatrième partie du monde, puisque géographiquement Sumatra est classée Océanie.

Nos planteurs hollandais qui vont à Deli (côte nord-est de Sumatra) sont tout près de chez eux, et les histoires vont leur train sur cette pointe d'Atchin, cette Kabylie hollandaise; et encore la nôtre a-t-elle été réduite en 30 ans. Celle-ci, en voilà 200 qu'elle tient et leur immobilise 10 000 hommes. Tribus sauvages, encore anthropophages prétendent-ils, antérieures à l'immigration malaise; aucun établissement hollandais ne peut tenir sur cette partie de côte, et, si près de notre steamer à électricité et à vapeur, nous distinguerions à la lorgnette dans le détail ce repaire de primitifs.

Le 5, matinée claire; déroulement de la côte d'Atchin, la pointe Diamant vient nous toucher; les grands arbres sortent de l'eau, une plage de forêts, un lointain de montagnes. De nouveau, journée moite, pluvieuse et sans terre.

Décidément, je ne puis rien te dire de la presqu'île, la pluie la couvre; nous sommes, nous, dans le soleil; la mer est d'un vert de vomissement de bile affreux.

Et alors, dans cette absence de paysage, d'incidents, depuis quatre jours on cause. Pas du tout de la même chose que « cheux nous », par exemple. On cause du percement de l'isthme de Kra, qui, coupant la presqu'île malaise, ferait gagner trois jours pour nous rendre en Indochine et dont les ports terminus, par où passerait tout le transit d'Extrême-Orient, tueraient Singapour. Il y a déjà eu commission d'études française, projets. L'isthme est en terre siamoise, nous n'aurions donc qu'à vouloir; mais, pour toute entreprise et suite,

notre terre est frappée d'impuissance et de stérilité. Et alors une autre histoire recommence : pourquoi ne sommes-nous pas chez nous au Siam? Nous n'avions qu'à cueillir le fruit; c'est l'histoire d'hier, d'il y a dix-huit mois; et il y a ici à bord des gens payés pour être fixés sur l'expédition Humann, les instructions contradictoires, les demi-mesures, les demi-résultats, l'occasion mûre et manquée faute de 500 hommes à débarquer à Bangkok, faute d'être « moralement » soutenu, faute de l'assurance d'être couvert, faute d'une ligne ferme et d'un ministère stable à la métropole. Je glisse.

On cause du port de Tourane en Annam et du chemin de fer de l'avenir qui, reliant Tourane par la vallée du Mékong à Manipour en Birmanie aux chemins de fer anglais, amènera le Parisien en sleeping sur la mer de Chine par Constantinople, Diarbekir, Merv, Kaboul et le Gange. Eh, mon Dieu! nous le verrons peut-être ; à Luang-Prabang, Pierre Lefévre-Pontalis en est un pionnier, et l'on me prête à lire un bien curieux mémoire d'un ingénieur des mines français.

On cause Cochinchine et Tonkin, riz, poivre et charbon, — et ça finit toujours par la même conclusion, que celui qui me parle soit l'ingénieur, le commerçant, le planteur, l'entrepreneur : ni les bonnes volontés individuelles, ni les capitaux même ne manquent en France, — tout se brise contre la mauvaise volonté administrative, le formalisme, l'hostilité des bureaux, le manque absolu de souplesse de notre machine. Et, comme il n'y a pas un de ces griefs qui ne s'applique exactement à la partie que je connais, l'armée, je n'ai pas un motif pour suspecter le bien-fondé des leurs. Et, en face, se dresse l'admirable organisation anglaise, large, souple, suivie, menée du haut en bas de l'échelle par des « gentlemen », ou des gens vivant, agissant en « gentlemen », quelle que soit leur origine, d'une moralité *humaine* finalement peut-être inférieure à la nôtre, mais expéditifs, corrects, soucieux de leur prestige, soucieux des dehors, et, par-dessus tout, ayant l'unité de doctrine, de méthode et de but, dirigés par un moteur permanent et

régulier. Ils ont un personnel, nous n'en avons pas. Il y a chez eux une école, une doctrine, une méthode coloniale, basées sur l'expérience, d'où sont dérivés les principes essentiellement souples et élastiques dans l'application, laissant à chacun le soin des détails, la large initiative, la latitude de varier les formes à l'infini. Chez nous, pas d'école coloniale, pas de principes, autant de méthodes que de personnes, et souvent quelles personnes! En revanche, des formes immuables, des « service intérieur », dans la gaine desquels libéraux ou conservateurs se momifient sous peine de ne pas se prendre au sérieux comme fonctionnaires et dont ils entourent comme d'une cangue tous leurs administrés, puisque en France tout subordonné, aux yeux d'un galonné civil ou militaire, est *a priori* un *délinquant*. Chez eux, le fonctionnaire est le serviteur de l'homme d'entreprise, et il lui appartient de déblayer la route et de donner les moyens. Chez nous, le contribuable, le colon est fait pour le fonctionnaire; et ici encore je retrouve l'état d'esprit qui règne dans trop de nos États-Majors, si souvent enclins à ne voir dans la troupe que les pièces d'un jeu d'échecs, dans la manœuvre qu'un menuet réglé d'avance, et à subordonner ainsi le but aux moyens.

Aussi Singapour, qui date de 1829, a 100 000 âmes; Hong-Kong, de 1841, 250 000. La conquête de la Birmanie est à peu près contemporaine de notre Tonkin, et faite comment? Par 50 000 hommes pris aux Indes, et non par petits paquets timidement échelonnés par crainte des horions parlementaires; aussi, en un an, chez eux, l'affaire a-t-elle été réglée et non en dix ans, comme chez nous. La conquête faite, vite à l'ouvrage; des ports, des centaines de kilomètres de chemins de fer remontent l'Iraouaddy, au delà de Mandalay, et vont bientôt se rattacher à Calcutta. Pas un instant perdu, la méthode administrative sûre et expérimentée, appliquée instantanément par un personnel qui la connaît et ne tâtonne pas; le colon peut venir, le lit est fait.

Où sont, dans notre Indochine, les chemins de fer et les

travaux? Un tronçon vers Lang-Son où Decauville a replacé son vieux matériel de l'Exposition ; pas un port ébauché. Des projets en masse, des concessions données à tort et à travers à des gens qui savent parfaitement l'exploitation impossible actuellement, mais qui n'y cherchent que l'affaire de bourse. Voilà les échos ; j'écoute et jugerai sur place.

Mais déjà le bateau est plein d'enseignements. Mon professeur d'anglais, miss Brook, qui va rejoindre son oncle le Rajah de Sarawak, me raconte les débuts du grand oncle. En somme, qu'était-ce? un aventurier anglais, de modeste condition, qui a été faire le forban en Bornéo. A peine dans la place, et sa royauté admise par les indigènes, le pavillon anglais est apparu pour le protéger, le couvrir, sachant bien que ce serait, en fin de compte, à la communauté que servirait l'entreprise individuelle. Quand, chez nous, le négociant Dupuis, vers 1875, a conquis à lui tout seul le Tonkin avec quelques employés, il a été lâché, désavoué, presque poursuivi comme un malfaiteur par la Marine, la Guerre, les bureaux, le quai d'Orsay; cet homme sans galons, sans mandat, cet aventurier! horreur, scandale!

Que veux-tu! ils ont l'initiative dans le sang, les Anglais. Miss Brook, à 30 ans, seule avec une amie de 20, quitte son cottage du comté de Kent pour aller aux antipodes faire à son oncle le sultan une visite de 2 mois, et cela est naturel. Une délicieuse petite fille de 16 ans, miss Smith, va avec sa petite sœur de 10 ans rejoindre son père, qui commande un bateau à Shanghaï. Elles étaient en Angleterre, chez une tante ; il les réclame, et on les fourre toutes deux sur l'*Oxus*, en les recommandant simplement à un jeune homme de 30 ans, qui va à Shanghaï commercer. Et personne à bord n'avait l'idée de s'en étonner, ni de jaser, tant cela saute aux yeux correct, loyal, sain. Et cette petite miss, qui trouve son expédition toute simple et se débrouille bravement avec sa petite sœur, est l'objet, sur le bateau, de l'intérêt et des égards de tous.

Passons aux hommes : un résident à Malacca, petite place,

mais lui cadet des Riblesdale, cousin germain de mon Lister d'Athènes, du meilleur monde ; le Directeur de la banque de Colombo, gentleman distingué, homme de carrière, — comparons simplement aux déclassés et besogneux qui, chez nous, occupent le plus souvent les mêmes postes. — Un négociant de Shanghaï. — Les Français, eux, tous fonctionnaires, un seul négociant, qui vient pour 3 mois surveiller une affaire à Saïgon, — pas un jeune homme, pas un homme allant *s'établir*, mais chacun supputant les jours, les mois, les années avant le retour définitif en France, aucun n'admettant qu'il puisse faire, loin du boulevard, son établissement définitif. Je ne vois pas encore les gens *à surface* de chez nous circulant pour de bon ; et cependant ce sont eux, eux seuls, qui font les colonies, y apportent crédit, considération, y font noyau. Je vois bien, depuis quelques années, quelques glob-trotters français, mais je les trouve plutôt inquiétants; car ce n'est pour eux qu'un chic, comme pour le beau monsieur de *Leurs âmes*, le roman de Gyp, et ils n'en rapportent ni une idée, ni un enseignement ; ils ont vu les femmes et le gibier.

Je ne sais pourquoi je bavarde et me délaye à te raconter tout cela; j'en aurai tant d'occasions, et plus informé, plus documenté que je ne le suis.

Mais, *dès aujourd'hui*, ce qui me saisit, c'est, sortis de France, quelle petite place nous tenons et combien on nous prend peu au sérieux; combien, avec un peu de recul, notre anarchie gouvernementale, nos entreprises brouillonnes, le recrutement extraordinaire de notre personnel d'exportation, donnent aux étrangers la conviction d'une dégringolade pire encore qu'elle n'est. Avec les deux petits marins, nous passons patriotiquement notre temps à démontrer à la très intelligente miss Brook que nous sommes beaucoup mieux que nous n'en avons l'air.

.... J'ai repris ma lettre le soir; voici le bateau qui stoppe; il est 11 heures. C'est Singapour; nous mouillons en rade et n'aborderons que demain matin.

Je ferme ma lettre pour qu'elle parte. Où vous trouvera-t-elle? Dans six semaines, vers le 20 décembre? Dieu! que c'est long! Je deviens enragé de mettre des lettres à toutes les boîtes du chemin sans jamais en recevoir; et encore plus de quinze jours à passer sans une ligne de vous! Cette « première mise » de deux mois de coupure est odieuse et j'escompte déjà la joie avec laquelle j'ouvrirai vos premières enveloppes. Je regrette de ne vous avoir pas demandé un télégramme à Colombo ou Saïgon. Aujourd'hui, je n'écris qu'à toi, fais circuler ma lettre parmi les nôtres. Je vous embrasse tous et vous évoque. J'ai montré vos photos à miss Brook. C'est vraiment une intéressante, intelligente et solide personne, autour de laquelle peu à peu s'agrègent tous ceux qui fuient la cocotte, les faux ménages et les épiciers, et si le voyage continuait, nous finirions par former autour d'elle un petit groupe correct anglo-marin et militaire agréable; mais elle change demain de bateau pour son sultanat.

11 heures. Singapour, 7 novembre.

Ce matin, 9 heures, la cour intérieure d'une maison chinoise; l'autel des ancêtres où brûlent des prières; au mur une rangée de fauteuils en bois de fer autour d'une console d'acajou second Empire, un délicieux petit meuble en laque rouge et or, fouillé de personnages, portant une cuvette de « la Ménagère »; sur les panneaux, toutes les tentures de soie que tu connais couvertes d'inscriptions, de sentences; aux fenêtres supérieures, les femmes chuchotent derrière les persiennes. A l'escalier en tournevis s'accroche une kyrielle de magots de 4 à 10 ans, les enfants de la maison. Au milieu, une table où le champagne est servi. Le patron, souriant et empressé, Goh-Tsin-Koh, le gros négociant de Singapour, prenant les mains successives de six messieurs à casque, ombrelle et lorgnettes, que lui présente un autre Jaune déguisé en Européen, le Phu de Cholon. Quelle drôle de matinée! Un cercle d'une vingtaine

d'employés, commis, domestiques, d'où émerge un secrétaire en robe noire, à grosses lunettes relevées sur le front, qui a l'air d'un vieux singe déguisé en curé, et un Européen louche, scrofuleux, d'un blond sale, d'un âge indéterminable, vieille épave de tous les métiers, échoué là comme précepteur des enfants de la maison. Le Phu de Cholon ouvre une boîte et en sort une série de joujoux qu'il rapporte de Paris à la famille, — toute la camelote à 10 sous des boutiques du nouvel an, — des kaléidoscopes, des perroquets qui font de la gymnastique, et le Phu solennel, avec sa rosette de commandeur sous sa barbiche, fait jouer les ressorts, tire les ficelles, tourne les toupies, rayonnant; et les vingt têtes des vingt magots, illuminées, tirent la langue en mesure, glapissent des rires.

Goh-Tsin-Koh, le champagne bu, nous invite à nous asseoir sur les fauteuils en bois de fer. Les vingt magots font la haie à l'entrée; et voici introduit le cortège des musiciens, des petites musiciennes chargées de bijoux, aux éventails dorés; on s'installe et la fête commence; celle que vous avez vue à toutes les Expositions, ici dans son cadre, dans une arrière-cour de la ville chinoise à Singapour. L'orchestre disparaît, la table est mise sous l'auvent de la cour, devant l'autel des ancêtres, et c'est tout le grand déjeuner chinois. Une table fleurie, parfumée, toutes les formes de petits bols, de soucoupes, de petits pots remplis d'ingrédients indéfinissables. L'aspect premier est celui de la table de toilette d'une cocotte exotique très compliquée avec son attirail de fards, de teintures, de crèmes, de pommades, de savons, et, mon Dieu! c'est bien à peu près cela. Goh-Tsin-Koh, vêtu de blanc, chaussé de bottes de soie, s'assied à un bout, épanoui et muet. Les magots servent, éventent; le jeu des petites baguettes d'ivoire commence: et vraiment, à voir le Phu et son ami Goh en jouer, piquant de ci, piquant de là, touchant du même morceau dix petites soucoupes de sauces différentes, il semble qu'ils jouent de l'harmonica, et l'on s'étonne que ça ne fasse pas de musique. Et comme nous avons avec nous le Parisien des Batignolles, que

rien n'épate, et son ami l'agent des postes, loustic du même modèle, ça devient du *Grand Mogol*, du *Voyage en Chine*, du *Voyage de Suzette*; leur blagueuse et intarissable vulgarité, odieuse à bord, devient ici très drôle, parce que c'est des Bouffes et de la Renaissance en action, et qu'on se demande vraiment si l'on n'est pas à une revue du Boulevard, avec des Chinois postiches. Aucun des magots ne parle français, et les deux loustics impassibles et cérémonieux appellent notre hôte « mon vieux lapin, cher duc d'Enface », lui font au sujet de chaque plat de graveleuses plaisanteries, qui prennent des airs de compliments. Goh-Tsin-Koh remercie, la main sur le cœur; le Phu, tout à fait boulevardier, jubile et s'esclaffe; il fait revenir les joujoux, les 20 magots retirent la langue en chœur, et ça dure deux heures d'un comique que je ne croyais possible qu'aux Variétés, avec Dupuis en Batignollais, Lassouche en Phu de Cholon et Baron en Chinois. Les toasts, les congratulations, le champagne, le café, la liqueur, les cigares; Goh-Tsin-Koh fait venir son vieux curé et une feuille de papier sur laquelle il faut mettre ses noms et qualités. Je lui demande la réciproque et t'envoie cet autographe, rédigé pour le français par le précepteur et pour le chinois par le patron.

L'un de nous a sa photo-jumelle, fixe la scène et paye l'hospitalité en photographiant toute la famille.

Mais l'hôte mystérieux monte l'escalier; on le suit et l'opium commence. Dans une grande chambre, sur un grand divan, la tête sur un bloc. De l'un à l'autre, un préposé, en soie bleue, prépare et allume la grosse pipe d'écaille. Les uns, dont je suis, font semblant, les autres y vont de tout cœur et ils le payent cher ce soir.

Il est une heure, en voici quatre que dure la fête. Singapour est plein de Javanaises, Japonaises, etc., etc., qui tentent beaucoup la caravane. Le facétieux Batignollais l'insinue au Phu, qui entend qu'il s'agit des femmes de notre hôte et proteste indigné. On le calme, on s'explique; mais Goh-Tsin-Koh a

tout prévu et déjà six pousse-pousse attendent; et c'est le précepteur anglais et le vieux scribe noir à lunettes qui ont la mission d'orienter la caravane sur la maison de thé. Avec leurs parasols et leurs lunettes, l'un en queue et l'autre en chapeau montent graves dans le premier pousse-pousse; le mien suit immédiatement, puis les quatre autres, et au galop à travers les rues fourmillantes. C'est une vraie course, et les dos de bronze de nos chevaux à deux pattes coulent à grosses gouttes. Patatras! à un tournant, le gros Batignollais fait un déplacement, et le porteur, le pousse-pousse, Batignolles roulent pêle-mêle dans la poussière, la capote crevée, les brancards brisés; attroupement, glapissements, repêchage, rien de cassé.

Mais j'ai rendez-vous au Consulat de France pour aller visiter les casernes anglaises; je profite de l'incident pour lâcher la caravane et clore cette matinée d'opérette.

Les casernes de Lincolnshire regiment, ou plutôt, selon le terme anglais, les « Barracks », car de caserne point, mais un parc immense à 1 kilomètre de Singapour, mitoyen avec le légendaire jardin botanique. Pas de grille, pas de corps de garde, on franchit tranquillement l'entrée d'une allée libre à tout venant. Semés dans ce parc, quantité de chalets. Ceux destinés à la troupe sont du même modèle, à un seul étage haut de 7 à 8 mètres, élevé au-dessus du sol sur des piliers en maçonnerie pour garantir des insectes et des parasites, une véranda circulaire, — chaque bâtiment constitue la *chambre* d'une compagnie, les lits extrêmement espacés, une aération et une ventilation parfaites; il est deux heures, la pleine chaleur, et il y fait frais. C'est l'heure de la sieste, les uns dorment, les autres lisent, — le bâtiment est séparé en deux par un hall central qui est le réfectoire où quelques hommes jouent. A chaque angle, une chambre séparée pour les sous-officiers, chacun une.

Une seconde baraque de compagnie, voisine de la première,

contient : 1° la cuisine, faite exclusivement par des Chinois ainsi que tout le gros ouvrage; 2° le lavabo, grande pièce dont le sol est fait de lattes de bois comme celui des salles de douches; l'eau amenée dans un bassin qui tient tout un grand côté ; chaque homme a sa cuvette, bassin en étain tenant le milieu entre la cuvette et un petit tub, et fait ici, à toute heure, toutes les ablutions qui lui conviennent.

En outre, deux baraques-bains, vastes bassins où l'on peut nager, entourés d'une véranda et de cabines.

A proximité de chaque compagnie aussi une baraque W.-C.

Au point le plus central, la baraque de récréations, destinée aux simples soldats et caporaux : c'est mon réfectoire d'escadron tout simplement, mais quadruple. Deux pièces : dans la plus grande, le billard, tous les jeux ; ceux que la sieste ne tente pas sont en train de jouer. Aux murs, photographies, gravures et cartes. Dans la seconde pièce, la lecture, une grande table à tapis vert où une dizaine d'hommes lisent les *journaux;* table d'écriture, armoire à livres, environ 400, mais renouvelés tous les trois mois, — reliés tous proprement en basane rouge. Dans un angle, la chambre du caporal chargé seul d'administrer la bibliothèque, qui s'entretient au moyen d'une contribution mensuelle de chaque homme, de 6 cents en Angleterre, 10 cents aux colonies (5 sous).

La baraque gymnase, avec matelas sous la barre pour le saut périlleux, et tous les instruments classiques.

La baraque de réception, sorte de salle d'honneur, avec aux murs drapeaux, noms de batailles, souvenirs régimentaires; un parquet et au fond un théâtre où donnent des représentations et des fêtes les membres de la Société de tempérance dont les noms sont affichés sur un contrôle.

Entre les baraques, les tennis, les crickets, les places pour le foot-ball.

Le mess des sous-officiers, salles de jeux et de lecture, murs couverts de souvenirs; à la place d'honneur un grand plat d'argent, prix de tir remporté à un concours de sous-officiers.

Et voilà pour la troupe.

Pour y arriver, notre voiture a traversé la zone de parc réservée aux officiers : quantité de baraques nichées dans une verdure de jardin botanique, le mess, la maison du colonel et les jolis chalets variés destinés à leur logement, chaque ménage ayant droit à un cottage pour lui seul, les célibataires par deux ou trois, mais absolument indépendants.

Nous avions comme guide le sous-officier de casernement; nous l'avions été chercher dans une petite baraque toute verdoyante et fleurie, un morceau de Trianon, — nous avons eu quelque peine à le trouver parce que nous ne savions pas à qui nous adresser, pas de poste, pas de corps de garde, pas de factionnaires, sauf un, aperçu dans un coin du parc près de la poudrière, — par précaution. Le sous-officier, près de qui nous nous étonnons, répond : « A quoi bon? pourquoi fermer? les hommes connaissent les heures des services; pourvu qu'ils y soient; pour la tenue, ils savent ce qui les attendrait si on les rencontrait débraillés; pour les étrangers, tout le monde peut entrer, c'est une promenade, une distraction; alors, pourquoi faire perdre du temps à des hommes? »

En un mot, je nage en plein dans l'application de toutes mes idées, — ce ne sont donc pas des utopies, et il existe quelque part, le quartier gai, avenant, ouvert, qui fournit la vie complète, où le service sourit, où les hommes sont des hommes et non pas des convicts déguenillés, parqués, balayant, balayant toujours des cours mortelles sous l'engueulade des adjudants.

Mais que diraient nos adjudants-majors de France? Que dirait le Génie, à l'aspect de ces constructions où l'on a *fui* l'uniformité, qui sont, exprès, non pas disposées symétriquement, ni alignées suivant un modèle type, mais semées comme à Trianon, j'y reviens, sans nulle préoccupation de cordeau, pour le plaisir de l'œil. Sauf la partie réservée aux officiers, les hommes disposent de tout l'immense parc. On me dit que nos casernes de Saïgon sont superbes, je veux bien, et verrai;

mais cela m'étonnerait fort s'il n'y avait pas là un modèle type, et je n'oserais même pas amener ici le Directeur du Génie le mieux disposé; peut-être s'enthousiasmerait-il, mais pour adopter servilement et uniformément; et ce serait alors un *modèle type colonial*, le même partout, à Hanoï comme à Biskra, à Tamatave comme à la Nouvelle-Calédonie. Tandis qu'ici, Aden, Colombo, Singapour ont chacun leur système, avec son cachet propre, exactement adapté au climat, aux lieux, — tracé, réglé, prévu, non dans un bureau de Londres, mais par les initiatives des intéressés, des ingénieurs locaux, s'inspirant exclusivement des besoins et des ressources.

Voilà pour les locaux; mais que dire de cette conception du quartier-parc, de cette distraction sportive et cérébrale semée à profusion, de cette liberté hors du service, de cet appel constant à l'initiative, à la responsabilité, de cette preuve permanente de confiance, de prise au sérieux des hommes qu'on commande?

D'une part, j'en suis réconforté en constatant que mes rêves peuvent se réaliser, que je ne divaguais pas dans mes essais de Saint-Germain et que, sans l'avoir vu, j'avais pressenti la possibilité du quartier ouvert et gai; mais, d'autre part, les bras me tombent de découragement en songeant qu'en France presque personne n'y croit, ni n'en veut, que la réglementation, la coercition sont dans notre sang à tel point que, parmi les meilleurs mêmes, il n'y en a pas un sur dix qui ne croie tout perdu parce que l'homme ne va plus au pansage en musique et n'épluche pas les pommes de terre en mesure.

9 novembre.

Je ferme cette lettre; c'est ma dernière journée de pleine mer et de liberté; ce soir nous mouillerons à Saïgon, où nous débarquerons demain matin. Je viens de sortir mes tenues; je redeviens colis. Demain recommencera la vie impersonnelle; je serai renvoyé d'un bureau à l'autre pour 50 visas contra-

dictoires par des gens rogues et étonnés qu'on ne tombe pas en admiration devant leurs chinoiseries. Je retrouverai le formalisme triomphant. Des généraux, des colonels, sans compter les gouverneurs civils, laisseront tomber des paroles condescendantes, et il faudra rentrer dans un étui hermétique toute vibration, toute initiative, toute idée, toute personnalité, si minime qu'elle soit.

A Singapour, les dépêches nous ont appris la mort du Tsar, la marche des Japonais sur Pékin, le rejet de l'ultimatum par les Hovas : ça fait bien des affaires. Je rugis de n'être pas à Madagascar; et puis je lis aussi que mon pauvre Cogordan a perdu la partie du Ministère intérieur égyptien.

Encore à bord de l'*Oxus*, le 9 à minuit.

Cette fois-ci, ça y est, le pilote est monté à bord au cap Saint-Jacques et depuis une heure nous sommes en rivière de Saïgon. De mon sabord ouvert, je vois à quelques brasses la côte plate et noire; l'eau est lourde et terne, la lune ne parvient pas à l'éclairer, elle s'y reflète confusément comme dans une glace mal nettoyée. Ce n'est plus la mer, hélas! où l'horizon se perd dans la vapeur d'argent, où les beaux clairs de lune étincellent sur les arêtes d'écume, la grande mer vivante, lumineuse, bruissante et imprécise. Par cet estuaire, morne et plat, c'est dans la lourde vie qu'on se sent rentrer, la vie des hommes ingrate et stérile, mesquine et factice. Demain l'estampille recommence et en avant la musique!

Notre ami des Batignolles est inquiet : il m'a vu depuis deux jours causer avec M. H..., un Anglais de Hong-Kong. Il est certain que c'est un officier anglais déguisé, — il fait de l'espionnage, il l'a regardé lire par-dessus son épaule et son livre était intitulé : *A secret service*. C'était sans aucun doute

le manuel du parfait espion; du reste, tous les Anglais sont des espions et miss Brook ne m'a fait lire de l'anglais que pour me tirer les vers du nez, — nous devrions nous tenir, ne parler à bord qu'entre nous et mettre les Anglais en quarantaine, les surveiller et les faire arrêter au premier indice. Est-ce assez suggestif comme état d'esprit? Est-ce assez explicatif de tant de choses, des « à Berlin! », des « nous sommes trahis! », du cauchemar jésuite, de *Lohengrin* empêché! Et dans sa partie ce bonhomme est intelligent!

Du cap Saint-Jacques, le télégraphe nous a signalés à Saïgon; c'est une innovation, — il y avait dix ans d'ailleurs que le fil était posé; seulement, comme par hasard, on ne plaçait là que des gardiens de phare ne sachant pas manipuler, — néanmoins le fil était entretenu et réparé; — enfin, depuis six mois, il y a un gardien nouveau qui peut se servir de l'appareil.

Nous primons, paraît-il, d'une manière absolue dans la fabrication des phares, — le monde entier nous en achète; nos beaux cristaux, le soigné et le fini de notre main-d'œuvre les font sans rivaux; seulement, en ce qui nous concerne, nous les faisons par amour de l'art. Tous les marins en réclament le double sur les côtes de l'Indochine; on les a faits, mais ils sont depuis six ans dans les magasins de Saïgon, parce qu'il n'y a pas de fonds pour les monter; ils s'y perdent et s'oxydent, et on a déjà dû renvoyer à Paris des pièces perdues, les faire changer, ce qui coûte fort cher.

Saïgon, soir, 10 novembre.

Accueil excellent. E... m'a chauffé à blanc et les colonels rivalisent à qui me recevra; le colonel de L..., commandant la brigade de Cochinchine; le colonel L..., commandant l'infanterie de marine; le colonel de B..., commandant les tirailleurs annamites. Ce dernier s'est fait mon pilote particulier. C'est un

homme excellent. Prévenu trop tard de la venue du paquebot, il y est arrivé après ma descente à terre et ne m'a repêché qu'après-midi. Il m'est apparu comme une bouée de sauvetage, — depuis l'aube, je me trouvais perdu dans cette ville pleine de bruit et de mouvement, sans une main amie, tandis que je voyais tous mes compagnons attendus, reçus, fêtés. Aussi me suis-je dilaté ce soir à dîner avec cet homme parfait, le cœur sur la main, me causant d'E..., de C..., des leurs.

Saïgon, c'est la tarte à la crême de tous les Français qui naviguent en Extrême-Orient : « Quand vous aurez vu Saïgon! » J'y circule depuis ce matin avec une impression grandissante : beaucoup de toc.

Trop de monuments administratifs, trop de cariatides, trop de plâtres, trop de galons dans les rues, — que de galons! Je cherche les banques, les grosses maisons d'affaires, les gens et les choses, en un mot, qui n'émargent pas au budget et dont la richesse et la situation sont faites d'autre chose que d'émoluments mensuels. Ah! des cafés, par exemple, monumentaux; et des hôtels, des guinguettes, des restaurants. L'aspect général de toute cette décoration de carton dans cette magnifique végétation est très satisfaisant et réjouit l'œil. On a très vite le sentiment qu'il ne faut pas gratter et que si l'on retire les fonctionnaires, les militaires et les énormes droits protecteurs, tout craque. On n'a pas ce sentiment à Singapour. Cette colonie-ci, la Cochinchine, a du reste été très florissante; aujourd'hui elle tire la langue parce que depuis dix ans elle nourrit le Tonkin qui la tue; la vache tonkinoise ne donnait pas de lait; ce n'est pas à la métropole grincheuse qu'il en faut demander : vite traire jusqu'au sang la vache à lait Cochinchine qui promettait longue vie et santé. Elle en claque, mais le budget général Indochinois s'en arrange jusqu'à nouvel ordre sans agacer le parlement; et le tour est joué. Quand celle-ci n'aura plus rien, elles claqueront toutes deux ensemble; mais, grâce à cette frime, quelques

gouverneurs auront émargé en satisfaisant le pouvoir central, c. q. f. d.

Saïgon, 11 novembre.

Je l'aurais parié; j'ai vu les casernes, les fameuses casernes, l'autre tarte à la crème de l'Extrême-Orient, avec lesquelles on me fermait la bouche à Aden, à Singapour. Je ne doute pas que l'officier du Génie qui les a faites n'ait été plusieurs fois décoré; c'est monumental et rentre bien dans le décor général.

Trois étages à véranda; seulement, comme les vérandas n'ont pas les persiennes indispensables et que les larges fenêtres des chambres sont au levant et au couchant, le soleil y entre à flots, de l'aube à midi par un sens, de midi à la nuit par l'autre. Chaque chambre, 13 mètres sur 6 et 20 hommes, — l'odeur de France, — j'ai compté à Singapour 12 mètres carrés par homme, ici 3 m. 80, et, comme la hauteur est de 4 mètres au lieu de 7, le cube n'a plus d'analogie.

J'y vais incognito, conduit par un sous-officier que j'accroche dans une cour, — je ne suis donc pas carotté.

2 lavabos de 6 robinets chacun, soit 12 pour un bataillon de 800 hommes, au pied des escaliers, et ouverts une heure le matin, une heure le soir; soyons juste, il y a deux salles de douches parfaitement aménagées; mais, comme l'une est affectée à la légion étrangère, l'autre à l'infanterie de marine, et que chacune a 8 bouches, cela fait une bouche pour 100 hommes, ce qui exige une réglementation telle que si un homme est empêché d'y aller dans la 1/2 heure affectée à sa compagnie, pas de toilette.

Réfectoire provisoire dans une chambre inoccupée. Pas l'ombre de salle de jeux, de lecture; les sous-officiers n'ont même pas de salle de café; de sorte qu'ici, à Saïgon, ils n'ont le choix qu'entre la petite salle du modèle français où ils mangent à la cantine, leur chambre (2 ou 3 par chambre),

et les distractions du quartier chinois. Il est l'heure de sieste et j'avoue que devant ces hommes qui cherchent le sommeil, étouffent et s'embêtent, l'image de la salle de compagnie de Singapour me danse devant les yeux, — j'y revois, dans cette grande salle fraîche, les groupes autour du billard, des jeux, des tables à écrire et à lire, — et, dans la chambre bien aérée et si vaste, les hommes dormant bien ou lisant, chacun presque chez soi, grâce à l'extrême espacement des lits.

Du reste, il n'y a rien à dire ni à faire. La conversation mise le soir sur ce sujet, on me décrète que c'est parfait, que les jeux sont un luxe qui ramollirait l'homme (autant, je pense, que les bons petits rêves qui sont sur son lit son unique distraction), qu'on pourrait peut-être faire des persiennes aux vérandas, mais que ça aurait moins d'œil, et que tout ça, du reste, c'est des blagues qui n'apprennent pas l'exercice.

Comme ici les arbres poussent tout seuls, il y en a des quinconces plein la cour, — mais, dans ce pays où le terrain ne coûtait rien, pas l'ombre d'un jardin, — la cour réglementaire de France, avec les trois corps de logis, les accessoires le long des murs, les cantines communes, les douches communes, les W.-C. communs, tout ça représentant des 100 mètres à franchir sous le soleil : combien loin de la petite *ferme* de compagnie de Singapour où, en trois baraques à 20 mètres les unes des autres, chaque unité a tout son ménage !

Mais la symétrie y est, et la *surveillance* facile ; tout est pour le mieux.

Vraiment ce sera amusant de noter jour par jour les beautés de l'administration française. 1° Dans les bureaux, ce que j'avais prévu, personne ne sait me dire ce qu'il faut faire, je suis envoyé de 3 en 4 pour des signatures qu'on donne à tous les courriers ; 2° au télégraphe central, où je vous envoie une dépêche, on n'accepte pas mon or français (on l'a pris dans toutes les colonies anglaises où il n'a pas cours, jusqu'à la gare

de Kandy); on ne me le change pas non plus, il faut que j'aille le changer chez un changeur indigène et revienne avec ma dépêche; 3° d'ici à Hanoï, il y a un fil anglais et un fil français par Hué. On se sert du premier, *même pour les dépêches de service*, parce qu'on avoue, même sans étonnement, que le second ne marche pas régulièrement et que la dépêche peut mettre trois ou quatre jours. Ce sont les employés eux-mêmes qui vous engagent à prendre le fil anglais; j'ai vu la même chose en Égypte pour le télégraphe turc, vraiment c'est embêtant comme comparaison.

Un de mes colonels me raconte qu'étant chef de cercle et employant une quantité d'indigènes aux fortifications d'une ville que je ne nomme pas, il avait imaginé, pour nous les attacher et nous les assurer, le travail fait, de leur concéder les terres avoisinantes, terres que pendant le siège les anciens possesseurs avaient abandonnées pour aller en Chine, donc absolument libres et indéterminées; il n'y avait qu'à parcourir le terrain avec les intéressés en leur traçant à chacun sa concession. L'idée portée en haut lieu fut trouvée excellente et l'on répondit que la chose serait approuvée dès que chaque intéressé aurait produit un *extrait de plan parcellaire* et je ne sais quel document, conformément aux sacro-saints règlements administratifs de l'assiette de la propriété en France. Les intéressés courent encore, et courent si bien qu'ils ont formé le plus clair des bandes qui, quelques mois plus tard, tiraient sur le général Borgnis-Desbordes.

Et l'on continue ici à constater la somme prodigieuse des bonnes volontés individuelles. Et cela réconforte tout de même, parce qu'on sent que si une révolution quelconque brisait les mailles du réseau administratif, réglementaire, qui nous tue, notre race n'est pas finie et qu'il y aurait encore de beaux jours pour elle.

Saïgon, nuit, 12 novembre.

Je reviens, seul, en voiture découverte, par un admirable clair de lune, d'une délicieuse promenade, le long d'un canal bordé de cocotiers et couvert de jonques qui dorment. Je m'étais un peu débarrassé des officiers pour aller cet après-midi me promener à mon temps et à ma guise dans la ville indigène, Cholon, à 4 kilomètres d'ici; et, après être revenu dîner officiellement chez le commandant de la brigade, j'y suis retourné achever ma soirée. Cholon, où grouillent près de 100 000 âmes, est le domaine de mon compagnon de route le Doc-Phu (quelque chose comme préfet, titre d'ailleurs beaucoup plus honorifique que réel); mes lettres précédentes vous ont initiée à ce bon homme, ami des B.... Mais je vous assure que j'aurais aimé vous avoir chez lui aujourd'hui. Un amas de vrais et anciens bibelots, ici dans leur cadre, arrangés avec un goût singulier. Au fond d'une cour qui, avec ses arbustes taillés en animaux fantastiques, ses vases bleus et blancs, ses bassins en rocailles biscornues, peuplés d'un monde de magots et d'animaux en porcelaine, a l'air de sortir d'un paravent, la maison de cérémonie au toit doré, porcelainé, hérissé de dragons et de monstres. Un simple rez-de-chaussée à claire-voie, de 7 à 8 mètres de haut, séparé en compartiments par des colonnes en bois de fer, fouillées comme des dentelles, et de grands panneaux de laque ou de bois incrustés qui me font envie pour votre escalier. Les autels des ancêtres avec des devants en bois doré et sculpté où l'on passerait des heures à s'amuser des scènes de chasse ou d'intérieur qui rappellent en somme beaucoup nos vieux retables du moyen âge. Sur l'autel particulier des parents du Doc-Phu, une sorte de tabernacle en laque rouge au fond duquel nichent les tableaux où sont inscrits les noms de ses père et mère. Devant brûlent des bâtonnets de santal. Et puis des bibelots partout. Un trépied de cuivre porté par des dragons faisant jardinière. De grandes

défenses d'éléphant montées en or. Des vases de vrai vieux chine de 2 mètres de haut. De vieilles boîtes à bétel en bois et nacre qu'on ne trouve plus maintenant, des coffrets en or niellé. Le Doc-Phu se fait construire une deuxième maison neuve dont il nous a montré tout l'ameublement futur; à côté de magnifiques panneaux en santal sculpté, de lits incrustés, il y aura des armoires à glace d'acajou, des glaces du faubourg Saint-Antoine, et deux grands cadres, l'un pour la Tour Eiffel, l'autre pour le Dôme Central, énormes enluminures d'Épinal de 25 centimes pièce. Et je ne songe nullement à le blaguer, car nous en faisons absolument autant, après tout, quand nous accrochons chez nous, au milieu de vrais bibelots, une vulgarité exotique quelconque, sans aucune valeur locale, uniquement parce qu'elle est décorative et a de la couleur. Il me semble que la stupéfaction des Arabes ou des Chinois serait la même en retrouvant dans nos fourre-tout parisiens, à côté de vieux beaux meubles européens, leurs couteaux usuels ou une enseigne de la rue, à des places d'honneur.

Le Doc-Phu m'a présenté à ses filles, qui ont sur un côté de la drôle de cour de paravent un pavillon spécial, où chacune a un salon, également bourré de chinoiseries. Elles ont été élevées à Saïgon à la française, parlent notre langue comme des phonographes. Du reste, il est embarrassant de se fixer sur mon hôte; les colonels me le donnent comme un brave et loyal serviteur de la France, qui est ainsi que sa famille la victime des calomnies, des jalousies; les civils tout autrement. Comme il n'y a pas une chose ni un personnage de ce pays pour lequel il n'y ait le même double écho, ce doit être commode de se faire une opinion. Ce qui me suffit pour aujourd'hui c'est que, sous sa conduite, j'ai bibeloté très agréablement dans les magasins chinois, n'achetant rien d'ailleurs, mais m'asseyant aux comptoirs, palpant les soies, observant les têtes, tout le bonheur, quoi! et qu'enfin, après le dîner officiel, je suis revenu sous la conduite de son beau-frère, chef de quartier, faire la tournée des pagodes d'abord, puis des théâtres indigènes. C'est fête à

l'une des pagodes; elle est illuminée et pleine d'offrandes; sur une table, un cochon laqué entouré de toute une boutique de charcuterie et de fruiterie : foies, langues, tripes, bananes, mangues, le tout légèrement laqué, fleuri, parfumé. Les bonzes y veillent d'un œil jaloux, les bâtonnets de santal brûlent par centaines, l'air est saturé d'opium que fument les compagnons dans une série de salles qui entourent le sanctuaire. Au fond de sa niche, derrière les cierges peints, sous ses parasols de fleurs artificielles, l'énorme Bouddha doré sourit béatement à la foule des magots qui circule. Et l'ensemble, malgré les laques, malgré les dorures, malgré les bronzes, est répugnant, grotesque et puant.

Les théâtres chinois et annamites, vous les avez vus en 89. C'est le même jeu, assourdissant et incompréhensible, tout de convention; mais ici, dans son cadre, c'est plus amusant. La salle d'abord où, dans la tribune, je m'assieds au centre à la place du Doc-Phu, présenté par son beau-frère à quantité de voisins fort polis, les uns en chignon, au théâtre annamite, les autres en queue, au théâtre chinois; puis les coulisses, où je m'amuse vraiment à « bibeloter » la défroque des artistes, à les voir se farder, mettre leurs masques, leurs immenses fausses barbes, répéter avant d'entrer leurs grands gestes et leur pas réglé, qui sont le plus clair de leur jeu.

Et cette tournée ne m'a pas assurément appris grand'chose sur l'état d'âme de mes nouveaux compatriotes. Je les trouve fort laids, fort sales et fort nauséabonds; mais cette soirée colorée, fantaisiste et d'un exotisme authentique, a néanmoins son prix au sortir des repas de discussion sur l'avancement, le personnel et les minuties de service.

Soir, 13 novembre.

Il ne faut pas être injuste pourtant, car, si les militaires ont sous toutes latitudes la même conversation, du moins, ici, leur accueil a-t-il pour moi un prix particulier et, sur ce

point, ils m'ont gâté. Hier, grand déjeuner chez le colonel L..., commandant l'infanterie de marine; lui et sa femme sont de Metz, elle a des parents à Nancy. Bref, il faisait excellent à midi dans sa petite maison, à table, sous le pankah rafraîchissant qui se balance ici au-dessus de toute occupation, bureau, repas; je me demande comment ne deviennent pas enragés les boys qui pendant des heures tirent du même mouvement la ficelle qui meut ces grands éventails de toile. Toute maison a son boy à pankah qu'on paye quelques cents et j'aurai le mien à Hanoï.

Hier soir, c'était le colonel de L..., commandant la brigade, qui me traitait entre mes deux courses à Cholon. Garçon, il vit à l'hôtel. Les deux nouveaux hôtels de Saïgon, où je ne suis pas malheureusement, sont, il faut le reconnaître, aussi bien compris que des Anglais auraient pu le faire. D'immenses rez-de-chaussée, sans portes ni fenêtres, le plafond soutenu simplement par des colonnes, formant les salles à manger et les cafés où l'air circule largement et qui donnent par de grandes vérandas, d'un côté sur une cour de verdure, de l'autre sur le beau boulevard très ombragé où devant la terrasse attendent les pousse-pousse, les *malabars* et les *isidores*. Le malabar, c'est le fiacre du pays, une sorte de tapissière aux côtés fermés par des clairevoies, peinte en vert, en rouge; l'isidore, c'est le *remise,* tout bonnement une victoria souvent assez bien attelée de deux chevaux. Mais, bon Dieu, quels chevaux! je m'attendais bien à des poneys, mais non pas à des lilliputiens d'un mètre à un mètre quinze, sans encolure, hérissés, filant d'ailleurs comme des traits à une petite allure répétée, mais très rapide, — on dirait des attelages de chiens, — et il faudra monter là-dessus!

Avant dîner, j'avais été à l'hôtel saluer le prince Henri d'Orléans, qu'accompagnent M. de Grandmaison et l'enseigne de vaisseau Roux, et qui sera bientôt à Hanoï.

Ce matni, déjeuné avec l'excellent colonel de B... à qui E... m'avait adresse, et qui avait été le pilote le plus affectueux,

cordial et meilleur conseiller, dans ce monde épineux, que je puisse souhaiter.

Enfin, ce soir, je viens de dîner chez le Gouverneur général, M. de Lanessan, dans son superbe palais. Quel beau palais, et dans quel admirable parc! Un péristyle royal au fond de la cour d'honneur à laquelle aboutit une avenue qui rappelle absolument l'avenue de Paris à Versailles, sauf que les cocotiers et les palétuviers la bordent. A 8 heures du soir, le coup d'œil est superbe sur cette vaste voie éclairée comme à Paris, sur ces feuillages étranges, inondés de lune, en prenant le café au premier étage, dans l'immense et monumentale galerie de marbre.

Tout le personnel de la maison, secrétaires, sous-secrétaires, le lieutenant-gouverneur de Cochinchine, les dames et un officier, le colonel Bouinais, très connu comme colonial, qui part en mission pour le Laos. *A priori*, tout ce personnel si nouveau pour moi me surprend, et je regarde et écoute avec réserve. Il s'en dégage tout de suite deux points : c'est que M. de Lanessan est fort intelligent et fort aimable, et que Mme de Lanessan est parfaitement bienveillante et gracieuse. Il n'y a du reste ici qu'une voix sur son compte à elle, sur la correction de son attitude, et les services qu'elle rend à son mari.

Je vais du reste avoir le temps de les pratiquer, puisque tout à l'heure, à une heure du matin, nous prenons le même paquebot pour Hanoï; et je me suis dépêché, tout bouclé, de vous envoyer ce bonjour avant le départ; je ne pourrai même plus le mettre à la poste cette nuit et il ne partira que d'Haïphong.

J'ai encore eu le temps, en quittant le dîner du gouverneur, d'entrer au théâtre. On y jouait le *Barbier de Séville*, et, ma foi, pas mal; les Saïgonais aiment beaucoup la musique, ont une société philharmonique et souvent une assez bonne troupe. Rien n'est singulier comme cette salle toute blanche : pas un vêtement noir; sur tous, l'uniforme veston de piqué blanc, à

col militaire, généralement sans chemise, où les civils ne se distinguent que par l'absence de boutons d'or et d'attaches d'épaulettes. Dans les loges, quelques élégants en smoking blanc, la fleur à la boutonnière, — la maison du prince Henri, fort empressée auprès de Mme X.... Je demande qui? — la maîtresse d'un avocat, — et de loge en loge, pour toutes les femmes, c'est la même chose. On dit, du reste : Mme N..., comme si mariés, tant c'est reçu.

Cette fois, il faut fermer ma lettre; je n'ai plus que le temps d'embrasser votre cher ménage avec une tendresse inexprimable, en appelant de vos nouvelles et en vous évoquant, à cette heure, dans le cher Crévic où il fera donc si bon, si bon se revoir, et alors, quel congé et quelles tendresses!

A bord de la *Tamise*, en rade de Tourane, 16 novembre.

Le bateau vient de stopper. Le canon a tiré, répondant au salut. Les embarcations se pressent autour de nous, canots et chaloupes sous grand pavois, jonques en fêtes. L'une d'elles a accosté, et Huong-Triep, le 3e Régent de l'Empire d'Annam, est à bord; il est en robe de soie rouge brodée de cercles d'or, la plaque de grand-officier et les insignes indigènes de son rang, breloques d'or et de soie. Les mandarins le suivent en robes à fleurs, — Dieu! qu'elles feraient bien sur un fauteuil! — Puis, les serviteurs, en rouge, portant la pipe d'ivoire, la boîte à bétel, les parasols.

La chaloupe reste accostée, pleine d'autres serviteurs en rouge, d'autres sous-mandarins en bleu. Le Régent tend au Gouverneur général sa petite main de momie où, sous le gant blanc, pointent les ongles du lettré; puis, se retournant, il prend des mains d'un mandarin un grand cylindre de soie rouge qu'il dépaquette lentement. C'est une lettre de l'empereur d'Annam. Le Gouverneur général lit, paraît satisfait. Congratulations.

A côté de ma chaise, un petit Annamite en bleu, paraissant

20 ans, portant une médaille tricolore et une breloque d'ivoire, écrit. Je l'interviewe; il parle français et me dit être mandarin du 2e degré de la 9e classe; ça ne doit pas être riche; mais il a accompagné le Régent à Paris, qu'il déclare 10 millions de 10 millions de fois plus beau que Hué. Il est bien honnête!

Mais le Gouverneur a passé son habit, il va descendre; je file avec des amis dans une chaloupe légère et rapide pour le précéder et assister au débarquement. Sur le quai, devant la Résidence française, carrée et banale, pavoisée en 14 Juillet, une compagnie d'infanterie de marine, la milice indigène, la police, les nabots jaunes, en jupon et chignon, que vous avez vus en 89; devant eux, toute la chinoiserie, — et alors c'est amusant, — tout ce qui, de Hué, a escorté le 3e Régent, la file des pavillons multicolores portés par des soldats rouges, déguenillés, décoratifs, les porte-parasols, les palanquins. La chaloupe accoste, 8 parasols couvrent le Gouverneur général, puis tout un état-major d'habits noirs; 8 autres parasols couvrent le Régent, puis tout un état-major en robe de soie. Et les deux cortèges, après avoir passé devant le front de la troupe d'un pas processionnel, disparaissent dans la Résidence, où je les laisse à leurs officielles occupations.

St-M..., mon compagnon de l'*Oxus*, m'emmène chez lui, à la maison de l'Opium, dont il est resté le fermier pour l'Annam. Il a enlevé B..., le commandant d'artillerie de l'*Oxus*, M. et Mme M..., un aimable ménage de résident de ses amis, et moi. Et nous voici sur cette plage perdue, dans une confortable maison, dont les deux agents de l'Opium, MM. L... et D..., nous font les honneurs. Mais pas de temps à perdre, il faut voir Tourane. A cheval tous; je monte Mondésir, le plus grand de l'écurie, 1 m. 18. Non, vraiment, ce n'est pas plus du cheval que de la bicyclette, c'est un instrument quelconque, pas autrement désagréable d'ailleurs, sur lequel on est cali-

fourchonné hors de toutes règles et qui file sous vous, comme une mécanique, d'un train du diable, sans qu'il soit possible d'en définir l'allure. Ça s'appelle du trot. M... s'y emballe et nous fait une peur bleue, — mais ça doit être adroit comme des chèvres et sûr de pied, — ça file sur les digues étroites, à travers les rizières, où il serait poisseux et profond de chuter ; et ça vous secoue raide.

Tourane, un grand village annamite le long de la rivière, au fond de la rade; en bordure, une vingtaine de constructions européennes, guinguettes ou maisons de fonctionnaires sur un quai brûlant; l'aspect général, misérable et factice. Et pourtant, l'avenir de Tourane est une des grosses questions qui se débattent en Indochine. De fait, la rade est merveilleuse, si bien abritée par la montagne qui en forme la jetée, que nous avons passé brusquement d'un épouvantable roulis à un calme de lac. Sur place, N... me démontre ses projets de port : l'embryon actuel de ville à abandonner, parce qu'on l'a faite sur une mauvaise grève aride, au point le moins profond. La transporter en face, au pied de la montagne, une jetée au bord de fonds de 10 mètres, où les quais se feront tout seuls, et sur la montagne boisée les maisons poussant, et un grand port franc, rival de Hong-Kong, surgissant. A quoi l'entourage du Gouverneur répond : ce n'est pas tout d'un port, il faut qu'on y vienne; il n'y a ici qu'un petit commerce local avec Hué ; ce n'est pas le débouché d'une grande voie naturelle comme Haïphong, Saïgon, ni un point de passage forcé comme Singapour ou Colombo. Si Tourane était Haïphong, débouché du Tonkin et de la Chine par le fleuve Rouge, il n'y aurait pas à hésiter à jeter les millions. En l'espèce, non. Comme toujours, j'écoute sans conclure.

Le dîner est excellent et sympathique dans la jolie salle à manger de L.... Mme M... y préside, mariée de l'année, effarouchée de l'éloignement et de l'exotisme, réconfortée par ce coin de France.

Quel lever de lune sur la rade, derrière la montagne! mais

ce Tourane à guinguettes et à douaniers, ce repas de banlieue, que c'est loin du Tourane de Loti, de la plage jaune et déserte, de la petite pagode en ruines, dont on me montre là-bas la place au pied de la montagne, sur la lagune étroite ! Relire : *Propos d'exil.*

Nous rentrons à bord à 10 heures. Huong-Triep y a dîné, le carré est encore en grand gala ; parmi les habits noirs, éclate sa robe rouge et or. Il descend en grand cérémonial, et l'officielle chaloupe à vapeur prend des airs de jonque sous ce cortège de soie, d'or, de parasols, de tchin-tchin. Et, battant l'eau qui étincelle, elle s'efface, comme un rêve, sous la lune.

Il n'y a plus rien que des habits noirs et M. de Lanessan qui me reproche de m'être éclipsé et de ne lui avoir pas laissé le moyen de me faire causer avec Huong-Triep, le troisième régent, le vrai souverain de l'Annam, l'intime participant de sa fameuse et discutée politique.

Et voici trois jours qu'il me l'expose, sa politique, avec, je dois le dire, une éloquence et une séduction infinies.

Pour te mettre au courant, une fois pour toutes, elle se résume en ceci : faire du protectorat et non de l'administration directe. Au lieu de dissoudre les anciens cadres dirigeants, s'en servir, — gouverner avec le mandarin et non contre le mandarin. Partir de ceci, qu'étant, et destinés à ne jamais être ici qu'une infime minorité, nous ne pouvons prétendre à nous substituer, mais tout au plus à diriger et à contrôler. Donc, ne froisser aucune tradition, ne changer aucune habitude, nous dire qu'il y a dans toute société une classe dirigeante, née pour diriger, sans laquelle on ne fait rien, et une classe à gouverner, — mettre la classe dirigeante dans nos intérêts. Devenus nos amis, sûrs de nous, ayant besoin de nous, les mandarins n'auront qu'à parler pour que tout se pacifie, à autrement moins de frais et plus sûrement qu'avec toutes les colonnes militaires. Ils sont avant tout hommes de gouvernement, et non patriotes, nationaux, mots creux ; — associons-les

au gouvernement et toute leur influence nous vient. Huong-Triep a été notre plus mortel ennemi; c'est maintenant notre auxiliaire le plus efficace, depuis qu'on lui a rendu dans le Gouvernement de l'Annam la part prépondérante. Du reste, c'est avec ce système que nous avons eu en 10 ans une Tunisie prospère, et avec le système inverse, celui qui consiste à dissocier toutes les forces locales et à gouverner sur une poussière, que nous avons au bout de 50 ans une Algérie végétante.

Voici la théorie : a priori, je le déclare, elle me séduit, parce que j'ai constaté *de visu* en Algérie l'absurdité du système inverse, cher aux fonctionnaires; et puis ce système déplaît aux fonctionnaires et aux militaires, puissant argument pour qu'il soit sensé; enfin, il a réussi en Tunisie, — l'inverse a raté partout, dans toutes nos Colonies sans exception, pauvres phtisiques sucées, catalepsiées, tuées par l'administration directe. Seulement, il faudrait être logique et, pour que celui-ci donnât du fruit, il importerait qu'il n'y eût pas, à côté de l'administration indigène conservée, toute une administration française juxtaposée, bien supérieure aux nécessités d'un contrôle, prétexte à traitements, et dont le plus clair résultat, c'est que l'indigène paye deux administrations complètes. Il faudrait aussi que ces idées de semi-autonomie fussent appliquées en ce qui concerne le régime économique, et que la colonie bénéficiât des deux institutions fondamentales d'une colonie, qui sont : libre-échange, et peu de gendarmes. Je crois que M. de Lanessan le comprend; mais, avec une métropole qui ne comprend pas les mises de fonds lointaines, à longue échéance, il faut la fantasmagorie fictive des budgets en équilibre ; et vite des douanes, des tarifs qui donnent de suite quelques sous, mais à quel prix? au prix de toute la vitalité à venir, le blé mangé en herbe. Quant à l'administration superposée, il faut bien caser les amis de tous ceux qui font campagne à Paris, pour vous ou contre vous.

Il faut à une colonie naissante un proconsul qui puisse envoyer coucher la métropole; et à cela le régime parlementaire se prête mal.

Écoutons les objections, et c'est sérieux, car voici B..., un ami de L..., hier encore notre représentant auprès de l'Empereur d'Annam, qui se sépare aujourd'hui violemment de M. de Lanessan et rentre en France, — il passe pour un homme fort intelligent et ne ménage pas les critiques.

Les voici en résumé : certes, disent les adversaires, sur le mot d'ordre de la Cour d'Annam, le Tonkin est incontestablement pacifié, notre gouvernement facilité, mais à quel prix? Toute la puissante organisation indigène restée debout, avec nous aujourd'hui, parce que c'est son intérêt, d'un mot, demain, soulevant le pays entier, et non plus des pirates cette fois, mais, grâce à nos organisations de milices indigènes, une armée toute prête, encadrée, disciplinée, — et alors notre expulsion d'un souffle. Ensuite quel démenti à nos traditions de n'être pas ici les libérateurs du peuple, allégeant ses charges, élevant son niveau, mais au contraire l'appui de ses oppresseurs, dont nous ne faisons que doubler le poids et partager les bénéfices, qui doivent en être d'autant plus considérables!

A ces deux arguments s'ajoutent tous les clichés militaires, victoires et conquêtes, tu les connais.

Haïphong, 18 novembre.

Une ville dans un marais; un port à creuser, cinquante projets, tous contradictoires, une cacophonie. Déballage d'habits, d'uniformes, d'arcs de triomphe, de fusées, de discours pour le retour du gouverneur.

Déjeuner militaire, formalités militaires, excellent accueil militaire, c'est-à-dire 4 heures de table.

19 novembre.

A bord du *Phénix*, montée du fleuve Rouge.

De 8 heures du matin à 11 heures du soir.

Une merveilleuse journée; d'abord c'est la dernière de liberté, et puis c'est véritablement superbe.

Un temps de juin de France; pas une brume, une transparence d'air sans limites; l'horizon est absolument plat, soit! mais la belle campagne, une fourmilière de travailleurs, toute l'activité du Delta égyptien, s'agitant sur la rizière indéfinie; elle est en pleine récolte et c'est, à perte de vue, le vert doux et charmant du blé qui va mûrir. Autant de bois que de villages, et c'en est semé, et ces bois de bambous sont d'un vert d'Europe sur qui la tête des cocotiers maintient la note des trois mille lieues.

A chaque instant, sur la rive effritée, surplombe un village de paillotes, tout grouillant, bruyant, suant la vie et la fécondité. Ah! combien sale et laid par exemple!

Mais le beau fleuve! quand, à 4 heures, débouchant du Canal des Bambous, nous entrons dans le Fleuve Rouge, il y a là un coup de foudre de première révélation. Il n'y a pas en Europe de nappe d'eau comparable, si ce n'est peut-être le Danube à Galatz avant le delta. Le soleil tombant l'illumine à tel point qu'on ne distingue plus l'infection boueuse de son eau, et c'est un rêve de glisser ainsi sur ce vrai bras de mer, aussi sinueux qu'un ruisseau, au niveau de la vaste plaine où les milliers de petits êtres jaunes et crochus tourbillonnent comme des insectes dans la lumière.

CHAPITRE II

ARRIVÉE AU TONKIN

M. DE LANESSAN — LE COLONEL GALLIENI
DÉPART DE M. DE LANESSAN

Novembre 1894. — Janvier 1895.

Hanoï, 25 novembre.

En six jours, je n'ai pas eu l'heure d'écrire. Je n'aurai un logement que dans quinze jours; je suis installé provisoirement chez le commandant S..., sous-chef d'État-Major; une grande chambre blanche, quatre fenêtres, une porte, un moustiquaire. Devant ma porte ouverte, un singe grignote dans le jardin; mon boy en blanc à ceinture verte bat mes effets. A MA SOEUR.

Je ne me suis pas encore occupé de chevaux ni voitures, — ces cinq jours ont été de la France la plus banale; — tournée de quarante visites, officiers et fonctionnaires, en pousse-pousse au lieu de fiacre, voilà tout. Longs repas à la popote de l'État-Major, stations de table indéfinies, champagne, puis séances au café; il me faut encore quelques jours de patience avant de secouer cette enveloppe et faire un peu de vie individuelle, sans froisser personne. A la popote, le chef d'État-Major, colonel Mourey, le sous-chef et quatre commandants :

Brochin, de ma promotion, attaché au Cabinet militaire du Gouverneur; Vallet, de la promotion de Raoul, que je remplace et qui part dans quinze jours; Renson, de la promotion de Maurice; Cordiaux.

Je suis chef du deuxième bureau, le seul intéressant, et, *a priori*, je suis absolument empoigné : c'est le bureau qui centralise les opérations militaires, toutes les affaires de piraterie, tout ce qui concerne la politique et l'administration des quatre grands territoires militaires, en un mot tout ce qui est Tonkin, tandis que le premier bureau a tout ce qui est France; je suis donc bien servi. Comme Vallet va partir, je m'y suis attelé de suite; et cette mise au courant d'histoire, de politique et de négociations, suffit à me ravir de ma décision et à ne me laisser aucun regret, grand Dieu! de Meaux et de son État-Major, — je trouve autrement palpitant de prévoir les menées du Maréchal chinois Sou dans le Kouang-Toung, la politique à suivre à l'égard des grands chefs pirates Luong-Tam-Ky et Ba-Ky, que d'expliquer au général B... pourquoi le 18e dragons a envoyé un dossier de cassation incomplet.

Entre cette prise de service et mes visites, je n'ai encore rien vu d'Hanoï, — j'ai le temps.

Mon boy s'appelle Baptiste, sans que je sache encore d'où lui vient ce nom de chrétien, — il est étonnamment débrouillard et fort laid. Je trouve toute cette race horrible.

Le général Duchemin, commandant en chef, est souffrant, — je l'ai vu une minute au lit.

En dehors de mon service ici, mes impressions premières sont que :

Les questions de personnes priment tout et tiennent une place que je n'ai vue nulle part.

Le plus grand nombre, civils ou militaires, se fiche de la colonie comme d'une guigne.

Il y a une extraordinaire atmosphère de méfiance; on donne

ses appréciations tout bas, en regardant derrière les feuilles de bambous si personne n'écoute.

Tout ce qui se dit est répété et exploité dans les deux heures. C'est un singulier régime auquel il faut s'habituer.

Il y a peu de camaraderie. C'est un comble qu'à Hanoï, à 3000 lieues de France, il n'y ait pas le cercle militaire qu'on trouve dans le moindre poste d'Algérie, pas un lieu de réunion où l'on puisse avant ou après-dîner rencontrer les officiers; on vit par petits groupes de quatre ou cinq, qui s'ignorent et ne se voient jamais. Par conséquent, pas de bibliothèque, pas de salle de lecture, pas d'abonnement de revues, de journaux, si loin de Paris. — Et à mon étonnement on répond que c'est fort heureux qu'il en soit ainsi, un cercle ne pouvant être ici qu'une souricière. Drôles de mœurs!

Il en résulte que, tant qu'on n'a pas de chez-soi installé, on ne sait que faire le soir. Au rebours des villes d'Algérie, du Caire, du Levant, où la vie indigène est de nuit si intense, où monte dès le soleil couché un tel souffle de vie, de volupté, et avec tant de couleur et de bruit, ici à 5 heures, à la nuit tombante, l'indigène s'évanouit, ses maisons se ferment. Que s'y passe-t-il? Je n'y ai pas encore été voir, mais pour le promeneur c'est la nuit et la mort. Et puis, eussent-ils cette vie extérieure de l'Orient, ils sont trop laids à regarder. L'Arabe a sa beauté guerrière, l'Indien sa beauté hiératique; ceci est horrible et répugnant, mâle et femelle.

2 décembre.

Reçu ce matin mon premier courrier de France; quelle joie intense! Ai-je assez savouré ces quatre exquises lettres de Jussy, Bayon, Crévic, Montrambert!

Il ne serait pas impossible qu'un jour proche je puisse ici emballer sur la voie du *Rôle social*; on va faire à Haïphong de nouveaux quartiers et je sais que je serai consulté. Or, la situa-

tion présente est désastreuse, criminelle. J'ai vu à Haïphong l'actuelle caserne de passage de tout ce qui arrive ou qu'on rapatrie, — une masure en ruines dans un marais, où comme des forçats s'entassent les hommes sur des lits de camp, avec une simple couverture, sans lumière, sans air; c'est infect et puant; j'y suis entré avec horreur, en songeant surtout que c'est le premier logis qui, au débarqué, attend ici le conscrit, l'engagé, la première sensation qu'on lui donne, — quel réconfort physique et moral, après deux mois de traversée, quel excitant avant d'aller courir la brousse et braver la fièvre! — C'est aussi le seul abri des rapatriés, revenant de l'intérieur anémiés, débilités, avant le rembarquement; — et, selon la fréquence des courriers, ils séjournent dans ce bagne un ou plusieurs jours.

Bien que je n'aie pas encore bibeloté du tout, il m'est évident qu'on trouve beaucoup moins que du temps des B...; d'abord parce que le stock s'est de plus en plus épuisé, que le nombre croissant des fonctionnaires a de plus en plus tapé sur ce qui restait; ensuite, parce que l'application prématurée de droits protecteurs très élevés, sans favoriser en rien les industries locales qui n'ont pas de similaires étrangers, a écarté radicalement toute la belle importation chinoise et japonaise qui représentait tout ce qu'il y avait de bien.

Et puis, depuis hier, mes fonctions ont pris une orientation qui va me couper le bibelotage pour longtemps. Le sous-chef d'État-Major vient d'être brusquement désigné pour une mission qui peut durer deux mois; mais le chef d'État-Major, qu'on croyait remis d'une maladie et prêt à reprendre son service, l'est moins que jamais, de sorte que me voici tout à coup, dix jours après mon arrivée, chef d'État-Major des troupes d'Indochine avec toute la signature, et depuis hier

c'est moi qui fais le rapport avec le Général en chef. Et, pour un monsieur qui tombe là-dedans de Meaux avec un chef qui aime qu'on lui prépare de la cuisine toute faite, avoir à régler du jour au lendemain tout ce qui surgit d'affaires depuis le Yunnan jusqu'à Chantaboum près Bangkok, sans compter celles que comporte le fil de soie sur lequel se meuvent les rapports civilo-militaires, c'est un joli coup de feu. Et il n'y a pas de raison pour que cela ne dure pas très longtemps! C'est le bureau depuis 6 heures du matin, avec juste le temps avant dîner de faire un tour de cheval ou de voiture; mais, en somme, c'est une tuile heureuse, qui me jette en plein cœur de toutes les affaires de ce pays-ci, satisfait dans une certaine mesure ma passion des affaires et du pouvoir (moins, bien sûr, que si j'étais Président du Conseil), et me donne en quelques semaines plus de jalons pour toute la suite de ce dont je veux m'occuper que six mois de subalternerie.

Seulement ça me rive. Jusqu'à nouvel ordre, plus d'anglais, ni d'annamite, ni de bibelots.

Cet après-midi, aux courses. Un joli hippodrome de suburbain dans un cadre de campagne d'Europe, tribunes bien ficelées, buffet, pesage, pari mutuel, loge gouvernementale, et les belles madames d'officiers et fonctionnaires circulant en toilette *ultra de ville*, la pelouse panachée d'Annamites, de Chinois et d'uniformes. Seulement, du belvédère de la tribune, à voir ces chevaux minuscules sans détente de galop, ma première impression a été absolument que je regardais un jeu de « petits chevaux ». Il y a pourtant de ces animaux remarquablement faits, cousus, suivis et établis avec de beaux membres, de belles poitrines et de bons dessus, seulement leur 1 m. 20 est décourageant.

Je regrette absolument de n'avoir pas amené de chevaux de France. Tout le monde là-bas m'en a dissuadé, — et ici trois ou quatre officiers l'ont fait, qui s'en trouvent fort bien, — je ne

m'en console pas. Je suis Président de la Commission de remonte du Tonkin, ce qui ne me va nullement, tu le devines.

Il m'a fallu aussi subir les débuts dans le monde ; mardi, dîner chez M. H..., trésorier général ; ce soir, chez M. Rodier, Résident supérieur. C'est là le côté vraiment insupportable d'Hanoï et particulièrement de l'État-Major.

Je me relis ; mon Dieu oui, je suis content de faire fonctions de chef d'État-Major, mais j'aimerais encore mieux le moindre grain de Madagascar ou de colonne ici. Voilà le vrai, le seul dérivatif à tout souvenir, à toutes déceptions.

6 décembre.

Je ferme ma lettre ; un aimable camarade, le commandant Vallet, de la promotion de Raoul, qui rentre en France, se charge de l'emporter et de la mettre à la poste à Toulon.

Je suis dans les papiers jusqu'au cou, très content de la cordialité et de l'aide que je trouve chez tous mes *subordonnés* ; ils ont l'air ravi de m'avoir comme chef.

Quant aux grands chefs, leur amour m'a toujours infiniment moins intéressé que celui de mes sous-ordres, le seul auquel je tienne. D'ailleurs, je vois qu'au-dessus ça va également bien. Mais je voudrais bien aller me promener. Et puis la vie au milieu de tous ces gens d'action, de tous ces soldats qui depuis vingt ans ont fait leur vrai métier à travers les balles et les souffrances, tandis que nous piétinions dans les garnisons stériles, de tous ces civils, résidents, voyageurs, qui produisent, commandent, me donne des nausées de regrets, et aussi des claires-vues des vraies vies où il faut orienter demain vos enfants. Nous recauserons de cela, c'est sérieux. La vraie vie de France, féconde, elle est ici, au Soudan, — relire l'article de Vogüé, des *Débats*, du 20 au 27 octobre : « Nos Africains ». — Ici, sur place, ses conclusions prennent des lueurs toutes particulières.

Un temps ravissant, mai en France; mais la vie indigène est laide et manque de l'art et de la couleur du Levant, décidément.

20 décembre.

A MON FRÈRE.

Mon vieux, vos lettres m'arrivent avec une régularité qui fait ma joie; courrier anglais, courrier français alternent avec une exactitude mathématique, et chaque dimanche matin m'arrive cette bonne brassée d'affection flambante, Crévic, Châteaudun, Alençon.

Je t'écris du coin de mon feu; il fait 12° le matin, 15 ou 16 dans le jour, et on gèle. Je suis enfin chez moi, au rez-de-chaussée, dont je t'envoie le plan.

C'est la proue d'une grande baraque pleine d'officiers; mais dans mon bout je suis chez moi, et j'y ai la vue la plus gaie sur la rue ou plutôt le boulevard, avec sa voûte de platanes touffus qu'on appelle des « flamboyants », parce qu'en mai ils sont couverts de fleurs rouges. Et tout mon mobilier, c'est la défroque en bois blanc de mon prédécesseur, que je lui ai achetée pour 10 piastres (28 francs).

On commence à venir fumer des cigarettes dans mon home: elles s'étalent dans les compartiments d'une boîte à bétel en laque rouge que m'a procurée Trang-Trang : c'est l'interprète du quartier général, annamite et catholique chez qui je vais passer de bonnes heures sur les midi, dans sa jolie petite maison, rue de la Soie. Très fervent, il a gardé, selon la tradition de ce pays, les usages anciens appropriés à la foi nouvelle. C'est ainsi qu'à la place habituelle, dans la première pièce, est l'autel des ancêtres, avec la même disposition, les mêmes gros cierges, le même fronton en laque rouge, à caractères d'or flamboyant, les mêmes panneaux latéraux à inscriptions; seulement, au lieu de Bouddha, c'est un Christ et Notre-Dame de Lourdes, et les inscriptions sont des textes de l'Écriture et non des maximes de Confucius. Derrière cette première petite

pièce d'apparat, une petite cour biscornue, à bassin central, entouré de rocailles, de porcelaines et de fleurs; puis le private-home, où l'étranger ne pénètre point; je suis l'ami de la petite fille qui a 6 ans; elle ferait un drôle d'attelage avec Marie-Thérèse.

Et vois-tu, mon vieux, je suis dans la joie; tout va au delà de tout ce que j'aurais pu espérer. Pourvu que ça dure! Je vais comme le Pont-Neuf, parce que le moral marche. J'ai mis une quinzaine à tâter le terrain, et il me semble bien que cette fois ça y est. Le chef d'État-Major, de plus en plus souffrant, ne fait pas de service et n'en fera pas de longtemps, de sorte que je suis vraiment le chef de cette énorme boutique. Je suis à mon bureau à 7 heures et demie, j'en sors à 11 heures; j'y rentre entre 1 heure et 1 heure et demie et en ressors entre 6 et 7, pour souvent travailler le soir chez moi; mais quelle joie au travail! du premier coup, au-dessous et au-dessus, tout le monde m'a donné la confianee, cela me revient de partout : le général Duchemin le proclame et me le témoigne de toutes les façons, au long rapport du matin d'abord, et ensuite en me confiant des choses de plus en plus intéressantes qui, précédemment, se faisaient dans son cabinet. Au 1er bureau, toute la boutique administrative; au 2e, que j'ai abandonné, Chabrol, un garçon absolument épatant qui a été partout : Sud-Oranais, Tunisie, et à l'École de guerre entre ses déplacements; il est l'homme du Tonkin, prépare les colonnes, tous les ordres d'opérations. Le bureau topographique est mené par Chapès, un autre de tes camarades, qui parle chinois. Tout ce monde est gentil, cordial, déférent, et me facilite rudement la besogne. Ça me change tant de France de sentir qu'au lieu de travailler dans le vide, de faire des plans de transport qui ne transporteront rien et de préparer des manœuvres conventionnelles, on fait de l'immédiat et du réel. Qu'est-ce qui est sorti de ma table depuis trois semaines? les instructions pour la campagne d'hiver des quatre territoires militaires; les mesures de délivrance d'une Mme C..., qui

avait été enlevée par les pirates et qui est libre d'avant-hier; un plan de ravitaillement des postes-frontières, qui va entrer en vigueur le 1er janvier; un ensemble de notes diplomatiques et de règlements à échanger avec le maréchal Sou et le mandarin Trong; une note semblable pour Pékin, et tout à l'avenant, c'est-à-dire le travail le plus ·varié, le plus immédiatement applicable, et avec des gens larges, sans formules.

Après-demain 22, le Gouverneur va inaugurer le chemin de fer de Lang-Son, accompagné du Général, qui vient de m'avertir qu'il m'emmenait avec deux capitaines. Nous pousserons de là probablement au N.-O. jusqu'à That-Ké, à mi-chemin de Cao-Bang. Je jubile et de la chose et du choix.

Lang-Son est le chef-lieu du 2e territoire militaire commandé par le colonel Gallieni, le *Monsieur d'ici*. Tu connais certainement son nom, déjà illustré au Sénégal et au Soudan. Il a 44 ans; il vient de venir ici passer 8 jours et m'a bigrement empoigné comme seigneur lucide, précis et large; et puis il m'a fait un grand tabac sur mon article, ce qui ne m'a pas laissé insensible.

Nous serons à Noël à Lang-Son, et de retour le 1er janvier.

Dans cette grande mise au courant de bureau, je n'ai pas encore abordé la vie indigène; pas eu le temps : le seul avant-goût que j'en aie, c'est à midi où les marchands viennent sous ma véranda déballer leur marchandise; mais il n'y a rien, rien que de l'infâme pacotille. Tout ce qui était bien a été lavé, liquidé, et, si cela continue, je ne rapporterai pas grand chose.

Dîners le soir chez les M... déjà nommés, qui attendent toujours leur-résidence, chez Mme de N..., femme du colonel d'artillerie, belle voix, bonne musique, et bon accueil, quelques bibelots de second ordre. La seule maison où j'aie vu de

vraies belles choses, c'est chez Mme de C..., femme du payeur; voici 12 ans qu'elle circule à travers l'Indochine, et elle a tout raflé.

Hier, je donnais à dîner dans un cabinet particulier de Hanoï-Hôtel : les M..., St-M.... et Lagarde, l'officier d'ordonnance du Gouverneur. Smokings, des fleurs, et vraiment un dîner parfait. Des fleurs, des fleurs, ici c'est une joie; malgré ces 12 degrés, il en pleut, elles ne cessent jamais, et cela est si étrange avec ce presque froid, sous ce ciel gris. Toujours pas de lumière, les journées sont celles d'automne en France. En revanche, les nuits sont superbes; et ce pays qui est quelconque de jour reprend sous la lune un aspect tropical. Les aréquiers, les palmiers et les bananiers reprennent, sous sa lumière, leurs aspects de décors, et le fleuve, le large fleuve, évoque aux heures de nuit des souvenirs de Nil.

Quel dommage que ce soit si loin! ce serait si bien de vous avoir en villégiature; et, le soleil venant, il y a vraiment des coins charmants : la pagode des Corbeaux, le grand Bouddha, le grand lac, la route de Sontay, autant de tableaux complets où l'homme malheureusement toujours jaune, terne et haillonneux, n'ajoute rien au décor. Leurs costumes de gala sont riches et ridicules; ils n'ont pas le sens de la noble draperie comme le dernier des Bédouins.

Ça ne fait rien, ils sont encore mieux que les bourgeois de Meaux; et ma seule crainte devient de ne pouvoir plus me décider à m'en aller d'ici.

22 décembre.

Quel dommage de n'être pas venu ici dix ans plus tôt! Quelles carrières à y fonder et à y mener! Il n'y a pas ici un de ces petits lieutenants, chefs de poste et de reconnaissance, qui ne développe en 6 mois plus d'initiative, de volonté, d'endurance, de personnalité, qu'un officier de France en toute sa carrière. Et quelle maturité acquise, quelle confiance

en soi, quelle prise de corps avec le réel, le pratique, le fécond! Enfin, si je n'ose plus espérer y faire une nouvelle carrière, je peux du moins oublier, loin de la Cavalerie, loin de Paris. Demain, je serai dans le vif du sujet avec toutes les « huiles », sur la route de Lang-Son. Il est une heure du matin et je bâcle ceci avant le courrier, après de jolies journées de surmenage. Aujourd'hui le bureau intense a été panaché de l'inauguration de l'hôpital nouveau; grande tenue, speechs, toasts, lunch. Ce soir j'ai dîné à trois chez le Général, avec qui nous avons été finir la soirée au théâtre où l'on jouait *Le Petit Duc*!

Dimanche, 4 heures soir, 23 décembre.

A bord de la canonnière *Le Querné*, sur le Canal des Bambous, en route pour Lang-Son. La belle fin de journée claire de juin en France, la même journée qu'il y a un mois à l'arrivée, la même route; seulement au débouché dans le Thaï-Binh nous allons tourner au Nord vers Haï-Duong, Sept-Pagodes et Phu-Long-Tuong où nous arriverons dans la nuit : le même paysage de Delta, le même réveil de la vie qui marque en ce pays les approches du soir; mais, pour moi, quelle distance depuis ce mois écoulé! Je n'étais pas gai, en somme. Après cette lourde année, après tant de déceptions imprévues, qu'adviendrait-il de cette expatriation? Serait-ce pour saisir un fantôme que j'aurais fait ces 3000 lieues? A 20 ans, l'inconnu c'est toute joie. A 40, c'est toute angoisse, et la vie ne se recommence pas indéfiniment. J'avais le cœur plus serré que je ne vous le disais en approchant d'Hanoï. A MA SOEUR.

Aujourd'hui me voici, en fait, le chef d'État-Major de l'Indochine; et c'est à ce titre que j'accompagne officiellement le Général dans cette partie de plaisir, hélas! et non cette partie de guerre rêvée depuis 20 ans et qu'ont faite, voici 10 ans, les camarades sur cette même route. Mais enfin c'est tout, et au delà de ce que je pouvais espérer en venant ici; et la bonne volonté à mon égard se manifeste si grande que je crois

bien que s'il y a une explication quelque part, j'en serai, — mais y en aura-t-il? — Bref, nous sommes partis quatre; le Général, qui est vraiment parfaitement bon et aimable avec moi, son officier d'ordonnance le capitaine Coiffé, neveu du général de ce nom, et un capitaine de l'État-Major Friquegnon, un vieux Tonkinois dont tu vois le nom au bas de toutes les cartes de ce pays. C'est un brave Lorrain de Briey, un compagnon et un ami de Malglaive et de Lefèvre-Pontalis, qui refait pour la première fois cette route de Lang-Son depuis la débâcle de 85, où il était, où il a été blessé; je l'interviewe alternativement sur sa campagne et sur ses opérations géodésiques où il est de première force. C'est un de ces simples, laborieux et modestes ouvriers comme j'en rencontre tant ici, et spécialement à mon État-Major. Ils ont à 35 ans un passé de vie déjà remplie, vouée à l'action, à l'*immédiat*, ne maugréant pas, parce qu'ils ne se sont pas ennuyés, et, ainsi que me disait l'autre jour le colonel Gallieni, « ils se fabriquent des souvenirs » ; oui, des souvenirs, d'autres que ceux des cotillons conduits, des steeples gagnés, des flirts menés à bien. Ils sont sains. Et encore, comme me le disait toujours ce même Gallieni : « Voyez-vous, la première condition pour une vie d'homme, c'est qu'il ait le droit d'être satisfait de lui-même en étant satisfait de son œuvre. » Ils ont tous une œuvre durable, un coin de pays nettoyé, un cercle organisé, une carte levée et une œuvre tangible, et non cette éphémère et stérile besogne de notre armée de France, travaillant dans le vide. J'en rabâche, mais c'est qu'ici c'est si poignant!

Elle est jolie la canonnière, avec ses deux Hotchkiss luisants, braqués sur la passerelle où j'écris sous le reste de jour du fugitif crépuscule, tandis qu'au-dessous sur le pont mes trois compagnons font un trictrac. Nous sommes naturellement seuls à bord, en service, avec un confortable de repas et de couchettes qui me rappelle un peu le *Carolus*, sur le bas Danube, voici 20 mois. Pendant que j'écris, le ciel flamboie et les aréquiers pointent leurs panaches tout noirs sur ce brasier. Arriverons-

nous à l'heure? Nous avons déjà échoué une fois à l'entrée du canal après Hung-Yen. Pendant une heure d'efforts infructueux nous avons cru que nous y resterions, et puis, à force d'amarrer des lignes aux arbres de la rive, de charger l'avant, de mettre au cabestan tous les ordonnances et les boys, on a fini par s'en tirer. Ça recommencera peut-être tout à l'heure; c'est l'habitude sur ces diables de rivières à apports constants, à fonds mouvants et à régime fantaisiste.

10 heures soir.

Crac, ça y est, nous sommes rééchoués en plein Thaï-Binh : « Babord, un mètre soixante! » crient de leur voix traînante les boys sondeurs armés de leurs longues perches graduées; et, comme le bateau cale 1 m. 80, nous y sommes de 20 centimètres; l'hélice fouille dans le sable, la machine souffle, toute la carcasse halète comme si elle gonflait ses côtes et ses veines pour se dégager de l'étreinte; mais, comme ici la rivière a 1500 mètres et que nous sommes en plein milieu, plus moyen de se raccrocher à un arbre. Le Général dort dans sa cabine, le maître (sergent marin chef du bateau) se désole; moi j'en profite, au moment où j'allais me coucher, pour venir un peu causer avec toi, chérie petite sœur. Il fait un beau frais; mais en bonnet de police, en bon burnous noir passé de l'Afrique à l'Asie, on peut braver le pont où une bonne lampe américaine me permet de t'écrire. Sous la nuit étincelante, les Annamites de l'équipage s'agitent comme des ombres, chargeant l'avant, emplissant des barriques d'eau pour déplacer le poids; et mon boy personnel qui dormait pelotonné sur le pont, fort ennuyé de ce dérangement, se frotte les yeux de l'air d'un chat qu'on réveille.

Un vrai chat du reste que mon boy, que tous les boys, doux, onduleux, glissants, lents, muets. C'est à l'ordinaire le plus charmant des services : jamais rien ne se répète deux fois; ils se remontent comme des machines, le service une fois connu

tout se fait, se place, se range, sans un oubli. C'est le contraire de Michaud; mais, au contraire du dit Michaud, si débrouillard en manœuvres, l'extraordinaire les déroute. Ils n'aiment ni la hâte ni l'imprévu, le « casage » de ma cabine a été pénible, et sans dire mot, toujours comme les chats dans une maison désorganisée, leur œil étonné et scandalisé exprime : « Mon Dieu! ces gens-là ne peuvent donc pas rester tranquilles! » — Tiens! le bateau repart; alors je me recouche.

Noël, 11 heures soir, Dong-Dang, frontière de Chine, 25 décembre.

Voici 10 ans presque jour pour jour (mars 85) qu'ils se battaient ici, corps à corps, pied à pied. C'est à une heure d'ici en avant que Normand a été tué, Mangin blessé à mort, que le IIIe presque entier est resté sur le carreau, à une heure d'ici en arrière que Négrier a été blessé, — le capitaine Friquegnon qui nous accompagne y était, il n'y était pas revenu depuis, — et, de mamelon en mamelon, aujourd'hui il nous a retracé cette histoire de sang, la canonnade de la porte de Chine, la pointe au delà de la frontière, puis la limite de l'effort au pied des forts de Bang-bo, et dans cette gorge étranglée l'écrasement sous le feu de toutes les crêtes se hérissant de fusils, le flot chinois montant, 100 contre 1, se refermant, et la poignée d'hommes désemparée, chavirée, ne pouvant même plus porter secours aux camarades, aux officiers qu'à quelques pas de soi, blessés, on voyait décapiter, et le recul pied à pied, jusqu'à Lang-Son où j'étais hier. Il y a là de grosses responsabilités, et elles ne sont pas toujours celles qu'on dit et croit : les témoins sont ici. Hier soir, à Lang-Son, sur cette terre qui est un ossuaire, et où s'élèvent aujourd'hui les édifices selon la formule, dans la gare nouvelle convertie en salle de banquet, le Gouverneur l'a excellemment rappelé et a porté d'abord l'hommage le plus ému à ceux qui avaient fondé de leur sang les œuvres de paix d'aujourd'hui. Cet homme comprend et a le sens du savoir-dire.

Quelle singulière journée que cette inauguration du chemin de fer ! A 6 heures du matin, nous quittions Phu-Lang-Tuong, à 3 heures de voiture d'Hanoï ; à 2 heures, nous étions à Lang-Son. La ligne était bien gardée, c'est vrai ; sur toutes les crêtes de cette vallée déchirée du Song Thuong, où le revers du Caï-Khin évoque les parties les plus sauvages de Kabylie, veillaient les postes, pointaient les blockhaus. Néanmoins, tout le long de la vallée, le fait est brutal, la ligne était bordée de rizières qui depuis un an ont remplacé la brousse ; et des villages sont nés en quelques mois de ce chemin de fer, là où, au dire de tous les officiers témoins, *pas un habitant* n'apparaissait l'hiver dernier. C'était un train de plaisir, près de 200 personnes, tout le déballage d'Hanoï, ce drôle de monde, sans trop de scrupules, mais vivant, intelligent et initiatif, tous ces gens qui sont ici « quelqu'un » et dont on ne sait pas toujours ni d'où ils sortent, ni quel casier judiciaire ils ont eu plus ou moins, mais qui néanmoins font œuvre française et y apportent leur diable-au-corps, leur débrouillage, leur endurance. Des uniformes, des femmes d'officiers, de fonctionnaires, et des habits noirs, ce singulier déballage du Français officiel transplanté, que Chevrillon a si bien vu et peint une fois pour toutes à Pondichéry.

Tout cela, le banquet fini, est reparti dans la nuit pour Hanoï ; nous ne sommes plus restés que les deux États-Majors accolés, celui du Gouverneur et celui du Général en chef.

Joli départ de caravane ce matin. Le rassemblement s'est fait sur la rive droite du Song-Ki-Kong, où les bacs avaient transporté tous les éléments de la troupe. En tête, un peloton de chasseurs indigènes à cheval, de vrais singes en toile jaune sur leurs poneys de un mètre, formés, montés, stylés par un très débrouillard sous-officier, le petit Hartung, fils du général, qui en a fait une très drôle de troupe de cavalerie joujou qui rend tout de même un tas de services. Puis, chevauchant sur les mêmes poneys, le colonel Gallieni, moi, 3 ou 4 officiers, et le chef du cabinet du gouverneur Bonhoure, que j'aime parce

qu'il est intelligent et loyal. Puis la voiture du Gouverneur, celle du Général en chef, 5 ou 6 autres voitures, guimbardes, pousse-pousse, palanquins, fonctionnaires, officiers, et quatre femmes intrépides, des cavaliers encore, puis la longue file des coolies trottinant au pas gymnastique et portant nos cantines pendues à des bambous; les chevaux de main, les boys. Et sur toute la route, à l'entrée de chaque village, un autel d'offrandes, « de laïs », œufs, oranges et poissons sur les plateaux de laque, devant des cierges, entouré des notables. Le mandarin local, ombragé par ses porte-parapluies, se prosterne en joignant et élevant les mains, *tchin-tchin* réglementaire au passage de la voiture. Accompagnement de pétarades, de feux d'artifice, haies de partisans, armés de toutes armes, vêtus de toutes couleurs.

C'est la pleine Kabylie, une route en corniche, des rochers, des montagnes pelées et fauves, des fonds de vallée cultivés; et, comme les mêmes causes produisent les mêmes effets, une population semblable, des villages perchés, des gens sédentaires, laborieux, municipaux, la bonne race aborigène thô, de la haute région.

Nous passons Dong-Dang, et à 3 heures nous sommes en face de la porte de Chine : la même, l'historique. Dame! ça fait un coup. Un corridor entre deux murs abrupts, entaillés de coupures profondes. Sur les pointes des rocs, inaccessibles, des forts, ceux-ci français, ceux-là chinois; et là haut, à des centaines de mètres d'altitude, les murs crénelés s'empanachent de pavillons énormes, rouges, bleus, jaunes, en l'honneur du Gouverneur, toutes les cimes se garnissent de réguliers chinois qui à la lorgnette apparaissent comme des mouches. Le canon parle, les pétards partent. C'est très, très bien.

Le Gouverneur grimpe au fort français, d'où je croque la porte de Chine et me fais expliquer par Friquegnon, sur place, les tragiques journées, — puis, comme le Gouverneur et le Général pour des raisons politiques ne doivent pas aller à la

Poste.
chinois

Front
pris d
de Na

Lyautey. — Lettres, I, p. 90.



PORTE DE CHINE DE NAM-QUAN

Vue prise du blockhaus français de Nam-quan.

frontière, c'est le chef de cabinet et moi qui y allons de leur part. Tout l'État-Major chinois se tient à la porte; à l'extérieur, une haie de réguliers en rouge, avec de grands caractères verts sur la poitrine, beaucoup de parapluies, beaucoup de pavillons. Au-dessus de la porte, une gigantesque tête de tigre sculptée et peinte nous fait des yeux menaçants. Nous sommes conduits et présentés par le commandant du secteur de Dong-Dang, le capitaine de Grandmaison, dont je te reparlerai. Un mandarin se détache, l'interprète, et nous franchissons la porte où se tient et nous accueille le « Mandarin de la Porte », commandant tout cet ensemble de forts; il a rang de colonel. On nous mène en cérémonie dans une grande salle où, sur un divan de bois, s'assoient seuls le chef de cabinet et moi, séparés par une étagère où sont les tasses de thé, — le bon thé! — les autres assis plus bas. Les compliments commencent; tous deux nous récitons notre affaire, remerciements à transmettre au maréchal Sou pour les manteaux de fourrure qu'il vient d'envoyer à nos patrons. Puis arrive une bande de la caravane, officiers et les quatre dames intrépides et, cette fois, le Mandarin de la Porte est débordé et l'interprète s'embrouille dans les présentations.

Quelques pas du côté opposé, sur le sol chinois où se dresse toute l'évocation comparative du passé et du présent, du désastre d'il y a dix ans et du garden party d'aujourd'hui, des camarades décapités et des tasses de thé, des linceuls de roseaux tressés (voir Borelli) et des manteaux de fourrure, et nous revenons.

A Dong-Dang à 5 heures, sous la véranda du logement des officiers.

C'est le 25 décembre, un temps de juillet, — le soleil tombant embrase en face la falaise rouge au pied de laquelle grouille le village qui se prépare aux grandes fêtes annuelles commençant demain. Le colonel Gallieni, Grandmaison nous captivent en disant leur vie de légionnaires de César, faisant

cette route, bâtissant ces casernes, fondant ce marché, gouvernant ce petit monde, y ramenant la paix, la confiance, la vie, le commerce. Et Gallieni me transporte en me disant d'autres choses, en me faisant espérer une association à venir. Qui sait!

On nous appelle : c'est toute la procession des fonctionnaires locaux, autorités thôs, autorités chinoises, qui viennent saluer le Gouverneur aux pieds duquel sont déposés les grands plateaux d'offrandes, — oranges, poissons, œufs, — et les prosternements, les discours par interprète.

Et ce soir, après la bonne journée, saine, vécue, la journée de cheval, d'air, de curiosité satisfaite, d'action rencontrée, d'action pressentie, il m'est si doux de causer avec toi dans la case de pisé et de chaume où depuis quinze mois vit le capitaine de Grandmaison.

Il n'y a pas de fenêtre et les rats circulent dans mes jambes; mais sur un rayonnage en bois blanc, au-dessus de la table où je t'écris, s'entassent Stuart-Mill, le P. Didon, Herbert Spencer, l'abbé de Broglie, les mémoires de Talleyrand, tout le courant, et les livres techniques, et ses plans et devis de marché couvert, d'aqueduc, de citernes, et son rôle d'impôts. Et dame! le Monsieur est un rude gas, et son œuvre d'un an se touche, s'entend. C'est grâce à lui que toute l'extraordinaire paix d'aujourd'hui a été aussi complètement possible. C'est un drôle de Noël tout de même, et c'est tout de même un bon Noël; moralement j'en ai passé de bien pires, et cette journée-ci est bonne, saine, pleine de choses. Et je t'embrasse, vous embrasse et vous aime.

Dong-Dang, 11 heures soir, 26 décembre.

Cette haute région du Tonkin est vraiment merveilleuse de pittoresque et d'intérêt. Quelle fantastique journée! La frontière chinoise court de crête en crête, de pic en pic; elle est suivie par un chemin de ronde, fait dans le roc à coups de

pioches par nos légionnaires. C'est taillé en zig-zag, dans les parois verticales. Les chevaux y grimpent, les porteurs de palanquins y grimpent, et du bas en haut de cette muraille dressée on dirait de tout petits personnages sculptés sur un retable. Non, tu n'as pas idée de cette procession à travers ces sentiers de chèvres, de cette couleur sous cet éclatant soleil, de ces notes vives piquées sur le gris du roc. Les 500 partisans en tête, armés, vêtus de toutes nuances, portant toutes les couleurs de drapeaux, — chaque canton précédé de son mandarin, — le palanquin du Gouverneur et ses porteurs rouges, — le palanquin du Général en chef et ses porteurs verts, — puis dix autres palanquins à la file portant les femmes, les gros fonctionnaires, — les officiers à cheval, le peloton indigène, les porteurs, un millier de gens au total. Et, pendant 6 heures, ce cortège papillotant a escaladé les pics, franchi les cols, déboulé au fond des vallées; à la porte chinoise de Bo-Ha, 3 lieues nord de Dong-Dang, les réguliers chinois attendaient encore, et, comme hier nous l'avons fait, trois ou quatre délégués vont palabrer avec eux. A midi, toute cette garden party s'est arrêtée sous la coupole d'un immense banian; là, on a déjeuné comme en forêt de Marly, pour rentrer à 5 heures à Dong-Dang. C'est là l'intérêt de faire, en partie de plaisir, — s'écartant à volonté, devançant, s'arrêtant, — une route où il y a dix-huit mois les pirates enfermaient dans une grotte 60 de nos partisans; dans un pays où, il y a treize mois, ils surprenaient les convois, tuaient deux de nos officiers, dont les habitants terrorisés avaient fui les villages, émigré en Chine, et sont aujourd'hui revenus, ont repris les rizières, exploité les badianes abandonnées depuis dix ans.

Gallieni et Grandmaison ont fait ce miracle, et le Gouverneur n'y a pas nui. Et tout cela a des causes profondes dont nous recauserons un jour, pas ce soir, car c'est de l'héroïsme qu'il m'a fallu pour t'écrire ces vingt lignes. Voici minuit. Dès 6 heures du matin j'étais en selle; de 5 à 7 heures du soir, j'ai soigné mon cheval, couru dans le village indigène, croqué la

pagode; puis le dîner commun, la causerie d'affaires avec l'un, avec l'autre, puisque chef d'État-Major il y a, que les questions à régler me pleuvent dessus, et cela m'a mené à cette heure déraisonnable. Mais je me porte si bien, mange, dors, ris, vis. Or, le Gouverneur ayant décidé ce soir qu'aussitôt le jour de l'an passé, le 7 janvier, il repartirait pour faire la même tournée en continuant au Nord, de Lang-Son à Cao-Bang et au delà, le Général en chef a déclaré qu'à peine remis d'une maladie assez longue, il n'était pas en état de faire cette seconde tournée. Le Gouverneur lui a dit de donner en ce cas un officier supérieur pour régler les questions militaires; c'est moi. Donc 8 jours d'Hanoï et je repique pour cette bonne, saine et forte vie. Veine! Grandmaison, noctambule comme moi, me regarde écrire et blague. Il connaît Maurice, étant au collège au Mans dans une classe intermédiaire entre Roger et lui, et nous remuons un tas de noms amis. Et c'est un rude bonhomme, sur qui toute la caravane est emballée.

Et dame! je tombe de sommeil.

28 décembre.

Au retour, inspecté les casernes de Phu-Long-Tuang et de Sept-Pagodes. Dans ce dernier poste le lieutenant-colonel V..., dont la femme est de Nancy, habite rue Désiles à Boudonville. Ils ont, de leur véranda, sur un mamelon, une vue charmante: les deux confluents du Song-Thuong, du Song-Cau et du canal des Rapides, — des montagnes, un horizon que j'envie dans notre marais d'Hanoï.

4 janvier.

Eh bien! en voilà une semaine; plus de Cao-Bang, plus de projets, plus rien; dimanche une simple dépêche Havas fait sauter M. de Lanessan qui part demain pour la France. Qu'est-ce? Mystère. On est atterré, je suis atterré; j'avais mis beaucoup de

cartes dans son jeu, et nous nous gobions réciproquement. Je crois que c'est une catastrophe. En résumé, ce pays-ci, auquel cet homme endiablé, entreprenant, audacieux, ayant le mépris des règlements, donnait une vie et un mouvement intenses, va devenir aussi bête qu'une sous-préfecture. Depuis le voyage de Lang-Son, nous nous étions flairés ; il m'avait ouvert des vues d'avenir dépassant mes rêves ; en attendant, il avait la bonne grâce de partir sur mes marottes ; et nous allions faire à Haïphong des quartiers, dernier cri, modèle anglo-Lyautey, et à Lang-Son une belle salle de lecture et de réunion pour les hommes.

Depuis sa disgrâce, je ne le lâche plus ; le 1er janvier, j'y dînais en petit comité ; demain en grand tralala d'adieux, ce soir absolument seul : et nous avons mené à nous deux une causerie-dialogue qui a un peu effaré la galerie. Si une dépêche ce soir annonçait son maintien, je serais demain son associé et nous ferions de la belle besogne ; mais la dépêche n'arrivera pas.

Hanoï, 4 janvier 1895.

Au vicomte E.-M. de Vogüé.

Je charge M. Bonhoure, ex-chef de cabinet de M. de Lanessan, d'aller vous porter de mes nouvelles. Je voudrais bien avoir des vôtres, et par vous de tant de gens et de choses que j'aime. Les nouvelles de France me sembleront plus douces apportées par vous ; mais, si je conserve le précieux souvenir des affections que j'y ai laissées, combien je me félicite de m'être résolu à prendre de l'air ! Quelle délivrance de la roue d'écureuil, de la stagnation stérile dans une carrière que tout fausse là-bas ! Ici, sans être la bataille, c'est l'action, aux résultats immédiats. La maladie du titulaire m'a imposé, dès mon arrivée, les fonctions de chef d'État-Major du corps d'occupation. C'est un gros morceau ; mais comme les journées de bureau passent vite, cette fois, à faire besogne immédiatement utile, à rédiger des ordres d'opérations qui se font et

non plus de manœuvres pour rire, à expédier des munitions qui seront tirées le lendemain et non des cartouches à blanc, — à faire des plans de ravitaillement ou de transport qui ravitaillent et transportent au lieu d'aller dormir dans les cartons pour une guerre hypothétique dont personne ne veut. Déjà je dois à mes fonctions d'avoir fait une tournée dans les postes de la frontière de Chine, autour de Lang-Son, — et, cela surtout, c'est plein de consolations.

Vous venez d'écrire un très bel article : « Nos Africains ». Vous pourriez lui donner un pendant avec « Nos Asiatiques ». Ah ! les modestes, énergiques, endurants et laborieux officiers qui, après avoir fait jusqu'à ces derniers mois la chasse la plus dure et la plus ingrate aux pirates, organisent maintenant le pays désormais conquis, chefs de cercles, de secteurs, faisant des routes, bâtissant des marchés, administrant, — et seuls, loin de tout, jouissant à pleins poumons de cette vie complète de jeune chef, chef de guerre, chef de tribu. Et il s'en trouve, comme le jeune capitaine qui commande à Dong-Dang de sinistre mémoire, pour ne rien perdre dans ce désert de leur culture intellectuelle. Sous les ordres du colonel Gallieni, dont vous connaissez l'œuvre soudanaise, il est le plus apprécié des agents de ce chef exceptionnel : tout le jour il visite ses postes, trace des routes, rend la justice, palabre avec les Chinois, pour, le soir venu, retrouver dans sa paillote les livres aimés, les vôtres, toute une bibliothèque bien munie ; et nous avons passé là deux ou trois morceaux de nuit qui valaient, je vous jure, le fumoir de l'Épatant. C'est à moi que se trouvent aboutir tous les rapports des petites opérations qui se succèdent sans cesse dans les parties encore contaminées, c'est-à-dire dans les régions les plus accidentées et les plus pénibles de la haute Rivière Claire et du haut Song-Cau. Et je vous assure que, dans ces actions sans profit et sans renommée, il se dépense en six mois chez nos officiers et nos sous-officiers plus d'énergie et d'initiative, il se développe plus de maturité qu'en vingt-cinq ans de garnison de France. Il y a une rude vie dans ce pays-ci

(ou plutôt il y avait hier, car nous ne savons pas ce que nous apportera demain). S'il n'y a pas d'autre motif à la révocation de M. de Lanessan que celui que nous apporte la dépêche : « pour avoir communiqué à un tiers un document officiel », c'est-à-dire pour une question, en somme, de discipline et de forme qui pouvait ou s'étouffer ou se régler autrement, le procédé employé est vraiment injustifiable ; et l'on ne joue pas ainsi avec la vie même d'une colonie. Vous n'avez pas idée de la consternation, chez les adversaires comme chez les amis ; et il ne s'agit pas de la personne, mais des principes en cause. On sent si bien que notre monde gouvernemental et politique est absolument anticolonial, quand il jette la perturbation la plus grave dans cette constitution d'enfant en croissance qu'est celle d'une jeune colonie, en traitant son chef comme un fonctionnaire quelconque. Mais ce que représentait ce nouveau bail, signé il y a deux mois avec M. de Lanessan, c'était ici toute une reprise d'affaires, des engagements de capitaux, des entreprises osées par ses adversaires comme par ses partisans, non pas à cause de *lui*, mais parce qu'enfin c'était *le même*, qu'on le connaissait, qu'on savait ses idées, que son expérience était faite. C'est cent fois que j'ai entendu dire depuis deux mois par ceux mêmes qui lui faisaient de l'opposition : « Ce n'est peut-être pas l'homme de nos rêves, mais au moins c'est le même ; pour Dieu ! qu'on n'y touche plus ! » Et, de fait, depuis sa révocation, tout est arrêté ; dans chaque service, dans chaque entreprise, on sent chacun se rétracter, — et cela se comprend, — sait-on ce que voudra le successeur, s'il acceptera les engagements, s'il aura la même orientation ? Si vous saviez ce que, depuis quatre jours, dans mon bureau, j'ai vu passer de dossiers concernant des affaires que les intéressés avaient hâte de voir terminer, et qui portent l'annotation « *attendre* », vous vous feriez une idée de ce que cela doit être ailleurs. Et dans quelle saison ? Au début de la saison de travail, qui se termine ici en avril, mai, de sorte que, toute l'année utile tenant dans ces quelques mois, c'est l'année

perdue, sans compter les suivantes, qui seront pour le successeur des années d'initiation, pour tous les agents et colons des années de reprise de confiance. Si l'on avait eu chez nous le moindre souci de ce pays-ci, ou plutôt s'il y avait eu de ce pays-ci la moindre connaissance chez tous, — président et ministres qui n'ont jamais voyagé et dont l'horizon tient entre le Palais-Bourbon et les conférences Molé et autres, — on eût, si la mesure s'imposait, attendu au printemps pour sauver ici des intérêts qui sont ceux de la France. Toujours par égard pour les mêmes intérêts, on eût également choisi un autre mode que l'agence Havas apportant brutalement ce renvoi de domestique. Et ceci est certainement le plus sérieux. Songez à ce que représente ici le Gouvernement général, dans un pays de 15 millions d'habitants, où le budget de la métropole ne nous laisse que des effectifs dérisoires; à ce qu'il doit représenter d'autorité morale, de prestige, d'inaccessibilité, de presque inviolabilité surtout vis-à-vis d'un peuple qui a, au plus haut degré, le sens des hiérarchies, le respect de l'autorité, et par conséquent quels ménagements il faut prendre, de quelles formes extérieures il faut entourer tout ce qui touche à ceux qui en sont revêtus. Et vous comprendrez combien la forme de ce renvoi atteint, irrémédiablement peut-être, le prestige et l'autorité de cette fonction, la confiance en la métropole, aussi bien pour les indigènes que pour les Européens. Et le successeur, quelques égards qu'on lui témoigne et quelque valeur qu'il ait, ne pèsera pas lourd, lui qu'on saura désormais aussi exposé que le prédécesseur à ce renvoi de valet. Sur ce point, il y a unanimité absolue chez amis et ennemis.

A ces raisons générales s'ajoutent des raisons particulières. Il était très visible que le Tonkin était à un moment psychologique, si je puis encore user de ce vocable. On sentait que pour la première fois bien des choses allaient aboutir, d'abord parce qu'elles sortaient de la période de tâtonnements, et puis, précisément, parce que ce retour, pour la première fois, du

même gouverneur, assurait l'achèvement des choses commencées, garantissait pour la première fois une tentative de longue haleine, permettait de marcher sur un terrain déjà connu, qui, même mauvais, vaut mieux que l'inconnu, assurait la continuité de méthode. Et rien n'avait été plus significatif que l'essor qui, dans toutes les branches, avait suivi le retour de M. de Lanessan. Après six mois d'intérim, c'est-à-dire d'inactivité, on avait fait : ouf! Et voici de nouveau l'inconnu, toute la machine s'arrête; et c'est la consigne.

Enfin, M. de Lanessan avait la plupart des qualités qui conviennent à ce pays-ci. Très souple, prodigieusement intelligent, il était plus capable que n'importe qui de tirer parti de ses erreurs (inévitables, il faut bien le dire; un autre fera d'autres écoles, ce ne seront pas les mêmes, voilà tout), et de n'y pas retomber. Administrateur souvent fantaisiste, je vous l'accorde, il avait les qualités essentielles : c'était vraiment un *Gouverneur*. Une autorité naturelle qui imposait l'exécution immédiate, volontaire, tenace; d'une activité que je n'ai jamais rencontrée; il avait le don de communiquer la vie. Que voulez-vous! il avait le feu sacré, la foi en ce pays-ci, des solutions toutes prêtes pour toutes les difficultés, des résolutions immédiates devant les obstacles et les chinoiseries réglementaires, — et Dieu sait si on lui en jetait dans les jambes! — et tout cela, il le communiquait à tous ceux qui l'approchaient et qu'il employait. Je l'ai vu à l'œuvre, précisément sur la frontière chinoise où, autour de Lang-Son, il a visité tous les postes-frontières, voyant tout par lui-même, escaladant les blockhaus les plus haut perchés, prodiguant sa peine et sa santé, ayant toujours et partout le mot qu'il fallait, et laissant derrière lui une traînée de vie communiquée, d'activité, de confiance, de sécurité, dont je voudrais vous faire entendre les échos chez tous ces officiers, agents de toute sorte, qui, après des années de trimage obscur, se sentaient enfin reconnus, récompensés et assurés du lendemain. Et puis, il avait le sens et le don de cet indigène-ci; et, encore une fois, dans un pays où notre nombre ne nous

permet pas de compter seulement sur la force, c'est un rude atout que de jouer de cet élément-là. Je sais que ce n'est pas l'avis de l'école du coup de pied au mandarin et de la brimade du lettré; mais j'ai vu cette école à l'œuvre en Algérie, et je sais ce qu'elle coûte. Elle satisfait les caporaux et quelques jeunes fonctionnaires, mais elle ne mène pas loin. Bref, je vous assure que c'est un *Monsieur*, justement parce qu'il n'est pas *préfet*, ni *selon la formule*, et que c'est ici ce qui convient. Une colonie est une entreprise où il faut un entreprenant et un audacieux. En tout cas, on sentait que *ça y était*; il était en train d'attraper ce pays-ci et d'y faire, après trois ans d'écoles, de conflits et de tâtonnements, l'unanimité autour de lui. Ceci se sent et se dit trop pour qu'il n'importe pas que cela vous revienne et que vous ne contribuiez pour une large part, sinon à réparer l'irréparable, du moins à empêcher que ces plaisanteries ne recommencent et qu'on n'aille pas, sous prétexte de *liquidation*, tout décourager, éplucher, retarder. Au nom du ciel, qu'on ferme ici beaucoup les yeux, et qu'on y ménage l'initiative, *rara avis*.

Que voulez-vous! question de personne à part, on se sent ici les reins cassés, avec une insécurité absolue du lendemain; et je n'entends que chefs de territoires militaires, colons, chefs d'entreprises, dire : « On ne m'y reprendra plus. »

Je serais heureux que vous vissiez Bonhoure et causiez avec lui; il a passé trois ans dans ce pays, est sérieusement documenté, particulièrement en ce qui concerne la cour d'Annam, est très intelligent et occupait ici sa situation avec un tact qui l'avait rendu sympathique à tous; et puis, c'est un doux, un très honnête, qui secouait les affaires avec les livres de chevet que nous aimons, et je voudrais que vous l'accueilliez. Il pourra vous documenter si Madagascar, l'Afrique et la politique intérieure vous laissent le loisir de penser aux pauvres Tonkinois sacrifiés. En faveur du paroissien, je vous demande un peu de sympathie pour la paroisse.

Hanoï, 7 janvier 1895

Mon cher ami,

J'ai prié M. Bonhoure, ancien chef de cabinet de M. de Lanessan, de vous aller porter de mes nouvelles. Accueillez-le. C'est un ami. Il vous intéressera et pourra intéresser votre beau-père; il est plein de cœur et de droiture et fortement documenté sur ce pays-ci, auquel son chef avait su communiquer une vie si intense. Ç'a été un très grand crime de briser ainsi M. de Lanessan pour je ne sais quelle chinoiserie administrative. On ne joue pas ainsi impunément avec les destinées d'une œuvre en formation. Amis et adversaires conviennent que ce qui importe à ce pays, avant tout, c'est la stabilité; et tous de dire unanimement : « Le pire gouverneur pendant dix ans vaut mieux que le meilleur pendant un an. » Or celui-ci y était depuis quatre ans, très renseigné sur toutes les fautes commises et plus capable que qui que ce soit de les éviter, grâce à son exceptionnelle souplesse d'intelligence. Et puis, il était actif, passionné pour son œuvre, antiformaliste, très insoucieux des lisières administratives, ce qui, chez un haut fonctionnaire français, est trop exceptionnel pour n'être pas regretté.

A Max Leclerc.

Dans son sillage, je m'étais fortement intéressé à tout, et je ne désespérais pas de retrouver ici un but, une œuvre, une vie. Qu'en sera-t-il avec cette incessante fluctuation de personnes?

Ce n'est certes pas la matière qui manque, ni les bonnes volontés individuelles, civiles et militaires ; elles fourmillent : il leur manque le moteur et la méthode ; mais n'est-ce pas toute notre histoire? Et dans notre pauvre métropole émiettée, démoléculée, ce ne sont pas non plus les volontés qui manquent, Dieu sait si vous et moi en avons croisé ; mais les meurtrières administrations, les férules hiérarchiques sont là, qui veillent, prêtes à couper court à tout essor, à toute spontanéité. Ah ! les Anglais ! Merci de votre livre ; voilà trois volumes où vous

nous donnez de grands enseignements et si immédiats! Je l'ai reçu et lu avec joie. Eux, je les ai vus et admirés à Aden et à Singapour; j'irai les revoir à Hong-Kong et aux Indes.

Écrivez-moi; je ne sais plus rien de Paris; me tenir au courant des choses et des gens serait une charité. Que je ne revienne pas dans deux ans totalement étranger!

Pouvez-vous me rendre le service de choisir vous-même ce qui, périodiquement, dans les livres nouvellement parus, peut spécialement m'intéresser, et me l'envoyer?

Hanoï, 8 janvier.

A MA SOEUR. Mes très chers, je n'écris plus, je n'ai pas un instant; je ne m'en plains pas, — mais je reconnais que ce n'est pas une raison pour vous lâcher. Jamais je ne me suis mieux porté, je crois que pas un de ceux qui me voyaient, il y a six mois, ne me reconnaîtrait; j'engraisse, je suis frais et non plus blême, et ceux mêmes qui ne me connaissent que depuis huit semaines me font compliment sur ma mine. Que voulez-vous! C'est bien simple. Assoiffé d'activité, j'étais condamné à tourner stérilement dans le même cercle, et dans un cercle odieux; ici, j'ai à faire du matin au soir, et de la besogne utile. Ce pays-ci est attachant au possible, et davantage encore vu de haut, de l'observatoire de chef d'État-Major que je me trouve avoir momentanément. Je reçois des lettres d'André F... qui s'assomme parce que la vie de la brousse n'a de charmes qu'à la condition de guerroyer ou sinon d'administrer, comme ce capitaine de Grandmaison dont je vous parlais naguère, avec l'initiative la plus complète. Dire que je n'ai pas une ombre à mon tableau? si : c'est d'abord le départ de Lanessan; il est certain que nous nous étions accrochés à fond, et il ne le dissimulait pas. Pour la première fois, je rencontrais un haut fonctionnaire français dégagé des formules, désempêtré des règlements, abordable, voyant tout de large et de haut, ne vivant pas au jour le jour, mais concevant une œuvre, s'y accrochant et la

menant large. Il avait trouvé ici, dans cet admirable colonel Gallieni, le collaborateur militaire qu'il lui fallait, aussi ardent, résolu et initiateur; et, à la faveur des deux, je me voyais enfin associé à une grande œuvre pour laquelle on pût passionner sa vie. Que dans un an M. de Lanessan eût définitivement reconnu chez moi le collaborateur tirant à fond dans le collier, que j'étais résolu à être pour lui, et il n'eût pas hésité, me disait-il, à me donner un gros poste civil, sans souci des hiérarchies; et c'était une jolie façon de quitter l'armée, qui n'offre vraiment à 40 ans qu'un champ étranglé et l'avenir le plus bêtement hiérarchisé. Vraiment, qu'est la vie d'un général de 60 ans en paix, machine à signer et à tendre le dos, au regard de celle d'un gouverneur de 40 ans, d'un industriel, d'un grand journaliste, de tous ceux enfin qui peuvent à pleins poumons développer leur personnalité, agir, produire? Une autre ombre encore, c'est il y a 10 ans qu'il eût fallu venir ici pour guerroyer dans ce pays, s'y attacher et se préparer à le gouverner; — et enfin dernière ombre : Madagascar qui va apporter à tant de camarades gloire, profit, et cette ivresse des coups que c'est une telle angoisse de songer qu'avec un uniforme on ne la connaîtra jamais. Oui, c'est trop tard d'être venu ici à un point trop avancé de la vie, à un âge où les occasions se font de plus en plus rares et courtes. Lanessan m'en eût peut-être apporté une à prendre aux cheveux. Lui parti, ce pays retombe pour longtemps sous le joug des réguliers stériles, et chacun y reprend l'ornière tracée par les règlements. Non, ce ne sera plus si hautement amusant, imprévu et fécond que cela eût pu l'être; mais, saprelotte, ça le reste encore plus que n'importe quoi de France, et si c'est une clôture de carrière que je suis venu apporter ici, du moins sera-ce dans un bain de distraction, d'observations et d'activité, et si loin, si loin des angoisses mortelles de ces dernières années auxquelles je ne puis à cette heure encore songer sans un cauchemar.

Gallieni est marié, père de deux enfants qu'il adore, de fortune indépendante, le plus jeune de nos généraux à venir ; il a, Dieu sait, largement payé son écot, avec vingt ans de colonies, toutes les campagnes, dont une année de la fameuse captivité chez Ahmadou, où, douze mois durant, il a eu chaque matin la perspective de la décapitation et de la torture pour la journée ; eh bien, rien n'y fait, il ne peut plus s'en passer et, au bout de six mois de France, c'est sa femme qui lui dit : « Tu t'ennuies, je le vois, va-t-en ! »

Il est revenu il y a huit jours pour saluer M. de Lanessan et attend trois jours encore avant de repartir ; chaque jour je passe quelques heures avec cet homme passionnant. Je le promène en voiture, j'ai emprunté un phaéton en attendant la victoria que j'ai achetée à mon passage à Saïgon et que je suis au regret d'avoir prise, d'abord parce qu'elle n'arrive pas et ensuite parce qu'il est ici bien plus amusant de mener. J'ai deux petits chevaux bai-clair presque isabelle, robe de ce pays-ci, qui ont 1 m. 18 et filent ferme.

Après le commencement de froid, nous avons eu un retour de beau temps, et c'est, de 4 à 6 heures, exquis de se promener à bonne allure. On a le choix des routes. Celle de Sontay, où à six kilomètres s'élève le monument funéraire d'Henri Rivière, à la place même de l'embuscade où il est tombé. Celle qui mène au village du Kinh-luoc (vice-roi), amas de constructions, pareil aux résidences des leudes francs d'Augustin Thierry, entouré de fossés et de palissades. De la butte voisine, où s'élève une pagode restaurée en l'honneur de l'héroïque défenseur de la citadelle de Hanoï qui se suicida pour ne pas voir la victoire des Français, on plonge dans cette fourmilière où je vous ferai entrer un de ces jours. Ou bien encore la route du grand lac, le long du fleuve : les sampans y glissent côte à côte avec les canonnières et les réguliers à vapeur.

Images de victoires, images de revers, images d'avenir.

Le froid sec des jours passés a nettoyé le ciel, — la lourde buée opaque s'en est allée, — et la grande lumière élargit l'ho-

rizon, le ciel et la pensée. Celle-ci se répand, féconde; et tout, en ce paysage plein de choses éloquentes, la sollicite. Tous les cent pas, d'une touffe de bambous, d'une lisière de bois, sous un dôme de banians, surgit une pagode, — monumentale comme celle des Corbeaux, gardée par ses hautes stèles, — minuscule comme certaines au bout du grand lac, — diverses, vieilles et grises ou neuves et blanches, mais toutes fréquentées, avec des parfums qui brûlent, des offrandes qui attendent, des fleurs semées. Et pourtant, il est notoire que ce peuple est sans religion; c'est un axiome chez tous ceux qui le pratiquent, amis ou ennemis, il faut les croire, mais qu'est-ce alors? — Et qu'il me tarde de pénétrer un peu cette âme dont la vie est encore un tel mystère, dont nulle explication ne me satisfait! Les chaussées serpentent à travers la puissante végétation. Sous les feuilles, c'est un village ininterrompu, — pauvres villages de claies, de nattes et de torchis, — mais quelle vie y fourmille! quelle immense usine que ce delta avec ses douze millions d'habitants pressés! que d'enfants! ils bourdonnent comme des mouches sous les roues de la voiture.

Sur la chaussée, ce sont vraiment des fourmis que ces files de petits êtres trottinant, hommes et femmes, tous à leur tâche, portant le double fardeau suspendu au bambou, venant de la rizière, menant l'équipage de buffles. Jusqu'à plus de 6 kilomètres d'Hanoï, c'est une rue continue, grouillante comme la rue du Bac. Or, ce peuple est laborieux et soumis comme le fellah d'Égypte; mais aussi, ce que n'est pas le fellah, industrieux et lettré. Il n'y a pas un boy qui ne sache lire; il y a autre chose là que des bras à exploiter les rizières. Toute une vie fermente dans ces têtes de macaques. Ce ne sont pas des sauvages que ces vieux civilisés, si vieux, ces derniers fils des vieilles grandes races; toute cette eau qui inonde la plaine, cette eau dont ils sont imprégnés, cette eau que je bois, c'est des plateaux originaires qu'elle descend, c'est du Thibet, père des peuples; et le limon rouge et fécond qu'elle roule pour en faire le sol à peine solidifié que nous foulons, elle l'a pris

au pied des vieilles lamaseries où dorment, depuis des milliers d'années, les livres sacrés primitifs sous la garde de prêtres immuables. Et ce peuple a gardé sans conteste les grandes forces sociales, le respect des hiérarchies, le culte de la famille. Et non pas la petite famille de chez nous, — à trois ou quatre, — mais la grande famille ramifiée dont les branches s'enlacent autour du tronc commun. Il y a là encore toute une si curieuse organisation à pénétrer : vie phalanstérienne dans chaque groupe, à chef unique, où les enfants se multiplient suivant la loi de nature, sans cause restrictive. Que de dessous dans cet organisme profond et vénérable, auquel nous sommes venus nous superposer ! Et que fragile notre frêle couche de résidents, d'entrepreneurs et d'officiers, si elle ne jette pas au travers de ces sédiments séculaires d'autres racines que nos règlements, notre bureaucratie, notre galonnage satisfait ! Un peu d'histoire, un peu de philosophie, un peu d'extériorité, un peu de compréhension de ce qui n'est pas nous, ne messiérait pas aux gouvernants éphémères que nous expédions à ce pays qui n'est pas d'hier.

Et je m'égare, mes chers amis ; mais c'est qu'aussi c'est de cela que nous devisons en voiture depuis quatre jours avec ce grand compréhensif de Gallieni qui, pour avoir vu les sauvages des deux hémisphères, sait bien que ceux-ci ne sont pas des sauvages. Et, tout en causant, nous nous interrompons, parce qu'à nos pieds, à travers les bambous écartés, nous apparaît le grand fleuve, vraiment rouge à cette heure de feu, et qu'au delà la plaine s'enfuit vers les dentelures bleues des montagnes de Bac-Ninh ; — parce qu'un coin du grand lac se détache, comme un décor, avec une petite pagode toute blanche dans une île verte ; — parce que la route franchit une de ces nombreuses vieilles portes fortifiées qu'ont envahies des lianes pacifiques et fleuries, mais où, sous les fleurs, se dressent encore, menaçantes et hérissées, de grandes figures de dragons, antiques témoins.

13 janvier.

Le prince Henri d'Orléans est ici depuis quatre jours; vous pourrez redire aux échos de Bayon que voici quatre repas que je prends avec lui : chez les capitaines de l'État-Major, chez le directeur de la banque d'Indochine, M. D..., chez le directeur des Postes du Protectorat, un vieil, aimable et excellent homme, M. Brou, ami des B..., enfin à notre table, ce matin, où c'est moi qui l'ai reçu en l'absence de notre pauvre chef d'État-Major qui se meurt décidément. Le colonel Gallieni est venu m'aider à lui faire les honneurs. C'est un grand garçon blond. A l'usage on l'apprécie de plus en plus. Sa réserve est forcée, il sait si peu où et avec qui il est, et il ne peut se tirer de sa situation qu'à force de banalités. Ce matin, Gallieni aidant, il s'est livré, causant Soudan et Thibet, avec deux ou trois aperçus sortant du convenu, personnels et larges. Aux courses, cet après-midi, tous les *mercantis* lui tapaient sur le ventre; et l'on ne peut s'empêcher de songer qu'il eût suffi de si peu de chose pour que ce touriste quelconque du pesage d'Hanoï, que les autorités ignorent, fût reçu à l'appontement de la concession au bruit du canon par tous les galons réunis, toutes échines courbées, à travers une haie de soldats.

J'ai reçu de Saïgon ma victoria; il fera bon se faire traîner par 35°, et je crois que la flemme va avoir raison et que je la garderai.

14 janvier.

Mauvaises nouvelles du 4e territoire : — 3 officiers blessés, 9 hommes tués et 21 blessés dans un assaut acharné d'un repaire de pirates près de Vu-Lao, sur la rive droite du Fleuve Rouge, entre Bao-Ha et Pho-Lu. Le repaire est enlevé, mais

c'est payé cher; et c'est une sérieuse affaire, parce qu'elle se rattache à toute une série d'opérations engagées de ce côté en marge des ordres; mais il y a là tout un exposé à te présenter sur la situation générale de ce pays-ci, la méthode adoptée, les résultats obtenus, exposé que je veux toujours te faire, — sans en trouver le temps, — et pour lequel il faut que je trouve une vraie et seule soirée, pas ce soir, un de ces jours, — parce qu'il te donnera l'alphabet de ce que nous faisons, et qu'une fois que tu auras cette base nous causerons bien mieux. Je sortais de la messe quand le Général m'a fait demander et j'ai passé ma journée de dimanche à chiffrer des dépêches et à en recevoir, à envoyer des ordres, à changer des directions de détachements, à relever des points sur les cartes. C'est certes mieux qu'à la 7e division, mais ce serait mieux encore d'être aux coups de fusil.

16 janvier, minuit.

Le prince Henri vient de dîner avec nous, un petit dîner réussi, cordial et qui détend; trois ou quatre civils intéressants, les deux capitaines Chabrol et Friquegnon, et nous, les commandants, douze en tout. Je présidais en face de lui. Nous avons été très corrects, — c'est chez moi qu'on est venu achever la soirée; — il me quitte et part demain matin pour Lang-Son. Je vous assure que ma grande pièce claire, bien éclairée, commençait à être très « home » avec un bon feu, une robe chinoise sur la cheminée, un grand parapluie de pagode de soie grenat et argent dans un angle, un coin de deux fauteuils chinois séparés par le guéridon à thé le plus couleur locale, — les fauteuils en bambous, quelques vases, quelques cuivres qui commencent à apparaître, prélude de l'encombrement que ce sera d'ici un an. Dans ce cadre nous faisions, à fumer, fort bon effet, et le prince y semblait tout à fait chez lui. Nous avons évoqué les gens et les idées amies, Vogüé, qu'il gobe tout comme moi, et Lavisse, et quelques autres; et j'ai eu la douce

joie de l'entendre dauber, comme je n'oserais le faire, sur les bons petits clubmen de nos amis, du modèle connu.

18 janvier.

À MON PÈRE.

Les blessés de l'affaire de Lang-Bay sont arrivés cette nuit après 7 jours de transport par terre et par bateau : 12 tirailleurs, 7 légionnaires, 3 officiers, — nous sortons de l'hôpital avec le Général qui leur a donné une grande heure. — Il est déjà mort depuis ce matin 2 tirailleurs, et un 3e ne vaut guère mieux; il râlait, et avec sa peau noire plaquée sur ses pommettes saillantes, ses yeux creusés, ses longs cheveux raides et épais, sa poitrine serrée dans les bandelettes, il m'évoquait la momie de Ramsès II au musée de Boulacq.

L'un des officiers, le capitaine Pironneau, de ta promotion je crois, est à peu près perdu; il a été administré ce matin, il a la poitrine traversée; il avait sa connaissance, mais sans parler, et n'a pu que prendre la main du Général lui annonçant qu'il venait de télégraphier au Ministre pour lui obtenir une croix immédiate. Viendra-t-elle à temps? Et puis qu'est-ce que ça fait aux politiciens et aux bureaux de là-bas, aux bureaux surtout, un officier qui se fait trouer la peau?

Le commandant Gouttenègre n'a que les deux cuisses traversées; il paraît que ça n'est rien. Assis sur son lit, il jubile d'être libéré des secousses des porteurs, et raconte l'engagement avec une vie et un mouvement qu'il faut calmer pour qu'il ne saute pas à bas de son lit.

Le lieutenant Paris de Bollardière, bien que cloué pour des semaines, se déclare enchanté parce que sa 3e blessure, en un an, va lui faire de beaux états de service.

Et tous ces hommes-là sont empoignants.

Et il circule parmi eux tous un brave homme de missionnaire de 38 ans, le Père Le Cornu, ancien capitaine du Génie, venu ici pour la conquête, saisi par Mgr Puginier, qui lui avait prédit son retour en soutane, ce qui fut; et il a déjeuné

avec nous ce matin, et la salle à manger actuelle de notre popote est la propre chambre qu'il occupait comme capitaine au temps de la concession et d'Henri Rivière; il évoque ce passé de guerre et je me fais une fête d'aller, cet été, le voir à sa chrétienté voisine.

20 janvier.

Le Ministère par terre, Casimir-Périer par terre, Félix Faure Président. Vous êtes tous fous, vous ne pouvez donc pas rester tranquilles, et nous laisser fabriquer notre Tonkin sans venir troubler tous nos projets de labeur par cette mortelle et constante instabilité? Les mandarins rigolent, eux, les tempérés et les sages.

Hanoï, 5 février.

À MON PÈRE.

Mon bon vieux, la Providence me sert. A peine étais-je en train de m'écœurer, à Hanoï, sur les bâtons dans les roues, la déchéance d'intérêt de fonctions depuis la fin de mon intérim de chef, que voici une dépêche du colonel Gallieni arrivée hier soir et qui me demande au Général pour l'accompagner dans l'inspection-reconnaissance qu'il va faire de tout son territoire. — Il annonce son départ pour le 8, il me faut donc partir demain matin. En 24 heures, tout a été bouclé, et j'ai ce soir une heure à te donner. Mes deux chevaux viennent de filer avec mes deux boys, le fidèle Ba, le boy personnel, et le minuscule Béconne, lad de 10 ans que j'ai hérité d'Hartung; 2 cantines, un lit pliant, une couverture en caoutchouc; et roule demain pour Phu-long-tuang, d'où le chemin de fer m'amènera après-demain soir à Lang-Son.

C'est le moment de te dire deux mots de la situation générale.

Le Tonkin est divisé en 5 régions; je t'envoie une carte à l'appui.

Un territoire civil correspondant au Delta, partie entièrement pacifiée, administrée à l'*européenne* par le Résident supérieur du Tonkin (rang approximatif de préfet), M. Rodier, à Hanoï, et divisé en résidences (sous-préfectures) dirigées par des résidents.

Quatre territoires militaires correspondent à la haute région et forment des marches-frontières plus ou moins pacifiées.

Tandis que le Delta comprend une population exclusivement annamite et grouillante, agricole, paisible, très familiale et *très* organisée de onze millions d'habitants, la haute région entière, quoique plus étendue, ne comprend que un million, de race absolument différente, divisée elle-même en deux : les *Mâns* et les *Thôs*, que les Annamites désignent les uns et les autres sous le nom d'ensemble de *Muongs*. Les Thôs habitent les fonds de vallée, les Mâns habitent les cimes; ils ne parlent pas la même langue, n'ont pas la même écriture ni les mêmes mœurs, et se détestent. Tous deux, plus forts, plus guerriers, plus fiers, mais moins laborieux et moins intelligents que les Annamites, ont des traits communs avec les Berbères. Leur vêtement diffère; ils ont le fusil; l'Annamite préfère le parapluie, — le parapluie est même en Annam comme en Chine un peu ce qu'était chez nous sous l'ancien régime l'épée du gentilhomme : — ici un monsieur chic a un parapluie, un monsieur pas chic n'en a pas, un monsieur très chic en a plusieurs. Le Kinh-luoc en a six, les Tong-doc en ont quatre. Le Kinh-luoc, c'est le vice-roi du Tonkin, également l'un des régents d'Annam, qui représente ici, où nous sommes, ne l'oublions pas, en pays de protectorat, l'autorité de l'empereur, et nous lui avons laissé de très larges prérogatives, plus honorifiques qu'autre chose. Les Tong-doc sont des sortes de préfets; il y a le Tong-doc de Bac-Ninh, le Tong-doc de Lang-Son, etc. Bref, tous ont des parapluies. Cette question tranchée, je reviens aux territoires.

Le 1[er] est commandé par le colonel Chapelet (à Mon-Cay), le 2[e] par le colonel Gallieni (à Lang-Son), le 3[e] par le colonel Thomasset (à Tuyen-Quan), le 4[e] par le colonel Servière, général depuis un mois (à Yen-Bay).

Chacun de ces commandants a le rang de Résident supérieur, mais des pouvoirs beaucoup plus absolus; ce sont de véritables autocrates, c'est l'ancienne organisation des territoires militaires d'Algérie. Chaque territoire est divisé en cercles commandés par des officiers supérieurs, lieutenants-colonels ou commandants.

Ces territoires sont très inégaux de surface, mais leur importance n'est pas proportionnelle à leur étendue.

Voici, en effet, la situation militaire. La pacification, qui avait d'abord été complétée en 4[e] territoire par le colonel Pennequin, prédécesseur du colonel Servière, et l'homme qui a inauguré la méthode la plus pratique et la plus complète pour l'organisation des territoires militaires, a été reprise ensuite de l'Est à l'Ouest où le voisinage de la Chine était une cause constante de piraterie. C'est le colonel Gallieni qui a été depuis 18 mois chargé de cette œuvre; il a commencé par le premier territoire, a continué par le deuxième avec une admirable méthode. Avançant progressivement et lentement du Sud au Nord, il commençait à balayer le pirate soit en le détruisant, soit en le rejetant en Chine, puis, à mesure, construisait tout le long de la frontière une ligne ininterrompue de blockhaus se voyant les uns les autres, et correspondant généralement aux postes chinois d'en face. De la sorte, les mandarins militaires chinois, complices latents de toute piraterie, sont surveillés et ne bronchent plus. En arrière de cette ligne de blockhaus, des postes plus importants forment réserve : tout ce système divisé en *secteurs* commandés chacun par un capitaine siégeant généralement au poste-central-réserve. Tel Grandmaison à Dong-Dang.

A ce travail militaire, le colonel Gallieni unit un travail simultané d'organisation, routes, télégraphes, marchés, con-



Imp. Dufrenoy, Paris.

TONKIN

CARTE
DES TERRITOIRES, CERCLES ET POSTES MILITAIRES
en 1895

- - - - - - - - - Limites de Territoires
- . - . - . - . - Cercles

Echelle

0 10 20 30 40 50 Km

YUN-NAN

QUANG-SI

QUANG-TONG

GOLFE DU TONKIN

DELTA

I

II

III

IV

HANOI

SON-TAY

BAC-NINH

HAI-DUONG

HAI-PHONG

HUNG-YEN

PHU-LY

NAM-DINH

NINH-BINH

THAN-HOA

HUNG-HOA

YEN-BAY

TUYEN-QUAN

LAO-KAY

HA-GIANG

CAO-BANG

LANG-SON

LONG-TCHÉOU

MON-CAY

SEPT-PAGODES

THAI-NGUYEN

Fleuve Rouge

Rivière Noire

Riv. Claire

Si-Kiang

S. Ma

Thai-Binh

Lai-Chau

Dien-Bien-Phu

Van-Bu

Van-Yen

Cho-Bo

Phu-Lang-Thuong

Quang-Yen

Baie d'Along

Cua Cam

Cua Van-Uc

Cua Thai-Binh

Cua Tra-Ly

Cua Ba-Lat

Cua Luc

Cua Dai

Lach Chiao

Imp. Dufrenoy, Paris

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

cessions européennes et indigènes, de sorte qu'avec la pacification avance, comme une tache d'huile, une grande bande de civilisation. Ce sont de vrais confins militaires. C'est du meilleur Bugeaud.

Il a balayé les dernières bandes par l'occupation des deux derniers repaires de Tong-Hoa-Phu, en novembre 94, et de Phiama, en décembre. En avant de Tong-Hoa-Phu a été immédiatement établi le poste avancé de Bo-Ba, et en avant de Phiama le poste de Bac-Phu.

Cette opération, de même que la pacification préliminaire du 4e territoire, a eu pour résultat de rejeter tout ce qui restait de pirates dans le 3e territoire; ce qui a l'avantage de les avoir groupés sur un point connu, délimité, où ils sont entourés par une ligne de postes qui les enserrent et assurent la sécurité du reste. C'est un peu comme les zones réservées des Indiens en Amérique. Ils sont dans la partie que j'ai hachée *jaune* sur la carte[1], et dépendent tous plus ou moins d'un très grand chef, A-Coc-Tuong, grand siegneur féodal qui réside sur la frontière même, à Lung-Kem; il a toute sa base d'opérations en Chine, d'où il tire hommes et munitions.

Nos postes de Bao-Lac, Bac-Mé, Bac-Kem, sont noyés dans cette région comme des îlots; ce ne sont que des points stratégiques d'où nous surveillons simplement les bandes, sans nous aventurer au delà, et qui nous serviront de point d'appui le jour où nous jugerons le moment venu d'agir. Jusqu'ici il a été convenu qu'on laissait A-Coc-Tuong tranquille, faute d'effectifs suffisants pour en venir à bout, et puis aussi parce qu'on était occupé ailleurs et que, très sagement, on ne pouvait tout achever à la fois; on vit donc avec lui sur le pied d'une neutralité armée tacite : nous ne l'embêtons pas, il laisse ravitailler nos postes. Mais cela est très précaire et très anormal; il y a un mois, notre convoi de Cho-Ra à Bac-Kem a été attaqué, enlevé, et nous y avons perdu beaucoup de monde. A-Coc-Tuong a rejeté la faute sur un chef secondaire, mais cela ne peut

1. Planche IV, p. 118.

durer. Autour de lui en effet gravitent 5 à 6 petits chefs, ses complices évidents, mais dont il dégage sa responsabilité quand il ne veut pas l'endosser. C'est trop commode.

Néanmoins, comme cette région est éloignée, sans ressources, et que cela ne gêne en rien la colonisation qui n'a rien à faire de ce côté pour le moment, la situation serait encore acceptable longtemps si deux éléments ne venaient la compliquer :

1° Ce foyer constant sert de point de départ et de point d'appui à toutes les agressions; ainsi en est sortie en partie une forte bande qui, sans entrer dans les détails, a suivi d'une manière générale l'itinéraire à traits jaunes, est venue chambarder notre 4e territoire, sous les ordres d'un M. Hoang-Man; a livré il y a trois semaines le combat de Long-Bay où nous avons eu une douzaine de tués et trois officiers blessés : le commandant Gouttenègre, ton camarade Pironneau et le lieutenant Paris de Bollardière et une vingtaine d'autres, — actuellement à l'hôpital d'Hanoï. Le général Servière a réuni tout ce qu'il a pu contre cette bande, la contient actuellement au Sud et cherche à la refouler au Nord en Chine : car de la détruire il n'y faut songer, il faudrait un millier d'hommes que nous n'avons pas. Du reste, on ne détruit pas les bandes, elles échappent toujours, parce que, sans bagages, essentiellement faites à ce pays de chien de la haute région, elles sont d'une mobilité absolue et glissent, insaisissables. Ce qu'on obtient, c'est la destruction des repaires, l'occupation du pays, par des routes, des routes surtout, et aussi par l'armement des villages indigènes; ceci est très curieux et donne les meilleurs résultats. Les pirates, en effet, sont tous chinois, — les Mâns qu'ils comprennent exceptionnellement sont enrôlés de force, — ils rançonnent le pays, y intimident les habitants dont ils sont détestés; aussi, *et ceci est absolument certain*, ceux-ci ne demandent en général qu'à nous y voir venir et *surtout rester*, et ne nous sont hostiles que tant qu'ils ne comptent pas sur notre appui définitif, parce qu'alors ils savent que les pirates, à leur retour, leur feront payer cher l'appui qu'ils nous auraient

donné; mais, quand ils nous voient faire du définitif, des postes, des routes, des télégraphes, ils font vite cause commune avec nous. La tactique Gallieni-Pennequin consiste donc à armer les villages du réseau organisé; et, effectivement, depuis mon arrivée, trois déjà de ces villages ont fait d'eux-mêmes, sans aucun appui de notre part, une résistance énergique à des pirates qu'ils ont repoussés avec perte. La bande du 4e territoire n'est donc qu'un incident.

2° Mais un plus grave élément de complications, c'est, dans la plus méridionale des parties hachées jaune, en territoire civil, au nord de Thaï-Nguyen, la présence de deux chefs, Luong-Tam-Ky et Baky, qui sont soi-disant soumissionnaires et se fichent de nous. Le prédécesseur de M. de Lanessan a cru devoir, voici deux ans, accepter leur soumission moyennant une pension qu'on leur paye fort cher, et, pour la sanctionner, on a réuni leurs domaines au territoire civil. D'une part, les résidents civils n'ont que peu de moyens d'action pour les surveiller et les tenir; d'autre part, comme ce sont eux qui ont conclu ces conventions et qu'ils mettent un faux point d'honneur à ne pas rendre cette zone au territoire militaire, ils ferment volontairement les yeux et ne veulent pas convenir que la main de ces deux bandits est partout. Or, nous en avons mille preuves. La première de toutes, c'est que personne, pas même les résidents eux-mêmes, n'ose s'aventurer entre Thaï-Nguyen, Chiem-Hoa et Boha; il y avait un propre fils de Luong-Tam-Ky à l'attaque du convoi de Bac-Kem; il y a eu depuis six mois quatre tentatives contre Tuyen-Quan parties de Chochu; enfin le douanier Carrère, fait prisonnier il y a huit mois près de That-Ké (entre Lang-Son et Cao-Bang), est actuellement captif en plein chez Luong-Tam-Ky.

La conclusion, c'est qu'au fond A-Coc-Tuong et Luong-Tam-Ky ne font qu'une paire de manches, et qu'il y a là, au centre de notre affaire, comme un immense entonnoir par où Chinois, hommes et munitions arrivent à quelques jours de marche d'Hanoï.

Vis-à-vis de cette situation, il y a actuellement trois politiques :

La première qui, avec raison, avait été longtemps celle de M. de Lanessan, c'est de ne rien faire, sous prétexte que l'expansion seule de la colonisation en aura raison, et qu'ils tomberont d'eux-mêmes. Aujourd'hui, elle n'est plus justifiée, elle est d'un danger immédiat, et, le jour où Thaï-Nguyen ou bien Tuyen-Quan recevront un horion sérieux, il sera trop tard pour s'en apercevoir.

La deuxième, qui est celle du colonel Gallieni, et, j'avoue, la mienne, consiste à prendre de suite le taureau par les cornes (du moins l'automne prochain, car la saison est trop avancée), en marchant carrément de Soc-Giang sur Lung-Kem, donner la main à Ha-Giang et organiser nettement cette zone de frontière en blockhaus, secteurs, routes, comme celle déjà faite; en un mot, fermer l'entonnoir, couper les bonshommes de leur base, la Chine, et alors, en effet, ils seront faciles à réduire et tomberont d'eux-mêmes; mais cela n'est possible qu'à la condition d'organiser trois bonnes colonnes concentriques en cas de regimbage, et il nous faut pour cela 2 000 hommes de plus, que M. de Lanessan, hélas! allait nous donner sous la forme de 8 compagnies de tirailleurs.

La troisième solution, intermédiaire, consiste à manger le morceau en deux fois, — en séparant Luong-Tam-Ky d'A-Coc-Tuong, — laisser celui-ci provisoirement de côté, mais rendre au même territoire militaire la partie hachée *rouge*, l'occuper suivant la méthode, faire ainsi entre les 2e et 3e territoires une bonne communication qui n'existe pas; ou bien la chose se fera sans coup férir, Luong-Tam-Ky pris au piège, coupé de la Chine, se risquera à entrer franchement dans sa peau de soumissionnaire; ou bien il se démasquera, montrera les dents, et alors la démonstration sera faite, et on tapera dessus.

Faute de la seconde solution, celle-ci nous irait encore.

Voilà, mon vieux, l'A. B. C. de ce qui se passe ici; en somme, la situation est meilleure qu'on ne le croit en France, parce qu'elle est claire et qu'elle est simple, et qu'en dehors des foyers connus et, après tout, fort circonscrits, la pacification est réelle, et l'organisation pratique, avec une très bonne et très progressive méthode.

Je pourrai maintenant causer avec toi pendant ma tournée en parlant la même langue.

Lang-Son, 7 février, soir.

Arrivé ici à 5 heures, le Colonel ne part que le 12; donc, 4 jours pour liquider ma correspondance arriérée, reviser mon bagage, et faire de ce curieux centre une complète connaissance, — mais quelle belle tournée nous allons faire! — le Colonel l'évalue à 50 jours et voici le programme. D'abord, tous les postes-frontières de Lang-Son à Bo-Gai, — puis repos à Cao-Bang. De là, Nguyen-Binh, Cho-Ra, Phia-Ma, Bac-Phu, reconnaissance des abords d'A-Coc-Tuong, descente sur Tong-Hoa-Phu, Boha; prise de renseignements sur Luong-Tam-Ky. Retour par Cuc-Dong. Quelle veine et quelle aubaine! — et quelle leçon, avec ce chef qui démontrera sur place en évoquant aux récréations ses souvenirs du Soudan!

Déjà le dîner a été charmant, entre lui et son officier de renseignements, un petit lieutenant Martin, sorti de St-Cyr voici 4 ans, qui est de Champlitte, près de Fouvent, Francourt, et avec qui je fraternise comtois.

Comment le Colonel, entre son Sénégal, son Soudan, sa captivité, ses nègres, son brevet d'état-major, a-t-il encore pu se tenir au courant de tout, s'orienter sur tous les sujets? voilà qui est exceptionnel et exquis. Journaux anglais, allemands, revues, il reçoit tout et trouve le moyen de tout parcourir à travers la besogne d'enfer qu'il s'est taillée ici. Sa maison est la vraie usine à travail du grand chef : un personnel de plantons, de secrétaires, dressés, muets, travaillant d'arrache-

pied; et, tandis que j'écris ceci, dans le bureau de Martin, à 10 heures du soir, on travaille encore à côté de moi.

Il m'a donné ce soir sa première « leçon de choses ».

« Je pense, m'a-t-il dit à dîner, que, frais émoulu des États-Majors métropolitains, vous avez apporté avec vous tout ce qu'il y a de plus « dernier cri » comme documents pour votre rôle de chef d'État-Major? — Certes, mon Colonel. — Vous me montrerez tout cela après dîner, cela m'intéressera. » Et, en effet, rentré dans son bureau, je sortis de ma cantine le récent Service en campagne, la dernière édition de l'Agenda d'État-Major, le dernier cours de Tactique générale de l'École de guerre. « C'est très bien tout cela, donnez-le-moi. » Et, sans dire un mot, il alla chercher un grand papier gris, y enveloppa soigneusement les trois bouquins, entoura le paquet d'une ficelle, le cacheta et conclut : « Je vais renvoyer tout cela à Hanoï; je ne veux pas que vous ayiez la tentation d'y jeter les yeux pendant que vous serez avec moi; ces bréviaires ne feraient ici que vous embrouiller, et c'est sur place, en maniant les hommes et les choses, que vous apprendrez votre métier. »



Imp. Dufrénoy, Paris.


TONKIN
CARTE
DES ZONES PIRATES
Limites de Territoires
Cercles
Echelle
0 10 20 30 40 50Km
YUN-NAN
QUANG-SI
QUANG-TONG
GOLFE DU TONKIN
A-COC-TUONG
TUOM-TAM-KI
BAKY
DEO MAC
HOANG-MAN
YEN THE
DELTA
I
II
III
IV
FLEUVE ROUGE
Rivière Noire
Riv. Claire
Si-Kiang
HA-GIANG
LAO-KAY
CAO-BANG
LONG-TCHEOU
LANG-SON
TUYEN-QUAN
CHO-MOI
YEN-BAY
HUNG-HOA
SON-TAY
HANOI
BAC-NINH
SEPT-PAGODES
HAI-DUONG
HAI-PHONG
HUNG-YEN
PHU-LY
NAM-DINH
MON-CAY
Cho-Don
Yen Tinh
Bac-Kan
Bao-Lac
Lung-Kam
Thanh-Thuy
Bac-Quang
Phu Lang Thuong
Viet-Tri
Baie d'Along
Cua Cam
Cua Van-Uc
Cua Thai-Binh
Cua Tra-Ly

CHAPITRE III

EN DEUXIÈME TERRITOIRE

LE COLONEL GALLIENI
SA MÉTHODE ET SON ŒUVRE SUR LA FRONTIÈRE DE CHINE

Février — Mars 1895.

Lang-Son, 9 février, soir.

À MA SOEUR.

Sensations d'Amérique : — une ville naît, — sur le sol nu; les avenues sont tracées, sur un vaste plan; les premiers travaux datent de quatre mois, du début de la bonne saison, seule favorable aux travaux; et une cinquantaine de maisons s'élèvent déjà, à mi-étage, suivant un tracé rectiligne, américain. Au milieu, la future résidence du Colonel, presque un palais, conçue pour affirmer la puissance française; le quartier indigène bordait le fleuve, quartier de paillotes et de torchis; le Colonel, dans son souci de sécurité, de police et d'aspect, ne veut plus que des briques et des tuiles. Le moyen est simple : il fait éventrer ce ramassis, y trace des rues, puis il jette par terre tout un secteur, en laissant bien le terrain aux propriétaires, mais sous la réserve qu'avant quinze jours ils auront commencé, sur l'emplacement de leur paillote de la veille, une construction définitive en briques, charpentes et tuiles. Dame!

le Colonel veut faire surgir en deux ans de la brousse une ville de pierre, de fer, avec lumière électrique, quais, promenades ; il l'aura.

J'ai assisté hier à une de ces opérations; c'est au moins pittoresque. Déjà les secteurs A et B sont à l'ordonnance, les anciens propriétaires ont trouvé le nécessaire pour faire les maisons exigées, et, une fois leur parti pris, ils y ont mis de l'entrain et leur goût personnel; et c'est resté très indigène et amusant tout en devenant maçonnerie. Cette fois c'était le tour du secteur C, les habitants prévenus depuis 8 jours avaient déménagé et ont installé des campements sur le terrain vague d'en face. Voici un tailleur avec sa machine à coudre, installé sous un abri de paillassons et de boîtes de farine, à côté d'un gargotier qui a refait en plein vent tout son étalage. La pioche a été mise ce matin et les deux tiers du secteur sont par terre; et déjà aujourd'hui, sur le terrain à peine déblayé, on voit les indigènes commencer leurs fondations en briques.

Nous passons avec l'officier chancelier; il accroche un Chinois : « C'est toi qui vas être content d'avoir une belle maison en pierre au lieu de ta sale cagna en paillote. » Tout ceci, qui doit vous sembler un peu expéditif, est ici absolument justifié. Depuis des siècles ce peuple frontière est opprimé de la façon la plus draconienne, tantôt par les mandarins chinois, tantôt par les mandarins annamites ou par les pirates de l'un et l'autre habit : on lui prenait tout, c'est bien simple, argent, marchandises, femmes, avec un régime de coups de bâtons à l'appui. L'autorité ne leur est jamais apparue que sous la forme immédiatement impérative; le parlementarisme et le formalisme administratif leur échappent totalement; et, si l'on avait procédé par expropriation légale, enquète *de commodo et incommodo*, voie d'affiches, temps de pourvoi, etc., les intéressés auraient trouvé cela incompréhensible, ennuyeux et surtout très faible. Ils comparent avec le passé et trouvent, en somme, que, puisque le grand mandarin français veut une ville, il est encore bien bon de leur laisser le terrain et de

ne pas se payer chaque matin une récréation d'une heure en coups de rotin sur leur dos, histoire de rire; c'était l'apéritif des mandarins.

Et vraiment, ça surgit de terre; il y a une intensité de création et d'activité empoignante. On entend le sifflet du chemin de fer, il vient déjà deux trains par jour; entre les tracés des avenues, ce ne sont que charpentes métalliques, fours à chaux, fosses à pisé, briqueteries; et rien n'était intéressant comme d'accompagner ce soir le Colonel dans sa tournée de propriétaire, suivi de deux ou trois agents, garde d'artillerie, officier chancelier, commissaire de police, qui sont ses ministres, comptant les briques de la journée, plantant sa canne dans le pisé, harcelant l'un, complimentant l'autre, voyant tout, notant tout, puis achevant la tournée par la ronde des blockhaus de protection à 2 kilomètres de la ville, interrogeant le linh-co de garde, comptant les hommes et, chemin faisant, m'entretenant de ses projets : une jumenterie qu'il veut faire dans ces anciennes rizières, le maréchal Sou lui a promis des poulinières; plus loin, un jardin botanique pour acclimater et essayer des essences de France; ici une chute d'eau de deux mètres qui donnera l'électricité l'an prochain, etc., etc. Son cerveau est en constante genèse, et vraiment, à regarder simplement ce qui, en un an, est sorti de son coup de baguette, on croit tout possible.

Ce matin, il a eu une joie; un mandarin de Long-Tchéou est arrivé dans sa chaise laquée verte pour voir *de visu* le chemin de fer, l'arrivée du train, toucher et comprendre. Sur-le-champ, pendant sa visite, les lettrés ont été attelés à lui rédiger en « caractères » une explication détaillée et une dépêche partie pour Hanoï a demandé qu'on tirât immédiatement à 100 exemplaires, en chinois, les horaires, tarifs, etc. Ce dont il s'agit, en effet, c'est de détourner sur le nouveau chemin de fer le transit de 10000 tonnes de filés de coton qui représentent la consommation normale de Long-Tchéou et arrivent actuellement par Hong-Kong, voie anglaise.

Ce dont, en dehors des résultats pratiques, je jouis en dilettante, c'est de constater ce magnifique spécimen d'homme complet, de voir réalisé ce type de chef absolu, soldat et administrateur, rustique et cérébral, de toucher à un homme qui, pour avoir un habit catégorisé, ne se croit pas forcément parqué dans le 2 novembre 33[1] et développe à travers la vie, sans entraves, son entière personnalité. Et ce qui est très intéressant aussi, ce sont les hostilités. Pour les colonels du modèle habituel, c'est un fumiste et un agité; les corrects bureaux de l'État-Major d'Hanoï se voilent la face chaque fois qu'il saute à pieds joints par dessus le filet des circulaires, chaque fois qu'il s'étonne au bout d'un mois de n'avoir pas de réponse à une question qui peut se résoudre d'un coup de télégraphe. On lui répond que la « question est à l'étude ». J'ai même dû parfois rédiger cette formule; lui s'en tord, et, quand la question lui revient « étudiée », il y a beau temps qu'il l'a résolue. Enfin, ici même, à côté des officiers enthousiastes, passionnés, qui le bénissent d'avoir rempli leur vie, donné un aliment à leur activité, une fonction à leurs organes, un objectif à leurs facultés, de les avoir sortis, en décuplant leur rôle, de la dépression morbide de la lourde vie des postes, il y a les indignés qui déclarent que, si on leur a appris à commander l'exercice, ce n'est pas pour être maires, architectes, ingénieurs. A côté des Grandmaison, qui donnent à plein collier, il y a tous les caporaux dont le chœur clame : « Il nous embête ». Il le sait, s'en moque. Et, comme l'égotisme ne perd jamais ses droits, je me lèche d'entendre user contre ce grand entraîneur des mêmes clichés que contre mes humbles essais de jadis. Toutes initiatives ont même sort et mêmes ennemis. Et puis cet homme qui a guerroyé sous tous les ciels, manié la troupe à tous les grades, croit lui aussi à l'évolution nécessaire du rôle de l'officier; il voudrait quelques piastres de plus pour faire ici une salle de lecture et semer

1. Règlement militaire sur le Service intérieur.

sa citadelle de jeux et de jardins. Son expérience vaut pourtant bien celle des adjudants-majors de France; et j'ai donc raison.

Mais, comme il connaît son monde : « Voyez-vous, me dit-il, en m'exposant ses plans, ses plans du Lang-Son à venir, ses larges idées de relations commerciales avec la Chine, sa conception de l'organisation définitive de ce pays — voyez-vous, je vous dis cela; mais je me garde bien de le leur dire à Hanoï, je les épouvanterais et l'on m'arrêterait net. Le Fonctionnaire français, général ou préfet, ne craint qu'une chose : les idées générales et les vues à longue portée. Je leur sers donc des plats pour leur estomac, je leur rapetisse tout ce que je fais, j'avance en cachette, en louvoyant, en atténuant toujours la portée des choses, en donnant comme mesures de simple police, de détail, de rectification de commune, mes actes les plus osés et en somme les plus révolutionnaires; et alors ça passe. » Est-ce assez cela et conforme à la consigne générale de frousse, de timidité, de petit bout de la lorgnette? Et pourtant, j'ai la conviction qu'on pourrait tout oser, et parler clair. Mais, dame! il faudrait rompre en visière à toute la hiérarchie, violer toutes les règles étouffantes que notre fausse conception de la discipline a laissé s'établir, ne pas craindre d'y laisser ses galons et sa carrière régulière, et crier carrément par le livre, le journal, le forum!

Lang-Son, 10 février, minuit.

Je quitte le Tong-Doc[1]. Un officier du cercle, qui avait à lui parler, m'a proposé à 9 heures d'y frapper sans cérémonie; et nous avons fait la joie du pauvre vieux à qui 68 ans d'opium font un peu d'insomnie. Ses linh-co de garde ont, à notre entrée, cessé pour un instant de frapper sur les baguettes au bruit desquelles toute la nuit ils écartent les mauvais génies, le

1 Chef de province

diable, le tigre. Et nous l'avons trouvé sur son lit à opium, se faisant raconter de vieilles histoires par ses lettrés, tandis que les serviteurs préparaient alternativement la pipe d'ivoire et la pipe d'écaille. Il somnolait en réchauffant sur la petite chaufferette niellée ses vieilles mains à longs ongles. Mais notre venue l'a émoustillé. Sur un signe sont arrivées les chanteuses, le thé et dans des boîtes de laque rouge à compartiments compliqués tout un assortiment de friandises fades et biscornues; — j'ai accepté la politesse d'une pipe pour le bibelot, — et par interprète deux heures de causerie se sont passées avec ce petit vieillard jaune, clignotant, fin, disant ce qu'il veut dire sur la guerre japonaise, sur le nouveau chemin de fer, sur mes projets de jumenterie, voire même sur le Bouddhisme; mais, sur ce point, ces gens-ci décidément sont vagues. A toute question, ils répondent que la religion c'est « faire tchin-tchin Bouddha » et, si j'insiste, me renvoient aux bonzes d'Hanoï qui m'expliqueront. Aller deux fois par mois brûler des prières imprimées à la pagode, apaiser le diable par beaucoup d'offrandes, je crois vraiment que leur théologie ne va pas plus loin; et qu'il n'y a pas de race moins mystique que cette race toute politique, commerçante, sans au-delà, qui se symbolise dans ses parapluies et ses lunettes. C'était tout de même très réussi, cette grande salle sombre : l'autel des ancêtres au fond, dont les ors et les rouges brillaient, les petites chanteuses au centre accroupies sur leurs nattes, le cercle des serviteurs, la petite cuisine aux pipes avec ses préparateurs muets, et le susurrement en demi-ton de l'interprète; et cela se déguste en demi-rêve, à travers la vapeur d'opium, sur le grand lit de nattes, la tête sur un coussin de soie, parmi tout un attirail d'objets bizarres, de boîtes à chiques, de cure-pipes d'argent, de godets à thé, de porte-bouquets pleins de fleurs.

Je ramène chez lui l'officier du cercle; il est lamentable parce qu'il est *veuf*. Il a donné une permission de 15 jours à la petite Annamite pour aller passer les fêtes du Têt dans sa

famille et guérir sa fièvre; mais elle a trouvé là-bas un lettré par qui elle lui a adressé ce matin même cette missive que je copie textuellement :

« Mon cher X, — J'ai l'honneur de t'embrasser tendrement et t'adresser ma bonne nouvelle : je suis aujourd'hui dans la guérissable situation. Je te demande pardon de ne pas t'écrire dans un temps si prolongé, car le cas où je suis malade j'étais à la campagne de la province de Nam-Dinh. Je te prie de me donner un papier de passage pour que ma sœur et moi puissions venir avec toi. Donne-moi la réponse réciproquement si tu recevais ma lettre. En attendant le moment de te *réitérer la joie*, je t'embrasse comme je t'aime, c'est-à-dire de tout mon cœur. Chi-Haï. »

Et là-dessus, n'ayant personne pour me « réitérer la joie », je vais me coucher austèrement.

Lang-Son, 12 février, soir.

Nous ne partons plus que le 15, à cause de l'arrivée de M. Rodier, le Résident supérieur du Tonkin, qui fait fonction, par intérim, de gouverneur général.

Journée de récréation; c'était marché à Kilua, la ville indigène de Lang-Son, et j'y ai passé la journée entière. Vraie détente après le surchauffement de travail des jours passés. Bibelotage comme je l'aime, lent, traînant, beaucoup plus dans les maisons qu'aux étalages, marchandage indéfini, coupé de tasses de thé reçues, de cigarettes offertes. Presque tout vient de Long-Tchéou, où l'on fabrique surtout des porcelaines très communes et grossières, mais très amusantes de couleur et de dessin. Presque rien de ce que je vois ici ne se trouve à Hanoï. Nous y étions presque, à Long-Tchéou, en 1885; et plus on demeure dans ce pays, plus on déplore l'affolement inexplicable qui a saisi tout le monde après l'évacuation de Lang-Son. Sur place, témoins entendus, c'est bien un des souvenirs les plus lamentables qu'on puisse évoquer. L'échec n'était rien. Une

remise de main à faire, suivie d'un retour offensif contre des gens plus battus que nous *et se croyant battus*. La dépêche officielle partie d'Hanoï a tout perdu.

Sans l'affolement répercuté qui a saisi Paris, et si l'on avait pu ici garder le calme, le sang-froid, cette affaire de Lang-Son s'étouffait; et c'était à Long-Tchéou qu'en moins d'un mois on allait en effacer l'impression. Et quelle simplification! tout l'effort colonial ici développé pour organiser, pacifier cette frontière, pour ensuite décider les Chinois à nous donner leur transit, était économisé du coup. Nous sommes du reste en train de rater pour la seconde fois l'occasion de faire cette opération nécessaire. La guerre sino-japonaise nous eût permis de l'exécuter sans coup férir. Nous faisions ainsi le pas le plus décisif pour l'achèvement de l'œuvre ici commencée. Et, avant de nous lancer dans Madagascar, il eût peut-être été rationnel de ne pas laisser en l'air un établissement qui nous a coûté si cher et vaut la peine qu'on ne le lâche pas. J'entends bien qu'il y a la sacro-sainte Diplomatie et les Puissances. Mais eût-il fallu plus de peine pour faire avaler aux cabinets l'occupation d'une partie du Kouang-Si et le Kouang-Toung que celle de Madagascar? D'autant plus que le prétexte est ici permanent. On peut toujours trouver la main des autorités chinoises dans la piraterie, et l'occupation de Long-Tchéou, du port de Pakoï et de Montzé dans le Yunnan deviennent alors de simples mesures de police. Bref, en 1885, avec quelques milliers d'hommes de plus, nous y étions, tout le monde s'y attendait. La moralité, c'est que le télégraphe est un engin dangereux et que le premier acte de tout Général en chef qui opère à 3000 lieues devrait être de couper le fil, aussi bien pour se libérer des harcelantes instructions de la métropole que pour se *garantir contre ses propres entraînements*.

Par ce courrier nous arrivent tous les détails de la condamnation et de la dégradation de Dreyfus.

Décidément, à cette distance, l'optique change un peu; nous sommes plus profondément attristés et humiliés de cet étalage de honte en face de l'étranger que nous ne sommes indignés : pour une très simple raison, c'est que nous sommes un peu méfiants. On en arrive de loin à ne plus croire du tout au sérieux de ce qui se passe en France et à ne plus gober ses corps constitués, sa justice, son administration, voire même ses conseils de guerre.

Et ce qui ajoute à notre scepticisme, c'est qu'il nous semble discerner là une pression de la soi-disant opinion ou plutôt de la rue, de la tourbe, de celle qui est toujours emballée à côté. Elle hurle « à la mort » sans savoir contre ce juif, parce qu'il est juif et qu'aujourd'hui l'antisémitisme tient la corde, tout comme elle hurlait, il y a cent ans : « Les aristocrates à la lanterne! » et en 70 : « A Berlin! »

Et puis, ce Ministère de la Guerre!!! Depuis quelques années le service de renseignements a obtenu qu'on en fermât les portes avec une telle rigueur qu'un colonel en grande tenue de service ne peut y pénétrer qu'après avoir posé pendant deux heures au bon plaisir d'un planton et passé devant deux guichets, contrôlé de la tête aux pieds par un concierge et un municipal, alors qu'il est notoire que ce luxe de précautions n'empêche pas d'y entrer les gens les plus suspects....

Lang-Son, 14 février.

Au vicomte E.-M. de Vogüé.

Je vous assure que votre article sur Madagascar et votre discours ont trouvé ici un large écho. Le courrier de France nous les apporte. Il faut être, comme nous le sommes, attelés à plein collier à l'œuvre coloniale, pour apprécier à tout son prix votre appel à l'initiative individuelle et à la libération du formalisme administratif. Je témoigne de nouveau que c'est cet état d'âme, exceptionnel chez un fonctionnaire, que nous

avons aimé ici en M. de Lanessan. Il a pu se tromper sur certaines personnes, qu'est-ce là? Il a toujours vu large et laissé agir les actifs.

J'ai la joie d'être attaché depuis huit jours au colonel Gallieni que je vais accompagner dans une belle, intéressante reconnaissance de deux mois à travers son territoire. Nous longeons d'abord la frontière de Chine, de Lang-Son à Soc-Giang par Cao-Bang. Nous avons au passage une entrevue avec le maréchal Sou qui commande les réguliers Chinois de la frontière, puis, rentrant dans l'intérieur de la haute région, nous allons par Cho-Ra, Bac-Mu et Thaï-Nguyen reconnaître avec quelques précisions les abords des deux derniers grands domaines pirates. Le beau chef que ce colonel Gallieni! et puis c'est un de vos admirateurs, et vous pensez bien qu'il n'y a pas de moi à lui de meilleur trait d'union; il a aimé votre article et voit comme vous, et lui a le droit d'avoir sur cette question un jugement.

Dans cette vie de postes et de brousse, je ne puis avoir de correspondance hors du quasi-journal que j'envoie aux miens. Je les prie de vous les communiquer. Il s'y trouvera peut-être par ci, par là, quelques bribes qui vous intéressent. Ne m'oubliez pas : écrivez-moi un peu, car je suis très loin dans l'espace et très loin aussi du mouvement d'idées où j'ai vécu si ardemment les années dernières et avec qui je ne voudrais pas perdre tout contact.

14 février, midi.

A MA SOEUR.

M. Rodier, arrivé hier soir, reparti ce matin.

Je file cet après-midi d'avance pour Dong-Dang où je vais coucher chez Grandmaison, le Colonel m'y reprendra demain et, — en route!

Dong-Dang, 14 février, soir.

Parti seul de Lang-Son, précédant d'un jour le colonel Gallieni pour gagner une soirée avec l'ami Grandmaison, — 5 cavaliers linh d'escorte. Les Linh, Linh-co, sont ici, aux troupes régulières, absolument ce qu'est, en Algérie, le goumier au spahi : — des gens du pays tenant le milieu entre l'armée et les troupes de police; — mes boys et deux chevaux de main (j'en ai acheté un de plus à Lang-Son), 6 coolies avec mes cantines, voilà ma caravane. Nous marchons militairement, un éclaireur en avant, pour la forme d'ailleurs, car il y a un an qu'on n'a vu ici le nez d'un pirate. Chemin faisant, me rejoint un agent principal de la milice qui me demande à m'accompagner. C'est un garçon de vingt-cinq ans, de Saint-Mihiel, qui révère toute notre famille de là-bas. Il est attaché au consul de France à Long-Tchéou en Chine. Il vient chaque mois à Lang-Son prendre le courrier, la solde, et quelques provisions. Il s'en retourne. Pour lui, après son mois de Chine, Lang-Son c'est la France, presque le boulevard. Causé des Chinois, naturellement. Il croit modérément au mandarin venu voir le chemin de fer, aux 10 000 tonnes de coton, et à tout résultat commercial et transitaire immédiat de la nouvelle voie. D'abord, les droits de douane au Tonkin interdisent toute concurrence avec le port franc d'Hong-Kong. Ça, c'est l'A. B. C. du métier, je vous en ai déjà rasé; on ne fait pas de colonie sans franchise douanière. Les affaires seules attirent les affaires. Et puis les Chinois se méfient; brossés, victimés, imposés, expulsés pour un rien, pendant des années ils ont été les boucs émissaires au Tonkin, il faudra des années de calme et de transactions assurées pour les ramener.

Je trouve Grandmaison au milieu de ses constructions, traçant une rectification de route, dans le plein de cette curieuse vie d'officier-farmer. Tout ce soir, il m'a fourré dans ses plans; artiste, il vient de dessiner une belle maison d'allure chinoise

pour son trichau (chef de canton); mais son projet favori c'est une petite chapelle romane qu'il a dessinée avec amour et qu'il voudrait bien édifier dans son cimetière s'il avait quelques piastres. Au fait, si nous quêtions pour la chapelle de Dong-Dang? Dans toute cette région orientale, la situation catholique est lamentable. De temps immémorial, la rive gauche du Fleuve Rouge, c'est-à-dire les deux tiers du Tonkin, appartient aux missions espagnoles. Or, elles se bornent au Delta, aussi faut-il aller à Phu-Long-Tuang pour trouver un prêtre. Il me semblait qu'on eût pu, comme en Tunisie, obtenir du Saint-Siège une nouvelle délimitation donnant le tout aux missions françaises; mais celles-ci, je le tiens de Mgr. Gendreau, n'y tiennent pas, parce que, m'a-t-il dit, pour quelques centaines de Français dont dix peut-être feraient appel à notre ministère, l'Église risquerait de perdre des dizaines de milliers de chrétiens indigènes habitués à leurs prêtres espagnols dont la langue même est pour eux la langue religieuse. C'est qu'il ne faut pas oublier que le catholicisme est ici bien antérieur à nous et y est avant tout annamite. Cela paraît en effet logique; mais il me semble que, sans empiétement sur les missions espagnoles, on pourrait bien mettre auprès de nos troupes quelques aumôniers français. Enfin, dans un mois il y aura à Lang-Son trois sœurs et un prêtre. Mais Dong-Dang en est à une journée de marche, et, en attendant un prêtre, Grandmaison a bien envie de sa chapelle.

Il ferait votre conquête à tous, ce Grandmaison. Resté, au milieu de sa vie si remplie de jeune chef, un croyant sans réserves, il est en tout logique avec sa foi; et son lieutenant, un brave soldat appelé Colombat, qui a le culte de son capitaine, me disait combien était émouvant l'enterrement d'un légionnaire. Faute de prêtre, le capitaine tire son livre de sa poche et dit l'office et les prières rituelles, et le lieutenant ajoute : « Ma foi! mon commandant, je n'avais jamais vu faire ça, mais je ne peux pas vous dire quel bien ça me fait de penser que, si je claque ici, c'est ainsi que je serai accompagné; et, à

tous nos hommes, ça fait le même effet. » J'en sors, de ce cimetière; au moins il n'a pas l'air d'un charnier quelconque, avec ses croix, ses tombes bien tenues; sur l'une des croix l'inscription est en caractères chinois, c'est celle d'un tirailleur indigène catholique.

Na-Cham, 15 février, soir.

Étape de 4 heures, par une température de juin et une délicieuse vallée. On suit entre deux murailles de rocs déchirés un affluent du Song-Ki-Kong qui s'en va clair et cascadant; demi-torrent. Il y a un an, c'était une route à pirates : le Colonel en a tout d'abord fait débroussailler et déboiser les abords à 800 mètres de chaque côté, et l'on y a du moins le champ de la vue; — 25 cavaliers linh d'escorte, le fanion du chef de territoire à l'avant-garde, le Colonel, le garde d'artillerie Vuillaume, son ministre des Travaux Publics, le fidèle lieutenant Martin, le vétérinaire Gillet, que nous nous sommes adjoints pour les achats de chevaux, 20 coolies pour les bagages, nos chevaux de main, un seul Européen, le secrétaire du Colonel, voilà la caravane. Grandmaison sur sa mule nous accompagne jusqu'aux limites de sa seigneurie. Menus incidents de route : au passage d'un arroyo, le cheval de Vuillaume se roule dans l'eau, on rit; plus loin le cheval du vétérinaire bondit sur la mule et désarçonne son cavalier, on rit; c'est idiot, c'est enfantin, soit! mais c'est de la bonne humeur en tartines, du plein air, de la cordialité, la joie de vivre, et dame!

A Na-Cham, commande un de mes recrues, Rogerie, capitaine de la légion; — il y arrive avec mission d'y faire la même œuvre d'ingénieur, de voyer, d'architecte, d'organisateur que Grandmaison à Lang-Son. L'importance de Na-Cham, c'est que c'est sur le Song-Ki-Kong, au point où, avant d'entrer en Chine, la rivière devient navigable. Le chemin de fer va donc y être amené, avec l'espoir du transit par eau. Dans un palabre très solennel, le Colonel explique cela au Quan-Chau que suit

tout son corps de notables prosternés en tchin-tchin sans fin. Pétards, cadeaux de cochons laqués, d'œufs et de poules, tout l'attirail officiel chinois. Le Colonel veut que, pour assurer la prospérité de la future tête de ligne, on y transporte un marché voisin et même une pagode vénérée qui a le tort d'attirer à 6 kilomètres un mouvement de population que, commercialement, le Colonel trouverait beaucoup mieux ici. Il leur offre de la leur rebâtir à Na-Cham. Mais à ce point l'enthousiasme tombe, et l'interprète explique avec force circonlocutions que c'est très dangereux de démolir une pagode, qu'on ne trouve pas d'ouvriers, parce qu'il y a beaucoup de génies autour et de diables qui feront des misères à tous ceux qui y auront touché. Le Colonel réplique qu'il fera faire un grand trou très profond où il a de très sûrs moyens d'enfermer les diables. Mais ça n'a pas l'air de prendre.

Mais que c'est donc pittoresque, cette petite ville chinoise, bordant le beau fleuve clair dans un cirque de roches noires, déchiquetées comme de la houille!

That-Ké, 16 février, soir.

Départ, 6 heures du matin. Stupéfiez-vous : j'étais le premier debout! à 5 heures, par une nuit claire, et je cherchais quels souvenirs évoquait cette gorge rocheuse au tournant d'un fleuve, et je retrouvais les abords de Besançon, route de Beurre; les maçonneries des deux postes, véritables forts, sur deux cimes, complétaient la ressemblance. Ces heures silencieuses, avant le jour, après le coucher, sont celles entre toutes où la pensée s'envole vers la France, se perd dans la forêt des souvenirs; les images familières de quelque réveil, de quelque crépuscule de jadis, surgissent inattendues, et il faut le son du gong qui frappe l'aube à la pagode, les appels chantants des boys, pour reprendre la notion de l'espace et du temps. Départ pénible : 20 coolies sur 40 ont filé dans la nuit; il faut au galop réquisitionner les remplaçants, fréter un sampan qui

descendait le Song-Ki-Kong, rattraper pour les bagages le temps perdu. Colère froide et impassible du Colonel; les coolies seront rattrapés, on peut en être assuré.

La route change; cette fois c'est la brousse et non plus les belles voies de banlieue, praticables aux bicyclettes, que de Lang-Son à Na-Cham nos officiers et nos légionnaires ont improvisées en deux ans; je crois que l'an prochain elles iront à That-Ké, mais actuellement c'est encore le simple sentier de chèvre en corniche, suivant les sinuosités du fleuve; et vraiment il faut avoir ces chevaux-ci pour se risquer là-dessus; moi qui n'aime pas le vide, je ferme les yeux et laisse aller, e néanmoins, à deux ou trois reprises, il y a, à certains passages, des faux pas dont l'issue est providentielle. Un temps d'octobre couvert et tiède. A Deo-Cat à 11 heures, on passe le Song-Ki-Kong à gué, on regrimpe en face, et à une centaine de mètres au-dessus du fleuve, à l'entrée du blockhaus qui assure le passage, c'est la halte du déjeuner. Je vous voudrais à ce garden party, dominant le beau fleuve sinueux et clair; en face, sur une terrasse, le village thô de Deo-Cat, chaumières perchées sur des tréteaux de bambous, à cause du tigre; les grands pièges que nous avons rencontrés prouvent que ce n'est pas une précaution inutile. Au fond, un écran de grandes cimes déchirées. Notre campement de déjeuner, les linh de l'escorte en complet de toile jaune, en ceinture bleue, en chignon noir, en petit chapeau de bambou, s'accroupissent autour des gamelles de riz; — les petits chevaux méchants comme des teignes ne font que se battre; — et, au café, le sampan de nos bagages passe à nos pieds, au fil du courant, a grands coups d'aviron.

A trois heures, un peu avant That-Ké, la vallée s'ouvre tout à coup, une plaine magnifique, toute la richesse du sol du Delta égayée ici par la variété des horizons. Seconde traversée du Song-Ki-Kong, dans un long bateau fait d'un seul tronc creusé. Les 6 officiers du poste nous attendent sur la rive, avec les députations indigènes, et, après les routes sauvages et

encaissées des jours précédents, c'est à travers les rizières, les champs de maïs et même les jardins maraîchers, que nous entrons dans l'enceinte du fort de That-Ké. Ici comme partout au Tonkin, sauf là où Gallieni a eu le temps de donner son grand coup de baguette impulsif, c'est, pour les soldats, le délabrement et la misère ; j'écris dans une paillote, sur le sol battu, sans clôture, au milieu de bataillons de rats : et c'est encore la meilleure des cases que les officiers m'ont offerte. Mais quelle cordialité, quelle bonne humeur à cette popote primitive! Faute de bâtiments que les administrations et hiérarchies réunies de la guerre, de la marine et des colonies, sont incapables de leur faire, ils ont un potager modèle, qui nous vaut en choux farcis, en salades et en.... fraises, le dîner le plus appétissant.

That-Ké, 17 février, soir.

Journée de repos, c'est-à-dire, pour le Colonel, d'inspection et d'impulsion de tout; je le suis comme son ombre. Ici tout est à faire; mais, comme à Dong-Dang et à Na-Cham, il n'y avait rien, voici un an.

A entendre ces instructions, claires et précises, cette distribution du travail à chacun, à celui-ci les briques, à celui-là les ponts, à un autre la police et la politique, on juge que dans un an ceci à son tour sera créé; et cela se traduit du reste par 20, 30 solutions immédiates prises dans la journée, dépêches au gouverneur, à tous les services; des réponses arrivent ce soir même et voici en 24 heures des obstacles levés, des objections formalistes résolues. Saprelotte! quelle méthode de travail, quel sens de l'action !

Seulement, il faut sa poigne, son toupet, sa certitude qu'on a besoin de lui, pour de tels résultats. Tout autre se briserait devant l'incurie, la complication, la mauvaise volonté administrative, qui est vraiment incroyable... et lamentable.

Les hommes, depuis 5 ans, sont ici dans des huttes de torchis, sur le sol; l'infirmerie-ambulance elle-même, qui sert d'hôpital à toute la région et où sont évacués les fiévreux, les anémiés de tous les postes, n'offre rien de mieux. L'argent manque, soit! mais quand on voit à Hanoï quel gaspillage de traitements et d'indemnités, quel gaspillage surtout, parfaitement honnête et régulier, mais idiot, fait d'un énorme budget, l'artillerie de marine chargée ici du service des constructions, et plus chère, plus lourde, plus formidable encore que le génie en France, on appelle plus que jamais le grand coup de hache décentralisateur qui disloquera ces énormes machines métropolitaines et laissera la disposition des fonds, l'initiative aux chefs locaux. En grattant, avec le peu qu'ils ont, ils font déjà merveille. Dans ce pays-ci, il n'y a qu'un système pratique, celui des *masses*, masses de construction, masses de transport, permettant aux chefs de corps et de poste, les premiers intéressés, d'aller de l'avant dans l'ordre des besoins.

That-Ké n'est que le nom du poste, le centre habité s'appelle Cao-Phong. La seule carte te fait sauter aux yeux son importance commerciale et transitaire; au coude du Song-Ki-Kong, qui, navigable dès ce point, ouvre la route directe sur Long-Tchéou et le Kouang-Si; au nœud des routes, sur le Haut-Tonkin par Cao-Bang, sur l'intérieur par le Song-Bac-Giang, sur la tête de ligne ferrée, aujourd'hui Lang-Son, l'an prochain Na-cham. Au centre, une plaine qui n'attend que les rizières et toutes les plantations qu'on voudra, à une demi-journée de gisements d'amiante et de plâtre; ceci peut, si les circonstances y aident, se développer largement. C'était pourtant, voici un an, un gros centre d'influence pirate. C'est ici qu'on a enlevé le douanier C., qui est encore prisonnier chez Luong-Tam-Ky; il est vrai que c'était le type du tyranneau administratif, brute et insolent, et qu'à force de rosser ou d'exploiter l'indigène, il était averti par tous les officiers de ce qui l'attendait. Néanmoins, la population était complice des bandes; mais ce qui est absolument certain, c'est qu'elle l'était non par sympathie, mais

par terreur. La preuve, c'est qu'aujourd'hui que la frontière est barrée, la contrée organisée et tenue, qu'ils sont sûrs de ne plus payer l'*impôt pirate*, qu'ils nous voient construire, ils reviennent, repeuplent, reconstruisent les villages abandonnés.

Cette population thô est excellente, plus rude et moins cérébrale que l'annamite, mais plus franche, plus fière. J'ai passé une partie de la journée à Cao-Phong avec un gentil officier, le lieutenant Garelly, de la légion, qui s'est pris de tendresse pour les Thô, les connaît, caresse les enfants, et, dans toutes les maisons où nous entrons, c'est tout autre chose que ce que j'ai vu jusqu'ici : des yeux clairs, des rires francs, avec moins de courbettes et d'ondulations. — Amusants bijoux d'argent, que je négocie sur les porteuses elles-mêmes.

En rentrant, je trouve le Colonel en plein palabre avec les notables chinois ; à l'un d'eux, révoqué de l'office de Bahtruong (chef de marché) l'an passé, pour avoir renseigné un pirate, il rappelle que sa tête a été à deux doigts de sauter, puis il leur parle chemin de fer et négoce et les engage à attirer les camarades.

Depuis ce matin, exaspéré de ce qu'il a vu, il a arrêté le plan d'une nouvelle ambulance; paiera qui pourra. Les femmes de France ne pourraient-elles donc, devant de telles misères, envoyer de bon argent comptant (4000 ou 5000 francs, en ce pays de main-d'œuvre dérisoire, feraient bien des choses), au lieu de cigares et de liqueurs, qui sont d'un luxe ironique pour les pauvres diables sur la tête desquels il pleut?

Minuit.

La grande pièce d'entrée d'une maison chinoise à Cao-Phong toute illuminée.

Dans le seul coin sombre, deux officiers et moi sur le lit de nattes. Au centre, un petit autel bouddhique couvert de bougies, de parfums et de fleurs. Derrière l'autel, un cercueil rouge et vert, garni d'une multitude de petites veilleuses. C'est

celui de la grand'mère de la maison, morte voici 8 jours et qu'on enterre dans 6; et, pendant ces deux semaines, chaque soir se renouvelle la fête funèbre.

Elle commence par trois tours de procession autour du corps, comme pour une absoute; en tête, une sorte de prêtre exorcise avec un martinet dont les lanières de soie portent des prières écrites, puis 5 ou 6 musiciens et la famille, en vêtements de deuil, c'est-à-dire en haillons blancs, tout en loques, les cheveux épars, les femmes enveloppées d'un capuchon blanc, comme des religieuses, chacun tenant à la màin un bâtonnet d'encens allumé. Des litanies des morts. Et alors, la vraie fête commence, musique et danse endiablée d'hallucinés autour du cercueil; l'exorciste brandit son martinet, les musiciens font un bruit effroyable, et l'on distingue pourtant des rites et comme des figures de carrousel à travers ce charivari, qui a pour but d'écarter de la vieille femme les diables et les mauvais génies et d'appeler sur elle l'attention de Bouddha. Les acteurs ont la tête et la gravité de circonstance, tandis que tout le quartier réuni est à la joie, les enfants riant comme au spectacle, les parents causant de leurs petites affaires en se gavant de tasses de thé que les serviteurs de la maison passent constamment à la ronde. J'en sors ahuri, très remercié par la famille pour la marque d'intérêt que je lui ai donnée; et je boucle vite ma cantine, car demain matin, à 5 heures, départ pour Bi-Nhi, frontière chinoise.

Bi-Nhi, 18 février, soir.

Étape de 10 heures, coupée par le déjeuner à Bin-Dao. Quels chemins! A chaque instant il faut mettre pied à terre, et, le cheval à bout de rênes, le bâton ferré à la main, se hisser en s'aidant des mains à de vrais escaliers. Comment les chevaux s'en tirent-ils? C'est un problème, et le moindre faux pas vous roulerait dans le fleuve, à 30 ou 50 mètres; je reviendrai de cette tournée maître du vertige. Nous sommes guidés par un

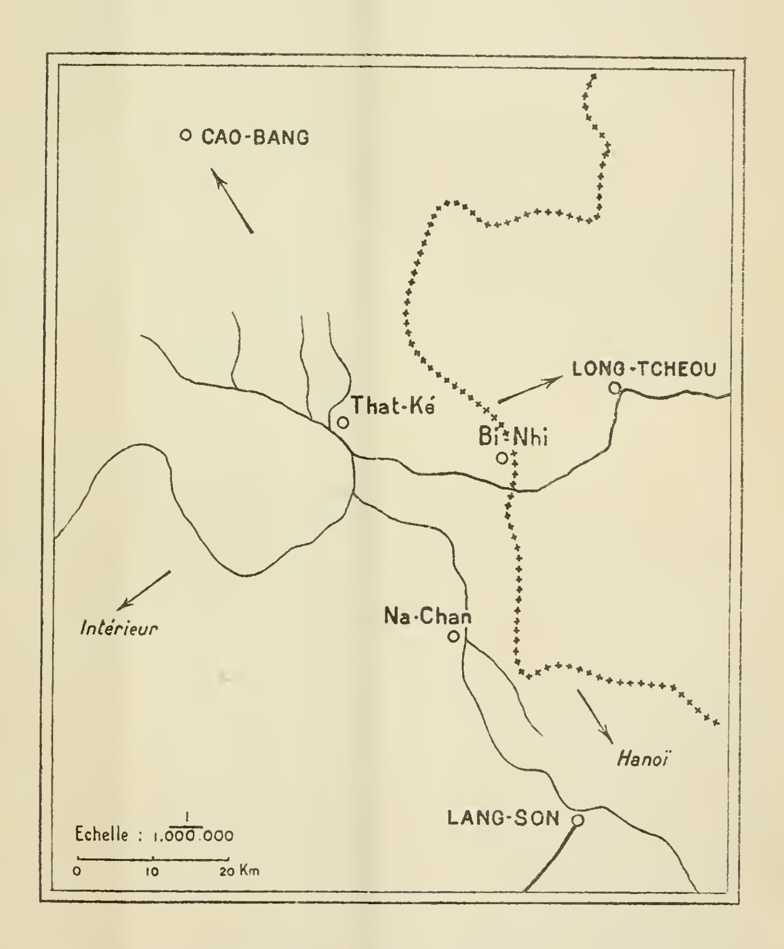
petit lieutenant, Détrie, fils du général de division, intelligent et vivant. Depuis deux ans, dans ce poste de Bi-Nhi, il a l'art de s'occuper et de tirer parti de tout; a fait seul la ligne télégraphique qui le relie à That-Ké, connaît tous les mandarins de la frontière, bibelote, et s'est offert, à Long-Tchéou, une jonque de luxe avec laquelle il excursionne sur le Song-Ki-Kong et qui nous attend à Binh-Dao pour faire traverser le fleuve à nous et nos gens, tandis que nos chevaux passent à la nage. Enfin, ce petit bonhomme, il y a 8 mois, descendant le fleuve en sampan avec 4 hommes, fut prévenu que les pirates le guettaient, continua, l'arme prête, et, à un coude du fleuve où nous passons, reçut à 20 mètres une triple décharge qui ne tua providentiellement personne. Tous ses bateliers, filés à la nage, et lui et ses 4 hommes, après avoir descendu 5 pirates, n'ayant d'autre recours devant le nombre que de plonger, eux aussi, sous les balles qui clapotaient sur l'eau comme la grêle, et de regagner à travers la brousse le premier poste de la rive opposée. Comme, depuis lors, il n'a pas revu une ville, il porte toujours les effets qu'il avait sur le dos, le sampan ayant été pincé avec tout son bagage, et n'a que des rechanges chinois.

Ce soir à Bi-Nhi, en pleine Chine, la frontière fait presque enclave. En face, à 500 mètres sur le piton voisin, un grand fort chinois armé de deux canons Krupp de 120, dont la garnison grimpée sur les créneaux regarde passer notre caravane. Vuillaume et le vétérinaire nous ont quittés à That-Ké, nous ne sommes plus que le Colonel, Martin et moi, et cette fois une bonne escorte. Plus de riches plaines, le Song-Ki-Kong coule maintenant entre de hautes croupes dénudées, et, du poste qui se dresse à 80 mètres au-dessus du fleuve presque à pic, la vue s'étend en Chine sur un paysage de Sud-Algérien, une succession indéfinie de montagnes fauves, pelées, désertes, où n'apparaissent sur les cimes que les nombreux forts, accumulés contre cette invasion française à laquelle ils semblent réellement croire. Depuis trente ans, depuis les Taïpings, toute cette zone de frontière, véritable marche, a été ravagée sans trêve,

et il faudra toute la certitude de notre possession organisée pour décider les habitants réfugiés dans la montagne à revenir timidement. Néanmoins, ça commence, et nous avons bien rencontré depuis 15 kilomètres six villages qui se reconstruisent. Mais, zut! j'en ai assez d'écrire ce soir.

Bi-Nhi, 19 février, matin.

Je reviens sur la question That-Ké, parce que c'est vrai-



ment pour le gros transit un merveilleux centre naturel de commerce et d'échange. Patte d'oie de communications dans

toutes les directions du Tonkin, grande voie du Kouang-Si, à une journée de Long-Tchéou. Au point du Song-Ki-Kong où celui-ci devient réellement navigable pour tous sampans de transport, — au centre de cette belle plaine fertile, riche, peuplée, qui a l'aspect riant d'une plaine de France, d'un climat européen, — on s'y figure aisément une ville américaine naissante. Le Colonel et moi déplorons ici surtout le départ de Lanessan. Il y devait venir le mois passé, et avec son tempérament il n'eût pas manqué de s'emballer sur That-Ké. Or, pour lui, s'emballer c'était agir, et en un an les piastres auraient plu ici comme grêle, la mise de fonds se serait faite, *comme elle doit toujours se faire*, largement, d'un coup, et non par petits paquets qui fondent sans résultat. Pour les entreprises, l'argent c'est comme les troupes. De grandes routes sur Bi-Nhi et Na-Chan eussent été attaquées, des ponts de fer amenés, et ces routes sont faciles parce que, si impraticables que soient les sentiers actuels, le sol est meuble et le tracé à flanc de coteau se fera sans gros travaux, sans mines, sans viaducs.

Midi 1/2.

Le mandarin qui commande les forts chinois de Bi-Nhi nous quitte. Il est venu déjeuner, escorté de son porte-sabre, de son porte-pipe, de son porte-manteau, de deux « officiers » et de six réguliers, ceux-ci fort confortablement vêtus d'un justaucorps rouge à caractères noirs sur un complet de flanelle bleue; les sous-officiers ont les bordures en velours et un sabre au lieu de fusil, les hommes, armés de Winchester. Il paraît d'après son chapeau que c'est un mandarin assez chic : une plume de paon et un bouton de cristal rouge. Détrie a donné un demi-aspect chinois au déjeuner en mettant le bouillon dans de petites tasses, beaucoup de légumes, beaucoup de sauces, et en s'ingéniant à agrémenter les pâtisseries; malgré ces efforts le Chinois est dépaysé, et, entre sa fourchette, son



.E SINO-ANNAMITE.

3in-nhi, 19 février 1895



TOUR D'HORIZON DE LA FRONTIÈRE SINO-ANNAMITE.

Vue prise au Nord du poste français de Bin-nhi, 19 février 1895.

Lyautey. — Lettres, I, p. 140.

couteau et son pain, me fait l'effet que je devais évidemment produire à mon hôte de Singapour avec ses bâtonnets. La conversation languit; pourtant il questionne sur le chemin de fer, — décidément ça les occupe, — il demande aussi à venir s'approvisionner de chaux chez nous parce que notre dernière délimitation leur a pris toutes les carrières de plâtre. Sauf qu'il nous dit que son prédécesseur est parti pour la guerre japonaise, pas un mot de la question. Ce n'est certes pas d'ici que je vous enverrai des tuyaux, car les Chinois, petits et grands, sont sur ce sujet muets et impénétrables. Selon les uns c'est par orgueil, selon les autres par inaptitude aux questions de politique générale, ou encore par défaut de toute notion de patriotisme, absorbés exclusivement qu'ils sont par les affaires et le négoce, — peut-être est-ce tout cela à la fois. Pourtant ceux qui, comme le Colonel, voient fréquemment les mandarins importants tels que le maréchal Sou, croient reconnaître chez eux une inquiétude croissante, et notamment la très grande appréhension d'un changement de dynastie et d'une révolution à Pékin. Il fait aujourd'hui vraiment froid. A cheval pour Po-So-Ha!

Po-La, 20 février, soir.

Mon Dieu, quelle bonne vie! ça va être la seconde nuit sans se déshabiller, à se rouler dans ses couvertures, sur une natte, dans le coin d'une paillote. La nuit dernière, à Po-So-Ha, on avait collé le Colonel et moi dans la même. Avant de nous endormir, nous avons largement causé; je bois ses récits soudanais, et ses exposés d'organisation et d'administration si vastes et si souples, — et le contact seul de ce héros, de cet homme d'aventures dans la plus noble acception du terme, me communique des avant-joies d'action qui effacent toutes les amertumes des stagnantes garnisons de la banlieue. Ce sont de bien petites fatigues que celles-ci auprès des privations et des misères de ses années de Soudan, — et c'est pourtant

quelque chose déjà que d'y être associé, et sur sa désignation, — et encore une fois je pleure Lanessan, puisqu'il était décidé à doubler le deuxième territoire et à me donner au Colonel comme adjoint. Enfin ce n'est pas irréparable. Ce qui caractérise vraiment ses éminentes qualités de grand chef, c'est la confiance sans bornes qu'il a su inspirer à tout son monde. Voici encore quatre nouveaux postes : Po-So-Ha où j'ai couché hier soir, Ca-Luong où nous avons grimpé ce matin, Po-Sinh où nous avons déjeuné, Po-La où je couche, et dans chacun d'eux je trouve chez l'officier commandant le même entrain, le même dans-le-collier, la même ardeur à construire le poste, à faire ses routes, à étudier le pays, à y ramener la population, la vie, le commerce. Quinze villages nouveaux depuis un an dans cette région désertée, voilà le résultat. Il leur a à tous mis le diable au corps. Mais aussi quelle initiative il leur laisse! autant d'officiers, autant de procédés, autant de variétés de constructions, concourant au même but; mais il laisse à chacun la joie de l'invention et de l'effort personnel. Et il les consulte, consulte même les sous-officiers sur les services administratifs, trouvant qu'il n'y a pas plus compétents que ceux qui mettent la main à la pâte, et je l'ai vu ce soir prescrire par dépêche une mesure générale sur la seule proposition d'un sergent. Quelles bonnes leçons à vivre avec ce chef!

Et ce qui est tout à fait remarquable, c'est, grâce à cette bonne volonté obtenue de tous, le résultat atteint en moins d'un an. Le poste de Po-Sinh où j'ai déjeuné ce matin était en mars dernier le grand repaire pirate de la zone; il a fallu une colonne de 500 hommes et un mois pour venir à bout de la bande, et c'est l'officier même qui y est entré à coups de fusil, il y a huit mois, le petit lieutenant Mattei, qui y *règne* maintenant. Il a donc la joie complète de l'avoir conquis, d'y avoir planté le drapeau français et d'y avoir depuis créé tout ce qui existe; changeant son revolver contre une truelle, il a fait ces briques, choisi et taillé ces charpentes dans la forêt voisine, dessiné le plan de la maison, rendu leurs rizières à

trois villages dont les habitants armés forment maintenant autour de lui une ceinture protectrice. Vraiment, voilà une année aussi bien remplie que celle du plus chic de nos sportsmen. Et il avait le droit de jouir des compliments du Colonel, ce matin, comparant le présent au passé, tandis que nous faisions un sort au déjeuner extraordinaire qu'il avait préparé et dont je vous envoie le menu. Il n'a comme hommes que des tirailleurs indigènes : il leur a donc tout appris, même la cuisine, mais c'est *lui-même* qui avait fait la sauce du bœuf mariné, digne du meilleur restaurant, et rôti le chapon dont la cuisson eût obtenu, je l'affirme, les suffrages de tante B. Vraiment on n'a pas idée du degré de débrouillage auquel arrivent ces petits officiers perdus, campés à trois jours de toute ressource, nez à nez avec un fort chinois, leur seul voisin.

Po-La où je couche était pirate l'été dernier, et le 27 octobre, quinze jours avant mon arrivée, a encore été attaqué.

Tout ce réseau de blockhaus communiquant par la vue, par l'optique, si merveilleusement conçu par Gallieni, avec leurs gros postes de réserve en arrière, et leurs chefs réunissant tous les pouvoirs; tout ce système à l'abri duquel la bonne, laborieuse et pacifique population thô respire, se reconstitue, reconstruit, relaboure, après trente ans de ravages, date donc d'hier. Aussi, en attendant les installations définitives dont les maçonneries sortent naturellement seulement de terre, c'est encore pour troupes et officiers la bonne misère, la hutte en torchis et en paillotes sans fenêtres où l'on couche par terre, et je crois que c'est ce qui nous attend pour le reste de la tournée; c'est pour moi la joie, la santé, la satisfaction de moi, la belle humeur. Je vous jure que nous sommes gais, et le soir venu, la route faite, les notes prises, le courrier de service rédigé, nous rions ferme, — et il y a des années, depuis l'Afrique, que je n'ai dormi, mangé ni ri d'aussi bon cœur.

Ce soir, les tirailleurs, électrisés par la présence du Colonel,

ont demandé à faire le théâtre annamite et en une demi-heure ont installé une scène, l'orchestre, se sont grimés, costumés, et nous ont joué une pièce d'une heure vraiment amusante. Il est convenu que le théâtre annamite est assommant, et c'est rudement vrai pour ce que j'ai vu à Saïgon et à Hanoï; mais ce soir au contraire ils ont mis un feu, un comique naturel, une drôlerie d'inventions dans une série de scènes familières très compréhensibles sans entendre la langue, dont je les croyais incapables. C'était à la fois très risqué et très irrévérencieux pour Bouddha qui y tenait une large place, et, à ces deux points de vue, très proche voisin de nos « farces » du moyen âge.

Voici 11 heures, je suis absolument seul à veiller dans le poste, sauf bien entendu les sentinelles qui répètent toutes les heures le « Sentinelles, veillez ! » (très drôle dit par les Annamites), pour nous rappeler que la peau des réguliers qui occupent le poste chinois d'en face recouvre les pirates d'hier et que le changement de costume est trop récent pour qu'on s'endorme.

Il fait une nuit superbe, pas chaude par exemple sur notre piton de 800 mètres; mais la belle vue sous la lune ! à nos pieds une vallée de Suisse, forêts et cultures, et au delà tout un chaos de pics, de crêtes, de dentelures, où s'allume tout à coup le poste optique de Po-Lo-Ha qui nous passe une dépêche. Je réveille le télégraphiste. Et ce rayon dernier cri, qui affirme notre installation et notre puissance, fait plus vis-à-vis du Chinois et du Thô pour notre protection que tous les « Sentinelles, veillez ! » de nos petits tirailleurs.

Bonsoir....

Ce que je viens d'écrire n'est pas une phrase; l'officier me disait tout à l'heure que, même lorsque l'électrique serait installé, il faudrait garder l'optique, parce qu'il inspire au Chinois et à l'indigène une crainte superstitieuse. Quand ils voient dans la nuit ces signaux lumineux qui se répondent, ils



CHINE.

…autey. — Lettres, I, p. 144.



DÉBOUCHÉ DU SONG-BANG GIANG EN CHINE

Vue prise de Talung, [illegible] février 1895

Lyautey. — Lettres, I, p. 144

sentent d'une manière tangible notre puissance et la liaison de nos postes par des moyens mystérieux et irréductibles.

Ta-Lung, 23 février.

Ta-Lung, à l'entrée en Chine du Song-Bang-Giang, la rivière qui, venant de Cao-Bang, se jette à Long-Tchéou. — Depuis trois jours, je n'ai pas trouvé le moment d'écrire. — Nous arrivons de Chine où nous avons été déjeuner chez le mandarin qui réside à Tchy-Kau, à 3 kilomètres d'ici. Répétition du repas de Singapour; même menu écœurant, mais plus de décorum : onze officiers escortant le Colonel, tous les forts chinois pavoisés, une jonque armée pour nous faire traverser la rivière, et sur l'autre rive des haies de réguliers, des pétards et des coups de canon. Le mandarin est un vieux reître criblé de blessures qu'il nous exhibe toutes, aux bras et aux jambes : les unes, dit-il, viennent des pirates; il avoue que les autres viennent de nous à Lang-Son et à Nam-Quan. Depuis douze ans qu'il commande à cette porte de la Chine, il a été le complice avéré de toute la piraterie dont cette région a été un des foyers les plus actifs jusqu'à ces derniers mois. Là où nous sommes se placent trois des plus lugubres affaires de ces trois dernières années : celle où le capitaine David, grièvement blessé, a eu son arrière-garde massacrée; celle où le lieutenant Genillac, coupé de Ta-Lung, a été tué; celle où le capitaine Ambrosini n'a dû son salut qu'au canon-revolver du blockhaus de la douane où je couche précisément ce soir; à toutes les trois ont participé autant de réguliers chinois que de pirates, et le vieux reître a de ce sang aux mains. Voici vingt ans que les mandarins de la frontière, médiocrement rétribués par Pékin, vivaient des pirates qui d'abord leur payaient leur complicité et ensuite leur faisaient leur part. La pacification et l'organisation ont arrêté les frais. Aussi sont-ils tous en train de se ruiner. Celui de Nam-Quan vend ses fourrures, et l'installation de celui-ci se délabre. S'il ne tenait qu'à eux, ce ne serait

pas long à recommencer. Seulement, entre le colonel Gallieni d'une part, qui a les yeux sur toutes leurs issues, et le maréchal Sou de l'autre, qui ne veut d'histoires à aucun prix, rien à faire. Il est justement d'ici, à côté, le maréchal Sou ; la délimitation a mis chez nous une grande fabrique d'allumettes chinoises qui lui appartient et où nous sommes passés hier, et le mandarin nous a menés aujourd'hui voir le tombeau que le général a élevé à son père. Quelle entente du décor, quel sentiment du site ! Adossés à un cirque de rochers de 200 mètres de relief, deux hémicycles de granit étagés. Au milieu de l'hémicycle inférieur, sur un sol de dalles énormes, le tombeau, une simple pierre entourée d'autels et d'idoles. Et à 300 mètres en avant, arrêtant le cadre de ce tableau merveilleusement ordonné, deux hautes stèles surmontées d'oiseaux symboliques. Elles sont sur la rive du Song-Bang-Giang. Et c'est en face, de la plaine, qu'il faut juger cette superbe décoration adossée à l'immense mur de rocs, sur la paroi desquels sont encore creusés à droite et à gauche de gigantesques caractères rouges.

Sur le côté, un petit édicule du style chinois le plus tourmenté et le plus décoré, en l'honneur de l'Empereur qui avait conféré ses dignités au père Sou.

Le Song-Bang-Giang venant de Cao-Bang s'étale dans une plaine superbe, de 4 kilomètres de large, que la piraterie avait dépeuplée et ruinée, à qui la paix commence à rendre déjà sa prospérité. Elle s'ouvre jusqu'à Long-Tchéou sans un obstacle, comme un vaste corridor, entre deux falaises de rochers déchiquetés que les Chinois ont hérissés de forts aussi inoffensifs que décoratifs. C'est, si jamais nous devions aller à Long-Tchéou, la plus belle et la plus facile des voies militaires. Toutes ces plaines de la haute région sont d'une richesse et d'une fertilité extrêmes, et font le plus frappant et reposant contraste avec les zones montagneuses torturées qui les séparent les unes des autres. Tu n'as pas idée de formations géolo-

giques aussi biscornues; c'est le chaos, et on se demande comment nous ne sommes pas tous, depuis dix ans, restés dans ces coupe-gorges.

Nous venons d'y vivre deux jours par un temps de chien; des journées de dix heures sous la pluie, où l'on fait 12 kilomètres, à pied d'ailleurs, le cheval par la bride; et c'est avec cet *impedimentum* qu'il faut faire la courte échelle dans les fentes de rochers, sauter d'une pierre à l'autre sur les corniches au-dessus du vide. Ces chevaux sont des chamois! mais saperlotte, je ne crois pas que j'aie jamais plus de ma vie le vertige après cet entraînement.

Avant-hier, nous avions couché à 800 mètres d'altitude, au poste de Cao-Danh, entre Po-La et Na-Lan, — couché, entendons-nous, dans nos couvertures simplement, sur une planche, et ç'a été la quatrième nuit sans se déshabiller; sous la paillote de la nuit précédente, à Po-La, nous avions reçu toute la pluie sur le nez; à Cao-Danh, ç'a été les rats et le froid. Et, ne pouvant dormir, nous avons ri comme des pinsons d'un tas d'histoires plus bêtes les unes que les autres. Quelle bonne vie!

Mais, pour les officiers qui passent un an et plus dans ces repaires, il n'est que temps d'y faire des blockhaus en briques et avec toits. Du reste, il n'y avait pas moyen de les faire plus tôt, puisqu'il n'y a pas six mois que Messieurs les pirates avaient leurs places d'armes à tous ces postes de Cao-Mung, Cao-Moué, Cao-Danh, que nous avons visités depuis deux jours. L'emplacement du dernier n'a pas satisfait le Colonel, qui a trouvé qu'il ne commandait pas d'assez près une plaine très riche et encore un peu douteuse, qu'on appelle le Nghiem-Lott. Aussi m'a-t-il prescrit d'aller hier reconnaître et choisir l'emplacement d'un nouveau poste, pour le rejoindre ensuite à Na-Lam comme je pourrais; seulement sans chevaux, a-t-il ajouté, parce qu'il prévoyait bien que leur chèvrerie habituelle serait cette fois à bout de ressources.

Nous voilà donc partis à 6 heures du matin, moi, un char-

mant petit lieutenant d'infanterie de marine nommé Fenart, 4 tirailleurs, 4 partisans et un guide, par un brouillard tel que nous passons à dix pas d'un poste de réguliers chinois sans le voir, et ne nous en apercevons qu'en heurtant la pancarte en caractères qui marquait l'entrée du chemin. Heureusement que la plaine, sous les nuages, est claire, et que nous pouvons topographier, croquer, repérer, et enfin, d'accord avec le ly-thuong ou maire du village, arrêter notre affaire, dont les travaux commencent immédiatement. C'est égal, si le nouveau poste, qui est placé au-dessus d'un marché jadis prospère et à cheval sur la route de terre de That-Ké à Long-Tchéou, devient jamais quelque chose, ça m'amusera d'avoir présidé à ses origines. Mais quel retour! Cinq heures d'escalades et de descentes dans cinq grands *puits* successifs; tout ce qu'il y a de plus curieux comme entonnoirs sans issue dans d'admirables rochers, mais de l'un à l'autre desquels on ne passe qu'en grimpant aux falaises, en s'accrochant aux racines, en se hissant l'un l'autre par la main. Il y a des moments où notre petite troupe de 10 s'étageait verticalement sur la paroi du roc comme des sculptures de clocher. Jamais, au grand jamais, je ne me serais cru capable d'en faire autant, et le point d'honneur seul vis-à-vis du jeune homme et des indigènes m'a empêché de demander un repos. « Je crois, mon commandant, me disait Fenart, en me tendant son bâton ferré, que vous pouvez maintenant lâcher la cavalerie et passer aux Alpins. » Je te crois! Mains écorchées, pieds moulus, mais au fond ravi de la difficulté vaincue, j'ai fait un rude accueil à 2 heures au déjeuner de Na-Lam, et cette nuit à la paillasse de Ta-Lung. Courbature, appétit et sommeil, c'est exquis.

A Na-Lam attendait le lieutenant-colonel Vallière, commandant le cercle de Cao-Bang, ancien officier d'ordonnance d'E..., l'inséparable compagnon du colonel Gallieni dans tous ses Soudans. Il était là, escorté de 200 partisans armés,

pavoisés, tirant des pétards et commandés par le vieux Huyen de Ta-Lung surnommé Patte d'Ours parce qu'un de ces animaux lui a enlevé la moitié de la figure, ce qui ne le rend pas joli, joli.

Et, dans les derniers coupe-gorges qui séparent Na-Lam de Ta-Lung, nous refaisions, tous ensemble cette fois, la route funèbre des plus cruelles surprises des années passées. On l'a surnommée le chemin maudit. On se demande seulement comment des troupes attaquées dans de telles souricières il a pu réchapper un homme. Ici, à Ta-Lung, depuis hier c'est la vie de capitale : une paillasse, un groupe d'officiers cordiaux et accueillants comme tous ces bons serviteurs de la haute région, et hier soir une représentation théâtrale des plus cocasses, imprévues et risquées, donnée par la compagnie de la Légion.

Demain, départ pour Cao-Bang.

Minuit.

Plus de départ, on nous réveille, une dépêche chiffrée du Général en chef : deux Européens enlevés entre Cho-Chu et Cho-Moi, c'est-à-dire chez Luong-Tam-Ky — Baky (qu'est-ce que je te disais dans ma dernière lettre !); ordre au Colonel de suspendre immédiatement sa marche et de se préparer à former une colonne : moi, je me cramponne à lui, — plus que jamais — Voilà de bons petits réveils intéressants qu'on ne soupçonne pas à Meaux.

Ta-Lung, 25 février.

Sur l'ordre du Général, le Colonel a suspendu sa tournée et attend ici, en rongeant son frein depuis deux jours, un nouveau télégramme d'Hanoï qui n'arrive pas. A tout événement, il a dans ces 48 heures préparé tous les éléments de la colonne possible. Mais se fera-t-elle? Incontestablement une action immediate et soudaine contre Baky et Luong-Tam-Ky en aurait raison

en quinze jours et résoudrait à peu près complètement la question piraterie au Tonkin, ainsi qu'il doit résulter pour toi de ma dernière lettre. Mais, avec l'état d'esprit d'Hanoï, les hésitations, la terreur des solutions radicales, la crainte des responsabilités, l'absence de gouverneur, se décidera-t-on à quelque chose? Ne va-t-on pas se laisser amuser par les deux seigneurs qui vont encore une fois dégager leur responsabilité et nous leurrer de l'espoir de rattraper pacifiquement les prisonniers? ne va-t-on pas encore une fois recourir au honteux moyen des piastres? C'est notre angoisse. Or, il reste au juste six semaines de bonne saison pour les opérations; après, c'est six mois de repos ou bien le risque de conditions hygiéniques de campagne déplorables. C'est bien le calcul des pirates, qui comptent par des atermoiements nous amener à la mauvaise saison.

Bref, nous écumons et moi d'abord, car le Colonel vient de me causer la joie inespérée de me dire qu'en cas de colonne il me gardait comme chef d'État-Major.

Enfin, il est midi, pas de dépêche depuis 36 heures, et le Colonel énervé part tout à l'heure pour Phuc-Hoa, et demain à midi sera à Cao-Bang où nous attendrons les événements.

Sur le Song-Ki-Kong, entre Ta-Lung et Cao-Bang.— Phuc-Hoa, 25 février.

11 heures soir, une soirée d'été. Sur la porte monumentale d'une vieille citadelle annamite, abandonnée et ruinée depuis deux siècles, s'élève le blockhaus. Roulés dans les couvertures, mes compagnons dorment : sous la véranda du mirador, accoudé aux créneaux, je ne me décide pas à rompre le charme de cette belle nuit, fait de tant de sensations diverses, insoupçonnées il y a quelques mois. Les sentinelles s'appellent, faisant bonne garde moins contre les pirates que contre les fauves. On vient d'apporter une belle panthère tuée ce matin, et le tigre est venu il y a deux jours faire des siennes parmi les chevaux. A travers la plaine, des lumières marchent; c'est le

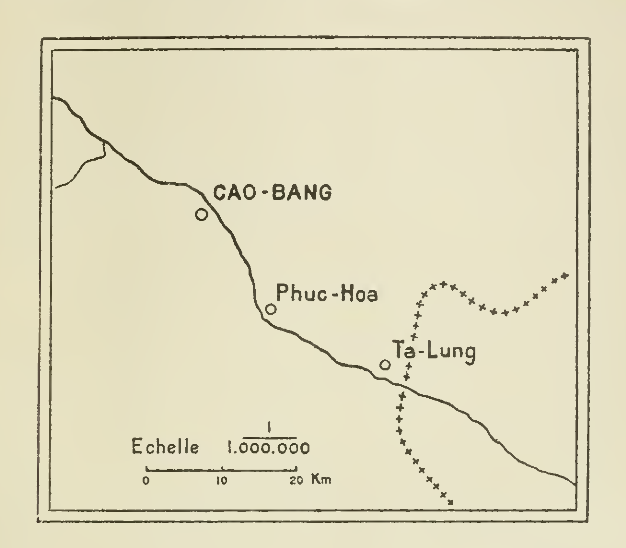


HALTE DU DÉJEUNER A LONG-SUONG.

Entre Phuc-Hoa et Quang-Huyen, 26 février 1895.

Lyautey. — Lettres, I, p. 150.

courrier qui porte à Ta-Lung ma lettre de ce matin, sous escorte à cause du tigre. Des feux brillent à l'horizon, ceux des forts chinois. Au pied du poste, dans l'ombre, trois taches blanches; trois tombes d'officiers français, tués ici près il y a 8 mois, il y a un an, il y a deux ans. Toute cette vallée, corridor de la



Chine, est un ossuaire. Et la soif de guerre, le supplice de Tantale de 20 années, remonte aux lèvres; mais rien n'est venu d'Hanoï aujourd'hui et ce joli début comme chef d'État-Major de Gallieni va se classer aux rêves.

Quang-Huyen, 26 février.

28 kilomètres Est de Cao-Bang.

Dure étape de 7 heures dans les rochers, mais le beau pays! Aspects du massif de la Grande-Chartreuse. Déjeuner à mi-chemin, au fond d'un cirque, dans une vieille maison thò nichée dans un fouillis de végétation fantaisiste. Comme celle de Robinson, la maison est perchée sur des échasses, on l'escalade par des échelles à perroquets. Vieille, vieille vie primitive, foyers, ustensiles et cuisine de l'âge de bronze, momies graves

et muettes tissant la toile bleue sur de rudimentaires métiers, belles petites filles effarouchées.

Quang-Huyen, ancien centre du domaine féodal des Ba-Chau (les trois districts), débris de l'ancien royaume thô du Cao-Bang, détruit au dixième siècle sous une double compression chinoise et annamite. Les descendants de la vieille dynastie ont pu pendant 8 siècles se maintenir avec une semi-indépendance dans le bastion de Quang-Huyen, Halang, Trung-Khan-Fou, grâce à la nature de cette ultra-Kabylie, où les villages s'accrochent à des centaines de mètres au-dessus de la plaine, au flanc du roc; nous les apercevons plaqués aux parois verticales comme des nids d'hirondelles, au seuil de grandes grottes noires qui leur servent contre les pirates de magasins et de refuges.

Et, dans le Ba-Chau, l'autorité est encore exercée par les fils des vieux rois sous le titre de quan-ma. Ils sont venus ce soir, les deux quan-ma, l'oncle et le neveu; celui-ci 40 ans, en pleine vigueur, très fier et très haut dans sa robe bleu-violet, avec un turban dont le pan retombe sur l'épaule. Ainsi vêtu, ainsi coiffé, avec son visage ras et sa bouche si fermement dessinée, il évoque absolument une figure du XIVe siècle, un seigneur de la cour des ducs de Bourgogne. L'autre, le vieillard, tout différent, très escorté, entouré de respect, soutenu par deux de ses gens, très cassé, frileusement enveloppé, couvert d'une cape rouge, absolument asiatique, les yeux enfoncés, les pommettes sorties, l'aspect singulièrement farouche, dédaigneux et hostile, il évoque les vieux chefs de horde. Et ce sont des guerriers, et non plus les Annamites onduleux, courbés et pacifiques. Ceux-ci sont à cheval, avec des harnachements voyants et cliquetants; leurs partisans armés les accompagnent, très virils, très décidés, l'œil clair. Ils nous sont présentés par le commandant du secteur, un solide franc-comtois, type de légionnaire, le capitaine Brulard, avec qui je me trouve être en pays de connaissance.

Le Colonel les accueille et les complimente, tout en prévoyant, me dit-il, qu'une de ces deux têtes-là pourra bien rouler un de ces jours.

Cao-Bang, 27 février.

Une pluie battante, onze heures d'étape de 6 heures à 5 heures, coupées par un rapide casse-croûte dans l'abri illusoire d'un marché thô en ruines. L'escalade de cols de 800 mètres par des voies que je ne puis comparer qu'au chemin du kiosque de Crévic, avec un cheval au bras; dans les fonds, de l'eau et de la boue à la cheville; pour terminer, l'ascension et descente, légendaires dans la région, du Déo-Thung qui domine Cao-Bang, montagne d'argile à pente de 45° où les chevaux patinent, où les clous, le bâton ferré et les genoux ne suffisent pas toujours pour garder l'équilibre. Et, sur tout cela, une bonne humeur, une gaieté, une joie chez tous d'être si loin de la pose, du convenu, des inutiles, des potins. Et le Colonel, qui en a vu tant d'autres, « la trouvant raide », tout en riant et me disant : « Avouez que ça vaut Meaux, mais que tout de même votre division de cavalerie serait un peu épatée ».

Au travers de la pluie et de la gymnastique un magnifique et rude pays entrevu, succession de coupe-gorges où beaucoup de gorges ont été coupées; souvenirs de guerre à chaque pas. Là-haut une grotte béante, que l'on n'atteint qu'en s'accrochant aux lianes. Il y a trois ans, le lieutenant La Carrière, traqué par les pirates, s'y est réfugié avec 40 fusils et s'y est défendu trois jours, vivant du riz que des habitants y avaient caché. Au matin du 4e jour, il n'avait plus de munitions quand une petite troupe venue de Dong-Dang le délivra. Et le Tonkin est semé de petits « Mazagrans » de ce genre dont personne ne parle, qui n'ont donné leur nom à aucune rue; vraiment le Tonkin n'a pas eu de chance : dépopularisé par le patronage de J. Ferry, exploité par la politique, défavorisé par la distance, il n'a jamais excité l'opinion que pour se faire maudire. Et pourtant il s'y est dépensé autant d'héroïsme qu'en Algérie, avec un pays aussi rude, un climat plus meurtrier. Mais personne ne l'a chanté, illustré, et c'est une grande injustice.

Enfin, à 4 heures et demie, au col, au moment où à 600 mètres au-dessous de nos pieds se découvrent tout d'une pièce la vallée, Cao-Bang, le fleuve, voici un coup de soleil qui vient précisément faire chatoyer la rutilante procession indigène qui monte le sentier à notre rencontre : le Quan-Bo, sa suite, ses parapluies, ses drapeaux, gens vêtus de rouge. Et puis, tous les officiers de Cao-Bang, les réguliers, les irréguliers, les partisans, et nous voici bien 200 pour passer le fleuve à gué, et traverser la grande rue pavoisée, au son du tam-tam, pendant que des milliers de pétards chinois partent dans les jambes de nos chevaux affolés.

Descendre à la vieille pagode « désaffectée » qui sert de résidence au colonel Vallière, commandant le cercle; se changer, se sécher, passer l'inspection de son équipement, un peu endolori par les dix journées de montagne, ouvrir le courrier, y constater qu'Hanoï, irrésolu comme toujours, n'a encore rien décidé, et enfin se mettre dans un vrai lit avec des draps, quelle débauche! et c'est du dit lit que je vous écris comme un sybarite. Quelle bonne nuit, sommeil, appétit, bonne humeur, je vous en souhaite autant : je souffle, bonsoir.

28 février.

Le colonel Mourey, chef d'État-Major, est mort à Hanoï; qui le remplacera?

Reçu le courrier de France. Sur seule dépêche, je ne comprenais rien à la démission de Casimir-Périer. Sur journaux, j'y comprends moins encore. Du moins eût-il bien dû attendre 15 jours avant de révoquer Lanessan; celui-ci serait encore ici et choses et gens n'en iraient que mieux.



LE QUAN-MA DES BA-CHAU.

A Quang-Huyen, 26 février 1895.

Lyautey. — Lettres, I, p. 154

Cao-Bang, 5 mars.

Mon cher ami,

Après quatre mois de fidélité à ma famille, il me prend une soif de raccrocher avec toi ma correspondance, sous la seule réserve que tu la leur communiques. Ma sœur me dit t'avoir envoyé tout ce que je lui avais écrit précédemment; je suppose donc que tu en es à mon arrivée à Cao-Bang le 28 février, et, sans revenir sur rien de ce qui précède, je continue.

Au Commandant de Margerie.

Voici 6 jours que nous sommes le bec dans l'eau : deux Européens ont été enlevés, l'un d'eux massacré, dans la région centrale du Tonkin qu'une politique de compromissions absurdes a laissée jusqu'ici aux pirates.

Cet événement survenu sur le territoire même des chefs soi-disant soumissionnaires, avec leur complicité évidente, donne un prétexte largement suffisant pour en finir avec eux. Toutes nos colonnes sont prêtes, nos ravitaillements assurés, et il suffirait d'un coup de télégraphe pour qu'en 8 ou 15 jours nous en ayions fini; mais le télégramme n'arrive pas. Aux termes des premières dépêches nous l'avions espéré, et, depuis 6 jours, rien, et nous ne devinons que trop ce qui se passe.

Pas de gouverneur général, personne n'osant prendre de responsabilité, tentatives d'accommodements et de rachats qui rateront, attente d'un nouveau gouverneur; et cependant la mauvaise saison approche, l'occasion passe, les pirates se fortifient, nos télégrammes de cercles nous avisent que des repaires qui n'étaient rien hier s'arment et se hérissent de retranchements; et c'est toute l'histoire de ce pays, où jamais depuis 1873, depuis Garnier, on n'a pu saisir une occasion, profiter d'un beau jour. Pour ce qui me concerne, je vois s'envoler le joli espoir d'un coup de fusil prochain, cet assaut rêvé qui est la consolation des sans-foyer, des isolés de mon espèce. Depuis 6 jours, retenus à Cao-Bang par ordre d'Hanoï qui ne sait se résoudre, nous rongeons notre

frein; jouissant moins du lieu, des mœurs, parce que ma pensée est ailleurs, là-bas vers Tong-Hoa-Phu, le revolver prêt, à côté du colonel Gallieni. Il me faut à tout événement mettre tout sur pied, et depuis 4 jours je fais de l'État-Major colonial : calcul de coolies, évaluation de distances, ravitaillement de riz.

Je travaille dans une grande pagode devenue le *hall* de la Résidence de Cao-Bang. Des tables à dessin couvertes de cartes, sous la protection d'un beau vieil autel sculpté, doré, aux tons passés, où trônent cinq Bouddhas pensifs. Comme, pour être la Résidence, la pagode n'est pas « laïcisée », et comme le peuple en a l'accès aux occasions solennelles, les cinq idoles sont habituellement voilées; mais, au risque de les troubler, j'ai obtenu qu'on les découvrît pendant mon séjour et nous sommes devenus tout à fait familiers. Ce soir, ma lampe éclaire à peine le sanctuaire profond; de l'obscurité me viennent quelques reflets d'or, la couronne de Bouddha, sa ceinture, la garde d'un sabre sacré; puis mes yeux s'y habituent et voici que je distingue l'énorme tête impassible. Antique idole, vieux symbole, antérieur à tous ceux qui ici l'adorent et l'ignorent. Cette grande religion, mère des religions, a en ce pays perdu son sens; elle y est tombée, au voisinage de la Chine positive, dans la plus basse et grossière superstition. Cet après-midi, je suis allé à 3 heures d'ici, à Cao-Binh, visiter une vieille, ancienne, merveilleuse pagode, où plus de 50 statues, grandes et petites, offrent, les Dieux, la sérénité, les figures accessoires, le réalisme et la vie familière de nos chefs-d'œuvre du XIIIe siècle. Elle tombe en ruines, plus de bonzerie qui la garde, plus de documents qui en éclairent l'origine. Le fonctionnaire local, le ly-thuong, qui réveille d'un flambeau de paille son obscurité endormie, ne sait rien. « Elle a plus de mille ans... elle a été bâtie par les génies », c'est tout ce que j'en puis tirer.

6 mars.

Je reçois avec les journaux de France les détails de la démission de Casimir-Périer. Je vois que le *tolle* contre lui est presque unanime, mais cela ne me convainc pas. Le profond dégoût de cet homme me semble si justifié, moins du fait de l'injure des adversaires que de la lâcheté et de l'hypocrisie des amis. Cette majorité apeurée qui le supplie à genoux, au lendemain de l'assassinat de Carnot, d'être le sauveur, et qui le lâche traîtreusement au premier tournant, lui lance dans les jambes un Président de combat, joue comme un enfant inconscient et mauvais avec le prestige et l'autorité dont il voulait revêtir la charge suprême! Que pouvait-il faire alors? Un coup d'État? Mais il ne le pouvait sans faillir à son passé, cet homme réellement et sincèrement libéral, qui a passé sa vie à les flétrir.

7 mars.

Toujours à Cao-Bang, le bec dans l'eau; mes précédentes lettres t'ont mis assez au courant de la question générale pour que tu y voies clair. Le Delta pacifié, désormais acquis à la colonisation avec sa population grouillante de douze millions de cultivateurs laborieux et industrieux, avec sa merveilleuse production; la haute région divisée en trois parties bien distinctes, l'Est correspondant aux 1er et 2e territoires et bordant la Chine, organisé par le colonel Gallieni avec une méthode, une volonté et une sûreté de main qui l'ont, en un an, mis en état de recevoir à son tour le colon. Le chemin de fer le traverse, et je m'y promène depuis trois semaines la canne à la main et le revolver non chargé, là où voici dix mois on enlevait Carrère, Chesnay et autres. L'Ouest à peu près pacifié, mais encore peu utilisable, sans routes, sans débouchés actuels, se perdant dans les sauvages solitudes du Laos. Enfin, le centre regardé jusqu'ici comme la part du feu, abandonné aux pirates depuis Thaï-Nguyen jusqu'à la Chine.

Par jalousie du sabre, par crainte des « affaires », pour éviter à tout prix à la métropole le bruit des colonnes qui coûtent et font peur, les régimes successifs ont cru pouvoir résoudre la question par des arrangements à l'amiable. Le grand chef A-Coc-Tuong, qui règne entre la Chine, Ha-Giang et Cho-Ra, a été systématiquement ménagé; les deux autres grands chefs, Luong-Tam-Ky et Baky, qui résident au Sud en plein cœur de nos possessions, le premier à Lyn-Dam près de Cho-Chu (Est de Tuyen-Quan), le second à Kétuong près de Cho-Moï, au Nord de Thaï-Nguyen, reçoivent d'énormes subsides annuels moyennant lesquels on les a crus acquis; on les a simplement mis en appétit; peu à peu, grâce aux conventions qui interdisaient à nos troupes leurs domaines et leur en attribuaient la police, ils ont groupé autour d'eux en faisceau tous les mécontents, tous les pirates sans emploi, ont accumulé dans leurs deux repaires les approvisionnements et les munitions; cette politique absurde a abouti à une situation inextricable.

Très au courant de nos affaires intérieures, ils ont évidemment spéculé sur l'irrésolution qui devait résulter à Hanoï de l'interrègne gouvernemental, et c'est avec la complicité prouvée de Baky au moins qu'un employé de télégraphe vient d'être tué et l'autre enlevé. Ils fournissent donc d'eux-mêmes le prétexte que les conventions antérieures rendaient nécessaire; et, bien qu'il ne reste plus que trois semaines de bonne saison, elles suffiraient pour faire cette campagne décisive. En cinq jours, le colonel Gallieni peut y jeter 3000 fusils, ses avant-postes actuels sont à une demi-journée de Kétuong; 2000 fusils venant du Sud et de l'Ouest permettent de résoudre entièrement la question. Mais voici déjà dix jours perdus, et tu peux juger quel frein nous rongeons en ne recevant d'Hanoï que des réponses dilatoires, des instructions timides pour une action « possible », tandis que nos rapports nous font toucher du doigt le prix des heures.

Nous trompons l'attente en poussant la préparation aussi complètement que faire se peut; je ne m'offre, hors de ma

« pagode de travail », qu'une petite promenade à cheval. Elle me profite du moins à constater les ressources de cette belle région, mes lettres précédentes te l'ont déjà dit.

Si le haut pays a des parties inaccessibles et inexploitables telles que celles où je naviguais la semaine passée, à toutes les vallées correspondent de larges plaines d'une admirable fertilité, et, grâce au climat, de la fertilité la plus variée. Cao-Bang, c'est un morceau de France, l'été n'y est jamais torride et toutes nos productions y viennent, sans en exclure la canne à sucre, le riz; le site est fort beau, rien n'y sent la fièvre, le tropique, et si nous étions encore à l'heureuse époque des cadets aventureux, ce serait comme That-Ké un bon coin où planter sa tente définitive. Quel dommage vraiment de n'avoir plus 25 ans et 100 000 francs à apporter! Tout ce Haut-Tonkin est un domaine inexploité, dont la terre végétale, les bois, n'attendent que la mise en œuvre. C'est déjà quelque chose de constater dans toute cette zone la vie locale renaissante.

Car il faut bien s'en convaincre, il n'y a *rien d'insurrectionnel* dans la piraterie. La piraterie est ou bien chinoise, ou bien le fait de quelques chefs de bandes, style moyen âge, pour qui elle est un moyen d'existence, et nullement un acte de résistance contre l'étranger. Ceci a tout son prix et persuadez-vous-en. Cette piraterie nous est très antérieure et c'est sur le cultivateur indigène qu'elle s'exerce le plus cruellement : elle ne nous attaque que parce que nous sommes les policiers; — il en résulte que toute la population autochtone, pressurée depuis des siècles par pirates et Chinois, est absolument avec nous, et ce fut une idée géniale que celle du colonel Pennequin et du colonel Gallieni, le jour où, l'ayant clairement reconnue, ils ont eu la conception d'utiliser activement cette situation par l'institution des *villages armés*. A mesure que la ligne de blockhaus s'établit, que les chemins se tracent, les habitants reçoivent des fusils, — à eux de se défendre! — et voici déjà quatre villages qui, se sentant soutenus par nos postes voisins, ont reçu les pirates à coups de fusil, et rien ne refroidit ces

derniers comme cet accueil. Il y a ainsi plus de 10000 fusils distribués en 2ᵉ territoire; ils sont matriculés, contrôlés, inspectés chaque trimestre un à un par les chefs de secteurs. Un seul a manqué jusqu'ici, l'homme a eu deux ans de prison et cent coups de rotin, ce qui est très pénible; l'exemple a suffi.

Que si l'on objecte qu'il y a dans cet armement de la population un péril éventuel, il est facile de répondre. D'abord l'expédient n'est que provisoire; à mesure que la pacification sera définitive, absolue, les armes *prêtées* seront retirées, et ce sera aisé, grâce au contrôle préétabli. Et puis, il ne faut jamais perdre de vue que la grande haine de l'indigène, c'est contre le Chinois ou le pirate. Ici (pas dans le Delta, où c'est une autre affaire dont nous recauserons) nous sommes réellement les libérateurs, — et, mon Dieu! cela ressort bien clairement du bref discours que me tenait aujourd'hui le Huyen d'un canton voisin : « C'est depuis vingt ans la *première année* où les *nia-coués* (paysans) ont pu faire intégralement leur récolte. »

Certes, ils le haïssent, le Chinois; depuis des siècles, les mandarins mal payés ont lancé chaque année sur eux des bandes de malandrins, qu'ils désavouaient s'il était nécessaire, mais sur les opérations desquels ils ont toujours fermé les yeux, dont ils étaient les complices tacites, et dont surtout ils partageaient les bénéfices. Le plus clair de nos difficultés avec la Chine vient, non pas de questions nationales, mais de la mauvaise volonté des mandarins dont nous tarissons les revenus; et ce que nous avons fait de plus efficace a été de les mettre au pied du mur en bâtissant en face de chacun de leurs postes un blockhaus de surveillance qui les prend la main dans le sac. De là seulement, beaucoup plus que des protocoles où ils sont nos maîtres, date l'efficacité de notre conquête. Et encore sommes-nous bêtement les esclaves de nos conventions occidentales et de nos clichés parlementaires en face d'eux qui sont la mauvaise foi incarnée, et dont la duplicité ne cède qu'à la force. Sur la frontière de Mandchourie, les Russes ont pris depuis longtemps un système très simple : chaque fois qu'une

incursion pirate se produit, ils ne se donnent pas la peine d'argumenter avec le Tsong-li-Yamen, mais exécutent le centre chinois le plus voisin, raccourcissant le mandarin, sans se regarder le moins du monde comme en guerre avec l'Empire.

Si notre fonctionnarisme n'apportait pas ici son impuissante et formaliste gravité (et rien n'est drôle comme de voir le procureur général d'Hanoï revendiquer en termes de procédure, par exploit en triple expédition, une affaire pirate; j'ai eu entre les mains de ces correspondances du plus haut comique), nous n'aurions qu'à agir de même, et fichtre! ce ne serait pas difficile; nous n'aurions qu'à lâcher la bride à nos villages armés, ils demandent à grands cris à se payer sur la bête des exactions passées; et ce serait tout à fait drôle, et l'affaire de huit jours, de déchaîner à notre tour la piraterie en Chine. Et ce serait aux mandarins à leur tour à faire une tête et à demander grâce.

Tu n'as pas idée combien ici sur la frontière ce point de vue est fécond. Avec un Lanessan, large et plein d'imprévu, nous obtenions la chose; un gouverneur d'esprit et de formation fonctionnaire serait évidemment troublé de recevoir cette investiture de grand chef de la piraterie. En tout cas, avec nos effectifs insuffisants, nous avons ici 10 000 fusils prêts à former en cas d'invasion en Chine (et combien cette année elle eût été pratique et facile!) la plus convaincue des avant-gardes; et ils s'en payeront, des buffles et des femmes. On leur en a assez pris. La femme est en effet par ici le grand article de contrebande. Il n'y en a presque pas. On n'en fait que le strict nécessaire pour la consommation locale, on supprime l'excédent, et le pirate n'opère le plus souvent que poussé par la... faim.

En résumé, toute cette région du Haut-Tonkin était une « marche » abandonnée à la piraterie, entre l'Annam en décadence d'une part dont la domination effective s'était depuis un siècle et demi peu à peu restreinte au Delta, et la Chine complice d'autre part. Jusqu'ici nous avons toléré dans la région centrale le maintien d'une de ces « marches »; c'est tout à fait

le moment d'en finir, et c'est à cette tâche que ton serviteur voudrait être convié à collaborer par le prochain télégramme d'Hanoï.

Et, mon vieux, au lieu de correspondre, qu'il ferait bon te tenir ici, loin de ton bureau de malheur, par ce beau midi de juin, sous la véranda de la pagode où je suis à t'écrire! Le jardin borde en terrasse le Song-Bang-Giang transparent et rapide comme de l'eau de montagne; on en boirait, on s'y baignerait. Et il est amusant, ce jardin, avec ses larges feuillages imprévus et innommés, avec ses fleurs bizarres qui sortent de vieux vases chinois en bronze et en marbre dont les anses contournées se hérissent de monstres grimaçants. L'œil routinier se repose sur des buissons de roses. Au delà du fleuve, aux pieds de coteaux verts, un village de paillotes fauves et une pagode blanche blottie sous un immense banian, l'arbre architectural. Limitant l'horizon, la haute muraille bleue et dentetée des grands rochers du Lou-Kou qui nous séparent de la Chine. Et tout dort et se tait à cette heure de sieste, sauf un sampan qui remonte harmonieusement la rivière à grands coups d'aviron.

12 mars.

Toujours à Cao-Bang, — à attendre; — mais ce pays me saisit entièrement.

A Hanoï dont la personnalité a disparu sous le vernis banal des fonctionnaires et de leurs « dames », on n'en a pas la sensation. Ici, dans cette bourgade frontière, où *jamais* encore une femme française n'a paru, la coupure est complète. Je travaille toujours dans la vieille pagode, sous l'œil des Bouddhas pensifs; mais que de distractions! Un va-et-vient incessant. C'est le siège du cercle, et le cabinet dictatorial du colonel Vallière est dans une ancienne sacristie à côté de l'autel. Une députation de Chinois vient discuter le taux de la capitation. Le

Quan-bo, suivi de ses acolytes, vient avouer en tremblant qu'un des deux réguliers chinois prisonniers qui sont arrivés hier la cangue au cou s'est échappé cette nuit. Personne ne doute que le Quan-bo, tout en tremblant, ne serre précieusement les piastres que cette évasion lui a rapportées, et il est congédié avec de telles menaces que le régulier est repincé ce soir. M. Dang, l'interprète, dans sa robe violette à dessins camaïeux, estampille sur une table voisine des brevets en papier de soie avec un énorme cachet à caractères. Sous le porche de la pagode, où se déroulent en fresques d'étonnantes batailles de magots à demi effacées, le gong frappe l'heure des repas, et, entre les deux colonels, leurs officiers si jeunes, si gais et qui ont tous déjà payé leur écot de bataille, ces repas sont d'un entrain endiablé : Soudan, gauloiseries, récits de guerre, Paris, et aussi les bonnes lettres, car ils sont très cultivés ces explorateurs, tout y passe, et puis les après-repas on flâne dans la grande rue vivante; chez le vieil orfèvre qui cisèle devant nous la pomme d'argent de votre rotin où il enchevêtre fleurs et dragons, — chez le Chinois où tout est prêt à vendre, gens et choses, sans distinction, — sous l'auvent d'une cordonnière mân qui taille ses patrons de pantoufles sans lever les yeux, tandis qu'on soupèse ses colliers et agrafes, — dans la maison voisine où une vieille bonzesse fait un exorcisme, — on passe chez le Quan-bo qui nous attend pour faire administrer vingt coups de rotin à un linh de l'escorte qui a volé mon bâton ferré.

Si c'est le soir, je vais de dix à onze chez mon ami le Quan-an (juge de paix) avec un interprète, pour qu'il me mène au pays des légendes en me racontant l'histoire du roi Mac qui régnait en Cao-Bang il y a 500 ans, et ses exploits et ses luttes homériques contre les Chinois et contre la dynastie Lé d'Hanoï. C'est fabuleusement agrémenté; y a-t-il même le moindre dessous d'histoire? Je n'en ai cure, et je le laisse aller racontant les magnificences du vieux Cao-Bang, les pagodes pleines d'or, d'offrandes et de parfums, les processions, les pillages, tandis

que, goutte à goutte, je bois son thé dans de vieux petits godets à fleurs bleues, sur le lit d'opium, le regard perdu dans le fond sombre de la pièce où l'autel des ancêtres met quelques lueurs.

Et voici qu'il m'étale maintenant toute une cosmogonie où se mêlent la fable de Deucalion, des aperçus panthéistes presque philosophiques à côté de l'ignorance la plus complète de ce Bouddhisme qui n'est plus pour eux qu'une convenance sociale.

13 mars.

Dépêche du Général en chef; le Colonel est appelé à Hanoï pour conférer sur les événements. Comme nous ne savons que trop ce que ça veut dire : ajournement et atermoiement, c'est sans compensation l'arrêt de la belle tournée dont nous n'avions pas fait le quart. Quel déboire! En attendant, je suis chargé de faire, tandis que le Colonel part directement, la reconnaissance de notre terrain d'opération éventuel; je pars demain matin seul pour Tong-Hoa-Phu. De là, il me faudra gagner Phobingia (Pho-Binh-Gia sur la carte) comme je pourrai, il n'y a ni carte ni route reconnue. Et l'on me voudrait à Hanoï dans dix jours, — c'est un vrai raid! — avec vingt hommes d'escorte et le bagage minimum. Veine dans la guigne!

Entre Cao-Bang et Ngan-Son. — Song-Kiem, 14 mars.

Au Commandant de Margerie.

Mon vieux, je continue. De Cao-Bang au Song-Kiem au Sud-Est, 6 heures de marche, coupées par le déjeuner au bivouac d'un officier en confection de route. Une chaleur torride; ce n'est qu'à force de piastres qu'on obtient que les coolies marchent. Parfois, ils vous lâchent en route, au milieu du chemin; et en ce pays où il faut tout emporter avec soi, les allumettes, les bougies, comme le vivre, c'est pratique de semer ses bagages! Repas, toilette et coucher de bivouac sur la plate-forme du blockhaus établi au passage du Song-Kiem. Le poste



VILLAGE PERCHÉ DE XI-BINH.

16 mars 1895.

est gardé par quatre indigènes, qui emplissent de leur opium l'unique salle sans fenêtres. Sur la plate-forme, roulé dans sa couverture, on est à l'air, et ce soir ce n'est pas de trop. Mais quel beau paysage! A 100 mètres au-dessous, la rivière encaissée entre deux murailles de végétation foisonnante, un de ces profonds, verdoyants ravins des hautes montagnes, dont l'exotisme des arbres fait ici un décor d'opéra; 12 tirailleurs d'escorte, un sergent européen, 10 coolies, mes boys, mes chevaux, voilà la caravane. Mais je tombe de sommeil, je ne sais pas ce que j'écris; va-t-il faire assez bon dormir sous ce beau ciel, perché sur mon blockhaus, que les factionnaires ont bien fermé! Et je suis sûr que ni leurs appels ni leurs coups de tam-tam répétés d'heure en heure ne me réveilleront; nous repartons à 3 heures pour doubler l'étape de demain. Quelle bonne soupe à l'oignon nous venons de cuisiner avec mon sergent!

Ngan-Son, 15 mars.

Oh! l'exquise matinée, l'exquise nuit plutôt! Les coolies ne voulaient pas partir avant le jour à cause du tigre; j'en ai ri d'abord, et puis on m'a assuré que c'était sérieux et que toute cette vallée du Song-Kiem en était infestée; mais j'ai tenu bon, joué des piastres, et à 3 heures 1/2 nous étions en route sous la lune. En plein Gustave Doré! nous nous élevons à 1014 mètres d'altitude, par des lacets toujours suspendus au-dessus d'un abîme, — ça devient un cliché, — au travers d'une débauche de végétation; de la cime au torrent, les arbres s'enlacent, les lianes se croisent, les grands feuillages de serre s'éploient. Le sentier chemine au flanc de la montagne touffue. Et parfois le rideau se tire, une fenêtre s'ouvre et l'œil plonge au fond du ravin baigné de lune, jusqu'au torrent qui, tout phosphorescent, saute de roc en roc en chantant, joyeux et frais. C'est féerique.

Mais voici un aboiement court, répété et sourd, que je n'avais jamais entendu; je n'y veux pas croire, mais mon ser-

gent, un vieux routier, ne me laisse aucun doute : c'est le tigre, et les Annamites ne s'y trompent pas, car, en un clin d'œil, lès voici serrés de la queue à la tête ; en un tour de main, ils ont coupé ou arraché des branches de bambous, qu'ils allument, et nous voici transformés en retraite aux flambeaux. De grands cris, les torches agitées, les appels s'éloignent et l'alerte passe. Leur émotion s'explique : il n'y a pas 8 jours, un coolie a été enlevé ici même par le seigneur de la montagne.

A Ngan-Son, pas d'officier, mais j'étais annoncé, et le huyen, le ban-truong viennent à ma rencontre ; ayant vu depuis un mois opérer le Colonel, je reçois maintenant tout comme un autre les tchin-tchin réglementaires, les quatre prosternations, le front dans la poussière, qu'on doit aux mandarins, — je suis le mandarin, — et les laîs (cadeaux) qu'on ne peut refuser, sous peine d'affront, les œufs, les poules et un faisan superbe, dont je fais ce soir mon rôti.

Vu-Monh, à 3 heures Est de Tong-Hoa-Phu. 16 mars.

Il fait très grand vent et bien sommeil au bivouac sans abri ; mais je n'ai pas le courage de ne pas vous envoyer deux mots ; et la cantine est une bonne table, le burnous noir de Laghouat un bon paravent, et le grand feu de brousse qu'entretiennent les partisans aux pieds des officiers un luminaire parfait.

Mon étape normale de Ngan-Son à Tong-Hoa-Phu était déjà de 13 heures, et, parti à 4 heures du matin, j'arrivais à 4 heures du soir au sommet du col de Deo-Can, en faisant ouf! ainsi que tout mon monde, de voir enfin à mes pieds le gîte du soir à une heure de descente ; et crac! voici que je trouve au col 20 hommes et une lettre du commandant Gérard, qui a dû quitter Tong-Hoa ce matin, et m'envoie ce renfort pour le rejoindre en pleine montagne à Vu-Monh où les pirates sont venus il y a 3 jours surprendre un convoi, tuer deux hommes, brûler les abris, et où il bivouaque ce soir. Dame ! mes hommes et mes coolies rient jaune ; mais il faut, il faut ! A 5 heures, je

VALLÉE DE XI-BINH.

16 mars 1895,

Lyautey. — Lettres, I, p. 166.

passe dans un cirque au pied d'un extraordinaire village, Xi-Binh, perché sur un roc isolé où l'on n'accède que par 60 mètres d'échelles bout à bout qu'on relève la nuit. Mes coolies sont harassés. Après un palabre à tue-tête, le nez en l'air, avec ces aériens de Xi-binhais, je finis par en obtenir six de renfort. On force le pas, mais zut! la nuit nous pince à trois quarts d'heure encore de Vu-Monh et nous venons de mettre 3 *heures* 1/2 à les faire, de 6 heures 1/2 à 10 heures. « Mon commandant, me dit le sergent vieux routier, voici dix ans que je roule au Tonkin, je n'ai jamais eu une nuit pareille! »

Les plus sales passages qu'il y ait en ce pays : rochers à pic, un ravin plein d'eau sous soi, des corniches de 20 centimètres où poser le pied, une voûte d'arbres impénétrables, une nuit de four. Le sergent a pu retirer de nos paquetages nos trois photophores, et c'est à la bougie que nous avons fait passer, un par un, hommes, chevaux, bagages, avec condamnation à l'immobilité de momie sur la corniche, sous peine de dégringolade de 50 mètres tout le temps que le photophore passait ailleurs. Ouf! on m'aurait offert que cela finît en sacrifiant deux hommes, deux chevaux et les caisses, que j'aurais accepté, trouvant encore le marché bon. Eh bien, rien de cassé, et ça s'est terminé par trois quarts d'heure de descente dans l'arroyo, avec de l'eau au genou; et nous trouvions cela exquis après les trois heures d'angoisse.

Et c'était même très fantaisiste, cette marche de nuit, avec les torches de bambou que tous avaient faites spontanément et qui illuminaient, en dessous l'eau où nous clapotions, en dessus la haute voûte des arbres. Ajoute que c'était l'endroit même de l'attaque d'il y a trois jours, qu'il fallait un peu penser à sa gâchette, et juge du charme qu'ajoutait à cette promenade le petit frisson exquis du danger possible. Mais ce sont de fameux petits troupiers que ces tirailleurs, avec des gradés qui les ont bien en main, comme les deux sergents que j'avais ce soir.

Xé-Co, 18 mars.

Les bonnes nuits par terre, roulé dans la couverture, au centre du bivouac! — les bons sommeils, la bonne vie, le bel appétit! Vive la joie!

Le commandant Gérard est un de mes petits recrues, il commande le cercle de Pho-Binh-Gia, c'est-à-dire la zone en contact avec Baky et Luong-tam-Ky, en un mot les avant-postes. Il était en reconnaissance offensive sur Baky; je suis venu le rejoindre et j'explore avec lui les lignes éventuelles d'opération, avant de retourner à Pho-Binh-Gia où s'arrête le télégraphe et où il peut se remettre au bout du fil en cas d'événements. C'est un rude jeune chef; je l'avais encore trouvé à Hanoï auprès du général. Ici, depuis trois mois, il a fait une besogne superbe avec une décision, une prudence et une sûreté de doigté qui sont une joie à regarder. C'est un plaisir de courir un peu avec lui et de le voir commander. Nous sommes en plein voisinage pirate; on marche l'œil aux aguets et précédés de partisans qui, quoique à pied, sont la vraie cavalerie légère de ce pays. Il n'y a plus de chemins, mais des sentiers de brousse et de rochers où il nous a fallu aujourd'hui 11 heures de marche pour faire à peine 20 ou 25 kilomètres.

Nous avons une soixantaine d'hommes, et le grand chef indigène de la province, le quan-dao, nous accompagne : un vieux de soixante ans, suivi de ses parapluies, de son porte-pipes, du donneur de cadouille (la cadouille, c'est la peine du rotin), enfin du bourreau ou Doï-lé que suit son boy tenant le coupe-coupe nu. C'est très opéra-comique.

A Xé-Co, au nœud d'un tas de sentiers, on va créer un poste et nous y trouvons un lieutenant et 50 hommes qui commencent leur four à briques, leurs charpentes; c'est tout le temps ici le coup du légionnaire romain; en attendant, nous bivouaquons et nous rions comme des bossus; j'ai quatre bouteilles de champagne qui tombent à pic pour étrenner le futur poste.



DÉJEUNER A BAN-LUNG

17 mars 1895.

Lyautey. — Lettres, I, p. 168.

Na-Ri, 19 mars.

Le point stratégique par excellence que je suis venu reconnaître, base éventuelle de nos opérations contre Ké-Tuong. Je suis tout dans les notes et topos, pas le temps d'écrire. C'est André F.... qui commande ici, c'est sa compagnie; — justement il est à l'hôpital de Lang-Son; pas de veine, de venir si loin pour le rater.

Khuan-Kiet, 20 mars, 11 heures soir.

Encore 11 heures de route, traversé la première arête rocheuse du Caï-Kinh par une brèche magnifique, un vrai coup de sabre, où l'arroyo a peine à passer. Cet actif Gérard a, depuis un mois que ses troupes ont passé ici pour la première fois, trouvé moyen de faire aménager le chemin, des chaussées dans les fonds, des ponts en bambou sur les ruisseaux, et une ligne télégraphique préparée. Il y a ici des prodiges d'énergie, d'initiative et d'action.

Nous sommes ce soir dans une maison thô, espèce de cage à poulets sur pilotis où tout est bambou, plancher à jour, parois à jour, terrasse, toiture. Les enfants sont superbes et familiers, — l'hôte a l'accueil odysséen, — il nous a tout cédé, nous a nourris, souriant et discret; et le voici qui s'apprête à entretenir toute la nuit au centre de la case un feu qui n'est pas superflu au fond du cirque sombre, empli déjà d'un brouillard qui rend mon papier humide. Comment la case ne brûle-t-elle pas, par exemple, c'est le problème.

Dans le coin où j'ai installé pour la nuit mon burnous et ma cantine, je ne suis séparé que par une natte du compartiment qu'ils se sont réservé et j'ai contre mon oreille de gentils rires étouffés d'enfants qui m'évoquent tous les bébés que j'aime bien par chez nous. C'est, comme chez tous les thôs, décidément si attirants, la vie patriarcale, la femme non

avilie, l'autorité du père absolue, le respect de tous pour lui si marqué, — une atmosphère réconfortante de paix, de tenue, de chacun à sa place. Ah! ceux-ci ne demandent bien visiblement qu'une chose, c'est que nous liquidions le pirate et qu'on puisse cultiver en paix! Et véritablement c'est la note générale.

Pho-Binh-Gia, 21 mars.

Au centre du cercle, la capitale de Gérard, encore à peu près un campement, mais vraiment bien situé au carrefour de quatre ou cinq couloirs peuplés, riants et fertiles, entre de hautes lignes de rochers dentelés.

J'ai fait couper aujourd'hui ma première tête. C'était un vieux pirate chinois, récidiviste et repincé ces jours-ci. Les renseignements de Gérard et les miens se sont trouvés d'accord; l'affaire était réglée et l'opération s'est faite à notre arrivée à 5 heures, assez malproprement. Le Doï-lé fatigué s'était fait suppléer et l'apprenti s'y est repris à sept fois. C'était de la très sale charcuterie. Je n'ai pas félicité l'opérateur, mais je lui ai pris son couteau. Par exemple, le Chinois a été épatant, conforme à tout ce qu'on m'avait dit d'eux devant la mort. Pas un cri, pas une émotion, s'asseyant de lui-même au piquet et là, tandis qu'on achevait de beaucoup trop longs préparatifs, racontant tranquillement toutes ses petites dispositions, comment il voulait être enterré, où, qui il fallait prévenir.

J'ai ce soir dans l'oreille, obsédante, le son de cette mélopée tranquille et douce, de cette litanie d'agonisant psalmodiée par l'homme même, — interrompue tout à coup par l'horrible chose; il paraît que je faisais une sale tête. Je ne m'en défends pas, — mais vraiment il faut leur être impitoyable et il n'y a pas un témoin thô qui n'exulte de cette tête qui tombe, au souvenir des affreuses misères endurées.



POSTE DE XECO.

17 mars 1895, soir.

Lyautey. — Lettres, I, p. 170.

Lang-Son, 22 mars, minuit.

Un petit tour de force, de Pho-Binh-Gia ici d'une traite avec un relais, 70 kilomètres, et en ce pays ça veut dire double; un de mes chevaux est claqué en route, je l'avais acheté 25 piastres à Cao-Bang; la perte est mince, mais, si fatigue il y a, j'en ai été récompensé par la satisfaction du Colonel d'avoir aussi vite la botte de renseignements que je lui rapporte, et ç'a été ce soir une joyeuse séance de travail sur les cartes. Dieu que cet homme est intelligent et puissant! Nous nous accrochons fameusement, je voudrais bien que ça dure. La suprême jouissance, si exceptionnelle, de gober son chef, en pleine confiance, en pleine cordialité de rapports!

Ça l'a ennuyé d'être à Hanoï à l'arrivée du nouveau gouverneur, après l'intimité de ses rapports avec le prédécesseur, et il a prétexté le désir de m'attendre avant de répondre à l'appel du Général en chef. Enfin nous partirons dans trois jours; ce que ça m'assomme de retourner à Hanoï, en classe, chez les pions de l'État-Major. Le Colonel me fait de grandes joies en me répétant journellement : « Décidément vous êtes un « homme de brousse ». Pourquoi y être venu si tard? Pourquoi pas il y a dix ans?

Ce que j'aurais donné Saint-Germain, Meaux, Tours même, réunis, pour dix années de cette forte vie! Enfin, l'âge des rêves est passé. Se contenter de vivre en touriste sans prétendre à rien de plus.

Lang-Son, 24 mars.

Première journée de courses à Lang-Son! Une improvisation, tout un débarquement de Chinois, un temps superbe, la piste entre 2 blockhaus pavoisés, une tente, un buffet, deux Européennes, femmes d'employés : je juge à l'arrivée, — énorme! — Le Colonel s'amuse comme un enfant. Ce grand

guerroyeur, cet abatteur de travail, a des jeunesses étonnantes. Le Tong-Doc, préfet indigène, y est venu dans son palanquin (je vais m'en octroyer un pareil), avec toute sa suite.

Lang-Son, 25 mars, minuit.

Grand dîner chez le Tong-Doc ce soir, mi-chinois mi-français, en somme parfaitement indigeste; voulant nous satisfaire, mais ne distinguant pas les nuances, on nous sert pêle-mêle du champagne, du cassis, de la chartreuse verte, du bitter, — *cloaca maxima.* Les chanteuses accompagnent le repas et, pendant trois heures, cela est terriblement monotone; mais, au dessert, elles se lèvent rythmiquement et s'approchent toutes quatre des quatre seigneurs les plus distingués, dont je suis, prennent nos coupes à champagne et nous font boire de leurs mains en nous chantant à l'oreille des mots inconnus qui sont, paraît-il, de poétiques compliments. Le Tong-Doc est seul assis avec nous; ses fils, ses secrétaires, sa maison garnissent, tous debout, le fond de la salle. Un interprète annonce à tue-tête chaque plat, sous ces rubriques : Nids de l'hirondelle, Poisson de la mer, Ailerons de requin, etc., des titres de romance.

Pan, ça y est-il? — en plein dîner une dépêche du Général en chef qui sent la colonne et nous appelle demain à Hanoï; demain matin, en route.



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

CHAPITRE IV

COLONNE DE KÉ-TUONG

Avril — Mai 1895.

Hanoï, 30 mars.

Au Commandant de Margerie.

Ça y est, la colonne est décidée, ou plutôt l'opération, car c'est quatre colonnes qui de Tong-Hoa-Phu, Lang-Son, Pho-Binh-Gia, Thaï-Nguyen, vont converger contre Ké-Tuong, sous le commandement supérieur du colonel Gallieni dont je suis officiellement le chef d'État-Major. Depuis 3 jours, nuit et jour, ordres, cartes; — nous avons donc ici notre petit Madagascar et, enfin, je pars en guerre.

Je reste encore deux jours à Hanoï pour y tout régler avant de regagner Lang-Son d'où nous partirons avec la colonne commandée par le lieutenant-colonel Clamorgan. Nous avons pris ici contact avec le nouveau Gouverneur général, M. Rousseau. Nous arrivions, Gallieni et moi, sans enthousiasme et un peu méfiants. Notre attachement pour Lanessan, nos regrets de son départ, quelque prévention à l'égard de son successeur que nous redoutions de trouver, de par ses origines polytechniciennes et administratives, trop fonctionnaire formaliste et timoré. Nous n'avons eu qu'à nous en louer. Ayant manié en grand les affaires et les hommes, il s'est heureusement libéré

des clichés et, comme début, il a prouvé qu'il ne se dérobait pas aux responsabilités en prenant sur lui de nous autoriser à entrer en campagne. L'homme est séduisant au possible, avec sa noble figure, ses yeux qui regardent en face, sa haute culture et ses bonnes façons. J'en ai reçu personnellement un accueil charmant ainsi que de tous les siens. Inspecteur général des Ponts, sénateur du Finistère, ancien sous-secrétaire d'État, il a débuté comme ingénieur et commandait en 1870 le génie de la division Crémer. Il me rappelle qu'entré avec elle à Dijon, il vint frapper à la porte de mon père comme camarade des Ponts et déjeuna à la maison. Il connaissait fort bien mon oncle M... et surtout G.... Nous nous retrouvons vite en pleine connaissance commune du milieu des Ponts-et-Chaussées. Il a comme chef de cabinet son fils, jeune ingénieur des constructions navales, ami intime du Dr Henri-René Le Marc'Hadour, médecin-major d'infanterie de marine avec qui je viens de fraterniser à Cao-Bang et qui est le toubib favori de tout le deuxième territoire.

Pho-Binh-Gia, 14 avril, Pâques.

Pâques! c'est mon agenda qui vient de me l'apprendre, aucun de nous ne s'en doutait, et nous serons pardonnés pour n'avoir pas soupçonné avant-hier à notre bivouac de Duc-Hin qu'il fût Vendredi saint. J'ai un instant de répit, causons un peu, mon vieux frère; tu as reçu mes cartes, les premiers ordres, tu es au courant; nous partons à midi pour Na-Ri, où nous serons demain soir, au contact. Je viens de rédiger l'ordre de combat, 8 jours d'avance! C'est qu'en ce pays sans télégraphe, sans chemins, les quelques lieues qui séparent les colonnes demandent des jours; qu'on ne communique que par émissaires et en envoyant 3, 4 expéditions. Je t'en envoie une copie pour que tu puisses suivre ton vieux frère d'armes sous son nouvel aspect de fantassin de montagne. La plaine de Pho-Binh-Gia, si curieuse dans sa ceinture de rochers boisés, est semée de bivouacs; et du

mamelon où cantonne l'État-Major j'ai à mes pieds tout cet amusant grouillement du troupier en campagne, si gai, si alerte, si en train. Ah! les bons petits soldats! mais, les mâtins, sont-ils assez durs à faire vivre! C'est ici le problème, le casse-tête. Les coolies se sauvent, toutes les prévisions s'effondrent; je rêve sacs de riz, caisses de farine.

Na-Ri, 16 avril.

Le plus difficile est résolu : en 10 jours, 15 jours de vivres pour 4000 hommes, coolies compris, ont été amenés en ces deux points perdus de Na-Ri et de Ban-Tinh où il n'y avait pas, il y a un mois, cent habitants; et ce soir les fours fonctionnent, les ateliers marchent, c'est toute une petite ville que j'ai à mes pieds. Un pont vient d'être jeté sur le Song-Nagian, 60 kilomètres de fil accrochés aux arbres et aux bambous; nous avons amené avec nous les appareils, et nous communiquons télégraphiquement avec Hanoï et deux de nos colonnes. Je suis assez content que tout ait réussi mathématiquement, sans une anicroche, et vraiment, sans chemins de fer, sans routes, sans intendance, sans habitants, c'est un peu plus difficile à combiner qu'aux manœuvres de France.

Le programme du Colonel, méthodique, prudent, ne risquant rien au hasard, se réalise jusqu'ici sans un accroc. Par son ordre, le colonel Vallière est descendu de Cao-Bang pour nous débarrasser au nord d'un millier de Chinois qui tentaient une diversion et s'étaient installés dans notre dos, au Sud-Est de Ngan-Son. Avant-hier il les a attaqués, ils ont bien tenu, et ce n'est qu'après huit heures de combat qu'il les a délogés du repaire de Lung-Cat — c'est un joli morceau, je le longeais voici trois semaines, rochers et bois. Nous y avons laissé 5 morts et 14 blessés, mais toute notre droite est nettoyée. Vallière redescend sur Bac-Kan pour nous donner la main et refermer, le 23, le cercle dans lequel nous allons enserrer Baky. A notre gauche, notre 1re colonne est arrivée sans

encombre à Cho-Moi. Demain, notre 2e colonne a l'ordre d'enlever Nica où il y a une centaine de fusils retranchés, afin de donner la main à la 1re. Ce soir, l'avant-garde de la 3e s'est portée à Na-Tack, d'où elle donne la main à la 2e à Ban-Tinh, et lance ses avant-postes sur Taï-Lao ; — à droite je viens d'envoyer 4 émissaires pour tâcher de me relier à Phu-Tuong-Hoa par Xe-Co, mais de ce côté, je suis encore en l'air, et sans renseignements, — tu vois que je suis en pleine stratégie. Malheureusement, la consigne a été une marche si lente, si prudente, que je crains que devant notre investissement passif et régulier ils évacuent avant notre arrivée. C'est ce qu'on désire en haut lieu, où l'on craint surtout les affaires, les pertes, tout ce qui peut s'exploiter. Tu juges bien qu'ici, au camp, notre rêve est autre. En tout cas, c'est une fameuse leçon de service en campagne et d'état-major pratique que je prends ici. Allons, bonsoir, il fait chaud, un tas de bêtes papillonnent autour de ma bougie, le papier est mouillé d'humidité tiède; voici 11 heures, je vais me coucher sur la bonne couche de brousse, sous la moustiquaire, seule literie qu'on transporte ici et que mon tirailleur fixe à quatre bambous plantés autour du lit improvisé.

17 avril.

Si tu crois que c'est gai de chercher 1500 kilogs de riz par jour dans un pays vidé! Par suite de deux convois manquants, mes dix jours sont tombés à quatre et me voici acculé ; conférence avec tous les phu-tong, bac-haï, li-thuong et autres fonctionnaires locaux, émissaires envoyés dans tous les cantons, promesse de piastres comptant, et espoir que demain il en affluera un peu; mais je rêve sacs de riz et coolies. Journée d'incidents : 600 fusils signalés sur notre droite et guignant nos convois, le fil coupé à Pho-Binh-Gia. Pas de nouvelles de Bac-Kan, rien de la première colonne; de mauvais renseignements sur les chemins, accès, les vues.

E KETUONG.

1895.

s pour la marche d'appr

Lyautey. — Lettres, I, p. 176.



VUE D'ENSEMBLE DES ABORDS NORD DE KETUONG

Vue prise du col de Taïlao, 22 avril 1895.

(C'est sur ce croquis que le Colonel Gallieni a donné ses ordres pour la marche d'approche.)

Lyautey. — Lettres, I, p. 176.

Le Colonel arpente, soucieux, mais je prends une rude leçon de choses. C'est ce matin que la débâcle imprévue du ravitaillement m'a été annoncée. Successivement sont venus à mon abri les officiers d'approvisionnements, les commandants de colonne, m'apportant les nouvelles désastreuses, se lamentant, déclarant que l'affaire est ratée. Et, sauf de l'exprimer trop bruyamment et verbeusement en paroles inutiles, ils n'avaient pas tort.

Si nous n'avons pas la marge indispensable de nos dix jours de vivres, ne pouvant plus nous ravitailler avant d'avoir atteint le Song-Cau, il n'y a plus moyen de nous embarquer dans cet inconnu. Si donc, d'ici demain soir, je n'ai pas trouvé moyen de combler le déficit, il faudra mettre le Colonel au pied du mur et prendre une décision, retarder et peut-être même renoncer, si nos rabatteurs de riz font buisson-creux.

Pour Gallieni, ce serait plus qu'une déconvenue, un échec matériel et moral et, pour lui à qui tout a toujours réussi, une vraie faillite comme entrée de jeu vis-à-vis du nouveau Gouverneur général. Or, son abri est à dix pas du mien. Il n'a pu matériellement perdre aucune des paroles échangées près de moi. Il est au courant. Pas un des muscles de sa figure n'a bougé. Il ne m'a pas fait une allusion, et, au repas, comme le colonel C... en risquait une, il a rompu les chiens en racontant une gaudriole. Visiblement, il ne veut pas ajouter à l'affolement général et pense que, puisqu'on fait tout le possible, il n'y a qu'à me laisser tranquille, et qu'il y a déjà assez des gens sur mon dos sans s'y mettre lui-même. J'observe et je prends la grande leçon de commandement...

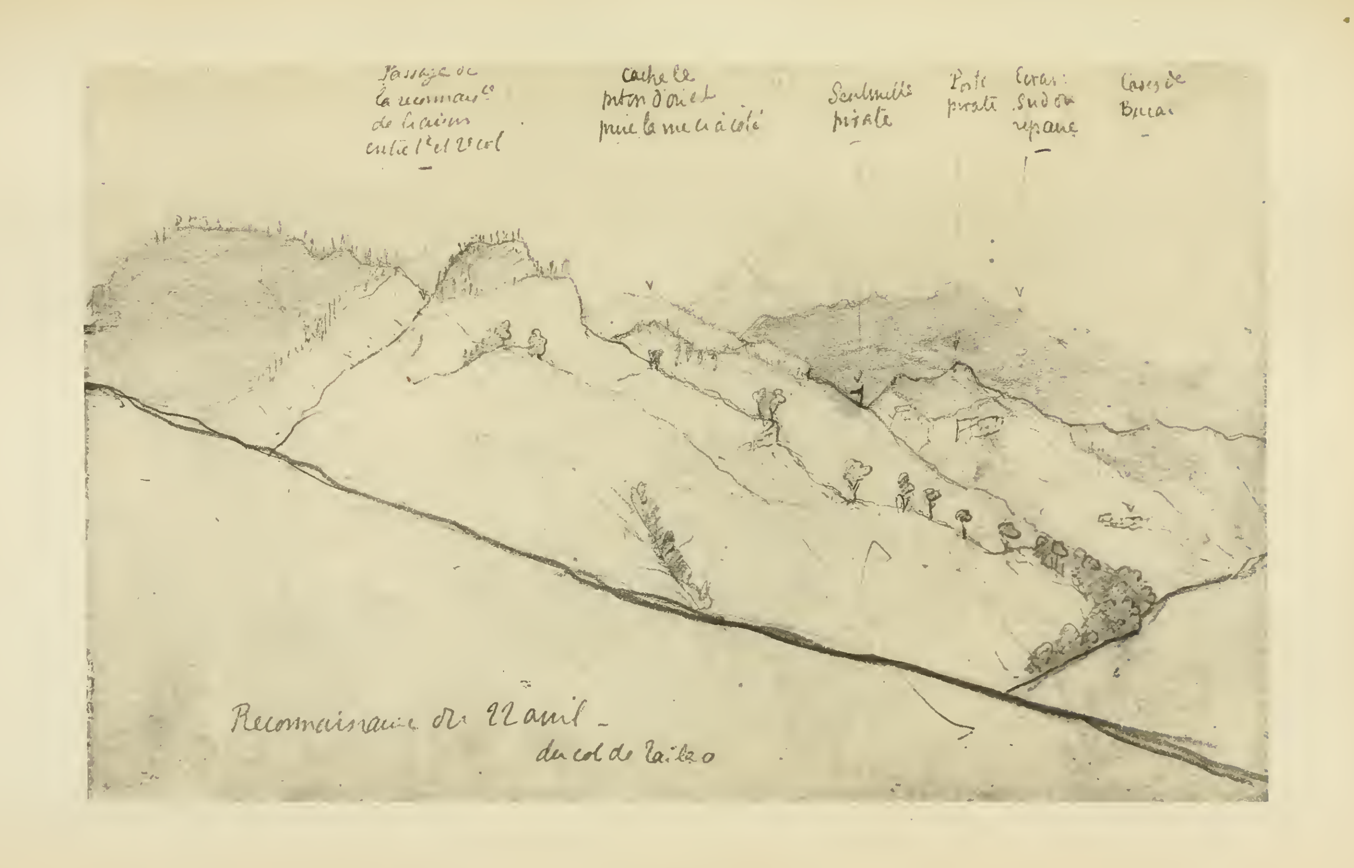
Mais aussi je me souviens de ce qu'il m'a dit à Cao-Bang en m'annonçant qu'il me prenait comme chef d'État-Major. Alors que je me défendais un peu en invoquant mon arrivée récente, mon inexpérience et le peu de services que je pourrais lui rendre, je l'entends me répondre : « Voulez-vous, oui ou non? Vous comprenez qu'en vous le demandant je sais ce que je

fais, puisque voici deux mois que nous sommes ensemble et que je vous juge : mais pas de phrases inutiles. Seulement il faut que je vous mette au point. Auprès de moi le métier de chef d'État-Major n'est pas une sinécure. Je ne veux connaître aucun détail, je veux garder mon cerveau libre pour concevoir et diriger. J'entends qu'aucune difficulté n'arrive jusqu'à moi. Le but seul me concerne. Les moyens, c'est votre affaire. A vous de les tenir toujours prêts, et, avant tous, le ravitaillement en vivres, en matériel, en toutes choses, qui prime tout, parce que c'est la liberté de manœuvre. Oh ! je sais ce que vous allez me dire ! C'est que vous n'en savez pas le premier mot, et vous allez me demander de vous faire un amphi. Je ne vous le ferai pas, sinon autant prendre la chose moi-même en main. Vous êtes entouré de gens au courant de tous les détails, commandants de colonne, officiers d'approvisionnement, vieux routiers de la chose, embêtez-les tant que vous voudrez, mais ne me demandez rien ; du reste, je leur notifierai une fois pour toutes que, quand c'est vous qui parlez, c'est moi qui parle, et qu'ils doivent vous donner et vous dire tout ce que vous leur demandez. Je vous ai jaugé, je crois que ça marchera ; mais, si ça ne marche pas, je vous lâcherai comme une muscade ; dès qu'il s'agit de service, je ne fais jamais de sentiment ; tenez-vous-le pour dit. »

Et c'est pourquoi je me rends compte que, tandis qu'il s'absorbe dans la lecture d'un livre de philosophie en se bouchant les oreilles, il est fidèle à sa doctrine, mais que, si demain soir le riz n'est pas là, je serai jaugé.

Na-Ri, 18 avril.

J'ai fait feu des quatre pieds, trouvé 4000 kilogs de riz, nous sommes sauvés ; mais vraiment ce côté intendant de la vie d'État-Major ici absorbe le reste, et c'est une scie. Enfin demain matin nous levons le bivouac et allons coucher à Na-Tack, a un jour d'ici, sur le chemin de Ban-Tinh ; puis 3 jours de



DÉTAIL DU PRÉCÉDENT, PARTIE GAUCHE.

22 avril 1895.

cheminements à travers bois, brousse et rochers, puis la danse ; mais même sur le terrain, en pleine reconnaissance, la pensée des 1500 kilogs de riz journaliers est une obsession. Je ne peux pas te dire combien est pesante la responsabilité de toute cette nourriture, sur qui tout repose, la santé et le mouvement ; or, dans toute cette région piratée, il n'y a pas trace d'un village de quatre huttes toutes les trois ou quatre lieues ; rizières à l'avenant ; en un mot : rien. Il faut tout prévoir et traîner avec soi et avec assez de marge pour rester libre de ses mouvements.

Na-Tack, 20 avril.

Dans la mélasse, dans un marécage. Un ouragan terrible s'est abattu sur le camp, déracinant les arbres, effondrant les abris déjà dressés, jetant des trombes d'eau dans les paquetages qui s'ouvraient, dans le magasin improvisé, dans le four qu'on venait de creuser en 48 heures et, hélas ! dans les convois en marche ; et voici que ce soir on mange à la hâte le riz mouillé, il sera dans le ventre avant de moisir. Ce soir, la case est relevée, chacun étale ses frusques sur les lits de bambous, où nous sommes au moins sur pilotis. Du coup, nous avons débouché une bouteille de champagne et la gaieté n'a pas failli ; il ne faut pas mettre les pieds par terre en pantoufles, par exemple. C'est un cloaque. La nuit est dégagée, étincelante ; sur le flanc de la montagne, les abris s'étagent parmi la gigantesque végétation. Les feux sont allumés qui sèchent les habits et font chanter les troupes. Quelle pâte de soldats !

Dans la rizière, le peuple des coolies amoncelé autour des foyers se résigne, tout nu, tandis que sèchent les loques. C'est l'*x* que je me pose ce soir ; à côté de mes soldats, dans qui je vois clair, quel mystère celui des mille pensées humaines qui vivent, pèsent et combinent, elles aussi, chez ce peuple chétif, nu et affamé, là, en bas, dans la boue !

Le Colonel m'avait laissé à Na-Ri à une demi-journée d'ici pour régler tout le service de l'arrière, liquider le magasin et

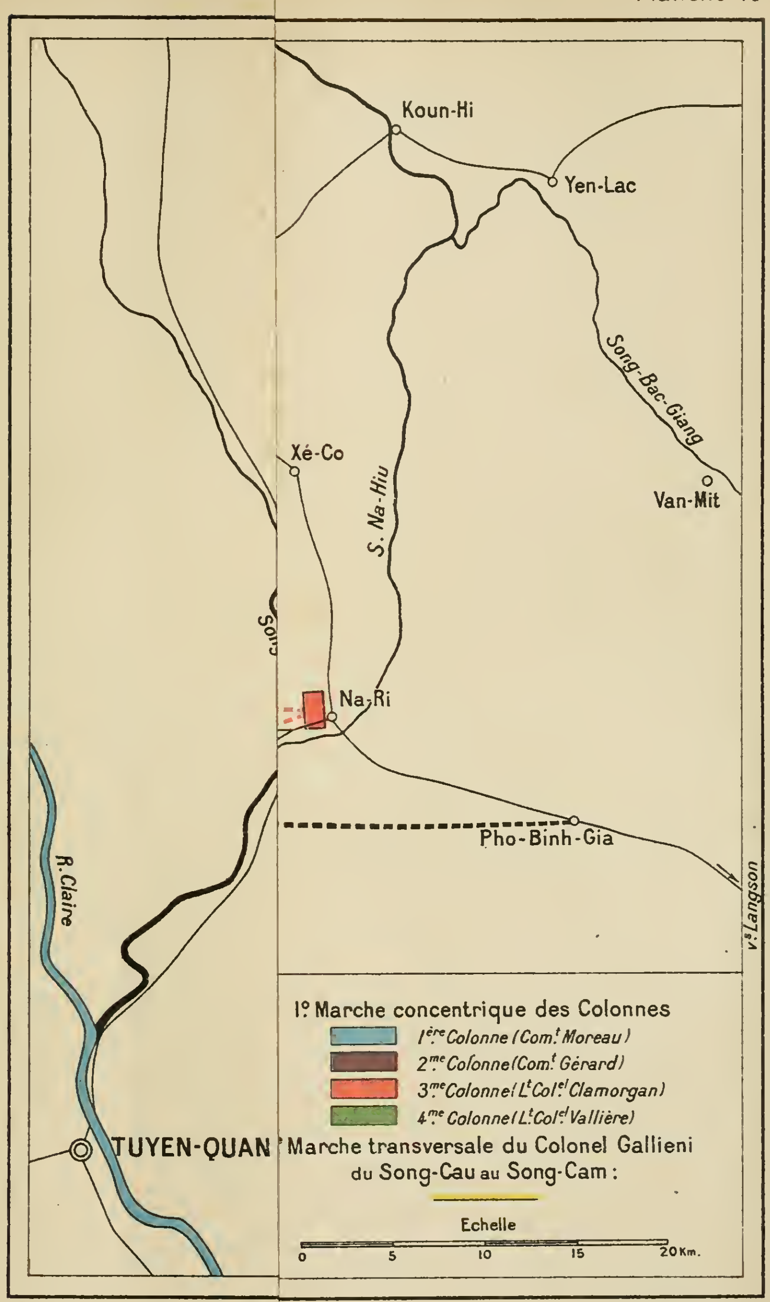
rester le dernier aux nouvelles, puisque désormais nous perdons le fil et allons à l'inconnu. De sorte que j'ai reçu toute la trombe en pleine montagne; je venais de taper dans la queue du convoi, 40 bœufs affolés, sur l'étroite corniche de roc; et puis l'arroyo, sec ce matin, torrent ce soir; de l'eau aux genoux, descente de rocher en rocher par les cascades, la trombe par dessus, l'encombrement du convoi désorienté dans ce passage impossible, j'ai cru que je n'arriverais pas. Heureusement que lorsqu'on n'a sur soi qu'un pantalon et une veste de toile sans chemise, ce n'est pas long à sécher! Eh bien, mon vieux, je jouissais de cette misère; d'être à la vie dure (et cela m'arrive depuis quelque temps), j'en avais, je te jure, un épanouissement intérieur; — c'est le rachat, le rachat des heures perdues, des stérilités d'antan, de la vie traînée bête. C'est la tête relevée, le droit au soleil, les bons souvenirs pour plus tard, réconfortants et sains; — oui, je dormirai mieux ce soir dans mon burnous, sur les grandes feuilles mouillées de lataniers, qu'à l'hôtel de la Sirène, à Meaux! Oh oui!

Ban-Chao, 22 avril.

Enfin, j'ai vu le pirate! un, et pas deux. Le Colonel et toute la 3e colonne se sont portés à l'approche à Ban-Chao, chemin qu'il faut faire à la hache, chaque fois qu'on sort de l'arroyo, ce qui est le plus habituel, — c'est étonnant ce qu'on arrive ici à s'accoutumer à voyager dans l'eau.

Toujours cette admirable végétation d'opéra; pour mes yeux non blasés, c'est le régal, le dérivatif à la fatigue, et je suis encore trop près de France pour passer indifférent sous ces voûtes de feuilles gigantesques, au travers des lianes tressées, des bambous partant au ciel comme des fusées.

A peine à Ban-Chao, l'avant-garde a été poussée à Taï-Lao sur le repaire même, je l'ai accompagnée, et fait la reconnaissance des abords du Nord. Du rocher où je m'étais hissé, en face, sur l'autre versant d'un ravin presque à pic, une longue crête



Imp. Dufrénoy, Paris.



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

déchirée, tourmentée à l'Est, puis s'allongeant à l'Ouest en s'adoucissant. Elle forme écran devant le repaire, elle en est la première ligne; et, au col qui la partage en deux, un pavillon rouge marque un petit poste pirate, devant lequel la jumelle voit nettement le factionnaire qui surveille. Il y a ici, derrière moi, massée et cachée en arrière du col, une compagnie d'avant-postes; les officiers et le colonel C..., commandant la colonne, sont venus avec moi; cachés dans la brousse, nous fouillons de l'œil notre terrain d'attaque; et ce que nous constatons, c'est que c'est un sacré terrain. Quel chaos! précipices, murailles à pic, fourrés tout noirs; et l'artillerie à mener là-dedans! Mais, bien que l'affaire soit irrévocablement fixée à après-demain 6 heures du matin (avec toutes ces colonnes convergentes et si difficilement liées, cette fixation précise est indispensable), je sens qu'autour de moi chacun subit cette étrange et incontestable aimantation du contact.

Ils sont là! C'est la pensée de tous les yeux, et aussi dans tous les yeux cette conclusion : pourquoi ne pas y aller demain? Et pourtant je sens que moi aussi, si je continue à m'hypnotiser sur le pirate et son drapeau, je n'y résisterai pas. Et, comme j'entends à mots couverts que l'impatient X... va demain matin engager le mouvement, je file sans rien dire et tombe à la nuit chez le Colonel, qui m'avait dit de l'attendre demain là-haut, pour lui dire : « Filez dès 4 heures, soyez là-haut à 7 heures, prenez tout en main, sinon les fusils partent seuls, et les bêtises commencent. »

Tai-Lao, 23 avril, 9 heures soir.

Je crains que le pauvre X... ne me le pardonne pas : il avait compté prendre Ké-Tuong tout seul, et je lui ai fait rater son affaire en amenant le Colonel dès 7 heures du matin.

Rien n'est amusant comme les rivalités de ce pays; cette vie de l'infanterie de marine est superbe, mais elle acère les ambitions à un point qu'on ne soupçonne pas et rend les

rivaux féroces. Ils sont ici, sur quatre commandants de colonnes, deux qui vivent depuis huit jours avec le cauchemar de l'autre, hantés tous deux de l'idée que chacun ne pense qu'à *voler* l'affaire à l'autre, manœuvrant tous deux pour échapper au Colonel, faire naître l'occasion d'un coup de main forcé, et se couvrir ensuite du fait accompli. Et mon jeu, à moi, est de lire dans le leur, d'y faire lire mon chef, et de les enrêner.

Enfin, à 2 heures, nous avons, par longues files indiennes, gagné notre place de rassemblement, sans bruit, et par quels chemins, grand Dieu! en se laissant glisser sur le... dos, pour remonter ensuite 2 ou 300 mètres à pic; et l'artillerie de montagne y a passé, et sous 37° de chaleur.

Mais nos partisans ont été éventés et les pirates ont évacué les postes de la 1re crête, le fameux drapeau a disparu, et ce soir nous sommes bivouaqués dans un de leurs postes mêmes, vrai nid d'aigle où les défenses avaient été accumulées, et où il est incompréhensible qu'ils n'aient pas tenu : X... jure que le repaire est évacué, et qu'il faut y aller ce soir, histoire toujours de se le payer tout seul, mais on le calme; et c'est moi seul que le Colonel envoie en reconnaissance, avec une dizaine d'hommes. Je suis moulu, mais j'ai fini, à travers rocs et brousses, par atteindre un balcon d'où je plonge dans la vallée même, ou plutôt dans cet enchevêtrement chaotique où coule un torrent, et qu'ils ont organisé comme une citadelle ; je vois nettement leurs deux réduits, une redoute casematée, et un mouvement qui dénote que, grâce à Dieu, ils y sont encore ; et d'ailleurs, il suffirait comme preuve de voir la répulsion de mon guide à faire un pas de plus et à se glisser, comme je l'en prie, jusqu'aux abords. Enfin, c'est la joie suprême: le Colonel vient de décider l'envoi avant le jour de reconnaissances offensives, prêtes à profiter les premières de la préparation de l'artillerie, et je suis de l'une !



RECONNAISSANCE DU 23 AVRIL 1895,

pour déterminer les emplacements des pirates.

24 avril, soir.

Enfin, vieux frère, ça y est. Après vingt années elle a enfin sifflé, la première balle. Hélas! ça n'a pas été assez méchant! sauf comme terrain; le Colonel, avec toute son expérience de guerre, dit n'avoir jamais vu de conditions de terrain plus dures. Tant mieux! A 4 heures, avant le jour, mon groupe de reconnaissance commençait à ouvrir son chemin dans la brousse, au coupe-coupe, ce couteau indigène, bon à toutes les besognes; le commandant du groupe, capitaine Granet, vieil alpin flegmatique et toujours content, deux lieutenants, un Lorrain, Abel, qui débute tout réjoui avec un énorme ventre qui fraye la brousse, un Breton allant et calme, Cloarec, 50 Européens, 100 tirailleurs, 10 partisans, un mauvais guide.

Et puis alors, sitôt le jour levé, une dégringolade le long de parois à pic (550 mètres de relief, mesurés au baromètre), un effort musculaire, une gymnastique surmenée, les mains en sang, les habits déchirés, des chutes à chaque instant, des meurtrissures. A un moment nous nous trouvons au sommet d'une muraille de 6 mètres dont il faut couler pour gagner une étroite corniche au-dessus d'un précipice de 80 mètres, la tête hésite; un sergent gymnaste et le capitaine alpin donnent l'exemple et osent la descente, en saisissant les lianes, en plaçant le pied dans quelque trou; un tirailleur se casse les reins, et moi, cinquième, sous les yeux de cette troupe, il faut bien que je passe aussi et sans broncher, malgré mon diable de vertige.

Jamais de ma vie je n'ai eu une angoisse pareille; et quand, plaqué au roc, suspendu par les mains à une touffe de bambous, j'entendais d'en bas le sergent me crier : « Mon commandant, portez le pied à 0 m. 50 à gauche, il y a un trou, lâchez la main, et, en la laissant pendre, vous trouverez une autre touffe », je t'assure que je ne donnais pas dix sous de ma peau. Je n'ai pas cessé de douter, pendant les 20 secondes qu'a

duré cette désescalade, que la fin de ma destinée ne fût au fond de ce précipice vert que je me défendais de regarder. Enfin, tout le monde est passé, nous sommes sur le palier; mais ce qui vous est un fameux cordial, c'est qu'au même instant (il est 6 heures) le canon tonne au fond du cirque, et avec une précision mathématique s'ouvre le feu de l'artillerie des trois colonnes, sorties de la main depuis huit jours et amenées par leurs chefs respectifs, à l'heure dite, au point dit, à travers ce chaos. Le fort casematé est à 200 mètres de nous, avec de beaux pavillons rouges; les obus y tombent, c'est un désarroi. Nous en sommes encore séparés, quoique à si petite portée, par un abîme qui représente deux heures de gymnastique; mais ils nous ont vus, ainsi qu'une colonne qui, comme nous, coule du rocher d'en face; ils nous tirent dessus. De notre palier, nous ajustons quelques bons feux de salve. Personne des nôtres n'est touché; chez eux, on tombe. En même temps les obus mettent le feu au fort, au repaire, au village, à la belle maison de Baky que nous voyons à nos pieds. On a la frénésie d'arriver; mais quand il s'agit de glisser des rochers, de hacher des arbres, d'ouvrir la brousse la plus serrée, il n'y a pas d'enthousiasme qui fasse, et ce n'est qu'à 8 heures que nous débouchons dans la gorge, au pas gymnastique, y entrant juste en même temps que le groupe d'en face.

Hélas! canonnés, tournés, cernés, ils n'ont pas attendu l'assaut, et on les voit fuir à travers la brousse et les rochers, lançant quelques coups de fusil, abandonnant armes et drapeaux. Enfin, j'entre 3e dans ce fort conquis, ravi, mais navré de l'assaut manqué. C'est égal, quand, les pavillons enlevés, j'ai eu fait planter le pavillon au sommet d'une des redoutes, les trompettes sonnant au drapeau, et envoyé au Colonel un billet portant : « Nous y sommes! » ç'a été un petit frisson qui valait tous ceux d'antan après un succès mondain.

La jolie demi-heure que nous avons passée là, à nous déharasser! La gorge serrée entre deux murailles mi-rocher, mi-verdure, un charmant ruisseau de montagne, clair et casca-

dant, des ruines fumantes, une petite pagode intacte, et toute la joyeuse détente du succès acheté sans pertes, mais au prix de rudes fatigues; les hommes barbotent au ruisseau; on casse une croûte; les soldats indigènes, en quête de butin, fouillent les cendres; j'arrache devant la pagode un bâton couvert d'inscriptions. Et quelles tenues! plus de couleur aux vêtements, des trous reprisés avec de la ficelle, les poitrines nues, les pieds qui saignent; mais on rigole.

A la sortie opposée du repaire, vers Pa-Cop, en entend reprendre le fusil et le canon. C'est le point de rendez-vous général donné par le Colonel; il doit y être avec le gros de la 3e colonne et s'y relier avec la 1re. Allons-y. En suivant la gorge dans toute sa longueur, couloir étroit, où ils avaient à chaque élargissement un village, à chaque étranglement une accumulation de défenses qu'ils n'ont abandonnées qu'en se voyant pris par le fond du cirque par où jamais ils n'avaient attendu (les prisonniers en témoignent) que des chèvres ou des éboulements : nous avons éboulé, voilà tout. Jusqu'ici, on n'avait envisagé l'attaque du repaire que par son entrée normale, et le général Borgnis-Desbordes y avait échoué; on s'était depuis accoutumé à regarder Ké-Tuong comme imprenable; et de là, le honteux traité financier avec Baky. Dès la première minute, le Colonel a eu son plan fait : démonstration par l'entrée normale, vraie attaque par les côtés imprévus; c'est son cliché, et c'est avec lui qu'ici comme au Soudan il réussit tous ses coups, sans perte. Avec ces ennemis primitifs et peu calculateurs, frapper l'imagination et surprendre, voilà sa formule.

En reprenant par le revers toute cette accumulation de défenses hérissées, nous constatons au prix de quelles pertes et de quel temps on eût réussi, et encore! à les enlever de front. Je suis resté seul pour donner un ordre, en arrière; ma solitude tente un fuyard resté dans la brousse, et un coup de fusil tiré de moins de 50 mètres me passe sous le nez; j'envoie deux coups de revolver, je vois un grand chapeau qui s'enfuit, et c'est tout. Radieux de collectionner la sensation.

A Pa-Cop, le ralliement est sonné, tout est fini, la 1re colonne a enlevé les postes avancés de l'Ouest, la 3e ramasse quelques fuyards. Il est 10 heures. Sous la pagode, les États-Majors déjeunent en bras de chemise, on débouche le champagne, il fait 35° à l'ombre, on me sacre caporal au 9e de marine et le Colonel me fait cadeau d'un des drapeaux du fort de Baky !!!

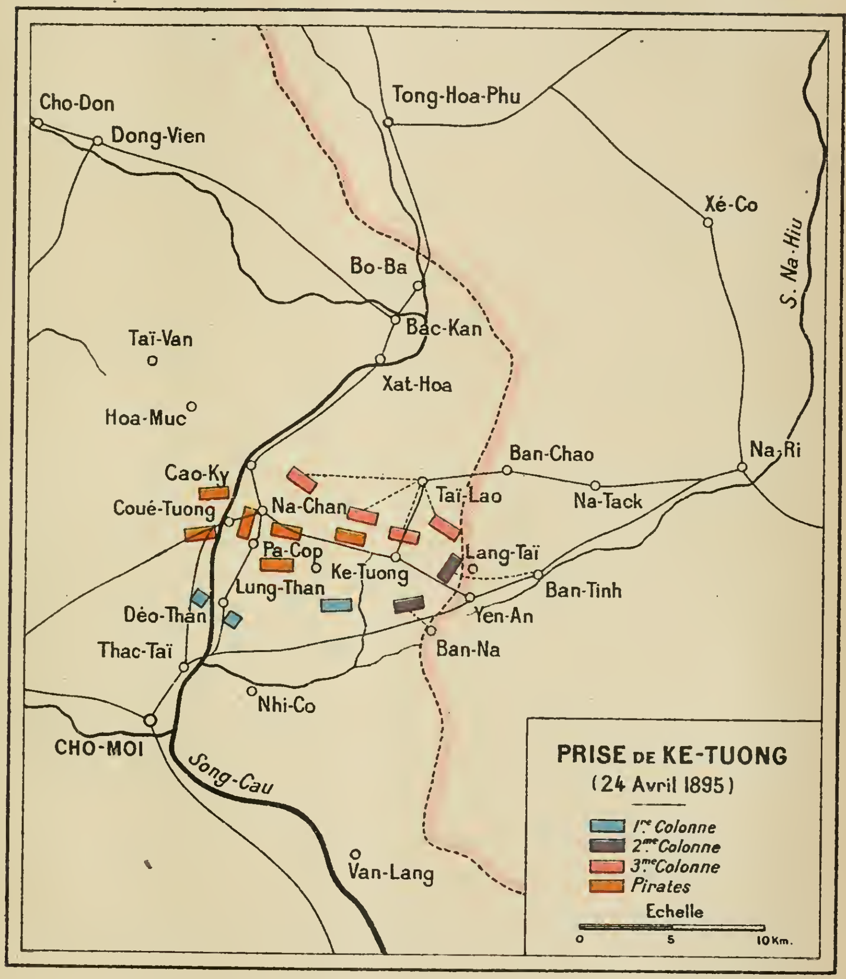
Ce soir, nous avons porté notre campement au Song-Cau, notre Jourdain, ces 60 kilomètres de rivière que, de Cho-Moï à Tong-Hòa-Phu, les Français n'avaient encore pu déboucher. Le bon bain ! Il est d'ailleurs forcé, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de passer le fleuve qu'avec de l'eau à la ceinture au gué le meilleur.

Et les dépêches, les ordres, les papiers commencent, et depuis 3 heures du matin la journée est bonne.

Dans le Song-Cau, 25 avril.

Au même point.

Journée de remise en ordre, de ralliement; deux colonnes sur trois sont encore empêtrées dans les montagnes. L'artillerie en redescend seulement. Chaleur trempée. Le Colonel eût voulu poursuivre. Mais les troupes sont harassées. — On a retrouvé vingt-deux cadavres dans les bois. Dé-Nguyen, le chef le plus sérieux, a le bras cassé d'un éclat d'obus. Deux têtes de fuyards pris tirant se balancent maintenant devant la maison de Baky; celui-ci erre dans la montagne. Un petit parti a réussi à emmener le télégraphiste Sabot, leur otage, motif de tout ce tralala ; ce serait bien joli de le reprendre, mais le hic, c'est que c'est dur, sans le faire tuer ou torturer. Enfin on essayera après-demain, parce que demain les chefs de colonne demandent un repos ; et puis toute notre base de ravitaillement est changée, et je ne travaille depuis ce matin qu'à réalimenter tout ce monde.



Imp. Dufrénoy, Paris.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Hoa-Muc, 26 avril.

Journée de guigne pour moi, de veine pour l'ensemble. Hier soir à la nuit, des émissaires arrivent du brave capitaine Bulleux, de Bac-Kan, qui a connaissance d'un gros de fuyards arrivant sur lui, et demande qu'on coopère. Le Colonel cueille les trois groupes les plus rapprochés et part à 4 heures de nuit, me donnant le chagrin, que je ne discute pas tant il est rationnel, de me laisser pour achever de tout régler, donner l'ordre de mouvement général et assurer toute la grande coulée ultérieure de vivres, au Nord, sur Bac-Kan. Du reste, il me console en ne croyant pas au succès du coup de main, il fait un temps de chien; depuis 2 heures de nuit, nous recevons l'orage. Le Song-Cau a monté de 1 mètre et on ne cueille pas les pirates par ces temps faits pour eux.

Tout de même j'active, je fais pivoter tous mes commissaires, officiers de ravitaillement, je casse une croûte rapide chez mon cousin F***, dont l'abri s'est effondré sous l'orage et dont la compagnie patauge dans un cloaque ; à 9 heures je suis sûr des 800 coolies nécessaires, de mon riz, de mes bœufs, de mes munitions; tout cela commence à monter; vite une section de tirailleurs d'escorte, et, en 4 heures de marche forcée, je viens taper dans le Colonel, hélas! trop tard. A 7 heures du matin, ils ont donné dans le gros de la bande, qui les a reçus à coups de fusils, au débouché d'une clairière, et qu'après un petit désarroi ils ont ramené sur Bulleux, venant du Nord, bien embusqué. Entre deux feux, vingt-cinq pirates sur le carreau, une vraie débâcle; et sous mon nez, devant la pagode de Hoa-Muc, se balance la tête du chef Linh-Nguyen, traqué depuis des années, tué des premiers, malgré son Lebel et la grande sapèque d'or, vieille curieuse médaille, don des vieux empereurs, que le Colonel me tire de sa poche. Je grinche un fameux coup, et d'ailleurs le Colonel se montre navré d'avoir dû me laisser; il ne pouvait faire autrement, ce qui est vrai, et je l'aime rudement.

Bref, nous sommes là, campés avec les troupes venues de Bac-Kan, la liaison est faite. Pour la première fois depuis la conquête, la communication est établie entre le bas et le haut Song-Cau; ç'avait été jusqu'ici le domaine réservé dont je vous ai tant parlé, et, depuis ce matin, nous sommes les premiers Français sur la route que nous foulons.

De Hoa-Muc à Bac-Kan, 29 avril.

En remontant la vallée du Song-Cau, resserrée entre deux murailles de verdure, une orgie de végétation; c'est superbe. De l'épaisse masse des arbres sombres sortent en clair d'immenses palmes, de ces palmiers de serre que tu connais, sans tronc, largement épanouis, ici démesurés. A chaque instant, on passe le fleuve à gué, et c'est une joie des yeux que cette file indienne qui clapote, si bigarrée, parmi ce ruissellement de palmes arrondies sur l'eau, de lataniers éployés, de bambous fusants, de fougères colossales.

Il n'y a plus de route; depuis des années l'homme n'est pas passé là. Parfois une trace de la vieille route mandarine, même une borne avec de grands caractères; mais tout a disparu sous la brousse, sous cette étonnante végétation qui pousse de 6 mètres en un an. Et c'est à la hache toujours qu'on s'ouvre le chemin, ou bien on s'arrête devant de brusques coupures, et alors c'est la glissade et l'escalade; à la quinze ou vingtième, le Colonel lui-même, qui est entraîné, s'exclame par un : « Ah! non, zut, assez! » Ce qui fait mon admiration, c'est l'artillerie dont les malheureux coolies hissent les pièces et les affûts à chacune de ces grimpettes, puisqu'il n'y a pas ici d'autre moyen de transport que le dos d'hommes. La chaleur de bain-marie de ce pays; nous avons de bonnes têtes ruisselantes, et c'est une journée rude, sans le dérivatif des coups de fusil; nous en entendons bien à droite, un groupe de flanc qui cueille un débris de bande. Ce soir, à Bac-Kan, une tête encore se balance devant notre camp; c'est une habitude à prendre.

Bac-Kan, le point stratégique, le nœud de communication, dont l'occupation hantait les rêves de l'État-Major ; nous y restons demain ; mais j'ai déjà tant de peine à arracher aux ordres le temps de cette page quotidienne que je remets à demain le coup de rasoir sur Bac-Kan.

Ce soir, toutes les colonnes viennent d'y converger, 7000 fusils, 500 coolies, 7 canons, ça fait un joli camp dans la plaine au pied du mamelon où nous avons planté notre fanion ; autour grouille un faubourg de 2000 indigènes réfugiés de partout, paysans traqués par les pirates chinois, qui n'attendaient que notre arrivée pour reprendre leurs champs. En attendant, nous nourrissons ces affamés ; mais c'est la jolie conclusion pratique, consolante et politique de notre affaire. Bonsoir !

Bac-Kan, 29 avril.

La route du Song-Cau est ouverte, — 4000 fusils ont passé ; de Cho-Moï à Bac-Kan et de Bac-Kan à Tong-Hoa-Phu une petite journée, de Tong-Hoa-Phu à Cao-Bang trois jours, c'est la réouverture de l'ancienne grande voie médiane du Tonkin, de Hanoï à Cao-Bang, que j'étudiais il y a un mois. Derrière elles, les troupes en passant ont laissé des postes à Cho-Moï, Déotham, Caoki, Hoa-Muc, le poste de Bac-Kan s'installe ; à l'abri de chaque poste les villages vont se reformer, les rizières se cultiver ; dans un mois, le télégraphe sera posé par nos soldats entre Bac-Kan et Cho-Moï, et la route commence. C'est le triomphe de la méthode Gallieni, administration et conquête connexes, celle-ci n'ayant d'autre but que celle-là ; il n'y a pas 24 heures qu'il a pris pied quelque part, que les autorités indigènes sont convoquées, les services répartis et que l'organisation commence. L'idée générale ne le quitte jamais. C'est la joie de vivre avec cet homme. Conquérant, explorateur, chef de guerre par excellence, il est l'antipode du caporal, je dirai presque du militaire dans la conception officielle et routinière

de ce mot en France. La forme, le rapport, les clichés, les hiérarchies même n'existent pas pour lui. Le *résultat*, c'est son but unique, et comme conséquence l'infinie souplesse des moyens et le libre emploi des instruments ; pour un rien, il mettrait ingénument un colonel sous les ordres d'un capitaine plus malin. Et il est breveté ! ce que du reste, il s'en f.... Moi, je l'adore comme il est, ce contempteur des conventions, ce haïsseur de toute la bureaucratie galonnée.

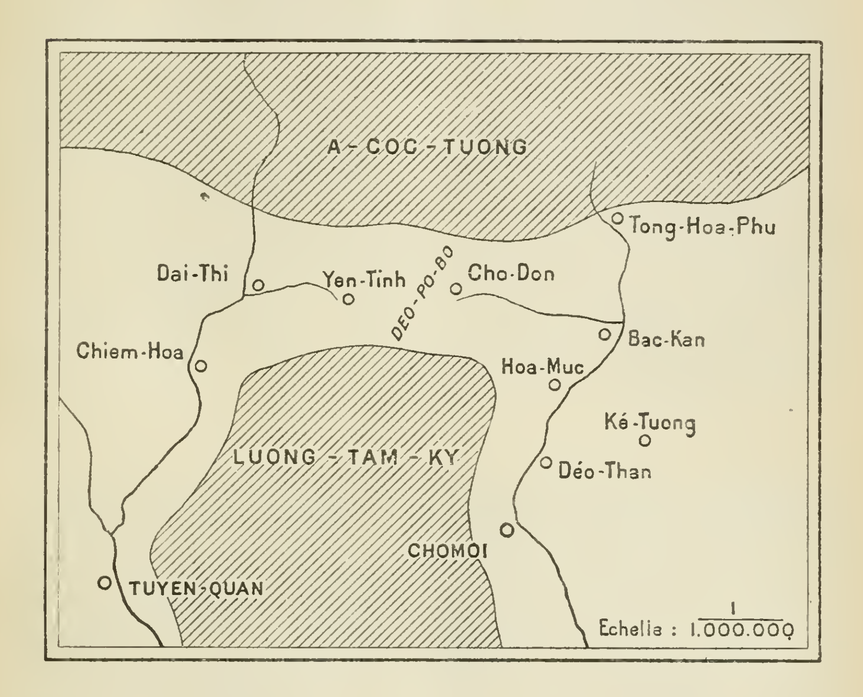
Bac-Kan est au coude du Song-Cau qui, jusqu'à sa source, prend le nom de Song-Dong-Vien, et assure une route naturelle, mais inconnue, avec la vallée du Song-Gam et de la Rivière Claire, qui forme l'axe du 3ᵉ territoire militaire. Actuellement, les deux territoires ne se relient pas, séparés par la fameuse *part du feu*, la grande zone ininterrompue occupée par les seigneurs Baky, Luong-Tam-Ky, Hong-Cau, A-Coc-Tuong, jusqu'à la Chine. Nous venons de régler Baky.

Nous avons l'interdiction formelle de régler Luong-Tam-Ky ; mais ce que nous pouvons, c'est isoler Luong-Tam-Ky (qu'on a la faiblesse de réserver encore, bien que sa main soit partout, et que nous nous heurtions à ses bandes à chaque pas) en coupant sa communication avec le Nord, d'avec la Chine, d'où il tire ses armes, ses munitions et son argent.

Le parti du Colonel est pris. Bien que l'opération qui lui avait été confiée soit terminée et qu'il ait l'ordre de ne pas aller au delà, il satisfait la lettre de ses instructions, en disloquant de Bac-Kan : 1° la 3ᵉ colonne qui retourne à Lang-Son ; 2° la 2ᵉ colonne, Gérard, qui rentre dans ses postes, sauf un détachement de 2 compagnies, commandé par Gérard lui-même et qui va nous servir d'avant-garde ; 3° les troupes du colonel Vallière et du cercle de Cao-Bang. Celles-ci, tandis que nous opérions contre Ké-Tuong, se sont jetées sur les 1 000 pirates chinois qui avaient envahi la région Nord de Tong-Hoa-Phu, et menaçaient notre flanc droit, et en huit jours les ont accablés. Elles ont eu une belle affaire à Lung-Cat, au Nord-Est de Tong-Hoa-Phu, où les Chinois, armés de Lebel et

de Winchester, ont tenu huit heures, où il a fallu l'assaut à la baïonnette et où nous avons perdu 22 tués. Elles sont venues ici nous donner la main, victorieuses, entraînées; et ç'a été une jolie étreinte entre Gallieni et son vieux Vallière du Soudan, qu'il retrouve toujours au bon endroit, au bon moment.

Bref, 3 colonnes disloquées, le Colonel profite de ce qu'il n'y



a plus de télégraphe avec Hanoï et prend sur lui de garder la 1re colonne (commandant Moreau; chef d'État-Major, le capitaine Chabrol, mon collaborateur du 2e bureau à Hanoï), une partie de la 2e Gérard, pour ouvrir la route Bac-Kan, Daï-Thi, c'est-à-dire la communication Song-Cau, Song-Gam, bref la première coupure dans la part du feu, que devant le fait accompli on sera bien forcé de lâcher. Il portait cette idée, n'avait rien voulu en dire pour n'être pas arrêté, la dévoile ce matin avec départ pour demain.

Seulement c'est l'inconnu: pas de route, pas un habitant sur cette ligne qui n'est depuis trente ans qu'un chemin de

ronde de pirates, coupée par tous leurs passages; personne n'y est allé depuis dix ans. Désaccord absolu sur le temps, les distances; ni une carte ni un croquis ne tiennent debout, et je passe une journée avec le commandant Gérard à interroger les indigènes, à noter leurs renseignements, à leur faire tracer par terre des topos en terre avec des cailloux, ce qui est ici le pratique moyen. Cependant le Colonel reçoit par émissaire l'ordre de félicitations du gouverneur pour Ké-Tuong, fait le sien que je t'envoie; on vient nous dire que la bande qui détient le télégraphiste Sabot, traquée, est à 2 jours d'ici, cherchant avec d'autres à gagner le Nord. Raison de plus; et, bien qu'en fin de journée nous n'ayons abouti qu'à des renseignements vagues et à un guide douteux, en avant dans l'inconnu! La saison devient très dure, la pluie menace. C'est très risqué, mais le Colonel a son étoile; demain matin, départ à 4 heures.

11 mai.

Treize jours après, en flottille, descendant la Rivière Claire entre Tuyen-Quan et Viettri.

À MON FRÈRE. Voici treize jours passés et des plus rudes; c'est fini. La 1re colonne, après un joli tour de force, s'est embarquée à Tuyen-Quan, sur une flottille de 60 sampans. Et après les fatigues excessives, les inquiétudes, les marches dans l'eau, les nuits sous la pluie, c'est une délicieuse détente. Le sampan du Colonel est en tête, et les 60 suivent avec leurs proues en bec et leurs roufs en bambous, battant le fleuve, large et rapide comme le Rhône, de leurs grands avirons; après de terribles orages, le temps s'est dégagé; le fleuve, les rives, les montagnes sont empourprées de soleil; et des visions d'histoire surgissent.

Rien de moderne, pas de vapeur; de vraies galères où rament de petits sauvages, jaunes et sordides, et qui portent une petite armée d'hommes bronzés, brûlés, dont les vêtements et les figures ne datent plus : Homère ou Augustin Thierry? Les bateaux d'Argos ou les barques normandes

remontant les grands fleuves français? Allons-nous brûler Troie, piller Saint-Martin de Tours? 15 ou 20 hommes de guerre par embarcation, les chevaux, les coolies, tout enfin; et chacune a son pavillon; les hommes, presque nus, baignent leurs pieds meurtris par tant de marches, détendent leurs muscles rompus. Mais il n'y a pas de vrais malades, et ils ne demandent qu'à recommencer, parce qu'ils sont emballés par leur chef; et cette navigation est joyeuse, élégante, imprévue, guerrière. Le Colonel rappelle ses descentes de grands fleuves au Soudan, avec d'autres troupes, d'autres colonnes: et le souvenir du passé ne nuit pas au présent, comme l'atteste son ordre d'hier soir, que je vous envoie et qui a son prix, parce que Gallieni est le plus net, le plus sobre, le moins élogieux des hommes, et que les nombreux, qui ici l'ont suivi ailleurs, attestent que, pour qu'il ait dit cela, il faut qu'il l'ait pensé 10 fois.

Sans avoir eu le temps de vous écrire, j'ai assez de notes sur mon agenda pour refaire mon journal, et je vous le reprends au 30 avril, départ de Bac-Kan. Mais voici la nuit venue; le Colonel a donné l'ordre de stopper, j'ai fait le signal, les 60 galères convergent mollement et s'accrochent à la rive panachée de bambous par de belles voltes qui laissent sur le fleuve des sillages luisants. Les feux s'allument, la soupe fume, les chants montent sous la vieille lune, indulgente et propice.

On repartira à minuit; tout s'endort dans les sampans, protégés par un demi-cercle d'avant-postes, et je m'installe délicieusement sur ma cantine, au centre de ce camp flottant, à ramasser pour vous les notes de mon agenda.

Pendant 3 jours, les 30 avril, 1er et 2 mai, nous avons remonté le Song-Dang-Vien, de Bac-Kan à Cho-Don, c'est-à-dire à ses sources; une belle vallée de montagnes. Au nord, le

gros massif de Phia-Bioc, noir de forêts, où se réfugient alternativement les habitants traqués par les pirates, les pirates traqués par nous. — Actuellement, ils y sont les uns et les autres, les premiers n'étant pas encore assurés de notre installation définitive et terrorisés par trente ans de revers; les seconds expulsés d'hier. — Au sud, les montagnes du pays de Luong-Tam-Ky, dont toutes les transversales aboutissent sur le chemin que nous suivons par de petites vallées étroites, dont nous occupons successivement tous les débouchés. Et, à chacune d'elles, les abris tout frais, les pas récents, les traces foulées témoignent du désarroi que jette dans leurs habitudes cet imprévu mouvement tournant. Sauf ces repaires vides, pas une trace d'habitant ou d'habitation; quelques cases à demi ruinées nous servent encore d'abris le 30, puis c'est tout; le désert; et pendant sept jours nous n'allons plus rencontrer ni habitant, ni vestige d'habitation, ni de culture, rien de mains d'hommes que ces abris de bandits improvisés pour une nuit au milieu de la brousse.

C'est le désert, non pas la grande plaine fauve et brûlée, où la course est sans obstacle, celui que tu connais, mais le désert de végétation vierge où la haute brousse de 6 mètres, la liane, ont tout envahi, tout recouvert, où il n'y a plus traces de chemins, ni même de direction. Heureux lorsqu'on a l'arroyo, comme ici; on le suit, voilà tout; c'est la marche dans l'eau continuelle; on s'y accoutume bien vite, mais là même il faut hacher, couper, car la voûte verte s'est abaissée sur le torrent, inextricablement enchevêtrée de bambous tombés, de lianes tressées. Ce serait charmant, sans cette préoccupation du chemin à ouvrir, de l'heure qui marche, sans avancer; du moins est-on à l'ombre et, sous les 35°, c'est un fameux gain.

Quand par hasard un incendie de brousse sur un passage récent ouvre un peu le champ, on a la vision d'une belle vallée, très fertile, prête à tout, vivifiée par cet arroyo si clair, sans autre obstacle à la route à venir que la brousse facile à ouvrir, et où, en quelques mois, notre occupation aura ramené avec la

sécurité, la vie, la culture. De la montagne où ils se morfondent, les habitants reviendront vite, et ce sera amusant de donner ce coup de baguette. Heureux l'officier qui aura ce cercle!

Gérard et ses deux compagnies nous précèdent à trois heures de marche, ouvrant à demi le chemin que 50 de nos tirailleurs, notre avant-garde, armés de coupe-coupe, achèvent d'élargir; 2 km, 2 km 1/2 à l'heure, voilà notre tarif.

On part à 5 heures sonnant, au petit jour; à 4 heures debout; les abris de bambous et de feuilles de lataniers dressés pour la nuit restent, témoins de quelques jours de ce passage de 2000 hommes; je prends la tête avec mes coupe-coupeurs, consultant la boussole, les foulées de la veille, les brisées laissées par Gérard, recevant une ou deux fois dans la marche un émissaire de lui, avec toujours les mêmes messages : « traces récentes », « prenez le petit arroyo de gauche, la brousse devient impénétrable », « le guide ne sait plus rien, je marche à la boussole sur l'ouest ». Quand la chose en vaut la peine, je renvoie un billet au Colonel; et vraiment je les garde, ces petits billets que je trouve aussi distrayants que le *Figaro*, à travers ces longues marches dans l'inconnu.

En tête-à-tête avec mon interprète et le pseudo-guide que nous avons pris à Bac-Kan, le seul qui connût de nom Cho-Don, où il y avait un marché il y a dix ans et où il n'est pas allé depuis.

Et encore d'autres distractions, les traînards de Gérard, un fiévreux qui grelotte, un blessé que ses pieds en sang laissent échoué sur un caillou de l'arroyo, un coolie crevé.

On marche ainsi jusqu'à 11 heures, 11 heures 1/2, presque sans halte, pour éviter les heures torrides, et puis l'installation n'importe où, dans la brousse. Cela, c'est étonnant; tout ce qui est indigène, tirailleur, coolie, a le don de l'installation improvisée. En une heure ils vous ont bâti un village de bambous et de feuilles, de vraies maisons qui eussent fait notre joie dans notre enfance, et qu'enfants eux-mêmes ils fignolent avec

amour, taillant des fenêtres, inventant des compartiments. C'est presque aussi vite debout que des tentes, avec, en plus, de vraie ombre et de vraie fraîcheur.

Cette forêt a, pour les nouveaux venus comme moi dans la vie tropicale, deux choses extraordinaires.

D'abord, malgré l'aube, la non-sensation de fraîcheur de nos forêts de France annuellement rajeunies. Ici tout le feuillage est persistant, cette voûte ne se découvre jamais; et c'est, depuis des siècles, une accumulation de pourriture humide et chaude, d'où monte la fièvre.

C'est ensuite l'absence d'oiseaux ; mais par contre la multitude d'insectes bourdonnants, de cigales munies d'un appareil plus bruyant qu'une crécelle, assourdissantes ; toutes les sales bêtes de la création, mille-pattes, sangsues, fourmis, on est dévoré ; et dans le nombre il y en a de bien étranges, et un naturaliste, que je ne suis pas, en ferait sa joie ; la plus curieuse est une feuille qui marche, une feuille verte, veinée, pointue, mais dont la tige coupée est une tête, la pointe une queue, et sous laquelle il y a de petites pattes invisibles.

Dong-Vien, Cho-Don, Yen-Tinh sont des étiquettes dans l'espace ; noms d'un point de vallée où il y eut jadis, il y a très longtemps, un marché, un village, où il n'y a plus rien que la brousse, mais où il y aura de nouveau demain villages et marchés, parce que ce sont de magnifiques emplacements, plaines à rizières, nœuds de vallées.

Dong-Vien surtout, où nous campons le 1er mai, est, au croisement de quatre vallées, une place à ville ; nous y laissons un poste, une centaine d'hommes : et c'est une drôle de sensation que de laisser là, dans ce néant, avec un mois de vivres et une réserve de munitions, les camarades qui dès demain vont défricher le mamelon, s'y retrancher, appeler la vie, et avec qui demain nous allons couper le câble. Il en restera sur le carreau, à en juger par l'odeur de fièvre qui monte du sol. La vallée est humide et brûlante, et à la nuit se couvre de myriades de mouches à feu ; une vision de féerie que ces petites lampes

électriques qui tombent sur votre papier, dans votre timbale, sur le nez du voisin.

Dans le cirque de Cho-Don, le 2 mai, nous recevions, par émissaire, une nouvelle étonnante : le jour de notre départ de Bac-Kan, le capitaine Bulleux, que nous y avons laissé commandant le nouveau poste, avait reçu avis que la bande qui détenait le malheureux Sabot, de plus en plus traquée, cherchait une issue qui allait l'amener dans nos jambes ; il avait lancé à ses trousses 40 tirailleurs et partisans, de manière qu'elle tombât sur nous ou sur lui. C'est lui qui l'a cueillie et vient, à la nuit, de les surprendre et de leur enlever Sabot.

Ceci est énorme, puisque c'était tout le motif de notre expédition, et que c'est la *première fois* qu'un Européen capturé par les pirates est délivré de vive force, la première fois qu'on ne le rachète pas à coups de 100 000 piastres, servant ensuite à amasser contre nous des armes et des cartouches. Le Colonel et tous sentent que l'événement est la condamnation de la politique des piastres et que désormais, en pareil cas, c'est à la force qu'on aura recours. Du coup, la colonne est payée, car, quoi qu'elle coûte, ce sera moins cher que la rançon de Sabot.

Le Colonel exulte, les fatigues sont oubliées, nous couvrons d'argent les émissaires pour porter la bonne nouvelle, et le Colonel fait l'ordre du jour suivant :

« Le Colonel commandant est heureux de porter à la connaissance des troupes la nouvelle de la délivrance de M. Sabot, employé des télégraphes.

« Le capitaine Bulleux a réussi à le faire enlever, le 30 avril, à Lang-Luong, aux pirates qui le tenaient captif, et a capturé quatre d'entre eux.

« Le Colonel a adressé au capitaine Bulleux les plus chaleureuses félicitations. Il les adresse à tous les officiers et soldats, dont la vigueur et l'entrain depuis un mois ont préparé ce résultat.

« Ils trouvent aujourd'hui dans la délivrance de notre compatriote la meilleure récompense de leurs fatigues. »

Et, vraiment, tout le camp est content; j'y circule et le constate.

3 mai.

La vraie journée! On nous avait toujours dit : à 6 heures de Cho-Don, l'ancien marché de Yen-Tinh; et à midi, après 7 heures de marche, harassés, nous avons dû nous arrêter n'importe où. Il avait fallu passer du bassin du Song-Cau dans celui du Song-Gam, en enjambant une diable de montagne, le Deo-Po-Bo, que nous retiendrons, celle-là. A son pied, que nous avons atteint à travers des fondrières de boue où l'on enfonce aux genoux, nous butons dans le convoi de Gérard, qui a perdu toute son avance; et tu rirais à me voir, avec l'ami Chabrol, poussant au cul ses bœufs, qui renaclent à la grimpette, houspillant les coolies, faisant le diable et son train pour nous dépêtrer de cette mélasse. Et la belle chaleur d'orage!

Du haut de Deo-Po-Bo, belle vue; au sud, tout ce quadrilatère montagneux qui forme le pays de Luong-Tam-Ky, la conquête de demain; à mes pieds, à l'ouest, un gouffre vert, c'est l'arroyo de Yen-Tinh; nous y descendons pour nous arrêter, éreintés, à midi, dans une clairière quelconque, un puits de verdure, plutôt demi-marais. Enfin l'orage se déchaîne : c'est pratique; et, tandis que sur l'eau et dans l'eau on ébauche un campement, je pousse en avant jusqu'à Gérard.

Je le trouve à un kilomètre de là, claquant la fièvre. Il s'est arrêté en face d'une position pirate, sérieusement retranchée, qu'on ne prévoyait guère trouver là. Sa troupe est harassée, hors d'état de fournir un gros effort, et les guides ne veulent plus rien savoir.

Nous croyions, d'après tous les recoupements de renseignements, n'être qu'à un jour du Song-Gam, et nous ne sommes plus sûrs de l'atteindre dans trois jours. Tous nos tuyaux, en

effet, venaient de gens qui avaient fait le parcours jadis, lorsque le chemin était frayé; mais, aujourd'hui qu'après des années d'abandon la haute brousse a tout envahi et qu'on n'arrive à faire, la hache à la main, qu'un kilomètre par heure, tous les calculs sont déroutés. Or, nous n'avons plus de vivres qu'à peine pour 3 jours, et encore grâce à ce qu'au dernier moment, par une précaution que le Colonel jugeait superflue, j'en ai fait prendre pour 10 jours au lieu de 8, qu'il m'avait prescrits.

Je viens rendre compte au Colonel, que je vois, pour la première fois, en gros souci : car, dit-il, pour peu que le chemin se complique et qu'il y ait une erreur de direction, il n'y a pas de raison pour que cela finisse. Puis, tandis que la pluie, commençant à tomber sur nos sacs de riz, vient ajouter au sérieux de la situation, il arrête sans délai toutes les dispositions nécessaires et donne les ordres pour le lendemain. Et, comme il ne peut rien de plus, il reprend immédiatement toute sa sérénité.

Il s'est fixé comme règle immuable, que ce soit en station ou en route, de toujours s'imposer avant dîner ce qu'il appelle son « bain de cerveau », c'est-à-dire une heure consacrée à se promener avec un compagnon, en causant, sans qu'il soit permis de prononcer un mot de service. En ce moment, il est emballé sur un nouvel auteur italien qui vient de surgir : Gabriele d'Annunzio, dont il a un volume dans sa sacoche, et aussi sur l'*Autobiographie de Stuart Mill*, que j'avais emportée et qui l'empoigne. Il ne me parle donc qu'Annunzio et Stuart Mill; et comme, je l'avoue, ma pensée est toute à Gérard et aux risques du lendemain, et que je ne puis m'empêcher d'y revenir, il me coupe net d'un : « Laissez donc tout ça tranquille, à la fin! Les ordres sont donnés, tout le nécessaire est fait; à quoi cela vous avancera-t-il de ratiociner? Vous avez aussi besoin que moi de tenir vos méninges en bon état; causons Stuart Mill, et nous verrons bien demain matin. »

Je me rappelle que, dix jours avant, la veille de l'enlèvement de Ké-Tuong, il m'avait donné une non moins salutaire

leçon de choses. Les colonnes faisaient leur marche d'approche; le Colonel, après leur avoir fixé les directions, s'était installé sur un mamelon, d'où il pouvait suivre l'ensemble du mouvement. Il s'assied sur un petit pliant de chasse, tire de sa poche un roman anglais et se met à le lire. Moi, je fouillais l'horizon à la lorgnette, suivant la marche des troupes et faisant, tout haut, des observations sur la lenteur du mouvement, sur ce qui me paraissait un flottement ou une erreur de direction. « Mais tâchez donc de rester tranquille, me dit-il; avez-vous un livre anglais? Non. Avez-vous un album de poche? Oui; alors prenez-le et croquez-moi l'ensemble de la position. Ce sera un document très intéressant, et, pendant ce temps-là, vous ne penserez pas à autre chose. Les colonnes sont en marche, il y en a pour deux heures avant qu'elles atteignent les emplacements qui leur sont assignés. Jusque-là, je ne veux pas lever le nez de mon livre, ni vous de votre album. Leurs chefs ont compris, ou si, par hasard, ils n'ont pas compris, il n'y a plus rien à leur dire. Mais, surtout, ne vous avisez pas de leur envoyer, pendant leurs mouvements, des agents de correspondance qui iront tout embrouiller et qui d'ailleurs ne les rejoindront pas. Ce ne serait que de l'agitation inutile. Pas de tracassin, faites votre croquis et laissez-moi lire mon bouquin. »

Enfin, à onze heures du soir, au moment où je pense à m'endormir dans ma couverture de caoutchouc, sous la pluie qui tombe, le lieutenant Boucabeille, l'officier de renseignements du Colonel, me tire par le pied. C'est un émissaire qui arrive de chez Gérard avec ce billet doux : « A 5 heures, une reconnaissance m'a signalé un campement de 500 pirates, à 45 minutes en avant, sur la route de demain; je l'ai enlevé; c'est la bande de A-Than, je vous envoie ses cachets. Ils sont dispersés dans le bois en avant de nous, mes guides ont disparu, la brousse est de plus en plus impénétrable, ma troupe harassée, il y aura probablement un coup de chien à donner. Il me faut demain Lyautey avec un de vos groupes, nous ne ferons pas beaucoup de chemin. »

Voilà une littérature qui vous tient chaud, à côté d'un camarade qui grelotte la fièvre, sous la pluie qui tombe, inondant les hommes, le biscuit et le riz. « Je préviens le Colonel? me dit Boucabeille. — Ma foi, non! Il n'y a rien à faire cette nuit, nous n'avons pas besoin de lui pour donner les ordres, et son repos est notre meilleur atout. »

4 mai.

On se lève dans la nuit en s'ébrouant. « Eh bien! me crie le Colonel penché sur sa cuvette en caoutchouc, tout va bien? » Je lui communique le renseignement de la nuit, en lui disant que je pars de suite avec le groupe de relève. « Pourquoi n'êtes vous pas venu me le dire? » — Je lui donne le motif. Il me tend simplement la main, en me disant : « Mon compliment, décidément vous avez compris. »

Le temps s'est levé, ce qui est déjà quelque chose; je rejoins Gérard avec mon groupe et, pour 3 jours, je prends ce métier de débroussailleur à la tête, qui est éreintant; mais on n'a pas le temps de s'embêter quand on suit pas à pas les traces pirates de la veille et que le guide (quel guide!) vous dit à chaque instant : « Foulées fraîches, pirates ont passé ce matin. » Mon escouade de coupe-coupe en avant, puis moi, mon personnel et 20 Européens à bon Lebel qui se serrent de près. — Et le Colonel me témoigne de plus en plus sa confiance, ce qui m'exalte; vraiment j'admire, quand il me donne ses instructions pour le combat, qu'il me donne à moi, petit bleu d'hier, son avant-garde à mener, et il le fait avec des mots bienveillants qui me vont au cœur. Malheureusement rien. — Ce n'est pas faute d'ennemis, puisque demain même il y aura une affaire ici, où nous passons à 9 heures, à l'ancien marché de Yen-Tin, avec le poste de 200 hommes que nous y laissons pour fonder la ville de l'avenir. Non, les pirates sont bien là, invisibles dans les bois, et nous dépistant à coup sûr, pas à pas; seulement le morceau est un peu gros, et ils se réservent

pour le lendemain, où ils recevront du reste, comme nous le savons aujourd'hui, une jolie frottée.

Campement en un point quelconque sur le bord de l'arroyo, sous bambous, à flanc de montagne. Nous sommes sûrs de la direction, mais nous ne savons plus rien de la distance.

Du moins, il ne pleut plus, et la soirée est féerique. La voûte de feuillages paradisiaques, l'arroyo sautant sur les rochers, étincelant des feux de bivouacs; et puis une reconnaissance, venue de Cho-Don à notre rencontre sous le commandement du sous-lieutenant Nicolaï, nous a rejoints; elle n'est pas beaucoup plus fixée que nous, mais le contact a fait joie à tout le monde; et véritablement on est très jovial ce soir, malgré le biscuit compromis par l'eau, l'éternelle conserve et la disparition successive de tous les condiments civilisés.

Enfin le 6 nous atteignons le Song-Gam à Daï-Thi, un poste de partisans indigènes dépendant de Chiem-Hoa, après deux jours encore que je ne te réédite pas, tant ils sont pareils, coupe-coupe, grimpettes, marche dans l'eau, boussole, riz et biscuit. Du moins, si nous avons été lentement, n'y a-t-il pas eu une erreur de direction, ni un retour en arrière, et le Colonel m'a fait un grand compliment, d'un mot, comme il les fait.

A Daï-Thi nous attend, au poste indigène, un jour de pain, que j'avais, il y a 10 jours, fait avertir Chiem-Hoa de nous envoyer le 4; il n'est pas moisi et l'enthousiasme des hommes est amusant; ils ne prévoyaient pas la surprise, et l'un d'eux, en apercevant le tas des rations, se met à faire du tchin-tchin bouddhiste, face à terre, à la joie du public.

Le 7, à Chiem-Hoa, qu'occupe une demi-compagnie de légion sous le commandement d'un bon Lorrain, le capitaine Pierson, qui nous reçoit comme on reçoit ici; léger étonnement de voir un lit, une nappe et de ne pas coucher à la belle étoile; — mais ça ne dure pas, encore 3 jours de route très dure, 6 à 7 heures de marche journalière pour gagner Tuyen-Quan, et cela fait 11 jours de marche sans un seul repos; c'est-à-dire une jolie marche forcée, et dans les conditions que tu viens de voir.

C'est que le Colonel n'a eu qu'une préoccupation, et voici où est la leçon, c'est d'arriver à Tuyen-Quan au plus vite ; nous sommes sur la dernière limite de la saison des pluies, nos trois orages ont été de bons coups de cloche, et le jour où les pluies sont ici définitivement établies, fini : les arroyos montent de 7 mètres, les vallées sont des fondrières, c'est le désastre absolu. Enfermé dans ce dilemme : l'extrême fatigue d'une marche forcée ou le risque d'un désastre, le Colonel n'a pas hésité, et c'est ce que j'admire ; c'est qu'il sentait quel effort inusité il demandait, c'est que journellement les chefs d'unités lui hasardaient : « Les hommes auraient besoin d'un jour de repos », et qu'il a été impassible : — la voilà la leçon ; et, comme il est homme à étoile, le ciel a voulu lui donner raison, et la grande pluie a commencé 4 heures après l'arrivée à Tuyen-Quan, sitôt les hommes dans les bons casernements, — et le Song-Gam a monté de 2 mètres, et un détachement resté sur notre route d'hier est resté empêtré dans les boues. Et les hommes le portent aux nues, le regardent comme celui qui *savait* que la pluie tomberait ; et c'est amusant, le contact de ce chef de 45 ans, si sûr de sa volonté, que depuis Ahmadou, le Soudan, la fortune n'a pas trahi.

Tuyen-Quan.

A Tuyen-Quan. Le commandant du 3[e] territoire, dont c'est le chef-lieu, le colonel Thomasset, a reçu à dîner tous les officiers de la colonne. Ah ! nous avons de riches tenues ! Toast ; et voici que le colonel Gallieni, en répondant, veut que j'aie contribué à ce que ça a abouti. Eh bien, mon vieux, je ne suis pas venu chercher autre chose au Tonkin ! et je suis payé. — Je ne crois pas que de ma vie je sois arrivé à un tel détachement des galons et de la hiérarchie. Je suis parti de France dans l'état que tu sais, écœuré de stérilité, de non-vivre, et surtout des académiciens militaires ; si vraiment j'ai bien mené une avant-garde de Gallieni, je suis payé de tout, et fichtre, tu me comprends, dis ?

De Tuyen-Quan, nous sommes montés ce matin sur les sampans, et voici, avant l'embarquement, l'ordre du Colonel :

« Le Colonel exprime à tous les officiers, sous-officiers et soldats de la colonne, le regret avec lequel il se sépare d'aussi bonnes et solides troupes. Après un mois d'opérations, elles ont depuis Bac-Kan marché onze jours sans repos, se frayant leur chemin à travers un pays inconnu où les troupes françaises pénétraient pour la première fois. Malgré ces fatigues exceptionnelles, leur santé est intacte et leur entrain croissant. Les troupes de la première colonne et leur chef ont le droit d'être fiers d'un tel résultat. Le Colonel se félicite d'avoir eu à marcher à leur tête. »

En me remettant l'ordre, il met encore un mot cordial sur mon début comme chef d'État-Major de brousse et, pour la première fois, me parle de la crise de ravitaillement à Na-Ri : « Avouez que vous avez passé un sale moment; moi aussi, d'ailleurs. J'ai tout entendu et je vous ai vu un moment dans le pétrin; mais j'avais entendu aussi tous les ordres que vous aviez donnés, il n'y avait rien de plus à faire qu'à vous laisser tranquille et à ne pas vous en parler, ce que j'ai fait. »

N'importe, mon pauvre vieux, ce que, lorsqu'on a cru avoir peiné, ça vous rabat la gloriole de voir Tuyen-Quan!

J'ai fait le pèlerinage. Tout est encore à peu près en état. J'ai vu ce saillant de la citadelle, enfilé de partout, où, toutes brèches ouvertes, les 600 ont pendant trois mois substitué aux pierres écroulées le rempart vivant de leurs poitrines contre les furieux assauts de 15000 Chinois. Tous leurs ouvrages d'approche sont encore là. Et l'on évoque Dominé, le héros tranquille qui ne veut pas recevoir un émissaire, de crainte, s'il fait connaître sa situation, de compromettre le succès du déblocquement de Lang-Son qu'il sait se faire au même moment. Les sonnets de Borelli chantent à l'oreille, et à la porte de la citadelle, le petit cimetière, serré et comble, reste pour attester.

Oui, ça vous la coupe, comme dit l'autre; mais c'est égal, on

se sent moins loin d'eux, si peu qu'on ait enduré, qu'à Meaux, au Club ou dans un salon de Paris.

Et c'est fini; vogue pour Viettri. A force de te raser, minuit est arrivé et je vais donner le départ.

13 mai.

En chaloupe à vapeur entre Sontay et Hanoï. Cette fois c'est bien fini, et j'ai déjà des nausées préventives d'État-Major, de bureaux, de férules, d'heures prescrites. Ah! non, je n'en suis pas, et je n'y crois pas, — et vive la brousse!...

Hanoï, 5 juin.

A Henry Bérenger, en réponse à l'envoi du livre « L'Effort » paru au début de 1895.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre livre au bivouac, voici deux mois; c'était vers le commencement d'avril.

Nous préparions les approches d'un repaire pirate que nous enlevâmes quelques jours après, et je douterais aujourd'hui que ces trois mois de vie violente et empoignante n'aient pas été un rêve, si, à mon mur, devant mes yeux, un diable de drapeau rouge à grands caractères bleus, déchiré de balles, ne témoignait pas que j'ai bien vécu ces heures exquises, oui, exquises, mon très cher, parce que toutes pleines de la conscience de « l'Effort », — du sien d'abord, de tous ceux aussi qui vous entourent et vous suivent. Chacun donne sans compter, et cette unanimité d'abnégation, cette volonté d'endurance, créent une atmosphère légère et confiante qu'on respire, qu'on aspire avec des poumons dilatés, les poumons de dix-huit ans.

Et toutes les scories s'évaporent dans cet éther léger, tous les mauvais souvenirs de la vie médiocre et routinière d'antan. Oh! le bon bain! le jour où, dans un sac de 3 ou 4 courriers retardés, m'arriva votre livre, en un point inconnu nommé Na-Tac. J'avais marché tout le jour, remontant le lit d'un tor-

rent dans l'eau jusqu'aux genoux, sous une trombe d'orage de ce pays excessif en tout. J'avais été chercher un convoi qu'il fallait amener d'urgence et j'avais dû, sur les corniches de rochers, me battre avec les bœufs affolés par les éclairs et aveuglés par l'eau. J'étais moulu, vanné, écorché, trempé, et je vous avoue que je n'eusse pas été présentable chez Mme Aubernon. Je me trouvais déjà fort réconforté par la satisfaction du camp à me voir arriver avec ma « viande sur pied »: car c'est sous cet aspect seul qu'on apprécie ici les bœufs que chante Jean Rameau; — mais quand, après m'être roulé dans une couverture sèche, les pieds à un grand feu, sous l'abri de bambous et de banians que mes tirailleurs avaient improvisé, j'ai ouvert le sac de courrier, je ne puis vous dire ce qu'il y eut de doux, d'amitié resurgie, de souvenirs évoqués par delà les océans, à feuilleter votre livre. Quel bon moment de détente, où se mêlaient, à égal degré, la joie de ces bœufs arrivés à bon port, l'évocation de vous, de nos chères idées communes, des causeries de Saint-Germain, — ne riez pas de cette association, — car je vous jure bien que, si les bœufs m'avaient lâché en route, je n'eusse pas ouvert le livre. Il a fallu vite le remettre au fond de la cantine; je viens seulement, à mon retour, de le lire, et je vous envoie vite cet accusé de réception, avant d'en causer, une prochaine fois.

Hanoï, le 12 juin 1895.

A Max Leclerc.

Mon cher ami, j'étais en pleine colonne, comme chef d'État-Major du colonel Gallieni, en train de faire débrousser quelque passage ou décapiter quelque pirate quand votre bonne lettre du 19 mars m'est arrivée, et je ne fais que rentrer à Hanoï.

Merci d'abord de cette bonne causerie, si confiante et si affectueuse. Rien ne pouvait plus me toucher que cette ouverture de votre part. C'est du premier jour d'ailleurs que nous nous entendons, de ces temps où vous veniez galoper avec mon escadron entre deux causeries sociales. A cette distance, le

contact conservé avec les amitiés laissées là-bas est une vraie garantie de santé et d'équilibre.

Merci ensuite pour ces providentiels envois de livres. Vous n'avez pas idée de l'aubaine qu'ils m'apportent. D'autant plus que vous avez eu un bonheur rare dans leur choix. Seulement ne craignez pas d'être large, mes camarades qui lisent et moi vous rendrons grâces. N'y oubliez pas le livre de Wagner, à moins qu'il ne vous dise qu'il me l'envoie, — ou plutôt envoyez-le toujours, — il fera du bien quelque part. Ce que j'ai distribué de « Jeunesse » jadis à mon adolescente clientèle!

J'en reviens à votre lettre ; certes, dans la vie vous avez pris une bonne part ; et il n'y a pas de voie plus largement ouverte à l'action sociale que celle où vous êtes entré. Vous regrettez un peu que désormais les grands voyages vous soient interdits, mais votre part relative est déjà tellement supérieure à celle des Français de votre génération. Vous avez vu l'Angleterre et l'Amérique, c'est-à-dire presque tout. Le reste, c'est du tourisme et de la curiosité. Pour ce qui est de l'ensemble des questions de l'Extrême-Orient, par exemple, qu'il s'agisse du Japon, du Laos, du Siam ou de l'Afghanistan, il me semble que vous êtes tout aussi en mesure de les savoir à fond à Paris que sur place. Restent les peuples à voir ; mais ceux-ci ne sont plus que des bibelots, et leurs sommeils actuels, qui se réveilleront certainement, n'ont pour l'heure rien à nous apprendre.

Angleterre et Amérique, c'est autre chose. Toute la leçon y est dans les mœurs : il faut donc les voir, et chez eux, ces maîtres du monde. Tout y est à prendre. Certes, je donnerais (dans l'intérêt de mon expérience, sinon de mes goûts d'art) toutes mes pérégrinations d'Algérie, d'Italie, d'Orient, d'Extrême-Orient, pour une saison de Chicago, de New-York et d'Oxford. Sans vouloir diminuer en rien vos mérites natifs, j'estime que c'est de votre trempe anglaise et yankee que vient le meilleur de votre force. Et maintenant, ce que je ne saisis pas, c'est que votre nouvelle carrière vous fasse, comme vous

me le dites, renoncer de dix, de vingt ans, à ne plus rien produire. Ici je me joins aux badauds importuns que vous me signalez pour vous dire : vous n'en avez pas le droit. J'admets que vous laissiez passer deux, trois ans de stage, mais quand on a, à votre degré, le don d'écrire, le don de synthétiser, de faire bref et frappant, on en doit compte. Et il me semble que votre carrière même, et dans une maison d'action sociale comme la vôtre, doit être un singulier stimulant. Est-ce que vraiment c'est inconciliable? Non, n'est-ce pas?

J'ai été très favorisé depuis mon arrivée. Dès le lendemain, j'ai pris par intérim, pour six semaines, les fonctions de chef d'État-Major du corps d'occupation, puis je suis parti pour une mission de deux mois sur la frontière de Chine, palabrant avec les mandarins, visitant tous nos postes. J'en ai été rappelé par une levée de boucliers pirates au cœur du Tonkin, le meurtre d'un télégraphiste européen, l'enlèvement d'un autre. J'ai suivi une grosse opération dirigée par cet admirable chef qu'est Gallieni; les repaires enlevés et notre compatriote délivré de vive force, ce qui se voit pour la première fois. Jusqu'ici, jamais l'on n'avait pu ravir un prisonnier qu'à coups de piastres; et ce coup de théâtre a été parfaitement favorable à notre prestige. J'ai eu la joie d'être pour cette campagne le chef d'État-Major de ce grand guerrier, et ç'a été une fameuse école.

Après quatre mois de bivouac, de misère physique et de satisfaction morale, me voici au repos, à l'écurie, pour peu de temps si j'en crois les bonnes dispositions d'en haut à m'employer. Ce simple énoncé de ces six premiers mois de Tonkin est suffisamment éloquent. Il était impossible d'avoir l'occasion d'accumuler plus de sensations et d'observations. Leur amas même fait leur confusion, et je me garderais bien de conclure quoi que ce soit. Comme vous, je fais mon stage. Quant aux détails pittoresques de cette vie, je les envoie au jour le jour aux miens. Je vous ai désigné à eux parmi ceux que cette macédoine décousue pouvait intéresser.

Pour l'heure, je laisse les événements me mener; je ne puis avoir de projet, parce que toutes les questions de personnes sont en suspens. Le nouveau gouverneur résistera-t-il, à son âge, à la rigueur d'un été? le colonel Gallieni restera-t-il? Qui remplacera, cet automne, le général en chef? Or, ici, comme partout où il y a une grande œuvre, une forte action, les programmes ne sont rien, les hommes sont tout; et l'intérêt peut se déplacer d'un jour à l'autre.

P. S. — Je rouvre ma lettre; ayez donc l'obligeance de comprendre dans votre prochain envoi :

le 3e volume de Vandal, s'il est paru;

le 3e volume de *Frédéric*, de Lavisse, s'il est paru;

la Renaissance de la poésie anglaise au XIXe *siècle*; et *la Montée*, de Gabriel Germain;

les *Poésies* de Vigny, Lemerre, in-18;

les *Fleurs du Mal*, Calmann-Lévy;

le meilleur volume de poésies d'Henri de Régnier;

le catalogue illustré des Aquarellistes de cette année (ça se retrouve au siège de la Société);

un *Figaro-Salon* ou autre publication illustrée, à votre choix et goût, pour me donner idée des salons de cette année, Champ-de-Mars et Champs-Élysées.

Ici les ressources d'art manquent totalement. Vous pourriez peut-être me renseigner sur quelque publication illustrée tenant au courant; je ne connais que la *Gazette des Beaux-Arts*; existe-t-il quelque chose de moins poncif et spécial? Ici, l' « image » fait un plaisir infini.

Sur ce mot tout d'affaires, mille amitiés.

CHAPITRE V

SÉJOUR A HANOÏ COMME CHEF D'ÉTAT-MAJOR

PRÉPARATION DE LA CAMPAGNE D'HIVER
INTERMÈDE AU YEN-THÉ

Mai — Décembre 1895.

Quang-Yen par Haïphong, 23 juin 1895.

Au Commandant de Margerie.

Mon bon frère, voici ta lettre du 12 mai et aussi une lettre exquise de Vogüé; et, sans compter les choses agréables qu'elles me disent et auxquelles tu sais que je ne suis pas insensible, elles m'apportent une très grande joie, et dont j'avais soif, en me répercutant l'écho de ce que je vous ai écrit. Tu ne saurais croire, à défaut de paroles échangées, quel besoin il y a là à satisfaire. En vous écrivant ce qui m'intéresse tout entier, — j'y mets toute la passion que tu sais, — et à ne jamais recevoir de retour de vues sur les mêmes sujets, j'ai parfois la sensation d'écrire dans le vide, et me demande bien souvent si, parmi la vie surmenée et l'écrasement de l'été tropical, j'aurai le courage de continuer ce demi-journal. J'ai le plus souvent la très décevante et stérile impression d'un monologue, — et je jette la plume de fatigue. — Et voici que vos deux lettres m'ont donné la sensation du dialogue.

Et tout ce que tu me dis de ton foyer, de tes fils, me reporte

à notre enfance commune, à Nancy, à la date où nous avions leur âge. Il y a 29 ans!.... Elles n'ont pas été remplies, ces trente années, à la mesure que nos enthousiasmes studieux avaient le droit d'espérer, et je veux bien que nous en soyons les premiers responsables, puisque, théoriquement, tout homme est maître de sa destinée. Mais vraiment, et combien de fois nous le sommes-nous dit, quelle part en revient à nos milieux, si respectables, nous entourant de tant de tendresse, mais bardés de préjugés, de clichés, de formules où toute notre adolescence, notre jeunesse, sous prétexte de préservation et de correction, ont été tenues à l'écart de la vie, des rudes contacts qui éclairent et trempent; où tout a été combiné pour nous restreindre, faire de nous des sacristains de petites églises; où, volontairement, l'horizon des hommes et des idées a été autour de nous si étroitement circonscrit.

Et quels efforts personnels il nous a fallu, quels scandales soulevés, pour, depuis dix ans, nous débarrasser de ces bandelettes! La génération des « gens de notre monde » dont les fils sont nés à la vie de 70 à 80 a de lourdes responsabilités. Elle nous a vraiment mis sous une cloche. Non, ce n'est pas notre faute.

Je suis depuis hier à Quang-Yen dans un sanatorium d'officiers, une vraie maison de campagne, à une heure de la mer, dont à nos pieds les grands estuaires et les marées donnent déjà la sensation. J'ai demandé à y venir passer 8 jours; à ce début d'été, tous les officiers de l'État-Major y viennent à peu près à tour de rôle; et j'ai demandé la priorité parce que j'étais esquinté. Dame! depuis six mois je n'arrête pas d' « étaler », comme on dit en argot militaire.

La colonne, ce n'était rien, et j'en étais revenu frais comme l'œil; mais, dans les trois semaines qui ont suivi et m'ont mené au 10 juin, il a fallu donner le plus sérieux coup de collier. Le rapport d'ensemble de toutes ces opérations de 3 mois, aussi

bien celles de Vallière dans le nord que les nôtres du centre, et tout lire, les montagnes de rapports, et tout peser, et s'attacher à ce qu'aucun intérêt personnel ne soit lésé et à ce que les conclusions qu'il faut ressortent. Et mon cher Gallieni, resté pour cela à Hanoï, me talonnait et aussi me faisait perdre mon temps en venant tailler dans ma chambre des heures de causeries, envolées dans l'avenir, débordantes de projets, d'enseignements, de souvenirs, heures exquises auxquelles j'aurais, auxquelles j'ai sacrifié toutes les nuits de sommeil. Aussi, le dossier parti vers le 10 juin, Gallieni retourné à Lang-Son emportant avec lui le plus grand de mes intérêts en ce pays, ai-je, après 8 jours de bureau repris, dit : « Zut! je vais me reposer » ; et c'est ainsi que je suis ce soir, avant dîner, paresseusement à t'écrire, sur une terrasse qu'évente la brise de mer, en face des dentelures roses de la baie d'Along.

Et je suis déjà tout refait d'avoir quitté cet Hanoï étouffant de chaleur et écœurant de civilisation à côté. J'étais déjà bien vivifié sur le bateau d'Haïphong, et ce matin sur la chaloupe à vapeur de l'État, qui, en ma qualité de sous-chef d'État-Major, me portait seul comme un pacha, d'Haïphong à Quang-Yen.

A Hanoï, depuis un mois, quoi de nouveau?

Il y a d'abord un violent retour offensif de toutes les administrations centrales, de toutes les bureaucraties, qui tentent de profiter du départ de M. de Lanessan pour remettre la main sur toutes les attributions qu'une large et intelligente décentralisation leur avait retirées pour les donner aux commandements locaux.

Les organismes si souples des « masses de baraquement », des « masses de ravitaillement », qui permettaient aux commandants de Territoires et de Cercles de construire les postes et les routes, de faire vivre les troupes, sans recourir à toutes les filières hiérarchiques, au grand bénéfice de l'économie et

de la rapidité, sont sérieusement menacés comme « non réglementaires ».

Comme si elles s'étaient donné le mot, voici que les administrations métropolitaines s'en mêlent aussi. Écoute plutôt :

Depuis deux ans, le colonel Gallieni a pris l'habitude de traiter directement avec le maréchal Sou les questions de frontière. Conflits d'abornement, bandes pirates signalées en Chine, complicités de mandarins, convois d'armes et de munitions à destination de Luong-Tam-Ky, sitôt un nuage de ce genre à l'horizon, rendez-vous était pris à la frontière et, en un tour de main, l'affaire était réglée et les mesures prises de concert. Le maréchal Sou étant le chef effectif de toute cette frontière du Kouang-Si, rien ne traînait. Mais notre consul intérimaire de Long-Tchéou et le Tao-Taï (préfet chinois) dudit lieu étaient prodigieusement agacés de cette « intrusion » dans leurs attributions.

Ce sont gens corrects, mandarins de tous les mandarinats de France et de Chine réunies, et le plus mandarin n'est pas celui qu'on pense. Le consul p. i. s'est donc plaint à notre ambassadeur à Pékin, celui-ci au quai d'Orsay, celui-ci au gouverneur; la conclusion de toute cette littérature (dont toute la transmission a passé par mon bureau), c'est que désormais, lorsque surgira le moindre petit incident exigeant une prévention ou une répression immédiate et énergique, le Colonel commandant la frontière (Gallieni) devra saisir le Général, qui saisira notre ambassadeur à Pékin, qui en référera au quai d'Orsay, lequel à son tour prescrira à notre ambassadeur, lequel se fera documenter par le consul aux fins d'enquête, etc., etc., etc., avec la même filière du côté des autorités chinoises. Ça durera trois ans. Gallieni, qui a la charge et la responsabilité de sa frontière et n'aime pas perdre son temps en discussions inutiles, s'est « mouché » avec ces papiers, après en avoir correctement accusé réception, et n'en tranchera ni plus ni moins avec Sou. Mais voilà l'esprit!

Tu me demandes ce que « fait de moi » le nouveau Gouver-

neur? Il m'invite à dîner, me fait l'accueil le plus aimable et le plus bienveillant; mais que diable veux-tu qu'il fasse de moi, puisque, en tant que sous-chef d'État-Major, mes attributions sont très nettement définies et délimitées par les Règlements, comme celles du général, des colonels, des résidents, des télégraphistes, des douaniers, des vidangeurs, de tout le monde, enfin !

Y a-t-il ou n'y a-t-il pas des Règlements? Et leur prévoyance paternelle n'a-t-elle pas tracé et fixé les heures où l'on dort, où l'on marche, où l'on pense, comment on pense, comment on marche? Donc, alors?...

Il y a eu l'enlèvement de la famille Lyaudet (cette presque homonymie m'horripile). Depuis six semaines elle est captive en Chine, à 5 heures de notre frontière.

Du gouverneur au dernier colon, il y a unanimité sur ce point. Le seul moyen de les avoir, immédiatement, sans rançon, était dès le lendemain...., et est encore, de bombarder les ports chinois de Tong-Hin ou de Pa-Koï et d'en saisir les mandarins. Nos canonnières y suffiraient, les Russes n'en font pas d'autres, et tout le monde s'accorde sur l'infaillibilité du moyen.

Mais que diraient notre Ministre des Affaires étrangères, notre ambassadeur à Pékin, le quai d'Orsay, ton frère! Bref, on négocie, les Chinois rigolent et les Lyaudet s'embêtent.

Il semble pourtant que toute cette famille française captive, à défaut des Pescadores, eût valu l'insertion d'une petite clause dans notre intervention récente *pro pace*. Tu le remarques, très justement, il est inouï que nous ayons oublié, dans cette action diplomatique avec la Chine, notre voisinage tonkinois. Mais c'est qu'à Paris on ignore le Tonkin, qui n'est pas dans les « précédents » du XVIII[e] siècle, de M. de Talleyrand ou de M. Thouvenel. Et pourtant, sans éveiller l'ombrage de personne, si nous avions une diplomatie avisée, informée, orientée (et surtout *extrême-orientée*), que de choses nous pourrions

imposer qui pour nous ici sont vitales : la construction de deux lignes de Long-Tchéou sur Lang-Son, de Long-Tchéou sur Cao-Bang avec ingénieurs français; une police mixte sur toute leur frontière, organisée, commandée, contrôlée par des officiers français; l'abolition du monopole de l'État chinois sur les mines du Yunnan et, en particulier, sur les cuivres et les étains; la franchise de transit par le Fleuve Rouge.

J'ébauche, formulant ce qui vient au hasard de ma plume, avec ma récente information, certain qu'il y aurait eu encore bien d'autres points.

Il y a eu le séjour de la mission Pavie, parmi laquelle mon ami Lefèvre-Pontalis, et notre vassal du nord-ouest Déo-Van-Tri, dont les domaines forment sur la haute Rivière Noire comme une marche frontière, limitrophe du Yunnan et du Laos, capitale Laï-Chau.

Malheureusement ce séjour a coïncidé exactement avec mon plus intense coup de collier de rapports, et je n'ai pas eu le temps de les interviewer. J'en suis désolé parce que le Laos et le Siam sont les grosses questions de demain, et que, occupé jusqu'ici exclusivement à la frontière de Chine et à la piraterie, j'en ignore le premier mot, — quelques dîners officiels, une fête chinoise avec Déo-Van-Tri, c'est tout; — ce vieux pirate m'a pris, je ne sais comment, en affection, et m'a gratifié, avant son départ, d'une paire de dents d'éléphants qu'il m'a fallu lui rendre en européenneries pour sa femme et ses fils.

C'était dimanche dernier la Fête-Dieu. La procession est publique. Le quartier de la cathédrale est exclusivement chrétien, et la rue qui y accède offrait autant de chapelles improvisées que de maisons. La traditionnelle décoration annamite subsiste : c'est la disposition de l'autel des ancêtres, une niche enfoncée où le crucifix a remplacé les Bouddhas d'or, entre deux

montants rouges, à caractères, où les versets de l'Écriture ont remplacé les dragons. Toute la théorie des enfants, des séminaristes, des catéchistes, des prêtres indigènes, précédant le dais; mais rien de moins esthétique que ces panathénées jaunes. Que sales! — Que laids! — Que puants! — Très touchants aussi, très *orants*.

Selon la tradition des missions orientales, le plus de choses extérieures possibles ont été conservées, et les acolytes en surplis soufflent dans les mêmes instruments bizarres, frappent les mêmes gongs que les bonzes aux fêtes bouddhiques. Dans la cathédrale, entre les deux versets du *Tantum Ergo*, ce charivari de la « rue du Caire » étonne d'abord; et puis après, pourquoi pas?... Des clercs, derrière le dais, éventent l'évêque avec des éventails de plume. Quand sort le Saint-Sacrement, tout ce peuple commence à psalmodier et ne cesse plus; et de loin c'est un étrange bourdonnement, le concert oppressant des forêts tropicales qui m'obsédait, voici six semaines, chaque matin. Et, derrière le dais, la foule se presse, se bouscule, s'étouffe, aspirant au plus près, et il faut des coups de poing de soldats pour empêcher des accidents.

Nous causerons quelque jour de la grosse question du christianisme au Tonkin. C'est ici qu'entre les appréciations passionnées il faut une lente, sûre et personnelle information. Je ne l'ai pas. Ce que j'ai lu, vu et entendu, me permet pourtant de croire dès maintenant que, si comme d'aucuns le prétendent, les chrétiens ne sont plus aujourd'hui disposés à nous servir (ce dont je ne suis nullement convaincu), du moins étaient-ils à notre arrivée notre appui naturel, traditionnel; que nous avons tout fait pour les décourager, que nous avons été les complices inconscients des pires persécutions, et qu'ils pouvaient devenir contre le Chinois et le mandarin le noyau d'un grand parti populaire dévoué à notre domination, parti qui n'existe et n'existera pas.

Le lendemain, je dînais à la mission seul avec l'Évêque et six Pères, dont trois sont là depuis 25, 30 ans, avant Rivière,

avant Garnier, avant 1870. Jusqu'à 11 heures, leur doyen, le P. Dumoulin, m'a tenu sous une émotion croissante. C'est lui qui accompagnait Mgr Puginier à chacune de ses entrevues, désormais historiques, avec les grands mandarins de la citadelle d'Hanoï, en 1872 à l'occasion de Dupuis, en 1873 de Garnier.

Il me redisait l'accueil étonné et sympathique fait à nos troupes par ce peuple d'Hanoï, qui nous regardait comme des libérateurs et se pressait comme en un jour de fête sur les pas de nos soldats, marchant en partie de campagne à l'assaut de la citadelle d'Hanoï. Lui-même y était entré, par la porte enfoncée par eux. Il me redisait Garnier, le jeune chef de 33 ans, le conquistador; et le vieux prêtre en a conservé une image ineffaçable : « Quel homme, mon commandant! je le vois encore débordant d'activité et de résolution, ici à côté, à son bivouac du camp des Lettrés, tout à la fois, sans une hésitation, dictant un ordre, écrivant une lettre, et soutenant la conversation avec Monseigneur. » Oui, Francis Garnier, c'est ici le héros légendaire.

Quand on vous redit l'accueil admiratif et confiant que fit alors ce peuple chétif et doux à la poignée des soldats d'Occident, participant à ses yeux du caractère supérieur et mystérieux des missionnaires, s'évoquent les débarquements d'apothéose du xve siècle, là-bas au Nouveau-Monde. Et se rappellent aussi les suites semblables, décevantes et tragiques, les maladresses, les brutalités inutiles, les exploitations de bétail humain, les hideux mercantis insatiables et féroces, les désillusions, les révoltes, les répressions, les haines qui ne s'éteignent plus.

Et les nouveaux venus comme moi, dans cette ville à guinguettes et à lumière électrique, à société philharmonique et à loge maçonnique, ont peine à se figurer que ce soit d'hier cette histoire déjà reculée par la légende aux arrière-plans, 22 ans seulement depuis Garnier, 11 ans depuis Rivière!... et ce même Père Dumoulin a fait dans cette même mission le coup de feu avec ses catéchistes contre des assauts de pirates occupant la ville et criant la mort aux Français retranchés dans la

Concession. Et à la Concession le pavillon que j'occupe aujourd'hui a été construit par mon voisin de table à ce dîner de missionnaires, le capitaine du génie Lecornu, aujourd'hui curé d'Hanoï.

24 juin.

En baie d'Along. Quatre heures de rêve, de laisser-vivre, du laisser-vivre le plus doux, le plus rare parmi cette prestigieuse fantaisie de la nature, ce Carnac de mer, ces pierres-levées surgies de l'Océan.

Sur le canot à vapeur, je suis seul, mené par 5 Chinois. Dans la douceur du rocking-chair, à l'avant du charmant bateau, je les laisse virer à leur gré par le dédale des étranges rues.

Venise des rochers! Au lieu de palais, les hautes parois muettes déchirées, dentelées; des arches, des obélisques, des pylônes, aussi nettement taillés que des œuvres d'hommes et zébrés comme des cathédrales toscanes, par les grandes rayures des stries géologiques. Je fais stopper, je fais virer, je me promène en maître dans l'immense décor endormi, où, malgré la chaleur écrasante, la brise de mer donne à tous les carrefours de grands coups d'éventail.

J'y ai passé toute la matinée, et, après le déjeuner à Honghaï, j'ai gardé mon bateau sous pression pour y retourner au soleil couchant. La ville de pierre flamboyait; au bout des larges rues ouvertes sur la haute mer, il y avait des incendies, et de grandes déchirures de granit rouge jetaient presque autant de feux que les divins rochers de l'Attique. Pour la première fois, j'ai en ce pays la joie de la grande lumière. Dans l'épaisse humidité elle est toujours diffuse, troublée, noyée. Sans un nuage sous le soleil qui brûle, les tons restent gris, neutres, ternes.

Oh! la Méditerranée, le Sahara, le Caire, les jeux magiques de l'or et du bleu, la plus merveilleuse combinaison de tons que je sache, la joie des yeux, je m'en suis enivré ce soir, où, pour une heure, la brise, dissipant les vapeurs et découvrant le

soleil, en avait inondé cette côte chinoise, pareille aux fiords de Norvège et d'Écosse.

Honghaï, 25 juin.

Les charbonnages, — quinze cents ouvriers, — 12 kilomètres de chemin de fer à voie d'un mètre, avec de vraies locomotives (et non plus les diminutifs de Lang-Son), amènent le charbon du grand gisement à ciel ouvert jusqu'au quai, à l'appontement, où un bateau anglais de Hong-Kong en charge en ce moment 3000 tonnes; des quais sérieux, des grues hydrauliques, des moteurs à vapeur, tout un appareil d'activité; et pourtant hier c'était à deux doigts de la faillite : une reconstitution de la société, deux nouveaux millions d'apport, et voici l'affaire repartie. Qu'en adviendra? Elle a bon aspect, j'en conviens, et Jean K...., venu ici en mission, admet que c'est la seule affaire minière du Tonkin qui ait du fond.

Pour peu que tu aies lu un seul livre sur le Tonkin, tu sais quelle erreur coloniale et maritime est la création d'Haïphong, alors qu'il existait à trois heures à l'est, satisfaisant par conséquent aux mêmes besoins, ouvrant les mêmes débouchés, cet exceptionnel emplacement de la baie d'Along, un Bizerte, un Rio de Janeiro. L'amiral Courbet et l'ingénieur hydrographe R... avaient mis le doigt dessus, et, s'ils n'avaient eu d'autre mérite, ils n'en auraient guère, tant c'était lucide.

Ici, sur place, le regret est aigu.

A Haïphong, les millions continuent à s'engloutir pour disputer un port problématique aux apports constants du fleuve, faire sortir une ville factice du marais, foyer permanent de pestilence; les boulevards s'allongent, brûlants, et des maisons branlent sur leurs pilotis. Vainement jusqu'ici étudie-t-on des projets de chemins de fer à travers l'impraticable delta pour abréger la communication avec le centre, Hanoï, qui demande actuellement 14 heures de navigation par le dédale des canaux à fonds d'échouage.

A trois heures de bateau de Haïphong, on est à Honghaï, au fond de la baie d'Along. Un des plus grands ports naturels du monde en eau profonde : les plus gros cargoboats chargent le charbon à quai, presque un quai naturel, à peine aménagé par la Société des charbonnages.

Sur des mamelons constamment battus par la brise, l'emplacement d'une ville en amphithéâtre : tout pour l'hygiène et l'activité; en arrière, le pied des montagnes du Dong-Treu qui eussent permis de filer en chemin de fer sur terrain solide jusqu'à Phu-Long-Tuong, *avec un seul pont*, et de là à Hanoï. Sans chimère, on concevrait ici une rivale de Hong-Kong et de Singapour, et c'est à se demander si une autre nation, nous prenant demain le Tonkin, dégagée de toutes questions personnelles, ne sacrifierait pas encore aujourd'hui l'énorme mise de fonds faite à Haïphong pour fonder ceci en vue de l'avenir.

26 juin.

As-tu lu *Outre-Mer* ? As-tu lu les derniers Max Leclerc? As-tu lu dans la *Revue de Paris* du 15 mars « Un ouvrier patron en Angleterre »? je viens de l'envoyer à Gallieni. Développement de l'énergie individuelle, dédain des routines, décentralisation, nous crient ces Anglo-Saxons, tout ce faute de quoi nous nous débattons angoissés, dans l'impasse de ces jours d'attente et de souvenirs las, selon la belle formule de Jacques Blanche. Lis-tu la *Revue Blanche*? Si oui, dans le numéro du 15 mai, tu pêcheras ce texte dans une charmante chronique d'art.

J'ai reçu l'*Aristocratie intellectuelle* de Bérenger, je lui ai écrit et le grand bien que j'en pense et les grandes réserves que je fais; gare les mandarinats! sa conception trop exclusivement cérébrale serait à la merci du premier coup de pied d'un homme d'action. Qu'ils comprennent donc que, quelque exigeante en idées que soit la direction des sociétés, l'action

trempée, presque physique, y est un élément presque aussi indispensable que l'alliage aux monnaies d'or.

Doson, 30 juin.

Je m'ennuyais à Quan-Yen. Si maison de campagne que soit ce sanatorium, c'était toujours la promiscuité, le repas commun, le contact avec des gens qui n'ont pas vos habitudes, et n'ont pas un regard pour le coucher du soleil.

Dans leurs postes, en colonne, ils sont rien moins qu'admirables, et puis, là, la misère et les privations communes sont un vrai lien, et, pour ce qui me concerne, une vraie jouissance, la jouissance philosophique, presque religieuse, des rachats et des abstinences. Mais, pour moi, le vrai repos, la détente, le régime que je suis venu chercher après ce surmenage, — et voilà ce que les médecins n'entendront jamais, — consistent bien moins dans la qualité des biftecks, de l'air respiré ou de l'exercice mesuré, que dans la reprise des raffinements familiers.

Eh soit! de l'enfantillage et du snobisme, tout ce que tu voudras, mais ce qui me charme depuis hier, c'est d'être libre dans un hôtel bien tenu, avec tout mon bibelotage de toilette soigné, largement étalé, et d'avoir rejeté les galons et les vestes blanches d'uniforme pour reprendre les complets de bateau et de tennis, aisés et corrects. Et d'être tout seul, sans subir aucune médiocrité. Mon appartement, pavillon isolé, et sa large véranda sont de plain-pied avec la plage à 30 mètres de la mer, la vraie mer cette fois, sans une côte à l'horizon; l'eau et la lumière célèbrent sans aucun obstacle leurs jeux éternels et magiques. C'est la grande harmonie des choses. Et depuis 3 jours, exquisement, je n'ai rompu ma contemplation que pour lire un à un les petits chefs-d'œuvre de Barrès (*le Sang, la Volupté et la Mort*), le beau Vogüé sur le Cardinal d'Ossat, suggestif à chaque ligne des angoisses présentes, — et quelques Vigny. — Et ces choses élégantes et tristes me donnent, avec

cette plage solitaire et lumineuse, une sensation d'accord parfait : voilà le repos.

Doson, 2 juillet.

Hier, j'ai eu la bonne surprise de recevoir tout mon gentil équipage du *Lutin* : Mouchez, O'Neill, Turin, avec qui je suis venu de France, et qui sont en rade d'Haïphong, après quatre mois de la plus intéressante campagne en Chine, où ils ont remonté le Yang-Tsé-Kiang de 600 milles au delà de Han-Kéou pour protéger les missions. Nous avons tous déjeuné chez le Gouverneur, avec leur commandant, le lieutenant de vaisseau de Gueydon, fils de l'amiral.

Très bon marin, observateur et froid, il nous a extrêmement intéressés. Du Yang-Tsé-Kiang, il a été à Nagasaki d'où il arrive. Je ne t'ai pas encore parlé de la question sino-japonaise dont les allants et venants nous informent ici incessamment, et que je suis avec quelle curiosité, tu t'en doutes. Je n'ai, ce soir, guère le loisir de t'en parler longtemps. Mais, sans entrer dans le fond de la question, sois sûr que tout notre intérêt est de maintenir l'hydropique Chine dans cet état demi-comateux. C'est au fond notre vraie raison d'être au Tonkin; le Tonkin, c'est un affût d'où bondir les premiers sur notre part de l'immense fromage. Jusqu'au Yang-Tsé, nous pouvons les faire nôtres. Uniquement « merchants », traditionnels anti-guerriers, il n'est pas certain qu'ils ne préféreraient pas une « protection européenne » à la galvanisation japonaise. Mais, si cette galvanisation japonaise prévalait, gare! gare! De tout ce que j'ai lu depuis six mois sur la matière, les deux articles où j'ai trouvé le plus de vues justes, les plus conformes aux informations locales, sont : « la Chine et le Japon » de la *Revue de Paris* du 15 mai, et la chronique de quinzaine de Charmes dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai. Lis-les. L'Asie aux Asiatiques, programme du Japonais; sois sûr que c'est là la vérité et le danger.

Et Gueydon, pendant le déjeuner, nous développait avec son calme cette situation. Il nous disait notre position encore si honorable et solide dans le Yang-Tsé, grâce aux missions jésuites et Missions Étrangères, ces dernières surtout; il nous disait la facilité du protectorat à y établir, appuyé sur la base des chrétientés; la certitude d'imposer, *toujours*, *toute* sa volonté aux Chinois, en parlant haut et ferme avec des canons, — l'illusion des négociations, — la naïveté de notre ministre à Pékin, convaincu qu'en *reconnaissance* (?) de notre intervention, la Chine nous prêterait un efficace concours contre la piraterie tonkinoise et consentirait des avantages commerciaux effectifs.

Il nous disait l'urgence d'occuper, non les *Pescadores* déjà « vieux jeu » depuis Courbet, à cause du progrès de l'artillerie qui aujourd'hui du large balaierait leurs côtes basses, mais Amoï, sur la côte, merveilleuse position en amphithéâtre, et les menées secrètes des Anglais, et leur double jeu pendant cette campagne qui leur a si mal réussi depuis que l'amiral Ito a saisi, à Port-Arthur, toute la correspondance non détruite de l'Amiral Freemantle, informant les Chinois de tous les mouvements japonais; — il nous disait, enfin et surtout, la richesse du Tsé-Chuen, du Haut-Yunnan, de tout le Yang-Tsé, et tout l'admirable coup de filet à jeter pour mettre la main, commercialement, sur tout ce Sud de la Chine, le drainer par le Tonkin, le concours préparé de longue main par notre très intelligent et actif consul à Hon-Kéou, M. Haas, et son rêve caressé d'un chemin de fer rapide entre Hon-Kéou et Lao-Kaï.

Ici un haut fonctionnaire intervient : « Mais c'est du Jules Verne ! »

Mais, mon Dieu! oui, mon bon monsieur, c'est du Jules Verne. Parce que depuis vingt ans les peuples qui marchent ne font plus que du Jules Verne, — et que c'est pour n'avoir pas voulu « faire du Jules Verne » que le Comité d'artillerie a fait en 1870 écraser nos canons à chargement par la bouche par

l'artillerie Krupp; que le Conseil des ponts et chaussées a trouvé suffisante la digue de Bouzey, que la première crue a enlevée; que toutes les académies retardent. Le téléphone, l'électricité, Chicago, le railway du Pacific, c'est du Jules Verne!

Et, à ce même déjeuner, ce même fonctionnaire en lâchait bien d'autres, méconnaissant qu'en politique coloniale on s'endette, on risque, on engage, on ne craint pas de se compromettre, mais avant tout on crée l'outillage. On jette hardiment le chemin de fer, — dans les déserts, — parce que « le passage de la locomotive fait vraiment surgir du sol vierge, comme par enchantement, les hommes, les maisons, les plantations, les moissons, les villes, les industries, la civilisation » (Chasseloup-Laubat, *Revue de Paris* du 1er février, lis cela, je te prie).

Hanoï, 7 juillet.

De retour, — voici qu'on prépare une colonne pour aller délivrer les Lyaudet; cette fois je n'en serai pas.

Hanoï, 20 juillet.

Le chef d'État-Major du corps d'occupation étant parti en France pour six mois, j'en ai pris les fonctions. Je ne sors plus de mon bureau et, le soir venu, je n'ai plus, je vous avoue, aucun goût à écrire. Du reste, après la vie violente et pittoresque du début de mon séjour, celle que je mène aujourd'hui, sur mon rond de cuir, est peu propice au « journal ».

Ma « fleur bleue », c'est l'intimité qui s'est nouée entre le colonel Gallieni et moi depuis nos bivouacs communs. Depuis qu'il est de retour à Lang-Son, nous échangeons une correspondance active à laquelle je dois mes meilleures heures.

Je ne puis résister au désir de vous envoyer les deux dernières lettres que j'en ai reçues. Vous y verrez tout l'homme, si

complet, d'une si haute culture générale, suivant à travers sa lourde tâche quotidienne tout ce qui s'écrit et se fait en France, et vous comprendrez mieux pourquoi je me suis si vite attaché à lui.

Vous y verrez aussi (et vous ne vous étonnerez pas que ce soit par là surtout qu'il m'ait conquis dès l'abord) son horreur du formalisme, son mépris des obstructions administratives, de toutes les chinoiseries que les bureaux mettent toujours en travers de toute action et de toute réalisation.

J'en ai eu, ce matin même, un « cas concret » typique.

Voici un an que Gallieni demandait des crédits pour construire à That-Khé, sur la frontière de Chine, des hangars destinés à abriter les gros approvisionnements réunis en cet important centre de ravitaillement. Pas moyen d'obtenir une solution ni même une réponse.

Or, pour augmenter les ressources dont il fait si bon usage, il a fermé les yeux sur la création, dans plusieurs localités de la frontière, de « maisons de jeux » dont les Chinois sont si friands. Il frappe le concessionnaire d'une contribution sérieuse et peut ainsi réaliser un tas de progrès que les modiques ressources régulières lui interdisent. Il paraît que rien n'est plus irrégulier et scandaleux. Il a haussé les épaules, car, sitôt une région pacifiée, les Chinois et les Annamites sacrifient fatalement à cette passion favorite et les maisons se seraient créées de l'autre côté de la frontière, — autant vaut que ce soit nous qui en bénéficions.

Donc, fatigué de ne rien voir venir, il a construit les hangars sur les caisses de jeu. Ce matin, le commissaire général (qui remplit ici les fonctions de directeur de l'intendance) m'avise qu'il espère, dans six mois, pouvoir trouver les crédits nécessaires. Je lui réponds que c'est inutile, que les hangars sont faits. Il bondit, et comme j'objecte que, les approvisionnements ayant été ainsi préservés des pluies de cette année, il en résulte au moins un million d'économies pour l'État, il me répond textuellement : « Je préférerais voir perdre un million

d'approvisionnements que de penser qu'ils ont été sauvés par des moyens irréguliers. » Je vous livre cette perle, et maintenant voici les lettres de Gallieni.

Lang-Son, 2 juillet 1895.

« Qu'est-ce donc, mon cher Lyautey, j'apprends que mon infatigable chef d'État-Major est à Quan-Yen, malade, assis dans une chambre d'hôpital au lieu de marcher à la tête de nos colonnes à travers les branches de la forêt, revêtu d'une casaque d'infirme au lieu de porter le complet de kaki et absorbant des médicaments plus ou moins nauséabonds au lieu d'avoir recours à mes globules réparateurs. Mais j'espère que cela n'est rien et que ce premier baptême des intestins va les rendre capables de résister désormais à toutes les épreuves qui les attendent encore sur la terre du Tonkin. Ici nous n'avons pas le temps d'être malade. Faites le nécessaire pour vous remettre complètement. Je ne veux pas que l'on dise que je vous ai éreinté pendant la colonne. Puis, nous avons raconté à tout le monde, même au ministre, que notre état sanitaire avait été épatant pendant nos opérations. Le chef d'État-Major manque donc à tous ses devoirs en étant malade. Aussi, rétablissez-vous rapidement et préparez-vous pour de nouveaux efforts. Le colonel Gallieni au commandant Lyautey.

« Tout va toujours très bien au deuxième territoire. Audéoud[1] a déjà parcouru la région de Cho-Ra et a l'œil sur les grosses bandes qui, ayant quitté Luong-Tam-Ky, ont pris la route du nord. Je prépare tout de ce côté pour la prochaine campagne. Vers Cho-Moï et le Song-Cau, calme le plus complet. Les villages reviennent, les cultures reprennent. Enfin, de ce côté, vers la frontière, nous travaillons toujours à nos routes, à la ville de Lang-Son, à Dong-Dang, etc., mais, vous savez, ça ne

1. Le colonel Audéoud avait remplacé au commandement du Cercle de Cao-Bang le colonel Vallière nommé au commandement du troisième territoire à Tuyen Quan.

va pas encore comme sous le régime précédent. Ça va peut-être mieux à d'autres points de vue, mais je sens très bien que les gros services de la capitale tendent à me reprendre l'initiative, qui m'avait été laissée jusqu'à présent et qui m'avait seule permis d'obtenir les résultats que quelques-uns ont bien voulu reconnaître. Les mesures proposées soulèvent des objections de la part du contrôle, de la part des chefs de service qui prétendent qu'il faut rentrer dans le régulier. Ce pauvre deuxième territoire ne peut continuer à marcher ainsi. Tout s'y fait contrairement aux règlements : constructions, ravitaillement, justice, police, etc. On veut m'enlever mon commissaire de police, sur la plainte du moins intéressant de nos colons et malgré l'avis contraire de tous les autres Européens. Les affaires restent un temps infini à Hanoï. On ne reçoit plus de solutions. Aussi, je ne vous cache pas que je me lasse un peu. En somme, je crois travailler dans l'intérêt de la colonie et non dans le mien propre. Je ne veux pas être plus royaliste que le roi, et, à la première observation un peu raide qui me sera faite, je rends mon tablier et je me consacre exclusivement aux opérations de l'inspection générale. Aussi bien j'hésite à engager de nouvelles affaires importantes. Rien d'aussi crispant que ces règlements que l'on vous oppose toujours, et qui sont la négation de tout progrès, de toute initiative, en matière de colonisation surtout.

« Ce qu'il y a de bon, de consolant dans notre carrière d'officiers d'infanterie de marine, c'est que l'on peut, dès que l'on voit qu'il faut enrayer d'un côté, se tourner vers d'autres occupations. Me voilà replongé dans mes lectures militaires et je les retrouve avec bonheur. J'ai fini les « Souvenirs du général du Barail ». Ç'a été pour moi un véritable régal, cette lecture. Que d'impressions il nous communique et par lesquelles on sent qu'on a passé soi-même ! Il y a un récit du combat de la Smalah qui est rudement enlevé.

« J'ai lu aussi avec un grand intérêt le « Dernier Effort » du général Philebert. Hélas ! là aussi, je retrouve ces impressions

qui m'ont si tristement saisi pendant mon séjour à Paris comme chef d'État-Major de notre corps d'armée.

« Nos parlementaires ignorants se figurent qu'ils ont complètement fait leur devoir quand ils nous ont voté les fonds nécessaires à l'armée. Le côté moral, le côté instruction, leur échappent complètement. Pourquoi une armée qui coûte si cher, si nous n'avons ni champs de manœuvres, ni polygones, ni moyens d'instruction ! Je ne doute pas que les chefs de corps ne réclament énergiquement, il est possible aussi qu'ils se lassent et que, suivant l'exemple de leurs grands chefs, ils ne se préoccupent pas plus de leurs infirmeries que de leurs terrains d'exercices. Puis, cette absence de manœuvres, de véritable entraînement à la guerre, jette un peu nos officiers dans le marasme. Ils négligent les questions du tir, d'exercices pratiques, ne se passionnent plus pour elles, s'endorment, et, au moment du besoin, nous ne sentirons plus cette ardeur, cette énergie dont nous aurons tant besoin contre les Prussiens, quand le grand moment arrivera.

« Aussi, comme nous le dit Philebert, nous retombons dans les erreurs d'avant la guerre. Nous inventons des mouvements compliqués, nous faisons de la fantaisie, nous troublons les idées de nos jeunes officiers. L'auteur insiste surtout sur la question des feux. Il démontre la fausseté de ce principe : s'avancer sur le champ de bataille sans tirer, alors qu'en face de nous, nous sommes exposés aux feux de l'adversaire et que nous-mêmes nous avons entre les mains un fusil portant à 2000 mètres. Il veut que les feux de salve commencent dès que le terrain le permet et que l'on ne perde aucune occasion, en s'avançant, de couvrir la position de projectiles.

« Mais cela exige des officiers expérimentés, connaissant les effets du tir, les propriétés du terrain, c'est-à-dire des officiers pratiquant sans cesse ces exercices. Puis, nous n'avons plus ainsi un cliché : attaque démonstrative, attaque décisive, chacune avec ses procédés précis, réglementés. Il me semble que, chaque fois qu'on voit l'ennemi, à quelle distance que ce soit,

il faut tirer dessus. Bref, tout cela exige du raisonnement, de l'étude, de la réflexion, et, pour cela, il faut être constamment dans les champs, manœuvrant l'outil, le fusil qui est l'arme de l'infanterie. Un officier de section doit manœuvrer sa section, au point de vue feux, comme une batterie d'artillerie.... Pardon pour ce palabre.

« J'ai relu votre brochure sur le « Rôle social de l'officier »; voilà qui aiderait rudement à l'instruction tactique de nos hommes, si nos officiers remplissaient ce rôle d'éducateur que vous demandez avec tant d'insistance pour eux.

« Éducation, influence morale, instruction tactique, tout va ensemble. Vous rappelez-vous l'ascendant que nous avions sur nos hommes à la fin de la dernière colonne, les liens qui s'étaient formés entre eux et nous, sans que nous ayons besoin de leur tenir de discours (je suis franchement opposé à cela), par la seule impression que nous avions faite sur eux en partageant leurs dangers, en les conduisant avec calme et sans les embêter des mille minuties qui sont si insupportables au soldat français?

« Je me souviens encore, au passage du Song-Cau et des arroyos que l'orage du 26 avait grossis, les troupiers qui marchaient devant moi ne cessaient de m'entourer, de me soutenir, avec une sollicitude extrême, pour me permettre de résister au courant, bien que je n'eusse pas demandé leur secours. Et, en temps ordinaire, vous savez comme ces mêmes troupiers se préoccupent peu de leurs chefs. Oh! que ne fait-on pas avec des troupes semblables!

« Adieu, mon cher Lyautey, je voudrais encore causer avec vous, mais je n'ai pas le temps. J'ai relu aussi le bouquin de Famin et je vous assure que c'est un livre très intéressant et un document très sérieux, c'est une contribution excellente à nos connaissances sur la frontière du Quang-Si.

« Maintenant que mon travail courant est à jour, je vais m'occuper de laisser, avant mon départ, une étude complète de l'organisation de mon territoire. Peut-être cela empêchera-t-il

qu'on la laisse tomber. Pourriez-vous, à cette occasion, m'envoyer une copie de la vue perspective ou des vues perspectives que vous avez prises sur la frontière, vers Bin-Nhi, etc.... Si vous voulez les vues de Ké-Tuong, Baldauff vous les fera.

« Je vous renvoie les volumes du général du Barail, ainsi que *Dernier Effort*. Avez-vous les autres volumes de du Barail? Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril, il y a, paraît-il, un article intéressant au point de vue militaire. Pouvez-vous me l'envoyer?

« Adieu et bonne santé. Bien affectueusement à vous.

GALLIENI.

« Au moment de mettre cette lettre à la poste, je reçois votre télégramme, qui me fait bien plaisir, car ici, avec la tendance que l'on a à enterrer de suite les gens, on me disait que vous étiez gravement malade. Il n'en est rien. J'en suis très heureux. Maintenant, bon courage, et ne vous ennuyez pas trop à Hanoï. Écrivez-moi souvent. »

Lang-Son, le 30 juillet 1895.

« Ce m'est un grand plaisir, non seulement de recevoir l'une de vos lettres, mais aussi de vous écrire. Comme vous, j'ai de la peine à couper complètement le fil avec l'existence de ces derniers mois, au milieu de laquelle je suis heureux de voir que vous avez trouvé le charme que j'ai toujours éprouvé moi-même lorsque je me suis senti isolé en pleine brousse, avec nos saines préoccupations de chaque moment, et loin de ces misères, de ces potins, de ces jalousies des villes, des régiments, voire même des États-Majors. Ne soyez donc pas étonné si je vous multiplie mes lettres. Il me semble encore que nous sommes à Cao-Bang ou sur les bords du Song-Cau, devisant sur Baky, sur nos coolies, sur la marche du lendemain, plaignant les pauvres diables qui se figurent qu'ils vivent, en France, parce qu'ils vont dîner chez Durand, applaudissent la

DU MÊME AU MÊME.

dernière pièce, font la noce au Café de Paris avec les grues, ou encore restent collés aux jupons de leurs femmes en discutant des heures entières sur la couleur de leurs pantalons ou la forme de leurs chaussures, etc.... Bon! vous verrez par vous-même comme cette existence aventureuse vous empoigne. Pas un seul moment je ne regrette mes années, mes misères du Soudan; et cependant nous n'étions pas sur un lit de roses, à Nango par exemple.

« Malgré la grande affection que j'ai pour ma femme, pour mes enfants, pour ma vieille mère, c'est plus fort que moi; dès que je suis quelque temps en France, j'ai le spleen. Il faut que je m'en aille, et, comme j'ai eu le bonheur d'épouser une femme intelligente, elle me laisse aller. Ici, à chaque instant, je me répète : « Quelle veine tu as eue de venir au Tonkin, d'avoir ce commandement si intéressant! » Mais, en somme, je me suis donné de la satisfaction à moi-même. J'ai vécu. J'ai passé mon temps. Je me suis fait plaisir. N'est-ce pas suffisant sur cette malheureuse terre? Se figurer que l'on s'amuse, que l'on fait des choses utiles....

« Maintenant, cette existence a ses inconvénients. C'est qu'on s'y habitue et que toute autre vous devient insupportable. Ainsi, même depuis ma rentrée à Lang-Son, je m'ennuie. Je regrette le Deo-Po-Bo et le Deo-Ma. Je me rappelle, comme si j'y étais encore, les différents épisodes de notre grande randonnée. Je vous vois, arrêté de l'autre côté de l'arroyo, après Yen-Tinh, me prévenant que le guide ne sait plus où aller, que les pirates sont devant nous, que les partisans sont hésitants, et moi prévenant Moreau de serrer, et nos troupiers s'assurant que leurs cartouchières sont ouvertes, que les fusils fonctionnent bien.... Ces petits frissons, ces émotions, voilà la vie, le plaisir.

« Cependant, je vous assure que j'éprouve un moment de découragement. En somme, aujourd'hui, c'est le contrôle qui commande. Tout est subordonné à la vérification d'un mandat. Il faut que tout soit réglementaire, autrement nous sommes

perdus. Le deuxième territoire doit marcher comme un département quelconque. Personne ne se met en situation, on ne comprend pas l'urgence des choses. En matière coloniale, dans les pays neufs, il faut marcher, aller toujours. C'est là que le temps a de la valeur. Eh bien, où en serions-nous, à Lang-Son, si j'avais agi d'après ces procédés? Mais venez encore, vous verrez que tout le monde a le feu au derrière. C'est une rage de construction. C'est à qui fichera ses paillotes par terre pour les remplacer par de la brique. Européens, Chinois, Thos, Annamites, se sont pris d'un beau zèle. Leur amour-propre est en jeu. Nous n'avons obtenu quelques résultats au deuxième territoire que parce que nous avons opéré en dépit des règlements. Le Monsieur solennel qui est dans son bureau à Hanoï, qui ne voit pas les difficultés du moment et surtout les moyens de les surmonter, ne peut pas diriger utilement les actions de ceux qui sont sur place, qui peuvent seuls apprécier ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Peu à peu, les idées dévient; on perd de vue l'objet principal. Vous le voyez : vous parlez colonisation, on vous répond : vérification de mandats, règlements, etc.... Vous dites : Bugeaud, Lanessan, Cecil Rhodes, on vous répond : Directeur du Contrôle. Et cela, non seulement aux colonies, mais en France, partout, dans l'armée surtout.

« Une armée doit n'avoir qu'un but : être constamment prête à la guerre. Tout, manœuvre, règlements, institutions, ne doit voir que cet objectif final. Et voyez comme les meilleurs esprits se laissent cependant gagner par la contagion et en arrivent à perdre de vue ce grand, ce seul désideratum, pour s'amuser à des détails sans importance. Exemple : nos règlements de manœuvre. Que de temps on a mis pour s'apercevoir que notre 1829 était un pur assemblage de mouvements de parade, de terrain d'exercice, non seulement inutiles, mais nuisibles sur un champ de bataille! Je ne sais ce qu'est votre nouveau règlement, mais celui de l'infanterie est à détruire, à refaire en entier. Il est pétri d'idées fausses, compliqué de mouvements

inutiles, fait de préceptes enfantins. On apprend à une compagnie à attaquer seule avec un mouvement de front et un mouvement de flanc, quand nous aurons à opérer avec des armées d'un million d'hommes. Et ainsi partout. Et nous voulons battre les Allemands !

« Comme vous le dites, on ne parle pas la même langue à Lang-Son et dans les bureaux du gouvernement. Il faut partir, sauf à revenir dans des temps meilleurs. Aussi bien, il est bon d'aller revoir la France, de quitter un bout de temps le milieu où l'on vit depuis un temps prolongé. Il est probable que, moi aussi, je ne suis plus en situation. Il faut que j'aille m'y remettre.

« Je vous renvoie la lettre de M. de Vogüé. C'est un plaisir d'écrire ainsi. Pourquoi ne sont-ce pas de tels hommes qui nous gouvernent, et non les farceurs qui ont en ce moment les divers ministères ? Je suis très sensible aux paroles aimables qu'il prononce à mon sujet. Vraiment, il a raison : ma grande récompense, en quittant ce pays, ce sera d'avoir passé, ou du moins de m'être figuré que j'ai passé mon temps utilement.

« J'avais noté, pour m'y abonner à mon retour, la nouvelle revue italienne que vient de créer Gabriele d'Annunzio, et j'étais frappé aussi de l'originalité de son talent. Quant au grand sculpteur dont vous parle Vogüé, je possède dans mon salon son « Courage militaire » à côté du « Gloria Victis » de Mercié, c'est vous dire que j'admire Dubois.

« Ici, nous travaillons toujours. Nous nous préparons à la revue du 14 Juillet. Artilleurs, marsouins, tirailleurs, miliciens, linhs-cos, linhs montés, avec leurs petits drapeaux au bout de leurs fusils, rivalisent d'ardeur pour se bien montrer à cette petite fête militaire. Puis je me mettrai au travail d'inspection générale, et puis je m'en irai.

« On peut me prendre les troupes que l'on voudra pour les diriger vers Nam-Si, seulement on dégarnira la ligne du chemin de fer, où il y a en ce moment plus de 600 coolies chinois, pour les déblais de Khéoaï. Et alors, pourquoi laisser tomber

nos compagnies européennes à l'état de squelettes, et surtout pourquoi avoir pris cette mesure qui soulève les plaintes amères de tous les commandants de postes, de diminuer les effectifs des tirailleurs? Que le Directeur du Contrôle aille prendre le commandement des troupes, puisqu'il estime, dans sa haute sagesse, qu'il y a lieu de laisser tomber les effectifs des garnisons de nos postes.

« Puis, enfin, il y a des troupes dans la région du Song-Koleng-Ko. C'est peut-être la frontière la plus solidement organisée. Il y a un blockhaus tous les 6 ou 7 kilomètres. Le massif où cette bande est venue tout d'un coup s'installer est entouré de blockhaus en maçonnerie. Et que fait-on des habitants? Je les avais parfaitement organisés. Il ne fallait pas les abandonner, les mettre entièrement sous la coupe des commandants de secteurs, si tant est que ceux-ci existent encore. Nous avions même créé des linhs-cos chinois. En résumé, il y a dans cette région du canon, des troupes, des partisans; on connaît très bien le massif, on peut donc agir; on a perdu du temps.

« Adieu, mon cher Lyautey, croyez toujours à mes sentiments bien affectueux.

GALLIENI. »

Hanoï, 30 septembre.

Voici près de trois mois, depuis mon retour à Hanoï le 7 juillet, que je ne vous ai plus envoyé de journal régulier. À MA SOEUR.

Cette lacune d'un trimestre dans mon journal, c'est le résultat de la vie d'Hanoï d'où je n'ai pas bougé. Depuis juillet, j'ai pris les fonctions de chef d'État-Major du corps d'occupation, dont le titulaire est parti en France pour six mois. C'est le travail de papiers intensif, la présence effective au bureau, de l'aube à la nuit; et quand il me reste quelques heures de répit, au sortir de toutes ces paperasseries, je me soucie médiocrement, comme tu penses, de reprendre

une plume pour pondre de nouveaux rapports, même sous la forme épistolaire.

Dans la brousse, au contraire, après la journée d'action, de plein air, de route, de combat, c'est une vraie détente de se se recueillir en vous écrivant. Ici, ma détente, c'est d'aller me promener au bord du Fleuve Rouge, de visiter une pagode, de bibeloter dans la ville indigène et de dîner en ville, ce qui est, du reste, la plupart du temps, de par mes fonctions, une obligation.

Mais ma meilleure détente, c'est encore de bibeloter chez moi. Avec la passion de home installé que je transporte partout, j'ai trouvé le moyen, dans le bâtiment militaire que j'occupe, en abattant des cloisons, en ajoutant des vérandas, de faire quelque chose de très confortable et amusant. J'ai, maintenant, une série de grandes pièces d'un aspect « mi-pagode », « mi-fumerie d'opium »; tout ce que j'ai ramassé au cours de mes tournées et dans les recoins d'Hanoï s'y est entassé. C'est, du reste, la ''*great attraction*''; rien n'est plus « chic » que de venir prendre le thé chez moi, y achever une fin de soirée ou même y dîner. L'autre jour, le général Duchemin, mon cher commandant en chef, avec qui je suis de plus en plus étroitement lié, m'a reproché de ne l'avoir pas encore convié. Je me suis exécuté sur-le-champ et lui ai organisé un petit dîner avec quelques femmes agréables. Il a déclaré qu'il n'avait jamais fait un whist « plus voluptueux », dans la grande pièce simili-pagode, parmi les étoffes de pourpre, les vieux ors, les brûle-parfums odorants. Sur la véranda, l'orchestre de la Confrérie chinoise des Cantonnais jouait des airs très doux; dans une pièce voisine quelques amateurs y allaient de leur pipe d'opium; pour mon compte, j'évite de la pratiquer, mais son odeur, venue d'une pièce voisine, ne manque pas de charme, et surtout elle s'allie si bien au décor. Et puis, l'installation d'une fumerie, c'est le prétexte d'un bibelotage indéfini; rien n'en comporte un plus compliqué, plus varié, plus raffiné : meubles, buffet aux ustensiles spéciaux, tentures,

lampes en argent ciselé, pipes de toutes matières, du simple bambou à l'ivoire et l'ébène précieux.

Le colonel Gallieni, quand il vient de Lang-Son pour affaires, fait de mon home son quartier général, s'y détend et s'y ouvre avec une confiance qui me va au cœur. Mais que ferai-je de tout ce bric-à-brac si jamais je pars d'ici, et où et comment parviendrai-je jamais à l'installer en France?

Revenons aux affaires. Laisse-moi d'abord t'avouer que je jouis avec intensité de la situation personnelle que les circonstances m'ont faite. Les affaires de ce pays reposent sur trois personnes : Le Gouverneur général, le Général commandant en chef, le colonel Gallieni. Tous trois me témoignent la confiance la plus complète et la plus affectueuse.

Gallieni, cela va de soi, de par tout ce qui précède. Il est le pivot de la sécurité, de la pacification et de la progression. Mais pour de tels hommes, au contact des réalités et résidant sur la périphérie, l'obstacle, en général, se trouve dans le commandement supérieur, le plus souvent formaliste et timoré, et dans les bureaux ennemis. C'est ici que j'interviens. Par chance, nous avons dans le Général en chef un homme du plus sûr bon sens, n'aimant pas beaucoup la peine, mais trouvant très bien que les autres s'en donnent, et, ce qui est très rare, nullement jaloux de grands subordonnés tels que Gallieni qu'il a, au contraire, la coquetterie de monter en épingle de cravate et à qui il laisse toute liberté d'action; — dans le Gouverneur général, M. Rousseau, un homme vraiment supérieur, que distinguent surtout la droiture, la conscience scrupuleuse, et la volonté d'aller toujours jusqu'au bout dès qu'une mesure s'est clairement imposée à sa raison, quelles qu'en soient les difficultés et quelles que soient les responsabilités qui en découlent pour lui. Il n'hésite jamais à revenir sur une conception dès qu'on l'a convaincu. C'est ainsi que je l'ai ramené à Gallieni.

Il était arrivé ici avec certaines préventions à son égard.

Il avait amené comme chef de cabinet militaire un artilleur de marine, et lui-même, polytechnicien, avait ses camaraderies parmi les généraux de cette arme. Or, elle n'est pas Gallieniste, simple affaire de rivalités du Soudan que les artilleurs de marine ont toujours un peu regardé comme leur chasse réservée et où Gallieni s'est taillé une place et a illustré son nom. L'équipe adverse a eu vite fait de l'estampiller : « agité, fumiste, faiseur », les clichés habituels dont il faut que tout homme d'action se résigne à être marqué.

C'est dans cet état d'esprit que M. Rousseau a débarqué. Il s'agissait de l'en faire revenir. Les faits s'en sont chargés, et, avec un homme aussi probe et aussi consciencieux que le Gouverneur, c'etait inévitable. Je n'ai pas besoin de dire si je m'y suis employé. Déjà le succès des opérations de Ké-Tuong l'avait convaincu. Mais ce qui a enlevé définitivement le morceau, c'est une tournée que le Gouverneur fit à Lang-Son et dans le deuxième territoire, où je me suis abstenu de l'accompagner et dont il est revenu fixé sur la méthode et sur les résultats.

J'ai auprès de M. Rousseau un précieux complice : son fils Emmanuel, avec qui, malgré la différence d'âge, je me suis lié d'étroite amitié. Je ne lui fais qu'un reproche, c'est d'être aussi bibelotier que moi ; aussi, les rabatteurs allant hiérarchiquement au Gouverneur général avant de venir chez moi, me râfle-t-il tous les morceaux de choix. Mais quel chic garçon, si enthousiaste et chaud sous son enveloppe réservée! Je l'ai « Gallienisé » du premier coup, et non pas en l'emballant, ce qui n'eût pas pris, mais sur pièces et documents.

Bref, agent permanent auprès du pouvoir central du colonel Gallieni, c'est-à-dire de « l'action », investi de la confiance entière du Général en chef et du Gouverneur, c'est-à-dire du « conseil et de la décision », disposant de la délégation presque entière du Général pour tout régler depuis la frontière de Chine jusqu'à celle du Siam, je me trouve être le lien entre les trois organismes qui détiennent le pouvoir ; de fait, à moins

d'être jamais Gouverneur général, ce qui est peu vraisemblable, ou Président du Conseil, ce qui l'est encore moins, jamais je n'aurai au même point l'illusion de l'exercer.

Puisque crédit il y a, je m'efforce du moins à l'exercer pour le plus grand bien de ce pays. La grande idée directrice de ces trois mois a été la mise sur pied d'un programme de liquidation totale de la piraterie du Tonkin. Tu as vu par tout ce qui précède combien la question est mûre et préparée et quel pas les dernières opérations du colonel Gallieni lui ont fait franchir.

Dès mon retour de colonne, j'ai été saisi de cette idée fixe : il faut en finir dans la campagne prochaine, à tout prix. Le fruit est absolument mûr et jamais on ne retrouvera une occasion pareille avec une telle union des trois pouvoirs. Je m'y suis donc attelé et j'y ai attelé mes collaborateurs les plus intimes, et voici que je crois bien que cela va aboutir, et la genèse de cette préparation est assez suggestive.

J'ai commencé, sans en parler à qui que ce soit, par mettre sur pied toute l'affaire. J'ai passé là les nuits les plus passionnantes de cet été, travaillant seul avec un secrétaire pour la dictée et la recherche des documents, dans mon bureau au bord du Fleuve Rouge, dont j'arpentais de temps en temps la rive, sous les étoiles, pour me détendre et m'exciter. Puis, le 10 septembre exactement, j'allai trouver le général Duchemin pour lui soumettre l'idée. Je fus, je dois le dire, fort mal accueilli : « Ne nous embarquons pas là-dedans, rien n'est plus illusoire qu'un programme d'ensemble, les circonstances viennent toujours se mettre à la traverse, nous sommes tous ici trop précaires, la Métropole trop hostile à toute entreprise de grande haleine, il faut se résigner à vivre au jour le jour et, comme vous le constatez depuis huit mois, on s'en tire tout de même. Du reste, Gallieni et moi arrivons en fin de séjour colonial et rien ne garantit que mon successeur endosserait l'affaire. »

Quoique très déconfit, mais ne me tenant pas pour battu, je

répondis : « Soit ! mais je me suis donné avec tant de passion à mettre sur pied ce projet que je vous demande de me permettre au moins de vous le lire pour qu'il ne soit pas absolument perdu. — Je veux bien, mais il est entendu que je l'écoute comme un simple thème tactique, comme un travail d'État-Major tout spéculatif. » Je sors mon papier et je lis sur la carte, avec des commentaires où je mets tout le feu de ma conviction. Je suivais sur la figure du général l'évolution de sa pensée, et dès le milieu je me suis dit : « Ça y est. » Dès que j'eus fini, il se leva, me prit le papier : « Il faut que ça se fasse, et nous le ferons. Donnez-moi ça ; je le porte de ce pas au Gouverneur et je vais essayer de l'enlever. »

Tu juges de ce que j'éprouvais en voyant surgir cette probabilité d'une réalisation, décisive pour notre établissement au Tonkin, j'oserais même dire historique.

J'ajoute que du côté du Gouverneur j'étais fort tranquille. J'avais lu la veille le papier à Emmanuel Rousseau qui en avait un double, s'était lui aussi emballé, et avait dû y préparer son père. Le soir même le principe était admis. Et c'est ce papier, mis sous la forme d'une lettre du Général en chef au Gouverneur général, que je t'envoie ci-après.

Malheureusement, comme rien ne va tout seul, ce qui serait trop beau, il s'est levé un lièvre fâcheux entre le moment où j'avais conçu le plan et son adoption définitive le 14 septembre : une nouvelle levée de boucliers au Yen-Thé, ce chou palmiste du Tonkin, qui repousse toujours alors qu'on le croit arraché. C'est une inextricable région de forêts et de ravins, où règne un chef de bande légendaire, le Dé-Tham. Il bénéficie de sa situation géographique en territoire civil, mais en bordure du territoire militaire, jouant des deux et de leur rivalité administrative pour se maintenir en équilibre. Depuis dix ans, je ne sais combien de colonnes et plusieurs généraux s'y sont usés. Il s'en est toujours tiré par des pseudo-soumissions, trop facilement acceptées et illusoires. Voilà qu'il vient de faire des siennes, laissant ses partisans saccager les établissements euro-

péens en plein Delta et menaçant la voie ferrée. Il faut régler cela d'abord, et c'est naturellement Gallieni qui en est chargé. Mais cela est venu se mettre aussi inopportunément que possible à la traverse de mon plan d'ensemble, auquel il a fallu ajouter un codicille.

Je t'envoie le tout, documents, carte et codicille; tu as de quoi nous suivre à l'œuvre pendant six mois.

PROPOSITIONS FAITES PAR LE GÉNÉRAL EN CHEF AU GOUVERNEUR GÉNÉRAL POUR LA CAMPAGNE D'HIVER (1895-1896)[1]

Plusieurs documents déjà ont fait ressortir les idées actuelles de l'autorité militaire sur la méthode de pacification par refoulement progressif des bandes pirates et par occupation systématique des territoires expurgés au moyen d'ouvrages militaires et de populations armées.

Mais, avant de présenter les propositions d'ensemble pour la campagne d'hiver 1895-1896, il importe de préciser cette méthode et de répondre d'avance à la plus spécieuse des objections qui lui sont couramment opposées et qui se formule ainsi :

« Cette méthode donne des résultats illusoires parce qu'elle ne détruit pas les bandes, les refoule simplement à l'extérieur d'où elles reviennent, à moins qu'elle ne les rejette dans les territoires voisins de ceux où elle est appliquée. L'œuvre est donc sans cesse à recommencer. »

Les faits semblent prouver que ce raisonnement part d'une fausse appréciation des conditions de formation et d'établissement des bandes pirates.

En premier lieu, l'expérience du passé démontre qu'on arrive rarement, sinon jamais, à la destruction par le feu d'une bande pirate. Dans la chasse à courre que représente la poursuite d'une bande déterminée, tous les avantages restent du côté de l'adversaire avec une évidence telle qu'il est superflu de la détailler ici, et un résultat, toujours partiel, ne s'obtient qu'au prix de fatigues, de pertes, de dépenses, qui ne sont certes pas compensées par le succès.

Détruisît-on même entièrement une bande, ce qui n'est jamais arrivé, il ne faut pas perdre de vue que nous avons à côté de nous un inépuisable réservoir de piraterie: « la Chine », dont les autorités ont en outre toujours

1. Le début de ce document a été reproduit textuellement dans mon article du « Rôle colonial de l'armée » (*Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1900).

intérêt à rejeter chez nous les bandes qui les gênent, quand elles ne leur adjoignent pas, sous un déguisement, leurs propres réguliers.

En second lieu, il ne faut pas perdre de vue que « le pirate » est, si l'on peut s'exprimer ainsi, « une plante qui ne pousse qu'en certains terrains », et que la méthode la plus sûre, c'est de lui rendre le terrain réfractaire.

Il n'y a pas de pirates dans les pays complètement organisés; en revanche, il y en a, même en Europe, sous d'autres noms, dans les pays tels que la Turquie, la Grèce ou l'Italie du Sud, qui ne présentent qu'une voirie incomplète, une organisation administrative rudimentaire ou une population clairsemée. Si l'on ose continuer la comparaison, je dirai que lorsqu'il s'agit de mettre en culture une partie d'un terrain envahi par les herbes sauvages, il ne suffit pas d'arracher celles-ci sous peine de recommencer le lendemain, mais il faut, après y avoir passé la charrue, isoler le sol conquis, l'enclore, puis y semer le bon grain qui seul le rendra réfractaire à l'ivraie. De même de la terre livrée à la piraterie; l'occupation armée, avec ou sans combat, y passe le soc; l'établissement d'une ceinture militaire l'enclôt et l'isole définitivement s'il s'agit d'une frontière intérieure; enfin, l'organisation, la reconstitution de la population, son armement, l'installation des marchés et des cultures, le percement des routes y sèment le bon grain, y rendent la région conquise réfractaire au pirate, si ce n'est ce dernier qui, transformé, coopère à cette évolution [1].

Le principe posé, quelle est la situation actuelle (suivre sur le croquis ci-joint[2])?

Situation actuelle.

A l'Est, le 2e territoire pacifié et la frontière chinoise organisée de la mer à Soc-Giang, car je persiste à ne regarder les derniers événements du 1er territoire, circonscrits à une zone extrêmement restreinte, que comme un accident et à considérer qu'une organisation vigoureusement reprise et suivie de la région de Moncay-Namsi comblera cette minime lacune.

A l'Ouest, la région de Lao-Kay, en voie d'organisation semblable sous la très énergique et méthodique direction du commandant du 4e territoire, qui établit en ce moment une série de secteurs de Lang-Pô à Muong-Kuong.

Entre ces deux branches d'une tenaille, les deux noyaux pirates A (Exode de Thaï-Nguyen sous Luong-Van-Son et Baky), B (A-Coc-Tuong) qui s'opposent actuellement à la fermeture des deux branches, à la soudure des zones organisées.

Le groupe B ne représente pour les progrès de la colonisation du Tonkin et la sécurité du Delta qu'un danger éloigné; il est du reste facilement isolable par la constitution d'une frontière provisoire sur la tenaille formée

1. C'est certainement pour ne pas avoir appliqué cette méthode au Yen-Thé, qui a été évacué prématurément et où le pacte avec le Dé-Tham a été conclu malgré mes protestations, que cette région n'a jamais eu la sécurité de celles où le système a été mené jusqu'au bout.

2. Voir pl. VIII, p. 248.

par les cours supérieurs du Song-Gam et de la Rivière Claire jalonnés par les postes de Bao-Lac, Bac-Mé et Ha-Giang.

Le groupe A constitue au contraire un danger immédiat; tous les débris des bandes du Sud s'y trouvent agglomérés sur un espace restreint dont ils exploitent la population et d'où, leurs ressources épuisées, ils ne peuvent manquer d'essayer de sortir vers le Sud où les attirent à la fois les ressources du Delta et les relations anciennes avec la région de Thaï-Nguyen.

La population Thô de cette région nous est absolument dévouée et fidèle, elle nous en donne des preuves journalières, les quelques villages armés qui ont pu se maintenir devant la poussée des pirates du Nord à l'abri de notre ligne de postes, Cho-Ra, Phia-Ma, Bac-Kan, font constamment le coup de feu et attendent avec impatience que notre appui efficace leur permette de réoccuper leur sol. Je vous ai adressé à maintes reprises des documents qui en font foi, nous avons contracté là des engagements et nous y avons des devoirs immédiats.

Le premier objectif de notre progression doit donc être l'occupation et l'organisation de la zone A et le transport de notre frontière efficace sur la ligne Bao-Lac-Ha-Giang. C'est la remise en notre pouvoir du Haut Song-Gam et de la Rivière Claire, la condition première des travaux de routes et de télégraphe décidés sur ces lignes et la sécurité du ravitaillement direct de Cho-Ra, Bao-Lac et de Ha-Giang.

Mais il importe de prévenir les inconvénients qui résulteraient d'un simple déplacement des bandes sur notre territoire et donneraient raison à l'objection générale que je rappelais en commençant, d'empêcher par conséquent le refluement des bandes dans ce que j'appellerai les parties douteuses, à savoir :

E, F, en voie d'organisation, mais encore insuffisamment occupées.
D, — — — —
C, territoire de Luong-Tam-Ky.

Le problème se ramène donc à :

1° Occuper la zone A immédiatement, la zone B ultérieurement et éventuellement ;

2° Garantir les zones incomplètement organisées C, D, E, F.

En résumé, le programme ainsi tracé est celui de la pacification totale du Tonkin.

Pour le résoudre, se pose d'abord la question des effectifs. Question des effectifs.

Il faut en effet :

1° Des troupes pour procéder à l'occupation et à l'organisation ;

2° Des réserves concentrées et prêtes à coopérer par la force, s'il est besoin, à cette occupation.

On a demandé huit compagnies de tirailleurs en augmentation des effectifs actuels. En outre, l'application des propositions suivantes exigera évidemment une certaine extension de la garde civile pour l'occupation des territoires repris à l'autorité militaire.

Quant à ces huit compagnies de tirailleurs, si la métropole les accorde, elles ne seront pas disponibles avant les prochaines opérations de recrutement, c'est-à-dire février ou mars. Les attendre serait donc perdre tout le bénéfice de la saison d'hiver. Les pirates du groupe A n'attendront certainement pas le printemps pour opérer leurs incursions annuelles; notre inaction ne fera que les enhardir. Le succès matériel et moral appartient du reste toujours à qui prend l'initiative du mouvement, et ce qu'il faut éviter actuellement, c'est de se laisser acculer comme on y a été amené cette année à des opérations forcées de printemps et d'été. Pour mener ici avec toute son efficacité une opération, même de simple organisation, c'est à l'époque actuelle qu'il faut la prévoir, en octobre qu'il faut la commencer.

C'est donc dès maintenant qu'il faut assurer la réunion des troupes nécessaires, et devant cette nécessité, d'une part, et, d'autre part, devant l'impossibilité d'un renforcement immédiat d'effectif, je suis amené à vous proposer le rattachement à l'autorité civile :

1° Du cercle de Van-Bu, ou de la Rivière Noire, qui est entièrement pacifié, dont l'administration et les intérêts sont intimement liés à ceux du Laos, à la nouvelle organisation duquel il peut participer;

2° Du cercle de Sept-Pagodes, où il n'y a pas eu depuis deux ans le moindre trouble, qui est actuellement habité par des Annamites et contient même déjà, près de Lam, une importante concession européenne.

Le retrait des troupes régulières de ces deux cercles rendra la disposition de trois compagnies européennes et de trois compagnies et demie de tirailleurs.

Elles devront être remplacées par des troupes de garde civile. Ce n'est du reste que devant la nécessité impérieuse de poursuivre l'œuvre commencée, de profiter de la saison favorable et de ne pas nous laisser prévenir par une offensive pirate, que l'autorité militaire est amenée, puisqu'il faut bien trouver des troupes, à demander ce rattachement. Les événements de cette année dans la région de Kébao ont témoigné en effet que sa cession au territoire civil avait été prématurée. Dans le cercle de Sept-Pagodes, aujourd'hui complètement pacifique, le Bao-Day reste toujours à surveiller, il faudra que les autorités civiles et la garde indigène y veillent particulièrement. Prévenues et solidement constituées, elles maintiendront la sécurité.

Ainsi réduits, les territoires militaires seraient limités à la zone teintée en bistre du croquis ci-joint, acheminement à leur constitution en confins militaires à laquelle il est de toute logique de tendre.

Enfin, dans les territoires militaires eux-mêmes, notamment au 2e, tout

en maintenant intégralement l'organisation frontière, on pourra procéder à une diminution des garnisons intérieures où les troupes régulières seront remplacées par des partisans, ce qui rendrait de ce fait disponibles un certain nombre de compagnies. Cette disposition s'appliquerait notamment à Pho-Binh-Gia, Van-Linh, aux parties Sud du cercle de Tuyen-Quan, et provoquerait probablement quelques remaniements territoriaux de cercles.

La question des effectifs ainsi résolue provisoirement jusqu'à l'obtention des huit compagnies de tirailleurs demandées, on pourra :

1° Constituer à Cho-Ra, Chiem-Hoa, Vinh-Thuy, les groupes nécessaires pour procéder à l'occupation et à l'organisation immédiate de la zone A et étendre d'un seul coup la zone pacifiée projetée jusqu'à la ligne Bao-Lac, Bac-Mé, Ha-Giang.

2° Assurer la sécurité des zones douteuses :
celle de EF par les troupes retirées de Van-Bu;
celle de D par les troupes retirées du Sud de Tuyen-Quan;
restera la zone C, c'est-à-dire Luong-Tam-Ky.

Puisque la géographie a placé le territoire du chef soumissionnaire sur les derrières des régions à occuper désormais, il ne dépend pas de l'autorité militaire de s'en désintéresser. Il est évident que nulle expédition militaire, réduite même à une seule occupation, ne peut se faire avec un « hinterland » non assuré. On ne peut dissimuler qu'en présence des renseignements si contradictoires que chaque jour apporte sur la situation de ce territoire, son occupation eût été la meilleure solution, et je crois que l'installation à Cho-Chu d'une garnison de troupes régulières eût été le mode le plus sûr d'être assuré de la soumission complète et sincère de ce personnage. Mais, devant l'opposition formelle de l'autorité civile, on ne peut qu'écarter toute proposition à ce sujet. Il faut du moins avoir toute garantie sur la sécurité de cet « hinterland », la question est trop intimement liée à celle de l'occupation de la région située au Nord pour qu'il ne soit pas essentiel de spécifier quelles peuvent être ces garanties. Luong-Tam-Ky

1° Latitude absolue pour l'autorité militaire de renforcer sur son propre territoire la ligne des postes Bac-Kan, Daï-Thi, qui forme la base de notre occupation du Nord et assure l'interception des communications entre Cho-Chu et les bandes de la zone A, sans provoquer de la part de Luong-Tam-Ky des réclamations qui font forcément douter de sa sincérité ;

2° Assimilation de ce territoire à un pays de droit commun qu'en cas de nécessité les convois de ravitaillement et les détachements puissent traverser en toute liberté;

3° Assurance que l'autorité civile locale prend toutes les mesures nécessaires pour y assurer la sécurité;

4° Très spécialement, retrait progressif et remplacement par la garde

civile, comme à Van-Lang, des postes chinois de Kan-Pao, Baï-Ché, Linh-Dam et Nhéta, qui sont actuellement établis en face de nos postes de Dong-Chau, Quan-Thuong, Pho-Trinh, Chiem-Hoa, Daï-Thi, Yen-Tinh et Cho-Don, comme de véritables postes avancés, tandis que l'action combinée des postes militaires et civils assurera de la manière la plus efficace le service de renseignements et de police sous la direction commune des deux autorités. Cette mesure entraînerait d'ailleurs soit la réduction d'effectif des réguliers de Luong-Tam-Ky, soit leur groupement autour de Cho-Chu, Linh-Dam; leur surveillance n'en serait que plus facile, à moins encore qu'ils ne nous prêtent résolument leur concours comme partisans dans le Nord; ce serait à la fois la meilleure garantie réciproque de leur soumission et de notre confiance, et une utilisation conforme à leurs anciennes traditions;

5° La libération par Luong-Tam-Ky des familles de nos cantons de Nong-Thuong et Dong-Vien, en voie de repeuplement, qu'il détient encore.

Telles sont les mesures nécessaires pour procéder sans retard à l'occupation de la région la plus urgente. En février ou mars, les huit compagnies de tirailleurs demandées, en assurant à leur tour l'occupation et l'organisation de la haute Rivière Claire et du Song-Gam, rendraient disponibles les troupes précédemment réunies, soit pour établir autour d'A-Coc-Tuong une ceinture solide, soit même, si les circonstances sont favorables, pour en finir avec ce dernier chef et fermer, et définitivement, la frontière de Bao-Lac à Lao-Kay.

Il ressort de cet exposé comment l'on peut envisager que ce renfort de huit compagnies de tirailleurs soit appelé à être progressivement réduit à mesure que les territoires de l'arrière s'organiseront, se souderont et passeront successivement à l'autorité civile pour arriver même, d'ici à deux ou trois ans, à ne plus être utiles.

Question des ouvrages militaires à établir.

En ce qui concerne la question des ouvrages militaires que comportera l'exécution du programme qui vient d'être exposé, il est impossible d'en préciser même approximativement le nombre et la dépense.

La reconnaissance de régions encore à peine connues, les situations successives seules en décideront au fur et à mesure. En cette matière, les officiers supérieurs commandants devront avoir la plus large initiative.

Toutefois l'on peut déjà donner comme indication :

1° Qu'ils seront d'autant moins nombreux et moins chers que le programme d'occupation sera conçu avec plus d'ensemble. Si l'on est en effet fixé dès maintenant sur le but que l'on veut atteindre, on évitera les fausses manœuvres, on n'aura pas à établir les frontières provisoires et successives qui ont été au 2e territoire la conséquence de ce fait que les régions à pacifier n'ont été concédées que morceau par morceau, parce qu'il n'avait pas été posé d'avance que la méthode serait poussée jusqu'au bout; il a

donc fallu, en outre de la frontière de Chine, y installer, contre les pirates aujourd'hui disparus, une série de frontières intérieures dont nous sommes tous d'accord pour reconnaître qu'il ne doit plus en être question. Il en est résulté que les postes établis d'abord sur le chemin de fer face au Caï-Kinh, puis à l'Ouest du Caï-Kinh, puis de Xéco à Ban-Thinh, face à Ba-Ky, ont atteint finalement le Song-Cau, chacune des lignes intérieures étant successivement abandonnée. Je crois qu'il n'y a pas de meilleur argument en faveur de l'adoption d'un plan d'ensemble et définitif, qui permette de n'établir pendant la progression de l'occupation que des postes tout provisoires en bois et paillotes, pour ne procéder à des ouvrages définitifs que lorsque nous atteindrons la frontière politique.

2° Que si le Quang-Tong et le Quang-Si sont des foyers permanents de piraterie, le Yunnan en produit beaucoup moins, les bandes y sont localisées et de provenance externe; le réseau de postes pourra, selon toute probabilité, y être moins dense que sur les frontières de l'Est.

Question du Commandement.

Mais l'exécution de ce programme, qui s'applique à une région située à cheval sur deux territoires militaires, exige comme condition primordiale l'unité de direction. Si la localisation actuelle des bandes pirates résulte des directions données jusqu'ici à la progression de l'organisation, elle n'en est pas moins aujourd'hui, il faut le reconnaître, singulièrement favorisée par les facilités que leur donne la zone intermédiaire entre les 2e et 3e territoires militaires et le territoire civil pour dépister les renseignements et se soustraire à des efforts qui ne peuvent être combinés. Il est essentiel que la préparation et la mise en train au moins de ce programme soient confiées à une seule main. Il ne suffit pas d'en assurer d'Hanoï la préparation et la direction, il faut encore que l'agent d'exécution soit un. Il n'y a pas de meilleur moyen de tirer immédiatement profit de la prolongation du séjour du colonel Gallieni : l'expérience du passé nous est garante de la méthode qu'il apportera dans l'application et du soin qu'il aura d'éviter l'emploi de la force.

L'occupation du Song-Cau, menée avec une précision rigoureuse, a pu se faire presque sans pertes.

Il y a donc lieu de demander :

1° Que le colonel Gallieni, tout en conservant le commandement administratif du 2e territoire, reçoive dès maintenant pour la durée de la campagne d'hiver, et jusqu'à son départ, la direction supérieure au point de vue militaire des 2e et 3e territoires militaires, et qu'il lui soit attribué toute liberté d'action pour cette période d'opération, qui sera d'autant plus rapide que son initiative sera plus grande;

2° Qu'il lui soit adjoint, pour cette période, un commissaire spécial pour assurer la régularité et le bon fonctionnement du service de ravitaillement;

3° Un officier du service des constructions pour la bonne et rapide exécution des postes et ouvrages nécessaires.

Si ce programme nettement conçu est commencé sans retard, vigoureusement mené et assuré de l'unité de direction, l'on peut attendre de cette campagne 1895-1896 les résultats les plus féconds, peut-être définitifs, et il ne serait pas impossible qu'au printemps les régions de Pho-Binh-Gia, de Cho-Moï, de Yen-Bay, puissent être rattachées à l'autorité civile et les territoires militaires réduits à la zone teintée rouge du croquis ci-joint, un tel résultat entraînant d'ailleurs forcément un remaniement et une simplification dans l'organisation des territoires militaires.

NOTE COMPLÉMENTAIRE AUX PROPOSITIONS PRÉCÉDENTES NÉCESSITÉE PAR LES TROUBLES SURVENUS AU YEN-THÉ

LE GÉNÉRAL COMMANDANT LES TROUPES D'OCCUPATION AU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

Hanoï, 14 septembre.

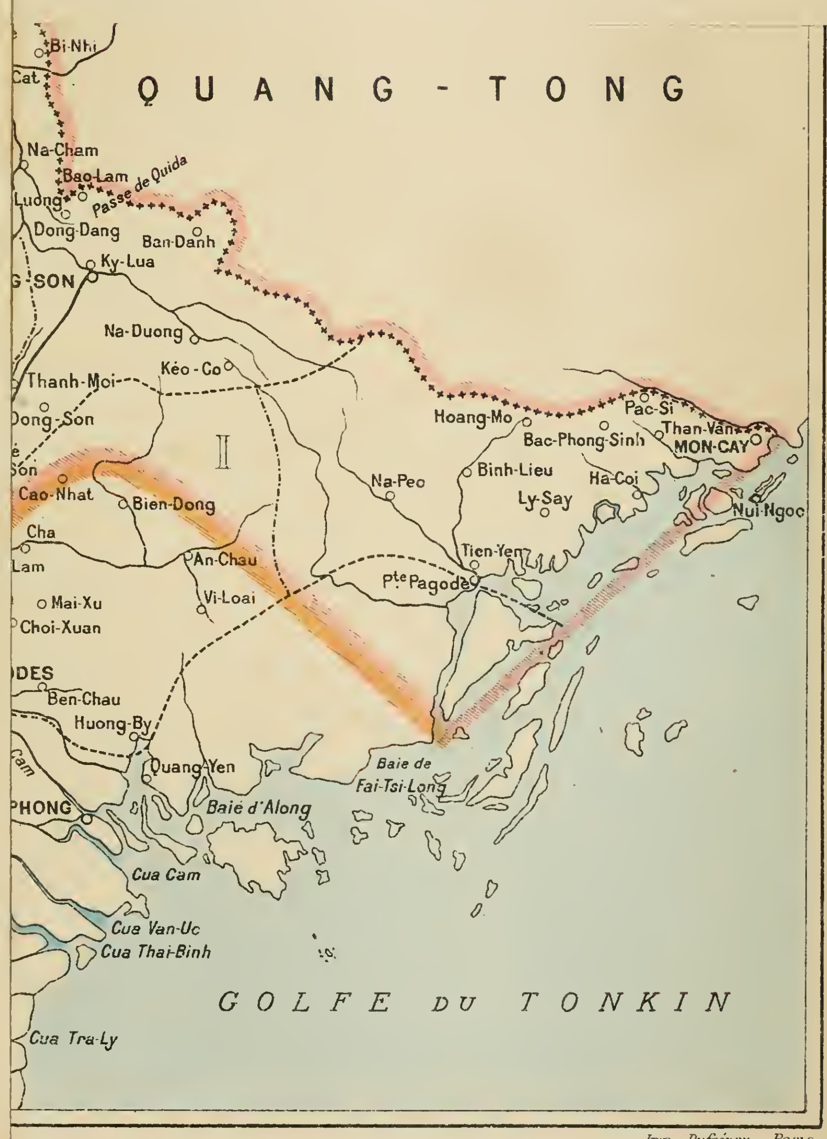
Ci-joint les propositions d'ensemble, au sujet de la campagne d'hiver 1895-1896. Au moment où ces propositions venaient d'être faites, sont survenus les troubles du Yen-Thé.

Bien que cette question apporte à la situation générale un élément très défavorable et imprévu et que le Yen-Thé soit de ce fait à ajouter en première ligne aux « parties douteuses » signalées dans le précédent rapport, il n'y a pas moins lieu de maintenir l'ensemble des propositions.

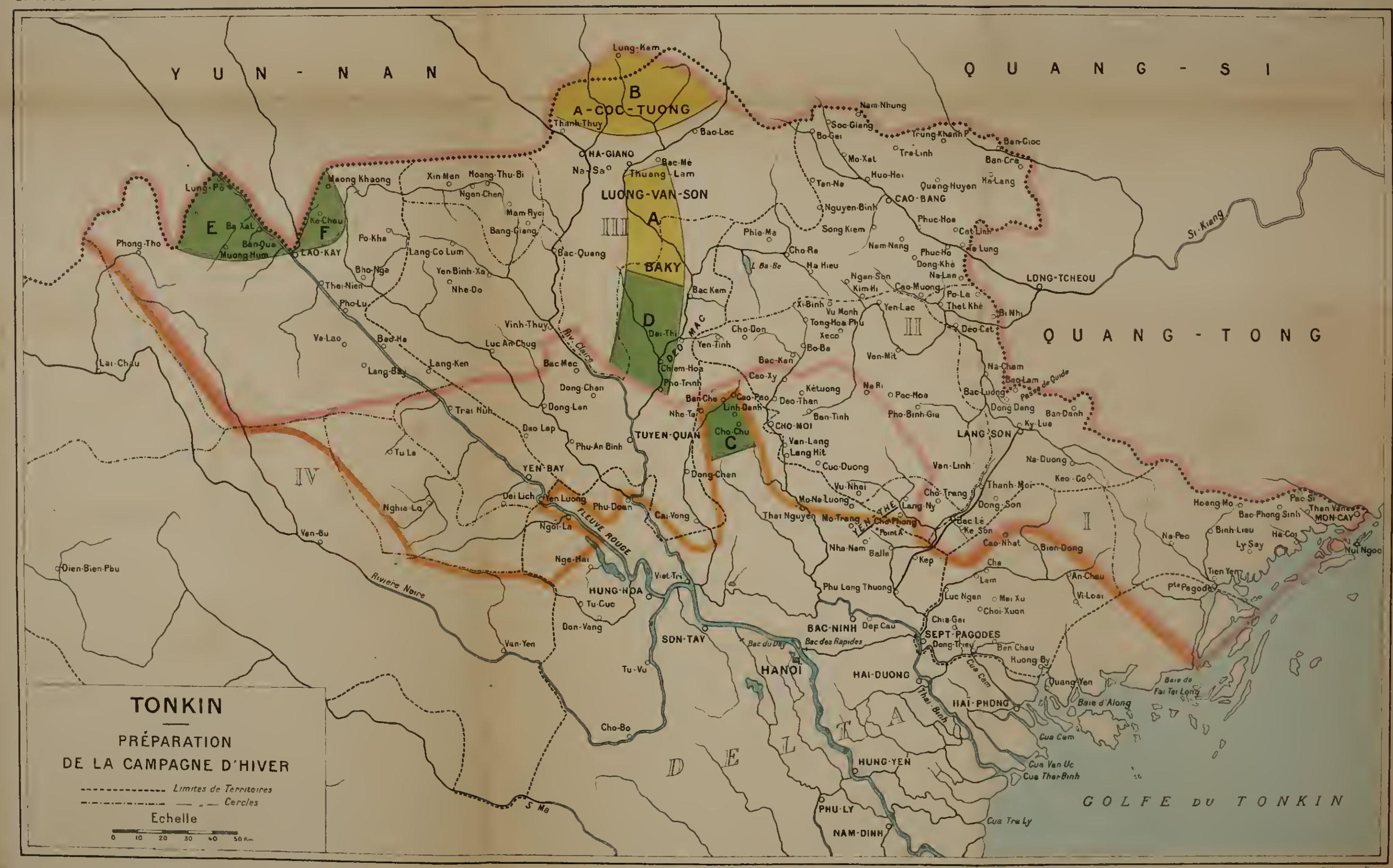
D'une part, on ne peut pas, en raison d'une situation indécise, suspendre la préparation en temps utile de toutes les mesures que comporte la saison d'hiver, ni laisser à la merci de chaque incident l'adoption d'un plan d'ensemble pour la bonne saison. Il est évident que ce plan est constamment modifiable dans son application, selon les événements, mais il y a tout avantage, toute économie à être fixé sur ses grandes lignes, à le poursuivre à travers tous les accidents, au lieu de se laisser mener par eux.

D'autre part, les mesures qui seront la conséquence de ces propositions, et qui ont pour but principal de constituer des réserves et d'assurer l'unité d'action, garderont toute efficacité en cas d'action éventuelle contre le Yen-Thé. Il n'y aura qu'à modifier les points de concentration et à utiliser d'abord au Sud une partie des forces destinées à l'occupation du Nord, qui serait de ce fait reculée de quelques semaines.

En ce qui concerne les opérations à prévoir dans le Yen-Thé, il faut d'abord poser en principe qu'il est impossible de songer, avant plusieurs semaines, à la moindre opération militaire sérieuse. L'obligation imprévue d'opérer par la force cet été au 1er territoire a épuisé les réserves, la mesure permanente de la réduction des 3/20e de l'effectif pendant l'été et enfin la rigueur exceptionnelle de l'année qui a pesé si gravement sur l'état



Imp. Dufrénoy, Paris.



Imp. Dufrenoy Paris

sanitaire, toutes ces causes ont réduit, aussi bien parmi les troupes qui n'ont pas marché que parmi celles qui ont fait colonne, les compagnies à l'état de squelettes.

Il faut donc avant tout reculer la nécessité d'une opération militaire au minimum jusque vers le 20 octobre, afin de rester maîtres du moment et aussi de tous nos moyens.

Mais ce qu'il importe de rappeler de suite pour bien poser la question, c'est que c'est malgré toutes les réserves et protestations de l'autorité militaire qu'on a laissé grossir « l'œuf » du Dé-Tham. En février 1894, ce chef avait à peine 80 fusils dont la plus minime opération militaire eût eu raison. M. le Résident de Bac-Ninh crut pouvoir s'en charger seul et aboutit à l'échec du 18 mars 1894 qui agrandit déjà considérablement les forces et le prestige du Dé-Tham.

Le 23 octobre de la même année, à la suite de l'enlèvement de MM. Chesnay et Logiou, fut conclu le pacte qui les rachetait et donnait au Dé-Tham la direction administrative des quatre cantons du Yen-Thé. L'autorité militaire n'a jamais cessé de protester contre ce traité (lettre du 24 octobre à M. Rodier, — rapport annuel, décembre 1894) qui créait un danger permanent sur le flanc de la voie ferrée et qui maintenait un foyer d'attraction pour tous les pirates du Delta et de la région de Thaï-Nguyen. C'est en raison des affirmations contraires à cet égard de l'autorité civile locale que l'autorité militaire a décliné la responsabilité de la garde de la région Mona-Luong, Bo-Ha, où elle ne pouvait admettre la juxtaposition de nos soldats avec les gens du Dé-Tham, qu'elle persistait à considérer comme des pirates.

Hanoï, 15 octobre 1895.

Voici quinze jours depuis ma dernière lettre. Je vous envoyais le programme d'opérations adopté pour cette campagne d'hiver et je vous disais que des incidents venaient de surgir au Yen-Thé aussi inopportunément que possible, alors que nous n'avions pas trop de ces trois mois de préparation, de tous nos effectifs et de toutes nos ressources pour être en mesure de commencer vers le 1er janvier la campagne décisive qui, dans ma pensée, doit amener la fin de la grande piraterie au Tonkin.

Depuis, la situation s'est encore compliquée. Le Yen-Thé est une région couverte de fourrés inextricables, coupée de ravins, aussi difficile que possible. Elle est le domaine d'un chef de

bandes, le Dé-Tham, avec lequel on n'a jamais pu en finir carrément. Depuis le début de notre occupation, ou presque, on a dirigé contre lui plusieurs opérations qui ont toujours fini en queue de poisson, parce qu'au lieu de terminer une fois pour toutes, avec le maximum de moyens, on a cru s'en tirer avec des pseudo-soumissions, art dans lequel il est passé maître. Il a mis dans son jeu certains colons européens, des administrateurs qui ont cru le tenir alors qu'il se jouait d'eux. Sa région a été passée prématurément à l'autorité civile et est actuellement aux mains d'un administrateur qui a le record de la gaffe.

Le péril de cette situation, c'est que le Yen-Thé n'est qu'à 60 kilomètres d'Hanoï, en bordure des zones les plus riches et les plus pacifiques du Delta, et à 20 kilomètres sur le flanc Nord de la voie ferrée de Phu-Lang-Thuong à Lang-Son pour laquelle il constitue une menace constante, et qu'il entre comme un coin dans le deuxième territoire commandé et pacifié par Gallieni.

A la suite d'incidents et de maladresses dont je vous épargnerai le détail, les gens du Dé-Tham sont venus le 15 septembre assaillir les abords de Phu-Lang-Thuong, brûler des villages et des récoltes, massacrer des habitants, et sont parvenus jusqu'au chemin de fer.

Depuis lors, les incidents se sont multipliés, l'insécurité a gagné de proche en proche, d'autres chefs de bandes sont venus du Nord se réunir au Dé-Tham et la situation est devenue tout à fait sérieuse.

L'administrateur civil a d'abord cherché à y parer avec ses moyens propres, ses miliciens, et, surtout, en palabrant et en négociant, et n'a pas su y faire.

Finalement, on a fait ce par quoi on eût dû commencer : on a rattaché provisoirement la région contaminée au deuxième territoire et on a naturellement chargé le colonel Gallieni d'en finir.

Il n'a accepté que de très mauvaise grâce. Il constatait et signalait depuis longtemps les fautes et les incidents qui

devaient en résulter, et rien n'est plus ingrat que de remettre sur pied une affaire mal embarquée et gâchée. En outre, pour ménager certaines susceptibilités personnelles, pour ne pas froisser certains administrateurs, on a atermoyé, prolongé les demi-mesures, et on n'a fait le rattachement à l'autorité militaire que moyennant des réserves et des restrictions qui ont fait écumer Gallieni; il a été tout près de rendre son tablier.

Enfin, c'est à très grand'peine qu'il avait accepté de prolonger son séjour (il a déjà 38 mois de Tonkin) pour prendre la direction des opérations de cet hiver par l'importance desquelles il s'était laissé tenter et que le Gouverneur général n'avait adoptées que parce qu'il pouvait s'en remettre en toute sécurité à Gallieni pour les mener à bien. Or, il ne veut plus rien savoir, et voilà notre affaire de cet hiver qui devient très problématique.

Ce qui est encore venu compliquer les choses, c'est que le Gouverneur général était en partance pour Paris, où il faut à toute force qu'il aille enlever son emprunt et, avec son autorité, ouvrir les yeux de tous sur la situation et les besoins de l'Indochine, auxquels on a l'air de ne rien comprendre et dont on se désintéresse par trop.

Il fallait donc que tout fût réglé avant son départ. Enfin cela y est. Le colonel Gallieni prépare son opération concentrique, suivant la formule, en y apportant la même méthode, la même préparation minutieuse, et je l'y aide d'ici de tout mon pouvoir.

Le Gouverneur s'est embarqué avant hier, 12 octobre, laissant l'intérim au Secrétaire général. Je prévois bien des luttes à soutenir pour tenir cette affaire sur pied en son absence, car l'intérimaire n'aura pas l'autorité, la fermeté de responsabilité indispensables pour résister à tous ceux qui voudront faire machine en arrière.

Hanoï, 19 octobre 1895.

A LA BARONNE D'A.

De la Chine du Sud et de l'Annam, tout ce qui porte cornette ou soutane avait convergé vers Hanoï le 15 octobre pour le sacre de deux évêques : NN. SS. Ramond, nouvel évêque de Hang-Hoa, et Marcou, nouveau coadjuteur d'Hanoï. C'était le premier sacre à la cathédrale, la première aussi grande solennité catholique depuis la conquête : 7 évêques, 4 français, 3 espagnols ; j'étais, comme chef d'État-Major du corps d'occupation, au premier rang à côté du Général, et, 3 heures durant, je n'ai rien perdu de cette très belle cérémonie ; nous la suivions dans de petites brochures explicatives que l'ingénieux P. Lecornu avait distribuées à tous les assistants. Pères annamites et pères français mêlés remplissaient le chœur ; des clercs jaunes éventaient notre évêque avec les grands éventails de plumes blanches, signes de sa dignité aux yeux des indigènes. Au portail les grands parasols d'honneur comme pour les grands mandarins ; les gongs alternaient avec l'orgue et la musique militaire ; et le maître des cérémonies était notre ami, le légendaire père Six, vieil, vieil Annamite décoré de la Légion d'Honneur, qui a dans les anciens temps confessé la foi.

Le soir, il y avait banquet de 100 couverts à la mission, nous y étions une quinzaine de laïcs en tout ; et j'étais à côté d'un des nouveaux évêques. Le charmant jardin de la mission était tout illuminé comme les Annamites et les Chinois savent illuminer, les arbres constellés de lanternes de papier en forme d'oiseaux, de dragons, de poissons, de licornes. Et derrière les nouveaux évêques un présent des pères indigènes et de la chrétienté d'Hanoï, deux grands panneaux portant de longs compliments en caractères, l'un en soie brodée, l'autre en bois sculpté.

Monseigneur Gendreau et moi sommes attelés à une grande affaire. Nous rêvons d'amener ici les Trappistes. Au point de vue colonial, ce serait fort important.

On admet que beaucoup de cultures nouvelles et productives peuvent être ici introduites; moins dans le Delta, qui produit du riz tant qu'on veut et peut en donner un tiers de plus, que dans la région moyenne à mamelons accessibles et cultivables, impropres au riz et encore en brousse. L'intérêt serait d'y importer ce qu'on appelle les cultures riches: café, indigo, la vigne, etc.; mais les premiers essais sont pleins de tâtonnements, chers, et le peu de colons dont les reins ne sont pas solides reculent devant ces expériences qu'il faut renouveler plusieurs années en étudiant le sol, son régime, avant de tirer le moindre profit. Les Trappistes y conviendraient merveilleusement et seraient les initiateurs agricoles de ce pays comme ils l'ont été en Algérie. Il nous en faudrait deux maisons, l'une dans le Than-Hoa, dans le Tonkin du Sud, à la frontière de l'Annam, et l'autre dans la région de Lang-Son, That-Ké, Cao-Bang, à la frontière de Chine, que j'ai parcourue cet hiver, où rien n'est fait, et qui est si séduisante au point de vue agricole.

Et maintenant veux-tu que nous causions un peu Tonkin? Je pense que Raoul et Blanche t'ont prêté mes lettres, que tu sais en gros toutes les chances que j'y ai eues, ce début par un intérim de chef d'État-Major, puis tout cet hiver cette inspection de 3 mois à travers la moitié du Haut-Tonkin avec ce merveilleux colonisateur qu'est le colonel Gallieni, puis cette colonne du haut Song-Cau, où j'ai eu la joie d'être son chef d'État-Major et de gagner ma croix bien tardivement, mais du moins aux coups de fusil; depuis juillet, un nouvel intérim de chef d'État-Major, qui se prolongera jusqu'en janvier, au retour du titulaire, et m'aura valu par le fait de participer pendant 6 mois à la direction des affaires militaires de l'Indochine, de la frontière du Cambodge à celle du Yunnan; enfin la veine d'avoir eu la confiance presque intime des deux gouverneurs Lanessan et Rousseau. Je n'attends que janvier pour repartir en colonne, sur la haute Rivière Claire cette fois, de sorte que j'aurai à doses égales combiné « l'action et le

conseil » avec l'aubaine d'avoir eu en mains beaucoup de ficelles. Ce résumé n'ayant pour objet que de revendiquer le droit d'être très informé, beaucoup plus à coup sûr que je ne pouvais prétendre en un temps si court.

Je pense bien que pour vous, très justement, la question se résume en une courte formule : « Le jeu en vaut-il la chandelle? » — parce que, en fin de compte, si le Tonkin n'avait d'autre raison justificative que d'assouvir l'activité d'Hubert Lyautey, de guérir son cœur et de distraire son spleen, ce serait, j'en conviens, au point de vue national, insuffisant et... un peu cher.

Au début, il n'y a pas de doute, la réponse est facile. Vers 1873 et durant les 10 années qui ont suivi, le jeu valait beaucoup, beaucoup plus que la chandelle.

C'est avec une poignée d'hommes et presque sans dépenses que Francis Garnier, le jeune conquistador, les yeux tendus vers un but unique et pratique : la pénétration du Yunnan par le Fleuve Rouge, avait pris successivement Hanoï, Nam-Dinh, tout le Delta. On ne se lasse pas de relire cette héroïque histoire; on ne se lasse pas surtout de la réentendre de la bouche des vieux témoins, missionnaires ou Annamites. Quelques coups de fusil, la domination arrachée aux mandarins, cruels et rapaces; le Français accueilli comme un libérateur (tandis que Garnier allait à l'assaut de la citadelle, le peuple le suivait en allégresse et, sur la rive du fleuve, une foule suivait avec sympathie le tir des canonnières), et puis la simple poignée d'hommes et les quelques sous qu'il fallait pour le soutenir n'arrivaient pas à temps, l'abandon, la mort, 10 ans d'hésitations, de reculs, de désenchantement aussi pour ce doux bas peuple annamite, aussi stupéfié de notre inaction qu'il l'avait été de notre triomphante apparition.

Avez-vous lu les mémoires de du Barail? L'y avez-vous vu faisant Laghouat contre vents et marées? — Avez-vous lu le second volume de la *Jeunesse de Frédéric II* par Lavisse? Y avez-vous vu et lui et son père fabriquant la Poméranie, la

vieille Prusse contre vents et marées? — Une volonté, une suite, une continuité, une décision à tout briser, — ainsi se font les colonies, comme toutes les œuvres.

« L'Indochine est le joyau des colonies. »

Certes, à condition expresse d'en voir l'ensemble, de saisir que le Siam avec son budget immédiat de 25 millions de recettes, et la Cochinchine avec son extraordinaire production de riz, en sont les éléments de profit tout prêts, que l'Annam y est l'œuvre à faire, et que le Tonkin (sauf son Delta qui se nourrit lui-même) n'est que la marche frontière de cet ensemble, une espèce de Savoie protectrice, mais indispensable, et que, tandis que 4 bataillons suffisent à la police de tout le reste, il faut, dans cette haute région tonkinoise, tout le gros des troupes couvrant la péninsule contre la piraterie chinoise. C'est le vrai État-tampon. Envisagé seul, le Tonkin est un leurre; — il ne faut pas le séparer de l'ensemble; — mais l'ensemble, cette longue péninsule, jumelle de l'Inde, est un Empire à la Dupleix, autrement fécond, intéressant, pour les luttes de l'avenir, pour les batailles commerciales de l'Extrême-Orient, pour le *struggle* à livrer le jour où la Chine s'ouvrira, que ce Madagascar aléatoire et isolé. Avantage, dit-on, pas de voisins; — mais, pardon! le voisin, c'est le commerce et la raison d'être des colonies.

Mais si *l'homme* ne doit pas venir, si le Siam passe aux Anglais, si ceci n'aboutit décidément qu'à caser des fonctionnaires, — alors, oui, il vaut mieux s'en aller, et vite.

Hanoï, 24 octobre 1895.

Au prince d'Arenberg.

J'ai reçu depuis 8 jours de Vogüé une lettre parfaitement découragée et qui, pour ce qui concerne ce pays, se résume en ceci : « Vous perdrez votre peine à essayer d'intéresser quelqu'un en France au Tonkin; votre Tonkin est l'enfant mal

venu, dont il ne faut plus parler. On ne lui demande que de faire le mort. » — Vogüé, avec sa haute vue des choses, protestait contre cet état de l'esprit public, mais le constatait comme quelque chose d'irrémédiable.

Le fait est que je ne trouve jamais dans les journaux l'écho de ce qui se fait ici, et que, dans de glorieuses, pénibles et héroïques colonnes, depuis un an, 3 officiers ont été tués, 7 blessés (c'est-à-dire plus que dans tout Madagascar), sans qu'il leur ait été accordé la moindre mention. Ce n'est ni consolant, ni encourageant.

Il y aurait là une belle campagne à faire, et je regrette bien que la nature de mes fonctions aussi bien que le peu de temps qu'elles me laissent ne me permettent pas de le tenter dans quelque grande revue.

Il est certain qu'il faudrait choisir. Si l'on doit continuer à jouer avec ce pays comme avec un jouet hors d'usage qu'on peut impunément détraquer, à y jongler avec le personnel : gouverneur, généraux, commandants de territoires, à y empêcher toute stabilité, à y marchander tous les moyens d'action, à y continuer « la guerre au rabais » qu'on y mène depuis 6 ans, mieux vaut sincèrement, nettement, s'en aller.

Conserver le Tonkin sans développer toutes les conséquences de son occupation, c'est, j'en conviens franchement, de l'argent absolument perdu.

Se souvenir une bonne fois qu'on est venu ici avec Garnier, non pour y faire un établissement de peuplement et de simple exploitation, comme la Martinique ou la Réunion, mais pour le Fleuve Rouge et le Yunnan, pour la pénétration commerciale de la Chine, pour être aux avant-postes dans le grand conflit de dislocation et de civilisation qui est suspendu sur l'Extrême-Orient. Déjà voici que le protectorat de Formose, saisi par Courbet, nous a échappé. Tout autour de nous les Anglais sont à l'affût. Le coup de Muong-Sing est un coup de cloche qu'il est de bonne politique de faire sonner bien haut, mais sur lequel

il ne faut pas, entre nous, s'emballer, car, au fond, il ne compromet pas grand'chose.

Le haut Mékong ne se naviguera jamais, ce n'est pas une voie de pénétration chinoise pratique, et Muong-Sing ne nous intercepte rien du tout.

Mais le protectorat logique et fructueux de la presqu'île Indochinoise, c'est le Siam. Dans l'ordre logique, c'est une question qui eût dû être réglée avant Madagascar, puisque ici la partie était entamée et presque gagnée, et le nouveau cabinet anglais en complique bien la solution.

Il y a au Siam un budget tout fait de 25 millions, je crois; ajouté au rendement déjà connu et régulier du Cambodge et de la Cochinchine, il constitue un bloc qui donnerait à un protectorat rationnellement, souplement et économiquement organisé tel que celui de la Tunisie, les moyens de transformer commercialement la péninsule Indochinoise. Avec le Siam, il y a, je ne dirai pas un pendant de l'Inde, certes non, mais une belle œuvre à faire et qui sera faite par d'autres si la France s'y dérobe. Le Tonkin en est la couverture, la marche frontière, en même temps que le débouché sur la Chine. C'est la porte. A moins qu'on ne veuille abandonner la partie (mais alors qu'on le dise, et qu'on s'en aille vite), il faut être les maîtres absolus de cette porte.

Ce serait fait depuis longtemps si, après avoir jeté ici, sans méthode et sans plan, par petits paquets, des forces absolument exagérées, jusqu'à 100 000 hommes, on n'en avait brusquement, vers 1888-1889, évacué plus des 3/4 avant que la question *de conquête* fût vidée. Un néfaste gouverneur en gardera la lourde responsabilité. Depuis lors, comme je vous disais, on y a fait « la guerre au rabais ». Néanmoins, la bonne volonté a été si grande; nous avons eu la telle chance d'y tomber sur des hommes de la valeur de Pennequin et de Gallieni; il y a eu, après ce décousu, une méthode si continue et si sûre, que la conquête s'est malgré tout poursuivie de proche en proche. La question piraterie est loin d'être résolue;

elle est certainement simplifiée, parce qu'au lieu d'être répandue dans toute l'économie, elle a été aujourd'hui progressivement resserrée et localisée. Du reste, l'étude que j'ai jointe à ma dernière lettre[1] a dû, sur ce point, préciser vos idées.

Mais ce qu'il reste à arracher est précisément d'autant plus dur et résistant qu'il est plus condensé. Ce dernier effort, cette pesée sur les deux branches de l'étau entre lesquelles on a réussi à amener toutes les bandes, est donc un gros effort.

Or, nous sommes à bout de forces, et personne ne le sait mieux que moi, obligé depuis 6 mois, par mes fonctions de chef d'État-Major, de peser tous les moyens, de mesurer toutes les forces.

Faudra-t-il donc tout lâcher et tout compromettre, faute de ce que nous demandons pour achever la tâche?

8 compagnies de tirailleurs indigènes de plus.

Nos effectifs européens tenus au complet, tandis qu'aujourd'hui ils sont, par mesure budgétaire, réduits de 2/20e, et avec les déchets de maladies et de rapatriement vous voyez où cela nous mène.

Et enfin, le même armement qu'à nos camarades de Madagascar et de partout. M. le député de Montfort l'a dit ; mais l'a-t-on assez pesé? Nos 12 000 tirailleurs indigènes sont encore armés de fusils Gras, et si anciens qu'ils sont presque hors d'usage, la plupart décalibrés, amincis, tandis que toutes les grosses bandes pirates du centre sont uniformément armées de Winchester à magasins.

En un mot, c'est l'armée de France qui a l'arme retardataire et l'armée barbare qui a l'instrument perfectionné. C'est le comble. Les effets matériels sont naturellement désastreux. J'ai là sous les yeux un des derniers rapports de reconnaissance vers Ha-Giang, où d'héroïques petits tirailleurs se sont lancés avec leurs *flingots* à l'assaut d'un retranchement pirate et ont été écrasés, sans pouvoir tirer chacun plus d'un coup, par une

1. Lettre que je n'ai pas reproduite parce qu'elle fait double emploi avec celles qui précèdent.

pluie de projectiles d'armes à magasin; — ils sont d'ailleurs restés tous sur le carreau. Mais, à côté de cet effet matériel, jugez de ce qu'est l'effet moral, — et étonnez-vous que, lassés, tant de nos petits tirailleurs désertent une armée où on leur donne des bâtons, pour des bandes qui les arment à la moderne.

Voici trois ans qu'on demande les mousquetons Lebel de gendarmerie, — 1 500 000 francs, ce n'est pas cher, — sans pouvoir les obtenir. Il n'y a pas de courrier de France que je ne décachète avec l'anxieux espoir de les voir annoncés; mais voici trois ans que rien ne vient.

Il faut donc, si ce n'est déjà fait, que ceci soit la première chose faite. Je vous demande de voir M. Rousseau à cet égard pendant son séjour à Paris; il est complètement au courant de la question, en apprécie toute l'importance; il a été convenu avec lui que je vous en écrirais en vous priant de mettre en mouvement la grande équipe coloniale et les influences dont vous disposez pour la faire aboutir. Il faudrait que nous ayons cet armement au plus tard le 1er février. Ce sera pour la fin de cette campagne d'hiver un atout, un sursum de tous les courages, qui ne sera pas superflu vis-à-vis de tous les aléas possibles que nous prépare cette année sans pluie et sans récoltes.

La seconde chose à gagner, ce sont nos 8 compagnies et l'intégralité de nos effectifs soustraits désormais aux réductions budgétaires.

Il me restait à demander les obus à la mélinite que nous n'avions jamais pu obtenir, bien qu'ils eussent épargné des centaines de vie en face d'adversaires qui ont au plus haut point l'art de remuer la terre et de se retrancher. Mais voici enfin que le *Bien-Hoa* m'en amène mille dans 15 jours, — le charme est donc rompu.

Pour aborder un tout autre sujet, je fais encore appel à vous pour nous envoyer des Trappistes. Monseigneur Gendreau, notre évêque d'Hanoï, et moi, avons pris cette idée tout à fait à cœur. Nous en avons saisi avant son départ M. Rousseau, qui y est favorable. Il conviendrait de la réchauffer, et dès

maintenant de préparer les voies. Monseigneur Gendreau a dû écrire à qui de droit. On ignore encore ce qu'on peut faire ici comme agriculture, hors du riz. Il y a toute probabilité en faveur des cultures dites riches : — café, indigo, cannelle, ramie, etc., — quelques tentatives heureuses de vignes. Mais les méthodes manquent, on est mal renseigné sur les assolements opportuns, les colons à reins assez solides pour risquer les expériences font défaut. C'est là véritable œuvre de Trappistes. Monseigneur Gendreau a pour eux des terrains tout prêts dans le Tonkin du Sud, vers Vinh ; de mon côté, en territoire militaire, je les voudrais voir dans les vallées agricoles de la haute région, soit vers That-Khé, entre Lang-Son et Cao-Bang, soit vers Tuyen-Quan, chez Gallieni ou chez Vallière.

Deux établissements, sur deux points éloignés l'un de l'autre, de nature très différente. Ils formeraient ainsi deux centres de méthodes d'expériences, sur l'importance desquels il m'est superflu d'insister.

Si vous jugez l'idée bonne et que vous soyez en mesure de la faire aboutir, ne pourriez-vous pas l'amorcer pendant le séjour de M. Rousseau ?

Hanoï, 15 décembre.

A MA SOEUR.

Voici le Yen-Thé réglé, pas d'une manière aussi complète et satisfaisante que le colonel Gallieni et moi l'eussions rêvé. Il est arrivé ce que nous craignions. En l'absence de M. Rousseau, et malgré l'intervention incessante du Général en chef, on a tergiversé, on a voulu constamment revenir à des négociations avec le Dé-Tham malgré que tous les précédents prouvaient ce qu'elles avaient d'illusoire ; la politique, au sens le plus mesquin du mot, est venue constamment entraver l'action militaire. Le colonel Gallieni n'en a pas moins monté son affaire avec sa maîtrise habituelle, la région contaminée a été investie par des colonnes convergentes, les ravitaillements, les approches ont été poussés avec une rigueur et une précision qui en

ont fait pour moi une nouvelle leçon de bonne guerre coloniale; mais, grâce aux retards, aux interventions latérales et occultes, le Dé-Tham en personne nous a glissé entre les doigts. Il est vrai que la région dangereuse est aujourd'hui congrument nettoyée, occupée et organisée, les abords du chemin de fer et du Delta désormais en sécurité, et que lui erre en fugitif au Nord, presque seul, et n'est plus un péril d'ici quelque temps.

Le colonel Gallieni comptait me donner un de ses groupes d'attaque, 300 fusils et 6 canons. Je n'ai pas besoin de vous dire si je m'en faisais fête; mais le Général en chef n'a pas voulu me lâcher, sauf pour les 4 jours du coup final que j'ai été passer avec mon grand chef, du 29 novembre au 3 décembre. Si bref que cela ait été, ce que fut pour moi ce bain de brousse, de bivouac et de plein air, aux côtés de ce chef auquel me lient une foi croissante et une confiance de plus en plus étroite, vous le devinez. L'ombre au tableau, c'est que je l'ai trouvé très dégoûté de toutes les difficultés de l'ordre le plus ingrat qu'il avait rencontrées, en ayant réellement assez, assoiffé de rentrer en France et de retrouver les siens, fatigué d'ailleurs et absolument résolu à ne pas prolonger son bail pour diriger les opérations du Nord.

La chose est aujourd'hui réglée. Il est rentré à Lang-Son pour faire sa liquidation, ses malles, passer le service au colonel de Joux qui va le remplacer, et compte s'embarquer vers le 10 janvier.

Ce sont donc mes adieux que je lui ai faits au Yen-Thé, car il ne me trouvera plus à Hanoï, que je vais quitter vers le 1er janvier et pour aller rejoindre, sur la Rivière Claire, le lieutenant-colonel Vallière chargé, sur la désignation de Gallieni, de diriger cette grosse affaire du Nord. Je ne vous fais pas de littérature, n'est-ce pas, sur mon déchirement de cette séparation d'avec le chef à qui je dois tout depuis que je suis sur cette terre. Il m'y a ouvert des horizons que je ne soupçonnais pas, m'a associé à une œuvre passionnante et m'a rendu une raison de vivre. Je ne me conçois vraiment pas encore au Tonkin

sans lui, d'autant plus que le général Duchemin le suivra de bien peu. Tous deux, ne se dissimulant pas les difficultés que je pourrais éprouver avec un régime nouveau dont je pourrais ne pas être l'homme, n'étaient pas éloignés de me pousser à les suivre. Mais, vraiment, mon devoir est de rester. Je le dois à moi-même. Je me suis trop souvent élevé depuis un an contre ceux qui venaient ici dans le but seul d'y chercher du galon, pour m'en aller au moment d'être inscrit pour la croix et proposé pour lieutenant-colonel. Je ne me résigne pas non plus à rentrer dans la roue d'écureuil française sans être assuré d'un nouveau débouché colonial. Enfin je le dois à M. Rousseau, à qui j'ai promis qu'il me trouverait à son retour.

Mais ce qui résulte de plus clair de mes derniers entretiens avec mon cher Colonel, c'est que je suis bien sûr de le retrouver, soit qu'il revienne ici après s'être suffisamment reposé, soit qu'il m'appelle ailleurs.

CHAPITRE VI

CAMPAGNE DU COLONEL VALLIÈRE DANS LE HAUT-TONKIN

LIQUIDATION DE LA GRANDE PIRATERIE ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF DE LA FRONTIÈRE DE CHINE

Janvier — Avril 1896.

Hanoï, 30 décembre.

Je pars dans cinq jours pour la haute Rivière Claire, où je suis adjoint au lieutenant-colonel Vallière chargé de diriger les opérations dont le principe et le programme général faisaient l'objet des documents que je vous ai envoyés le 30 octobre. Vallière, quittant Tuyen-Quan, chef-lieu du territoire qu'il commande, en est parti hier pour Ha-Giang, qui est sa première base d'opérations. Mais je ne puis le rejoindre avant le retour du chef d'État-Major titulaire, que je remplace depuis six mois et qui ne doit être ici que le 3 janvier. A MON FRÈRE.

Aussitôt en route, je reprendrai si possible mon journal ; mais, pour vous permettre de mieux me suivre, il faut que je vous fasse d'abord un bref schéma de la situation.

PROGRAMME DES OPÉRATIONS DU COLONEL VALLIÈRE CAMPAGNE D'HIVER 1895-1896

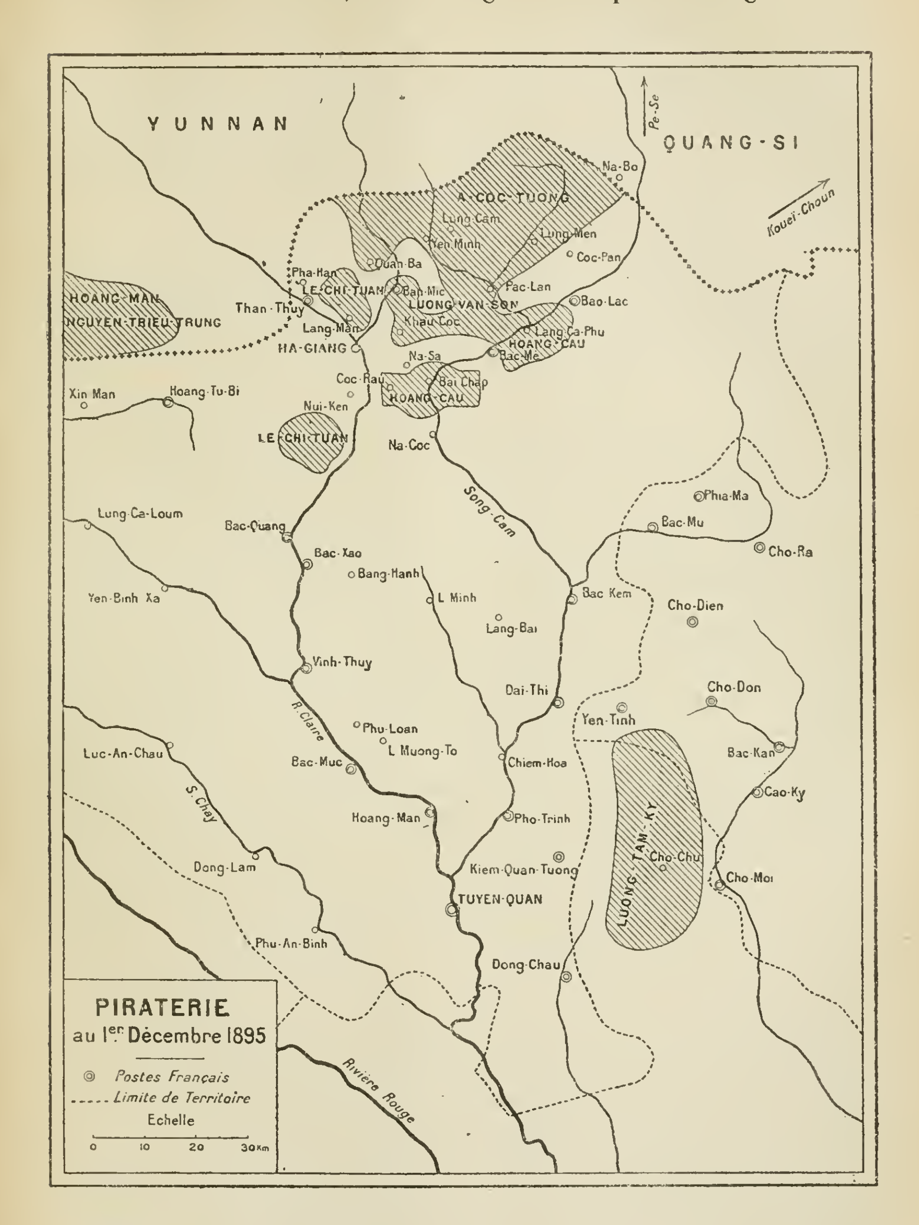
L'organisation militaire de la haute région, commencée par les colonels Pennequin et Servière à l'Ouest sur les deux rives du Fleuve Rouge, par le colonel Gallieni à l'Est de Mon-Cay, à Lang-Son, Cao-Bang et jusqu'à Bao-Lac, s'est depuis trois ans étendue de proche en proche, laissant entre les deux zones organisées une brèche qui correspond au 3e territoire militaire, l'insuffisance des effectifs n'ayant pas permis de constituer sur tous les points cette organisation qui a donné de si heureux et rapides résultats ; on sait qu'elle consiste essentiellement dans la combinaison de postes militaires et de villages armés, les premiers servant de points d'appui aux seconds et permettant de reconstituer la population, de rouvrir les marchés, de percer des routes, le tout basé sur la division territoriale en secteurs, commandés chacun par un capitaine entre les mains duquel est concentrée l'unité de commandement et d'administration ; les *secteurs* sont à leur tour groupés en *cercles*, dirigés par un officier supérieur à raison de quatre ou cinq par *territoire*.

Le 3e territoire (chef-lieu Tuyen-Quan), laissé jusqu'ici entièrement en dehors de cette organisation, formait comme « la part du feu » et laissait au centre du Tonkin une vraie « cheminée d'appel » de la piraterie, qui, de la Chine, s'étendait jusqu'au Delta par les domaines des chefs de bande : A-Coc-Tuong (pirates chinois), Luong-Tam-Ky (pirates chinois), Baky (chinois et annamites), Dé-Tham (annamites).

Pendant sa dernière année de séjour au Tonkin, le colonel Gallieni a fait rentrer dans le droit commun les régions de Ké-Tuong (Baky) et du Yen-Thé (Dé-Tham). Luong-Tam-Ky, isolé de toutes parts, semble se décider à y entrer de lui-même.

Sous cette double poussée de l'Est et de l'Ouest, les éléments

réfractaires des bandes se sont agglomérés dans le Nord et le centre du 3e territoire, dans l'angle formé par le Song-Gam et



la Rivière Claire, entre Chiem-Hoa, Bao-Lac, la frontière de Chine, Ha-Giang et Vinh-Thuy. Ils y sont massés, appuyés sur

A-Coc-Tuong ; nos rares postes ne sont là que des jalons et leur existence a été jusqu'ici très précaire. Néanmoins cette situation a l'avantage d'être infiniment plus claire et par conséquent plus soluble que la dispersion des bandes dans l'ensemble de l'économie. L'occupation effective et l'organisation méthodique de la région centrale soudant entre elles les organisations déjà accomplies à l'Est et à l'Ouest, c'est donc la « scène à faire ».

L'achèvement de l'organisation du 2e territoire, qui permet d'y prélever des troupes, et la création d'un bataillon supplémentaire de tirailleurs tonkinois, mettent en mesure de l'aborder.

Le colonel Vallière, l'ancien collaborateur du colonel Gallieni, tant au Soudan qu'au Tonkin où il commandait sous ses ordres le cercle de Cao-Bang, et commandant actuel du 3e territoire, vient de la commencer et je lui suis adjoint pour cette campagne. Mais c'est une œuvre de longue haleine, plus administrative encore que militaire, alternant de l'opération de guerre à l'installation politique, et qui ne sera pas l'affaire d'une campagne, car l'œuvre devient d'autant plus difficile que les pirates chinois qu'on a en face de soi, progressivement resserrés, sont devenus plus denses. Il est vrai que notre tâche trouve son appui, et aussi sa première raison d'être, dans la population de la région, exclusivement de race Thô; elle est l'ennemie naturelle du pirate chinois et aspire depuis longtemps à être délivrée de ses déprédations, et nous seconde chaque fois qu'elle nous voit décidés à l'appuyer.

Pour commencer, le colonel Vallière est forcé d'aller d'abord dégager Ha-Giang et les populations voisines qui sont à la limite de leur résistance. Le lieutenant-colonel Audéoud, parti de Cho-Ra, l'appuie à droite par Bac-Mé, et lui amène les renforts du 2e territoire destinés à l'occupation définitive. Ce n'est qu'après cette opération, rendue par la nature du pays très pénible et difficile, que l'on pourra aborder l'organisation de la région

située entre Ha-Giang, Vinh-Thuy et Chiem-Hoa, encore sillonnée de bandes, et y constituer le système des secteurs.

Si malgré les difficultés cette œuvre peut se mener à bien, nous aurons soudé les 2e et 4e territoires, jusqu'ici séparés, et porté notre frontière efficace jusqu'à la tenaille Ha-Giang, Bac-Mé, Bao-Lac, face à A-Coc-Tuong.

Avec lui, d'ailleurs, nous pourrons peut-être, une fois en force, trouver un *modus vivendi* admissible, sans recourir à l'opération militaire, toujours à éviter à tous égards.

Mais l'exécution de ce programme est une question de patience, de suite, de ténacité dans la méthode adoptée jusqu'ici, de calme aussi devant les incidents défavorables, les surprises inséparables d'une opération de cette nature. Enfin, elle ne sera réellement assurée que si les routes, les communications télégraphiques, la mise en valeur des voies navigables, l'œuvre de l'organisation et de la paix marchent parallèlement à l'occupation militaire. Cette connexité des deux actions réunies dans la même main, avec la liberté des moyens, a été la raison essentielle des résultats obtenus par le colonel Gallieni au 2e territoire C'est en procédant de même, et en n'hésitant pas à assurer d'une manière absolue l'unité du commandement et la libre et large disposition des moyens, qu'on peut arriver à des résultats analogues dans les régions non encore organisées.

11 janvier 1896. En sampan sur le Song-Gam, au Nord de Chiem-Hoa.

Mon cher ami,

J'ai mis trois mois à vous répondre, ce qui est beaucoup trop, et à vous remercier de votre gracieuse régularité à me nourrir d'aliments intellectuels. Vous ne sauriez croire combien cette combinaison m'agrée et combien je me félicite de la mission que vous avez acceptée d'être mon bibliothécaire. Pour liquider cette question, ayez l'obligeance de ne pas m'envoyer en volumes les romans qui paraissent dans les Revues *des Deux Mondes* et *de Paris*, car je reçois l'une et l'autre. Du reste, pas A Max Leclerc.

de romans, sauf ceux qui ont une valeur tout à fait littéraire ou sociale et ceux qui sortent de la routine tels que *En Route* de Huysmans. En revanche tenez-moi au courant du « social », de ce qui paraît dans l'ordre de vos livres que j'ai fait si grandement apprécier à ce vaillant homme d'action qu'est Gallieni, et du socialisme à la Bakounine et à la Jean Grave. C'est un sens où il faut, je crois, être toujours orienté.

J'ai remplacé tout l'été le chef d'État-Major absent. C'est donc moi qui ai dû débattre et régler avec M. Rousseau, avant son départ, les questions de politique et de budget militaire, et aussi préparer les opérations de l'hiver. C'est vous dire que j'ai eu une lourde besogne et je n'ai pas eu dans ma vie, même d'écolier, de labeur de bureau et de tension cérébrale comparables à ce que j'ai eu depuis six mois. Aujourd'hui, c'est le contraire; j'ai quitté Hanoï il y a 5 jours, montant au Nord où je vais rejoindre le colonel Vallière chargé d'une grosse opération; il s'agit de déblayer Ha-Giang, entouré depuis des mois par les pirates, et d'achever au centre de la haute région l'œuvre d'organisation commencée à l'Est et à l'Ouest par deux hommes de génie : les colonels Pennequin et Gallieni. J'en ai pour des mois là-haut. Voici la copie d'une note que je viens de rédiger pour nos gouvernants, je vous l'envoie. Car, avec une carte, elle vous fera toucher du doigt en quelques lignes ce à quoi je vais collaborer. Aujourd'hui je vous écris dans le petit sampan où, seul avec mon lieutenant-adjoint, je remonte le haut Song-Gam à force de rames, pour aller rattraper le colonel Vallière à cinq jours d'ici encore. Voici quatre jours que je vis dans ce petit esquif, escorté de quatre autres portant mes chevaux, mes bagages, mes porteurs, mon escorte. Je suis depuis deux jours dans une région absolument sauvage et déserte, le fleuve encaissé entre de hauts massifs couverts de la plus fantaisiste végétation. Au jour nous démarrons, à la nuit nous stoppons, doublant les équipes, cuisinant, écrivant, dormant dans cette coquille de noix; et faisant bonne garde contre messieurs les pirates qui

rôdent pas loin. Dame! c'est loin de Paris, et je pense à vous parce que vous aimeriez cette vie de plein air, de liberté et d'imprévu, cette vie de boussole et de point, qui est celle de de l'explorateur avec toute sa rudesse, son hygiène, sa belle salubrité physique et morale.

Vous m'interviewez sur la France vue d'ici. J'estime que c'est ce qu'il y a de moins consolant. A distance, elle devient incompréhensible, on ne la voit plus que nerveuse, désaxée, gâcheuse de facultés et d'idées, mangeuse d'hommes, et le contre-coup en est ici direct; et l'on ne sent que trop que les précieuses volontés individuelles sont neutralisées par l'instabilité, l'incompétence, le formalisme de ceux qui nous gouvernent. L'étau du fonctionnaire nous étreint. Cent ans de napoléonisme ont brisé chez nous le ressort de l'initiative : personne n'ose.

On sent ici que, pour vouer utilement sa vie et ses facultés à une cause coloniale, il faudrait être Anglais. Et vous aviez mieux que personne, dans vos beaux livres, fait ressortir les causes profondes, et imitables pourtant, de leur supériorité.

EN COLONNE SUR LA RIVIÈRE CLAIRE

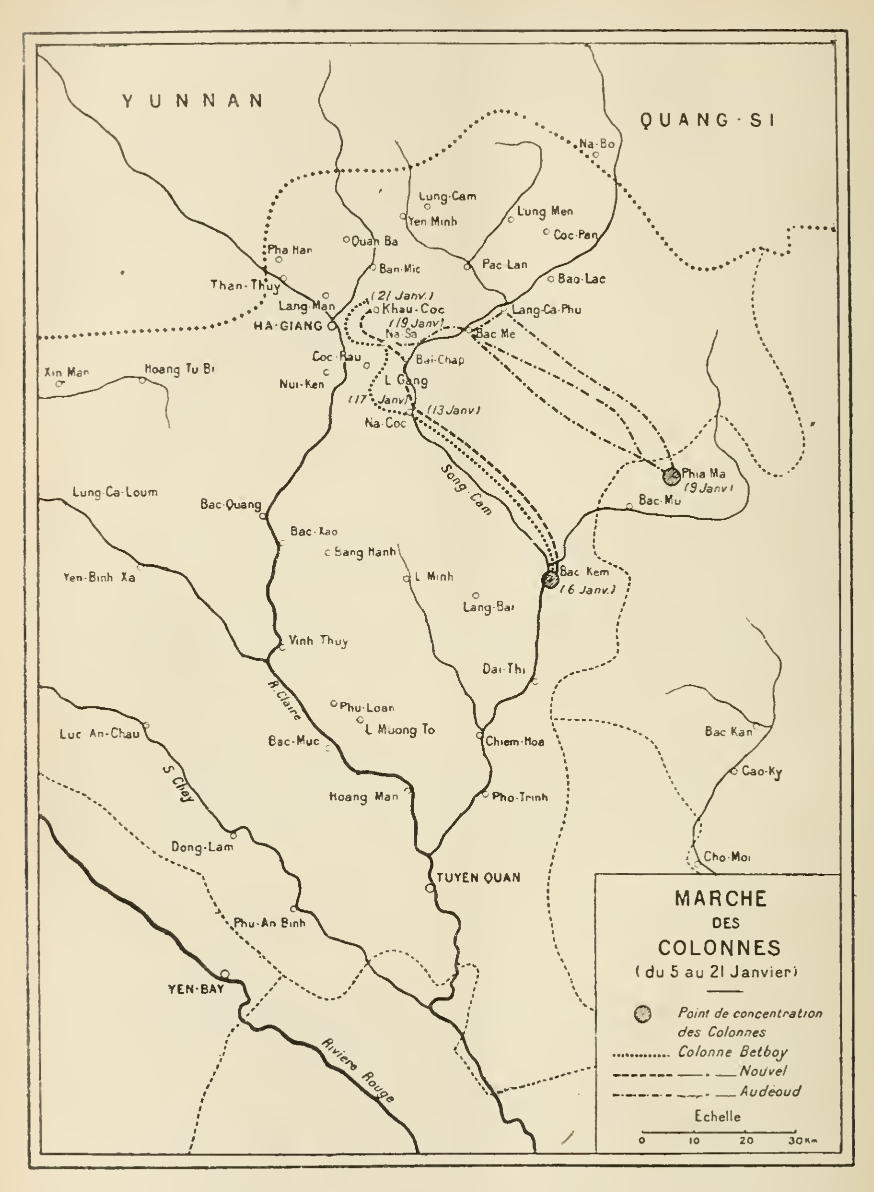
JOURNAL DE MARCHE DE JANVIER A MARS 1896

En sampan, entre Bac-Muc (Rivière Claire) et Tuyen-Quan, 24 janvier 1896.

A MON FRÈRE.

Eh bien! mon bon vieux, je viens de passer une quinzaine qui pourra compter. Pour mouvementée, elle l'a été. Par le dernier courrier de décembre, je t'avais envoyé le plan d'opérations du colonel Vallière dans le Nord; tu es donc au courant de l'ensemble de la question. Le 3 janvier, le chef d'État-Major rentrait à Hanoï, et le 5, le Général en chef me désignait pour rejoindre le colonel Vallière. Seulement, c'était huit jours trop tard, car le même jour le colonel

Vallière devait quitter Bac-Kem et se porter au Nord, et un tour de force de marche, seul, pouvait me permettre de l'attra-



per. Ce tour de force, je l'ai essayé, tu verras comment il a été brusquement arrêté.

C'est le même jour qu'une dépêche de vous m'annonçait ma

décoration. Elle était publiée à Hanoï par une feuille du cru dont je vous envoie l'extrait, et qui annonçait en même temps en gros la mission qui m'était donnée.

Le 7, je m'embarquais sur le *Chobo*, chaloupe à destination de Viettri, avec le lieutenant Galand, officier de l'État-Major que je prenais comme officier de renseignements, nos cinq chevaux, nos boys et vingt coolies.

Et, ces prémisses posées, je copie simplement mes notes journalières, qui t'amèneront à ce jourd'hui, à travers une jolie bousculade.

7 janvier.

A bord du *Chobo*, sur le Fleuve Rouge, avec deux cents légionnaires, renfort venu de France, qui remonte sur Viettri pour de là être dirigé, moitié sur Yen-Bay, moitié sur Tuyen-Quan. Journée de détente et de repos après le surmenage de travail de ces derniers mois. Écrit longuement au colonel Gallieni, qui sera à Hanoï dans quatre jours pour prendre le courrier de France du 17. Manquer ce départ me crève le cœur; j'ai le culte de cet homme. La presse, qui l'a léché tant qu'il a pu être un arbitre de faveurs et de concessions, n'attend pas son départ pour commencer l'assaut. Son œuvre, sa personne sont déchiquetées. Je ne sais pas bien ce que va devenir, lui parti, l'application de cette admirable méthode, ce simple et ingénieux rouage de l'administration en territoire militaire.

8 janvier.

Deux heures en amont de Viettri le *Chobo* ne peut remonter plus haut et nous transbordons sur une toute petite chaloupe à vapeur, le *Ha-Giang*, sans cabine, la machine sur le pont, noire de crasse et de fumée. Le commissaire du bord est un décavé de Basse-Bretagne, ex-compagnon des Baudry d'Asson et Cie, échoué ici à cent piastres par mois, qui, alter-

nativement, évoque le passé en sonnant de la trompe le soir sur son bateau, et oublie le présent avec l'infaillible consolatrice : la pipe d'opium.

A 8 heures du soir à Phu-Doan, je vais surprendre chez lui M. Duchemin (rien du général), un aimable colon qui est ici le correspondant des *Débats* et fait d'intéressantes cultures de café et des essais d'élevage. Il vient de faire dans le Nord, entre Hoang Tu-Bi, Packha et le Fleuve Rouge, une tournée commerciale et agricole, sur laquelle il me remet une note intéressante.

9 janvier.

Couché et levé sur le *Ha-Giang*. A 3 heures, débarqué à Tuyen-Quan. Reçu par les officiers de la garnison, en tête le capitaine Bonifacy, des tirailleurs, commandant d'armes, et le capitaine Bels, adjoint au commandant de territoire, chargé en son absence de l'expédition des affaires. Un gros imprévu vient de survenir. Tandis que le colonel Vallière s'avance de Bac-Kem sur Na-Coc pour, de là, conformément à son plan, reprendre les bandes par le Sud en marchant de Na-Coc sur Ha-Giang, un gros rassemblement évalué à 1200 fusils, qui était massé au Sud-Est d'Ha-Giang vers Lang-Giang, et sur lequel il marchait, vient de se disloquer. Seulement, au lieu de remonter, les groupes sont descendus, échappant au colonel Vallière ; 400 fusils ont pris une direction inconnue, 400 autres, faisant un véritable raid, ont filé le long et à l'Est de la Rivière Claire, brûlant tout sur leur passage ; ils ont enlevé avant-hier et brûlé le poste de partisans de Lang-Muong-Tho à 12 kilomètres au Nord de Bac-Muc, à deux jours et demi de marche d'ici ; le commandant B..., commandant le cercle de Bac-Quang, qui n'a plus de troupes parce qu'elles sont toutes aux colonnes, a réuni 90 fusils avec lesquels il leur donne la chasse ; il était ce matin à Bac-Muc sur leurs traces.

On sait ces nouvelles par l'optique, qui fonctionne tant bien que mal le long de la Rivière Claire par Bac-Muc, Vinh-Thuy,

Bac-Quang, Ha-Giang. Quant au colonel Vallière, il n'en sait rien et ne peut rien savoir, car il est engagé au delà de Bac-Kem, dans un pays terrible, sans communications, ni optique ni autres.

La situation est sérieuse. Cette bande dépend de Hoang-Cau ; ce sont les plus vieux routiers chinois, débris des Pavillons-Noirs, aguerris et bien armés. Ils ont évidemment pour but de passer soit le Song-Gam en aval de Chiem-Hoa, soit la rivière Claire en aval de Bac-Muc, pour tomber sur les régions riches et pacifiées de Thaï-Nguyen ou du Song-Chay. Or, tous les postes du Song-Chay, des bas Song-Gam et Rivière Claire sont dégarnis. Ils tomberont de là sur les régions fertiles et pacifiques comme dans du beurre. Je prends sur moi de faire venir 100 légionnaires de renfort de Viettri ; je prescris la formation de deux groupes, l'un de 50 légionnaires et 35 tirailleurs pris à Tuyen-Quan, dont je donne le commandement au capitaine Girardot, vieux camarade à moi de Saint-Cyr et de la même compagnie, que je n'ai pas vu depuis l'École et qui arrive du Laos. Il ira à Chiem-Hoa former un avant-poste sur le bas Song-Gam. L'autre, de 30 légionnaires et 20 tirailleurs, ira former un premier avant-poste à Bac-Muc, sur la basse Rivière Claire. Je me mets en communication télégraphique avec le Général, à qui j'expose la situation et à qui je demande de faire avancer d'urgence une colonne du 4e territoire sur le bas Song-Chay à Luc-An-Chau, à tout événement, et de m'envoyer à Tuyen-Quan une compagnie de tirailleurs de renforts. Il me répond dans la nuit qu'il approuve et prescrit tout, sauf la compagnie de tirailleurs qu'il ne sait où prendre. Deux heures de sommeil et départ pour rattraper Vallière par Bac-Kem.

En sampan sur le Song-Gam, 10 janvier.

Cinq sampans. Dans l'un, Galand et moi; dans les quatre autres nos chevaux, boys, bagages, coolies et dix hommes d'escorte. En payant les rameurs et avec double équipe, nous atteignons la moitié du chemin de Chiem-Hoa; on s'arrête à la nuit, on stoppe à la rive sûre et l'on bivouaque ainsi à bord avec une sentinelle contre les pirates et un grand feu contre le tigre. Exquise journée de navigation avec un gentil jeune camarade, journée de causerie, de repos et de détente. Sensations d'explorateur sur cette rivière sauvage et déserte où douze heures durant nous voguons entre deux murailles de verdure vierge, la haute brousse inextricable, sans rencontrer un vestige de vie. Elle est toute concentrée dans le petit sampan, dortoir, cuisine, salle à manger, bureau.

11 janvier.

Démarré à l'aube; même journée que la veille, et nous sentons qu'il faut jouir de ce repos et s'en approvisionner entre les surmenages de la veille et ceux du lendemain.

Il est 7 heures quand nous stoppons à Pho-Trinh, poste de tirailleurs et de partisans; mais gagner Chiem-Hoa ce soir et y travailler avec le chef du poste me fera gagner un jour. Laissant Galand au bivouac, je pars avec six hommes et réveille tout le monde au poste à 9 heures. Jusqu'à 2 heures le lieutenant Duplat, chef du poste, me met au courant de la situation; le secteur de Chiem-Hoa est bien en main, 300 partisans répartis en 6 postes le couvrent à l'Ouest et l'ont tenu au courant de toute la marche de la bande; ils lui signalent que ce n'est pas fini et qu'il en coule toujours qui viennent renforcer les premiers. Diable! il est temps d'aller avertir le colonel Vallière qui, dans ce pays de chien, n'en peut rien savoir.

12 janvier.

Rien ne va plus ; à 6 heures du matin m'arrive à Chiem-Hoa une dépêche par pigeon m'annonçant que le Colonel, forçant sa marche, quitte Na-Coc le 12, aujourd'hui même, au lieu du 15, pour aller faire à Bai-Chap sa jonction avec Audéoud, et que de là il marche raide sur Ha-Giang ; je ne puis donc plus le rattraper par derrière et je suis avisé de Tuyen-Quan qu'il me faut me rejeter sur la Rivière Claire, et par là gagner Ha-Giang, où je le précéderai ou le trouverai. Donc, demi-tour : à Pho-Trinh, je rattrape ma flottille et nous nous laissons couler jusqu'au confluent où nous bivouaquons à 8 heures du soir. Autant ces grandes rivières du Tonkin, à régime de torrent, sont lentes et dures à remonter, avec les fréquents rapides qu'il faut péniblement passer à la cordelle, autant elles sont amusantes à redescendre au fil du courant ; chaque rapide donne une émotion, tout le monde est aux gaffes, un gros bouillonnement, cinq minutes à se demander si l'on chavirera, deux ou trois chocs, et l'on est de l'autre côté avec une grosse poussée de courant qui vous fait gagner un quart d'heure.

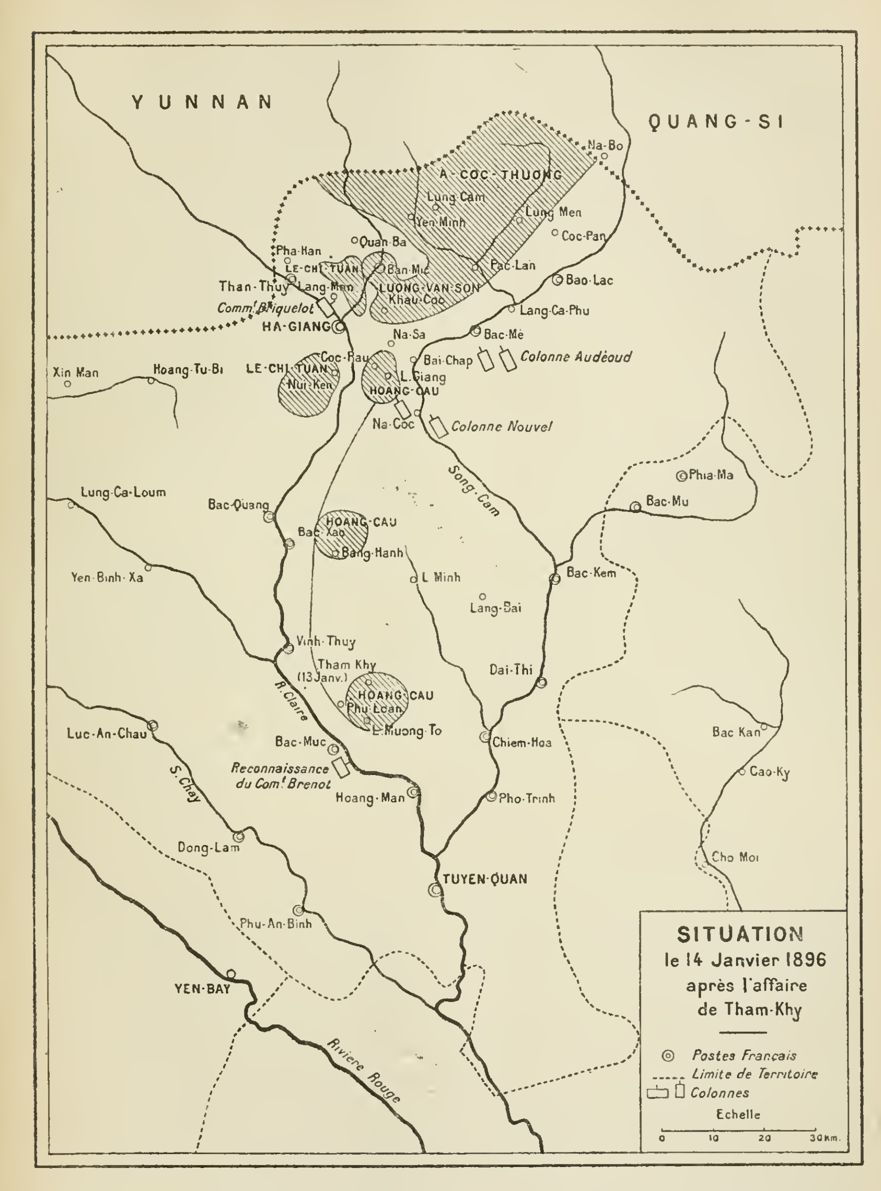
13 janvier.

Remontée de la Rivière Claire à partir du confluent. A Hoang-Man, à 11 heures, je suis excédé de la lenteur : les bateliers me demandent jusqu'à demain soir pour être à Bac-Muc ; j'y veux être ce soir ; je lâche les sampans et prends la brousse avec chevaux, bagages et coolies. Le poste de Hoang-Man me donne un guide, mais la nuit me prend, et de 6 à 9 heures, aux torches, dans un chemin difficile, presque constamment dans l'eau, je me souviens (en très petit) de mon étape de nuit de l'an passé près de Vu-Monh. Nous nous frottons les mains, Galand et moi, à penser que nous allons trouver un bon poste, un bon feu, un dîner. Dans la nuit, à 9 heures, le cri : « Senti-

nelles, veillez! » nous en annonce l'approche, et, après avoir craint de bivouaquer trempés, c'est la délivrance.

Ah bien oui! mon pauvre vieux, dans quel drame nous tombons! Je vois aux torches venir à moi le capitaine d'artillerie de Tuyen-Quan, que je croyais sur la route d'Ha-Giang, et voici ce que j'apprends en deux mots : la veille, le commandant B..., que je t'ai signalé, il y a quatre jours, suivant la bande à la trace, s'est, avec ses 90 fusils, lancé de Bac-Muc dans la montagne sur sa piste; hier soir, il était au contact; ce matin, il l'a attaquée. Elle l'attendait, tapie au sommet d'un col rocheux et boisé, invisible, et en un clin d'œil 22 hommes ont été couchés par terre. Le capitaine de légion Bérenger, tué le premier, le lieutenant Pauvrehomme, l'épaule traversée; et alors une lutte désespérée pour arracher le corps du capitaine, sauver les blessés, ramener les tirailleurs à coups de revolver, se dégager de ce traquenard et éviter un désastre complet. C'est pied à pied qu'on a pu descendre ce calvaire, et encore a-t-il fallu abandonner les morts. Le commandant B..., qui avait perdu son casque, frappé d'insolation et ramené au poste sans connaissance, le commandement repris par un admirable petit lieutenant Bouteloupt, dont tous les hommes célèbrent à l'envi le calme héroïque à travers les balles. Je trouve ce pauvre B... anéanti, inconscient; et peu à peu, de 10 heures à 11 heures et demie, rentrent lentement la colonne sanglante, le corps du capitaine, les 11 blessés, splendides de courage, que nous passons la nuit à installer tant bien que mal : et tout ce que nous pouvons, c'est de les assoupir avec des boulettes d'opium. L'optique fonctionne par hasard, la nouvelle va donc à Hanoï et voici que dans la nuit les dépêches se succèdent; 1° annonçant les premiers renforts; 2° ordonnant d'aviser par tous les moyens le colonel Vallière de redescendre; 3° annonçant l'envoi à Luc-An-Chau d'une colonne du 4e territoire; 4° enfin m'investissant du commandement provisoire du 4e territoire, et me rappelant à Tuyen-Quan, jusqu'à ce que la communication avec Vallière soit rétablie.

De cette dernière, je me serais bien passé! Mon pauvre ami, quelle responsabilité! être jeté dans une mélasse qu'on n'a pas



créée, avec charge d'en sortir, et cela sans moyens, sans troupes, sans être au courant des gens et des choses; voilà des surprises que la vie de France ne connaît pas.

14 janvier.

J'ai télégraphié que je passais cette journée à Bac-Muc pour y parer au plus pressé. A 7 heures, enterrement de Bérenger; le commandant B... s'y traîne, malgré nous; il est en pleine fièvre et nous craignons un accès pernicieux : il peut néanmoins dire quelques mots; toute la troupe est en armes, les blessés qui peuvent marcher ont voulu venir; nous l'enterrons au pied du poste, face à la rivière, face au chemin qu'il a suivi hier, face au cirque sanglant que l'on peut voir d'ici même à 12 kilomètres, ses rochers brillant au soleil du matin. Je dis un *pater* et un *ave* (relis les beaux vers de Borelli); et puis il faut penser aux vivants; de 8 à 10 heures, embarquer en sampan les 11 blessés que nous évacuons sur Tuyen-Quan. Quatre d'entre eux sont inconscients, avec balles dans le ventre, dans le dos. Je te passe tous les détails de cette journée de premières mesures : réunion de renseignements, étude du terrain, mise au courant par cet héroïque lieutenant Bouteloupt, émissaires et dépêches dans toutes les directions.

15 janvier.

En sampan, en un jour, je me laisse couler à Tuyen-Quan, mais après une pénible corvée, la plus angoissante que j'aie jamais eue. Le commandant B... est dans un tel état de santé, passant de la surexcitation à l'affaissement sous le coup de l'insolation et du surmenage, que je juge qu'il y a un danger réel à le laisser à la tête de sa troupe, de quelques jours du moins, et, laissant le commandement à Bouteloupt avec l'ordre formel de ne pas bouger du poste jusqu'à nouvel ordre, je prends sur moi de contraindre B... à revenir avec moi à Tuyen-Quan; il faut qu'il se reprenne, qu'un médecin le voie, mais comme de juste il ne s'y prête guère et c'est navrant. Des courriers m'annoncent du reste les premiers renforts que j'ai

demandés, 20 légionnaires, 2 officiers, qui arrivent ce soir réencadrer à Bac-Muc cette troupe décimée; j'y laisse donc 150 fusils sous un excellent petit officier : mais ce trajet de retour est lamentable.

Arrivée à Tuyen-Quan à 9 heures soir. Jusqu'à 2 heures du matin, je travaille avec le capitaine Bels; mise au courant du territoire, des effectifs, des ressources, des vivres, et voici les décisions : défensive active tant que le colonel Vallière ne sera pas en mesure d'intervenir et qu'on ne pourra attaquer avec du canon cette bande fortement retranchée, ce qui est un principe absolu de Gallieni. Constituer les deux petits groupes de protection de Chiem-Hoa et de Bac-Muc avec ce que nous avons sous la main, en attendant qu'arrive du 4e territoire la colonne commandée par le commandant Bailly, un vieux routier du Tonkin, légendaire comme expérience et bon sens. Jusqu'à ce que cette colonne soit là pour lui couvrir sa route, maintenir la colonne B... à Bac-Muc, avant de la renvoyer à Vinh-Thuy-Bac-Quan, la première partie de la route jusqu'à Vinh-Thuy étant sur la rive exposée, à deux heures des repaires pirates. Constituer de suite à Bac-Muc une nouvelle base d'opérations, en vivres, munitions, fours, ambulances, coolies, pour donner liberté de manœuvre aux nouvelles opérations.

Tuyen-Quan, 16 janvier.

Je crois que c'est la plus sale journée que je me rappelle.

De 6 heures du matin, après trois heures de sommeil, à 10 heures du soir, les mauvais renseignements se succèdent d'heure en heure : deux escortes sont massacrées; le convoi fluvial parti le 11 a été attaqué en avant de Bac-Muc, à un rapide classique qui s'appelle le Grand Bouddha, et il ne reste pas un homme. Un indigène a rencontré, à 10 kilomètres de la ville, quatre tirailleurs échappés, dont trois blessés, et un seul fusil. Les pirates ont passé la rivière et coupé vers Hoang-Man les communications avec Bac-Muc. Le poste de partisans de

Ngoï-Nung, entre Hoang-Man et Bac-Muc, est enlevé. Tuyen-Quan est certainement menacé. Chiem-Hoa annonce que 1000 fusils descendent renforcer les premiers. Voilà ce qu'on m'apporte par tranches, d'heure en heure; et, comme l'optique ne fonctionne pas et qu'il n'y a plus de pigeons, pas de contrôle possible; et en tout 50 fusils de garnison à Tuyen-Quan. Les officiers de la garnison eux-mêmes ne font aucun doute sur ces potins, et je me vois recommençant l'épopée de Dominé dans les conditions les plus fâcheuses.

J'avoue qu'au soir l'angoisse me prend et que j'ai eu de grosses heures d'inquiétude, de découragement et de perte de sang-froid, en maudissant la bagarre où je me trouvais et la responsabilité qui m'incombait.

Dans la nuit, un à un, ces fantômes s'évanouissent; l'indigène qui avait vu les tirailleurs massacrés, retrouvé et amené, déclare n'avoir rien vu; une dépêche de Vinh-Thuy annonce que convois et escortes sont passés sans encombre.

Tuyen-Quan, 17 janvier.

Ordres, travail ininterrompu; mise en route de mes premiers convois de vivres et de munitions pour Bac-Muc.

Tuyen-Quan, 18 janvier.

Deuxième mauvaise journée. On apprend que le fil télégraphique de Luc-An-Chau est coupé. Or tous mes ordres au commandant Bailly (qui y arrive ce soir de Yen-Bay) pour combiner exactement le mouvement par lequel je compte le 21 réoccuper avec lui Lang-Muong-Tho et couvrir la sortie de la colonne B... ne sont partis que hier soir, comptant sur le fil. Doute absolu qu'il les reçoive à temps, d'où gros aléas et même danger pour celui de nous deux qui se trouvera seul au rendez-vous. J'apprends qu'en ville les colons hurlent « qu'ils sont trahis » et envoient des correspondances aux journaux. Bref,

pour la seconde fois, je me sens débordé, et j'ai encore un f... moment. Heureusement que de nuit m'arrive du Général un affectueux télégramme, plein de confiance préventive dans tout ce que je ferai, l'approuvant d'avance. Du reste, il me prescrit d'aller moi-même à Bac-Muc diriger l'opération de dégagement de la colonne B...; je pars donc demain, et cette perspective me détend.

C'est que je suis dans la situation la plus fausse et la plus lourde. Substitué tout à coup à un commandant du territoire que j'aime et gobe à fond, et qui pourra s'en froisser, surtout après la maladresse avec laquelle la chose lui a été communiquée; entouré d'un personnel que j'ignore; jeté dans une « mélasse » où je ne connais rien des antécédents et où je ne tiens pas les ficelles; sentant parfaitement qu'ici, à la résidence, je ne suis pas chez moi.

19 janvier.

Je pars pour Bac-Muc avec le capitaine Girardot, que je charge d'y organiser la base de ravitaillement; le commandant B..., que ces trois jours de douche ont remis en équilibre et que je ramène à sa troupe; le docteur Herr, ancien médecin du 6e hussards, au sujet duquel je reçois justement ce matin même une lettre de Roger d'Amécourt, qui l'aime et me demande de le faire marcher, — il tombe bien, je l'emmène à la colonne Bailly; le sous-lieutenant Marin, un tout petit, venant de Saint-Cyr, qui est moitié de Thorey, moitié de Rehainvilliers, dont le père est fermier du général L'Hotte et qui connaît mon oncle S. de F.; 20 hommes d'escorte. Coucher à Hoang-Man.

20 janvier.

Retour à Bac-Muc; les reconnaissances rentrent; les pirates occupent toujours leur repaire du 13; pas de nouvelles, ni du

Colonel, ni d'ailleurs; un temps de chien et plus d'optique du tout. Un courrier que j'attendais ce soir n'arrive pas; j'ai su depuis qu'il avait été arrêté par les éléphants, encore une cause de retard qu'on n'a pas à prévoir en France.

Comme je l'avais demandé, deux des groupes de la colonne Bailly sont arrivés ici hier venant de Phuyen-Linh : l'un, de 35 légionnaires et commandé par le lieutenant Prokos, un Grec charmant, plein d'esprit et d'entrain, qui a déjà eu au Tonkin des pages glorieuses et ne demande qu'à recommencer; l'autre, de 65 tirailleurs et commandé par le lieutenant Talpomba. J'ai reconstitué la colonne B... avec des renforts et des cadres de Tuyen-Quan, telle qu'elle était avant ses pertes du 13, je lui ai rendu 3 officiers remplaçant morts et blessés; j'avais renforcé Bac-Muc de 30 légionnaires : j'ai donc ce soir 100 Européens, 155 indigènes, soit 255 fusils. Aussitôt que je saurai Bailly partant de Vinh-Thuy avec ses 150 fusils, je partirai d'ici avec une centaine, et, nous réunissant à Lang-Muong-Tho, sous le nez des pirates, nous y couvrirons la colonne B..., tandis qu'elle filera sur Vinh-Thuy pour rejoindre ses garnisons du cercle de Bac-Quang, où l'on a d'elle le plus pressant besoin.

Bac-Muc, 21 janvier.

Un émissaire m'apprend que Bailly est à Vinh-Thuy et compte arriver à Bac-Muc demain. A demain donc le mouvement; ouf! tout le monde en a soif. Voici huit jours juste de l'affaire du 13, et ce sera enfin la première reprise d'offensive. Il fait un temps de chien, mais chacun est joyeux de la perspective de repartir; à une éclaircie, nous nous faisons photographier devant le poste par un camarade amateur.

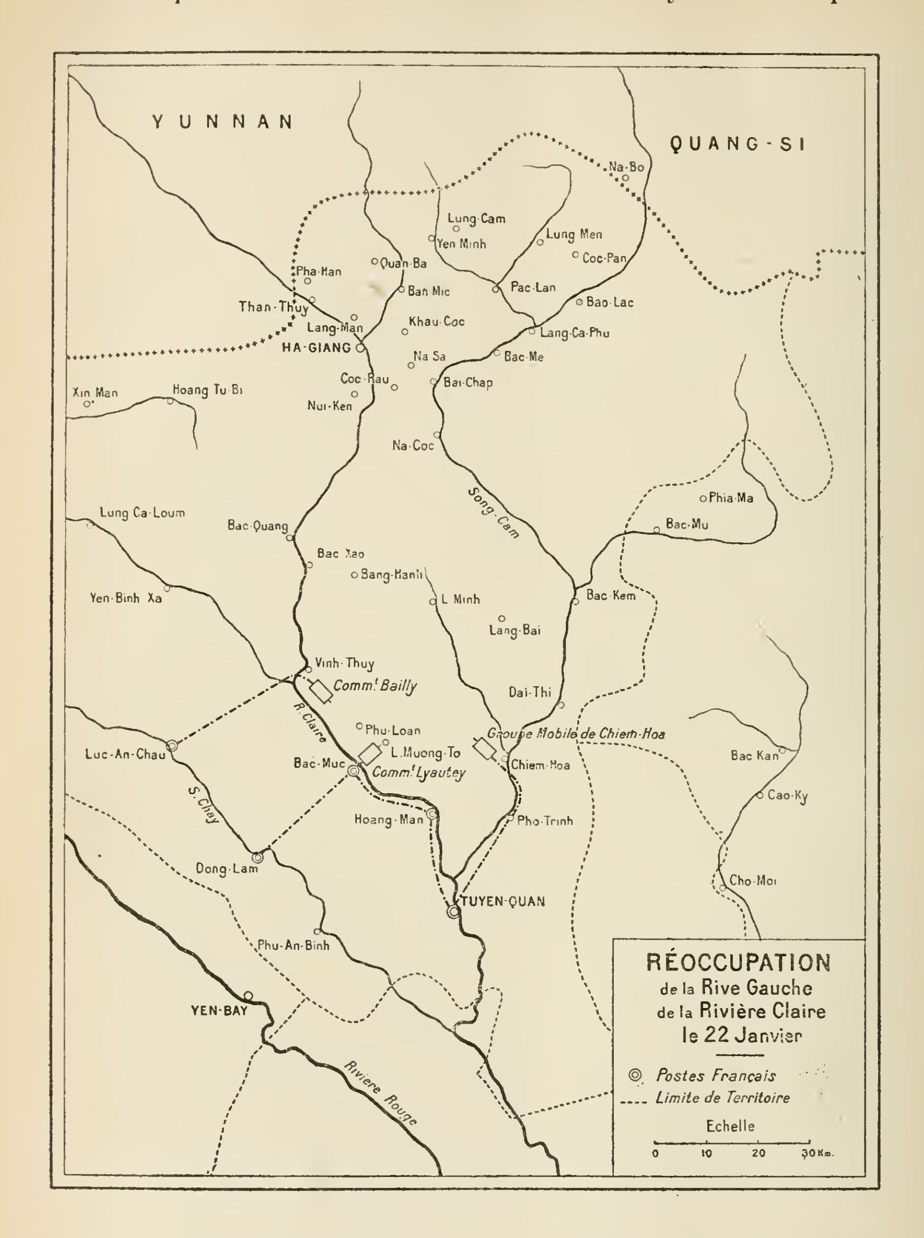
C'est égal, depuis huit jours, 400 fusils groupés ici, un magasin de 50 jours de vivres constitué avec tout ce qui forme

une base d'opérations; la marche des pirates, décidés à traverser la Rivière Claire, d'après tous les renseignements, arrêtée par ces mesures rapides. Je commence pour la première fois à respirer et à constater que quelque besogne a été faite; mais je voudrais bien être à demain soir avec Bailly, et de l'autre côté.

Bac-Muc, 11 heures soir, 22 janvier.

La jonction avec Bailly est faite, et, après tant de journées d'appréhension, c'est un premier résultat. Voici du reste le télégramme officiel que je viens d'envoyer au Général et qui va, je pense, lui faire passer une bonne nuit demain, car il ne l'aura pas avant : « Colonne Bailly s'était arrêtée hier soir Minh-Kuong, nous nous sommes rencontrés ce matin 10 heures à Lang-Muong-Tho où nous avons immédiatement réoccupé ancien poste partisans brûlé le 11 janvier; les parapets et palissades étaient encore presque intacts, ils ont été réparés aussitôt et assurent défense contre toute surprise. Nous y avons laissé 35 légionnaires et 110 tirailleurs de colonne Bailly, et 30 légionnaires et 15 tirailleurs de Bac-Muc, total 190 fusils sous commandement lieutenant Ducrot. Colonne B... a quitté Lang-Muong-Tho à 1 h. 30 pour Vinh-Thuy. Commandant Bailly revenu avec moi ce soir Bac-Muc pour y rassembler reste de sa colonne, régler ravitaillement et concerter mesures à prendre. Habitants dispersés dans forêts sont remontés avec nous Lang-Muong-Tho sur assurance que nous nous y installions et se sont aussitôt réinstallés. La réoccupation solide du poste et retour spontané habitants assurent sécurité de passage dangereux au rapide Grand Bouddha, la sécurité navigation entre Bac-Muc et Vinh-Thuy peut donc être regardée comme rétablie. Je prescris reprendre tous convois et transit habituels vers Bac-Quang et Ha-Giang. Commandant Bailly a reçu pour instructions assurer surveillance et protection Rivière Claire entre Vinh-Thuy et Hoang-Man,

et conserver contact bande, et commandant B... surveillance et protection rivière au Nord Vinh-Thuy. Je crois qu'il



convient surtout ne pas déranger colonel Vallière, et voir venir. »

Bac-Muc, 23 janvier.

Journée avec le commandant Bailly : elle se passe entre les cartes, les croquis, les interrogatoires d'émissaires, d'autorités indigènes, les comptes de coolies et les séances au magasin parmi les sacs de riz et les boîtes de conserves. Au soir, les nouvelles arrivent, bonnes : devant cette concentration de troupes survenant de trois côtés, les pirates ont pris peur et évacuent leurs positions du 13; ils ont bien de la bonté, car, juchés au haut des rocs, nous n'aurions pas été les y chercher.

24 janvier (matin).

Les renseignements se confirment, la bande emmenant son butin reprend lentement la direction du Nord ou Nord-Est, c'est-à-dire de Chiem-Hoa, qui est riche et peuplé. Or, je n'y ai guère de monde; j'y envoie donc Girardot avec quelques légionnaires; en prélevant sur la garnison, il pourra grouper 100 fusils avec lesquels je lui donne l'ordre de s'élever lentement et prudemment de Chiem-Hoa sur Lang-Thum et Lang-Thang[1], faisant garde-flanc de Bailly à qui il est subordonné et qui, de son côté, avec ses 400 fusils, va s'élever par Lang-Muong-Tho, appuyé à gauche à la Rivière Claire, à droite à Girardot, tâchant de gagner le contact de la bande et de faire râteau derrière elle. Pour moi, je rentre à Tuyen-Quan, où il faut me remettre au bout du fil du Général et lui arracher une compagnie de tirailleurs. Il me la faut pour constituer en avant de Chiem-Hoa un matelas de 300 fusils qui protège le bas Song-Gam, comme Bailly protège la basse Rivière Claire en cas de retour offensif très probable de ces messieurs. Quand j'aurai ainsi rétabli les affaires et assuré la bonne protection du Sud du triangle, j'espère que ma tâche provisoire sera finie et

1. Voir le croquis p. 287.

que je pourrai refiler sur Ha-Giang; car, pour utile que j'admette cette besogne de l'arrière, ce n'est pas précisément pour un second bureau que j'ai quitté Hanoï.

A 9 heures, je reprends mon sampan avec Galand et ma smala, et à 7 heures du soir je suis à Tuyen-Quan.

Je ferme cette lettre le 27 à Tuyen-Quan; je viens d'y passer trois jours; on ne me donne pas ma compagnie de tirailleurs, mais pour le moment la bande se replie lentement devant Bailly et Girardot. Aux nouvelles d'hier, elle était à l'Ouest de Cao-Duong, où elle se retranche.

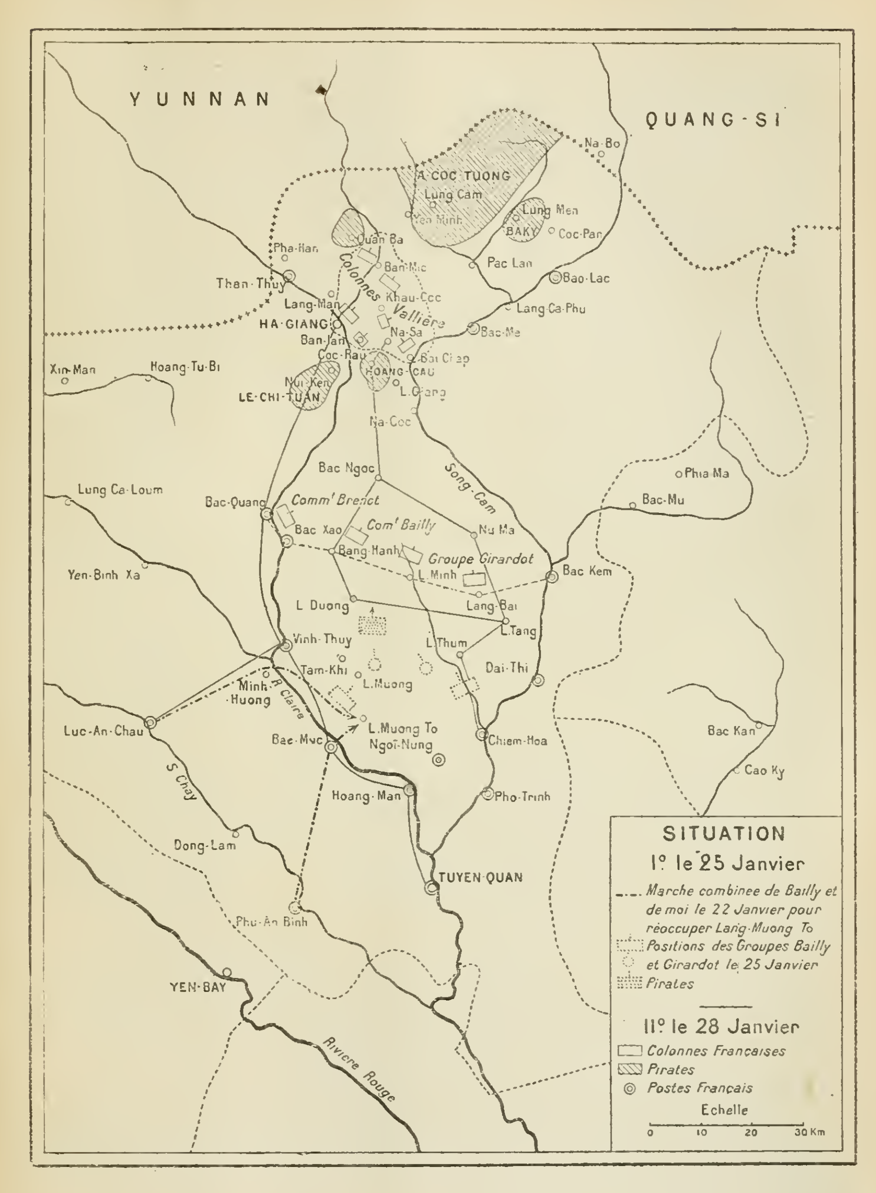
Donc, j'y vais; plus rien à faire ici; le Général vient de me relâcher bride et demain je pars pour Vinh-Thuy, où il faut que je sois en trois jours. J'y commencerai la construction d'un télégraphe allant et sur Luc-An-Chau et sur Bac-Quang, et prenant Bailly à droite, B... à gauche, tâchant de me mettre en relation avec le colonel Vallière, je continuerai ma tâche de couvreur de l'arrière. Je t'assure que je n'ai pas le temps de faire de la littérature.

Au bivouac, à Malem, un jour au Sud d'Ha-Giang, le 12 février 1896.

A MON FRÈRE. Eh bien, mon vieux, ça marche; deux jours de suite au feu, le 9 et le 10, et un bon vrai feu cette fois, assaisonné d'une sauce piquante d'émotions et d'incidents!

Je t'ai laissé le 25 janvier à Tuyen-Quan; les 26 et 27, la situation s'est nettement éclaircie au Sud; devant la remontée simultanée et la liaison de la colonne Bailly et du groupe Girardot, et surtout grâce à la vigoureuse action du colonel Vallière au Nord, les pirates se sont décidés à évacuer le sommet de l'angle Rivière Claire-Song-Gam, et à remonter dans le Bang-Hang, inextricable région entre Bac-Quang et Na-Coc. Le Général m'a accordé la compagnie de tirailleurs que je lui demandais pour donner 300 fusils à Girardot, qui est allé s'établir à Lung-Thum, pendant que Bailly se postait à Vinh-Thuy. L'arrière ainsi réorganisé et assuré, j'ai estimé que

je n'avais plus rien à y faire et j'ai demandé au Général de repiquer au Nord.



Sur ces entrefaites la communication se renouait avec le colonel Vallière par une brillante nouvelle. Le 28, nous apprenions qu'il avait remporté, le 23, une vraie victoire à Tong-Ba-

Xa, à un jour au Nord-Est d'Ha-Giang : 3 000 hommes engagés et 6 pièces d'artillerie ; pour ce pays-ci c'est une vraie bataille, et certainement la plus considérable depuis la période de conquête. Il avait enlevé un repaire formidable dans des montagnes de 1 500 mètres, défendu vigoureusement pendant 3 jours, 21, 22, 23, par l'ami Lang-Van-Son et autres chefs chinois, dépendant d'A-Coc-Tuong, et du coup déblayé de l'influence chinoise la fameuse tenaille Bao-Lac, Ha-Giang, notre objectif. Vallière a, du premier coup, réalisé l' « action décisive » en marchant droit sur l'ennemi principal, sans s'attarder aux broussailles du chemin. Il a opéré dans la plus saine conception militaire, cherchant avant tout le gros de l'ennemi. C'est ainsi, du reste, qu'il envisageait l'affaire et l'avait montée ; et la netteté avec laquelle, il y a quelques semaines, il exposait ses vues à cet égard communiquait la confiance.

J'estime que, du coup, la question pirate est presque résolue dans le Haut-Tonkin ; il n'y a plus qu'à y liquider les bandes restées encore sur les derrières du colonel Vallière, dans le Bang-Hanh, et aussi au Sud-Ouest d'Ha-Giang, dans le Nui-Ken, actuellement contenues par les formations que je viens d'amener du Sud. Malheureusement, cette belle affaire est attristée par la mort du pauvre petit Fenard, ce gentil lieutenant avec qui, il y a juste un an, j'escaladais les cirques de Na-Lan, à la recherche d'un emplacement de poste. Il a été tué au dernier feu de salve du 21, raide au cœur, debout derrière sa section.

Tu devines mon crève-cœur d'avoir manqué cette belle et exceptionnelle occasion où, sans cette malheureuse affaire du 13, j'aurais été auprès du colonel Vallière.

Le 28 je repartais donc, à marches forcées cette fois et par terre. Pour remonter par sampan de Tuyen-Quan à Ha-Giang, il faut en effet un bon mois, tandis que j'ai mis huit jours, mais aussi avec un sacré surmenage.

Ma smala habituelle, mon lieutenant Galand, de plus en plus dévoué et agréable à vivre, et un gentil petit docteur trop



POSTE D'HA-GIANG.

5 février 1896.

Lyautey. — Lettres, I, p. 288.

heureux de l'occasion de rallier Ha-Giang 20 jours plus tôt.

Au passage de Bac-Muc, un salut à la la tombe de Bérenger et un souvenir à ces odieuses journées des 13 et 14.

A Vinh-Thuy, conférence avec le commandant Bailly à qui je repasse ma mission de protection du Sud du territoire avec un ouf! de me délivrer de cette corvée de l'arrière. Organisation d'une ligne de campagne pour me relier télégraphiquement au Général par Luc-An-Chau. Coup de clef à tout le monde, et le 31 en route pour Trinh-Tuang, à mi-chemin entre Vinh-Thuy et Bac-Quang, avec un convoi de 150 coolies chinois que je mène au Colonel et 12 fusils d'escorte.

Crac! à 2 heures de Vinh-Thuy, en pleine gorge, un billet de Bac-Quang m'annonce qu'une bande de 150 fusils, contournant Bac-Quang, vient de descendre au Sud avec direction douteuse, soit sur Yen-Linh, soit sur Trinh-Tuang où je dois coucher ce soir. Pas moyen de continuer, avec 12 fusils et un pareil convoi. Je bivouaque donc où je suis, en faisant demander à Bailly du renfort pour m'assurer ma route du lendemain. Il m'envoie 90 fusils avec les lieutenants Prokos et Talpomba, que tu connais déjà. Les pauvres bougres m'arrivent à 8 heures avec torches, marchant depuis 3 heures dans un arroyo, mouillés jusqu'au ventre. Il faut vraiment avoir bien envie de ne pas offrir aux pirates une proie avantageuse pour déranger ainsi le monde.

Aussi, dès que le lendemain 1er février j'apprends à Trinh-Tuang que c'était une fausse alerte et que la région est nette jusqu'à Bac-Quang, je m'empresse de laisser là ce contingent de Bailly qui doit venir y bivouaquer le lendemain pour surveiller le flanc Ouest du Bang-Hang et assurer la protection de la Rivière Claire entre Bac-Quang et Vinh-Thuy, et je repars avec mes 12 fusils. Mal a failli m'en prendre, car, arrivé le soir à Bac-Quang, nous voyons des incendies dans les montagnes Sud et apprenons qu'une bande de 100 à 150 fusils a traversé la Rivière Claire de la rive gauche sur la rive droite et est venue à 5 heures piller Lang-Coï, qui brûle maintenant. Or, j'y suis passé

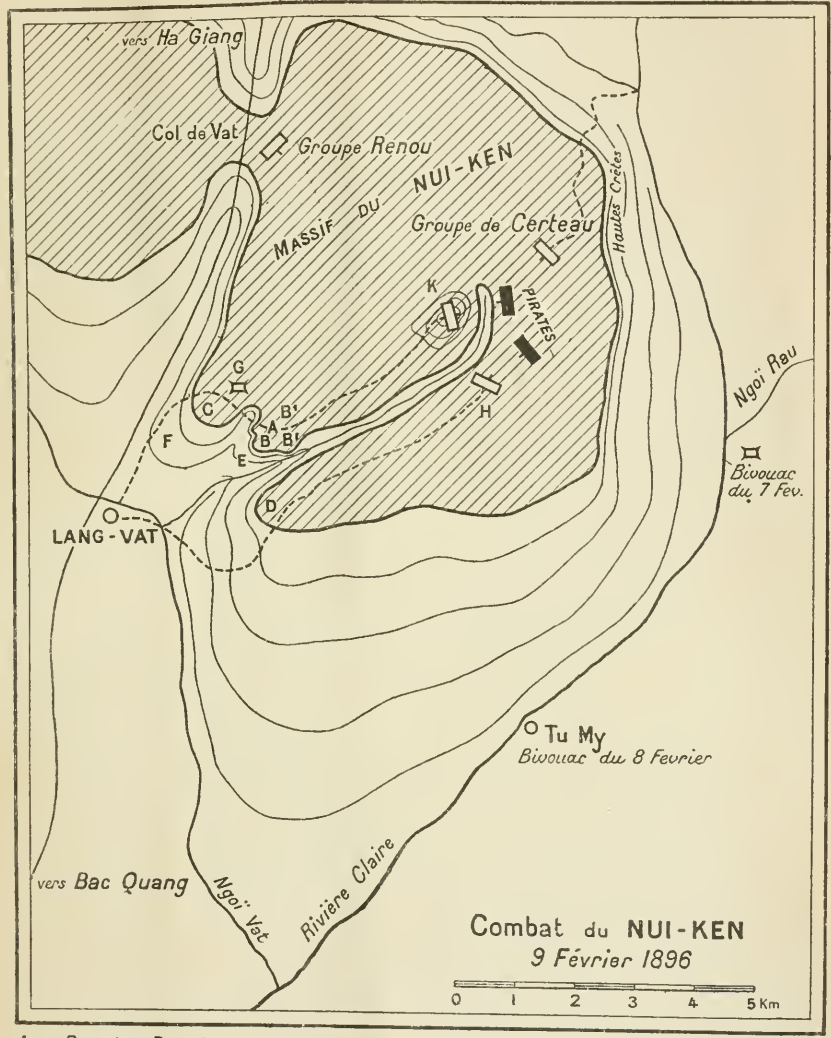
entre 4 heures et 4 heures et demie. La rencontre de mes 12 fusils et de leurs 150 eût pu tourner au drame, car je n'étais nullement disposé à devenir un otage.

Nouvel arrêt à Bac-Quang; le Nui-Ken, gros massif montagneux entre Bac-Quang et Ha-Giang, est décidément occupé par la bande de Lechi-Tuan, une des plus aguerries et disciplinées. 250 Winchester. Tant pis! il faut arriver. Une escorte de 45 fusils, et en route le 3 février, au petit bonheur! je passe à Lang-Vat à 1 heure du repaire, une demi-heure après 50 d'entre eux sont venus provoquer et tirailler le poste de partisans et y ont enlevé 2 femmes. Enfin, le 4, à 11 heures du soir, j'arrive à Ha-Giang. Je voudrais bien te dire deux mots de cette pyrénéenne vallée de la haute Rivière Claire, avec ses rapides, ses coudes rocheux, ses possibilités de repeuplement, mais les faits me pressent; je n'ai le temps ni d'un paysage ni d'une digression. Et pourtant Ha-Giang en vaudrait la peine, ce poste, l'un des plus pittoresques du Tonkin, perché sur un piton, devant un cirque de hautes montagnes rocheuses; on y est en pleine guerre; tout ce qui est ici revient de Tong-Ba-Xa avec encore l'excitation de l'assaut; et, du mirador, c'est tout le pays pirate qu'on voit au Nord, Langman à 3 heures d'ici, qui vient d'être bloqué 3 mois, la direction de Quan-Ba qui l'est encore. Le cercle est commandé par un Lorrain de Commercy, le commandant Briquelot, un Soudanais qui en est à son 19e combat et possède une énergie et une activité rares; voici 4 mois qu'il fait le tampon, attendant toujours, contre une offensive croissante, les renforts enfin venus; et il est surmené.

Les 6 et 7 se passent avec le colonel Vallière à travailler et voir la situation.

Le 6, le Colonel décide que Briquelot, avec 350 fusils, va dégager le Nui-Ken, qui menace nos communications avec Bac-Quang, et que je l'accompagnerai pour le suppléer au besoin, car il est à bout de forces et je vais lui servir de « jambes et de souffle ». Le 7, nous redescendons donc en

sampan à l'embouchure du Ngoï-Rau au Sud-Est du Nui-Ken, et le 8, à Tu-My, au pied Sud du massif : nous y trouvons une



A . *Premier Repaire*
B . *Mamelon couvrant les pirates*
B' . *Roches boisées occupées par des pirates*
C . *Cheminement et position du groupe Pierson le 9 et 2e position d'artillerie*
D . *Position du Groupe Combettes*
E . *Reconnaissance de Front du Lt Galand*
F . *Rizières d'où nous avons tenté l'attaque de front de la gorge*
G . *Bivouac du 9 au soir*
H . *Positions du Groupe Combettes*
K . *Position approximative de notre aiguille rocheuse et du Grpe Pierson*

pièce de 80, les 2 groupes du capitaine Combettes et du capitaine Pierson, chacun de 120 fusils, avec lesquels nous

allons faire l'attaque par le Sud-Ouest, Lang-Vat et Ma-Len, tandis que le groupe du capitaine de Certeau vient d'Ha-Giang par les crêtes et que le groupe du lieutenant Renou garde le col de Vat.

Le 9, à 6 heures du matin, départ; nous cueillons au passage 60 fusils venus de Bac-Quang en escorte de convoi avec le capitaine Dambiermont et son petit sous-lieutenant Marin, de Rehainvillers. A partir de Lang-Vat, marche d'approche, les partisans nous guident, et à 10 heures, de la plaine, nous voyons d'une gorge étranglée et noire sortir la fumée du repaire. Reconnaissance rapide, casse-croûte; ordres donnés : le groupe Pierson va à travers la brousse atteindre à gauche un mamelon déboisé d'où l'on doit commander l'entrée de la gorge; le groupe Combettes tâchera, par la droite, de s'élever dans les rochers; le groupe Dambiermont en réserve. A 11 heures, l'artillerie ouvre son feu sur la fumée qui s'élève des arbres, bleue et tranquille. Rien ne bouge. En une heure et demie, Pierson atteint son mamelon. Rien ne bouge. Je prends le groupe Dambiermont pour risquer l'attaque du front, une épaisse muraille d'arbres et de brousse que, posté derrière un talus de rizières, je fais d'abord fouiller de feux de salves. C'était le moment attendu; la fusillade sort alors de partout; je la reçois de la lisière; rien à faire ici; je poste Dambiermont à l'appui de Pierson sur le mamelon et, au moment où nous y débouchons, ça recingle ferme. Comment n'avons-nous qu'un tirailleur blessé à l'épaule, c'est la veine, car l'herbe est fauchée et ça siffle bien. Nous avons en face de nous un mamelon à même niveau qui masque le repaire et où sont postés des tireurs de position qui enfilent un sentier où, chaque fois que Pierson ou moi montrons le nez, siffle une balle. Briquelot décide que nous n'allons pas risquer la grosse casse en insistant et que nous allons y aller méthodiquement. La pièce est amenée sur le mamelon et commence un tir régulier; et, le coupe-coupe en main, l'infanterie commence sur les deux flancs de lents cheminements. Voici la nuit; les pirates nous envoient un



EN.

er 1896, 8 heures

Lyautey. — Lettres, I, p. 292.



ENSEMBLE DU MASSIF DU NUIKEN

Vue prise de la position de ressemblement de la colonne, 9 février 1896, 8 heures du matin.

bonsoir de hurlements, de coups de trompe et de coups de feu qui ne cassent personne, et nous bivouaquons couverts par la crête.

Avant le jour, le 10, nous faisons escalader les crêtes de droite et de gauche par deux reconnaissances : la première seule parvient à se hisser, ouvre le feu de haut en bas. Avec les pirates, ça ne manque jamais ; à travers les rocs et la brousse, ils déménagent en sourdine et nous pénétrons enfin à 11 heures dans le repaire vide, mais démoli : tous les obus ont porté, et, aux traces de sang, il a dû y avoir de la casse (tu sais que toujours ils trouvent moyen d'emporter leurs morts) ; butin : riz, chapeaux, ustensiles.

Il s'agit de suivre leurs traces dans cette épouvantable montagne ; Briquelot, qui est souffrant à se faire porter, est resté sur le mamelon du bivouac, c'est moi qui le remplace dès qu'il y a à se mouvoir. Deux reconnaissances s'engagent à la poursuite, Combettes à droite, Pierson à gauche, et, convaincu comme tous que c'est fini, je rejoins Briquelot pour étudier l'emplacement d'un poste à laisser.

Tout à coup, à 2 heures, la fusillade éclate dans la montagne. D'après sa direction, c'est ou de Certeau qui, venu du Nord, se heurte aux pirates en retraite, ou Pierson ; or, la reconnaissance de celui-ci n'a que 30 fusils. Angoisse ! Et voilà que ça chauffe de plus en plus. Le temps de prendre mon revolver, de cueillir 60 fusils restés en réserve au repaire, et me voici sur la piste de Pierson.

Quelle piste ! à peine dans la gorge, nous nous trouvons dans ce que je n'avais jamais vu : un inextricable chaos de rochers en arêtes, en aiguilles, déchiquetés, spongieux, qu'on escalade de 100 mètres, les mains en sang, le vide sous soi, pour redescendre dans des gouffres verticaux et remonter plus haut ; et la fusillade redoublée nous donne des jarrets : on a l'angoissante sensation des cartouches qui s'épuisent ! mais que peu de chemin ! Nous nous attendons à chaque instant à recevoir sur le nez notre pauvre reconnaissance, ramenée et démolie. Du haut

d'une arête, on nous hèle : c'est Pierson. « Ce n'est donc pas vous qui êtes engagé? Qui est-ce alors? — Je n'en sais rien et j'y vais, mais ça ne va pas vite. » Est-ce Combettes? Est-ce Certeau? Et toujours le feu redouble, avec son effrayante consommation de cartouches, et toujours de nouvelles arêtes rocheuses; nous n'y serons jamais. Enfin, à 5 heures et demie, à la nuit, nous voici tous les 100 hissés sur une aiguille comme celle d'Étretat, noyée dans une mer d'arbres et à moins de 200 mètres du combat, mais séparés encore par un gouffre où il n'est plus possible de se risquer dans l'obscurité.

Tu n'as pas idée de l'effet : ce feu continu renvoyé par les rochers, les hurlements des Chinois, cris de guerre et de mort, le son ininterrompu de leurs fameuses trompes qu'il faut avoir entendu pour en sentir le frisson, et l'angoisse de l'incertitude. Et si près, à travers l'inextricable rideau d'arbres et de rocs, on ne voit rien. Juché sur mon aiguille, je fais sonner le refrain de la compagnie de Légion qui est avec moi; on répond : c'est Combettes. A la voix, nous causons maintenant sans nous voir; il nous dit qu'il est à flanc de coteau, que seul il lutte depuis plus de trois heures, et que nous sommes, nous, en plein dans le flanc droit des Chinois. Ça suffit : feu de salve à gauche, cette fois c'est sur nous qu'on répond, au jugé puisqu'on ne se voit pas; aussi les balles s'aplatissent-elles sur le roc, éraflant les arbres sans toucher personne, et c'est de la veine, car, en face, Combettes a 4 morts et 6 blessés. Mais déjà notre seul appui a dégagé son front, la nuit tombe, le tir cesse.

Nuit qui ne s'oubliera pas. Imagine 100 hommes en grappe aux flancs d'un pain de sucre déchiré comme un fromage de gruyère. Pas moyen de faire un mouvement sans risquer de se rompre le cou : pas une surface plane de un mètre carré. Tout ce qu'on peut faire pour la nuit, c'est de se caler par les genoux et les reins dans une anfractuosité, de façon à s'assoupir sans tomber; défense formelle d'allumer du feu ni même de fumer une pipe : inutile de donner des points de repère aux

fusils d'en face. Sur notre flanc qui les regarde, les fusils sont prêts à épauler. Nous sommes en simple toile, tels que nous sommes accourus à 2 heures, sans une couverture ni une croûte de pain, rien à se mettre sous la dent, pas même, pas surtout une goutte d'eau; j'offre en vain jusqu'à 15 piastres à un tirailleur pour qu'il se risque à aller au bas du roc en chercher quelques bidons à l'arroyo; il essaie: impossible sans se casser le cou. Au sommet, les quatre officiers, nous nous glissons dans une cavité où nous nous rencoignons debout; elle nous abrite des courants d'air, mais est à ciel ouvert, et voici qu'à 11 heures la pluie s'en mêle : complet. Et tout bas, pour que les hommes n'entendent pas, nous envisageons le lendemain, qui n'est pas gai; si Combettes a une ligne de retraite comme la nôtre, avec ses morts et ses blessés, il est immobilisé. Battre en retraite pour rallier le camp, c'est dans ces rochers la mort sans phrases, la certitude d'être tués comme des lapins. Donc, rester et reprendre de notre balcon le combat; or, pas de vivres; ça va bien 24 heures, mais après? Et puis, cette impossibilité de se voir, de combiner un mouvement. En résumé, beaucoup de possibilités pour que ça tourne très mal et qu'on laisse ici quelques os.

Eh bien, sans forfanterie, on conclut à la rigolade, à la bonne humeur, et, sur quelques plaisanteries hilares, nous finissons par nous assoupir sur nos épaules réciproques, percés jusqu'à la peau. Un coup de fusil, une allumette, 9 heures! Diable! encore 9 heures et demie de nuit. Un coup de fusil, minuit. Enfin l'aube. Et immédiatement un partisan se laisse couler, met trois quarts d'heure à atteindre Combettes et nous revient au bout d'une heure et demie. Et c'est tout le poids enlevé. Il a bien 4 morts et 6 blessés, mais une communication très accessible avec l'arrière. Tout cela a pu être évacué. Le combat a été excellent, les Chinois surpris ont vainement essayé dix retours offensifs, bien qu'on n'ait pu non plus les déloger de leurs rochers. Néanmoins, à 5 heures, cela devenait critique, quand notre arrivée de flanc et nos feux de

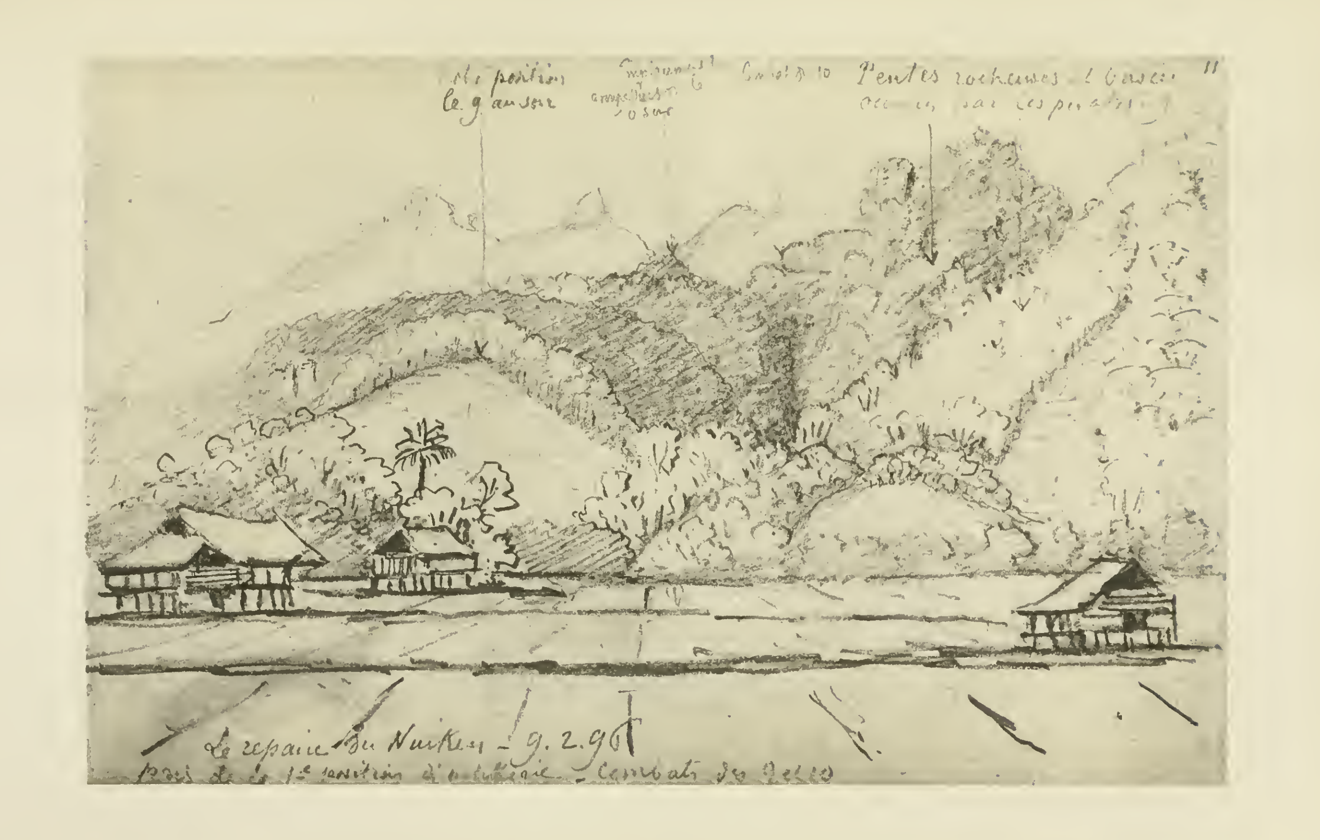
salve ont arrêté leur effort. On a passé la nuit à 50 mètres les uns des autres, on nous attend pour forcer la passe. *All right!*

Laissant un fort poste sur mon aiguille, je dévale avec 80 fusils et je rejoins le camarade; il y en a pour près d'une heure. On entend encore les voix chinoises, quelques coups de corne; quelle douce minute que celle où les mains se serrent! En avant, avec toutes les précautions classiques. Zut! flairant le mouvement, ils ont lâché pied, mais quelle salade! 14 cadavres : c'est la première fois depuis longtemps qu'ils lâchent des morts; les traînées de sang dans la brousse foulée disent ceux qu'ils ont emportés. Sous les abris éventrés, un abandon de riz, de chapeaux, d'ustensiles, de guenilles, et aussi des cartouches, Winchester pour la plupart! Bref, une belle affaire! Allons, la nuit est payée. Vite des reconnaissances sur les pistes, un mot à Briquelot qui écume là-bas, au bivouac, immobilisé par ses jambes qui ne le portent plus, et nous fait passer du riz et du biscuit. Midi, il est temps, voici 30 heures qu'on n'a rien mangé. Et re-en avant pour battre la montagne. Un coup de clairon, c'est le groupe Certeau qui rapplique des crêtes. Toute la journée d'hier, il a entendu le combat à moins d'un kilomètre et, empêtré dans un dédale de roches et de brousse, n'a pu intervenir.

Enfin, voici le soir; j'ai rejoint le bivouac. Briquelot interroge un prisonnier; chaque groupe couche sur les positions conquises; demain on battra le massif en éventail. Ce seront de nouveaux combats s'ils se sont cramponnés, rien s'ils ont rallié la Chine par l'Ouest d'Ha-Giang.

Ha-Giang, le 15 février, soir.

A MON FRÈRE. Ils ont fui en Chine, trois groupes de poursuite ont trouvé leurs traces. On en a tué deux au passage près d'Ha-Giang. Tout le 13 et 14, nous avons battu le Nui-Ken; pluie et froid. J'ai déterminé l'emplacement du poste français de Malen qui va



LE REPAIRE DE LE-CHI-TUAN AU NUIKEN.

9 février 1896.

Lyautey. — Lettres, I, p. 296.

consacrer l'installation dans ce massif impénétré, assurer la route d'Ha-Giang-Bac-Quang et permettre de repeupler et de cultiver les belles rizières qui séparent en deux la montagne; celle-ci les arrose par deux hautes cascades; et ce coin de Suisse est charmant après les coups de fusil, les têtes au bout des perches et l'enterrement de nos morts. J'ai laissé Briquelot rallier ses groupes et rejoins ce soir le colonel Vallière, radieux de la réussite.

La nouvelle officielle de ma croix est arrivée le 10, au matin; je l'avais dans ma cantine et c'est au feu que je l'ai étrennée : coïncidence amusante, la même dépêche apportait aussi la croix à l'un de mes compagnons nocturnes de la crevasse, de sorte que nous l'avons arrosée à sec, sans même un verre d'eau à trinquer.

Laissant le commandant Briquelot achever avec ses trois groupes la poursuite de la bande de Lé-Chi-Tuan, que nous avons délogée du massif du Nui-Ken, les 10 et 11, et nettoyer le Sud-Ouest d'Ha-Giang, je suis revenu d'une traite à Ha-Giang avec mon petit lieutenant Galand, rappelé par le colonel Vallière pour travailler avec lui à l'organisation et à l'occupation du terrain conquis. Briquelot et sa troupe sont revenus hier : lui est à bout de forces, épuisé par la dysenterie; au feu, il a fallu le porter. Aujourd'hui il n'y a plus même la réaction nerveuse du combat, il admet enfin la nécessité d'être évacué sur Hanoï. Est-il temps encore? Sa vie, depuis trois mois, est un prodige de triomphe sur le corps. 39 ans seulement, mais tant de Soudan, de Sénégal, de fièvre!

Le groupe du capitaine Pierson, avec qui j'ai grimpé les rochers du Nui-Ken, m'offre à dîner à Yen-Bien, faubourg de Ha-Giang, dans la propre case de Lé-Chi-Tuan, notre adversaire d'il y a six jours. Ces aimables officiers m'offrent en souvenir une étonnante chasuble de bonze, brodée de personnages pareils à ceux de nos tapisseries de la Renaissance, saints nimbés, qu'ils ont trouvée dans le repaire même, à côté des cadavres pirates. Ce bibelot-trophée sera bien le plus amusant de ma collection.

Le repas n'a été qu'un épilogue sur les combats des 9 et 10, et sur ce qui serait arrivé si ceci, si cela, si X était arrivé une heure plus tard, si Y avait pu s'élever à droite, si Z avait pu enlever ce rocher qui... etc., etc., et aussi... si cela avait mal tourné; et nous concluons qu'après tout nous avons de la chance d'être tous là ce soir, tant que nous sommes.

Ha-Giang, le 17.

Tout va bien de ce côté-ci; depuis deux jours, avec le Colonel, nous travaillons d'arrache-pied; après avoir décousu, il faut organiser. Tu as le programme du plan de campagne, je te l'ai envoyé en octobre; Tong-Ba-Xa et le Nui-Ken nous ont assuré la partie Ouest de la tenaille Ha-Giang-Bac-Mé, qui est notre objectif, tu te rappelles. Il ne nous reste plus que l'Est à terminer, une petite bande qui se cramponne au Sud de Bao-Lac, et, au Nord de Bao-Lac, le poste avancé d'A-Coc-Tuong à Lung-Men que nous ne pourrons tolérer aussi près. La colonne Audéoud vient de partir pour préparer ces deux extractions; le Colonel et moi partirons le 20 pour y participer et aller ensuite à la porte chinoise de Na-Bo, à l'Est de Bao-Lac, afin d'y conférer avec les mandarins.

En attendant, le colonel Vallière organise la partie Ouest conquise; et c'est tout un travail de secteurs, de décarcassement de compagnies, de devis de postes, d'organisation de magasins, de réquisitions d'outils et de matériaux, d'étude de circonscriptions indigènes, d'interrogatoire des autorités, — du Gallieni en tartine, quoi! — et tu sais combien cette œuvre me passionne et que, malgré son exquise saveur, je ne trouverais pas le coup de fusil payé si le lendemain même le résultat n'apparaissait pas pacifique, fécondant, administratif. Et c'est là le charme de la guerre coloniale comprise à la Gallieni, que de toucher du doigt le but atteint et la vie qui repousse au lendemain même des têtes coupées et des morts ensevelis.

De cette doctrine, le colonel Vallière est imprégné. Elle est

sienne autant qu'elle est celle de Gallieni, car, depuis le Soudan, ils ne font qu'un, et j'ai l'impression de n'avoir pas changé de maison depuis Lang-Son. Certes, le Gouverneur général n'aura pas à regretter d'avoir fait confiance à ce vrai Chef qui vient de donner une telle preuve de décision en marchant droit sur l'ennemi principal sans se laisser émouvoir par les suggestions d'Hanoï le rappelant à l'arrière. Il est bien secondé par un petit officîer de renseignements de choix, le lieutenant Mordacq, dont la jeunesse, l'allant et le travail me vont tout à fait.

Un seul point noir : un vieux pirate, Mac-Que-An, chef d'une bande chinoise solide et bien armée, nous est signalé sur notre flanc gauche; il sort de Chine, s'introduit par le haut Son-Chay, nous sachant orientés par ici, et menace Long-Ca-Lum et Yen-Binh-Xa. Deux pirogues viennent de porter à Vinh-Thuy, à la colonne Bailly, l'ordre de se porter d'urgence à sa rencontre.

Ha-Giang, le 19 février.

La situation militaire est la suivante :

Nous avons atteint sur toute la ligne la tenaille Ha-Giang-Bao-Lac, que le Général en chef avait assignée comme but à la campagne de cette année. Il reste à s'y fortement établir, à y rappeler la population, à la couvrir surtout au Nord par des postes en avant, pour en faire le « matelas » efficace à l'abri duquel nous pourrons enfin rappeler à la vie les deux vallées de la Rivière Claire et du Song-Gam et la région qui les sépare, abandonnées jusqu'ici aux incursions des bandes.

En arrière de la tenaille, le pays est dégagé, sauf une petite bande de 100 à 200 fusils qui s'est collée dans un massif rocheux au coude du Song-Gam, à l'Ouest de Baï-Chap.

En avant, il nous faut gagner une zone de deux jours de marche pour nous donner de l'air. Au centre, nous la possédons, grâce à la belle victoire de Khau-Coc ; à l'Ouest, le com-

mandant Nouvel va aller s'installer à Quan-Ba, au Nord d'Ha-Giang, et y établir un poste menaçant à la fois les Chinois et la droite d'A-Coc-Tuong; à l'Est, les pirates menacent toujours Bao-Lac et interceptent ce poste de son débouché naturel sur la Chine, la porte de Na-Bo, par leur établissement dans le massif inexploré encore de Lung-Men. Le colonel Audéoud a l'ordre de les en expulser et s'y dirige avec 500 fusils et deux pièces; j'aurais bien voulu l'accompagner, mais le colonel Vallière me garde, et ce n'est qu'après avoir fini notre travail d'organisation que nous partirons dans 5 ou 6 jours pour Bao-Lac afin d'organiser le haut Song-Gam.

Ha-Giang, 20 février.

Le colonel Vallière réunit à dîner les nouveaux décorés, — moi, le lieutenant Guittet, mon compagnon du Nui-Ken avec qui j'ai étrenné mon ruban au feu, le capitaine Le Ray, de la légion; — dans tous les bivouacs, il n'y a pas eu moyen de dénicher une bouteille de champagne, — on trinque avec du tafia, — toutes les popotes sont vides. Songez que les convois par eau, qui seuls nous ravitaillent, mettent 30 jours à monter de Tuyen-Quan! Ici, le ravitaillement est un tour de force perpétuel; c'est au commissaire Nesty, qui en était chargé au Dahomey, qu'il incombe; et je le plains en me réjouissant que ce ne soit pas moi, comme l'an passé au Song-Cau. Il faut 2000 kilos de riz quotidiens; on vit au jour le jour, toujours incertain du lendemain. Les approvisionnements avaient été prévus avec grand soin et largement. Mais la pointe des pirates sur la Rivière Claire, la pile de la colonne B... à Bac-Muc, l'obligation où je me suis trouvé, il y a un mois, de suspendre pendant 8 jours la navigation, ont fait un trou qui nous laisse à découvert. Dans 5 ou 6 jours, 20 à 30 000 kilos arriveront et le courant se rétablira ; mais, d'ici là, c'est le diable!

NA-SA.

23 février 1896.

Ha-Giang, 21 février.

Depuis 4 jours, mauvaises nouvelles de l'Ouest : Hoang-Man et Mac-Qué-An, deux vieux et durs routiers venant du Yunnan, au-dessus de Lao-Kay, ont filé comme des flèches à travers le 4e territoire et sont tombés avec 400 ou 500 fusils sur la riche vallée du haut Song-Cau, où ils bloquent notre petit poste de Lung-Ca-Lum, occupé par 29 tirailleurs sous les ordres d'un adjudant. Deux billets de lui qui ont pu passer sont très alarmants : l'ennemi a enlevé un avant-poste, il n'y a pas d'eau et pas trop de munitions. Bac-Quang y envoie tout ce qu'il a de fusils; la colonne Bailly, qui était en réserve et en observation sur la Rivière Claire vers Bac-Quang, s'y porte à marches forcées. L'odieux est qu'on ne saura rien ici avant 6 jours. Lung-Ca-Lum est bloqué depuis le 15, on ne le sait que d'hier. Bailly ne peut y être avant le 22, et on ne saura rien ici avant le 28. Cette lenteur de communications brouille ici toutes les prévisions et rend la moindre opération plus lourde à manier que de grosses affaires d'Europe; on ne s'en tire qu'en exagérant les prévisions, les réserves, les moyens de parade.

Du coup, Vallière est obligé de rester à Ha-Giang, l'Ouest restant le côté inquiétant, et il me délègue pour aller organiser le Haut Song-Gam; je pars après-demain, j'ai pour mission : 1° de placer d'ici à Bao-Lac les nouvelles garnisons sur leurs emplacements définitifs; 2° de reconnaître et déterminer les positions des nouveaux postes, tant sur le Song-Gam qu'en avant; 3° de rejoindre le colonel Audéoud, de prendre la direction des affaires dès qu'il aura terminé l'opération de Lung-Men et de lui permettre ainsi de ramener sa colonne à Cao-Bang, où on le réclame; 4° de créer administrativement les nouveaux secteurs de Bac-Mé et de Bao-Lac; 5° d'organiser la frontière de Chine en face de Bao-Lac et de tâcher d'y renouer des relations normales avec les mandarins.

C'est suprêmement intéressant, et ce sera complet si j'arrive encore à temps pour tirer quelques coups de fusil avec Audéoud, mais j'en doute. Avec Audéoud, les choses ne traînent pas, et il va avoir arraché la dent de Lung-Men avant que je ne sois là.

Ha-Giang, 22 février.

Je pars demain avec, comme escorte, mon cher groupe du capitaine Pierson, 60 légionnaires commandés par les lieutenants Guittet et Virey, 100 tirailleurs commandés par le lieutenant Dodey, charmant et énergique officier, ancien maréchal des logis au 6e chasseurs, du temps où j'allais à Saint-Mihiel l'inspecter avec le général L'Hotte, venu avec le général de Courcy comme cavalier, resté ici comme fantassin. Et lui est dans le vrai. Quelle comparaison entre la vie forte et pleine qu'il a menée depuis 10 ans, entre le Fleuve Rouge et la Rivière Claire, et celle que lui eussent donnée 10 années de sport et de pansage!

J'emmène Galand, naturellement, dont je suis de plus en plus enchanté. Quelle nature dévouée et sûre!

Je suis confondu de la confiance absolue du Général en chef: ses lettres, ses dépêches journalières, en témoignent au delà du possible. Lui, Gallieni, Vallière et moi, nous formons vraiment l'accord parfait, nous comprenant à quart de mot; et c'est une fatalité que les stupides tours de rentrée des uns et des autres rompent une collaboration, non seulement agréable pour chacun, mais qui assurait incontestablement dans la politique militaire de ce pays une unité de vue et d'action, une suite et une méthode qu'elle n'a pas toujours connues.

Ce pauvre Briquelot descend demain sur Hanoï, — pour l'hôpital; — il est plein d'illusions; pour nous tous, il ne remontera plus. C'est un grand malheur, il avait organisé remarquablement le cercle de Segou au Soudan, après l'avoir superbement conquis; et il était ici l'homme qu'il fallait pour

donner au cercle d'Ha-Giang le coup de baguette créateur, après l'avoir si glorieusement repris sur la piraterie depuis 3 mois. Je lui ai racheté pour 60 piastres son fonds de popote; sans cette aubaine, je n'avais plus rien à me mettre sous la dent d'ici Bao-Lac et rien de propre à offrir aux officiers en route, ni aux nombreux mandarins éventuels.

Na-Sa, 23 février.

Départ d'Ha-Giang. Étape à Na-Sa.

Joie de la route reprise, une circulation de sympathie dans la petite colonne. Les 6 officiers et moi ne faisons qu'un, nous le sentons sans nous le dire, les hommes y participent, et tout cela se lit sans paroles dans les yeux des sous-officiers et de la troupe. La route partant de la Rivière Claire grimpe à l'Est pour retomber dans le bassin de Ngoy-Ma, elle n'est pas trop dure, le temps est clair, les cœurs chantent le plein air, la confiance et la liberté, — oh! les marches et les bivouacs avec une bonne troupe, entraînée et confiante!

Na-Sa, c'est un rocher pareil à un fromage de gruyère, la nature l'a creusé comme les Anglais Gibraltar, et toute une population vit dans ces trous, — c'est le refuge de quatre ou cinq villages qui, depuis deux ou trois ans, s'y sont blottis contre la piraterie; — le riz est au fond des grottes, et les ouvertures, auxquelles on n'accède qu'en se hissant aux lianes et aux angles de roc, sont hérissées de palissades défensives. J'en prends un croquis, et c'est bien une des choses les plus pittoresques qu'on puisse voir.

J'y trouve installé le dépôt de ravitaillement intermédiaire entre le Song-Gam et la Rivière Claire, et je passe ma soirée à travailler avec l'adjudant.

24 février. De Na-Sa à Thuong-Lam.

J'amène à Thuong-Lam la troupe, d'une traite avant déjeuner. Ça trouble les idées de la troupe : la vieille tradition

tonkinoise sacrée est de couper l'étape en deux, à dix heures, avec deux heures de halte au moins et le repas. Gallieni en deuxième territoire ne l'a jamais admis, pas plus que la halte horaire; il part au jour, s'arrête toutes les deux heures ou deux heures et demie et va d'une traite : on déjeune plus tard et l'effort est souvent rude, mais *l'installation est unique*, et le long repos de l'arrivée bien plus complet. C'est ainsi que je l'ai vu faire au Song-Cau et partout. Seulement il faut une troupe entraînée et sachant marcher, — et toutes les siennes y étaient faites; — celles-ci, élevées à l'école de l'ancien 3e territoire, ne le sont pas autant, aussi je constate que les hommes sont fatigués et les officiers étonnés; ça m'est égal : là est la bonne méthode et demain ils recommenceront.

Thuong-Lam est un village fortifié, ramassé dans un cirque de rochers à pic couronnés de postes de surveillance; la population, de race Thô, s'y est maintenue contre la piraterie, sous le commandement d'un chef d'une allure bien intelligente et énergique; je passe ma soirée à l'entretenir : il comprend clairement ce que nous voulons et ne demande qu'à nous aider, mais, pour Dieu! que quelque butor ne vienne pas les rebuter et méconnaître l'utilité de leur concours! C'est ma terreur, qu'on ne tire rien du grand effort que nous donnons aujourd'hui, faute de mettre les justes hommes aux justes places.

Près de Thuong-Lam, le Song-Gam fait son brusque coude de l'Ouest au Sud, entre deux murailles de 200 à 300 mètres et à travers un chaos de roches éboulées qu'il franchit à grand fracas. C'est superbe, mais il faut avoir le diable au corps pour ajouter quatre heures d'escalade à l'étape de la matinée par amour du paysage; nous l'avons.

J'ai détaché le lieutenant Virey et cinquante fusils sur Bai-Chap, à quatre heures d'ici, où la petite bande continue à tenir dans ses rochers et à piller les quelques villages « mans » des environs. Virey ne va là qu'en observation. Vallière a défendu d'engager la moindre opération; il compte que, mena-



GORGE DU YEN-VINH, PASSAGE DU HAUT-SONG-GAM.

26 février 1896.

cée sur toutes ses communications, isolée, affamée, cette épave se dissoudra d'elle-même.

25 février. De Thuong-Lam à Bac-Mé.

Comme je dois revenir par la même route, ce n'est qu'au retour que j'arrêterai et organiserai définitivement la ligne du Song-Gam. A l'aller, je me la mets d'abord dans les yeux et dans les oreilles, — je m'oriente, je croque beaucoup, je cause avec tous les nhaqués (nhaqué, qui se prononce niacoué, signifie paysan), — et je fais travailler tous mes officiers; c'est un atelier de statistique, de topographie et d'interviews.

Ce que je constate aujourd'hui, c'est que le poste de Bac-Mé n'a plus sa raison d'être. Juché sur une croupe, à un étranglement du Song-Gam, face à un débouché venant du Sud, il convenait comme simple point de transit et de relai sur une ligne que nous ne tenions pas effectivement. Mais, aujourd'hui qu'il s'agit de rappeler à la vie cette haute vallée, d'y ramener la population et la culture, nos postes doivent être avant tout des centres de reconstitution, établis en des points réunissant aussi bien les conditions administratives et agricoles que les conditions militaires, et à ce point de vue Bac-Mé n'est susceptible d'aucun développement. A deux heures en aval, au contraire, Na-Nen convient parfaitement. C'est l'ancien chef-lieu du canton de Yen-Phu, dans un large épanouissement de la vallée, à la tête d'un des seuls chemins qui mènent au Nord chez A-Coc-Tuong, dans une plaine à rizières, jadis superbe, aujourd'hui abandonnée. Voici vingt ans que les habitants l'ont quittée : réfugiés dans les montagnes, ils n'y viennent plus que se faire enterrer, par tradition. C'est de cela que je passe la moitié de ma nuit à causer au poste de Bac-Mé, où je trouve un petit lieutenant, Fontenoy, parfaitement au fait, ici depuis deux ans; il a fait venir le chef du canton, — qui n'ose pas encore croire que nous venions pour de bon: — nos pointes

désordonnées et sans méthode les ont si souvent trompés et livrés sans défense aux représailles pirates!

Cette année seule, on a enlevé cent dix femmes dans le canton, autant d'enfants; à ce métier, il n'y a plus de vie possible que dans les grottes fortifiées, au sommet des rochers, avec du maïs et des racines pour toute nourriture; et cela dans une contrée où les vallées sont fertiles et n'attendent que la culture. Il ne demande qu'à le ressusciter, son Na-Nen : je le lui fais espérer.

Je fais mes adieux au groupe Pierson que je renvoie à Ha-Giang, nous en avons vraiment tous le cœur très serré. Je trouve à Bac-Mé cinquante légionnaires, sous le commandement du lieutenant Haye, que je vais mener à Bao-Lac, leur destination.

Entre Lang-Ca-Phu et Bao-Lac, 26 février.

De même que Na-Nen est l'ancien chef-lieu du Yen-Phu à ressusciter, Lang-Ca-Phu à trois heures Est de Bac-Mé est l'ancien chef-lieu du Yen-Vinh à ressusciter. Ici aussi j'ai fait sortir de la montagne le chef du canton. Pagode en ruines, débris de village, cimetière profané, rizières envahies par la brousse, voilà tout ce qui reste du Lang-Ca-Phu d'il y a quarante ans, qu'on n'appelait dans le pays que le « marché », le point par excellence des transactions et de la vie. Ici, il n'y a pas à tergiverser, un bel emplacement de poste qui enfile un large couloir menant au Nord chez A-Coc-Tuong. Je passe ma matinée à le parcourir et à midi il est arrêté : j'y installe le lieutenant Gadoffre que je sacre restaurateur du Yen-Vinh, nous traçons le poste, reconnaissons une source à dériver, une installation pour la briqueterie, un bloc calcaire à transformer en chaux, un bois à débiter en charpente, — un rapide calcul, un devis, un croquis, coupe et élévation, — et, quand je reprends ma route à deux heures, tout le monde est déjà à l'œuvre; les tirailleurs débroussaillent le mamelon, le huyen

(chef du canton) avec quelques nhaqués fait des plans de canha (prononcer cagna, maison) : et voilà une “ ville ” fondée.

A partir de Lang-Ca-Phu, à l'Est, nous nous engageons dans quelque chose de superbe et, jusqu'à Bao-Lac, ce sera un émerveillement croissant.

Ce sont les dernières assises du grand plateau du Yunnan, gigantesques marches d'escalier qui, d'ici même, vont toujours s'élevant en gradins successifs, jusqu'aux hauteurs suprêmes détachées du Thibet.

Le fleuve les traverse dans de profondes cassures, et pour commencer, à deux heures de Lang-Ca-Phu, voici les gorges de Vinh ; c'est le coup de sabre classique, la double paroi verticale, 30 mètres de large, 500 mètres de haut, le chemin vertigineux entaillé dans le roc, le fleuve bouillonnant de rapide en rapide avec un grand bruit décuplé par les parois sonores. Et cela se franchit par la première belle journée de soleil après trois mois de pluie et de froid.

Mes cinquante légionnaires sont alertes et joyeux, — ils viennent d'une compagnie du territoire Gallieni, — je retrouve ma troupe entraînée de l'an passé ; ça marche sans halte, le jarret claquant, les bagages sont légers et les coolies serrent ; et nous allons ainsi jusqu'à la nuit. A six heures, la muraille s'ouvre un peu, nous laissant entre elle et le fleuve un terre-plein verdoyant de bambous et de bananiers qui fait bien le plus exquis bivouac qu'on puisse rêver.

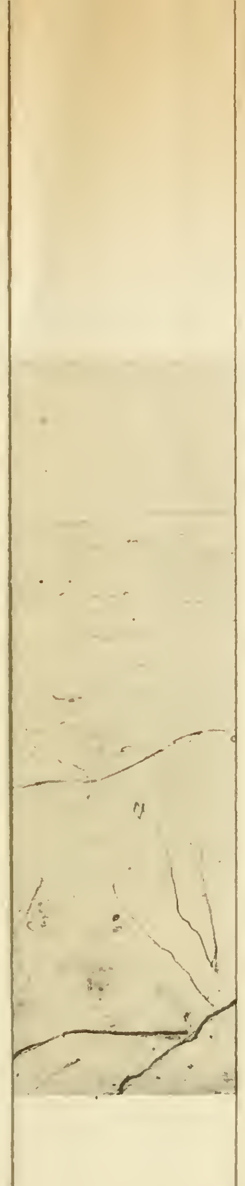
Le soleil plonge dans l'axe de la gorge, enflammant le fleuve, qui coule rouge, les rochers enveloppent de leur grande ombre notre petit bivouac, les feux s'allument, les sentinelles se postent pour la nuit aux accès du défilé, et une très grande paix, un très grand repos descendent sur la fatigue de la journée.

27 février, Bao-Lac.

Arrivée à Bao-Lac à 5 heures du soir, marchant depuis 5 heures du matin. Une jolie marche. Ce peloton du lieutenant Haye est rudement entraîné et je lui fais mon compliment. C'est extraordinaire ce que je suis devenu fantassin ; je ne monte plus mon cheval que pour passer les arroyos, — il est vrai que ça se renouvelle souvent. L'an passé, je trouvais plus chic de les passer dans l'eau jusqu'à mi-cuisses pour faire comme les soldats, — et puis Gallieni m'a démontré que c'était idiot : 1° parce que mon immersion ne séchait pas celle des autres ; — 2° parce que le chef qui arrive au bivouac écrit, médite, conçoit, ordonne, a besoin de son repos, de sa santé, de son sommeil, dont dépendent repos, santé, sommeil de ceux qu'il mène ; — 3° parce que le chef a 40 ans et les hommes 25. Cette campagne m'aura lumineusement démontré le *devoir* de *s'imposer* tout le repos *possible*, condition première du calme, de l'équilibre, du jeu de la pensée.

Et tout ce beau raisonnement n'empêche qu'arrivé à Bao-Lac j'ai dîné en 20 minutes et travaillé jusqu'à 3 heures du matin. Mais c'est que cette fois *il fallait.*

Audéoud a dû enlever Lung-Men, aujourd'hui ; s'il y a une seconde affaire, elle sera demain ou après, — il me faut d'ici un bon jour pour le rejoindre, — j'y serai demain soir. — Mais, auparavant, il faut jeter à Bao-Lac avec le capitaine de St-James les bases de l'organisation de son nouveau service et m'orienter politiquement, militairement et administrativement sur la région. Messier de St-James est arrière-petit-fils du maréchal Lannes, sa mère est Montebello, il est cousin germain de notre ami le colonel Kirchener de Planta. Nous nous étions accrochés l'an passé à Hanoï ; — il a un nom au Tonkin ; très au fait de l'Annamite, parlant la langue, esprit très ouvert et très souple, ayant la bosse des constructions, de la culture, des choses pratiques, patient et méthodique, il est absolument à sa place ici.



rier 1896.

Lyautey. — Lettres, I, p. 308.



MASSIF DU LUNG-MEN.

Enlevé par la colonne Audéoud, le 25 février 1896

Bao-Lac forme à l'Est le symétrique d'Ha-Giang. C'est le débouché sur la Chine par le Song-Gam, comme Ha-Giang par la Rivière Claire. Jusqu'ici, étroitement bloqué par la piraterie, intercepté par les bandes de la frontière quoique si voisine, ce n'a été qu'un poste. La campagne en général et l'opération d'Audéoud en particulier, en le dégageant, vont permettre d'y donner le coup de baguette magique; et à cela Saint-James convient essentiellement. Je passe ma nuit à le mettre au courant, car il ne se doute de rien de ce qui s'est fait, se fait, se fera. J'explique donc à Saint-James sur cartes et documents comment on entend en haut lieu : 1° l'organisation de la province de Bao-Lac; 2° la politique à suivre vis-à-vis de la piraterie et d'A-Coc-Tuong; 3° la réouverture des relations avec la Chine et le rétablissement d'une frontière normale, et je le prie, sur ce canevas, de me préparer tout son travail pour mon retour dans 3 ou 4 jours.

Deux heures sur le lit de camp.

28 février, Ngam-Saï.

Bon Dieu, quel pays! Ouf! Parti à 4 heures du matin de Bao-Lac avec Galand et 30 fusils, nous voici à 4 heures du soir sur le piton de Ngam-Saï, à 1 200 mètres d'altitude. Arrêté 1/2 heure pour déjeuner, esquinté mon monde, semé mes coolies, en nous élevant à force de poignets sur des pentes argileuses presque verticales, dont le crachin faisait du verglas, chuté je ne sais combien de fois, lâché nos chevaux, et tout cela pour rien. Trop tard! Le massif de Lung-Men[1], bloc de calcaire rouge de 1 800 mètres d'altitude, de 1 200 mètres de relief sur la plaine, se dresse en face de nous, hérissé, dentelé comme une gigantesque molaire cariée. L'ancienne bande de Baky l'occupait voici 3 jours; ce diable d'Audéoud l'a enlevé avant-hier tout d'un trait, avec sa furia, sa maëstria légendaires,

1. Voir la carte p. 312.

comme au Soudan, comme au Dahomey. Il a trouvé le moyen de hisser là-haut ses canons, de s'y hisser lui-même, et il a mangé le morceau en une fois. Les pirates, épatés de cette escalade et de recevoir de la dynamite sur ces cimes inviolées, ont f... le camp en Chine, chez A-Coc-Tuong, on ne sait où. Bref il n'y en a plus là-haut, et de ma lorgnette je vois fumer le bivouac d'Audéoud entre deux nuages. Sacrebleu! j'aurais voulu voir ça et ajouter l'émotion de cette grimpette à celle du Nui-Ken. Galand a beau me répéter qu'on ne peut pas être partout, je pique ma rogne, et comme il fait un froid de canard, que pour aller plus vite les couvertures sont restées à Bao-Lac, qu'il pleut, rien ne va plus.

Ché-Huong, 29 février.

Rejoint Audéoud au pied du Lung-Men, au bivouac de Ché-Huong où il vient de redescendre son monde : la colonne exhale le succès, l'orgueil de la difficulté vaincue.

Comme chef de guerre, Audéoud a le don; ses officiers, ses hommes l'adorent : on sent qu'une troupe le suivra toujours et partout. Il est né pour enlever des repaires comme un autre pour faire de la musique; peu d'ordres, très brefs, très clairs. La plus large initiative à chacun; une énergie de fer et une décision qui ne comporte pas de réplique sous la plus bienveillante politesse. Sur ce diable de rocher, des rosiers étaient en fleurs. Le repaire enlevé, à la sonnerie « au drapeau », les hommes ont spontanément raflé les roses et les ont apportées au colonel.

Aujourd'hui il repose son monde, et va demain sur Pac-Lan, au confluent du Song-Nhiem et du Song-Nho-Khé qui nous semble indiqué pour le grand poste à faire contre le flanc gauche d'A-Coc-Tuong. Nous aurons peut-être des coups de fusil demain. Dieu le veuille !

Les honneurs de l'affaire ont été pour l'artillerie, qui a fait un tour de force : elle était menée par ce gentil lieutenant

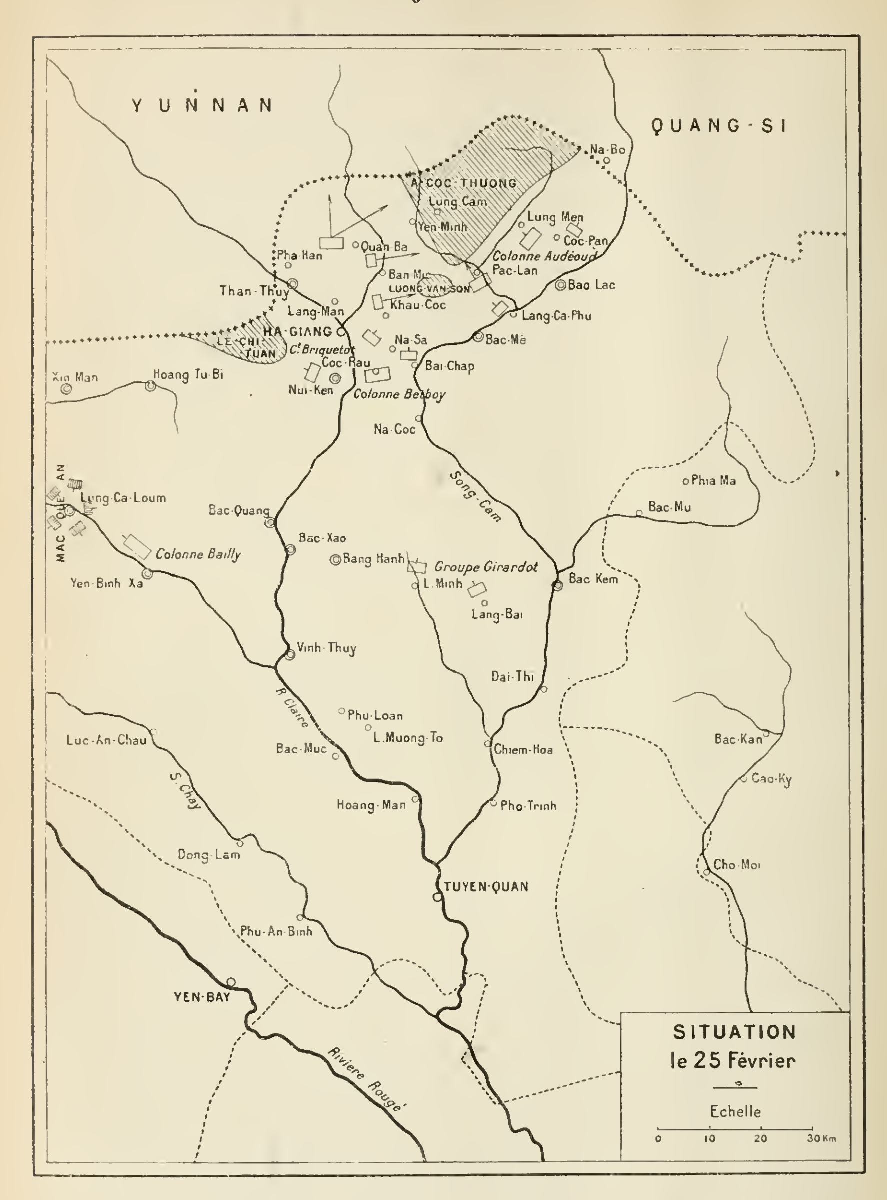
Dalbavie qui m'a tant plu l'an passé à Cao-Bang, où il avait su se faire parmi ses livres une vie si personnelle, intelligente et remplie, et cela fait toujours plaisir de rencontrer un cérébral qui est aussi un fort et un actif. Le soir, au bivouac, notre rencontre a été doublée d'une aubaine imprévue. Le courrier est arrivé. Rien du facteur rural quotidien. Le sac pesant que les porteurs alertes se transmettent d'étape en étape depuis le port où il débarqua, voici des semaines, et qui arrive quand il peut, où il peut. Il y avait des jours que rien de France ne m'avait rejoint et voici qu'avec vos chères lettres sort du sac la *Revue des Deux Mondes.* Et dans cette revue, des vers, de beaux vers d'un jeune poète, Henri de Régnier, que je rencontrais voici quatre ans en Aubernon. Vraiment ils arrivaient à point. Lisez *la Porte des Guerriers* et vous comprendrez dans quel sentiment j'appelai mon artilleur pour les aller lire à la lumière du feu de bivouac illuminant la paroi du grand rocher conquis.

Porte haute! ne crains pas l'ombre; laisse ouvert
Ton battant d'airain dur et ton battant de fer :
Car, sous ta voûte sombre où résonnaient leurs pas,
Des hommes ont passé qui ne reculent pas,
Et la victoire prompte et haletante encor
Marchait au milieu d'eux....

Pac-Lan, 1er mars.

Pas le moindre coup de fusil. Non seulement route libre jusqu'à Pac-Lan, mais une reconnaissance poussée à quatre heures plus avant, sur Mienson, en plein territoire d'A-Coc-Tuong, n'a rien rencontré; le résultat est bien complet. Tout le cours du Song-Nho-Khé est dégagé et nous tenons la vallée inférieure du Song-Nhiem; cela donne une zone de deux jours de marche au Nord de Bao-Lac et nous établit sur toute la frontière chinoise du Kouang-Si jusqu'à la limite du Yunnan. Si derrière les nouveaux postes nous faisons de la bonne administration et de la bonne politique, nous aurons gagné plus de terrain que nous ne l'avions jamais espéré. Pour l'instant, nous

sommes au point le plus au Nord où jamais une troupe soit montée au Tonkin. C'est toujours amusant.



Audéoud est bien « excellent camarade ». J'ai, en somme, auprès de lui une mission délicate et peu agréable, qui sent son « commissaire aux armées », à savoir : lui reprendre celles de

ses troupes destinées à occuper le pays, faire la besogne d'organisation et d'administration, après qu'il a terminé la besogne de guerre. Bref, lui faire comprendre que, maintenant qu'il a battu les pirates, il n'a plus qu'à rentrer chez lui et que le reste me regarde. C'est ce que lui disent explicitement les instructions qu'on vient de lui adresser sans me les avoir fait voir au préalable, qu'il m'a montrées et qui sont rédigées en style un peu trop État-Major. Audéoud aurait eu le droit de s'en froisser et j'aurais été, dans ce cas, le premier à lui dire : il y a maldonne. Mais pas du tout, et comme, d'ailleurs, l'organisation l'embête, il ne laisse paraître que sa hâte de rentrer à Cao-Bang chez lui et de me laisser le soin de faire le reste. Ici encore je trouve auprès de lui un officier de renseignements absolument dans le mouvement, le lieutenant Aubert, sorti il y a deux ans de Saint-Cyr en tête de sa promotion.

Bao-Lac, 2 mars.

Tout étant réglé avec Audéoud pour l'organisation militaire de la « pince » droite sur le flanc de messire A-Coc-Thuong, je le laisse à Pac-Lan où il repose sa colonne et jette les fondations du nouveau poste, et je rentre à Bao-Lac avec Galand et le docteur C..., médecin-major. J'ai, à travers tant de missions intéressantes, une ennuyeuse corvée, reçue par télégramme: faire une enquête sur le docteur X..., médecin de l'ambulance de Bao-Lac, convaincu de beaucoup de choses désagréables, et, d'après le résultat, l'expédier sur-le-champ et le remplacer le même jour par ledit docteur C....

Je trouve à Bao-Lac, où j'arrive la nuit, un nouveau télégramme du Général en chef venu par l'optique de Cao-Bang, Nuyen-Binh, et qui n'a mis que sept jours à venir. C'est le plus rapide que j'aie reçu. Il y a vingt jours, pressentant ma mission à Bao-Lac et escomptant d'avance les succès d'Audéoud, j'avais d'Ha-Giang demandé avec beaucoup d'insistance que le maréchal Sou, qui commande toute la frontière militaire du Kouang-

Si, fût mis en demeure d'envoyer à Na-Bo, la place chinoise la plus rapprochée de Bao-Lac, un délégué ou des instructions me permettant de faire ici de la bonne et définitive besogne et de compléter du coup l'organisation de notre frontière du Kouang-Si sur le même pied qu'au deuxième territoire.

Mon appel a été entendu, et je suis avisé que le mandarin Hoang-Van-Cao, après avoir été prendre à Lang-Tchéou les instructions du maréchal Sou, sera à Na-Bo le 8 mars avec ordre de s'entendre avec moi. Hoang-Van-Cao est tong-linh (colonel), il réside à Binh-Mang; il est mandarin militaire pour toute la frontière occidentale du Kouang-Si jusqu'au Yunnan. C'est le grand ami du lieutenant-colonel Famin, qui lui consacre tout un article de son livre et donne sa photographie. Me voici donc ambassadeur. Saint-James, à qui j'avais parlé de mon espoir de conférence chinoise, et qui n'y croyait pas, est épaté. Galand, amant du pittoresque local, est ravi. J'aurai donc fait tous les métiers dans cette campagne: organisation de l'arrière, combat au Nui-Ken, administration à Bao-Lac, diplomatie à Na-Bo; vraiment, c'est plus amusant que Meaux.

Bao-Lac, 3 mars.

Réglé cette ennuyeuse enquête de médecin.

Journée de mise en ordre. Rapport au colonel Vallière, rapport au Général en chef, réglé définitivement l'organisation de la province de Bao-Lac avec Saint-James qui m'a depuis quatre jours préparé du bon travail. Si nous avons pu depuis quatre ans préserver les abords immédiats de Bao-Lac et conserver les vallées, malgré le défaut de troupes et l'inaction absolue à laquelle nous condamnait l'obligation d'achever d'abord ailleurs, nous le devons uniquement à la population très particulière du phu (province) de Bao-Lac. Ce sont principalement des « mans », race des montagnes, très distincte et des Annamites (habitants du Delta) et des « thôs » (habitants des hautes vallées) et des nouns (métis chinois).



LE NOUVEAU POSTE DE PAC-LAN.

Vue prise du Sud-Est, 2 mars 1896.

Lyautey. — Lettres, I, p. 314.

Ces « mans » sont virils, robustes, guerriers, très fiers, très indépendants, ennemis héréditaires des Chinois et par conséquent d'A-Coc-Tuong qui, venu voici dix ans s'implanter dans le canton de Dong-Quan, le plus septentrional du Tonkin, exclusivement « man » auparavant, personnifie pour eux le Chinois envahisseur, ravisseur et oppresseur. Ces « mans » fournissent une petite force compacte de 500 à 600 fusils de vingt à trente ans, exercés, obéissant aveuglément à un jeune chef de guerre, Ly-Kien-Phuong, qui n'est lui-même que le lieutenant du Quan-Phu (chef de province) de Bao-Lac. Celui-ci est un personnage intéressant. D'une très ancienne famille, petit-fils d'un homme légendaire qui, à la tête de ses « mans », avait au commencement du siècle conquis tout le Haut-Tonkin jusqu'à Thaï-Nguyen, c'est absolument le chef féodal. Plus administrateur politique que guerrier, il laisse Ly-Kien-Phuong tenir la campagne, mais tient tous les fils; et son autorité s'étend sur les quatre cantons de Dong-Quan (actuellement envahi par A-Coc-Tuong), Nam-Quan (Bao-Lac), Yen-Vinh (Lang-Ca-Phu), Yen-Phu (Bac-Mé), en un mot tout le bassin du haut Song-Gam. Avec lui nous devons soigneusement nous tenir entre deux termes, — entretenir précieusement sa fidélité, l'honorer, en faire notre ferme point d'appui contre la Chine et le pirate, et pourtant lui faire toujours sentir que nous sommes les maîtres; qu'il est chez nous et non pas nous chez lui, et ne pas le rendre assez puissant pour qu'il devienne un embarras. Il y a là une formule, un moyen terme assez délicat à maintenir. Je crains que Saint-James, vivant toujours en tête-à-tête avec lui, soit légèrement influencé par lui, et arrive à perdre un peu de vue la politique générale pour faire de la petite politique locale et à épouser parfois les querelles de clocher et les rancunes personnelles du sire Quan-Phu. C'est mon sentiment et je ne le lui cache pas. C'était aussi celui d'Audéoud. Je le mets donc très en garde.

De Bao-Lac, il y a deux voies de pénétration importantes en Chine : celle du Song-Gam même qui aboutit au grand marché

de Pac-Nam; celle de Na-Bo qui est plus facile, mais actuellement moins fréquentée parce que les pirates la tenaient.

Toutes deux mènent à la préfecture de Koueï-Tchouen, au Nord de Cao-Bang.

Celle de Na-Bo mène en 5 jours au grand et fameux marché de Po-Se, qui est sur toutes les cartes et atlas à la limite du Quang-Si et du Yunnan.

Po-Se, qu'ici on nomme Pa-Xik, et Koueï-Tchouen sont les deux centres principaux de ravitaillement de la piraterie depuis que Sou lui a fermé Lang-Tchéou. Jusqu'ici nous n'y avons eu aucune prise.

Puisque je vais le 8 à Na-Bo, j'irai demain reconnaître la route du Song-Gam et de Pac-Nam jusqu'en Chine. Aucune de ces deux reconnaissances n'a encore été sérieusement faite.

Nam-Quett près de Bao-Lac, 4 mars.

Encore une rude journée; mes compagnons râlent. Je ne sais pas comment je fais pour être frais comme l'œil : « Vivent les nerfs et le soutien par une idée! »

Nous sommes partis, Saint-James, Galand et moi, 30 hommes d'escorte, 10 partisans, le Quan-Phu et ses gens, à 4 heures et demie du matin, rentrés à Bao-Lac à 8 heures du soir, et arrêtés exactement une heure et quart pour déjeuner, — et quelle allure et quelles grimpettes!

J'ai poussé en Chine à une demi-heure au delà de la frontière, remontant le Song-Gam, qui sort du Céleste Empire en bouillonnant à travers un autre « coup de sabre ». Les murailles, qui sont cotées 2800 mètres, l'enserrent, et par delà la gorge c'est un fond de tableau de gigantesques escaliers superposés, aux saillants desquels s'accrochent les petits blockhaus blancs inaccessibles que chérissent les Chinois. Le Quan-Phu m'avait fait toute une histoire de borne déplacée. Mais enserrant les renseignements, le déplacement en question remonte au temps du roi Gia-Long, voici un siècle! Il s'agit



SORTIE DE CHINE DU SONG-GAM.

Frontière sino-annamite, 4 mars 1896.

Lyautey. — Lettres, I, p. 316

d'ailleurs de 3 kilomètres de durs cailloux de plus ou de moins; je n'irai pas soulever un conflit pour une si ancienne histoire et si peu de terre végétale. Au retour, arrêté au col qui domine la frontière et décidé la création du nouveau poste de surveillance sur le piton de Nam-Quett d'où je fais sur ce chaos rocheux, étincelant sous le soleil couchant, le plus merveilleux tour d'horizon.

Bao-Lac, 5 mars.

Toutes les jambes sont un peu cassées des ascensions et descentes d'hier. Audéoud, après avoir laissé à Pac-Lan la garnison définitive, a ramené sa colonne à Bao-Lac, où nous passons la journée, lui et moi, à faire du ravitaillement, de la dislocation et des *rapports*, naturellement, toujours.

Coc-Pan, 6 mars.

Après avoir reconnu avant-hier la route de Chine sur Pac-Nam, c'est aujourd'hui celle de Na-Bo. C'est là que nous devons après-demain rencontrer les mandarins; j'emmène, avec Galand et Saint-James, le docteur Thoulon, photographe de profession et le plus aimable des compagnons, 30 légionnaires et 30 tirailleurs qui emportent de quoi s'astiquer. Avec les 70 hommes qu'Audéoud a laissés à la frontière à Coc-Pan, en face de Na-Bo, ça fera 130 hommes à présenter aux Célestes, — un grand drapeau fabriqué hier, insigne de tout mandarin qui se respecte, — et toutes les provisions que nous avons pu ramasser dans Bao-Lac, c'est encore assez maigre, mais suffisant pour le déjeuner diplomatique de rigueur.

A 6 heures, nous arrivons au bivouac de Coc-Pan; nous y trouvons les 70 hommes qui vont y susciter le nouveau poste sous les ordres d'un petit sous-lieutenant de légion, de Menditte, sorti de Saint-Cyr voici un an. C'est un petit Dijonnais; l'autre hiver, il dansait chez Marie de L.... et me parle de tous

ceux et celles que je connais. Il est en train et gentil comme tout. Le bivouac est blotti au pied de la rouge muraille de Lung-Men, que Menditte enlevait d'assaut voici 6 jours. A 500 mètres, le poste régulier chinois dont nous voyons les drapeaux et les sentinelles. Saint-James, Menditte, les amis communs, les souvenirs de Paris, les Chinois, les pirates, tout cela s'entrecroise autour du feu de bivouac en une soirée cordiale, détendue, intime ; nous sommes 5, sans un « mufle », rare aubaine, nous sentant les coudes; et c'est si exceptionnel et exquis que, nos yeux se l'étant dit, nous nous le communiquons au même instant, et décrétons qu'ainsi appareillés, avec notre bonne troupe, mon Dieu ! nous irions à Pékin : nous sommes d'ailleurs sur la route.

Coc-Pan, 7 mars.

Reconnaissance de Coc-Pan, détermination du nouveau poste, — je ne réédite pas, c'est toujours la même chose, — faire 3 ou 4 mamelons avant de trouver le vrai, celui qui réunit tout : le commandement, le relief, la proximité du bois, de l'eau, de la chaux, — du reste on le trouve toujours, — les croquis, le piquetage, l'interview des notables qu'il faut rassurer, les exhortations à la repopulation, les recherches de vieilles rizières, les appels à rouvrir le marché.

A 4 heures, voici un messager. Un régulier en casaque rouge à caractères bleus vient du poste d'en face, avec les beaux papiers que je vous envoie et dont l'un est la carte de visite d'Hoang-Van-Cao, l'autre une lettre qui expose ses pleins pouvoirs, et, lentement, posément, M. Hoang, mon interprète, les déchiffre et rédige ma réponse très extrême-orientale. Le rendez-vous est pour midi. Nous devons nous rencontrer à la borne; puis, nous irons déjeuner à Na-Bo, d'où l'on reviendra dîner chez nous.

Coc-Pan, 8 mars.

A midi, à la borne avec tout mon monde. Mais, de l'autre côté, personne qu'un petit mandarineau de quatre sous, habillé de violet pâle sur un cheval houssé de rouge, qui s'annonce comme secrétaire de Hoang-Van-Cao, venu pour me recevoir et me mener à Na-Bo. Ah! non, pas de ça, avec ces sacrés Chinois c'est toujours la même chose, et toujours ça commence par un tâtage pour tirer à eux le protocole; je déclare que je suis bien venu à la borne et qu'on m'y viendra chercher, et, comme preuve, pied à terre, drapeau planté « d'un bras furieux dans le sol qui frémit », aussi fermement que la bannière de don Gabriel Rojas, — voir *Hérédia*. Tête générale. Le mandarin est à Na-Bo, et c'est à une heure d'ici. Va pour une heure, j'attendrai, quatre s'il le faut! Galand pique un galop en Chine pour aller signifier courtoisement mon irrévocable décision, et moins de deux heures après j'entends le son des trompes.

C'est Hoang-Van-Cao qui s'amène, en grand costume, sur son cheval de parade, sous son parapluie, avec 40 réguliers, ses porte-sabres, ses porte-pipes, ses sous-mandarins à cheval. Le principe est sauvé, je redeviens bon garçon. Grandes effusions; Famin, Gallieni, Sou font les premiers frais. Ses bras s'ouvrent à l'aspect du docteur Thoulon qui, précédemment attaché à Famin, a, voici 2 ans, gagné le cœur du mandarin en le photographiant, en le chloroformant, en lui arrachant une dent, en le purgeant; et Thoulon devient le meilleur atout de ma négociation. Le petit coup de théâtre du mandarin exigé à la frontière produit le meilleur effet; ma troupe, les Chinois et les spectateurs indigènes sont fixés et les relations mises sur le bon pied. Tout va bien; les deux escortes se fondent et à 3 heures nous entrons à Na-Bo au son des trompes, des pétards, des coups de fusil.

Na-Bo est une petite bourgade d'un millier d'âmes, bien

bâtie en maçonnerie et à coup sûr prolifique, — que de marmaille dans nos pattes! Dans la maison la plus reluisante, Hoang nous a préparé un dîner absolument français; il a voyagé avec un service complet, nappe et serviettes à bordure rouge, couverts d'argent et porcelaine du *grand dépôt*; et le dîner est parfait. Quel poulet rôti! Quel coup de broche! Galand le Sinomane avait escompté les ailerons de requins, les nageoires d'esturgeon, les nids d'hirondelle, dont il se délecte à Hanoï; il se brosse, il est navré; je suis ravi, ayant le moins cosmopolite des estomacs.

Je me suis muni du livre de Famin où je montre à mon hôte sa propre photographie, — tableau, effusion. J'avais prévu le coup et, entre le fromage et la mangue, je commence les négociations : c'est la meilleure manière de traiter. A la sortie, presque tout est réglé. Trop tard pour rendre le dîner ce soir, il viendra à notre bivouac demain midi. Séparation dans le même cérémonial.

Coc-Pan, 9 mars.

J'avais passé ma nuit à écrire à Emmanuel Rousseau une lettre-rapport sur l'ensemble de la campagne, et j'écrivais encore à 9 heures du matin, dans un coin de notre grande paillote commune, tandis que mes officiers se multipliaient pour préparer la réception des mandarins. Je dresse l'oreille; un crépitement; un branle-bas des boys : ça y est, le feu!

Le temps de jeter dehors les papiers, les cartes; et en 5 minutes, de la belle grande paillote que nos légionnaires et tirailleurs avaient fignolée pour le repas des mandarins, il ne reste qu'un brasier. Mais ce qui est lamentable, c'est que de nos provisions il ne reste *rien*; non seulement du gala du jour réuni à si grand'peine, mais de tous nos vivres de retour, nos serviettes, nos couverts, rien, rien, rien, me signifie Galand effondré. Et encore n'est-ce qu'en nous attelant tous à couper

le feu que nous parvenons à préserver les abris voisins où sont nos couchages et nos effets.

Diable! pendant cinq bonnes minutes, nous nous regardons, muets. Dans deux heures les mandarins seront ici!

Du brasier, nous retirons quatre bouteilles de champagne intactes, deux boîtes de sardines à demi-sauvées, un flacon de cerises à l'eau-de-vie; c'est tout. Le petit ravitaillement apporté la veille pour le nouveau poste nous donne le vin d'ordinaire, piqué, un peu de tafia, le pain. Le ly-thuong vient d'apporter aux légionnaires un petit cochon, que nous confisquons; les nhaqués nous dénichent tout de même quelques légumes et quelques salades, et puis c'est tout.

Les couverts de Saint-James étaient encore dans la cantine : quant à la paillote, en six quarts d'heure les tirailleurs en ont refait une presque aussi belle, et, mon Dieu! nous revoilà parés; mais, dame! c'est loin du repas raffiné dont le superfin des popotes Briquelot et Saint-James avait assuré tous les éléments.

Par bonheur, les pièces à conviction sont là, le brasier fumant, les couverts fondus, une carabine calcinée; et c'est par leur présentation que commence la réception de Hoang-Van-Cao. Ils sont convaincus que nous n'avons pas voulu leur jouer une mauvaise farce, d'ailleurs ils ont vu les flammes, et c'est dans un éclat de rire général franco-chinois que s'évanouissent nos angoisses. Allons! il n'y aura pas d'incident diplomatique! Et, après tout, notre beau dîner ne valait pas le leur d'hier, et, grâce à l'incendie et à nos regrets, ils pourront s'imaginer que nous leur avions préparé un repas extravagant.

En riant, mangeant, buvant, les négociations reprennent et j'aboutis à l'accord qui fait l'objet d'un rapport ci-joint[1], rédigé ce soir même. Je laisse à Hoang-Van-Cao le double des conventions. Je l'accrédite officiellement auprès de Saint-James, de même que j'accrédite le petit Menditte auprès de son collègue et voisin d'en face, le mandarin de la porte de Na-Bo, horrible

1. Voir p. 323

vieille tête de bedeau sale; j'avais annoncé à Menditte que je lui ferais sceller l'alliance en embrassant son vis-à-vis; j'ai la charité de le lui épargner.

11 heures du soir. — Les mandarins sont repartis : la robe fourrée de Hoang-Van-Cao s'étalait sur son cheval; son parapluie rouge, ses sous-mandarins violets, ses réguliers écarlates et bleus se déroulaient sur le lacet de la route, chatoyants au soleil couchant. Notre troupe, rangée et astiquée, rendait les honneurs, et nos clairons répondaient aux trompes, les trompes sinistres qu'on ne peut plus entendre sans un petit frisson quand pendant des heures entières, des heures de nuit, elles ont accompagné les balles et les blessures; nous revoici seuls, en famille, autour de notre feu de bivouac. L'énorme massif de Lung-Men l'écrase de sa masse. Nous sommes blottis au pied de la paroi gigantesque; le ravin s'emplit de brume et de froid. En face, à 500 mètres, les feux chinois. Nous sommes tous très empoignés par l'heure, le lieu, les choses. C'est, bien sûr, le premier bivouac planté ici, en face de Na-Bo, à cet extrême Nord du Tonkin, tout près du tropique; — les arbres de France, le froid de France, les chênes et les feuilles mortes! voici 15 mois que je n'en ai vu. Et le *colonisateur* Saint-James et moi nous voguons en plein rêve.

Ah! c'est que ça se dessine! et vraiment, pour la première fois, j'ose repasser joyeusement cette campagne d'hiver que j'ai voulue, préparée, dont j'ai porté la conviction chez les incrédules et les sceptiques. Ouf! après les aléas, après les angoisses de Bac-Muc, les grands résultats deviennent tangibles, ils dépassent les prévisions. Aurais-je cru, voici six semaines, après Bac-Muc, que le problème se résoudrait comme il avait été posé, et qu'à mi-mars le Song-Gam et la Rivière Claire seraient reconquis, A-Coc-Tuong acculé dans un seul canton, la frontière de Chine atteinte, organisée, sur presque tout son parcours, et que je rouvrirais moi-même cette route de Na-Bo,

dont à notre bureau d'Hanoï le nom sonnait aux oreilles de Chabrol et moi comme quelque chose de si lointain, de problématique, d'imprécis? Et tout ce pays de Dong-Quan, tout cet inconnu, où sur nos cartes vagues et pleines de blanc nous crayonnions en rouge un tas de traits, de postes futurs, sans y croire!

C'est ici, nous le tenons, nous venons de le couvrir du réseau serré d'une organisation définitive; et ses rivières, ses montagnes, ses chemins, à peine indiqués sur des topos fantaisistes, se groupent, s'éclaircissent, se synthétisent. On y voit clair. C'est passé de l'inconnu au connu, de l'inorganique à l'organisé, du vague au réel. Et, mon Dieu! pourquoi ne pas s'emballer un peu à l'idée qu'on a été pour une petite part l'artisan de cette œuvre, que le drapeau planté ici, en face de Na-Bo, sur cette voie réouverte, c'est bien le fruit des heures de lutte et de travail de l'été passé, des nuits de veille au bord du Fleuve Rouge, des journées de lutte pied à pied avec ceux qu'il fallait convaincre et dont il fallait enlever la décision. Mais tout cela comme toujours n'eût servi de rien, n'eût été que du papier sans l'homme d'action, le *réalisateur*, condition première de tout, en l'espèce Vallière.

CONVENTIONS PASSÉES AVEC HOANG-VAN-CAO

1° Des relations régulièrement suivies seront établies entre les chefs des postes français et chinois correspondants. Note annexe.

2° Avis devra être donné pour chaque chef de poste de tout indice signalant les bandes et leurs mouvements.

3° Une surveillance sera exercée aux marchés de Koueï-Tchouen et de Po-Se, pour empêcher tout achat d'armes et de munitions, par Hoang-Van-Cao à qui seront remis, par nos soins, les noms des personnages signalés suspects.

4° En cas de passage d'une bande à proximité des postes désignés (Pac-Nam, Na-Mung. Su-Aï, Na-Bo, Mien-Luong), il est convenu d'une action commune franco-chinoise, ainsi que de la poursuite sur le territoire chinois s'il est nécessaire.

5° Les affaires mitoyennes qui n'auront pas besoin de la sanction de l'au-

torité supérieure seront traitées directement entre Hoang-Van-Cao et le Commandant du secteur.

6° Pourront s'établir et circuler dans le secteur de Bao-Lac les Chinois munis du cachet d'Hoang-Van-Cao, sous la responsabilité de ce dernier, et, réciproquement dans la zone chinoise frontière, les individus porteurs du cachet du poste de Bao-Lac.

7° La circulation est établie entre les marchés de Pac-Nam et de Na-Bo et celui de Bao-Lac.

8° Toutes facilités seront données au Commandant du secteur pour lever des coolies chinois en cas de travaux.

9° Il sera demandé le déplacement de deux fonctionnaires chinois les plus compromis, Tan-Ché-Hoa, mandarin de la porte de Binh-Mang, et Thuang-Tong-Gié, son fils, chef de la porte de Mien-Luong.

10° L'éponge sera passée sur les griefs antérieurs s'ils ne se renouvellent pas.

Bao-Lac, 10 mars.

De l'aube à la nuit, parcouru une dernière fois le quadrilatère compris entre la frontière de Chine, le Song-Gam, le massif du Lung-Men et le massif de la Grande Grotte.

C'est la partie avancée définitivement reconquise, la zone de protection de Bao-Lac ; elle forme un saillant qui, d'une part, surveille la Chine jusqu'à la limite même du Yunnan et du Kouang-Si, de l'autre menace le flanc gauche d'A-Coc-Thuong. J'en ai jalonné les deux flancs et la pointe par trois postes : Coc-Pan, en face de Na-Bo ; Pac-Lan, avant-poste contre A-Coc-Tuong ; Ché-Huong, sur un rocher où je perche un poste de partisans qui verra et reliera les deux précédents.

J'ai maintenant la géographie de ce pays sur la rétine, au point de la dessiner les yeux fermés : deux ou trois pitons y forment des observatoires naturels d'où s'embrasse l'ensemble, et je tiens à faire à Saint-James mes palabres d'orientation et à lui donner les directives définitives. Mais vraiment ma résistance nerveuse a son revers, c'est qu'elle me rend absolument inconscient de la fatigue des autres ; et ce n'est qu'au dîner à Bao-Lac que je m'aperçois qu'ils sont un peu sur les boulets.

J'ai omis de noter qu'il y a quatre jours un télégramme

chiffré me priait de faire demi-tour au plus vite et de revenïr dare-dare à Hanoï pour aller recevoir M. Rousseau à son arrivée à Saïgon, et lui donner de première main les résultats de la campagne. Trop tard ! j'attendais les mandarins; ceci primait cela, et j'ai prié le Général de me remplacer par Chabrol qui à l'Etat-Major comprend si pleinement la politique politico-administrativo-militaire du Général, de Gallieni et de Vallière.

Camp des Moustiques, 11 mars.

Quitté Bao-Lac à midi, avec un gros regret; j'aurai vécu autour de ce centre une des semaines les plus remplies et les plus fécondes, et bien que je les aie bousculés ferme et fait trimer dur, je sens que j'y laisse des amis. Saint-James, Galand, le docteur Thoulon me le disent en des termes qui ne trompent pas; depuis la conquête, le poste de Bao-Lac avait été un enfant perdu, d'une action limitée à son enceinte, presque investi, sans chef, sans appui et sans direction, les indigènes ne voyaient plus de but à notre installation. Ce coup de fouet y a ramené la vie, le coup à la roue, la confiance; les voilà bien partis; on me le ressasse, et je sens que c'est vrai et qu'après moi Saint-James va poursuivre l'œuvre de réfection de cette frontière, avec son intelligence, son tact, son autorité réfléchie.

Les autorités sont venues avant déjeuner me faire leurs « lais » (cadeaux) : trois peaux de panthère, une trompe prise à Lung-Men; j'ai galopé jusqu'à une pagode voisine exquise, nichée sous d'énormes banians et pleine de bouddhas curieux, de panneaux sculptés et de frises intactes.

Je reviens sur Ha-Giang; mais j'emmène Saint-James et le Quan-Phu jusqu'aux limites de la province de Thuong-Yen, pour faire prendre au premier le contact avec le chef du secteur voisin et régler sur place les dernières questions, pour affirmer publiquement l'autorité du second sur la province reconquise.

Le Quan-Phu voyage en appareil féodal, avec soixante parti-

sans armés. Ces mans sont de beaux petits soldats, pas plus grands que les Annamites, mais râblés, robustes, alertes, des hommes, quoi! et de bons visages ouverts et francs, les yeux clairs. Tout de bleu habillé, très ficelé et correct, le Quan-Phu monte un cheval blanc harnaché et houssé de bleu; pas d'autre note que ces deux tons, et c'est très bien.

J'emmène aussi le capitaine de légion Bonnelet qui rejoint son poste d'Ha-Giang; il y a huit jours, il tuait de sa main, à Lung-Men, un pirate à bout portant. C'est encore un sympathique et un vivant et nous nous accrochons en « Rôle Social ».

Bivouac sous la lune au-dessus d'un rapide.

Thuong-Lam, 14 mars.

Mon bivouac d'il y a vingt jours. Moins gai, parce que je sens que c'est fini. Ces trois jours pressés ont été les derniers de ma mission d'organisation, de commandement sans contrôle, d'exécution immédiate. Demain je serai à Ha-Giang, je repasserai au commandant du cercle la consigne de ce que je viens de faire chez lui; puis je me mettrai dans un sampan pour Tuyen-Quan, Hanoï, le Delta, vers l'engrenage, la convention, la hiérarchie, le factice. Allons, n'y pensons pas, j'éclaterais. Enfin ils ont encore été exquis ces trois derniers jours, surmenés d'activité productive à résultats tangibles.

Avant-hier, à Lang-Ca-Phu, une première joie. Sous la direction d'un étonnant petit lieutenant Gadoffre, le poste que j'y ai décidé le 26 février, il y a dix-sept jours, surgit braqué sur son mamelon, en arrêt en face du profond couloir qui mène chez A-Coc-Tuong, bien campé en plein sur la croisée de chemins que depuis vingt ans suit toute la piraterie. Et le village est déjà né, à l'abri du poste. Ils sont sortis des montagnes, de la brousse, ces traditionnels invétérés, qui ne quittent le sol des pères que sous la force. Douze cases sont

déjà debout, le chef du canton de Yen-Phu y est réinstallé. On s'est mis d'arrache-pied aux rizières, sur les deux rives. On a drainé et conduit une source dans le poste même. Le potager est planté. Tout sourit et remue, c'est la vie après vingt années de mort. Et cela c'est la joie, la grande joie : concevoir, ordonner, créer. Ah! que ce concret est loin des paperasses, loin du travail anonyme et triste! Mon Dieu! je n'aurai donc jamais un cercle à commander, à créer, à féconder, à défaut d'un État, et je sens que ce serait une telle plénitude de vie!

Hier à Bac-Mé, où j'achève, plongé dans les archives du poste, à me pénétrer de ce coin, de ses traditions, de ses intérêts.

Ce matin déjeuner à Na-Nen, où je rêve de ressusciter l'ancien chef-lieu du canton de Yen-Phu (voir mon Journal du 25 février). — J'y ai transporté le concile, le Quan-Phu, le Huyen, Saint-James; nous avons escaladé à l'aube un piton d'où nous dominons la vaste rizière et jeté les projets du centre à venir. Ah! ce ne serait pas long et le village pousserait vite! Sur place, entre la sardine et le fromage, je bâtis mon rapport et fais mes calculs : 15000 briques toutes prêtes à Bac-Mé, que les pirogues descendraient ici en trois quarts d'heure, la charpente et la chaux à discrétion. Avec 1000 piastres on en verrait le bout, et Galand idyllise au rêve qu'il pourrait commander un tel poste.

Voici le printemps revenu : de Na-Nen à Thuong-Lam, nous refaisons en corniche, au-dessus du Song-Gam, la route d'il y a un mois; les hautes parois entre lesquelles le fleuve bouillonne prennent des tons de l'Attique, les rapides étincellent; comme les pirates sont bien partis, le chemin revit de circulation, nous rencontrons même, — signe certain de paix, — des groupes de femmes que nous n'eussions pas rencontrés à l'aller : elles sont gentilles comme tout, ces petites mans, dans leur vêtement bleu foncé, couvert de broderies « bretonnes »,

coquettement coiffées d'un turban noué en cape : j'en rapporte un spécimen complet; il y en a une surtout qui fait renifler toute l'escorte.

Je retrouve à Ba-Kem notre village fortifié d'il y a vingt jours et son « bailli ». Mais il y a de l'orage dans l'air. Le colonel Audéoud leur a réquisitionné tout leur riz, moyennant d'ailleurs un reçu en règle, pour une centaine de piastres; ça va bien encore, mais lorsque le bailli s'est présenté il y a huit jours à huit heures d'ici, le commissaire l'a envoyé promener sous prétexte que, le colonel Audéoud venant de Cao-Bang, c'était à Cao-Bang qu'il fallait aller se faire payer. Or, Cao-Bang est à onze jours de marche à l'Est et ils ne savent pas par où l'on y va, ni même peut-être le nom. Remarquez que le bailli de Thuong-Lam et ses administrés sont d'ex-pirates, dont la fidélité tout cet hiver a été un gain inespéré, et jugez. Je me charge de la requête sans répondre nullement que j'aurai gain de cause. Ça ne pèse pas lourd auprès d'un commissaire, un commandant qui n'a que des intérêts politiques à faire valoir en face d'un cliché administratif.

15 mars, Ha-Giang.

Et me voici à Ha-Giang. Briquelot a été évacué sur Hanoï, bien malade. Le commandant Nouvel, de la légion, a été nommé commandant intérimaire du cercle. Comme je le croyais réservé à un lieutenant-colonel, je n'avais pas, voici un mois, posé ma candidature auprès de Vallière; je le regrette cuisamment : un coup de télégraphe et je l'aurais eu. Au lieu de reprendre demain la vie d'Hanoï, je m'installerais ce soir dans ma capitale, les yeux pleins de mon cercle parcouru, la vue claire de la besogne à y faire, la tête pleine de plans précis, et sûr de la confiance et du dévouement de tous les officiers enflammés dont je viens de prendre le contact. Et j'en aurais pour des mois sur la planche de noble tâche, de travail productif et tangible. Et je créerais; et je jure que je leur aurais

fait un Ha-Giang qui, dans un an, aurait valu Lang-Son, et avec la supériorité d'être sur une des belles et naturelles voies de pénétration en Chine, la Rivière Claire. Allons! la main sur les yeux, et chassons le beau rêve devenu le mauvais rêve puisque irréalisable. Contentons-nous, attablé bien avant dans la nuit avec ce brave Nouvel, si bon camarade et si dévoué, de lui communiquer le feu sacré de tout ce que je viens de voir et d'ébaucher, de lui livrer croquis, plans, rapports, instructions; à quatre heures je me jette sur mon lit : et depuis ce matin ça fait dix heures de cheval, huit de travail, d'écritures et de conférences, et, malgré la douceur du labeur accompli, je me couche le cœur serré puisque ce sont des testaments. Un télégramme du Général en chef me rappelle avec insistance.

16-17-18 mars, en sampan, de Ha-Giang à Tuyen-Quan.

Se laisser couler au fil de l'eau, emporté par le courant, redescendre en trois jours ce qu'on en met vingt-cinq à monter, sauter les rapides comme des obstacles de steeple en râclant bruyamment les rochers avec des grands craquements de toute la boîte, les hurlements des sampaniers; — sauf ces émotions apéritives, une douceur de repos, de détente, de délassement physique, après les semaines de surmenage, d'escalade, de pieds meurtris et de jarrets rompus. Et la vallée de la Rivière Claire se déroule toute, comme un tableau mouvant, rapide, sauvage, verdoyant, de haute brousse déserte, attendant le metteur en œuvre : viendra-t-il?

Nous glissons le long du Nui-Ken, aujourd'hui muet, mais nous avons encore dans l'oreille la fusillade d'il y a 5 semaines, et les appels dans la nuit, et les vociférations des Chinois, et les sonneries lugubres des trompes, et le bruit coupant des balles dans l'herbe, et leur tambourinement sur les parois de rocs. Et justement voici qu'une bande armée nous hèle du rivage, — « les pirates! » crient les sampaniers. Ah! zut! nous avons deux fusils! mais non, seulement ils ne sont pas loin, c'est le

groupe des partisans du Doï-Lé d'Ha-Giang qui m'annonce que 100 Chinois sont encore revenus hier piller un village à une heure de la rive; je n'y puis rien que lui conseiller d'envoyer un message à Ha-Giang, mais il m'assure qu'un détachement doit guetter la rivière à une demi-heure en aval; — au petit bonheur! on active les sampaniers, on fait son petit branle-bas, et, pendant une heure encore, c'est l'œil tendu au danger possible; mais rien, et le soir à 8 heures nous mouillons sous Bac-Quang.

Le lendemain, en revanche, je m'arrête avec joie à Vinh-Thuy où je demande à dîner à l'excellent capitaine Dumestre, un brave fait prisonnier jadis par les Chinois, promené dans une cage, échappé je ne sais comment, et qui connaît son Tonkin et son Annamite mieux que personne. Et, comme Vinh-Thuy est à la tête de la route de Yen-Binh-Xa, Lang-Ca-Lum, il en a long à me raconter. Ha-Giang m'avait déjà mis au courant en deux mots. On se souvient qu'à mon départ d'Ha-Giang, il y a 6 semaines, Lang-Ca-Lum était, avec 29 tirailleurs et un sergent, bloqué par 400 Chinois de Mac-Que-An.

La défense de 11 jours a été héroïque, un des beaux, beaux faits d'armes du Tonkin. Le brave Bailly est venu le délivrer à marches forcées de jour et de nuit, et dans la dernière nuit, marchant sans feux pour ne pas donner l'éveil aux assiégeants, n'allumant pas une cigarette, il est venu taper dans les avant-postes pirates, qui lui ont couché 20 hommes par terre. Le lieutenant Palisse, qui dînait ici avec moi il y a 6 semaines, tué, le lieutenant Cartigny que j'avais à Bac-Muc sous mes ordres le 22 février, la poitrine traversée, et la longue nuit s'est passée dans une rizière défoncée, sous une pluie battante, sans pouvoir flamber une allumette sous peine d'une balle, parmi les morts, les mourants, les blessés. Et à l'aube Bailly, sans se laisser émouvoir une seconde, sans songer à reculer d'une semelle, a repris sa marche, forcé le blocus et sauvé le poste.

Ah! les braves gens et les bons récits, et le réchauffement de cœur de songer que c'est avec cette pâte d'officiers et

d'hommes qu'on a marché hier, qu'on marchera demain! Vive le Tonkin!

Ces 3 jours de navigation sont pour moi 3 jours d'écritures. J'en profite pour abattre tous mes rapports, car, hélas! c'est en fin de compte à la paperasse que tout aboutit. Le *rapport*, c'est la rançon des coups de fusil, des mandarinades et des postes fondés. Rien d'écrit, rien de fait. Par compensation, je ne connais rien de plus agréable que ce travail en sampan. C'est 3 jours en cellule, en loge, sans un dérangement, sans un courrier, sans une obligation; mais la cellule se promène sur l'eau fraîche et claire, parmi les beaux paysages du Bon Dieu, et cela encore est un fameux adjuvant au travail. Je dicte, Galand écrit, toujours obligeant, affectueux et attentif; et, à volonté, le travail s'interrompt.

C'est un sampan qui croise et qu'on hèle; des vivres qui montent. C'est une pagode blanche nichée sur la berge dans une touffe de bananiers et qu'on croque. C'est un sanglier qui dévalant de la brousse vient se jeter à l'eau tout en sang, les yeux arrachés, sous la poursuite de quelque fauve que nous ne voyons pas; nos deux sampans jumelés le harponnent et demain nous en mangerons un cuissot. C'est une envie d'enfant de goûter qui nous fait arrêter le sampan-cuisine pour y prendre une bouteille et la boîte de biscuits américains. C'est enfin, au coucher du soleil, une grève de sable si tentante qu'en cinq minutes nous avons stoppé et barbotons tous comme des canards : et jamais nous ne nous sommes sentis plus libres, plus loin des conventions, des besognes serviles; et nous sommes tous deux bâtis pour les savourer avec délices, ces rares, rares heures d'entr'acte de la vie.

Voici le petit blockhaus qui annonce Tuyen-Quan; les rapports sont bâtis :

1° Mon rapport au Général en chef sur les opérations dont

j'ai été chargé par lui au début pour la réoccupation de la Rivière Claire, rapport tout technique, pièces à l'appui, etc....

2° Rapport sur les conférences avec les mandarins.

3° Rapport au colonel Vallière sur l'organisation du Haut Song-Gam.

4° Deux ou trois idées générales rapportées de là-haut sur la politique à suivre à l'égard d'A-Coc-Tuong, sur la politique à suivre à l'égard des populations, si l'on veut les rattacher définitivement et leur apporter autre chose que des charges de plus et une tyrannie d'autre habit.

Toutes ces écritures peuvent se ramener aux quelques formules suivantes. Pour la première fois depuis cinq ans, la grande piraterie, la piraterie chinoise, la piraterie offensive, a été prise par les cornes.

Sous l'effort de la grande opération d'ensemble de Vallière, la voici acculée à la frontière de Chine, dans le seul canton de Dong-Quan, autour du dernier de ses grands chefs, A-Coc-Tuong.

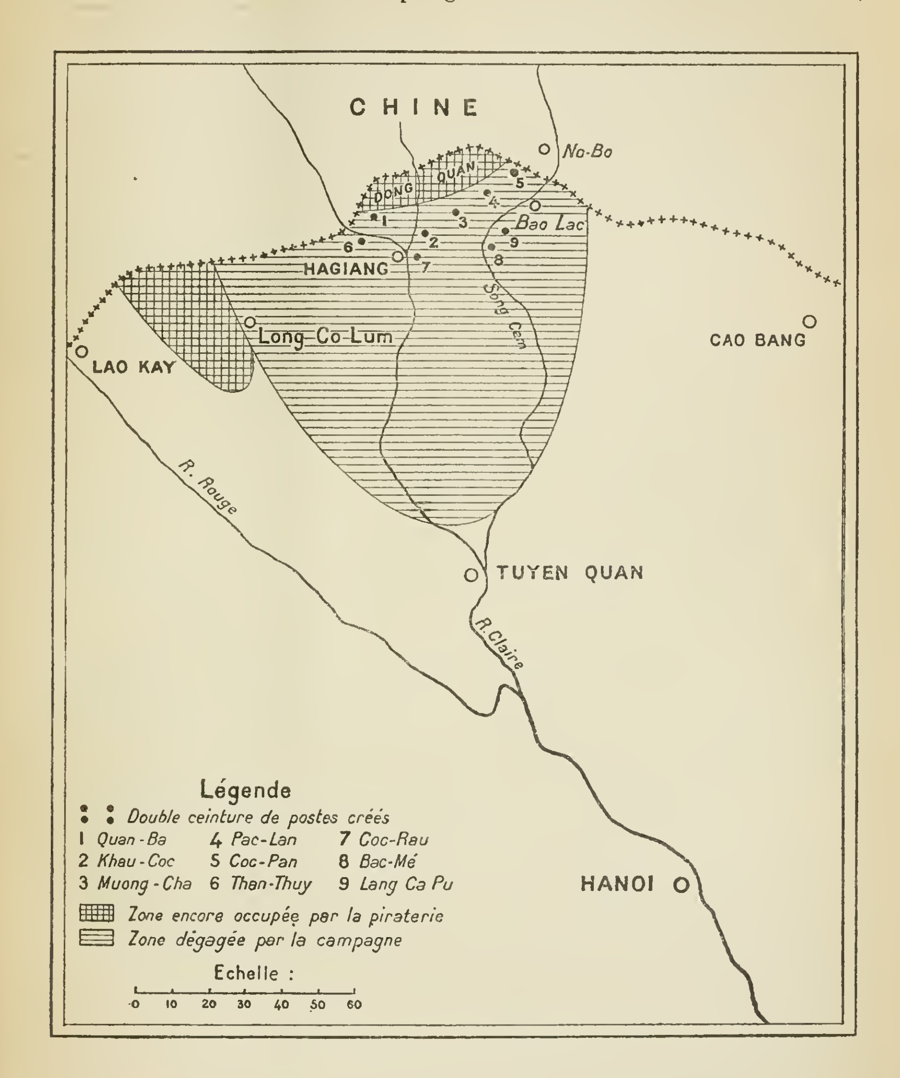
Entre Lao-Kay et Ha-Giang, il reste encore une infiltration, celle de Mac-Qué-An, qui vient d'assiéger Lang-Ca-Lum.

Contre la première, la double ligne de postes que nous venons d'établir donne la meilleure des bases d'opérations pour une dernière campagne militaire l'hiver prochain.

Mais cette campagne peut et doit être inutile. Elle coûtera très cher, achèvera d'épuiser le pays et nous aliénera les populations que nous venons de libérer, en les écrasant de levées de coolies, de réquisitions, etc.

Pour la rendre inutile, il faut, d'une part, dès aujourd'hui, utiliser la haine des Mans montagnards du Dong-Quan contre les Chinois, en les laissant se soulever de proche en proche (ils ne demandent que cela), en leur fournissant fusils, munitions, vivres, et en poussant progressivement nos postes derrière eux, sans nous engager nous-mêmes, de manière à ne compromettre

en rien à notre détriment les résultats de la campagne, profitant de leurs progrès, sans être à l'occasion solidaires de leurs échecs. Cette progression offensive des Mans,



c'est l'action de front; d'autre part, gagner du terrain sur la frontière de Chine par l'Est et l'Ouest en prenant successivement pied en face de chacune des portes que nous ne tenons pas encore, y construire des blockhaus et y prendre langue avec les chefs chinois réguliers qui cessent d'être complices-

pirates du jour où le fusil et le canon sont bien braqués sur eux à bonne portée : ça, c'est l'action de flanc et de revers.

Pour atteindre ce résultat, laisser simplement carte blanche à Saint-James à Bao-Lac et au commandant Nouvel à Ha-Giang, qui ont parfaitement compris cette politique.

Pour ce qui concerne l'infiltration entre Lao-Kay et Ha-Giang, donner cette zone-frontière, actuellement partagée en deux ou trois cercles, à un seul, celui d'Ha-Giang, avec une compagnie de plus, 5000 piastres et carte blanche pour boucher ce dernier trou par une organisation de postes et de partisans armés pareille à celle de l'Est.

Mais *surtout*, derrière cette œuvre de protection à la frontière, se mettre dès demain au travail de fourmis de la reconstitution de la zone reprise à la piraterie (zone noire) par la division du travail, en la sectionnant en secteurs commandés chacun par un capitaine entreprenant, d'initiative et souple, rouvrir les routes, les marchés, rappeler les villages, en un mot recréer la vie. Opposer ainsi à la piraterie le meilleur des obstacles : l'*organisation*.

Je l'ai écrit officiellement, je répète la formule « rendre la terre réfractaire aux pirates » : le pirate ne revient plus là où le terrain a cessé d'être vague.

Pour cela, faire de la population notre premier auxiliaire, en ayant le soin, pendant des années, de ne lui montrer de notre occupation que les aspects bienfaisants : écarter toute fiscalité ; l'impôt en nature, si léger aux peuples primitifs, substitué à l'impôt en argent, si lourd ; proscrire les complications administratives pour les reconstitutions de centres ; se mouler sur les traditions et les habitudes. Être généreux.

Et tout cela, c'est du Gallieni.

Et voici le *hic*, c'est que pour cette œuvre je ne vois pas les hommes ; je vois bien les chefs de postes et de secteurs, lieutenants et capitaines ardents et ouverts, et c'est tout. Mais toute leur jeune volonté se brisera contre la hiérarchie hostile. Le colonel Vallière, commandant du territoire, rentre en France.

Le général Duchemin, le grand directeur depuis trois ans de toute cette orientation, rentre en France, remplacé par le général Dodds, le conquérant du Dahomey.

Bref, après la guerre, il n'y a ici plus à faire que du soldat laboureur, du Bugeaud ; et ils sont si rares, si rares, les galonnés qui consentent à n'être pas adjudants-majors !

Mon Dieu ! cela marchera, parce que ça marche toujours, comme depuis dix ans ; mais le risque à craindre, c'est la stagnation et le train-train au lieu du grand coup de baguette à l'anglaise.

Tuyen-Quan, 23 mars.

Il y a un an, quand je suis passé à Tuyen-Quan, revenant de la colonne du Song-Cau, la ville était, hors la citadelle, telle qu'au lendemain du siège : un village de paillotes plantées au hasard. Depuis 10 mois, une ville a été tracée, larges rues, avenues, places, un grand marché couvert à 3 travées, une maison monumentale pour la Poste, un cercle pour les officiers, avec une salle commune et 5 logements pour les officiers de passage, dépendances et jardins, 4 ponts en maçonnerie sur deux arroyos qui traversent la ville, enfin 12 kilomètres de route carrossable formant enceinte extérieure, promenade et lien entre les hameaux indigènes qui constituent la ville, 3 blockhaus, le tout sérieux, solide et coquet, et cela coûte :

Marché.	5 000
Cercle militaire.	7 500
Poste.	17 000
Blockhaus	2 000

Pas de frais généraux. Vallière a été l'architecte ; le capitaine Bels, son adjoint, a été le surveillant ; des maçons annamites, les entrepreneurs ; le capitaine d'artillerie, qui est obligeant et d'idées larges, a dirigé la construction. Les mêmes travaux confiés aux services réguliers, constructions militaires ou ponts-

et-chaussées, eussent coûté au bas mot, d'après les devis que je viens de me faire fournir :

Marché	8 500
Cercle militaire	11 300
Poste	34 000
Blockhaus	3 400

sans compter les frais généraux, le personnel, l'officier spécial, un ou deux gardes, etc.; et d'ailleurs ils ne seraient pas faits, on ne serait certes pas sorti encore des études et avant-projets. Or, cela a été possible grâce au système ingénieux et pratique des masses de baraquements inventé par Lanessan, supprimé d'un trait de plume dès son départ, avant l'arrivée de M. Rousseau, que j'espère bien y faire revenir. Mais, en attendant, voici un second capitaine des constructions annoncé à Tuyen-Quan, avec tout un personnel : il faut les payer et les loger d'abord, 16 400 francs de solde, 1400 francs d'indemnités, 20 000 francs pour les caser. Et ainsi dans tout le Tonkin.

Et ce n'est pas tout. A l'exemple et sous la poussée de Vallière, les colons se sont mis à l'œuvre; rien n'est contagieux comme la truelle, et 6 maisons en maçonnerie ont poussé dans l'année; il y en a 5 ou 6 autres en instance de terrain. Le missionnaire, piqué d'émulation, bâtit une église. C'est ce qui me fait tant gober Vallière. C'est que, sans aucun préjudice de ses belles qualités de Chef militaire, c'est un créateur et un communicateur de vie; mais, s'il n'avait pu diriger lui-même son affaire et s'il lui eût fallu passer par les filières, il n'eût abouti à rien.

Cinq jours de travail avec lui, rapports des colonnes.

Du reste, il m'annonce ce qui pouvait me donner la plus grande joie : une citation à l'ordre des troupes pour les combats du Nui-Ken, en termes très coquets, qui, le jour où je me retrouverai en tête de mes escadrons, proclameront que j'ai mené de l'infanterie au feu.

24 mars, en sampan, de Tuyen-Quan à Viettri.

Cette fois, c'est bien fini; coupé le fil avec la haute région, repris nos sampans, Galland, le docteur P... et moi.

Stoppé 4 heures à Phu-Doan.

Il y a là un colon intéressant, M. Duchemin — une concession d'un millier d'hectares, 100 000 pieds de café, des prairies, des essais de blé, de luzerne, une jumenterie de 40 bêtes, une bergerie, une étable. L'efficacité des résultats acquis jusqu'ici est très contestée : on lui reproche surtout d'avoir mis presque tout son jeu dans le café avant de savoir s'il donnera. Je ne puis que regarder, sans contrôle possible; en tout cas, il y a un gros effort et un bon exemple. L'aspect général est riant, organisé, vivant.

Après la désolation de tout ce que nous quittons, cette oasis ressuscitée au seuil de la haute région vaut au moins comme jalon. Et puis le patron a beaucoup d'idées, presque toutes intéressantes, et quelques-unes bonnes à coup sûr : un projet très complet de colonisation par le soldat libéré, des idées très justes sur le régime des territoires militaires, les émanciper jusqu'à nouvel ordre en ne les confiant qu'aux 5 ou 6 officiers supérieurs seuls capables de les mener, mais alors carte blanche, et, au lieu de donner à Hanoï les pauvres quelques milliers de piastres d'impôts qu'on en tire à grand'peine, avoir des budgets territoriaux, avec latitude d'autant plus absolue pour la forme de la perception et l'emploi qu'on aura plus de confiance dans les chefs : en ces régions encore inorganiques et méfiantes, un régime antique, la justice du roi Salomon, la forme fiscale du tribut et de la corvée. Le bon tyran patriarcal, maître absolu et incontrôlé, voilà pour des années le régime réparateur et reconstituant.

Et Duchemin s'est bâti là un gentil cottage, femme et enfant; sauf un piano de Hong-Kong, les meubles sont faits

sur place; on est son maître-Jacques menuisier, tapissier, charron, etc.

Viettri, 25 mars.

Fini le sampan, nous allons reprendre le régulier. A Viettri, les dépôts de la Légion, un Gascon intéressant et sympathique, le capitaine de Traversay, promotion de Saint-Cyr 1869, démissionnaire vers 75 ou 76; grande fête, mangé toute sa fortune, résolution de se refaire une vie; rengagé à la Légion, redevenu aujourd'hui capitaine et décoré, respecté comme un patriarche, souriant, accueillant, plein de sérénité, « *contentissimus suâ sorte* », pourvu qu'il chasse, rêve et photographie : il a, en une vingtaine d'albums, la plus belle collection du Tonkin.

Même jour, minuit, Hanoï.

Arrivé 6 heures, très sombre déjà de ce retour à l'*horrible* réglementation.

Prévu l'accueil banal et froid de la nouvelle équipe d'État-Major. Résolu d'avance à rengainer tout récit et toute expansion, qu'on ne provoque d'ailleurs pas. Du reste, tout mon cher Etat-Major est changé. Chabrol parti, me laissant une lettre amère sur le régime distant et comprimé qui s'est établi sitôt mon départ en colonne; les autres dispersés; une collection de têtes nouvelles, gens corrects, mais pas un œil où je voie luire le feu des collaborateurs endiablés de l'an passé.

En revanche, chez le Général en chef, après dîner, l'accueil le plus émouvant, le plus ému. Quel homme excellent, loyal et chaud, sous cette enveloppe réservée et sceptique! Il m'exprime son affection et sa *gratitude* (?) en termes qui dépassent toute mesure, et puis, tirant de sa poche ma croix qu'il a reçue voici 8 jours, il me la donne accompagnée d'un petit speech inattendu et comblant : cette cordiale et remuante petite cérémonie

en présence des 5 ou 6 intimes du whist habituel, à commencer par mon brave et si cher Pâris de Bollardière, son officier d'ordonnance; son accolade à celui-là est bien fraternelle et bien accueillie, venant de ce grand diable d'admirable soldat qui a gagné sa croix comme lieutenant après trois blessures. Oui, ce soir, c'est toute sympathie; contraste trop frappant avec les sentiments d'à côté. Et dame! ce soir, en me couchant, je songe que tout de même les beaux jours sont finis. Le Général, mon chef vénéré, qui proclame trop haut que j'ai été le chef d'État-Major qu'il rêvait, oubliant ce que de tels propos répétés peuvent susciter de froissements, le Général part par le prochain courrier, avec Vallière, après Gallieni, — mes chefs aimés et mes patrons, — après Chabrol, Grandmaison, Famin, mes amis dévoués, et je ne devine que trop ce que peuvent me coûter mes 15 mois de faveur, de campagne acharnée pour des idées et pour une œuvre qui gênaient tant d'inerties et de routines.

Et c'est ici une période qui se clôt. Récapitulons :

Arrivée au Tonkin, 20 novembre 1894.

Du 6 décembre 1894 au 20 janvier 1895 : premier intérim de chef d'État-Major, premier voyage à Lang-Son. Gallieni.

Du 6 février au 25 mars 1895 : tournée avec Gallieni à travers le Tonkin Nord-Est.

Du 25 mars au 15 mai : colonne du Haut Song-Cau comme chef d'Etat-Major de Gallieni, proposition pour la croix pour fait de guerre.

Du 15 mai au 20 juin : adjoint à Gallieni à la suite des colonnes.

Du 20 juin au 7 juillet : repos et excursions en mer.

Du 15 juillet au 5 janvier 1896 : intérim de 6 mois de chef d'État-Major. Préparation de la campagne d'hiver, coupée par huit jours en colonne au Yen-Thé.

Du 5 janvier au 25 mars 1896 : en colonne, sur le Song-Gam et la Rivière Claire, direction des opérations de l'arrière, opé-

rations du Nui-Ken, organisation du Haut Song-Gam, négociation en Chine, une citation et, comme bouquet, une proposition d'office pour lieutenant-colonel que le Général en chef m'annonce ce soir.

Il n'y a pas dix-huit mois, j'étais aux manœuvres en Brie, n'ayant jamais, ou à peu près, quitté la France, me voyant rivé pour la vie à la mortelle roue d'écureuil, rebuté par les échecs successifs de toutes mes tentatives pour en sortir. Ah! oui, il a été le « Libérateur », le télégramme qui, à ce déjeuner de manœuvres, apporta ma désignation pour l'État-Major d'Indochine!

FIN DU TOME PREMIER

79981. — IMP. LAHURE


INDO-CHINE
FRANÇAISE
Échelle de 1/4.000 000
Kilomètres
0 25 50 100 150
Légende
(F.) France - (An.) Annam - (T.) Tonkin - (C) Chine.
Capitales de Colonies
Capitales de Circonscriptions ou de Provinces dans l'Indo-Chine française.
violet Possessions britanniques.
Chemins de fer —— Lignes de navigation.
Lignes ou câbles télégraphiques.
2100 Cotes d'altitude en mètres.
KOUANG-TOUNG
Nang-ning-fou
Houan-tcheou-fou
Lien-tcheou-fou
Peï-haï (Pakhoi)
Presqu'île de Leï-tcheou
TERRITOIRE DE KOUANG-TCHEOU (F)
Kouang-tcheou
Détroit de Hai-nan
Hoï-hao
Kioung-tcheou
Mon-Kay
Iles Gow-Tow ou des Pirates (T.)
I. Bach-long-vi (T.)
BIRMAN
Xieng Sen
PRESQU'ILE DE MA
ÉTATS MALA
vers Pontianak


LYAUTEY Lettres
Planche I
EMPIRE CHINOIS
YUN NAN
KOUANG SI
KOUANG-TOUNG
TONKIN
Hanoi
SIP SONG PANNA
BIRMANIE
ROYAUME DE LOUANG-PRABANG
Louang-Prabang
HAUT LAOS
TRAN-NINH
THANH-HOA
GOLFE DU TONKIN
KAI-NAN
Presqu'île de Lei tcheou
Détroit de Hai-nan
Vien-tian
Nong-khay
MER DE CHINE
ROYAUME DE SIAM
LAOS
ANNAM
QUANG-NAM
Tourane
QUANG-NGAI
BINH-DINH
PHU-YEN
KHANH-HOA
BINH-THUAN
HAUT DONNAÏ
Korat
Ayouthia
Bangkok
Battambang
CAMBODGE
Pnom-penh
Saïgon
Mytho
COCHINCHINE FRANÇAISE
GOLFE DE SIAM
PRESQU'ÎLE DE MALACCA
ETATS MALAIS
INDO-CHINE FRANÇAISE
Légende
Extrait de l'ATLAS VIDAL-LABLACHE
LIBRAIRIE ARMAND COLIN



Extrait de PELET ATLAS DES COLONIES FRANÇAISES

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

LETTRES

DU TONKIN

ET DE

MADAGASCAR

LYAUTEY

LETTRES DU TONKIN ET DE MADAGASCAR

(1894-1899)

Avec 28 dessins originaux de l'Auteur
et 14 cartes en couleur hors texte.

TOME II



LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS

1920

LETTRES DU TONKIN

(*SUITE*)

CHAPITRE VII

HANOÏ

ENTREVUE AVEC LE MARÉCHAL SOU A LANG-SON — SA VISITE A HANOÏ — PASSAGE DE L'ÉTAT-MAJOR AU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL COMME CHEF DU BUREAU MILITAIRE DU GOUVERNEUR.

Avril — Août 1896.

Hanoï, 2 avril.

Je repars ce soir pour Lang-Son avec le général Duchemin qui va y faire ses adieux au maréchal Sou.

Depuis huit jours à Hanoï, dans la situation la plus fausse et la moins agréable où je me sois trouvé depuis que je suis au Tonkin. C'était d'ailleurs inévitable. Le chef d'État-Major titulaire, à peine arrivé il y a un an, a dû repartir aussitôt pour la France pour des raisons de famille, d'ailleurs très sérieuses, et y a passé six mois. Du coup, c'est moi qui ai dû, depuis un an, faire l'intérim de chef d'État-Major, pendant lequel j'ai eu soit à préparer de sérieuses campagnes, soit à prendre une part active aux opérations.

Les circonstances m'ont acquis la confiance affectueuse et intime du Général en chef et du Gouverneur général. Le chef d'État-Major de retour, le Général m'envoie aux colonnes où il juge indispensable que j'aille porter sa pensée directrice,

puisque je m'en trouve seul dépositaire, et le Gouverneur en a fait, d'ailleurs, une condition absolue de son adhésion à notre programme.

Le chef d'État-Major revient au milieu de cette action engagée, n'ayant pas eu à la concevoir et à la préparer, forcément moins au courant que ceux qui l'ont vécue.

Je reviens, le Général me reçoit à bras ouverts, me charge des rapports, m'appelle à chaque instant. J'ai beau me dérober, me faire appeler dix fois par jour avant d'y aller, il y a pour moi une gêne de tous les instants. Je me sens un peu désorienté dans cette maison où j'étais hier le chef. Mais ce sont les petites misères du métier et j'ai été trop gâté depuis quinze mois pour avoir le droit de me plaindre.

Allons! me voici débondé, il n'en sera plus question.

Le Gouverneur général est revenu de Paris le surlendemain de mon retour avec Mme et Mlle Rousseau, son neveu et chef de cabinet Le Coz, et son fils Emmanuel. Grand accueil officiel à l'appontement; tous les États-Majors civils et militaires, le Kinh-Luoc et ses parapluies. Le Général en chef lui adresse un speech parfait, auquel M. Rousseau répond avec son cœur et son effusion habituelle à l'égard de l'armée. Là encore ce n'est pas de ma faute s'il me cherche des yeux dans les groupes et me dit les mots les plus gracieux pour Vallière et moi, au sujet de là campagne préparée, terminée et réussie.

Le Tonkin devrait être ivre de l'emprunt enlevé; c'est la première fois qu'un Gouverneur lui apporte un tel cadeau. Pas du tout, voilà la presse qui part en campagne, les chambres de commerce marchandent un banquet, parce que deux mots de M. Rousseau ont fait comprendre que les 80 millions avaient une autre destination que d'être partagés au prorata entre ceux des entrepreneurs qui regardent le Tonkin actuel comme leur prébende.

Pour M. Rousseau, ç'a été une subite révélation, inattendue

et écœurante ; et il la résume dans la vieille formule : « l'ère des difficultés commence ».

Vient d'arriver à Hanoï un Tonkinois, le colonel X..., de la première heure. (Ils retardent tous de quinze ans, les Tonkinois de la première heure, et sont aujourd'hui les plus dangereux ouvriers.) Vallière annonce par télégramme que, malade, il demande son retour. X... est sous la main : on le bombarde au troisième territoire. C'est donc lui qui prend du jour au lendemain la suite de tout ce que nous venons de faire depuis trois ans, de ce qui a coûté sang, argent, peines ; de lui que va dépendre la résurrection de cet immense territoire reconquis cet hiver et où pas une faute n'est à commettre. Il me convoque : deux heures de cartes et de documents dont je sors moins que rassuré.

J'aurais vraiment besoin de huit jours de repos, mais le Général me charge du rapport d'ensemble aux ministres sur la campagne. Je rengaine mon repos et je me mets à la besogne avec joie.

Ce soir nous embarquons donc pour Lang-Son par eau jusqu'à Phu-Lang-Tuong sur la canonnière le *Querné*, le coquet bateau où j'ai fait avec le Général le même voyage voici quinze mois, huit jours après mon arrivée, allant inaugurer le chemin de fer. Nous serons cinq voyageurs : le Général, son officier d'ordonnance, l'ami Bollardière, le capitaine de cavalerie A..., que sa verve, son esprit et son entrain font le compagnon obligé de tous les déplacements du Général, et moi, que le Général emmène parce que, en outre des adieux à Sou, il y a à régler avec lui des questions de police-frontière, à confirmer notamment les accords que j'ai conclus à Na-Bo. Comme je ne connais pas encore le personnage, qui prend à l'horizon tonkinois des proportions de plus en plus grandes, je me laisse agréablement faire.

RETOUR DE LANG-SON, APRÈS L'ENTREVUE AVEC LE MARÉCHAL SOU

7 avril, à bord du *Querné*.

Ci-joint deux articles de journaux, où je ne suis d'ailleurs pour rien, et qui me dispensent de tout récit :

LE GÉNÉRAL DUCHEMIN A LANG-SON

Lang-Son, le 9 avril 1896.

Notre ville, d'ordinaire si paisible, vient de passer deux journées qui feront époque dans son histoire.

Samedi 4 avril, le train de Phu-Lang-Thuong nous amenait le Général en chef accompagné du commandant Lyautey, sous-chef d'État-Major, du capitaine A... et du lieutenant de Bollardière, officier d'ordonnance du général Duchemin.

Le commandant du territoire, colonel de Joux, s'était rendu à Than-Moi, à la rencontre du Général en chef, salué à son arrivée par les canons du fort Brière de l'Isle et qui passa devant le front des troupes échelonnées pour lui rendre les honneurs de la gare à la nouvelle résidence.

Un temps couvert et brumeux, un crachin toujours persistant, une boue épaisse et gluante donnaient malheureusement une physionomie peu gaie à cette cérémonie militaire, qui n'en restait pas moins imposante, par la belle attitude sous les armes des quatre cents hommes de la garnison.

Le lendemain matin, jour de Pâques, nous fûmes réveillés brusquement par deux formidables coups de tonnerre qui dégageaient le ciel pour toute la journée du manteau gris dont il ne cessait de nous faire voir, depuis des jours et des semaines, la triste uniformité.

On profitait de cette embellie pour pavoiser la résidence; on y attendait en effet le maréchal Sou, auquel le Gouvernement chinois avait donné l'autorisation de se rendre à Lang-Son pour s'y rencontrer avec le général Duchemin, avec lequel il a, depuis plus de trois ans, d'étroites relations amicales qui ont puissamment contribué à la pacification de la piraterie du Quang-Si, jadis si troublé.

Le maréchal Sou était attendu à onze heures du matin; mais, retardé par le mauvais temps et l'état des chemins que la pluie et le crachin avaient rendus impraticables, il n'arrivait au Song-Ki-Kong qu'à trois heures de

l'après-midi. Le colonel de Joux l'attendait au pont avec le commandant Lyautey et le capitaine A.... A leur vue, le maréchal Sou descendit de chaise et se rendit à pied à la résidence, en passant devant le front des troupes pendant que l'artillerie tirait les salves dues à son grade.

Le maréchal Sou était vêtu de la robe jaune, insigne de sa dignité à la Cour du Céleste Empire, entouré de ses porte-sabre, porte-hallebarde, porte-pipes, etc., escorté par une cinquantaine de réguliers précédés de leurs trompes de guerre; le tout encadré de nos braves petits miliciens à cheval, dont les trompettes claires et joyeuses contrastaient agréablement avec les lugubres sons des instruments chinois.

Le cortège arriva ainsi à la résidence. Le général Duchemin, en grand uniforme, portant la croix du double Dragon de Chine, attendait le maréchal Sou en haut du perron, entouré des officiers de l'État-Major de la garnison et ayant à ses côtés son officier d'ordonnance et le Consul de France[1] à Long-Tcheou. Il se porta de quelques pas au-devant du maréchal Sou en lui tendant les mains, et tous deux s'embrassèrent affectueusement. A ce moment un photographe braquait son objectif sur les deux généraux, qui se rendaient dans les salons de la résidence en se tenant par la main.

Voilà ce que j'ai vu personnellement; quant à ce que je vais dire maintenant, je l'ai récolté en écoutant à droite et à gauche, mon humble situation ne m'ayant pas permis d'en être témoin oculaire et auriculaire.

Entrés à la résidence, les deux généraux s'assirent et burent le thé en s'offrant réciproquement leur tasse. Puis, comme le maréchal Sou disait au Général en chef combien il était heureux d'avoir reçu du Gouvernement français un cadeau aussi beau que celui de sa nomination de Commandeur de la Légion d'Honneur, le Général en chef lui dit en substance qu'il regrettait de n'avoir pas qualité pour lui remettre officiellement son brevet et ses insignes, qui devaient lui être délivrés par le Gouvernement chinois, mais qu'il le priait de recevoir de lui, en cadeau personnel, sa croix de Commandeur, qu'il portait depuis six ans, en souvenir de leur bonne amitié.

En achevant ces mots, le général Duchemin enlevait sa décoration et la plaçait au cou du maréchal Sou en lui donnant l'accolade.

Après les félicitations des officiers présents, le colonel de Joux et M. Bons d'Anti conduisirent à la gare notre hôte, qui ne connaissait d'un chemin de fer que ce qu'il avait pu voir sur des images.

On fit manœuvrer une locomotive devant lui, on le fit monter dans un train et faire quelques kilomètres sur la ligne. Tout cela parut l'intéresser au plus haut point.

En revenant de la gare, le maréchal Sou eut une assez longue conversation avec le Général en chef; puis vers cinq heures on se mit à table pour déjeuner et dîner en même temps.

1. Le si distingué M. Bons d'Anti, agent de premier ordre et sinologue éminent.

Une vingtaine de couverts dans le grand hall de la résidence, une douzaine dans la salle voisine pour les officiers subalternes chinois et les interprètes. Menu fort soigné. Il y avait des huîtres et un immense poisson de mer! Décidément notre ville est une capitale.

Le repas a été fort gai, on a beaucoup mangé, beaucoup toasté, et après deux heures de ces divers exercices on s'est reposé un peu pendant qu'on transformait la salle du banquet en salle de bal.

A neuf heures, colons, fonctionnaires, officiers, invités par le Commandant du territoire, se pressaient et se faisaient présenter au maréchal Sou; huit dames avaient été invitées, cinq purent seulement se rendre à l'appel aimable du colonel de Joux, mais il paraît que ces cinq se sont multipliées et ont suffi à contenter tous les danseurs, assez enragés pourtant.

Le clou de la soirée a été un pas de quatre dansé par le maréchal Sou avec Mme Bons d'Anti; voilà qui n'est pas commun et qui ne s'est jamais vu qu'à Lang-Son le 5 avril 1896.

Les généraux se retirèrent vers une heure du matin et s'endormirent sans doute assez difficilement: car, après un fort gai souper, les danses continuèrent jusqu'à quatre ou cinq heures du matin,

Le lendemain matin lundi, après une assez longue conférence, les deux généraux se firent des adieux qui furent, paraît-il, fort touchants, l'un prenant la route de Dong-Dang et l'autre celle de Hanoï.

Je ne saurais vous rapporter ce qui a pu être dit dans cette entrevue au point de vue sérieux; je ne suis pas dans la confidence des grands, qui, d'ailleurs, tout en étant fort aimables, ne disent que ce qu'ils veulent bien dire; mais ce qui est certain, c'est que la visite à Lang-Son d'un mandarin militaire de l'importance du maréchal Sou restera dans la mémoire des populations de notre région comme un événement extraordinaire, et qu'il devra avoir une grande influence pour la consolidation de nos relations pacifiques avec le Céleste Empire.

EXTRAIT D'UN SECOND JOURNAL

VISITE DU MARÉCHAL SOU A LANG-SON

On nous écrit :

O crachin, maudit crachin!... Pourtant vers une heure le soleil perce les gris nuages.

Dès deux heures les troupes de la garnison font la haie sur le parcours du cortège, de la porte nord de Lang-Son à l'hôtel du territoire.

Un maréchal des logis, « petit bleu » placé au fort de Ky-Lua, à quelques kilomètres de Lang-Son, pour signaler l'arrivée du Maréchal, revient à un galop gaillard. Le Maréchal est signalé. Au moment où il va traverser le

fleuve, les « garde à vous » retentissent, trompettes et clairons sonnent, des salves d'artillerie sonnent l'arrivée, chacun prend sa place.

Le colonel de Joux, commandant le territoire, accompagné du commandant Lyautey et du capitaine A..., attendent le Maréchal à l'entrée de la ville. Le général Duchemin est resté à l'hôtel du territoire, où il recevra le maréchal Sou.

Déjà paraissent les gracieux fanions de la pointe d'avant-garde, car tout le peloton de cavalerie du territoire, sous les ordres de M. le lieutenant Bertrand, officier de renseignements, est allé chercher le Maréchal à la porte de Chine (porte de Nam-Quan).

Rien de plus original, à coup sûr, de plus chatoyant à l'œil que les mille couleurs de ce cortège qui paraît, disparaît, pour se dégager enfin des hauteurs de Ky-Lua.

D'abord un maréchal des logis de dragons, « fièrement campé » sur un cheval de 1 m. 20 (qu'on le décore!), chef de pointe, puis l'avant-garde; suit la maison civile et militaire du Maréchal.

Qu'on me permette d'en donner le détail complet, car vraiment il y avait quelque chose d'imposant dans ce groupement aux couleurs bizarres d'officiers, sous-officiers, de réguliers, de coolies, de drapeaux, de chevaux, de mules, etc..., etc....

Viennent vingt réguliers à la blouse rouge brodée de caractères en velours noir, porteurs de bannières jaunes à bandes noires, munis de guidons à six couleurs, sous les ordres d'un capitaine chinois qui précède la chaise du Maréchal.

Suivent vingt autres réguliers armés de fusils à tir rapide de divers modèles; à gauche et à droite de l'officier deux trompettes, mieux vaudrait dire deux hérauts dont les instruments rappellent les trompettes d'Aïda par leurs sons lugubres et presque continus; elles annoncent aux populations le passage d'un grand chef. Quel parallèle à faire entre nos gaies, stridentes et joyeuses fanfares qui, à l'heure du danger, rappellent en nous élan, dévouement, sacrifice... et les quatre notes graves et mornes des trompettes chinoises qui n'éveillent guère que l'idée du devoir strict, l'implacable destinée... la mort! Un peuple qui vibre et va à la vie, un autre qui se recueille!

Un boy (un rengagé sûrement), armé d'un superbe riflard en sautoir, présente aux officiers attendant son général les cartes de visite de ce dernier. Ce sont de vastes rectangles en papier rouge portant verticalement trois caractères représentant les nom et prénoms du général Sû Yuan Tchouen (premier printemps). Précédant immédiatement la chaise, un Sam (parasol) rouge destiné à abriter le Maréchal une fois à pied, un hallebardier portant la hallebarde, don de l'empereur de Chine, un des insignes de commandement, un régulier qui porte son bâton, autre insigne de commandement, celui-ci porte sa canne, celui-là sa lorgnette, un autre sa montre, un quatrième son revolver, un cinquième sa pipe, que dis-je, ses pipes..., quatre Chinois portent de superbes sabres de commandement, glaives précieux

(packien), il y en a beaucoup qui ne portent que des parapluies, toujours en sautoir, il y en a aussi qui ne portent rien... pour le moment, car ils porteront le Maréchal; il y en a enfin une dernière série qui portent tout sur leur visage.

Permettez-moi de vous présenter cet illustre mandarin très confortablement installé dans sa chaise aux soieries vertes et rouges.

Tel M. Bertillon, je commencerai par les caractères anthropométriques.

Taille : 1 m. 81.

Poids : 78 kilos (avant déjeuner, comme nous le verrons plus tard).

Age : 62 ans, paraît en avoir 35 à peine; figure ouverte, franche, bien que les yeux petits et très clairs ne manquent pas d'une parfaite malice.

Son costume... ses costumes, dois-je dire, car par la suite vous saurez de combien de vêtements il était vêtu.

Ah! coquettes dames, quelles soies brochées! quels satins aux couleurs pâlies... quels dessous, mesdames, que les dessous de Sou!...

Pourtant, il faut que je vous dise de suite que sa première enveloppe était une jaquette en soie jaune, insigne d'une décoration militaire réservée aux grands dignitaires de l'Empire... décoration utile? aux pieds, des bottes en soie, sur la tête son chapeau officiel à la plume de paon au bouton de corail premier rang monté sur une embase en or d'une ciselure digne du Palais-Royal.

Derrière la chaise, autre régulier, puis les « laïs », deux mules superbes dont une est destinée, me dit-on, au colonel commandant le territoire, puis des caisses, des caisses, un grouillement de coolies, l'arrière-garde formée par le reste du peloton de linhs à cheval sous les ordres d'un sergent bien connu par sa bravoure et ses qualités militaires, et... c'est tout.

Résonnent encore les coups de canon quand le maréchal Sou descend de sa chaise pour se présenter au colonel de Joux; cette phase de la cérémonie ne manque pas d'une certaine ampleur.

Les quelques officiers suivant le Colonel se portent au-devant du Maréchal qui, réunissant ses deux mains et les élevant, salue de la sorte chaque officier; il prend place sous son parasol. Entouré des officiers français, de sa maison, conduit par le Colonel, le cortège s'ébranle, défile devant les troupes et arrive à l'hôtel du territoire.

Là, sous le vaste péristyle de cet imposant monument, se tient le Général en chef en grande tenue, revêtu de tous ses ordres au milieu desquels brille l'Étoile précieuse du double Dragon qui lui fut conférée par l'empereur de Chine; à ses côtés, M. Bons d'Anti, consul de France à Long-Tchéou, dont on connaît les excellentes relations avec le maréchal Sou; derrière lui tous les officiers de la garnison.

L'hôte de Lang-Son gravit lentement les nombreux degrés conduisant au péristyle, les trompettes chinoises lugubrement sonnent, les étendards et pavillons s'abaissent par deux fois, le maréchal Sou après avoir salué le

Général en chef lui tend les bras et lui donne l'accolade. Présentation de tous les officiers.

Cette partie de la cérémonie terminée, le général Duchemin conduit son hôte dans un salon préparé pour la réception ; après l'échange des premières courtoisies, se produit une imposante manifestation à laquelle son caractère de spontanéité privée donne encore plus de valeur.

Comme le maréchal Sou remerciait le général Duchemin d'avoir obtenu du Gouvernement français la haute distinction qui lui a été conférée récemment, celui-ci détache sa croix de commandeur, la place lui-même au cou du nouveau légionnaire, lui donne l'accolade et invite les officiers membres de l'ordre, à venir saluer le Maréchal.

« En vous remettant cette croix que je porte depuis six ans, dit le général Duchemin, c'est l'ami que je tiens à honorer, l'homme loyal avec lequel j'ai collaboré, qui m'a aidé dans ma tâche souvent délicate et difficile ; je lui accorde ce seul prix, car quelqu'un plus autorisé que moi vous remettra au nom de mon Gouvernement officiellement ces insignes. Portez cette croix longtemps, toujours, en souvenir de moi. »

A cette improvisation, le maréchal Sou a répondu à peu près en ces termes :

« Je sais de combien d'honneur et de gloire est revêtu l'insigne que vous venez de m'offrir ; s'il m'était permis d'y attacher encore une valeur plus précieuse, je dirais que c'est parce qu'il me vient de vous. Laissez-moi vous affirmer que je le considère comme le gage de nos sincères et franches relations qui, hélas ! vont cesser, comme le trait d'union entre vous, le passé, et votre successeur, l'avenir. Je désire du plus profond de mon cœur que les relations avec le futur Général en chef soient toujours affectueuses, et qu'il soit comme vous ce que vous resterez dans mon souvenir, mon ami, mon frère. »

Cette entrevue officielle terminée, visite de la gare, où un train sous pression attend le maréchal Sou désireux de faire quelques kilomètres en chemin de fer. Ce numéro paraît avoir tout particulièrement intéressé le Maréchal, la création prochaine d'une voie ferrée entre le Tonkin et la Chine en faisant une vraie actualité. Au retour, on dételle la machine ; il se fait expliquer sommairement le mécanisme, la possibilité de changer de voie, le maniement de l'aiguille qu'il manœuvre lui-même.... Une grosse bascule attire son attention, on lui propose de se faire peser, et, comme on s'expliquait difficilement le peu de poids de cette sorte de colosse, comparativement à un officier « fort maigre » : « Je n'ai pas déjeuné, » dit-il....

On quitte la gare sur ce bon mot, et on gagne l'hôtel du territoire, en traversant la Citadelle. Disons en passant que notre ami d'aujourd'hui fut un héros de la défense de Lang-Son ; un des officiers de son escorte nous montre les traces d'une profonde blessure reçue dans la Citadelle, de nombreux soldats curieux saluent le Maréchal, qui courtoisement leur rend leur salut.

A 3 h. 30, un somptueux repas de 20 couverts :

MENU

—

JAMBON D'YORK
TÊTE DE VEAU VINAIGRETTE
POISSON SAUCE AUX CAPRES
OMELETTES AUX TRUFFES
GIGOT BRETONNE
DINDONNEAU FARCI
SALADE
BOMBE GLACÉE
DESSERT

VINS

GRAVES, BORDEAUX, BOURGOGNE, CHAMPAGNE.

La décoration de l'hôtel est merveilleuse, les couleurs chinoises se mêlent heureusement à nos trois couleurs. Dans l'immense salle à manger, les murs sont tendus d'étendards, de drapeaux chinois et français ; un majestueux drapeau aux couleurs impériales sur lequel se déroule un Dragon à cinq griffes est placé en face de la place qu'occupe le maréchal Sou, des fleurs partout, c'est vraiment engageant.

Le clou! voilà le clou! successivement et à différents moments l'hôte de Lang-Son a quitté un de ses nombreux vêtements, tous plus soyeux et plus riches, j'en ai compté quatre. Changement aussi de coiffure : au bonnet au diamant de très belle eau, don du protectorat, succède un autre bonnet à la perle grise du plus pur orient... extrême-orient.

Est-ce le rite? Est-ce de la coquetterie? car des boys apportent aux officiers chinois leur « bonnet grec » ; pas de brillant, pas de perles, à ceux-là, la tenue de l'humble subalterne.

Selon la coutume chinoise on a fait parler les verres, car le Maréchal, levant fréquemment sa coupe, désignait un des convives qui était tenu de vider la sienne quand l'honneur de la partager avec lui ne lui était pas dévolu.

Ouf! il est six heures; on quitte enfin la table et chacun de gagner un fauteuil dans les différents salons. Le Maréchal disparaît avec ses officiers; laissons-les savourer béatement les douceurs de l'opium, nous les retrouverons ce soir au bal.

Il s'ouvre à 9 heures, le bal, sous les brillants accords exécutés par un brillant capitaine. Premier quadrille conduit par le général Duchemin, ayant à son bras Mme Bourgey, et le colonel de Joux offrant le bras à Mme Bons d'Anti. Les danses succèdent aux danses, beaucoup d'appelés, mais peu d'élus à danser, à cause du nombre très restreint des danseuses; bien que

Lang-Son en belles filles n'ait pu donner que ce qu'elle avait, il n'y avait pas lieu de se plaindre, la beauté, l'amabilité, la joyeuseté des danseuses ayant remplacé très avantageusement la quantité.

Tout à coup une note bien imprévue vient égayer l'assistance; vers minuit, le maréchal Sou, qu'avait sans doute laissé rêveur l'exécution très heureuse de plusieurs pas de quatre, se lève et, saisissant Mme Bons d'Anti, la femme de notre sympathique consul, l'entraîne pour se mêler crânement aux danseurs. Ne pas croire qu'il fut ridicule et très emprunté : car, très observateur, s'il manquait de cadence, il n'oubliait point de fixer les yeux de sa danseuse et s'en tirait très honorablement par de gracieuses révérences.

A 2 heures on soupe et, avec non moins de gaieté, reprennent valses entraînantes, quadrilles américains; cela dure jusqu'à 4 heures du matin. Inutile de dire qu'à cette heure, seules restent les dames (merci, mesdames!) et les fervents... marcheurs. On se quitte, se demandant, sous la pluie, si l'on serait bien exact, quelques heures plus tard, pour les adieux des deux généraux.

Tout le monde est là à 9 heures pour présenter ses souhaits de bonne route aux généraux qui vont se séparer, mais que des liens puissants d'affection réuniront souvent par le souvenir.

Après un assez long entretien dont les termes et la portée n'appartiennent pas à ce cadre, les deux généraux, prévenus par les fanfares de l'heure de la séparation, quittent le salon.

Comme le cortège se reformait au moment où le maréchal Sou gagne sa chaise, le général Duchemin, avec beaucoup d'à-propos, rappelant le soleil de la veille qui de ses rayons dorait le cortège souhaitant une chaude bienvenue à l'hôte éminent, fit remarquer au Maréchal que le temps lui-même par sa tristesse se mettait à l'unisson de ses regrets.

Que vous dire au point de vue de la portée politique de cette entrevue? ceci n'est point de notre rôle, mais nous pouvons affirmer hautement que nous la considérons comme la plus élogieuse et manifeste consécration des efforts tentés, des résultats obtenus pendant les années de commandement du général Duchemin. XXX.

Le maréchal Sou est rentré à 6 heures du soir à son quartier général; les honneurs lui ont été rendus à Dong-Dang, où le capitaine Radisson l'a reçu à déjeuner.

Le peloton d'escorte, sous les ordres du capitaine Cany montant avec beaucoup d'élégance un ravissant poney noir, l'a conduit jusqu'à la porte de Nam-Quan où un déjeuner attendait les hommes.

Mercredi, le maréchal Sou a reçu à dîner à Ping-Kiang le commandant du territoire et deux officiers.

Le consul de France et Mme Bons d'Anti, regagnant Long-Tchéou, ont

été également reçus au camp chinois; mais, avant de se séparer, on a redansé le soir.

Je n'ai pas grand'chose à ajouter.

Il y a un an, mon premier jour de Pâques au Tonkin, au bivouac, en colonne, marchant sur Baky.

Cette année, entre la robe jaune de Sou et la robe bleue de l'ami Ly-Son, son secrétaire. Qu'inventer, l'an prochain?

Les conférences avec Sou, dont parlent les journaux, c'est moi qui les ai tenues le soir, pendant les trois heures où il a été fumer son opium, tandis que le « bal » s'apprêtait.

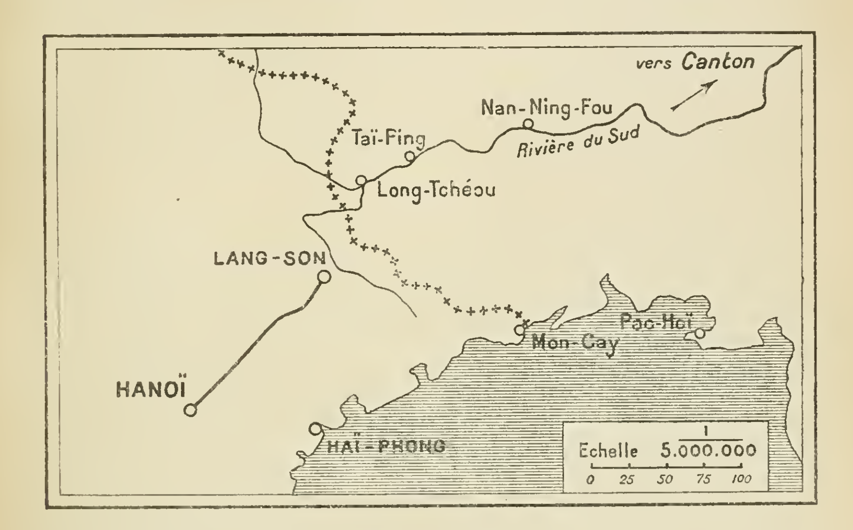
Tout ce que j'ai fait à Na-Bo est ratifié, et, comme sanction, un des chefs de poste dont j'avais demandé le renvoi, déplacé.

Le rêve de Sou, c'est d'obtenir l'extension de ses pouvoirs à la frontière militaire du Yunnan : c'est aussi le mien. L'an passé, je n'étais pas de cet avis, craignant qu'une extension trop grande de son autorité le fît sortir de nos mains, le jour où il n'aurait plus rien à obtenir. Depuis que j'ai constaté *de visu* l'anarchie de la frontière Yunnannaise, l'impossibilité d'y avoir la moindre prise, je suis amené à croire que c'est encore la combinaison Sou qui est la meilleure. Le prétexte est tout trouvé, le faire charger du côté chinois de l'abornement de la frontière Sino-Yunnannaise qui est à faire. C'est la solution de Bons d'Anti, et Sou exprime le désir que la mission me revienne du côté français. Soit! Mais, comme il s'agit de l'hiver prochain, ce sera au général Dodds à parler.

Je suis convaincu qu'après la chasse que nous venons de donner à la piraterie, du jour où ses derrières seront interceptés par une continue et solide organisation de police frontière mixte, elle aura vécu.

Sou se préoccupe fort des conditions dans lesquelles Fives-Lille, à qui sont concédés les travaux du chemin de fer de Lang-Son et Long-Tchéou, recrutera, dirigera, surveillera les 3 ou 4000 coolies qui, de ce chef, vont affluer dans son commandement.

Du reste, j'estime qu'on s'est un peu emballé pour ce chemin de fer. La pénétration en Chine par la Rivière du Sud est un mot. Le chemin de fer de Lang-Son a sa raison d'être, qui est le ravitaillement de notre haute région Est; il a pu coûter, il a certainement coûté trop cher; mais il répondait à cette nécessité. Tandis qu'à l'Ouest nous avons le Fleuve Rouge, au centre la Rivière Claire, comme voies de pénétration et de transport naturelles et toutes faites, à l'Est nous n'en avions pas. Pour la région Lang-Son, That-Khé, Cao-Bang, le chemin



de fer remplace donc le fleuve absent. C'est tout. Si jamais le transit du Kouang-Si trouve un avantage à abandonner la voie lente et difficile de la Rivière du Sud qui l'emmène à Canton, ce sera pour déboucher de Long-Tchéou, ou de Taï-Ping-Fou, ou plutôt encore de Nan-Ning-Fou à la mer par le plus court, c'est-à-dire sur Pac-Hoï et non sur Haï-Phong. Actuellement les Anglais négocient une ligne de Pac-Hoï à Nan-Ning-Fou, et c'est la vérité; nous eussions mieux fait de les devancer au lieu de nous entêter à cette prolongation de notre railway de Lang-Son qui ne rime à rien.

La seule pénétration en Chine, le seul transit qui aient pour nous une raison d'être sont ceux du Yunnan, parce que nous

seuls en tenons les deux seuls débouchés naturels vers le Sud, le Fleuve Rouge et la Rivière Claire. Et c'est sur eux seuls que nous devrions porter nos efforts et notre argent. C'est l'axe directeur que nous ne devrions jamais perdre de vue, et il semble que, depuis Francis Garnier, nous l'avons constamment oublié. Lang-Son a une raison d'être *militaire* (base d'opération et de surveillance de la frontière Est), *politique* (base des relations avec les autorités d'en face, Kouang-Si et Kouang-Toung, et notamment avec Sou); un point, c'est tout. C'est suffisant. Il ne faut pas lui demander autre chose; et Gallieni, dans les derniers temps, le voyait très clairement, regardant son œuvre là comme terminée et désirant porter son activité vers Ha-Giang ou Lao-Kay, où il sentait qu'étaient les champs d'action de demain.

Sou est très affecté du départ de Bons d'Anti, notre consul à Long-Tchéou, — envoyé à Szémao dans le Yunnan occidental. Bons d'Anti a depuis trois ans gagné l'entière confiance du Son-Kong-Pao; parlant chinois comme une pagode, il est sur notre frontière Est l'agent par excellence; il y a 18 mois, au moment où sur le Mékong l'affaire de Muong-Sin se corsait et où les intrigues anglaises agitaient les ambitions chinoises du bas Yunnan, M. Hanotaux désigna Bons d'Anti pour le nouveau poste de Szémao, en plein cœur de la partie douteuse, sur le revers de notre Laos et du territoire contesté. Survient la convention du 15 janvier avec l'Angleterre, — regrettable, certes, — mais enfin réglant la situation : Szémao devient donc inutile; n'importe, M. B... exhume dans les cartons la nomination de Bons d'Anti et la rend exécutoire. Nous avons beau protester, écrire à Pékin, au quai d'Orsay, invoquer l'inopportunité de déplacer Bons l'année même où il va y avoir simultanément à organiser la police mixte sur la frontière reconquise, à surveiller les agissements des Pavillons Noirs revenus de Formose, à assurer la construction des voies ferrées concédées à nos nationaux, — autant chanter. Bons ira à Szémao, où il n'y a

plus rien à faire, et sera remplacé à Long-Tchéou par un petit interprète intérimaire sans expérience et sans activité. Et encore a-t-on fait venir ce dernier de Song-Phong, en face de Lao-Kay sur le Fleuve Rouge, au moment même où il y arrivait et où, à grand'peine, après six mois de négociations, nous venions d'obtenir l'arrivée d'un mandarin chinois avec pleins pouvoirs pour le règlement des questions en l'air. Celui-ci était en route, apprend à deux jours du but le départ de notre agent, rebrousse chemin et se demande si nous sommes fous. — Oh! oui, alors!

Et, parmi ces fêtes, un grand changement d'orientation en ce qui me concerne. Le Gouverneur général vient brusquement de se séparer du chef de son bureau militaire, le lieutenant-colonel d'artillerie X..., garçon d'infiniment de valeur, mais qu'une affaire privée rend momentanément impossible à Hanoï. Le Gouverneur a télégraphié au Général et me demande; 24 heures d'hésitation et j'ai accepté. Beaucoup de contre : situation mal cotée aux ministères militaires; abandon gratuit de mon poste intangible de sous-chef d'État-Major; renonciation, jusqu'à mon départ, aux colonnes, à la brousse; à la merci d'un départ prématuré du Gouverneur; abdication a priori de toute relation personnelle avec le nouveau Général.

Beaucoup de pour : indépendance vis-à-vis du nouveau régime militaire; jouissance, après la cordiale confiance du général Duchemin, de retrouver la cordiale confiance de M. Rousseau, l'amitié de son fils; échapper aux changements de régime et d'idées qui s'annoncent; achever mon cycle d'études indochinoises : après la guerre et l'administration militaire, la politique générale, les budgets, l'ensemble, les voyages à Hué et au Cambodge.

Je pèse, et avant tout la considération de la confiance qui m'est assurée avec tant de spontanéité et de sympathie me décide. Je télégraphie. Ça y est.

La bonne fortune d'avoir rencontré à Lang-Son un jeune inspecteur des Colonies en tournée, M. Sales, ami de Max Leclerc; inutile de développer.

Hanoï, jeudi 23 avril.

Il a été convenu que je ne prendrais mes nouvelles fonctions qu'après l'arrivée du général Dodds. D'abord, je suis resté à la disposition du général Duchemin pour faire tous les rapports d'ensemble qui sont son testament; puis, je l'accompagnerai en baie d'Along où je l'embarquerai; puis, lui parti, je reprendrai l'intérim de l'État-Major tandis que le chef d'État-Major ira à Saïgon au-devant du nouveau Général en chef, absence de 15 jours.

Le général Duchemin part demain; pour ce qu'il faut penser de lui, de son œuvre, lire l'article suivant paru ce matin. Pour ce qui me concerne, je lui dois tout ici, à lui et à Gallieni. Il m'a comblé de confiance, d'amitié, d'occasions de me mettre en relief et d'agir. Je lui dois 18 mois du labeur le plus acharné, mais jamais dans le vide, et constamment créateur et productif. Grâce à lui, quoi qu'il arrive, le Tonkin m'a déjà largement donné ce que je lui demandais et, bien que mon horizon ne soit pas précisément clair, si je suis forcé de partir prématurément, ce sera du moins cela d'acquis.

LE GÉNÉRAL DUCHEMIN

C'est vendredi que le général Duchemin quitte l'Indochine après quarante mois de commandement en chef.

A l'heure de ce départ tous les Tonkinois, ceux mêmes chez qui les polémiques, ce mal constitutionnel de la vie, ont momentanément troublé le sentiment d'équité, seront unanimes à rendre hommage au chef qui vient de consacrer à la Colonie un si long effort.

Il suffit, du reste, de se reporter par le souvenir à l'heure de son arrivée. Il héritait de la situation la plus délicate et la plus pénible. Par suite de malentendus dont il est superflu de chercher les causes, la colonie française était coupée en deux. Civils et militaires en étaient arrivés à un véritable état de guerre : d'un « camp » à l'autre, plus de relations; il semblait vrai-

ment qu'on eût quitté la mère Patrie, non pas pour accomplir à l'ombre du Drapeau l'œuvre commune, mais pour se soupçonner, se discréditer et se combattre. Aucun de ceux qui ont été témoins de ces heures douloureuses ne trouvera le tableau chargé.

Pour constater aujourd'hui le changement, il n'est besoin que d'ouvrir les yeux : les endroits publics, les intérieurs privés, les œuvres de bienfaisance, les réunions de plaisir, tout témoigne de la fusion qui s'est opérée, l'union des Français du Tonkin en toutes circonstances, dans la joie, dans l'épreuve, dans le travail, dans le péril.

Cette œuvre, le général Duchemin s'y est consacré dès le premier jour, discrètement, patiemment : sans compromettre un seul des grands intérêts dont il avait la garde, sans rien concéder de la dignité du corps dont il avait le commandement, il a su se dégager de tout caporalisme intransigeant; et, en amenant les uns et les autres à se rendre pleine justice, en détruisant les préventions, il a rapproché les mains faites pour s'unir.

Cette œuvre seule, si simplement et efficacement patriotique, suffirait à lui garantir la gratitude de tous les cœurs français et à marquer sa place dans l'histoire de la Colonie.

Son œuvre militaire et professionnelle n'est certes pas moindre : il existe une carte de la piraterie imprimée en 1892, qui est bien le document le plus éloquent à consulter. On y voit autour du Delta et jusqu'à la frontière une ceinture de bandes pirates; contre ces bandes nos troupes s'épuisaient en des efforts incessants et stériles, parce que leur destruction était le seul objectif qu'on s'était proposé, et non l'occupation rationnelle du pays qu'elles avaient usurpé; et toujours les mêmes efforts étaient à recommencer.

Formé à l'esprit de méthode tenace et patiente dans les hautes fonctions qu'il avait précédemment exercées, le général Duchemin comprit qu'ici encore cette même méthode était la plus efficace à pratiquer. D'accord avec M. de Lanessan pour réserver certaines régions, soit en tolérant momentanément les soumissionnaires, soit en se résignant à laisser provisoirement le champ libre aux moins redoutables, il comprit qu'il fallait « commencer par un bout » ou plutôt par deux bouts; et dès lors, simultanément, à l'Est et à l'Ouest, il entreprit l'œuvre d'occupation méthodique, d'organisation de la frontière, de reconstitution des centres de population que nous avons vu depuis trois ans se développer mathématiquement, à l'Ouest, de la Rivière Noire au Fleuve Rouge, à l'Est, de Mon-Kay à Cao-Bang. Diplomatique, administrative autant que militaire, cette méthode emporte avec elle évidemment moins d'éclat que celle des colonnes à grand orchestre, mais laisse derrière elle des résultats autrement sérieux.

C'est la méthode des postes militaires rationnellement établis, poussés un à un dans un but d'occupation définitive, sur le terrain même qui vient d'être conquis ; de l'officier transformé immédiatement en administrateur, en constructeur sur le sol où il a planté le Drapeau, jusqu'à ce que la tranquillité assurée et la pacification solidement établie permette la remise de ce terrain à l'administration normale.

On a pu critiquer la dispersion des forces qui en résulte, mais aujourd'hui l'efficacité de ces noyaux de reconstitution de la haute région n'est plus contestée : les villages restaurés, les rizières renaissantes à l'abri du poste appelé à disparaître le jour où les habitants armés et confiants suffiront à leur propre défense, témoignent de l'excellence du moyen. C'est la méthode de colonisation militaire ; c'est celle, par exemple, des Russes dans le Turkestan; grâce à elle, on peut prévoir la fin de cette piraterie sans cesse pourchassée et sans cesse renaissante et qui semblait éternelle; mais pour cela il faut continuer patiemment l'œuvre entreprise et ne rien compromettre.

Pour cette œuvre, le général Duchemin a trouvé des collaborateurs éminents; à l'Ouest le colonel Pennequin, à l'Est le colonel Servière d'abord, puis le colonel Gallieni qui lui a apporté pendant trois ans le concours le plus brillant et le plus fécond ; au centre le lieutenant-colonel Vallière.

Ici encore il a eu ce grand et rare mérite du Chef : discerner les hommes et laisser à leurs aptitudes leur libre emploi. C'est à eux qu'il faut s'adresser pour savoir quelle large initiative il leur laissait dès qu'ils avaient acquis sa confiance, reçu sa direction générale et compris l'esprit de sa méthode. A l'inverse de tant d'autres chefs, jamais il ne s'est offusqué du rôle actif et glorieusement utile que cette liberté leur permettait de jouer et du légitime honneur qui leur en revenait. Et c'est là un trait de caractère bon à mettre en relief, parce qu'il est rare et d'autant plus louable.

On a pu voir du reste, à propos des événements du Siam, que le Général en chef n'eût pas cédé à un autre l'honneur d'intervenir directement au cas où un déploiement de force plus considérable eût été nécessaire pour faire respecter les droits de la France; et son attitude énergique à cette occasion, confirmant celle de notre marine, n'a pas peu contribué à la solution rapide de la crise sur le Mé-Kong.

Ce n'est pas le lieu de rechercher ici l'explication des raisons politiques qui n'ont pas permis de recueillir tous les fruits de notre intervention armée et de notre fermeté !

Enfin, nous n'aurions pas complètement examiné l'œuvre politique et militaire du général Duchemin si nous ne disions un mot des relations étroites qu'il a su nouer avec le maréchal Sou, et que le dernier voyage de Lang-Son a confirmées d'une façon si éclatante; ces relations rendront non seulement plus facile la police de nos frontières, ce qui n'est pas un mince résultat comme on a pu en juger par des événements trop récents pour qu'il soit nécessaire de les rappeler, mais elles permettront sans doute, prochainement, notre pénétration commerciale dans ces provinces des deux Kouang, jadis si fermées et si hostiles.

Ainsi, pour être féconde, l'action militaire en Indochine doit être étroitement liée à l'action civile; poursuivant le même but par des moyens différents, elles doivent, en définitive, se fondre en une œuvre unique : l'œuvre française. C'est ce que le général Duchemin a hautement compris

en restant, de M. de Lanessan comme de M. Rousseau, le plus ferme et le dévoué collaborateur.

Mais, après avoir rappelé les services du Chef, nous oublierions un trait si nous ne rendions pas hommage à l'hôte aimable et courtois. Pendant trois ans le quartier général a été un lieu de concorde où le même accueil cordial attendait fonctionnaires, colons et officiers, oublieux des dissensions passées. Là encore le Général a largement tenu sa place et les Tonkinoises ne seront pas les dernières à s'associer à ce témoignage.

Après avoir été si longtemps séparé des siens, le général Duchemin va trouver en France les joies de la famille et goûter le repos qu'il a si bien gagné : nos chaudes sympathies l'accompagnent, et aussi nos vœux pour que toute justice soit rendue à l'œuvre considérable qu'il a remplie et pour qu'une récompense, trop longtemps attendue déjà, vienne enfin la sanctionner.

Depuis quinze jours, pas eu le temps de « journaler » entre le lourd travail des rapports sur la campagne, croquis, documents à l'appui, etc..., et la série ininterrompue des repas d'adieu en l'honneur du Général, tous les soirs et à peu près tous les matins. Du reste, il n'est pas besoin pour cela du départ du Général, c'est la manie d'Hanoï. Les coloniaux ne peuvent concevoir la vie chez soi; c'est une bamboche perpétuelle, — et c'est odieux, — l'estomac, le cerveau, l'équilibre, tout va se promener.

A noter dans cette quinzaine, pour être complet :

Le séjour du colonel Vallière descendu de Tuyen-Quan et repartant demain pour France avec le Général. Très justement satisfait de sa campagne, très touché de l'accueil que chacun lui fait ici; le Gouverneur l'a chaleureusement toasté dans le banquet d'adieu. Je l'ai piloté, le promenant presque chaque soir dans ma charrette, fort agréablement, parce qu'il a des goûts d'artiste, dessine bien et a la curiosité intelligente. Aussi lâchions-nous les promenades classiques, le jardin public et la musique, pour les pagodes des environs et les recoins du vieil Hanoï, et il y en a d'exquis; et je suis navré de n'avoir pas le loisir d'en digresser un peu ici, mais je n'ai plus le temps que de faire une table des matières.

Le départ de mon cher petit officier de renseignements, le lieutenant Galand, qui m'a donné en ces trois mois de campagne un dévouement, une affection et une aide que je n'oublierai jamais. Voilà qui vous colle, trois mois de misère en commun, de bivouac, de sampan, de dangers. Il s'en va ses deux ans faits, et il met huit mois à s'en retourner par les Indes hollandaises, puis anglaises, pour regagner la Chine, le Japon et ensuite soit l'Amérique, soit le Transsibérien.

Le retour de Boulloche, résident supérieur du Laos, qui vient d'y passer sept mois, terminés par une rude et belle tournée de Luang-Prabang à Muong-Sing et surtout au haut Mé-Kong. Interviews illimités sur les Lus, les rois de Muong-Sing et de Luang-Prabang. Mais, mon Dieu! mon Dieu! que diable avons-nous été faire là du moment que nous n'avons pas pris le Siam? Le Laos sans ressources et le Tonkin de ressources modestes n'avaient de sens pour nous que comme marche d'un protectorat de toute l'Indochine méridionale qui seule vaut, qui seule, à Bangkok, à Saïgon, et plus tard à Hué, peut nous rémunérer des énormes sacrifices faits au Nord. Ici c'est l'A. B. C., et la convention anglo-française du 15 janvier, qui vous a probablement laissés froids, a produit à tous ici l'effet d'un Sedan extrême-oriental. Je me borne, car je suis bien sûr que j'aurai à y revenir et que les désastreuses conséquences vont s'en développer avec une gravité et une rapidité imprévues.

Sur les fêtes officielles pour le Général se sont branchées les fêtes officielles pour le séjour à Hanoï du 3e Régent d'Annam, le vieux Nguyem-Trong-Hiep, grand-officier de la Légion d'Honneur, le premier personnage de ce pays que j'aie vu, il y a dix-huit mois, à Tourane où il était venu saluer M. de Lanessan. Très inféodé à ce dernier qui le regardait comme le vrai souverain, il demande aujourd'hui sa retraite sous prétexte d'âge et de fatigue. Certes, je le constate très

cassé, mais je ne puis m'empêcher d'entendre le renard Lanessan me disant : « Quand le père Trong-Hiep se retirera, mauvais signe. » Quoi qu'il en soit, il a été le prétexte de ces réunions pittoresques, chez le Kinh-Luoc, chez le Gouverneur, où les robes de soie brochée des mandarins, rouges, violettes, bleues, or, se marient aux smokings blancs de cérémonie et aux uniformes chamarrés de décorations, vieux cliché, mais qui est vraiment de mise ici, car rien n'est plus décoré que les coloniaux. Voici que je m'en mêle aussi avec mon Cambodge au cou, ma médaille coloniale et le reste. Je suis à six. Chez le Kinh-Luoc il est d'usage de porter en outre par courtoisie la décoration locale, non classée à la chancellerie, le Kin-Kam, plutôt bibelot que croix, lame d'or, ornée de glands, qui se porte au cou.

Et ce soir nous avons enterré ce pauvre commandant Briquelot. Voici deux mois et demi que nous étions au feu, côte à côte, au Nui-Ken. Voici six semaines qu'il était ici à l'hôpital, et ces six semaines n'ont été qu'une lente extinction.

Le colonel Vallière, délégué par le Général en chef pour le représenter aux obsèques, a évoqué en termes excellents la carrière de Briquelot, la place exceptionnelle qu'il s'était faite dans la conquête du Soudan français, l'assaut de Diannah où il tomba avec un bras fracassé, ses autres et graves blessures, son exploration de la région comprise entre l'Atlantique et les sources du Niger, son commandement du territoire de Segou. En vingt-deux ans, il a vécu une de ces épopées de conquistador moderne, hélas! si ignorées chez nous, mais qui préparent à la France le plus beau domaine colonial, et par là le plus solide élément de puissance et de développement, si elle sait le mettre en œuvre et se dégager enfin de l'hypnotisme du seul « échiquier européen » où l'erreur d'optique de notre diplomatie vieux jeu s'obstine à fixer les destinées du monde, alors que la transformation vertigineuse des communications,

le renversement des conditions surannées de la vie économique, font une loi à ceux qui veulent vivre demain de transporter sur tout le vaste monde les activités dont l'horizon ne dépassait pas nos petites frontières.

Avant d'embarquer le général Duchemin, je vous envoie l'ordre de départ qu'il a laissé aux troupes.

Officiers, sous-officiers et soldats des troupes de l'Indochine.

En quittant le Tonkin pour aller à Saïgon remettre mon commandement au général Dodds, c'est avec un sentiment de triste émotion que je vous fais mes adieux.

Les trois années et demie que je viens d'avoir l'honneur de passer à votre tête, si elles ont été pour moi une lourde charge de travaux, d'incessantes et parfois pénibles préoccupations, n'en resteront pas moins dans mon souvenir comme les plus belles des quarante de ma vie d'officier, comme le couronnement d'une longue carrière touchant à sa fin.

Pendant cette période de mon existence, en effet, j'ai pu admirer de plus près, — et m'en enorgueillir pour notre patrie, — les qualités militaires, l'endurance, qui font de vous, gendarmerie nationale, artillerie et infanterie de marine, légion étrangère, tirailleurs annamites et tonkinois, linh des corps de police indigènes, de véritables troupes d'élite, toujours prêtes à combattre et à mourir utilement sous notre cher drapeau, à n'importe quel point du monde.

Grâce à vos efforts de chaque jour, à vos combats fréquents presque inconnus, mais dont certains pourtant méritent d'être inscrits au livre d'or de notre histoire militaire, l'œuvre de la pacification du Tonkin a pu faire, depuis deux ans surtout, un immense progrès. J'espère que l'honneur de la terminer appartiendra à mon successeur, et en adressant ce souhait de bienvenue au général Dodds, dont le nom est connu de vous tous, je puis lui affirmer qu'il trouvera en vous les vertus guerrières et le patriotisme dont vous m'avez toujours donné les preuves.

Adieu à tous, aux glorieux morts, aux victimes du devoir dormant sur cette terre lointaine leur dernier sommeil, aux vivants qui restent pour continuer la tâche inachevée; et, comme vous l'avez crié, en chargeant à la baïonnette, au Panaî, à Khau-Coc : Vive la France!

Au quartier général, à Hanoï, le 25 avril 1896,

Le Général commandant en chef les troupes de l'Indochine :

Signé : Général DUCHEMIN.

26 avril.

A bord du *Tuyen-Quan*, entre Haïphong et Dap-Cau.

Je viens d'embarquer le général Duchemin repartant pour France avec son officier d'ordonnance, mon cher Paris de Bollardière, avec le lieutenant-colonel Vallière, avec André Famin.

Et je sens bien que je viens de tourner la meilleure page de ma vie.

14 mai, Hanoï.

20 jours de surmenage. Le lendemain du départ du général Duchemin, le chef d'État-Major est parti à son tour pour aller à Saïgon au-devant du général Dodds. J'ai repris l'intérim de chef d'État-Major tout en menant le bureau militaire du Gouverneur général. C'est beaucoup, et puis ça a été aussi très mélancolique de me trouver une dernière fois dans ce cher grand bureau où j'ai donné les heures les plus laborieuses et les plus fécondes de ma vie, où j'ai, l'automne dernier, connu de telles ivresses, alors que, porté par la confiance des chefs et des subordonnés à un degré que je n'avais jamais connu, je vivais à pleins poumons, marchant droit vers un but clair, sachant pourquoi et comment je voulais que la campagne d'hiver fût faite, jouissant ardemment de l'entrain joyeux de tous mes officiers venus à se passionner tous pour l'œuvre et la réussite.

Il me semblait alors que cela durerait toujours, et qu'après avoir préparé la campagne et y avoir pris ma part, je reviendrais en développer toutes les conséquences pendant toute cette année 1896.

Ah! j'en ai bâti, des châteaux en Espagne!

Mais la vie matérielle, heureusement, ne me laisse pas le temps de penser. Sur mes deux bureaux se greffe la vie mondaine officielle, tourbillonnante et dévoreuse de temps.

Fêtes en l'honneur du Kam-Mang, Nguyen-Than (Kam-Mang est un titre temporaire qui signifie délégué royal. Nguyen-Than en a été solennellement investi pour la durée de la pacification du Ha-Tinh). Cet intéressant personnage de la cour de Hué vient de commander six mois les colonnes de police indigène qui ont réprimé la rébellion dans le Ha-Tinh, province du Nord de l'Annam. Très puissant, l'un des *nombreux beaux-pères* du roi, candidat à la vacance prochaine de la quatrième régence, il est fait Commandeur de la Légion d'Honneur. Le Gouverneur procède à la petite cérémonie au début d'un dîner de 45 couverts. La croix paraît le flatter, mais moins certes que les superbes carabines et les superbes pistolets de précision que M. Rousseau lui a apportés de Paris pour lui et ses fils et que nous allons, après dîner, Emmanuel et moi, lui montrer dans leurs écrins de velours.

Dans ces fêtes officielles, les malheureux mandarins jouent les personnages muets; le Kam-Mang, le Kinh-Luoc, le Tong-Doc de Hanoï, l'ancien Tong-Doc, le Tong-Doc de Bac-Ninh, le Quan-An de Hanoï, figés sur leurs chaises, impassibles, étrangers au brouhaha de la conversation qui les enveloppe : ils ont bien chacun un interprète derrière leur place, mais après quelques clichés le voisin se lasse vite de ce genre de communication.

Un seul, parmi eux, participe à notre vie : c'est mon ami M. Hoang, le fils cadet du Kinh-Luoc, vingt-trois ans, marié depuis un an à la fille du Phu de Cholon; il est allé à Paris de dix-huit à vingt-deux ans et est revenu étonnamment assimilé.

Il était pensionnaire chez M. Steeg, directeur de l'École Alsacienne, qui, tout en le guidant dans de très bonnes études, scientifiques surtout, lui laissait la latitude de mener joyeuse vie. Il a pris notre langue, nos vêtements et nos goûts, continue à se tenir au courant, reçoit nos revues, est tout à fait agréable et sympathique. C'est, à un point de vue général, un très intéressant spécimen de l'assimilabilité de cette race souple et tenace, curieuse et fine. Mais son originalité actuelle, c'est

qu'officiellement redevenu fonctionnaire annamite, il se dédouble; en smoking blanc, en charrette anglaise ou à bicyclette à cinq heures du soir, on le voit apparaître au dîner officiel deux heures plus tard en robe lilas pâle, en turban et en sandales. Il n'est ici d'ailleurs qu'en vacances, à l'occasion du séjour du Kam-Mang, car depuis six mois il est secrétaire au Conseil secret de l'empire d'Annam à Hué. Sa fonction est d'apprendre le français au roi et ses leçons consistent en deux séances par semaine de six heures chacune; suivant le protocole, il va au palais pieds nus, et passe ses six heures debout dans des attitudes réglées, après s'être prosterné d'après les rites, à moins que le roi n'oublie de le relever, ce qui lui est arrivé deux fois pendant une heure. Et vraiment il doit alors lui passer des visions de Moulin-Rouge, de boulevard et de bois de Boulogne. Ses émoluments sont de 6 piastres par mois, dont 4 seulement en espèces (11 francs) et 2 en nature, en riz. C'est d'ailleurs le lot des fonctionnaires d'Annam, auxquels on laisse le soin de se payer sur la bête, le nhaqué, à moins qu'ils recourent simplement, comme Hoang, à la bourse paternelle.

J'ai profité de mes derniers jours de chef d'État-Major pour rendre mes politesses à ma popote. Le « Tout Hanoï » y a passé en une série de dîners.

Dîners de 12 à 20 couverts, ce n'est jamais ici difficile à improviser. L'Annamite est né cuisinier et décorateur; le dernier boy a le don inné de l'arrangement d'une table et spécialement des fleurs. Les fleurs, c'est le plaisir de ce pays. Du 1er janvier au 31 décembre, toujours elles sont là, et variées, éclatantes, décoratives. Les tables en sont jonchées, les boys ont avec elles mille fantaisies. Quelques ivoires, quelques pièces amusantes de vieilles porcelaines, et voilà une table que Paris envierait.

Du reste, *elles* aiment beaucoup mon *home;* ma grande pièce, avec ses huit portes-fenêtres ouvertes sur la véranda,

a pris un aspect de pagode encombrée de toute la défroque, de tout le bric-à-brac que dix-huit mois y ont accumulés.

Le fait est qu'il est tout à fait réjouissant, mon hall, je le constate en ce moment même tandis que j'écris. Au centre, entre deux colonnes en bambous laquées de rouge et couvertes d'inscriptions, se dresse un pagodon chinois où rêve un bouddha entre deux défenses d'éléphant; derrière lui s'enfonce dans l'ombre tout un coin mystérieux drapé de vieilles soies de Chine enveloppant le lit à opium, les bahuts incrustés, les étagères en bois dur. Ici, près des fenêtres, à côté de mon bureau et de ma bibliothèque, se dresse la cheminée enveloppée d'étoffes vieil or, gardée par des dragons de bronze, et couronnée des trophées de guerre, trompes pirates, drapeaux pirates, chapeaux pirates, couteaux pirates.

Je *leur* sers des attractions de choix. Après le dernier dîner, le Tong-Doc d'Hanoï m'avait très aimablement envoyé tout un lot de femmes cataleptiques : au son d'un orchestre diabolique, elles nous ont servi le grand jeu des Aïssaouas d'Algérie, avalant bougies en flamme, sabres et ciseaux, se coupant la langue, se perforant le bras. Charmant spectacle, quoi! Après cette excitation violente, un intermède calmant, la visite toute gracieuse et gratuite de mes amis Chinois de la Congrégation des Cantonais, une réunion de gros négociants mélomanes, qui viennent avec leurs instruments nous donner une séance de musique de chambre. Ils sont huit, très flattés d'être en si haute compagnie, très polis, très doux, vraiment corrects et élégants. Il y a bien un tambour de bois un peu bruyant, un violon un peu criard, mais le reste n'est pas sans charme, la mandoline surtout merveilleusement adroite, et de jolis rythmes. Mme R...., prodigieusement musicienne, est tout à fait intéressée, et fait leur stupéfaction et leur conquête lorsqu'elle saisit un violon et se met à les accompagner.

J'ai pu faire participer à quelques-unes de ces fêtes un fort aimable Parisien de passage, M. Henri Binder, cousin du conseiller municipal, venu ici mi en homme d'affaires, mi en

globe-trotter. Je lui ai servi successivement tous les spécimens d'Hanoïais, officiers, fonctionnaires, colons, ceux-ci, sous la forme de mon planteur Duchemin de Phu-Doan, de M. Daurelle, exportateur de soie et planteur de thé, et de mon pharmacien, esprit ouvert et cultivé.

Autre fête; un brillant capitaine de cavalerie, tombé de la « Rue Royale » au Tonkin où il dirige la remonte, rend aussi ses politesses sous la forme d'un garden-party nocturne, souper, flirt, etc., à la pagode Balny, ainsi nommée parce que c'est au coin de son mur d'enceinte que tomba, voici vingt-trois ans, l'enseigne Balny d'Avricourt, le même jour que Garnier. Et, à la même avenue d'énormes banians, s'accrochent ce soir les lanternes de couleur, et devant l'exquise vieille petite pagode, pleine de vieux bronzes et d'étoffes passées, se reflètent ce soir dans le bassin d'eau dormante, sous les lotus, entre de larges dalles, non plus les feux de bivouac, mais les lanternes des charrettes anglaises et les fusées de fête tirées par les boys.

Hanoï, 15 mai.

Le général Dodds est arrivé ce matin, — entrée solennelle, — les troupes massées, le canon tirant; cortège réussi : en tête, en goum, le peloton indigène de la remonte (chevaux de 1 m. 10), puis le peloton de gendarmes français (chevaux de 1 m. 30), le grand landau du Gouverneur avec le Général, le colonel d'artillerie de Poyen Bellisle, le secrétaire général M. Fourès, le chef du cabinet du Gouverneur, M. Le Coz, la victoria du Gouverneur, avec le chef d'État-Major, Emmanuel Rousseau, un officier d'ordonnance, puis tout l'Etat-Major à cheval (chevaux moyens, 1 m. 25), chamarré d'aiguillettes et de décorations, moi en tête au petit galop de mon petit alezan (1 m. 28), grande tenue en blanc, bottes et casque, enfin le peloton de conducteurs d'artillerie indigènes montés.

Très, très gracieux accueil du Général. Je sens simplement qu'on a dû l'ennuyer à Saïgon (les partants, le général Duchemin, le colonel Vallière et entourage) de beaucoup trop de choses aimables à mon endroit. Toujours dangereux cela !

Hanoï, dimanche 17 mai.

Un grand break attelé de quatre Australiens de 1 m. 65 supérieurement menés par le lieutenant Lagarde, officier d'ordonnance du Gouverneur (le frère de celui d'Obock). Dans le break, le Gouverneur, Mme et Mlle Rousseau, Emmanuel, Le Coz et moi. Une allée de flamboyants en fleurs dont le rideau cache heureusement la bordure de paillotes ignobles et la population grouillante et sale, le long mur de la pagode des lettrés, la pagode du rêve, où, bordant les parvis disjoints, sous les grands banians architecturaux les stèles s'alignent, les vieux caractères archaïques célèbrent les mérites des lauréats d'antan; voici les vieilles briques rouges de la vieille porte de l'enceinte extérieure: le mirador au toit retroussé observe encore au loin la route de Son-Tay.

Puis c'est la campagne, — un coin de Brie à cette heure et en cette saison, — les rizières ont le vert des blés qui mûrissent, les massifs de bambous s'estompent et s'enfuient comme les boqueteaux et les parcs de Seine-et-Marne. Seulement, de leur vert sombre sortent les taches blanches des tombeaux, des pagodes et des stèles dont la campagne est semée.

Enfin le but de la promenade, le « Village du Kinh-Luoc », résidence champêtre où l'Excellence annamite passe tous ses dimanches. Sur une quinzaine d'hectares, un fouillis d'habitations aux toits cornus, de pagodes, de tombeaux, de kiosques, de colonnes, de ponts dentelés; cela chatoie, de blanc, de rouge laqué, d'or, de porcelaine bleue, parmi les jardins bizarres, les canaux, les rocailles taillées à figures d'animaux fantastiques. Le Kinh-Luoc nous attend, entouré de ses deux fils, M. Hoang, mon ami, et M. Theu, et aussi de Mme Kinh-

Luoc, exhibée en l'honneur de Mme Rousseau, très parée de diamants, mais toujours vêtue de l'uniforme robe noire annamite à laquelle se cramponnent les marmots derniers venus en petite robe rouge avec leur Kinh-Kam d'or au cou.

Nous sommes assis sous la véranda de bois rouge et or, au fond de la Cour d'honneur, vraie cour pompéienne, à grandes dalles et à bassin central; devant chacun de nous, sur un guéridon incrusté de nacre, le champagne frappé et les cigarettes.

En grand costume de théâtre, suivis chacun de toute une suite chamarrée, s'avancent rythmiquement à travers la cour trois personnages symboliques: la Sagesse, la Fortune, la Longévité, et chacun récite, en chantant et en mimant, un compliment conforme à son état, que nous acceptons de confiance; ils disparaissent, la musique redouble, c'est le tour des danseuses, six feux de bengale; nous ne trouvons pas de meilleure comparaison, tant le vert et le rouge de leurs robes sont chatoyants, reflétants, incandescents : un quart d'heure de menuet rythmé et psalmodié rappelant les petites Javanaises de 1889. Et puis c'est fini, et cela fut très simple, très sobre et charmant.

Hanoï, 28 mai.

Voici dix jours que j'ai pris mon nouveau service de chef du bureau militaire du Gouverneur. On a fait maison nette, le capitaine amené par M. Rousseau retournera en France. Il est remplacé par le sympathiquissime capitaine Lassalle, de l'infanterie de marine, l'un des survivants du *Pont de Papier* (Henri Rivière, 22 mai 1883) où il était sous-lieutenant frais sorti de Saint-Cyr. Il connaît son Tonkin sur lequel il a publié, sous un pseudonyme, de jolies notes; bonne association.

En principe, le bureau militaire du Gouverneur général reçoit toutes les communications du Général en chef. C'est-à-dire aussi bien tout ce qui concerne les mouvements de troupe, les questions budgétaires, que ce qui concerne l'administration,

l'organisation et la politique des territoires militaires. Il centralise tout ce qui émane du service de santé colonial et du commissariat, étudie les questions relatives à ces trois services et les traite avec les trois ministères : Marine, Guerre, Colonies.

En un mot, son chef est le chef d'État-Major du Gouverneur, puisque celui-ci est en dernier ressort le chef suprême, civil et militaire de l'Indochine. Les deux graves questions dont ledit bureau traite spécialement sont : le budget militaire, la politique de la frontière chinoise.

Voilà le principe, mais en pratique ce n'est pas cela du tout, les Directions ont pris depuis longtemps la coutume de traiter les trois quarts des choses en dehors de lui, de sorte que c'est le mic-mac le plus complet. Tout le monde traite tout; je n'ai jamais vu une anarchie semblable, et je m'explique maintenant comment à l'État-Major nous étions stupéfaits de recevoir de l'autorité civile des solutions toujours tardives, mais toujours multiples et souvent contradictoires.

Il y a d'abord à remonter ce courant.

Le Gouverneur est parti ce soir avec les siens pour Doson au bord de la mer, j'irai le rejoindre dans cinq ou six jours, quand j'aurai commencé à voir un peu clair dans cette tour de Babel.

30 juin 1896.

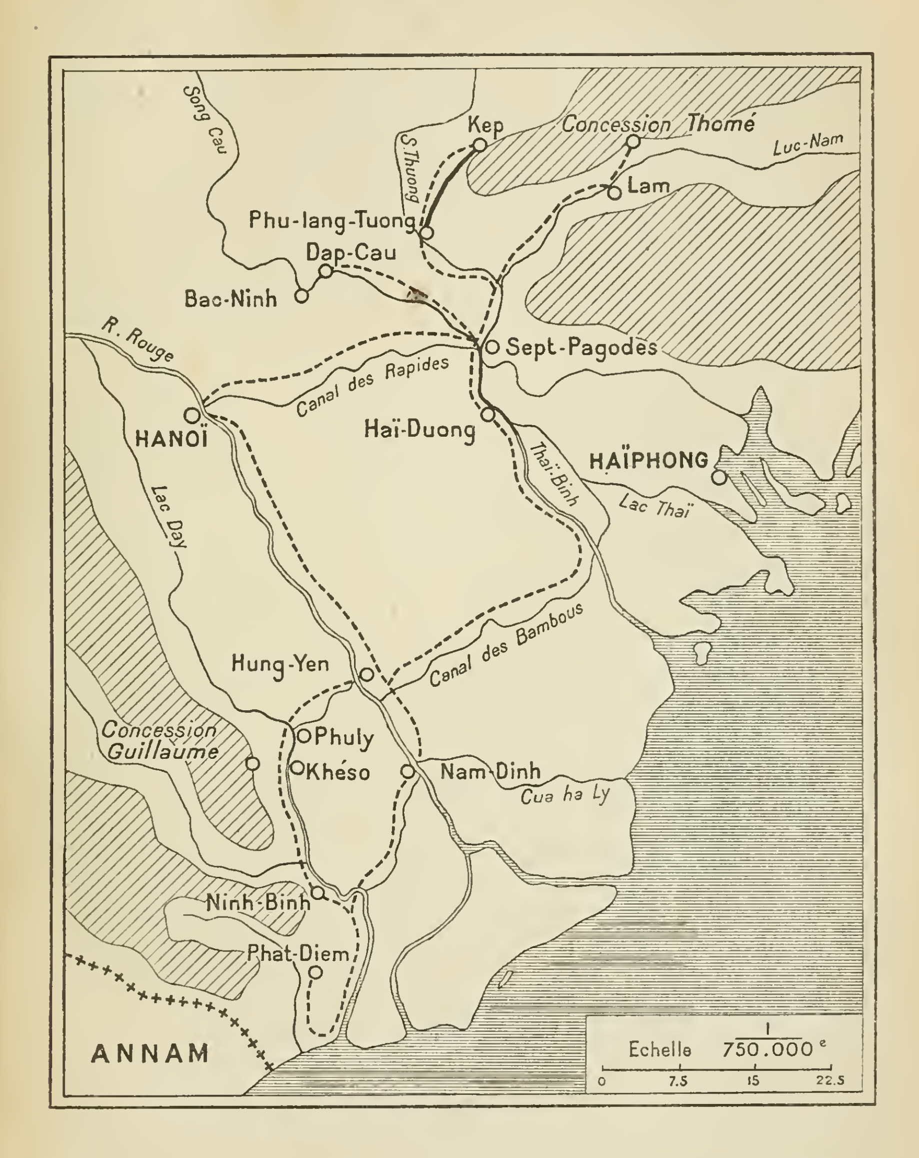
Un mois sans Journal. « L'excitement » n'y est plus.

La première quinzaine du mois à Doson avec le Gouverneur : vie de famille, d'air de mer, de mise au courant, travail et correspondance.

Dans la seconde quinzaine nous avons été faire une tournée dans le Delta oriental : 3 jours de navigation fluviale, 23, 24 et 25 Juin.

23 Juin. — Dap-Cau. L'usine métallurgique Leroy dirigée par l'ingénieur Sarran, ponts en fer et matériel de chemin de fer.

24 Juin. — Phu-Lang-Tuong, terrible crue du Song-Cau, du Song-Thuong et du Loc-Nam réunis. La ligne ferrée coupée en



deçà de Kep, nous allons en chemin de fer constater les dégâts.

Le soir nous mouillons à Lam. A bord, R..., le directeur des travaux publics, m'oriente sur le régime fluvial, la gravité des inondations accrue par le comblement artificiel et malen-

contreux du Canal des Rapides, déversoir naturel du Fleuve Rouge dans le Song-Cau, le projet de Mgr. Puginier, suppression des digues, colmatage naturel des provinces moyennes, l'essai actuel, rupture partielle des digues en face de Son-Tay, transformant en réservoir naturel le canton à peu près inhabité de Vinh-Huyen et abaissant de ce fait de 1 m. 50 le niveau de la crue à Hanoï, les procédés suivis aux Indes, barrages initiaux aux têtes des vallées; un projet provisoire, siphon dans le Fleuve Rouge irriguant les rizières qui, l'an passé, sont restées sèches et stériles, bien qu'à 7 mètres au-dessous du niveau du fleuve.

1er juillet.

Une grande joie. A mon bureau le planton m'apporte deux cartes : A. et M. L...! Ils nous donnent 3 semaines, et pour commencer, comme je repars dans 4 jours avec le Gouverneur pour une tournée dans le Delta Sud-Ouest, je leur combine un déplacement parallèle qui les amènera à Ke-So le 6 juillet en même temps que nous.

Après ces semaines de conflits mesquins, c'est un bain que de prolonger la causerie à perte de nuit et de causer dans la même langue.

Toutes mes heures libres, je les leur donne; et ce n'est certes ni pour bibeloter ni pour leur montrer des casernes, mais pour aller à la filature de Bourgoin-Meffre, ce tenace colon de la première heure, chez Daurelle, commissionnaire en soie, planteur et entrepreneur, chez tous mes vrais clients, les laborieux et les modestes qui peinent pour le Tonkin, qui n'est pas celui des fonctionnaires, ni des journaux.

Dimanche, 5 juillet, 11 heures soir.

Partis ce soir d'Hanoï. Seconde tournée du Gouverneur dans le Delta. Deux mots de géographie. Le *Delta* est, par le fait, formé de deux deltas qui s'enchevêtrent par un réseau de bras et de canaux, et se confondent, mais ont bien deux origines

fluviales distinctes. A l'Est, le Taï-Binh, formé de l'apport des trois fleuves purement tonkinois, Song-Cau (bassin de Thaï-Nguyen), Song-Thuong (route de Lang-Son), Loc-Nam (bassin de Lam). A l'Ouest, le Fleuve Rouge, divisé en deux bras principaux : le Song-Caï et le Day[1].

Le Delta du Song-Cau correspond à peu près aux provinces de Bac-Ninh, Bac-Giang (Phu-Long-Tuong), Haï-Duong, Quang-Yen, Haïphong; c'est lui seul que nous avons parcouru dans la dernière tournée, lui seul qui a été atteint par la crue insolite du Song-Cau, et encore Bac-Ninh et Bac-Giang en ont-elles réellement souffert.

Le Delta du Fleuve Rouge correspond aux provinces de Song-Thaï, Hanoï, Hung-Yen, Nam-Dinh, Phu-Ly, Ninh-Binh; ce sont les plus riches et les plus populeuses, le Delta par excellence, — ce sont également les plus pacifiées, la sécurité y est absolue, tandis que les premières confinant au Yen-Thé, au Thaï-Nguyen, se ressentent encore des dernières convulsions de la piraterie annamite.

C'est ce delta du Fleuve Rouge que nous parcourons aujourd'hui : les hôtes du Gouverneur sur le bateau, sa famille d'abord, puis M. Luce, directeur des Affaires civiles du Tonkin, fonction correspondant à l'ancienne Résidence supérieure du Tonkin, qu'elle a remplacée lors de la création du Secrétariat général.

Luce est le chef de tous les résidents de province, et centralise également l'administration des territoires militaires. Il forme le troisième échelon, au-dessous du Gouverneur général et du Secrétaire général.

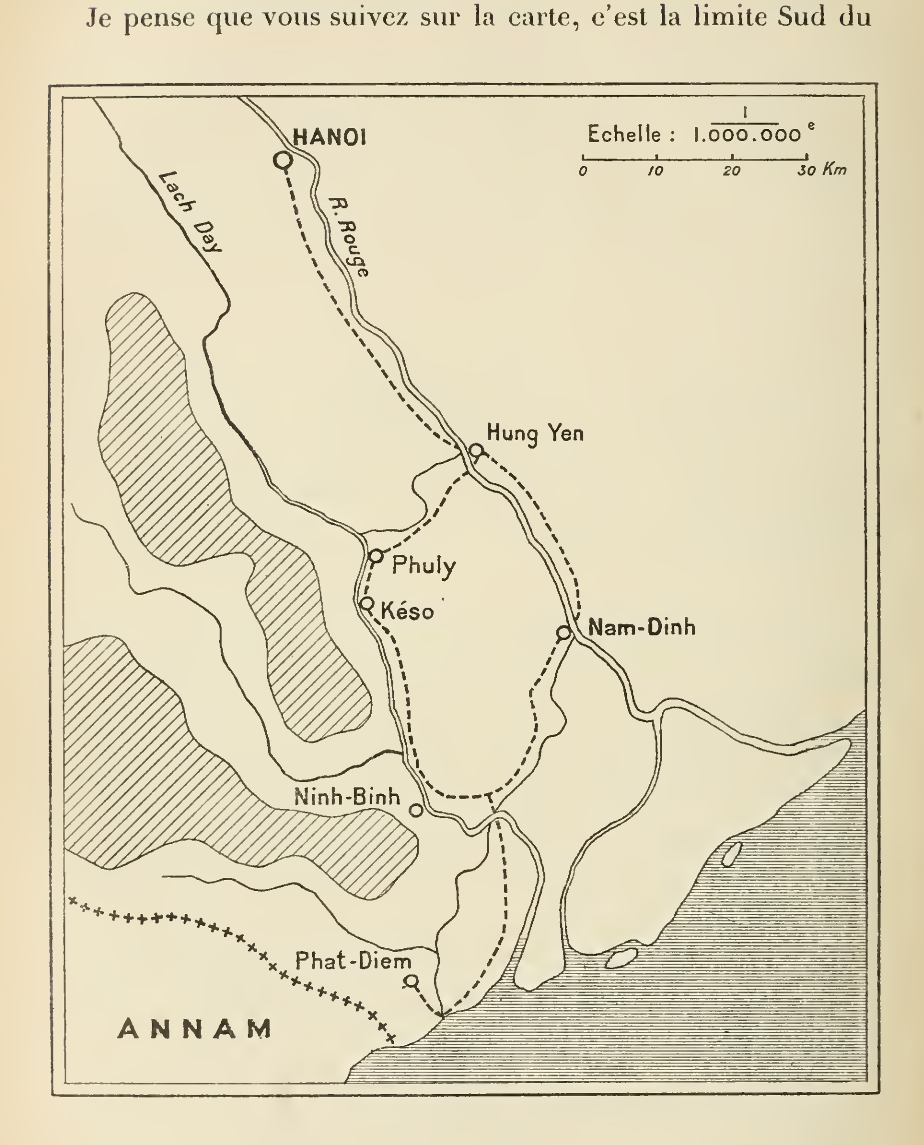
Avec Luce, le lieutenant Lagarde et moi, les quatre Rousseau et Le Coz, nous voici les huit hôtes réglementaires du *Tuyen-Quan*, chiffre au delà duquel il n'y a plus de couchettes.

Il fait torride; mi-juillet! chacun, sauf ces dames, apporte son matelas sur le pont et nous stoppons à une heure de Nam-Dinh où nous accosterons demain matin.

1. Voir la carte à la fin du 1er volume.

6 juillet, minuit. A bord, à l'embouchure du Day dans la mer.

Je pense que vous suivez sur la carte, c'est la limite Sud du



Tonkin; à quelques kilomètres, c'est l'Annam, province de Than-Hoa.

Il fait rudement chaud, et ce sont des journées auxquelles

comme fatigue je préfère la plus dure brousse; au moins l'on ne s'habille pas et l'on ne prend pas du champagne à midi.

Toute la matinée à Nam-Dinh, la seconde ville du Tonkin; très gardé son cachet. Réception officielle malheureusement; ah! que j'y aimerais mieux deux jours tranquilles à errer, interviewant à l'aise l'un et l'autre. Quoi voir sous ce décor traversé au grand trot de l'éternelle victoria de l'éternel résident galonné? Les mêmes drapeaux, le même autel des offrandes au débarquement, les mêmes parasols, les mêmes gongs, la même haie de gardes indigènes, les mandarins en robe officielle bleue, plus ou moins décorés et médaillés, et puis aussi dans la coulisse le même écho des mêmes plaintes.

Vous décrirai-je les pagodes chinoises? il faut les voir; et puis, à les traverser ainsi en cortège administratif, ce n'est plus ça, ce n'est plus la causerie cueillie dans un coin avec le bonze, l'anecdote caractéristique happée au passage.

Si pourtant! un effort individuel, l'industrie de M. Bertoin qui, par tout le Tonkin et l'Annam, se fait une fortune à ramasser tous les œufs de canard pour en tirer l'albumine : le blanc sert aux indéfinies utilisations de cette substance, le jaune au nettoyage des gants. Il paraît que la Syrie était jusqu'ici maîtresse de la chose, et que Bertoin est en train de la détrôner. Et les indigènes surchauffent la production de la cane, et l'usine est en pleine vie; et il y en a une à Haïphong, une à Quin-Non sur la côte d'Annam, d'autres encore.

En débouchant dans le Day, nous entrons en terre catholique : ces deux provinces, Ninh-Binh, Phu-Ly, sont le siège des Chrétientés françaises les plus prospères, les vraies maisons mères de la vieille propagande dont les deux centres principaux sont Késo, où nous serons demain, Phat-Diem où nous venons de passer la soirée et de dîner.

Phat-Diem, c'est le père Six. Le père Six est un vieux prêtre annamite, un de ces héros modestes, de ces assoiffés d'action

et de production qui soulèvent tout ce qu'ils touchent, nés pour un grand théâtre, et qui, à son défaut, en font un grand de leur petit. Sa vie est déjà légendaire. Captif à Lang-Son avant notre venue, au cours d'une persécution; alors simple diacre, s'échappe de nuit, arrive à Hanoï en secret chez l'Evêque, reçoit l'ordination, et 24 heures plus tard se retrouve dans sa prison au milieu de ses frères qui ont caché son exode, en état désormais de leur donner les sacrements. Plus tard, il est envoyé par l'Évêque à la Cour de Hué, pendant une détente, pour y traiter d'affaires ecclésiastiques; fait la conquête de l'Empereur, des ministres, de tout le monde, et voilà qu'on l'élève successivement au plus haut grade du mandarinat. Il est Kham-Saï, et ils ne sont au Tonkin que trois Kham-Saï, à savoir le Kinh-Luoc et le Tong-Doc de Sontay, et encore naguère, par son degré de Kham-Saï, le père Six marchait-il avant le Kinh-Luoc. Titre honorifique, il n'a aucune administration locale; mais c'est un arbitre suprême, il peut réviser, casser tout jugement de mandarins, a droit aux plus grands honneurs extérieurs, parapluies, armes emblématiques, et vous jugez de quelle puissance cette situation revêt, vis-à-vis des Annamites, cet excellent prêtre catholique : il ne décline rien des honneurs auxquels il a droit, parce qu'il les fait servir à sa foi, à ses œuvres, à ses coréligionnaires; aussi est-ce dans le plus éclatant appareil qu'il nous a reçus à 4 heures, au débarquement. Il était bien joli, du reste, le chemin menant à la mission, le long d'un canal vivant de jonques, que traverse un de ces ponts couverts en arches caractéristiques de ce pays-ci. M. Rousseau, Mme Rousseau et Mlle Rousseau étaient portés dans de grandes châsses en bois doré comme des idoles ou des Saintes Vierges aux processions, nous suivions dans les palanquins faits de deux arcs d'ivoire et d'un hamac de soie.

Voici la mission, l'œuvre du père Six, légendaire au Tonkin : une cité religieuse groupée autour de cinq églises invraisemblables, — cathédrales à trois nefs, faites de monolithes de granit et de gigantesques pièces de bois de fer : ces énormes

matériaux (un maître-autel élevé de six marches et d'un seul bloc de granit, autel, escaliers et gradins compris) ont été amenés, élevés, assemblés sans un outil moderne par des légions de travailleurs. C'est le *nec plus ultra* de la main-d'œuvre sans compter. L'ingénieur se réveille en M. Rousseau; il est absolument stupéfait et parle d'envoyer ici un architecte pour nous graphier techniquement cette œuvre extraordinaire, qui nous rejette tout à coup aux époques pharaoniques, ou mieux encore au moyen âge, alors que la foi des peuples accourus élevait les cathédrales sans aucun des secours de la mécanique moderne. Et cette main-d'œuvre est également artiste. La décoration est flamboyante, non pas au sens XVIe siècle, car il n'y a plus ici de style connu. Le père Six, qui a décidément une sacrée imagination, a emprunté à tout ce qu'il avait vu et à tout ce qu'images et photographies avaient pu lui apprendre, art chinois et annamite dans les sculptures des charpentes et le détail des décorations, gothique dans le flamboiement des chapiteaux, babylonien dans les soubassements et les fûts des colonnes, renaissance italienne dans les grilles en bois à pilastres des portails d'entrée et des chapelles latérales. Et nous convenons tous que si très étrange, très imprévu, ce n'est ni laid, ni choquant. Le père Six a fondu, harmonisé tout cela, et il a vraiment inventé un style.

Ai-je dit qu'il était, lui, un petit vieillard, tout ratatiné, l'œil pétillant sous ses lunettes d'or, la croix attachée sur sa robe bleu foncé, qui tient autant du mandarin que du prêtre? Il se dérobe constamment, et c'est Monseigneur Marcou, coadjuteur de l'Évêque d'Hanoï, qui nous fait les honneurs.

Mais si les cinq cathédrales, c'est la joie et la distraction du père Six, sa vraie, sa grande œuvre, c'est la conquête sur la mer, depuis trente ans, de 10 kilomètres de sol colmaté, transformé en superbes rizières; nous les avons longées avant de débarquer : les digues successives abandonnées, parallèles à la mer, redisent la conquête annuelle, jusqu'à la digue extrême que bat la mer et derrière laquelle le sol se reconstitue,

et qui à son tour ne sera bientôt plus qu'un simple vestige dans l'intérieur des terres.

Mardi 8 juillet.

A bord du *Tuyen-Quan*, entre Phu-Ly et Hanoï. (Phu-Ly est exactement à 50 kilomètres au sud d'Hanoï.)

Hier, après une halte insignifiante à Ninh-Binh, arrivée à Késo à 4 heures.

Cette navigation du Day est charmante, longeant sur une rive le Delta, sur l'autre la première chaîne du haut pays, et celle-ci a tout de suite, à l'inverse des gradations progressives de nos terrains de France, le caractère de la haute montagne, ses reliefs aigus, ses escarpements, ses déchirures.

Le Delta, c'est un golfe reconquis entouré de falaises.

L'arrivée à Késo nous réserve du tout à fait inattendu. La mission est sur la rive gauche, dans la plaine, serrée autour de la cathédrale; sur la rive droite, c'est la falaise où des colons, les frères Guillaume, ont des carrières de marbre. Et, tandis qu'à droite sur la berge nous attend Mgr Gendreau dans tout l'appareil du grand mandarin catholique, dans le chatoiement des bannières, des parasols, des linh-co rouges et des soutanes noires, à gauche dix fourneaux de dynamite éclatent à la fois, écrêtant la montagne dont les blocs de marbre roulent presque à nos pieds.

Soirée à la mission, mère de toutes les chrétientés du Tonkin, longuement visitée; cathédrale monumentale et hideuse, jardin, séminaire indigène, imprimerie; je vous renvoie à la *Vie de Mgr Puginier* par le père Louvet, où Késo est minutieusement décrit. L'intérêt moral est le seul et il est très grand, mais la visite n'a aucun intérêt matériel. Les pères des missions étrangères ne sont que pasteurs et non agriculteurs. L'œuvre du père Six est exceptionnelle. Le principe des missions est de ne cultiver que le nécessaire à la consommation et de ne faire nullement œuvre coloniale au sens matériel du mot. C'est pourquoi j'appelle ici les Trappistes de tous mes vœux.

Au grand dîner les vingt Pères présents, les doyens de la conquête dont vous retrouverez les noms à chaque page de l'épopée Puginier. Le Résident de Phu-Ly, Grolleau, un des bons, solides et instructifs fonctionnaires de ce pays, Guillaume, le colon d'en face, et deux globe-trotters surgis ici à point nommé sans invitation pour nous encombrer de leur trivialité de commis-voyageurs, de leurs interviews inquisiteurs, de leur indiscrétion, exaspérants de truismes, de faconde, d'observations à côté, de potins ramassés dans la rue qu'ils vont rapporter en France avec l'autorité que prend le dernier saute-ruisseau improvisé reporter.

Aujourd'hui, toute la matinée chez les Guillaume, sur la rive droite. Et ceci est tout à fait intéressant, l'effort le plus sérieux, le plus tenace et aussi le mieux récompensé par les résultats que j'aie vu au Tonkin. Deux frères venus ici il y a six ans (un seul est présent, l'autre est en France) avec une vingtaine de mille francs seulement, à la fois entrepreneurs et colons, et qui ont su sagement combiner les bénéfices de leur premier état et les risques du second. Constructeurs de l'hôpital d'Hanoï, concessionnaires ici de plusieurs milliers d'hectares; au lieu de partir sur une seule piste comme Duchemin à Phu-Doan, ils en ont pris d'assez diverses pour que le rapport de l'une couvrît l'aléa de l'autre. Et la prospérité vient. D'abord une carrière de marbre qui a tué toutes les concurrences. 200 000 pieds de café dont 5000 ont rapporté l'an passé (le café rapporte au bout de cinq ans), 20 000 cette année, 100 000 rapporteront en 1897, les 100 000 autres n'ont qu'un et deux ans. Une laiterie, beurre et fromage, et enfin à trois heures d'ici une grande jumenterie. Ils se sont associé trois frères, les Borel, rudes paysans de Savoie qui leur ont apporté l'honnêteté, la dureté au travail et la compétence professionnelle, l'un pour l'élevage, les deux autres pour la culture. Un autre associé mécanicien dirige la carrière et la marbrerie. Entrevu tout cela beaucoup trop en courant et trop officiellement; mais je me propose d'y revenir seul cet automne et

d'en rapporter une note serrée, parce que, de l'aveu de tous, ceci vaut tout à fait d'être vu, recommandé et encouragé.

Le résident Grolleau étant connu pour avoir su remettre la paix dans sa province, où la discorde entre catholiques et bouddhistes était sur le point de tourner à la guerre civile, tout en acquérant la plus affectueuse estime des missionnaires, je l'interviewe sur cette délicate, très délicate question; je la reprendrai un jour à fond, si je puis, car je crois vous avoir dit déjà que la question catholique est ici, si l'on ne veut y apporter aucun parti pris, une des plus troubles et des plus confuses à démêler. Ce qui me semble établi, c'est que l'Annamite ne connaît que deux états : persécuté et persécuteur, et, sitôt que le pouvoir apparaît non hostile, le converti de seconde mouture, le plus nombreux, y voit surtout ce que son intérêt particulier en retirera au détriment du bouddhiste voisin, et la conséquence, c'est qu'il faut des missionnaires très sages et des fonctionnaires le moins sectaires possible, — *raræ aves*.

Jours et nuits sont absolument torrides. Nous fondons et sommes éreintés.

Hanoï, jeudi 9 juillet.

Rentré ce matin avec l'espoir d'un peu de repos, de débraillé chez soi, d'éventail, de mise au courant de correspondance. Ah! bien ouiche! en voici bien de l'autre. Un télégramme de Pékin; le maréchal Sou vient passer à Hanoï le 14 juillet et arrive après-demain à Phu-Lang-Tuong par le chemin de fer de Lang-Son. Le Gouverneur l'y envoie chercher avec le *Tuyen-Quan*, et sont désignés pour aller le recevoir, Emmanuel Rousseau et moi de la part du Gouverneur, le capitaine G... de la part du Général. Nous partons demain.

17 juillet.

Le maréchal Sou est reparti ce matin. Huit jours de la plus complète bousculade et un joli paquet de travail en retard. Aussi je vous livre simplement le stock des journaux qui racontent son séjour.

J'ai très peu de choses à y ajouter. Ce que je pourrais dire d'intéressant ne peut être confié même à cette lettre intime.

25 juillet.

Un télégramme Havas nous apporte la nouvelle du remplacement du général Dodds par le général Bichot. Mystère. Extrême émotion. Le bruit se répand que cette mesure aurait été provoquée par le Gouverneur. Or, il n'y a pas eu un nuage entre eux, et il n'y a pas une ligne envoyée par le Gouverneur à Paris qui témoigne d'un désaccord.

Hanoï, 15 août.

Au COMMANDANT DE MARGERIE.

Je n'ai pas souvenir d'avoir dans ma vie passé de temps plus odieux que les trois dernières semaines. Je suis à bout de force morale.

Il s'est monté toute une petite campagne autour du Général en chef pour le mettre en garde contre le Bureau militaire du Gouverneur, campagne qui a eu son écho dans certains journaux qui l'ont soigneusement attisée. Explication vive entre le Général et le Gouverneur qui a pris la chose fort à cœur et nous a complètement couverts. Cela s'est terminé par un très franc et cordial entretien avec le Général en chef qui est loyal et bon. Mais cette conclusion a été précédée d'incidents et de discussions qui ont fâcheusement influencé ma liberté d'esprit et de travail. Cela se rattache d'ailleurs à toute une campagne d'opposition contre le Gouverneur qui a pris une acuité

maxima à l'approche des élections pour un Délégué colonial; l'un des candidats fait contre le Gouverneur flèche de tout bois et tout ce qui approche M. Rousseau y passe, lui, sa famille, son Cabinet, nous.

Si quelque chose me console et me soutient, c'est l'amitié profonde que me témoignent les officiers subalternes de l'État-Major, ceux des Territoires, tous ceux qui ont livré avec moi les bons combats, et surtout la confiance affectueuse et la fermeté du Gouverneur.

Mais c'est égal, j'en ai plein le dos; il est odieux d'avoir la claire vue de l'œuvre à faire, la tête pleine de bons projets, un tas de questions pratiques à étudier et à résoudre sur chantier et de se sentir lié, menacé, paralysé par cette petite guerre dans l'ombre.

Il y a là, tu le penses bien, quelque chose de plus haut à mes yeux qu'une question d'avancement, de situation personnelle ou d'ennuis matériels.

Je suis décidément un « animal d'action »; je l'avais bien toujours cru, les faits l'ont enfin confirmé et, après vingt ans de piétinements rongeants, j'ai enfin cru la tenir, « l'action ». J'ai cru que les circonstances propices me mettaient enfin en selle pour faire du « Cecil Rhodisme » et que, peut-être, je laisserais ici-bas ma trace sur une œuvre féconde et durable. J'ai cru que peut-être j'allais être un de ceux auxquels des hommes croient, dans les yeux duquel des milliers d'yeux cherchent l'ordre, à la voix et à la plume duquel des routes se rouvrent, des pays se repeuplent, des villes surgissent. Je me suis bercé de tout cela; et si cela m'échappe, c'est tout de même une rude déception. Car, plus que jamais, je sens que, hors de l'action productrice, impérative et immédiate, je me ronge, je me corromps, et que mes fonctions demeurent sans emploi. Je suis l'antipode de l'agent anonyme et indirect, du rédacteur de bureau pur.

Je ne conçois le commandement que sous la forme directe et personnelle de la présence sur place, de la tournée incessante, de la mise en œuvre par le discours, par la séduction personnelle, par la transmission visuelle et orale de la foi, de l'enthousiasme. Tout l'hiver passé, sur la Rivière Claire, de Tuyen-Quan au Nui-Ken, de Ha-Giang à Bao-Lac, au feu ou dans les postes, j'ai trop bien senti que je laissais une traînée de vie et d'activité; j'ai trop bien senti que, là où j'avais passé et parlé, il y en avait pour des semaines de coup de fouet. Je te le dis en pleine certitude, parce que cela ne trompe pas et que mes agents directs m'en apportaient le témoignage dans leurs yeux et leur élan.

Et voici que le courrier nous apporte la nouvelle du départ de Gallieni pour Madagascar. Pourquoi l'Havas ne nous l'a-t-elle pas télégraphiée? je lui eusse câblé que j'étais prêt, et envoyé au diable tout ceci, sauf à y revenir avec lui, plus tard. Aujourd'hui, le voilà parti, trop tard. Dommage! j'ai si soif de retrouver de la vie intense, de la responsabilité personnelle, du commandement, de la lutte à poitrine découverte.

Et pourtant, ce pays est si passionnant!

Hanoï, 18 août.

J'avais demandé à A. L..., qui vient de passer un an à New-York, à San-Francisco, a vu les exploitations de la République Argentine, a causé à Pékin, à Shang-Haï, et à Hong-Kong, de me faire après son séjour d'un mois au Tonkin où il n'a négligé aucune source d'information, une note récapitulative de ses impressions.

La voici, venant de Saïgon : elle me paraît intéressante et précise et je vous l'envoie.

Je n'ai qu'une observation à présenter à cette note si solide et si claire : c'est au sujet du reproche qu'il n'ait pas été prévu sur l'emprunt une somme destinée aux travaux d'irrigation du Delta.

Rien n'est plus délicat que tout ce qui touche aux régimes fluviaux, rien n'exige de plus sérieuses études, plutôt expérimentales encore que théoriques, basées sur de longues observations. A toucher trop vite à un fleuve, et à un fleuve du Delta, on s'expose aux plus graves et coûteux mécomptes. J'ai entendu développer cette théorie par un des plus grands « fluviaux » du monde, Sir Charles Hartley, le seigneur du bas Danube. Or, ici les données précises manquent. L'observation sérieuse, contrôlée, du régime du Fleuve Rouge est toute récente, et c'est au contraire un des points auxquels M. Rousseau et ses ingénieurs ont porté le plus d'intérêt. Le jeune et très intelligent ingénieur des Ponts, Godart, s'y est presque exclusivement consacré depuis dix-huit mois et commence à force de documents et d'enquêtes à réunir les données de la question. J'ai entre les mains son très intéressant travail, et l'on peut espérer que lorsque dans quelques années ces diverses compétences auront mis la question au point, les travaux pourront être abordés sans risquer les « gaffes » colossales et ruineuses que des résidents ne doutant de rien ou des ingénieurs improvisés n'ont déjà que trop commises.

Hanoï, 20 août.

A M. J..., inspecteur des Finances au Ministère des Finances.

Permettez-moi de m'autoriser de notre rencontre il y a vingt mois, sur le *Peï-Ho*, pour vous parler de la situation qui nous est faite par la réduction, soudainement notifiée, de nos crédits militaires.

En raison des difficultés financières et administratives que M. Rousseau a trouvées ici il y a dix-huit mois, il eût été vraiment équitable de laisser à ce pays deux ou trois ans de répit. Si la métropole nous disait aujourd'hui : « Je ne vous donnerai en 1898 que 24 millions », on pourrait voir, parce qu'on aurait de l'air pour étudier par quelle réorganisation bien calculée, sans démolir aucun service, on pourrait arriver à des réductions; mais demander ces réductions, soit sur le

budget en cours, comme cela s'est produit ce printemps, soit sur le budget en partance, comme cela vient de se produire, c'est imposer des mesures hâtives, forcer à sabrer avant d'être en état de remplacer; c'est l'à-coup, la bousculade, la désorganisation et l'écœurement. L'épée dans les reins, on répond d'abord qu'on va essayer. Et puis l'on s'aperçoit que si des réductions sont à la rigueur possibles sur quelques gros organismes : l'artillerie, la santé, les services administratifs, ce n'est qu'à la condition absolue d'avoir assuré les mesures transitoires qui ne s'improvisent pas, sous peine d'aboutir à des surcroîts de dépenses au lieu d'économies.

C'est le régime auquel votre Ministère nous soumet actuellement, et je plains M. Rousseau ainsi pris entre deux feux : le feu partant d'ici, où son absolue volonté de sortir des budgets fictifs y exaspère tout ce qui vivait de l'assiette au beurre; le feu partant de chez vous, où on ne le laisse pas respirer un an avec sa subvention intacte et où vous nous forcez à arrêter tous travaux militaires, à étudier en pleine action de nouvelles organisations, à compromettre l'œuvre sincère et tenace de la pacification.

M. Rousseau est entré, sur ce dernier point, dans la voie la plus féconde en rompant résolument avec la déplorable et ruineuse politique du rachat des prisonniers et des subventions aux chefs pirates. Le résultat, c'est que depuis dix-huit mois il n'y a plus un Européen enlevé, et que nous voyons venir le terme de cet enchevêtrement de féodalités pirates intérieures dont ce pays était empoisonné. Il ne faut plus qu'un effort pour que le Haut-Tonkin, perpétuelle menace, soit entièrement occupé, la frontière de Chine garnie de postes assurant intégralement la police mixte, effective déjà sur les trois quarts de la périphérie. Quand ce sera fait, mais alors seulement, nous pourrons donner de grands coups de faux dans notre organisation militaire. Mais, pour Dieu! qu'on nous laisse achever, sans chicaner, sans lésiner, et surtout sans nous harceler dans le détail comme si, de Paris, l'on pouvait savoir qu'il

faut rogner un officier par ci, 1000 francs par là. Avec ces prescriptions mesquines on désorganise tous les services, parce qu'on ne sait pas et qu'on met à côté.

Je ne m'explique pas qu'on ne revienne pas à l'ancien système d'une subvention globale. Ou bien qu'on rappelle le Gouverneur, ou bien qu'on lui fasse confiance, surtout quand il s'agit d'un homme comme M. Rousseau, et qu'on lui donne son sac de 25 millions en lui disant : « Arrangez-vous et ne me demandez rien. » Ce serait autrement avantageux et finalement plus économique, car alors le Gouverneur, ayant carte blanche et libre emploi de ses fonds, donnerait lui-même les coups de hache lui permettant d'affecter le maximum aux travaux publics, aux installations de troupes, aux œuvres utiles, aux dépenses du personnel et des effectifs dont la réduction se ferait progressivement.

Excusez-moi de vous ennuyer ainsi de service, parce que j'adore ce pays et que j'y crois, et je voudrais le voir prendre l'essor qu'il n'aura jamais tant que la métropole le tiendra ainsi ligotté et voudra gouverner du bout du fil.

21 août, Hanoï.

Au commandant de Margerie.

Parmi toutes les misères, malgré le temps perdu en potins et en grotesques histoires de commérages, l'œuvre se poursuit, l'œuvre à laquelle nous sommes rivés depuis deux ans, la pacification et l'organisation de la haute région. Elle se poursuit par la force des choses, par le développement logique des conséquences, par l'impulsion donnée et dont vivent toujours les merveilleux, dévoués et intègres agents que sont nos officiers subalternes.

Voici un nouveau et très décisif résultat. Tu te rappelles (revoir le croquis de la fin de campagne d'hiver) qu'A-Coc-Tuong, la raison sociale de la piraterie du Nord, avait été acculé dans le canton de Dang-Quan.

Depuis trois mois la politique de mon ami Saint-James a

porté ses fruits : les « Mans », poussés et soutenus par lui en sous-main, ont fait à A-Coc-Tuong la vie tellement dure que voici un télégramme annonçant son exode en Chine. Nos troupes ont occupé derrière lui Lung-Kem sa citadelle, et, de la mer au Sud-est jusqu'à la Rivière Claire à Ha-Giang, nous occupons aujourd'hui effectivement, sans une solution de continuité, la frontière chinoise. Il ne reste donc qu'un filon pirate entre la Rivière Claire èt le Fleuve Rouge.

Dame! je suis content.

Mais tout cela n'est rien si ce n'est suivi d'une immédiate et solide organisation administrative des terrains occupés.

Le côté administratif des territoires militaires relève directement du Gouverneur; le Général n'est sur ce point qu'un bureau de poste entre les commandants de territoire et lui.

Cela était, l'an passé, admis sans conteste. Le Général actuel ne le discute d'ailleurs pas davantage; mais l'État-Major revenu aux errements d'autrefois tient en telle défaveur le rôle administratif des commandants de territoire, de cercle et de secteurs, qu'ils éprouvent mille difficultés. La note est qu'ils sont avant tout chefs de bataillon, de compagnie; et en avant l'exercice, les théories, les querelles de paperasse. Que dirait Gallieni?

Au bureau militaire j'ai, en dehors de la cuisine journalière assez chargée, 3 besognes intéressantes à suivre :

1° L'organisation administrative des territoires militaires; 2° la préparation de la campagne d'abornement de cet hiver; 3° la mise en application du règlement de police commune de la frontière, arrêté il y a quelques mois à Pékin avec la Chine.

Pour l'*organisation des hautes régions réoccupées*, je viens de pondre la première circulaire ci-jointe qui n'est que la résultante de ce que j'ai vu et entendu là-haut depuis un an. Essai de mise en pratique des impôts en nature.

J'ai déja reçu bien des lettres d'officiers, chefs de secteurs,

tout à fait gagnés à l'efficacité de cette idée, et toutes ces lettres de petits convaincus témoignent qu'ils ne se sentent fichtre pas diminués, au contraire, par la mission colonisatrice qu'on leur demande de remplir.

Cette conception de l'emploi de notre corps d'occupation, je viens d'ailleurs de la formuler encore une fois dans une lettre envoyée par le Gouverneur au Ministre des Colonies pour s'élever contre toutes les réductions prématurées d'effectifs dont la Commission du Budget nous menace; et le plus simple c'est de recopier ici ce passage :

« Je ne cesserai de revenir sur la nécessité, pendant une ou deux années encore, du maintien intégral des effectifs sur lequel seul repose la continuation du rôle nouveau et d'une si haute portée qui a été depuis ces dernières années assigné à l'armée au Tonkin. Il est essentiel une bonne fois que le Parlement s'en rende compte et cesse par des réductions prématurées d'en compromettre l'application.

« Permettez-moi de revenir encore une fois sur ce rôle et sur son rapport intime avec le maintien des effectifs.

« La mission que remplit aujourd'hui notre corps d'occupation consiste avant tout à assurer la protection de la frontière et à procéder à la reconstitution sociale et à la remise en valeur de la haute région organisée en territoires militaires, les expéditions et l'emploi de la force passant au dernier plan. Mon prédécesseur a commencé à l'Est l'application de cette méthode, que j'ai poursuivie au Nord et à l'Ouest. A quelles conséquences aboutissait la politique précédemment et trop longtemps suivie de réduction des effectifs? A l'évacuation prématurée de régions non soumises encore et ainsi rendues à la piraterie, à des conventions bâtardes avec des chefs soi-disant soumissionnaires, à la non-occupation de vastes territoires nous séparant de la Chine dans lesquels se constituaient, vivaient, s'alimentaient impunément des bandes constamment menaçantes pour les régions effectivement occupées. Un tel état de choses pouvait se maintenir dans le plus instable des

équilibres au moyen d'expédients, mais pour aboutir d'un moment à l'autre à des catastrophes qui n'ont pas manqué et en laissant subsister la piraterie à l'état endémique. Or, l'expérience l'a prouvé aujourd'hui, il n'y a à la question de la piraterie qu'*une seule solution*, c'est l'occupation effective et serrée de la frontière politique que les traités nous ont donnée et la reconstitution organique de la zone limitrophe rendue *réfractaire à la piraterie* par le rappel de la population et la remise en exploitation.

« L'occupation effective de la frontière politique nous mettant sur tous les points au contact de la Chine, de ses autorités régulières et de ses postes, a eu comme sanction immédiate l'organisation d'une police commune. Et il est bien évident que les conventions de police commune ne sont qu'un simple morceau de papier, n'ont aucune valeur efficace, si nous ne sommes pas réellement sur la frontière face à face avec les Chinois. Or, il y a un an, nous ne l'occupions pas de Cao-Bang à Lao-Kay : notre frontière toute conventionnelle, efficacement occupée, était à huit jours de marche en arrière, et toute police commune était de ce fait illusoire; nous l'occupons aujourd'hui presque complètement; après l'abornement nous l'occuperons tout entière.

« En arrière de cette frontière, existe une vaste région, ravagée par vingt ans de piraterie. Terrain vague qui constitue un danger constant s'il reste à l'état inorganique, véritable matelas de protection, au contraire, s'il se reconstitue, se repeuple, si les voies de communications s'y ouvrent, si la culture y renaît.

« Or, à cet objet convient merveilleusement la méthode de *colonisation militaire* telle que l'ont conçue et pratiquée les colonels Pennequin et Gallieni, méthode qui consiste à couvrir le pays d'un réseau serré de secteurs à chacun desquels correspondent des unités militaires, une ou deux compagnies, réparties en postes, constituant autant de noyaux de réorganisation locale sous la direction d'un personnel essentiellement dévoué

et intègre et formant ainsi une « population provisoire » à l'abri de laquelle se reconstituent la population réelle et la remise en exploitation du sol.

« Les premier et deuxième territoires témoignent déjà de l'efficacité de cette méthode; l'évidence des résultats qui y ont été obtenus est une des choses qui m'ont le plus frappé à mon arrivée au Tonkin. Depuis cet hiver, le troisième territoire en témoigne à son tour. La méthode dont M. le colonel Gallieni a été le plus brillant metteur en œuvre a fait ses preuves; hors d'elle, il n'y a vis-à-vis de la piraterie que compromissions louches ou expéditions onéreuses, c'est dire que les effectifs ne doivent être réduits à aucun prix tant que nous n'aurons pas achevé et parachevé : 1° l'occupation complète et serrée de la frontière chinoise; 2° l'organisation en arrière de solides confins militaires appuyés sur une population rassurée et prospère.

« Poser ainsi le problème, c'est d'ailleurs en poser la conséquence, c'est-à-dire la diminution progressive des effectifs sitôt que ces buts seront atteints, et je crois qu'une période de deux ans, si d'ici là aucun changement de méthode n'est venu compromettre les résultats, peut être considérée comme un maximum extrême pour le maintien des effectifs actuels.

« Vous m'excuserez, Monsieur le Ministre, de m'être étendu aussi longuement sur ce point à propos du budget; mais les deux questions « Effectifs et budget » sont si intimement liées qu'il convenait de poser nettement le principe sur lequel repose l'emploi du corps d'occupation et de vous mettre en mesure d'éclairer pleinement le Parlement, où l'appréciation de nos besoins budgétaires se modifierait, je n'en doute pas, si l'on y envisageait le rôle de l'armée au Tonkin sous son véritable jour. »

Oui, seulement, après deux ans de pratique, j'ai acquis la conviction absolue que la formule actuelle est à changer.

J'estime que l'institution des territoires militaires, réduits

d'ailleurs progressivement à une zone plus étroite, n'est pas seulement une nécessité du moment, mais est la forme administrative qui répond le mieux, aussi bien à l'état social et aux traditions indépendantes et quelque peu féodales de la haute région qu'à l'obligation de rester toujours en parade armée en face de ce réservoir de piraterie qu'est la Chine. Seulement, si l'on veut faire porter à l'institution tous ses fruits, tirer de ces régions inexploitées tout le profit qu'on doit en attendre, il faut de toute nécessité y stabiliser les officiers, en un mot créer un cadre d'officiers de territoires militaires tel qu'il existe en Algérie et surtout au service des renseignements de Tunisie.

Quand on tombe sur un chef comme Gallieni, ça va bien, lequel plaçait au premier rang le rôle organisateur, assurait de lui-même à ses agents la permanence et l'initiative indispensable, mais il est l'exception. Et il faut absolument sortir de l'état actuel qui fait rouler les capitaines avec leur compagnie d'un poste à l'autre, qui tient à Hanoï tels officiers nés pour susciter un secteur et envoie dans un poste politique où tout est à créer ou à continuer tel capitaine-caporal dont c'est le « tour ». Un « cadre spécial » et un lien beaucoup plus étroit et direct entre le Gouverneur et ce cadre chez qui l'action politique et administrative doit être prépondérante, voilà le desideratum.

Du reste, le colonel Pennequin, l'émule de Gallieni, l'a nettement formulé dans ses admirables « notes autographiées » que je vous enverrai un de ces jours.

Si on veut me charger de la besogne d'étudier cette organisation et de créer à Hanoï un « bureau politique », analogue à celui de Tunis, j'en suis, à la condition par exemple de me savoir soutenu par quelqu'un décidé à marcher sur les objections et les obstacles; car il n'y a rien de moins admis en haut lieu militaire que cette conception : Pennequin et Gallieni sont les premiers à le constater... et à le déplorer.

En ce qui concerne l'*abornement*, la frontière sino-annamite a été délimitée par des commissions internationales successives :

les bornes ont été posées ensuite, sauf sur la zone du Yunnan oriental, entre Lao-Kay (Fleuve Rouge) et Bao-Lac (Song-Gam).

J'ai suggéré à mon retour de là-haut, et l'on a admis, que cette opération devait être faite cet hiver. Cette zone-frontière se trouve en effet être le lieu de passage du dernier filon pirate, et je ne serais pas surpris que la présence sur leurs derrières des commissions, accompagnées de forces militaires respectables et fermant la frontière à mesure par l'installation de blockhaus et de garnisons, suffit ou du moins contribuât beaucoup à déterminer l'exode des derniers seigneurs Mac-Qué-An, Hoang-Man et Cie.

Il vient d'être décidé que cette mission serait donnée au colonel Pennequin qui arrive de France dans trois semaines, connaît le Tonkin occidental comme personne ; et c'est toute une correspondance avec Pékin et toute une préparation ici sur place très intéressante.

En ce qui concerne l'application du Règlement de *police frontière*, nous sommes également, depuis trois mois, en chaud travail avec M. Gérard, notre ministre à Pékin, nos commandants de territoire et nos consuls limitrophes. La Chine a consenti et signé ce printemps un règlement de police mixte, basé : 1° sur l'installation de postes militaires doubles à tous les passages importants ; 2° sur la désignation de commissaires français et chinois établis les premiers à Moncay, Lang-Son, Cao-Bang, Ha-Giang et Lao-Kay, les seconds respectivement en face à Tong-Hing, Long-Tchéou, Koueï-Chum, Kaï-Hoï, Song-Phong ; et 3° sur tout un ensemble de prescriptions relatives à la circulation, au contrôle, etc. Ce n'est pas autre chose que la sanction diplomatique et écrite de ce que le colonel Gallieni et le maréchal Sou se trouvaient avoir créé dans la pratique sur la frontière du Kouang-Si. Ce nouveau règlement est officiellement entré en vigueur le 1er juillet, mais donne lieu naturellement à un tas de frottements, d'observations de détail, de diffi-

cultés, spécialement sur toute la frontière du Yunnan et en face de Moncay, qui ne nous ont pas encore permis de lui donner son assiette définitive.

Ça encore, c'est ma besogne.

Et pour le tout, heureusement, je suis aidé par le plus exquis des collaborateurs, mon adjoint, le capitaine Lassalle, qui est ma *consolation.* Tonkinois de la première heure, survivant du Pont de Papier et de la mort de Rivière où il débutait comme sous-lieutenant, breveté de langue annamite, lettré, artiste, large, souple, c'est une joie de faire sa vie avec lui. Nous avons fait maison commune, et, le soir venu, nous mettons de compte à demi dans l'accord le plus parfait nos impatiences d'aboutir, nos soifs de solution, et ensuite, le débondage fait, nos lectures, nos bibelotages, nos rêves. Et cela, c'est le rayon de soleil.

Et ce soir, voici tout un paquet de lettres de choix : Gallieni, Vogüé, Paul Desjardins, Max Leclerc, Keller, toi semblent s'être donné le mot pour m'envoyer une brassée flamboyante de chaudes paroles.

Elles sont cordiales, confiantes, conformes et vivantes, au point qu'il me semble avoir passé cette soirée avec vous tous. Allons! avec un tel faisceau de bonnes volontés et d'accords parfaits, il y a encore de la bonne besogne à faire et tout n'est pas fini.

CHAPITRE VIII

EN ANNAM — LA COUR DE HUÉ

Août — Septembre 1896.

A HUÉ, CHEZ LE ROI D'ANNAM

22 août. A bord du *Haïphong*, 11 heures soir, au large.

Partis hier d'Hanoï, pour deux mois. Le Gouverneur fait sa tournée Annam, Cochinchine, Cambodge.

Lui, les siens, l'archiviste et un attaché au Cabinet, le directeur des Travaux publics R... et sa femme, l'officier d'ordonnance, lieutenant Lagarde et moi.

Comme compagnons de route, le « Kinh-Luoc » du Tonkin et ses deux fils, allant eux aussi à Hué où ils resteront 15 jours après nous.

Ce soir, c'était sur la passerelle une douce, exquise soirée, en famille, au sortir de la politicaillerie déséquilibrante d'Hanoï. Se coucher sans la perspective de se lire au réveil déchiré par un journal, sans se demander de quel potin venimeux demain viendra vous empoisonner ou vous mordre la meute déchaînée! Ouf! Et, après 22 mois de séparation, c'est le premier tête-à-tête avec la très-aimée, la mer, la douce mer, pacificatrice et berçante.

Et c'est chez tous le même sentiment de détente, de reprise

à la vie au sortir d'une horde de cannibales. Vraiment, je n'exagère pas, car au recul on se rend mieux compte encore de la pestilence de l'atmosphère actuelle de Hanoï, où, soutenues par de très hautes influences occultes, sont déchaînées contre le Gouverneur et ce qui l'entoure les plus basses, les plus féroces rancunes.

Enfin quelques semaines de répit, et ce soir la causerie se prolonge, toute littéraire, artistique, intime.

24 août, Hué.

Le *Haïphong* a mouillé au large de Thuan-An, le canot à vapeur royal est venu nous chercher avec M. B..., le Résident supérieur, légat de France auprès de la Cour d'Annam, les Princes, les Régents. Le fort si souvent bombardé, aujourd'hu français, nous a salués du canon; la petite garnison est sous les armes, sur la grève. Pendant trois heures, nous remontons lentement la « Rivière de Hué », large estuaire entre deux rives d'une vie intense.

C'est la même fourmilière qu'au Tonkin, sur les rives du Fleuve Rouge; mais nous sommes descendus de 5 degrés au Sud, l'aspect tropical domine, il y a plus d'aréquiers, moins de bambous, et aussi quelque chose de stable, de définitif; on n'est plus sur un delta, à la merci de l'inondation. Là-bas, sur ce sol que recouvre l'eau pendant 6 mois par an, l'habitation n'est qu'une paillote improvisée, et les villages ont des aspects de campement. Ici, c'est la vraie campagne, avec de la vraie végétation, des collines tout près, et de gros villages bien assis autour de leurs pagodes en maçonnerie, plus riches, plus décorées que là-bas. Pour notre passage officiel, la rivière est en fête, deux grandes jonques nous escortent, pleines de gardes royaux en loques rouges, très misérables, mais la couleur y est, ce qui suffit sous le soleil : tous les sampans ont arboré des pavillons; devant chaque pagode s'élève un petit autel où fument des parfums sous des parasols, et à côté les notables

en robe bleue officielle se prosternent cinq fois au passage du Gouverneur.

Voici Hué, largement épanouie dans la verdure, au milieu du cirque bleu des premières montagnes de l'Annam; la foule des jonques augmente; c'est une ville flottante à côté de l'autre; à notre droite des canaux s'enfoncent, artères de vie, bordées de maisons et de monde, et, laissant la ville sur la rive gauche, nous accostons sur la rive droite, à la Résidence de France, très beau palais construit au temps où nous avions de l'argent.

Il est très tard, il fait très chaud; demain les audiences royales.

Hué, 25 août.

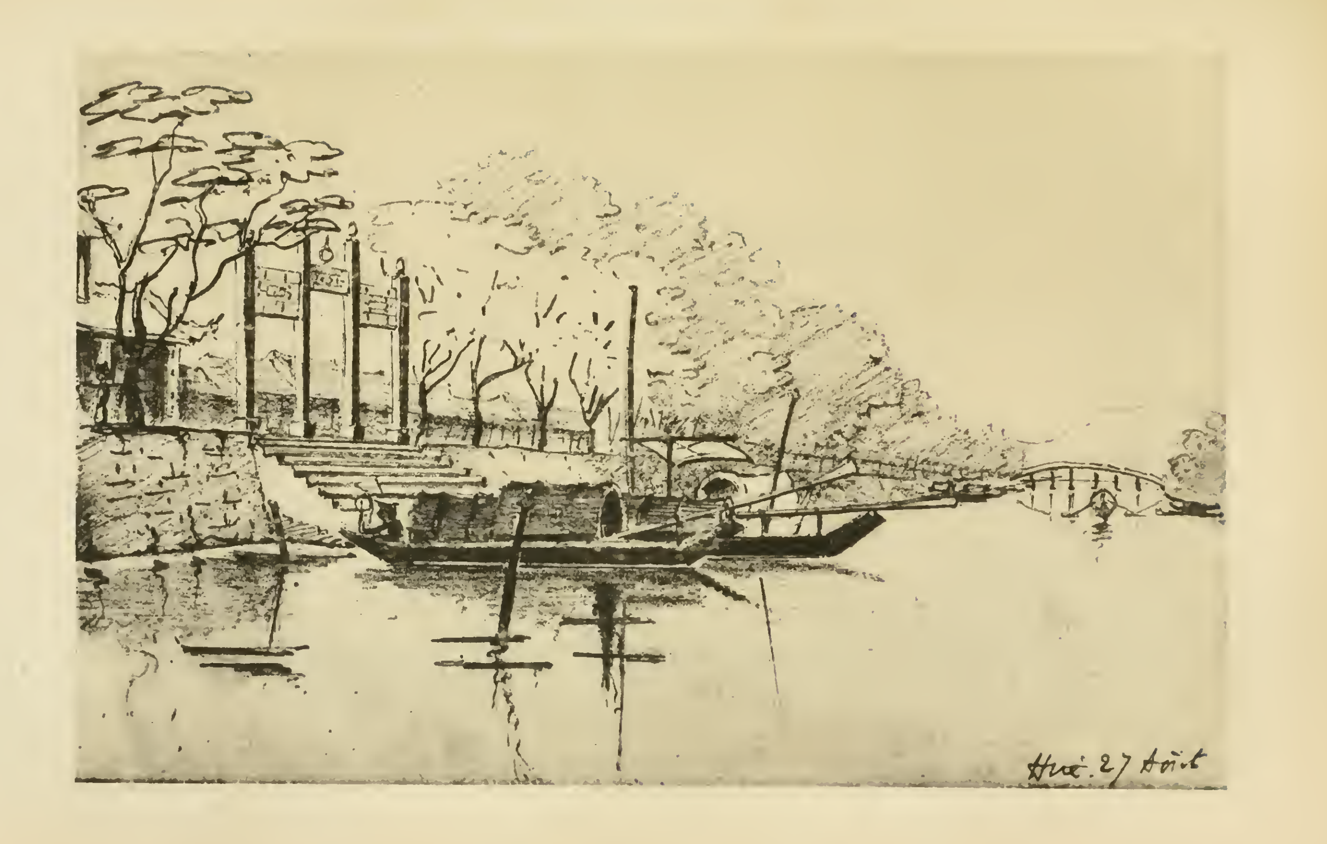
Il est 7 heures du matin. Le large fleuve étend sa nappe d'argent jusqu'à la bordure lointaine d'une mince ligne verte que dentellent les aréquiers. En face, de la masse des arbres sombres émerge un bastion du palais où flotte le drapeau du Roi. Au fond, repoussant le vert et l'argent des premiers plans, le haut écran violet des montagnes de l'Annam. L'heure est d'une douceur extraordinaire; pas une note torride ou violente, un ton répandu de nacre que je n'ai vu qu'au Bosphore.

Le sampan royal a mouillé au pied de l'escalier de la Résidence de France. Y montent le Gouverneur général, le Résident supérieur d'Annam, le Chef de Cabinet, le Capitaine de frégate commandant la Marine, le Directeur des Travaux publics, Emmanuel Rousseau, le lieutenant Lagarde, moi, deux autres comparses; les uns en habit, les autres en uniforme, plus ou moins chamarrés de cordons, de plaques, de croix, et le Kin-Kam rituel au cou. Sur l'autre rive, un essaim de « linhs », gardes royaux, rouges, verts, loqueteux, misérables; quatre voitures dont la troisième est un phaéton que je mène grand trot; passé sous une voûte d'arbres rappelant les « lebeks » du Caire, puis un pont; la vision rapide d'un canal noir de jonques; les murs de la citadelle : une haie de vieux énormes

canons de siège, une porte monumentale aux toits retroussés, un dallage de granit où, sans rompre leur trot, les chevaux patinent comme sur du verglas, une balustrade de marbre, un seuil gardé par deux dragons en bronze doré, nous sommes arrivés.

Une immense cour, bordée de longs alignements de jardinières à dragons bleus, toutes semblables; deux grands bassins de bronze autour desquels des dragons s'enlacent : en face, sous un auvent hérissé de dragons encore, revêtu de plaques de porcelaine et d'émaux, la salle du trône; au fond, le trône drapé de jaune et... vide; l'audience est privée. Au seuil, premier cortège des mandarins, le Kinh-Luoc de Hanoï et sa suite, le quatrième régent Nguyen-Tanh et sa suite, tous deux portant la croix de Commandeur sur leur robe de soie brochée; celle du Kinh-Luoc est vieux vert, celle de Nguyen-Tanh est noire à dessins rouge et or. La salle du trône franchie, une autre cour, toujours solennellement bordée d'alignements de grands vases à dragons bleus, du doux bleu fondu des porcelaines de Minh-Mang.

Le cortège grossit; ce sont : le troisième Régent, Trong-Hiep, le vieil homme d'État de l'Annam, la plaque de Grand-Officier sur une admirable robe feu, or et vert aux tons éteints, la tête impassible et revêche (que je n'ai plus vue s'éclairer de sympathie ni sourire depuis sa visite à Lanessan, à mon arrivée au Tonkin), le Ministre des Rites, le Ministre des Finances, le Ministre de la Justice, enfin les premier et deuxième Régents, les deux vieux princes Thuy-Li et Hoaï-Duc, les deux derniers fils du roi Minh-Mang lui-même; soutenus, chancelants, ils sont si croulants sous leurs vieilles robes d'apparat, sous leurs plaques et leurs sapèques dont le poids les fait pencher en avant. Quelle page d'histoire tient dans la vie de ces deux vieillards! Et de toutes les portes, de tous les recoins, voici que sortent maintenant des mandarins, les uns chatoyants, les autres bleu uni, tous graves, glissants, silencieux, les mains dans les larges manches, la longue moustache blanche tom-



HUÉ.

27 août 1896.

bante : car on n'avance pas vite dans cette hiérarchie et l'opinion, révérente de l'âge, n'admettrait pas ici les Barthou et les Leygues, ministres de 32 ans. Une seconde salle du trône, le trône vide toujours et drapé de la couleur royale ; le cortège, toujours grossi, s'y enfonce dans des profondeurs sombres où luisent dans l'obscurité maintenue les nacres incrustées, l'or des caractères, les reflets bleus des porcelaines. Puis un long corridor, un cloître plutôt, où, dans de beaux vieux cadres en bois sculpté, s'alignent aux murs les plans symboliques et fantaisistes des villes de l'Annam, et enfin, éclairant l'ombre, venant du fond, une note lumineuse et éclatante : un joli, mince et élégant éphèbe, dans une gaine de soie jaune or sur laquelle flamboient le grand cordon de la Légion d'Honneur et la grande sapèque des dix mille soutiens ; au cou une rivière de diamants, sur la tête un haut turban de la soie royale de la robe. C'est Than-Taï, le roi d'Annam.

Il s'avance à la rencontre du Gouverneur, seul entre deux hérauts en velours grenat, portant les sabres, courbés en deux. Il prend le Gouverneur par la main, gracieux et hautain, et, avec ce singulier dandinement féminin et presque provocant que lui imposent les rites, il l'emmène dans la troisième salle d'apparat, gravit une première estrade, une seconde estrade, s'assied sur son trône d'or, sous le baldaquin d'une vieille broderie chinoise à grands caractères d'or éteint, au haut bout d'une longue table où le champagne est versé parmi les fleurs. Le Gouverneur est à sa droite, le Résident supérieur à sa gauche, puis tous les Européens dans l'ordre des préséances, puis les Régents et Nguyen-Tanh, et c'est tout. Les suites ont disparu ; seuls restent, derrière le Roi, les eunuques portant le crachoir d'or, le service à thé toujours préparé, enveloppé de soie rouge, les porte-sabres et, derrière chacun de nous, les porteurs d'éventails de plumes, rythmant tous ensemble leur coup de vent net et sec.

Il est grave comme une idole, le petit roi, sa robe éclatante et le feu de ses diamants se détachent sur une grande tapisserie

des Gobelins, douce, discrète, aux tons fondus; et sous le masque de l'enfant pensif, presque de jeune fille, on a peine à imaginer le petit tigre que racontent les rapports du palais, le petit Néron qui, l'an passé, à seize ans, faisait ouvrir une femme en deux après l'avoir possédée, enduisait une autre de pétrole et la faisait flamber la tête en bas, faisait sur une troisième découper des lanières des épaules aux cuisses, et qui, aux remontrances des quatre vénérables régents ici présents, répondait par une volée de coups de pied.

L'audience passe rapide dans l'échange des paroles d'apparat. L'interprète est notre ami Hoang-Tranh-Phu, fils du Kinh-Luoc, et, dans sa robe brochée, courbé en deux, les yeux baissés, les mains jointes rituellement, il ne rappelle rien du fringant Parisien en smoking de l'hiver passé à Hanoï, tout frais débarqué du boulevard.

Le Gouverneur se lève, le Roi le prend par la main et le quitte au seuil du cloître : à chacun de nous la main tendue avec une toute petite inclinaison de tête très protectrice, exactement celle à Paris d'une maîtresse de maison très hautaine, très snob. J'évoque des noms.

La sortie dans la lumière des cours, parmi les cortèges hiérarchiquement échelonnés de seuil en seuil, l'escorte de loqueteux galopant au ras des voitures au trot : le retour.

Il est cinq heures du soir, le lieutenant Lagarde et moi nous attendons en grande tenue sur la dernière marche du large escalier qui descend de la Résidence au Fleuve; le parvis d'un palais de Venise. Le sampan royal de la berge opposée a démarré. Than-Taï vient rendre sa visite au Gouverneur.

L'heure flamboie. Le fleuve, les aréquiers de la rive, les fonds de verdure, l'écran des montagnes, si vaporeux ce matin, baignent dans l'or. Derrière nous sur la berge, sauf l'allée centrale qui aboutit au palais de France et où seule attend la chaise royale, tout est plein de monde : la haie des troupes françaises, les habits noirs, les parasols jaunes, le groupe cha-

marré des princes, des régents, des mandarins, des sous-mandarins, des porteurs de sabres, de pipes, de boîtes à bétel et, à l'entrée des allées latérales, deux éléphants immobiles comme les Cent-Gardes des Tuileries.

Le groupe des mandarins est d'un inépuisable intérêt. Les deux vieux princes d'abord, qui ne pensent peut-être à rien, mais qui, s'ils pensent, à combien de choses alors, depuis l'époque triomphale de leur père Minh-Mang, le conquérant du Cambodge, depuis l'apparition du premier envoyé français, M. de Montigny, voici quarante ans, depuis le premier traité de cession territoriale imposé ici même par l'amiral Bonnard voici trente-sept ans, depuis la bousculade de 1886, l'irruption du général de Courcy, les soubresauts d'agonie, la tentative de résistance, le tir des boulets contre notre Résidence par-dessus ce même escalier, la prise d'assaut du Palais, le pillage, la déchéance définitive, et maintenant la fiction de ce petit roi fragile fait de nos mains et à qui les vieux survivants concèdent l'apparence du même respect traditionnel; la réalité de la servitude sous le décor immuable, la dissolution de tout sous l'intégrité superficielle des vieux rites, des vieux oripeaux, de la vieille dynastie.

Et, comme l'intérêt des individus est le plus fort, sous ces robes bleues comme sous nos habits noirs s'agitent toutes les ambitions, toutes les inquiétudes du lendemain. Pour les princes régents, c'est bien fini, et dans leur descente à la vie animale, s'il reste place à quelque pensée, elle n'est plus que pour les souvenirs et les regrets. Mais il y a Nguyen-Tanh, que nous venons de tant grandir en le chargeant de la pacification du Ha-Tinh comme légat royal : beau-père du Roi, gendre d'un Régent, relativement jeune, quarante-cinq ans, c'est ici l'homme de demain, il « la fait » aux idées françaises et relègue au second plan son mortel ennemi, le vieux Trong-Hiep, le Nestor de l'Annam, le représentant de la tradition, qui ne parle plus que de sa retraite. Entre eux deux le Kinh-Luoc du Tonkin, que nous avons poussé au premier rang, et qui,

toujours effacé, onctueux, est venu avec nous d'Hanoï ici, où sa présence ne me plaît pas : il nous connaît trop, sait nos vilains dessous, la corruption de certains de nos fonctionnaires qui lui a naguère encore coûté cher, mais qu'il encourage toujours escomptant le taux des intérêts : il lit nos journaux, sait toutes nos faiblesses, le discrédit de notre autorité et de notre influence par le monde, ses fils ont voyagé en Europe et ce n'est pas la bonne parole qu'il apporte ici. Et, en attendant le Roi, les robes bleues et rouges chuchotent, clignent des yeux, forment des groupes discrets... et commentent.

Mais le sampan a accosté, Than-Taï débarque. Il a ce soir une robe verte, mais toujours le royal turban jaune, le grand cordon, le collier de diamants qui flamboie au couchant du soleil.

Le voici dans la chaise drapée de jaune : d'un seul coup, longuement étudié, les porteurs l'élèvent horizontalement, sans une oscillation, et voici l'idole en marche, hiératique, impassible, précédée de ses fifres, entourée des porteurs d'emblèmes, des parasols rituels, escortée de la foule officielle; Lagarde et moi aux « portières ».

Le Gouverneur l'attend sur le perron, et cette fois, dans le salon de la Résidence, le Gouverneur, le Résident, les Régents s'assoient seuls avec lui. Lui au haut bout de la table où est préparé le champagne, qui passe ici à l'état de vin sacré. Nous sommes tous debout dans les portes. Et c'est très long. Après la partie d'apparat nous voyons qu'il y a un palabre; il s'agit de faire visiter Tourane au Roi et de le ramener par mer, et c'est toute une combinaison politique du Résident B..., mais aussi une énorme dérogation aux rites séculaires.

Enfin c'est fini, et avec le même cérémonial Than-Taï regagne le sampan royal et emporte dans son sillage d'or toute une journée d'inoubliables visions.

26 août.

Remise de la barrette aux cardinaux, — je ne vois pas d'autre comparaison. — Le Roi, suivant la tradition suivie à l'égard des Gouverneurs généraux, confère à M. Rousseau le 1er degré de noblesse au titre de Pho-Nam-Vuong ou Prince de Pho-Nam, et à M. B..., Résident supérieur, le 3e degré.

Dès l'aube, le vestibule et le hall de la Résidence sont démeublés; on dirait les préparatifs d'un enterrement. Dans le hall est dressé un petit autel, nu pour le moment.

A 7 heures et 1/2, nous voyons du perron se former la procession. La Résidence et ses abords sont faits pour les cérémonies. La maison, vrai palais à dôme central, largement distribuée, une vaste cour plantée, une avenue bordée d'arbres aboutissant au fleuve même par un très noble escalier où accostent les jonques, j'allais dire les gondoles. Tout le personnel et le matériel de la fête ont abordé en multiples sampans. La théorie se forme. En tête les deux bâtons de commandement, chapelets de touffes de soie suspendues à une hampe, portés par le Ministre des Rites et le Ministre des Finances, puis les autres Ministres, les Régents, et enfin deux brancards couverts portant les insignes. Tel est le rôti. Quant à la sauce, c'est la foule des mandarins, des sous-mandarins et des comparses, ce sont les porte-parasols et porte-emblèmes, c'est la double haie de gardes royaux avec de hideux casques en carton rouge, c'est la mélopée aiguë des fifres soutenue par les coups réguliers du tam-tam. Tout le monde est en costume rituel, la cérémonie a le caractère religieux et hiératique de toutes les cérémonies de cette civilisation.

Hier, c'étaient les turbans et les robes de luxe; aujourd'hui tous les mandarins, depuis les princes jusqu'aux sous-fifres, ont la robe officielle, à ailerons dans le dos, la ceinture rigide à ornements massifs en or, pareille à une pièce de harnais russe, les bottes de soie à ornementation variée selon le rang,

avec, sur la nuque, les deux ailes de moulin à vent d'un aspect si singulier, aux mains le « maintien », lame d'ivoire unie, semblable à un gros coupe-papier, que les yeux doivent fixer pendant que l'on parle au Roi, que le Roi parle et au cours des cérémonies. Toute cette pompe envahit la Résidence. Les deux « récipiendaires » en habit sont debout devant l'autel; derrière eux « les maisons civile et militaire »; les dames regardent d'un salon latéral; les « officiants » se placent; les insignes enfermés dans des boîtes de laque sont déposés sur l'autel, et l'ami Hoang-Trang-Phu, que je retrouve de moins en moins sous le bonnet à ailerons, la robe à appendices et l'attitude composée pour la circonstance, lit le discours suivant :

Le 6e jour, 2e mois, de la 8e année du règne de Than-Taï (1896).

Par obéissance aux volontés du Ciel l'empereur d'Annam ordonne :

Je pense que jadis la bonne politique consistait à vivre en paix avec ses voisins; devant les calamités publiques, le devoir des gouvernements était de se porter un mutuel secours.

Son Excellence M. Rousseau, gouverneur général, qui jouit d'une grande considération en Europe, a porté tous ses soins dans les affaires publiques. Sa réputation s'élève jusqu'à l'étoile polaire et son élection sénatoriale a été approuvée par tout le monde en France.

Depuis que son Excellence M. le Président de la République française l'a envoyé dans notre royaume pour occuper cette haute situation, Elle s'efforce de maintenir la bonne harmonie entre les deux pays.

A son arrivée là, mon gouvernement était aux prises de difficultés. Le peuple ne pouvait pas jouir des bienfaits de la paix. De grands malheurs désolaient le pays de Nghé-Tinh.

Heureusement fidèle exécuteur des traités, son Excellence résolut de ramener la tranquillité.

Elle prit conseil de tout le monde, examina tous ces moyens, discutant d'abord, ordonnant ensuite. Toutes ses instructions ont été religieusement suivies. La piraterie qui durait depuis dix ans fut anéantie en sept mois. Tel autrefois Chu-Long réprima la rébellion An qui désolait le pays de l'Est.

Si aujourd'hui les habitants consentent à abandonner les armes pour reprendre les travaux de culture, c'est grâce à la France qui a beaucoup d'affection pour notre pays.

Son Excellence le Gouverneur général nous a rendu de grands services, nous n'oserions l'oublier. C'est pour cela qu'il faut lui décerner le titre de noblesse de Pho-Nam Vuong et lui transmettre en souvenir un diplôme en

argent, comme les rois antiques accordèrent des titres et des honneurs à tous ceux qui avaient eu de la vertu afin de montrer leur mérite.

Aujourd'hui les deux pays n'en font plus qu'un et je souhaite que la confiance et la paix règnent entre eux pour longtemps.

Par l'Empereur.

Discours analogue mais d'un échelon au-dessous à M. Brière : réponse des deux « cardinaux », remise des « barrettes » : aux boutonnières sont attachés les petits rectangles d'or, insignes du mandarinat. Les caisses sont précieusement ouvertes. Voici le bonnet à ailerons, les bottes de soie, le maintien d'ivoire; les cachets d'or, le diplôme, cahier de feuilles d'argent où tout le brevet est gravé en caractères et qui est recouvert de deux plaques ciselées; la ceinture, le jupon, et enfin l'admirable robe en soie chaudron couverte d'un fouillis de dragons, de fleurs et d'arabesques. Il est superflu d'ajouter qu'on se contente de les déplier et que personne ne s'en affuble. Mais quel costume pour un bal à Paris!

La cérémonie officielle terminée, l'un des Régents s'avance vers M[me] Rousseau et lui remet à elle aussi un insigne de jade qu'elle va porter à tout ce qui nous attend encore de dîners et réceptions officielles.

Et repart la procession au son des fifres et des tamtams; et, comme le soleil s'est couvert, la misère tout de même en apparaît. Sans le chatoiement de la lumière, ce n'est plus vraiment qu'une mascarade, tant les oripeaux sont usés et flétris, tant les comparses sont en loques, tant surtout l'anachronisme et le mensonge des choses éclatent. C'est bien la fin d'un monde, et c'est lamentable comme toutes les fins.

Le soir du même jour, grand dîner à la Résidence; les Régents et les Ministres parmi lesquels tranche la robe violette de l'évêque Monseigneur Gaspar.

27 août.

Délicieuse matinée à errer seul dans Hué, tantôt en sampan, par les canaux sur lesquels les vieux ponts de bois en cintre font des arcs de triomphe, où les larges escaliers des pagodes baignent leur dernière marche, où circule la vie comme à Venise; tantôt par les rues, larges avenues ombrées d'arbres en voûte, petits chemins verts entre les jardins. Les maisons paraissent à peine, nichées derrière les larges feuilles des bananiers, parmi les bambous en touffes et les aréquiers en fuseaux.

Quelle différence avec Hanoï! Là-bas, la civilisation a presque tout mangé déjà; pas un coin indigène qu'une horrible maison symétrique et crue n'ait marqué de sa lourde empreinte. Ici, l'unique colon, fabricant de glace et planteur de café, s'est installé à l'abri de la partie de la citadelle occupée par l'infanterie de marine. Sauf ce coin ramassé, tout le déballage français est sur la rive droite du fleuve. La rive gauche est intacte. A Hanoï, au contact du chancre européen, les vestiges du passé se décomposent : les pagodes sont des ruines, les maisons des quelques mandarins se font toutes petites. Ici, malgré les pillages, malgré le cyclone des Courcy et des Prudhomme, la vie locale a subsisté. Les maisons riches ont toujours leur porche de granit, flanqué de stèles, sortant de la haie de bambous. Les palanquins garnis d'ivoire attendent aux portes. J'ai parmi cet inconnu deux guides, l'ami Hoang-Trang-Phu déjà nommé et un lettré venu d'Hanoï avec nous. Et je vais de porte en porte, prenant le thé, inventoriant les bibelots, faisant mon « Loti » ; et Dieu sait si j'aime ces heures vagues; et je les aime trop pour en disserter.

Le même jour, minuit.

Soirée des Mille et une nuits. Dîner chez le Roi, au Palais d'été. Hier m'avait été remis le billet que je vous envoie précieusement ci-joint et dont voici la traduction :



HUÉ.

27 août 1896.

« Le 19 de ce mois, à 7 heures du soir, aura lieu un festin au Palais de Tinh-Tam; nous avons l'honneur de prier Monsieur le Commandant de M. le Gouverneur général de vouloir bien venir y assister pour y jouir des plaisirs. »

Et, nous conformant à ce texte, nous avons « joui des plaisirs ».

A 7 heures et demie, nos quatre voitures franchissaient la porte de l'enceinte royale illuminée de la base au faîte, et, de ce moment, nous sommes entrés dans le royaume du feu, des avenues de feu, des arcs de feu, les arbres flamboyant de lanternes, les gardes rouges portant de grandes torches de résine parfumée; les canaux, les ponts, les bassins, les frises et les toits, les portes et les escaliers, les contours de toutes choses, dessinés en lignes de feu et, dans cet embrasement, au bout d'un pont, le petit Roi nous attendant, étincelant lui-même d'or, de joyaux, dans la clarté de sa robe, de son turban et de son visage d'enfant. Comme fond de tableau à cette féerie, une pagode embrasée où, telle qu'une figuration d'opéra, se presse la foule officielle dont les rares habits noirs se perdent dans l'universel chatoiement. Et à cette heure, dans cette lumière, la misère de la vieille cour s'efface, les vieux ors, les vieilles soies, les vieux velours reprennent leur éclat.

Than-Taï a pris M. Rousseau par la main, il a gravi les degrés de la pagode de feu et s'est assis sur un trône portatif drapé de soie jaune, au haut bout d'une table où trouve place la suite immédiate du Gouverneur, y compris trois dames, Mme et Mlle Rousseau et Mme R..., femme du Directeur des Travaux publics. La foule officielle debout, pressée dans les bas-côtés, le groupement, derrière le Roi, des eunuques, des porte-sabres, des interprètes, l'accompagnement continu des fifres et des gongs, toute cette figuration ordonnée et éclatante donne l'impression croissante d'une fin d'acte dans le mieux réglé et le plus prospère des opéras. Et, du reste, toute cette

scène se décomposerait en tableaux ayant chacun leur nom : le Repas, le Spectacle, l'Embrasement des eaux, etc.

Voici le Repas.

De ponts en ponts jetés sur les bassins et les canaux, à travers une haie de feu, nous nous rendons à une autre pagode, ou plutôt un simple toit porté par des colonnes, sans murs, sous lequel la table est dressée : et tout autour, tandis que nous mangeons, sur les terrasses, dans les jardins, la fête se déroule; et, dans le décor de lumière, c'est de plus en plus opéra cette large ondulation de mouvements, que les allures de la race font toujours rythmiques et mesurés, tandis que festinent sur une estrade les seigneurs importants. Seulement le menu est une réalité, comme en témoigne le papier ci-joint.

Une cinquantaine de convives où, avec les Européens, ne figurent que le Roi et les Régents, une haie de serviteurs en dalmatiques de velours rouge cadençant sans fin derrière nous les éventails de plumes. Et Hoang-Trang-Phu, agenouillé entre le Roi et le Gouverneur, transmet les paroles.

Pauvre Hoang-Trang-Phu! j'ai eu ses confidences aujourd'hui, il n'en peut plus, moralement et physiquement : ses genoux brûlent; au retour des longues séances, il rentre chez lui brisé, couvert d'ecchymoses que sa femme passe les nuits à baigner de compresses, et aussi avec des haut-le-cœur de cette vie servile que six ans de vie parisienne lui ont rendue intolérable. Le vieux Trong-Hiep, bien que tout-puissant ministre, trouve tout simple, lui dont rien n'a rompu l'atavisme, de faire les cinq laïs réglementaires, le front touchant le pavé, et de se prosterner pendant les audiences. Pour le récent élève de l'École Alsacienne, c'est un supplice. Et s'y ajoute encore la suspicion générale, ainsi qu'il me disait : « Je suis un étranger partout, chez vous, où malgré mes goûts, mes sympathies et mes habitudes, ma race me déclasse ; dans mon propre pays, où je me sens plus étranger encore. »

Le festin finit, le Roi se lève, toujours suivi de son trône portatif, tenant toujours le Gouverneur par la main.

Nous voici maintenant sur la terrasse de la pagode. D'abord les bouffons : ainsi que le remarque quelqu'un, ce serait un fameux numéro aux Folies-Bergères, et l'idée circule de suite qu'il les faudra envoyer à l'Exposition de 1900. Quel récit naturaliste miment ces six pierrots grimés?

Nous ne comprenons, mais ça doit être salé à en juger par le pétillement des yeux, la gourmandise des lèvres, la joie des auditeurs; et quel rythme endiablé et ensorcelant, scandé par les tambours de bois! Than-Taï oublie qu'il est le Roi pour redevenir l'enfant et rit du meilleur et du plus profond rire de gosse.

Viennent les taureaux, figurés par deux hommes dans une carapace de carton et de toile, l'énorme dragon de 40 mètres, vraie tarasque; les compères en costume d'acteurs chinois, masqués, barbés, casqués, armés, clowns de premier ordre, bondissant, pirouettant, clamant : ce sont de vrais numéros de cirque, et tout cela vomit du feu, s'éclaire de bengale, et les deux taureaux figurent une scène dont les passages les plus roides ont été coupés par égard pour les dames; ce qui reste suffit, mais il n'y a pas à décrire puisque vous verrez en 1900. Seulement, dame! le cadre n'y sera plus.

Enfin l'Embrasement des eaux.

De terrasse en terrasse, de ponts en ponts, parmi les canaux et les bassins, le Roi nous guide, toujours suivi du trône de soie jaune, toujours tenant rituellement par la main le Gouverneur; et rien n'est gracieux comme le groupe de cet enfant et de ce patriarche. Si j'étais en veine de sentiment et de prudhommisme, il y aurait tout un développement à faire sur ce tableau symbolique : protecteur et protégé, France et Annam, etc.; je vous en fais grâce. Les pièces d'artifice éclatent, des dragons de feu sillonnent la nuit du ciel, des fleurs de lotus

en verres de couleurs flottent sur la nuit des eaux, éveillant de leur lourd sommeil parfumé les feuilles endormies des vrais lotus; et, par delà la fête, c'est l'obscure mélancolie des palais délabrés, les « dessous » primitifs de cette cour clinquante et rustique, les allées et venues des serviteurs, les débris de festins, les charges de riz, toute la figuration naïve des histoires saintes illustrées de notre enfance.

Et c'est sur ces évocations de rêve qui nous font dire les uns aux autres : « Mais où sommes-nous? » que nous regagnons les voitures pour rentrer dans la nuit des « ténèbres extérieures ».

C'est fini.

28 août.

Intelligente et sympathique matinée avec Mme R..., qu'on m'a « confiée » pour la promener en phaéton.

A 4 kilomètres de la ville, à la « Pagode de Confucius », ensemble bien chinois, tour à étages, tortue de marbre portant une haute stèle de granit, sur un tertre dominant le fleuve, où le large escalier baigne sa dernière marche. Des paysans lents montent et descendent, s'ablutionnent : vision du Gange.

Sur la route du retour, longue station à la mission chez l'évêque, Monseigneur Gaspar, un Alsacien, mais surtout chez ses voisines les sœurs, sœurs de Chartres, trois Françaises, dix sœurs annamites, méconnaissables sous l'habit pareil; et toutes riantes, actives, parmi deux cents indigènes; crèche, pensionnat, hôpital, asile de vieillards, elles surveillent tout, soignent tout; et il s'en réfugie ici de la misère physique et morale! Inutile de développer : visite poignante au premier chef.

Ce soir, visite personnelle aux deux régents politiques, Trong-Hiep et Nguyen-Tanh.

Le premier me sait visiblement gré de m'avoir vu, voici deux ans, à Tourane, avec Lanessan.



PAGODE DE CONFUCIUS.

Hué, 29 août 1896.

Lyautey. — Lettres, II, p. 74.

Mystérieusement, il va m'en chercher la photographie. Je ne m'y dérobe pas. Mon attachement et mon admiration pour le Gouverneur actuel n'altèrent en rien ma reconnaissance et mes sympathies pour ce large aventureux, aux vastes envolées, aux idées générales, sans lesquelles rien ne s'enflamme, si souple, si évoluant, et que l'on a cassé au moment où, dégagé d'erreurs de début inévitables, il était si bien parti pour donner à l'entreprise la confiance et la vie.

La maison de Trong-Hiep dans un coin moisi de la Citadelle, c'est la vieille gentilhommière; ça me rappelle le Corbet chez nos amis d'A... : on y cherche instinctivement le portrait du comte de Chambord.

Chez Nguyen-Tanh, dans la partie la plus animée de la ville, ce n'est plus ça du tout. C'est battant neuf : clôture claire en maçonnerie blanche, jardin riant et... une bicyclette à la porte pour un de ses fils.

Et tout à l'heure sur le fleuve, même contraste entre leurs deux sampans les ramenant du Conseil de Régence, côte à côte, tous deux très vastes, à même rouf clos où repose le Seigneur, à même nombre de rameurs, mais l'un rustique, austère, sans agréments, l'autre flambant, clairement repeint, avec une recherche de stores, de parasols, et avec aussi une avance d'une demi-tête sur le camarade.

Samedi, 29 août.

C'est une chose absolument spéciale à Hué que les fameux tombeaux des Rois. D'abord, en exclure toute idée funèbre. Ce sont de vastes maisons de campagne, résidences d'été, que chacun des Rois de la dynastie actuelle, celle des Nguyen, a fait construire de son vivant, pour son usage d'abord, pour sa sépulture ensuite; mais la sépulture se dissimule, cachée aux regards, sous quelque tertre dans un coin du vaste parc. Elles s'échelonnent pendant 10 kilomètres, en amont de Hué, sur les deux rives du fleuve. Celles de Thieu-Tri (mort en 1848) et de

Tu-Duc, son successeur, notre grand ennemi (mort en 1883), d'abord; puis Dong-Khan, notre créature (85-89); plus loin, Minh-Mang, père de Thieu-Tri (mort en 1841), et enfin Gia-Long, le grand ancêtre.

Je les ai presque tous visités.

Ce soir nous avons dîné chez Minh-Mang : la chaloupe royale nous a débarqués au seuil d'une large percée dans l'épaisseur de la forêt. Ah! les beaux arbres, mais gare le tigre! Cinq cent mètres d'allées, un grand mur gris, le mur du Paradou! une porte monumentale; et au seuil, un arrêt inconscient devant ce très grand, très doux, très sévère et, pour employer un mot que j'évite toujours, mais qui seul ici convient, ce très mélancolique spectacle.

L'immense cour est dallée de gris; au fond, une pagode sur un soubassement très élevé et, pour y accéder, une haie d'honneur, des éléphants, des chevaux, des mandarins de granit. Et, derrière cette pagode, une autre où se dresse la grande stèle monolithe racontant le mort, et puis une autre encore, puis une terrasse, un arc de triomphe de bronze, un tapis vert, une pièce d'eau et la toile de fond, la montagne vert sombre où dort Minh-Mang. La plus noble, la plus versaillaise ordonnance ; et autour de cet alignement central un épanouissement de bassins, de canaux circulaires, de parterres contournés à la chinoise, de pagodes accessoires, de kiosques; la plus merveilleuse entente du terrain, percées sur le fleuve, échappées sur la montagne. Dans les pagodes centrales revit l'empereur mort. Selon l'usage, comme chez Thieu-Tri, comme chez Tu-Duc, comme chez Gia-Long, on y a reconstitué toute sa vie familière; et, comme le règne de Minh-Mang a marqué l'apogée de cette dernière dynastie, comme ç'a été l'époque des plus belles porcelaines bleues, de celles dont le bleu est le plus doux, cette nécropole est un musée. Ah! les belles jardinières alignées autour des terrasses, les beaux jades sous les vitrines, manches de pinceaux, écritoires, les jolis vases d'émail bleu, d'où sortent des fleurs d'or, portés par des éléphants de ver-

meil, les beaux plateaux de dentelle d'ivoire, incrustés d'or ciselé et de rubis, portant les services à thé en porcelaine transparente ou les nécessaires à bétel en argent niellé.

Et parmi les pagodes latérales vit encore toute la famille de Minh-Mang; c'est la tradition, et c'est ainsi dans chacun des tombeaux.

Aux fêtes des ancêtres, la Cour vient ici pour les cérémonies rituelles, le petit Roi en longs vêtements noirs si lourds qu'il faut les porter et le soutenir. Tourné vers le tertre du tombeau, il invoque l'ancêtre, et si le paon, seul oiseau de ces parages, fait entendre son cri, c'est que Minh-Mang a entendu.

La nuit tombe et de la terrasse de la pagode c'est un grand, un très grand spectacle. Les évocations de l'empire déchu sortent du sol avec les brumes du soir, et voici que me revient le souvenir de la terrasse de Mistra au flanc du Taygète, surplombant Sparte. Eh mon Dieu, oui! empires écroulés il y a 2000 ans, il y a 20 ans, là-bas le recul du temps, ici le recul de la race ont jeté sur eux le même voile de légende : Lycurgue, Minh-Mang sonnent aux oreilles du même son lointain, imprécis, du même son de rêve. Rêver, dormir, murmurent ce soir les aréquiers de Minh-Mang en bruissant leurs panaches dans un soupir de cimetière, comme le tintait là-bas à l'aube la petite cloche du pope. Ah! je m'en souviens bien!

Allons! vite la main au front pour chasser la douce, la trop douce attirance. Rompons le charme, hip-houp, à la réalité, au souper, là-bas, au bout de l'avenue, sous une illumination improvisée au bord du fleuve. — Et voici un convive imprévu! Ce vieux diplomate de Trong-Hiep lui-même qui débarque inattendu de son sampan, et, du moins, il ne gâtera rien celui-là avec sa tête archaïque et son air de « Faubourg Saint-Germain » réfractaire.

Les deux bonnes heures de retour, étendu sur le pont de la chaloupe, à l'écart, demi-rêve, demi-sommeil, sous la nuit chaude.

Tourane, lundi 31 août.

Ah! l'original, l'imprévu voyage! Je m'en souviendrai, comme dit l'autre.

Traditionnellement, le Roi ne doit pas sortir de la province de Hué, comme globe-trotter s'entend; les grands ancêtres en sont carrément sortis pour la guerre. On attachait un prix politique à faire rompre la tradition par Than-Taï.

Et c'est pourquoi, hier à midi, le Roi est venu nous prendre à la Résidence, dans son canot à vapeur, au son du canon. Le Régent Nguyen-Tanh, le moderne, l'accompagne, ainsi que son petit frère, un petit voyou, un boy quelconque des rues de Hanoï, qui a la gale aux mains, et au cou la grande sapèque d'or des dix mille soutiens. Détail de mœurs : les petits frères du Roi ne viennent qu'exceptionnellement au palais; ils vivent chez leur Grand'mère, la mère de la Reine-mère actuelle qui a reçu si noblement Mme Rousseau, l'autre jour. Or, cette Reine-mère, aujourd'hui si complètement dans la peau de son rôle, est de basse origine, et sa vieille mère vend des tasses dans une échoppe du quai de Hué; c'est là que vivent les petits frères du Roi, — et celui-ci qui a la gale fait malgré ses 15 ans la forte fête, rosse le guet, court les taudis et fait, dit-on, des razzias pour son seigneur et frère.

En ce moment ils sont très royaux. Avec Nguyen-Tanh, la suite comprend un mandarin militaire, l'ami Hoang-Trang-Phu, deux eunuques, les porte-éventails, le porte-thé, le porte-crachoir, beaucoup de porte-boîtes, et les deux porte-sabres en dalmatique de velours. Beaux bibelots, ces sabres à poignée de jade et à garde d'or faite d'un dragon ciselé. Je profite de l'intimité du bord pour les soupeser.

Nous voici en rade de Thuan-an, à bord de l'*Alouette*, où le brave, sympathique, spirituel commandant P... attend à la coupée, sous les armes, en grand tralala. Le canon tonne, le pavillon royal est hissé, le Roi est notre prisonnier.

Est-il très rassuré? Toujours nous avoue-t-il naïvement, quand sonne le dîner, que sa mère lui a expressément défendu de manger d'autre cuisine que la sienne; et il fait riz à part, tirant sa popote des grandes boîtes laquées. Dame! la dynastie est payée pour se méfier. Et il est encore très royal dans sa visite du bateau, pendant le « cercle » du soir, où assis à l'avant il répond négligemment aux amabilités du Gouverneur et des siens. Et puis, la nuit tombée, le « gosse » reprend le dessus, il n'a pas ou à peu près pas de surveillants : zut pour la Cour! zut pour les rites! zut pour Trong-Hiep le censeur! et le voilà qui à partir de minuit court le bateau avec le petit frère, ayant avec ses croix et ses robes brochées dépouillé tout décorum, faisant des farces aux officiers du bord, réveillant l'un en lui chatouillant le nez et se tordant, invitant l'autre à boire, grimpant aux bastingages, fouillant dans nos affaires; mon sac de voyage l'épate; je suggère qu'on pourra lui en offrir un « royal », cristal, écaille et vermeil, Fenoux dernier cri, 120, Galerie de Valois.

Nous avons mouillé de nuit près de Lang-Co au Nord de Tourane, car nous devons faire par terre, par la célèbre route du Col des Nuages, la seconde partie du trajet. Than-Taï n'a pu se tenir de s'échapper de sa cage et, tandis que nous dormions, s'est fait atterrir en jonque. Tout surpris de ne plus le trouver au réveil. Et voici qu'après le négligé intime du bateau la féerie recommence.

Tout le cortège est venu par terre de Hué, et, au fond de l'anse profonde, sur cette grève basse de Lang-Co, au pied de la haute muraille noire d'ombre et d'arbres, chatoient 400 drapeaux, les parasols, les grands éventails, les palanquins d'ivoire et de soie, la foule des linhs, des gardes, des serviteurs. Au son des fifres, Than-Taï a remis son masque royal; il nous attend sur un délicieux petit cheval noir, les mandarins locaux sont prosternés le front sur la grève comme des chartreux en oraison; et il est gentil tout plein dans sa robe lilas, sa culotte blanche, ses bottes vernies à éperons d'or ciselé; on lui a tenu

l'étrier, on l'a couvert des parasols tandis qu'il se mettait en selle, on lui a présenté à genoux sa cravache. Nous enfourchons nos canards avec moins de façons, le Gouverneur et ces dames montent en chaise; en route.

Et c'est une belle procession, par ce chemin en lacets qui s'élève à 400 mètres au flanc de la montagne surplombant la mer. Il est 6 heures du matin, l'eau prend des bleus profonds, les rentrants de la route sont dans l'ombre encore, les saillants étincellent au soleil levant, les chaînes lointaines baignent dans le rose; visions de Corniche, de Méditerranée, d'Esterel.

Mais Than-Taï se souvient qu'il est en vacances; et hip, deux coups d'éperons, au diable la suite, les parasols, le Gouverneur, un bon galop en avant avec seulement l'interprète, moi, Martinie (fils du Contrôleur général), secrétaire de M. B..., et l'un des eunuques piteusement cramponné à sa selle. Et c'est à cette allure de cross-country que nous atteignons le Col des Nuages, deux heures avant la suite. Than-Taï est ravi, les chevaux moins.

Le col est barré par le vieux fort annamite crénelé qui fermait la route de Hué. Avant la large route actuelle, toute récente, à laquelle les mille coolies que nous avons croisés travaillent encore, le passage était inforçable, — à pic sur Tourane, — et c'est d'ici même qu'en 1856 une de nos compagnies de débarquement a été ramenée sous la seule avalanche des boulets pleins qu'on ne s'était même pas donné la peine de tirer et qui lui ont écrasé 300 hommes. Les tas de boulets sont encore là, dans la salle où nous allons déjeuner à côté des vieux canons endormis pour toujours.

Le spectacle est étonnant; au Nord, à perte de vue, la côte d'Annam, le large; au Sud, à nos pieds, la rade de Tourane, telle qu'un plan en relief. Et peu à peu tout le cortège s'en est venu, la halte se forme grouillante. Sur la terrasse supérieure de la vieille porte crénelée la jolie silhouette de Than-Taï se détache nettement dans sa robe lilas, entre le serviteur qui

tient le haut parasol et le serviteur qui l'évente. Il « regarde son royaume »; et c'est encore tout à coup une vision biblique, un souvenir d'image d'enfance, « un jeune Salomon sur le Temple », un Pharaon hiératique.

C'est décidément très amusant.

La sieste est finie; descente sur Tourane, malgré le soleil qui pique dur; le cross-country reprend, nous tenons bon derrière le petit enragé. M. B..., qui pèse dans les 200, met son point d'honneur à nous suivre. En bas, les sampans nous attendent pour nous mener à Tourane; une pagode aménagée pour le repas a été préparée au Roi; avant l'arrivée du cortège, deux heures d'arrêt, buffet, champagne et glace; et, tandis que la petite Majesté va dans l'arrière-boutique revêtir une nouvelle robe, nous nous mettons presque nus, échoués sur les nattes, nous faisant éventer à notre tour, et un peu! Et, tout le long de la route dévalée au galop, rien n'était plus curieux que de voir au passage du Roi les coolies, les passants, les paysans sur le seuil des canhas, s'effondrer, le front dans la poussière, frappés par la foudre. Et j'ai peur qu'il n'y ait un grand scandale au pays d'Annam.

L'entrée à Tourane se refait en grande solennité, chaise, fifres; tête d'idole : ce petit est absolument étonnant.

C'est égal! qui m'eût dit il y a deux ans, à peu près jour pour jour, alors qu'au galop d'Antée, fils de Mars, je chevauchais par les plaines de Champagne, derrière le général de Galliffet, qu'à pareille date ce serait derrière Than-Taï, suivi d'un eunuque et d'un porte-crachoir!

. .

Retrouvé ici mon bon cher M..., résident de Tourane; et je vais achever la soirée chez l'ami Lombard, mon premier amphytrion sur la terre d'Annam, voici 22 mois, l'agent de la ferme d'opium, un large et initiatif.

A bord du *Haïphong*, en route de Tourane à Saïgon, 1er septembre, soir

Embarqués à 3 heures; le Roi est venu visiter le courrier, le plus grand bateau qu'il ait vu jusqu'ici. Lunch, séparation, adieux; il avait repris le turban royal, la Légion d'Honneur. Il entre en scène comme un acteur, et c'est amusant de le voir « poser » pour dissimuler ses étonnements, et il n'en manque pas, ne serait-ce que devant les grands chevaux australiens du Gouverneur, 1 m. 70, qui sont à bord venant d'Hanoï, tandis qu'il n'en a jamais vu atteignant 1 m. 30; et, après les poignées de mains muettes à l'entourage, il a, par l'intermédiaire de Hoang-Trang-Phu, des mots très aimables pour moi. Et comme je m'étonne, moi, chétif dans cette hiérarchie, qu'il m'ait ainsi distingué, et le lui exprime, il me fait dire par Hoang qu'il tient à remarquer ma politesse et la déférence que je lui ai témoignée, ce qui prouve simplement qu'il n'a pas toujours été gâté à cet égard.

Et puis, que voulez-vous, pour moi, il est le Roi.

C'est depuis huit jours ma constante, très cordiale et plaisante querelle avec l'ami R..., l'ingénieur en chef des Ponts, directeur des Travaux publics. Et voilà où l'atavisme, l'éducation, les traditions d'enfance et de jeunesse sont plus forts que tout. R... et moi, nous sommes à peu près d'accord sur tout le présent, gens d'action, tous deux solutionnistes, lui, évoquant Alphand dont il fut l'élève à la Ville de Paris, comme j'évoque Gallieni, nous avons la même horreur du gémissement stérile, nous nous épanchons dans les mêmes agacements quand ce qui devrait et pourrait se faire ne se résout pas sans délai; et si nous étions tous deux au Parlement, nous serions vraisemblablement sur les mêmes bancs, poursuivant le même but. Seulement, il a les visions rétrospectives de son éducation très positive et moi celles de mon éducation familiale et des amours de ma jeunesse; et si, loyaux et pratiques, l'un et l'autre dégagés de nos préjugés, nous nous mettons à peu près d'accord

pour le « Devoir présent », l'empreinte des points de départ reparaît dans l'appréciation du passé : et ce que nous voyons ici, c'est bien le passé. Comme il le dit, il eût été un terrible conventionnel ; je persiste à regarder que, si nous sommes malades, c'est en grande partie de cette destruction trop brusque et radicale de tous les organes traditionnels ; lui pense que c'est d'autre chose. Mais du moins pensons-nous tous deux que le cas est grave et, laissant les lamentations infécondes, nous cherchons tous deux, en braves gens que nous sommes, le remède par les mêmes voies. J'estime qu'on a eu tort de supprimer le Roi ; lui eût été de ceux qui lui ont coupé le cou : en tous cas, nous constatons qu'il n'y est plus, ça c'est un fait, qu'il n'y a pas à y revenir, mais que ça n'en va pas mieux, et que l'accord des bonnes volontés est le devoir immédiat, sans récriminer.

R... écume de se courber, de se découvrir, de rester debout, de voir M. Rousseau, inspecteur général des Ponts, po-ly-tech-ni-cien, etc., etc., céder le pas à ce môme vicieux, et ronchonne les mots « mascarade, humiliation » ; moi, je rigole ; j'émets l'idée, qui le fait bondir, que je ne sais pas pourquoi nous ne lui baisons pas la main. — Eh ! qu'est-ce que ça me fait ses vices, la gale de son petit frère, ses néroneries de palais ; c'est le petit-fils des Gia-Long et des Minh-Mang, le dernier des Nguyen, c'est *la grande force sociale* de cet empire de 20 millions d'hommes, au passage duquel les populations se couchent dans la poussière, dont un signe du petit doigt est un ordre absolu ; et, grand Dieu ! servons-nous-en et n'énervons pas cette force, puisque nous en tenons les ficelles, et persuadons-nous que ce n'est ni l'Administration directe, ni toute la compétence technique des B... et des N... qui la remplaceront, et, ne fût-ce pas par conviction, honorons-le par politique. Toute la philosophie du Protectorat est là-dedans ; et c'est pourquoi... il ne fallait pas annexer Madagascar.

Et maintenant que la féerie est finie, Than-Taï parti, et le courrier en marche, examinons notre conscience.

Il n'y a pas de mots assez forts pour flétrir la conduite de la France vis-à-vis de ce petit Roi. Nous avons beau jeu à nous indigner de ses vices, de ses cruautés, de son insouciance. On connaît son histoire. En 1889, à la mort de Dong-Khan notre créature, ne voulant naturellement pas remettre sur le trône Ham-Nghi, chef du parti national, le déporté d'Alger, nous allâmes chercher un fils de Duc-Dui, fils adoptif et héritier de Tu-Duc qui avait régné quelques heures à la mort de ce prince, en 1883. Ce fils, c'était Than-Taï, qui avait 11 ans. Élevé en prison avec sa mère, dans les besognes serviles, loin des partis et des échos de la cour, il était à notre merci, malléable à volonté. Et, ainsi que le remarque le plus distingué des anciens Résidents généraux de ce pays, nous pouvions et devions en faire le Roi idéal du Protectorat, entouré de maîtres français, formé à nos idées, initié à nos plans, le meilleur des intermédiaires pour en assurer l'exécution. Qu'avons-nous fait? Pendant deux ans, nous avons placé auprès de lui, au Palais, un commis subalterne, sous prétexte de lui apprendre le français. Et puis, c'est tout. On lui a donné des joujoux, tantôt la Grand-Croix de la Légion d'Honneur, tantôt des polichinelles à musique, l'an dernier une tapisserie des Gobelins. Et on l'a laissé pousser comme il a voulu, oisif et tout-puissant, dans le mystère de ce monde d'eunuques, de harem, de bas serviteurs. Et il s'est ennuyé royalement, sans un livre, sans une distraction du dehors, sans un dérivatif aux instincts. Et la sève est venue, et le petit homme est très vivant, et les flatteurs et les pourvoyeurs étaient là tout prêts; et ça s'est déchaîné en débauches et en cruautés, avec les raffinements et l'ampleur que comporte l'exercice absolu de la tyrannie domestique. Mais enfin, enfin, à qui la faute? Et alors, ce furent des punitions de collège, le Résident supérieur venant faire des scènes de pion, le mettant aux arrêts pendant 30 jours dans une pagode avec trois femmes seulement, des remontrances solennelles du conseil des Régents, ravis au fond et faisant courir le bruit que le Roi était fou pour se ménager le

moyen de le déposer et de nous proposer une créature de leur choix.

Et voici sa folie : il y a un mois, il apprend que notre unique colon a installé chez lui l'électricité; il fait atteler sa charrette et va incognito y passer une heure, se faisant tout expliquer, voulant voir et toucher, attentif et questionneur. Le lendemain, scandale, conseil des Régents, et conclusion : le Roi est fou! On lui a depuis un an adjoint Hoang-Trang-Phu, imbu de nos idées, presque de son âge, au courant de nos sciences; mais Hoang, Annamite, n'est toujours qu'un subalterne, férocement jalousé, forcé parmi les embûches du Palais de veiller sur sa propre vie, sur sa nourriture, de se garder même d'un trop grand crédit qui le perdrait. Et néanmoins, Than-Taï fait beaucoup causer Hoang, l'interrogeant sur Napoléon, nos grands Rois, nos soldats, nos découvertes.

Mais pourquoi, pourquoi depuis sept ans n'avoir pas placé auprès de lui un ou deux Français sûrs, civils ou militaires, tantôt ses compagnons, tantôt ses mentors, tantôt ses maîtres, le cœur haut placé, de bonne éducation, déférents et fermes, qui se fussent voués à cette noble tâche? Ah! certes, on les eût trouvés. Et c'est ce qu'on me dit ce soir en haut lieu, en le déplorant; et je réponds : « Pourquoi ne pas le faire encore, il n'a que 18 ans, il n'y a rien de perdu. » Ah! je sais bien qu'il y a un obstacle, M. B..., le Résident supérieur. Intelligent, fin, actif et autoritaire, il lui manque cette « parcelle d'amour », sans laquelle ne s'accomplit nulle grande œuvre humaine. Tout ce qui précède, c'est du « sentiment ». Et il croit avoir rempli toute sa tâche, quand il a fait une route, un pont, découvert un pot-aux-roses dans les comptes d'un Ministre, morigéné le Roi ou les Régents. Il y a d'autres semences pourtant à jeter ici. Si X..., un de ses prédécesseurs, avait ici réussi, c'est qu'il avait des façons de gentleman. Et ce n'est pas un des moindres vices de notre panier à salade social que cette disparition des gentlemen dans les hauts postes. Nous sommes tellement accoutumés à la mauvaise

éducation qu'elle ne nous frappe plus, sauf quelques-uns très rares qui avons conservé l'épiderme sensible. Mais nous sommes les seuls à ne pas nous en apercevoir; et, hors même des Gouvernants d'Europe qui sont fixés sur notre personnel, soyons convaincus que chez les exotiques, si loin de nos mœurs soient-ils, le discernement n'est pas moindre des nuances de formes et des modes de vivre.

Mais tous ces beaux discours n'empêchent pas que nous pouvons nous vanter d'avoir « raté » Than-Taï.

DE TOURANE A SAÏGON

2 septembre, soir. A bord.

Arrêt toute la journée à Quin-Hon.

Quin-Hon, l'une des deux escales de la Côte d'Annam, au débouché de la principale route du bas Laos.

Crique bien close, excellent port de pêche, pas plus, inaccessible six mois de l'an à cause de la barre, comme Thuan-An, comme Nha-Trang.

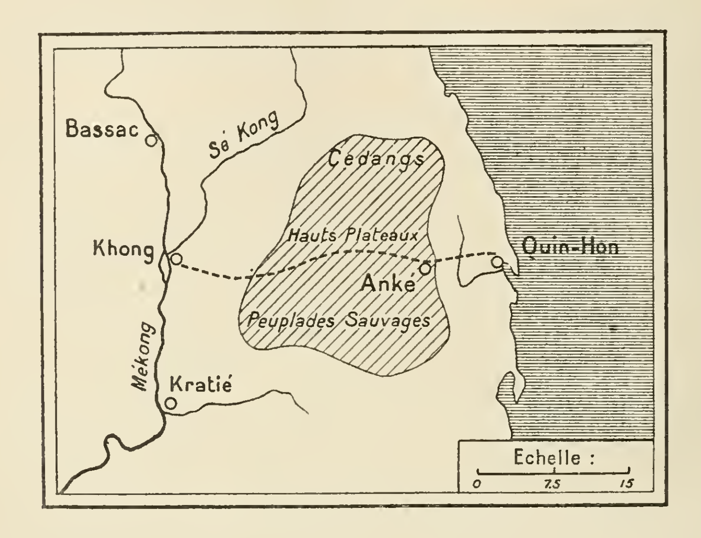
Promenade de quatre heures dans la voiture du Résident. Les ruines de deux tours Shans, ou *Kmers*, d'aspect hindou, évoquent le souvenir de l'Angkor de l'Exposition de 89.

Plaine riche, exploitations serrées et variées. Champs de cannes, champs d'ananas en plein rapport, bosquets de poivriers. Ceux-ci se cultivent en vraies charmilles.

Que ce soit à Hué ou ici, le trop rare colon de la Côte d'Annam est optimiste, et tous s'accordent à dire que, plus que le Tonkin, c'est l'avenir : saisons mieux réglées, climat franchement tropical, exempt des incertitudes et des surprises du climat tonkinois, propre par conséquent aux cultures riches. En outre le pâturage tout près, l'élevage possible.

C'est confirmé ce soir par un missionnaire intéressant, le Père G..., que nous avons embarqué. Après 14 ans, il va passer quelques mois en France et dirige la mission établie depuis 30 ans chez la peuplade sauvage des Sedangs, celle de Meyrena, Marie Ier, dont nous heurtons d'ailleurs le souvenir à chaque pas. Son sabre royal de nacre et d'or est accroché à la Résidence de Quin-Hon. L'ex-royaume de cet aventurier n'est qu'à 6 jours de marche d'ici par An-Ké. Le P. G... a été son chapelain et me redit toute cette épopée; vous la savez. Théoriquement, ces sauvages sont actuellement nos protégés.

Nous avons nos Résidents d'une part sur le Mékong à Bassac-Khong, chef-lieu de notre bas Laos, et de l'autre à Kratié, sur la côte d'Annam. Pratiquement, ils nous ignorent et nous ignoreront longtemps encore. Sans écriture, sans histoire, sans organisation sociale autre que la famille, ou bien des confédérations éphémères en vue d'une nécessité momentanée, défensive ou offensive, ils mènent la vie la plus rudimentaire; pas de besoins, pas de commerce, se suffisant à eux-mêmes. Les missionnaires y font œuvre purement spirituelle sans chercher à modifier leur état, puisque aussi bien ils sont monogames,



assez austères, sobres, réfractaires à la débauche et disant la vérité. Le Père G... les trouve bien ainsi et ne tient nullement à leur présenter nos résidents : il fait ressortir avec insistance que leurs plateaux n'offrent aucune richesse, — soyez tranquille, mon Père, je n'irai pas « civiliser » ces bons sauvages, — mais il viendra bien, le fonctionnaire qui croira remplir une mission sacrée en leur apportant nos vices avec nos pantalons!

O Montaigne! Chapitre des anthropophages, discours à Charles IX : « Mais quoi! ils ne portaient point de haut de chausses. » Relisez.

Au large de Nha-Trang, 3 septembre.

Seconde escale : Nha-Trang. Deux attractions valant le voyage. Mme Rousseau, mère du Résident de Nha-Trang, et le docteur Yersin.

Mme Rousseau (rien du Gouverneur) est la veuve d'un consul général; elle s'est vouée à son fils qu'elle accompagne depuis dix ans dans ses déplacements indochinois. Vieille femme exquise, comme les vieilles femmes savent l'être quand elles s'y mettent; atteinte depuis un an de paralysie partielle, elle a conservé sa sérénité, sa gaîté même; tout le protectorat la connaît, car elle est la Providence de tous ceux qui ont vécu dans son rayon. Providence matérielle, providence morale; très haute intellectuellement, de bon conseil toujours prêt, secourable à toutes les défaillances. Aussi, de ces jeunes hommes, fonctionnaires, médecins, qui entourent son fils, est-elle adorée. Et la Résidence sous ses doigts a pris le charme exquis que vous connaissez, du home chaud à l'œil et au cœur. Le site y aide, car Nha-Trang est un paradis, de végétation tropicale et de climat tempéré, au fond de sa crique, abrité par des falaises orientées comme exprès contre toute violence de mer ou de chaleur, et le Résident Rousseau peut se vanter d'être un heureux fils.

Nous avons réellement passé une matinée rare chez cette vieille dame distinguée, si bonne à regarder dans son fauteuil, près de la large fenêtre ouverte sur les palmiers, sur les fleurs, sur la mer, si bonne à entendre parlant de l'œuvre locale qu'elle connaît, aime et suit, parlant de *ses* jeunes hommes qu'elle confesse et encourage.

Elle était encore toute bouleversée de la mort de ce malheureux Montagne, le chancelier, que vous aurez sue par les journaux, et qui, voici un mois, fut à 6 heures du soir, à quelques kilomètres d'ici, renversé de cheval et déchiré par le tigre.

Et puis il y a le docteur Yersin. Élève de Pasteur et du docteur Roux, ce jeune médecin de la Marine (il n'a pas 30 ans) s'est voué à la science microbienne et à la recherche spéciale des vaccins extrême-orientaux avec la foi, la volonté, la passion des « grands musiciens ». Comme tous ceux qui surgissent, il a trouvé d'abord des montagnes d'obstacles, de doutes et de formalismes. Comme tous ceux qui croient et veulent, les Bernard Palissy et les Napoléon, il les a vaincus, les vainc ou les vaincra. Il s'est attelé d'abord aux deux grands fléaux qui ravagent bêtes et gens de l'Asie : peste bovine et peste humaine dite bubonique.

Il s'est installé à Nha-Trang, dont le laboratoire pastorien va peut-être bien devenir historique, parce que Nha-Trang est isolé, d'où faculté d'expérimenter sans risque de contaminer une ville de 100 000 âmes et d'en soulever les hostilités routinières, parce qu'il y fait sain, parce que la vie et les matériaux y coûtent peu, parce que c'est à quelques heures de Saïgon, des grands bateaux, des communications avec la Chine, avec l'Inde, avec tous les bouillons de culture pestilentielle.

Il a commencé sans ressources naturellement, s'est tout de même procuré 20 chevaux à 15 piastres l'un, comme bêtes à vaccin, s'est associé un vétérinaire, M. Pezas, qu'il a dressé et enflammé ; il y a 4 mois, à Hanoï, nous avons eu toutes les peines du monde à empêcher l'artillerie de le lui arracher pour *assurer* (!) le service des 4 mulets pelés de la batterie de Dap-Cau. Et le voilà parti. Et ce sont des heures de réconfort qu'on passe dans cet établissement, encore si rudimentaire, avec ce jeune savant sans besoins personnels, uniquement possédé par son œuvre.

Il était déjà assuré du vaccin de la peste bovine ; il croyait bien tenir celui de la peste humaine ; or, le dernier courrier vient de porter en France la nouvelle du triomphe qu'il vient de remporter à Canton et Amoy et qui consacre cette grande découverte.

Son sérum provient du sang de chevaux immunisés au

moyen d'injections de cultures de peste, répétées et espacées à doses progressives qui n'immunisent l'animal qu'au bout de plusieurs mois.

Il avait fait à Paris, l'an passé, une première expérience avec une jument et essayé le vaccin sur des souris : 1° des souris inoculées avec une goutte de sérum, puis, 12 heures après, avec le microbe de la peste, étaient restées indemnes; 2° des souris à qui avait été inoculé le microbe de la peste, qui les tue en deux jours, avaient été injectées douze heures après le microbe et sauvées.

Ayant encore fort peu de sérum de Nha-Trang, il reçut de l'Institut Pasteur 80 flacons de sérum de la jument de l'an passé et partit pour Hong-Kong, le 10 juin dernier.

A Canton, l'épidémie avait presque disparu; et il n'y eût rien pu faire, si un jeune Chinois de 18 ans, séminariste à la mission française, n'avait été subitement atteint, le 26 juin à 10 heures du matin, de tous les symptômes : fièvre, anéantissement, maux de tête et formation d'un bubon à l'aine. A 5 heures, Yersin l'inocule et répète deux fois, à 9 heures et à minuit, avec 30 cm^3 de sérum; le lendemain même, le Chinois se relève guéri. Yersin repart le lendemain, laissant à Monseigneur Chause quelques flacons de sérum et une seringue, grâce auxquels l'Évêque guérit deux nouveaux cas; enthousiasmé, il lui fait écrire par notre consul : j'ai vu la lettre.

De là Yersin va à Amoy, grand port chinois de 300 000 habitants, en face de Formose, où la peste sévit violemment. Un hôpital chinois, desservi par des médecins chinois, mais visité souvent par un médecin anglais (noter que la colonie européenne, Anglais, Allemands, Américains, ne compte pas un Français). Yersin s'y installe et sauve 23 cas de peste en 10 jours.

Six pris au premier jour étaient guéris en 24 heures sans suppuration du bubon, avec injection de 20 à 30 cm^3 de sérum.

Six pris au second jour, guéris en 4 ou 5 jours, sans suppuration, avec 30 à 50 cm^3 de sérum.

Quatre pris au 3e jour, guéris de même avec 2 cas de suppuration.

Trois pris au 4e jour, guéris en 5 ou 6 jours avec ou sans suppuration.

Quatre pris au 5e jour, qui est le jour habituel de la mort : 2 déjà désespérés sont morts, 2 ont guéri.

Donc, 23 cas à Amoy, trois à Canton, soit 26 cas dont 24 sont guéris ; donc, la mortalité de la peste étant de 80 pour 100, si l'on ne tient pas compte de l'état désespéré des décédés, la mortalité a été réduite à 10 pour 100.

Yersin ne s'est arrêté que faute de sérum ; revenu à Nha-Trang, les demandes l'y assaillent.

Il veut donc, en 1897, disposer d'un minimum de 100 000 flacons ; or, un cheval lui en fournissant annuellement 1000, c'est 100 chevaux qu'il lui faut. Il en a par conséquent 85 à acheter, soit, à 15 piastres l'un, 1275 piastres, près de 4000 francs ; — construire l'installation nécessaire, agrandir son laboratoire et entretenir un second vétérinaire. Tout ça, ce n'est pas beaucoup d'argent ; et si le maigre budget du Protectorat n'y peut pourvoir entièrement, je pense qu'il y aura bien quelque Osiris ou quelque Furtado-Heine pour venir à la rescousse. Et là-dessus, allez vous renseigner à l'Institut Pasteur, — et marchez.

Naturellement il rencontre en route, comme par hasard, d'autres vaccins.

CHAPITRE IX

A SAÏGON — AU CAMBODGE
RETOUR AU TONKIN — MORT DE M. ROUSSEAU
DÉPART POUR MADAGASCAR

Septembre 1896 — Janvier 1897.

Saïgon, 6 septembre.

A MA SOEUR.

Ici depuis quatre jours, installé dans une aile du superbe palais; appartement complet, confortable, raffiné; j'aimerais mieux la paillote de commandant du Cercle de Ha-Giang. Enfin!

Trouvé ici Gallieni bis sous la figure du colonel Pennequin, arrivé de France depuis deux jours, et que le Gouverneur avait prié de l'attendre avant de remonter au Tonkin.

C'est lui qui, le premier, a fixé et formulé les principes de la pacification par l'organisation, basés sur une étude approfondie des races et sous-races qui se partagent le Haut-Tonkin, de leurs traditions et de leurs mœurs. Gallieni les a suivis et développés. Il est le « monsieur » du Tonkin Nord-Ouest, comme Gallieni du Nord-Est; et, de la Rivière Noire au Fleuve Rouge, qui a dit le « colonel Pen »[1] a tout dit.

Comme c'est justement la partie à pacifier encore, la vraie combinaison est de lui donner le commandement supérieur des 3e et 4e territoires; ne pas le faire serait perdre de gaieté de cœur la plus jolie occasion d'en finir. Seulement ça va cham-

1. Chinois et Annamites ne nous désignent jamais que par la première syllabe de notre nom; à Bao-Lac, j'étais le commandant Ly (fleur de prunier).

barder tous les petits projets de reconstitution des brigades, chers à l'État-Major.

Bref, en attendant l'arrivée et la décision du général en chef, le colonel Pennequin va diriger l'abornement de la frontière du Yunnan, et nul, certes, n'en tirera plus de résultats que lui.

Quatre jours durant, je viens de *boire* ses entretiens, ses larges vues sur l'organisation et l'avenir du Haut-Tonkin, les débouchés en Chine du Fleuve Rouge et de la Rivière Claire, tout ce dont j'ai vécu depuis deux ans, l'œuvre à laquelle j'aurais rêvé de m'atteler et d'attacher mon nom.

Mais, pour cela, il faudrait être lieutenant-colonel, et encore avec la carte blanche, — et cela fait bien des affaires ; et la hiérarchie est une belle chose, et l'odieux est de ne pas pouvoir tout simplement être le *Chef*, quand on voit clairement ce qu'il y a à faire et qu'on sait qu'on le ferait.

Saïgon, 20 septembre.

Au commandant de Margerie.

Vie d'un peu trop d'apparat pour mon goût. La rareté et la brièveté des séjours des Gouverneurs dans cette ville qui, pour avoir été pendant vingt ans la capitale de notre seule possession en Extrême-Orient, s'en regarde encore comme la Métropole, obligent les Gouverneurs à y tenir grand état et à y multiplier les réceptions officielles. Le cadre y prête d'ailleurs. Le Palais est vraiment un palais, ordonné pour les réceptions et les fêtes, et le parc est une féerie. Très indépendant dans l'aile que j'occupe, j'en jouis à pleins poumons. De la table où j'écris, j'ai devant les yeux la joie de cette végétation magique, et je n'ai qu'à ouvrir la porte vitrée et à descendre quelques marches pour me promener en plein rêve.

Le revers de cette vie officielle, c'est la perte de temps continue, les heures coupées, hachées, la difficulté de s'atteler à une besogne.

L'avantage, c'est le contact avec tous les gens intéressants passant par Saïgon, un des grands carrefours des mers d'Extrême-Orient où s'arrête tout ce qui vient d'Amérique, du

Japon, de Chine, ou des Philippines, de l'Inde, du Siam, et enfin de France, marins, explorateurs, diplomates, missionnaires. La table du Gouverneur, très accueillante et très ouverte, est un kaléidoscope journellement renouvelé.

Parmi tous ces hôtes, nous avons en ce moment à demeure notre Ministre au Siam, M. Defrance, sa femme et sa fille, ménage charmant, avec qui je me suis rapidement et très sérieusement lié.

Defrance est venu ici, non seulement saluer le gouverneur, mais surtout mettre sur pied les nombreuses affaires communes que nous avons avec le Siam, qui est la question brûlante d'Extrême-Orient.

Nous y sommes en plein, M. Rousseau en voit tout l'intérêt et la suit passionnément; il y a trois ans, ce Siam était dans nos mains, y tombait comme un fruit mûr, et voici que, peu à peu, il nous glisse dans les doigts; et nous maudissons cette malencontreuse aventure de Madagascar, qui vient en détourner nos pensées, nos efforts et nos ressources.

Mais cette question du Siam tient ici une telle place dans nos préoccupations qu'il vaut mieux que je vous la donne, pour une fois, dans son ensemble, telle du moins que nous la voyons, et la voici[1] :

Conserver le Tonkin sans développer toutes les conséquences de son occupation, c'est, comme nous en sommes coutumiers, gaspiller des hommes et de l'argent.

Or, quelle a été l'idée initiale de ceux qui nous ont amenés ici, des Garnier, puis des Dupuis, celle de Jules Ferry, le plus grand voyant colonial que nous ayons eu aux affaires depuis 30 ans? Y faire simplement un établissement de peuplement, une colonie d'exportation, une Martinique ou une Réunion de plus?

Non. Leur objectif essentiel, c'était la pénétration commer-

1. Cette question du Siam ne se pose plus aujourd'hui. Mais, il y a vingt-cinq ans, elle était au premier plan, et, trois ans plus tôt, il s'en était fallu de bien peu qu'elle fût résolue à notre profit.— (1919.)

ciale de la Chine par le Sud, la possession des voies d'accès du Yunnan, le Fleuve Rouge et le Mékong. Notre raison d'être ici, dans la politique générale du monde, c'est d'y être aux avant-postes dans le grand conflit de dislocation et de civilisation qui est suspendu sur l'Extrême-Orient. Déjà voici que le Protectorat de Formose, saisi par Courbet, nous a échappé. Tout autour de nous les Anglais sont à l'affût. Le récent incident de Muong-Sing est révélateur. Non pas tant à cause de la valeur propre, comme voie de navigation, du haut Mékong lui-même, sur lequel les Anglais eussent ainsi pris pied; la voie fluviale de pénétration du Yunnan, c'est le Fleuve Rouge, seul navigable; le haut Mékong, d'une navigabilité problématique, n'est pas la voie de pénétration commerciale pratique; mais ce qui faisait la gravité de cette marche anglaise, à notre rencontre jusqu'au haut Mékong, c'est qu'elle investissait ainsi le Siam par le Nord. C'eût été, si nous l'avions toléré, l'abandon d'une situation qui n'est déjà que trop compromise; c'eût été le prodrome de la solution à notre détriment d'une question qui prime tout, pour qui se rend compte du rôle qui nous est dévolu en Extrême-Orient, la *question du Siam*.

Prenez une carte; voyez-y la disposition de nos possessions Indochinoises : un bloc au Nord, le Tonkin, un autre au Sud, la Cochinchine et le Cambodge, reliés l'un à l'autre par le mince ruban de l'Annam resserré entre les montagnes et la côte. On compare souvent cette figure à celle d'une besace dont les deux lourdes charges sont réunies par un fragile bambou. C'est ce bambou qu'il importe, n'est-ce pas, de renforcer pour qu'il ne se rompe pas. Or, ce qui est adossé à ce mince ruban, c'est le Siam, pénétrant ainsi comme un coin entre les deux parties principales de nos possessions. L'accident a déjà failli se produire, puisque le Siam avait poussé ses postes voici six ans, jusqu'à 25 lieues de Hué. Depuis, du moins, nous avons remis les choses au point en nous établissant jusqu'au Mékong, et nous assurant toute la rive gauche par l'occupation des états Laotiens. Mais le ruban reste toujours

fragile, d'autant plus que le Siam n'est pas seul, et que ce qui est derrière lui, vous le savez bien, c'est l'éternel rival colonial : l'Anglais.

Déjà donc, il y a une raison locale, celle de la sécurité de nos possessions actuelles Indochinoises, pour que nous soyons les maîtres *au Siam* (je ne dis pas les maîtres *du* Siam, je ne suis pas annexionniste), mais pour qu'il n'y ait pas là d'autre maître que nous.

Il y a une autre raison encore, c'est que dès lors que nous avons reconnu la nécessité économique de reconstituer un empire colonial et de refaire dans la *Péninsule Indochinoise* le domaine que nous avions perdu au siècle dernier dans la *Péninsule Indienne*, il serait élémentaire de se rendre compte que le morceau le plus riche de cette péninsule est le Siam, que c'est par lui surtout qu'elle vaut, que c'est là qu'est pour nous le Protectorat logique et fructueux à établir. Ce qui doit nous épargner toute sensiblerie à l'égard de l'indépendance de cet état, c'est que si ce n'est pas notre influence qui y prédomine d'une façon ou d'une autre pour nous y assurer la prépondérance économique, c'en sera une autre ; et on la connaît bien. Ce fruit mûr va tomber dans les mains de quelqu'un, et il faut que ce quelqu'un soit nous.

C'était là, puisque nous avons commencé à travailler ici, ce qu'il fallait régler avant toute chose, avant Madagascar où nous sommes empêtrés dans une affaire qui n'a pas l'air de trop bien tourner; ici, du moins, la partie était entamée et presque gagnée; chaque jour nous y fait perdre le bénéfice de la situation acquise, et l'esprit qui paraît animer le nouveau Cabinet anglais[1] va bien en compliquer la solution. Nous commençons ici une seconde édition de l'Égypte : chacun le sent et en gémit.

Il y a dès aujourd'hui, au Siam, un budget de 25 millions de recettes, si je suis bien renseigné. Ces ressources, ajoutées à celles que rendent déjà le Cambodge et la Cochinchine, forme-

1. Avènement du Cabinet Salisbury-Chamberlain.

raient un bloc qui procurerait à un protectorat rationnellement et économiquement organisé, tel que celui de la Tunisie, le moyen de donner le coup de baguette créateur à la Péninsule Indochinoise où nos possessions se débattent jusqu'ici dans une situation financière des plus précaires[1].

C'est pourquoi, nous tous ici qui travaillons à la plus grande France d'Extrême-Orient, nous nous sommes sentis atteints au cœur par la convention du 15 janvier dernier. Elle vous a probablement laissés froids, parce que, hélas! vous ne savez pas la géographie, et parce que vous êtes beaucoup trop occupés de vos querelles intérieures pour vous rendre compte que c'est désormais sur les mers que se joueront les destinées des nations. Cette convention, sous prétexte de régler les points restés, fort heureusement d'ailleurs, en suspens depuis le traité de 1893, a donné à la question une orientation déplorable. Ne parlons d'abord que du point de vue territorial. Elle partage le Siam en trois zones :

1° Le bassin du Ménam ou Siam proprement dit, où se trouvent la capitale, Bangkok, les populations, les terres riches, les ressources.

2° La région Nord et Est limitrophe du Mékong, anciennes provinces Cambodgiennes, états Laotiens, occupés à des époques diverses par le Siam dont l'autorité y est des plus contestées, surtout dans les provinces d'Angkor et Battambang enlevées il y a 50 ans au Cambodge, notre protégé, qui les revendique toujours.

3° La presqu'île Malaise, également peuplée de petits États feudataires qui ne reconnaissent que très nominalement l'autorité siamoise.

Par la convention du 15 janvier, nous garantissons la neutralité de la première zone, l'Angleterre et la France s'engageant également à n'y pas intervenir.

1. Écrit en 1895, avant l'accentuation actuelle de la prospérité financière de l'Indochine.



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

La seconde est reconnue zone d'influence française.

La troisième, zone d'influence anglaise.

Je vous donne les choses en gros, schématiquement, sans m'arrêter aux détails.

Je reviendrai sur la question des deux premières zones; mais tout d'abord, ce qui nous semble ici une des clauses les plus graves, c'est précisément celle qui vous paraît probablement la plus anodine, l'attribution de la péninsule Malaise à l'influence anglaise. Vous vous demandez, n'est-ce pas, pourquoi se mettre martel en tête au sujet de cette mince langue de terre que l'Angleterre, se prolongeant de proche en proche, au Sud de la Birmanie, a déjà si sérieusement écornée? Mais c'est qu'au milieu de cette langue de terre il y a l'isthme de Krah, et que ce nom, qui vous laisse indifférent, sonne à nos oreilles du même son que Suez ou Panama.

Le monde comprend quatre ou cinq grands bassins maritimes où se jouera son avenir. La Méditerranée, dont il est superflu de dire que l'importance politique dépasse de beaucoup la surface, l'Atlantique, le Pacifique, la Mer de Chine, l'Océan Indien.

Ces vastes théâtres d'opérations des luttes économiques de demain, et peut-être des guerres vitales qu'il faudra livrer pour la possession des marchés, — puisque désormais l'empire est sur les mers, — ces théâtres d'opérations, dis-je, sont séparés par des cloisons dont la nature s'est chargée de percer les unes, et l'homme, les autres. Avec sa prodigieuse clairvoyance, une puissance, toujours la même, met peu à peu la main sur les portes à mesure qu'elles s'ouvrent; elle tient les deux clés de la Méditerranée : Gibraltar et Suez. A la grande rigueur, nous pouvons les tourner par le Cap avec notre dépôt de charbon de Dakar et bientôt, probablement, de Madagascar, mais c'est pour la retrouver montant la garde à la porte qui mène de l'Océan Indien à la Mer de Chine, au détroit de Malacca qu'elle tient par Singapour. Ici plus moyen de tourner; au Sud, c'est le dédale des îles océaniennes où la grande naviga-

tion est impossible, ou bien alors c'est jusqu'au Sud de l'Australie qu'il faudrait passer, pourquoi pas jusqu'au pôle? Et pourtant nous avons notre station navale de Cochinchine, les Russes ont leur Vladivostock. Les deux nations auront demain peut-être les plus grands intérêts à débattre dans les mers de Chine. Comment y aller, si la porte est fermée? Par bonheur, si le détroit de Malacca est aux Anglais, l'isthme de Krah n'était hier à personne; ne présentant, à beaucoup près, aucune des difficultés de Panama, notablement moins large et moins élevé, c'était, de l'avis des ingénieurs, un jeu d'enfant de le percer avec les moyens modernes; et je crois même qu'à l'instigation de Jules Ferry une commission d'études avait été créée.

Voilà le point sur lequel non seulement la France et la Russie, mais le monde entier, n'eussent dû à aucun prix laisser l'Angleterre mettre la main; et l'on se demande par quelle aberration, quand il restait cette dernière chance de tenir ouverte une des quatre ou cinq grandes portes du monde, on l'a laissé échapper.

Si nous n'établissons pas notre Protectorat sur le Siam, et avec lui sur la partie de la Péninsule Malaise non encore anglicisée, c'est-à-dire l'isthme de Krah (ce qui n'eût été d'ailleurs, en raison de nos intérêts prépondérants en Indochine, qu'une juste balance de l'avantage qu'offre aux Anglais la possession du détroit de Malacca), du moins fallait-il à tout prix que cette presqu'île restât neutre, accessible à tous, et que l'Anglais ne pût élever cette nouvelle cloison étanche entre deux des principaux bassins du globe.

Grâce au Ciel, la convention du 15 janvier est pleine de clauses dont la violation par les autres nous permettra peut-être de la reviser, si nous savons saisir l'occasion au moment opportun. Elle est pleine du reste de bien d'autres choses encore; nous y reviendrons un de ces jours.

Hanoï, 10 janvier.

Au commandant de Margerie.

Le Gouverneur général, M. Rousseau, est mort le 10 décembre. Sa malheureuse famille est en route pour la France avec son cercueil.

Je m'embarque dans huit jours pour Madagascar, appelé par le général Gallieni. Parmi de tels bouleversements, vous comprendrez que mes lettres soient restées en plan.

Je vais, néanmoins, essayer de renouer le fil; je vois dans mon agenda que ma dernière lettre date de Saïgon, 20 septembre, et que je vous y parlais du Siam. Dans ces quatre mois de voyage, de bousculade, puis d'angoisses et de douleur, et enfin de liquidation, je n'ai pas eu le temps de prendre une note pour moi et je ne puis que faire appel à mes souvenirs. Je vous résumerai donc brièvement.

Nous avons achevé le mois de septembre à Saïgon. Nous y avons vu passer le général Dodds, rentrant en France, et le général Bichot, en arrivant. Avec lui j'étais en famille; je me trouvais donc être le lien naturel pour établir l'accord le plus complet et le plus intime entre le Gouverneur et lui au sujet de la politique et du programme à suivre pour assurer la continuité de l'œuvre si bien commencée par le général Duchemin et Gallieni. Du reste, le Gouverneur connaissait depuis longtemps le général Bichot, est en pleine confiance avec lui; et cette mise au courant a été aussi facile qu'agréable; le général Bichot a d'ailleurs déjà commandé au Tonkin, le connaît bien, et a pris un intérêt immédiat au développement que ces dernières années y ont apporté. Il avait terminé son dernier séjour dans les conditions les plus pénibles de conflits entre l'autorité militaire et l'autorité civile, de mise à l'écart de l'élément militaire, de passivité imposée et déplorable vis-à-vis

de la piraterie. Il trouvait une situation changée du tout au tout, les affaires engagées sur tous les points dans la voie des grandes réalisations, un Gouverneur animé de l'esprit le plus bienveillant à l'égard du Corps d'occupation; il y avait là tous les éléments pour se mettre de plein cœur à la besogne, et il s'y est mis.

AU CAMBODGE

En octobre, nous sommes partis pour le Cambodge; voyage de pur agrément et d'apparat, mais d'un programme officiel à n'y fourrer ni une aiguille ni une lettre.

Séjour à Pnom-Penh, où j'ai retrouvé Vernéville comme Résident supérieur, ayant comme second son beau-frère, mon vieil ami Olivier de Calan.

Réceptions chez ce vieux fantoche de Norodom, une cour des Bouffes devenue, avec leur manie d'européanisation, aussi simiesque que la Cour de Hué est restée traditionnelle et originale.

Trois notes surtout m'en sont restées fixées dans le souvenir et sur la rétine, tranchant sur la banalité du reste : les danses, la fête des eaux, le « Pape des Bonzes ».

Les danses. Une vision d'Angkor; — une à une, elles s'avancent, les apsaras hiératiques sorties du bas-relief, dans le costume, avec le sourire, les attitudes, que le sculpteur a fixés, voici vingt siècles. Et lorsqu'on revient, comme nous le faisions, du merveilleux Angkor, on reçoit un coup, à voir, d'une estrade lointaine et obscure, s'avancer dans la lumière, sous leurs casques d'or, les bras ouverts, les genoux ployés, les apsaras sacrées qui, là-bas, dans le granit, tout autour du temple, font cortège à Brahma.

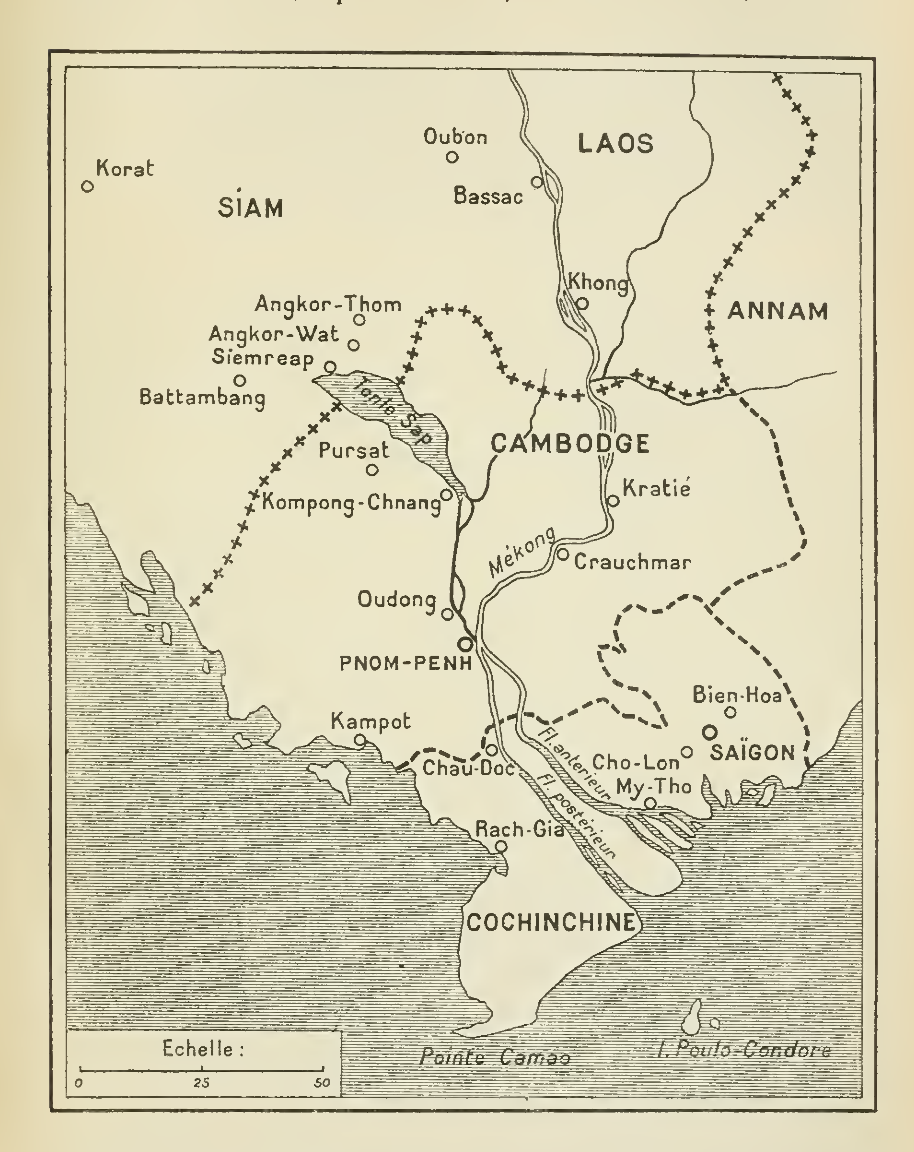


KOMPONG-CHNANG, SUR LE MÉ-KONG.

14 octobre 1896.

Lyautey. — Lettres, II, p. 100.

La fête des eaux. D'avril à octobre, le fleuve sacré, le Tonlé-Sap, coule au Nord dans les grands lacs du Siam; d'octobre à avril, après la crue, il coule au Sud, dans le



Mékong. Il est entendu que c'est le Roi seul qui autorise ce changement de courant, et que ce n'est qu'à son geste sacré que la nature se permet cette dérogation à ses lois. *Et c'est la*

fête des eaux. La jonque royale, où nous sommes, parmi les dorures, le champagne et les fleurs. A son flanc, une jonque couverte et close : les femmes du Roi; — la gondole en forme de dragon du « Ministre de la Marine » et enfin tout le peuple des grandes pirogues à 20 rameurs couvrant le fleuve. Grouillement, chocs, cris, pétards, courses tout le jour; la nuit venue, le Mékong se couvre de grands animaux lumineux, les dragons, les crocodiles, les éléphants, et c'est très bien.

Le « Pape des Bonzes ». Le chef de toute la hiérarchie du Cambodge, resté aussi religieux que l'Annam est indifférent. Il réside dans une grande bonzerie au pied du Pnomh, le monticule sacré. Longue séance d'une conversation théologique, presque précise, — j'en ai gardé des notes spéciales dont je te fais grâce aujourd'hui, — mais surtout, inoubliable souvenir de l'office de nuit dans la pagode de la bonzerie. Relis dans le P. Huc la lamaserie de Kounboun, et tu comprendras l'émotion intense, née de ces rites semblables, de ces chants semblables, et le monde de problèmes historiques qu'agite l'esprit à cette évocation de la Grande Chartreuse. Après trois mois, je le vois encore, le vieux prêtre entonnant, si grave, l'antienne de chaque psaume, les bras ouverts devant le maître-autel, presque catholique, tout illuminé; les petits bonzes versent l'encens et renouvellent les cierges, — et je l'entends encore, le chant lent des 300 bonzes, le même chant vraiment que celui jadis entendu à la Grande Chartreuse, alterné des mêmes silences, des mêmes prosternations, coupé de ces mêmes petites toux sèches de vieux moines, tu les entends d'ici, de ces mêmes soupirs d'oraisons mentales. Combien d'heures de nuit y ai-je passées? Je me souviens seulement que c'était pendant un bal de la Résidence, que j'avais totalement oublié les femmes de colons et de fonctionnaires, les corvées du buffet, et que je suis rentré juste à temps pour voir partir cette vieille momie de Norodom avec ses mollets de soie noire,

BONZERIE FLOTTANTE DE KOMPONG-PRACHNANG.

13 octobre 1896.

son frac rigide de broderies, son épée de nacre et de diamants, son petit cri rauque de gâteux sur la fin, suivi de sa fameuse boîte à cigares, bloc de joyaux sans prix aussi serrés et aussi gros que les coquillages de ces coffrets qu'on vend dans les ports.

Le lendemain, le « pape des bonzes » m'a envoyé dans un vieux coffret laqué une lettre en « pali » pleine de vœux fleuris et de sympathies mystiques.

En chasse, dans le Haut-Cambodge.

Puis, ce furent quatre jours de chasse dans le Haut-Cambodge : je pense que tu es fixé sur le plaisir spécial que j'ai pu trouver à manquer beaucoup de paons, beaucoup de cerfs, beaucoup de sangliers (pour être exact j'ai pourtant un cerf à mon actif); mais, dame! il y avait le cadre.

Le cadre, c'est Kompong-Chnang, la ville flottante, où 500 maisons, non pas sur pilotis, mais sur radeaux, varient à l'infini l'alignement des rues, leur largeur, leur nombre, selon la crue, selon le caprice, autour de la pagode centrale, seule construite sur un sol ferme. J'y suis venu la nuit, par la pleine lune, et je m'y suis saoulé de rêve. Je m'y vois encore; j'ai amarré ma barque à une maison où jouaient des musiciens chinois; je suis resté longtemps à faire ma partie dans un jeu de bacquang, la roulette de l'Extrême-Orient, pour échouer enfin dans l'île de la vieille pagode. Tout lamé d'or, son triple toit étagé à la façon siamoise étincelait sur la ville obscure; et seul, à l'angle d'une terrasse, les bras allongés sur les genoux, tel qu'un sphinx, un tout jeune bonze psalmodiait le ramayâna.

Le cadre, c'est Kompong-Prachnang, la bonzerie flottante où chaque soir, la battue finie, nous venions retrouver nos chaloupes amarrées et nous endormir au son de l'office de nuit.

Le cadre, c'est l'armée nue des mille rabatteurs aux torses de bronze, les mandarins cambodgiens; c'est le doux orchestre flottant qui, chaque soir, à l'heure du souper, approchait de la chaloupe du Gouverneur.

Le cadre, ce sont les éléphants de l'écurie royale, nous menant d'un mamelon à l'autre, avec leurs palanquins en dôme, mais aussi avec leurs larges oscillations qui rompent les reins et soulèvent le cœur.

Le cadre, c'était l'excellente famille du Gouverneur général. Le Gouverneur d'abord, se détendant comme un collégien en vacances, loin du courrier, des télégrammes jaunes et des journaux hostiles; son fils, mon ami Emmanuel; entr'acte de vie de famille, loin des affaires, dont tous jouissaient si pleinement, six semaines, hélas! à peine avant la catastrophe finale.

Angkor.

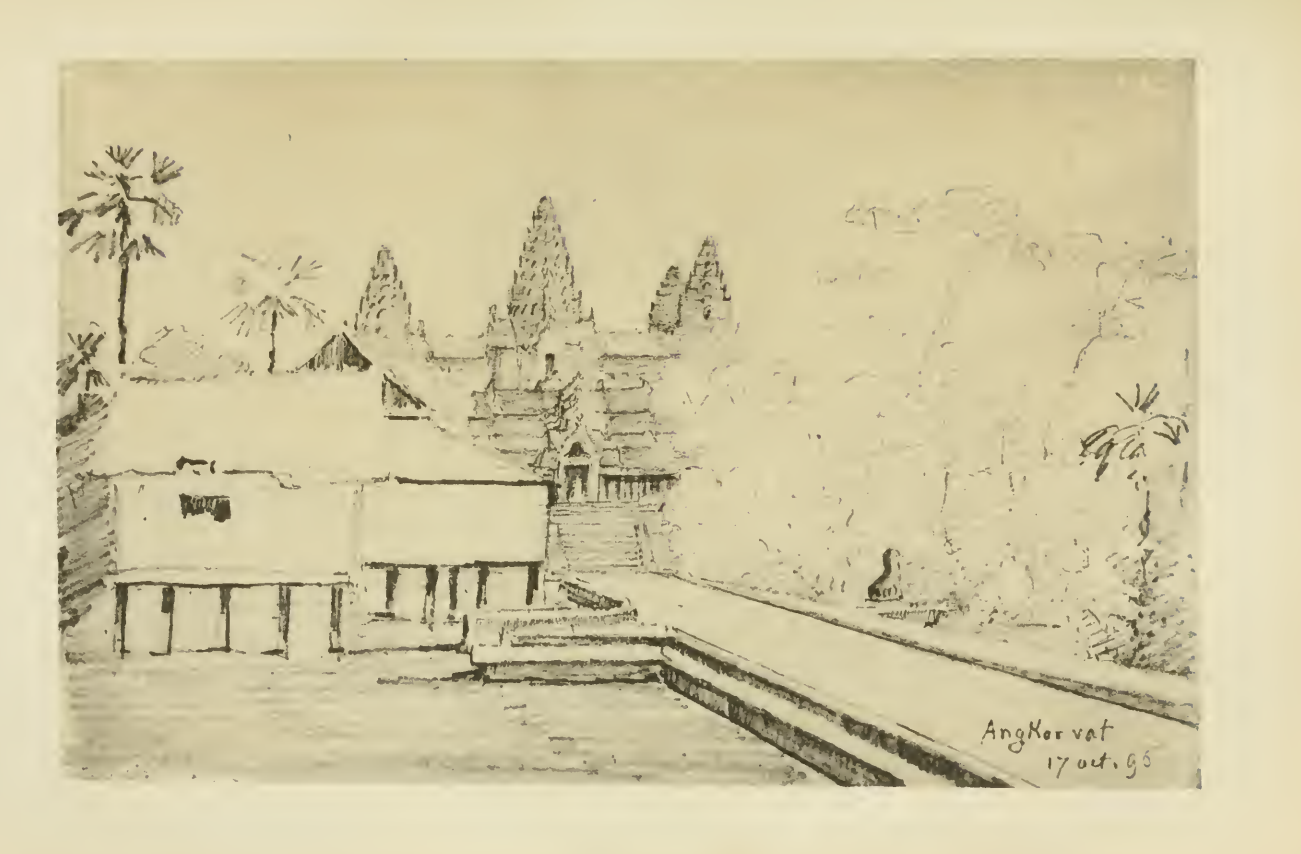
Ensuite ç'a été l'incomparable vision d'Angkor.

Rassure-toi; je ne t'en infligerai pas la description. Nous la causerons sur les photographies et les croquis, au retour, sous la lampe, avec tes fils.

Aujourd'hui je me demande si je ne l'ai pas rêvée, cette merveille de l'Extrême-Orient, cette Persépolis des Kmers, ce témoin préhistorique d'une civilisation qui n'a encore livré ni son nom, ni son secret. Et comme elle défend son mystère, derrière sa double ceinture de forêts et de lacs!

Elle n'est abordable que quatre mois par an, quand les eaux sont venues. Et quels accès!

Le bateau a mouillé le soir au Nord du Lac de Tonlé-Sap. Par un, par deux au plus, on s'est étendu dans les pirogues plates; et toute la nuit ce fut, à travers la forêt inondée, une navigation vraiment fantastique. On flotte d'abord au niveau des cimes les plus hautes, — elles émergent comme des bouées, — puis, peu à peu, le sol s'élève, la forêt sort des eaux; il semble qu'elle monte comme un décor. Superflu de dire que la lune inonde cette féerie; pas de voyage possible sans son secours, — et la pirogue glisse entre les grandes branches, — les arbres montent encore, voici les troncs, maintenant le chemin coule en plein sous-bois. Sur pilotis, les premières



ANGKOR-VAT.

17 octobre 1896.

Lyautey. — Lettres, II, p. 104.

maisons piquent leur fanal. La rive approche ; voici l'aube, la forêt s'ouvre : sortant des arbres, les pignons cornus de la pagode de Siem-Reap annoncent la terre ferme, les pirogues accostent. C'est le tour des charrettes à buffles. Deux heures de cahots sous la forêt ; la clairière ; deux grands lions de granit assis au seuil d'une terrasse, un pont, une grande voie dallée et, au fond, la merveille apparaît avec ses dix-sept tours étagées. C'est Angkor-Vat.

Ah! que j'aurais voulu y être seul et libre, y passer des semaines, ou au moins des jours! Mais, comme dans tout voyage officiel, le temps était mesuré au chronomètre ; c'est en courant, parmi des compagnons dont les uns étaient empoignés, mais dont les autres ne comprenaient pas, qu'il a fallu gâcher cette impression unique. J'en ai, par bonheur, d'admirables photographies sur lesquelles je la revis.

Malgré l'amoncellement et la richesse des détails, une grande harmonie se dégage, parce que les lignes et les proportions sont incomparables ; comme dans les monuments grecs, rien n'est colossal, et l'on n'en a pas moins la sensation du « très grand ». C'est l'eurythmie. Comme j'évoquais mes chers souvenirs de l'Hellade, on s'est récrié. Mais après le jour, alors que tous les détails de l'ornementation s'estompaient dans l'ombre, j'ai mené les compagnons de choix sur la terrasse du Temple ; et ils ont compris. J'y ai passé la nuit parmi les psalmodies des bonzes et les croassements des crapauds-buffles ; les silhouettes des péristyles, réduites à leurs contours, prenaient l'aspect des pronaos attiques, et du haut du grand escalier, par delà la dernière enceinte, la forêt moutonnait sous la lune avec des vagues de palmes. Un vieux bonze, que son manteau drapait comme une toge, est venu m'apporter la lueur vacillante d'une lampe de terre qui aurait pu sortir d'une fouille de Tanagra, pendant que je faisais un croquis que je vous envoie.

Le lendemain, Angkor-Thom.

Demande à ma sœur mes deux ou trois croquis. Si informes qu'ils soient, ils évoqueront peut-être un peu cette ville de palais endormis dans la forêt. C'est fou, ahurissant. La végétation — et quelle végétation! — a tout envahi; mais le granit est le plus fort, et c'est des fenêtres béantes des plus hauts étages que jaillissent les grands arbres entre les bas-reliefs intacts, entre les apsaras souriantes aux seins dressés et les sept têtes en éventail du serpent sacré. J'ai prié qu'on m'oubliât; et c'est toute une journée que j'ai passée seul dans le prestigieux Baïon, en tête à tête avec les Brahmas quadrifaces, gigantesques et souriants, auxquels les grandes lianes et les arbres tordus font des chevelures fantastiques.

Retour au Tonkin.

Puis en novembre le retour au Tonkin, le coup de feu de la reprise générale du travail, la mise en train de chaque hiver, le coup de barre donné par le général Bichot aux territoires militaires dans le sens le plus largement colonial, la rentrée en scène du colonel Pennequin sur le haut Fleuve Rouge, l'inauguration au Nord-Ouest du Tonkin par ce colonial de génie des méthodes qui ont fait leurs preuves avec Gallieni au Nord-Est, la rédaction des instructions, la préparation des mesures destinées à faire toucher cet hiver tous les bénéfices du gros effort de l'an passé, — bénéfices que les fluctuations du commandement, les flottements de direction de cet été, avaient jusqu'ici laissés un peu incertains, mais que la cordiale et vigoureuse collaboration, en ces deux derniers mois, du Gouvernement général et de l'État-Major va rendre, je crois, définitifs.

Et puis tout à coup la maladie de M. Rousseau, lentement et sourdement usé par ce métier de chien où aucune amertume



ANGKOR-VAT, GALERIE DU BAS-RELIEF.

17 octobre 1896.

ne lui a été épargnée, terrassé tout à coup, résistant de toute la vigueur de 60 années de force et de santé accumulées.

Les alternatives d'espoir pendant lesquelles tombe la surprise de ma désignation pour Madagascar. Rien ne me l'a laissé soupçonner. Je savais le général Gallieni arrivé depuis septembre, ayant emmené de France l'équipe nécessaire, en pleine besogne, et je ne pouvais supposer qu'il eût besoin de moi. J'étais en pleins projets indochinois. L'énergie de M. Rousseau nous faisait illusion; nous espérions qu'il triompherait du mal dont il avait, à Saïgon, surmonté une première atteinte. Dans sa confiance, de plus en plus affectueuse, se rendant compte de ma soif de réalisations pratiques et de commandement effectif, il envisageait l'éventualité de me donner, dès que je serais au tableau pour lieutenant-colonel, la résidence supérieure du Haut-Laos; et je me laissais aller à ce rêve, y voyant déjà le point de départ d'une carrière de Gouverneur colonial me libérant enfin, pour toujours, de la monotone filière. C'est alors qu'arrive à l'improviste, le 16 novembre, du Ministre des Colonies, le télégramme suivant :

« Si voyez pas inconvénient, dirigez Madagascar commandant Lyautey demandé par Gallieni. »

Le Gouverneur répondait :

« Ai absolument besoin Lyautey jusque courant janvier pour solutions diverses questions militaires engagées. Gallieni peut-il réserver poste jusque-là? Lyautey rejoindrait alors directement Madagascar. »

Gallieni saisi répondait :

« Garderai poste Lyautey jusque mars. »

L'état de M. Rousseau s'aggravant de nouveau, je me faisais, d'ailleurs, un devoir d'ajourner tout départ.

Dans une des éclaircies de sa maladie, fin novembre, l'arrivée à Hanoï d'une mission de militaires japonais, dirigés par le chef d'État-Major général, l'illustre Kavakami. Ils sont

amenés par Pimodan, notre attaché militaire à Tokio, dont je suis charmé de refaire la connaissance.

Ils viennent étudier sur place notre organisation des territoires militaires, notre utilisation de la milice indigène, notre armement des populations, pour les appliquer à Formose, d'où ils arrivent, et qui les empoisonne. C'est moi qui suis le barnum ; et chaque soir, après les dîners officiels, ils achèvent la soirée dans mon « atelier » où, tout en soupesant les ivoires, en scrutant les craquelés, on étale les cartes, on conférencie; le lieutenant-colonel Mourata traduit et le petit commandant Akashi prend des notes. En prend-il, des notes! en couvre-t-il de haut en bas, des pages, de caractères qu'on est tout étonné de voir transposés de motifs de broderies et de décorations de porcelaines en renseignements d'État-Major !

La rechute du Gouverneur, sa mort le 10 décembre, entouré de nous tous, après les plus désolantes, les plus angoissantes journées. Nous avons eu là de hautes leçons : chez lui, qui a voulu travailler jusqu'au dernier souffle, signait encore des rapports la veille de sa mort et l'a vue venir sans une défaillance, domptant la souffrance pour sourire, consoler et s'éteindre dans nos bras, entrant dans la grande nuit comme dans le sommeil du soir; chez les siens, pour qui c'était, plus encore que le père, que l'époux, le chef, le patriarche, la raison de vivre, et dont la douleur sans fond était enveloppée de douceur et de sérénité. Quel lien s'est noué entre eux et moi, pendant ces heures où ils m'ont voulu à leurs côtés, comme un des leurs!

Puis ce fut la période funèbre si prolongée, après laquelle, après l'avoir veillé, gardé, accompagné en rade d'Haïphong à la coupée de son dernier bateau, on est obsédé des visions de cercueil, des cauchemars de chapelle ardente : et l'on revient pensant avec terreur à ce que sera le calvaire de cette famille subissant, six semaines durant, jusqu'à Marseille, jusqu'à Paris, le supplice de cet appareil funèbre.



ANGKOR-VAT SOUS LA LUNE.

18 octobre 1896.

A ce moment, mon pauvre vieux, je suis tombé d'éreintement : mes deux ans sans une heure de détente, la résultante du surmenage, des ennuis et des angoisses de ces trois derniers mois, ont fait masse, et je suis resté huit jours au lit, ne sachant pas si ça allait tourner bien ou mal. Je suis remonté sur la bête, mais pour le dernier coup de feu. Dieu soit loué! nous avons pu, grâce à la bonne volonté du Général en chef, du souvenir récent de M. Rousseau, des très nettes indications ministérielles, arracher au Gouverneur général intérimaire les derniers arrêtés, les dernières signatures indispensables pour donner une tournure à peu près définitive à l'œuvre de ces deux années dans la haute région, y consolider la pacification, y consacrer les résultats acquis, y jeter les bases d'une organisation routière, fiscale, douanière, qui laisse le terrain déblayé pour le nouveau Gouverneur[1] et assure la besogne de cette campagne d'hiver. Ouf! ce furent encore de sacrées batailles, des luttes pied à pied gagnées le matin, perdues le soir, regagnées le lendemain ; et j'en ai soupé pour longtemps de ces combats de paroles, de ces reprises de démonstration, de ces rages d'évidence non admises, de ces échafaudages de contre-objections. Enfin, c'est fini, bouclé, et que ceux qui s'étonnent de me voir quitter ce Tonkin, auquel je me suis passionnément donné, comprennent que je suis saturé du rôle usant « d'État-tampon », que les circonstances m'y avaient imposé, et que j'ai soif d'aller me baigner dans l'action directe et claire. Mais j'y reviendrai, soyez tranquille, dès que la cure à Madagascar aura suffi ; je prends des vacances, j'y ai bien droit; mais je reste Indochinois de toute ma foi.

1. M. Doumer, désigné fin décembre, mais qui n'arriva qu'en février, après mon départ.

LETTRES DE MADAGASCAR

CHAPITRE X

DU TONKIN A MADAGASCAR

Janvier — Mars 1897.

29 janvier 1897. En Océan Indien, entre Singapour et Colombo.

A Max Leclerc.

Mon cher ami,

Je ne pourrai résister demain à vous envoyer de Colombo un télégramme qui, plus vite que cette lettre, dira à vous et à votre ministre[1] d'ami quelle part je vous attribue à tous deux dans mon inscription au tableau.

Voilà donc un nouveau lien entre nous ; et je vous avoue que je l'enregistre avec une vraie joie de cœur. Parmi mes amis « récents », vous êtes certainement celui avec lequel l'éloignement, cette pierre de touche, a le plus confirmé mes affinités. Je sens entre nous une croissante communauté dans la conception de la vie et du devoir. L'action avant tout, résolue et opiniâtre, la recherche de résultats tangibles, d'œuvres positives, n'excluant pas une parcelle de ce qui fait l'ornement et la détente de la vie : art, jouissance de la nature, les chères lettres.

Mon grade prochain de lieutenant-colonel me donne une grande force ; et c'est ce que j'y vois de plus clair, beaucoup plus que le galon lui-même, car je ne suis toujours rien moins que décidé à rester dans l'armée, et si après-demain l'occasion s'offrait de me fixer décidément dans une situation coloniale,

1. M. André Lebon, ministre des Colonies.

je crois que je la saisirais; parce qu'il me semble bien que j'ai trouvé ma voie et que, soit en France par la parole et la plume, soit aux colonies par l'action directe, c'est dans la France du dehors que je chercherai et trouverai désormais les appuis les plus forts pour le grand combat de regroupement des bonnes volontés, de désémiettement et de ralliement qui est bien toujours, n'est-ce pas, notre but final.

Les derniers mois de Tonkin ont été consacrés très fructueusement à la continuation de l'œuvre Gallieniste. A cet égard votre ministre nous a donné une grande force et un grand appui en faisant insérer dans l'*Officiel* du 20 décembre le palabre que j'avais pondu en rade de Tourane. Néanmoins, en outre du deuil privé qui est immense et lamentable, la mort de M. Rousseau a été désastreuse; car, sa santé et son âge l'eussent-ils forcé à quitter le Tonkin, c'est à son retour en France, au Sénat, dans les Commissions, que son rôle colonial le plus fécond eût commencé. Avec l'expérience acquise localement, il eût été à Paris un parfait arbitre et conseil, un orientateur excellent pour le département, d'où les sous-fifres nous en ont vraiment parfois envoyé de trop vertes comme « à côté ».

Outre la joie profonde que j'ai d'aller rejoindre Gallieni, je crois très sincèrement mon départ opportun.

J'avais accompli près du nouveau général mon œuvre discrète. J'aurais pu, en restant, être l'occasion de conflits. Conseiller occulte malgré moi, portant ombrage à d'autres, ce sont là des situations fausses dont j'ai déjà souffert, qui ne peuvent se prolonger et qui nuisent aux affaires.

Madagascar va décupler (et non doubler) mon expérience coloniale et me mettra en mesure, j'espère, de faire à mon retour quelque étude sur « la colonisation militaire » ou « le Rôle Colonial de l'officier » avec plus de compétence. Je suis assoiffé d'action, avec la conviction profonde que les années qui viennent imposent à la génération dont je suis un des doyens, hélas! le devoir d'un suprême effort pour asseoir ce pays déséquilibré entre l'utopie des uns et le snobisme des

autres. Je crois fermement que la France a inconsciemment soif d'une équipe d'hommes d'action et que nous n'avons pas le droit de nous dérober. Si vous trouvez que je divague trop, dites-le moi.

A bord de l'*Oxus*, entre Colombo et Aden, 4 février 1897.

Au commandant de Margerie.

Me voici donc en route pour Madagascar. Mais je ne suis pas encore dans ma peau nouvelle. Ce n'est pas encore en avant que je regarde, mais en arrière. J'ai trop donné de moi, pendant plus de deux ans, à cette Indochine et à tout ce qui s'y rattache, pour que mon cœur et ma pensée n'en soient pas encore remplis. Mes compagnons de voyage sont tous des Extrêmes-Orientaux et les questions à l'ordre du jour ce sont le Yunnan, le Japon, le Transsibérien, le Siam, la Birmanie, toute la lyre des problèmes asiatiques.

Avant d'ouvrir Madagascar, veux-tu qu'une dernière fois nous causions Indochine?

Je t'ai écrit d'Hanoï une dernière lettre une semaine avant mon départ.

Puis ce fut la fin, les paquets, les adieux, le départ. Dame! pendant ces quelques jours, j'ai cessé de regarder en avant; Madagascar a eu tort, et les regrets ont un moment pris le dessus, je le confesse. Au point de vue matériel, la dissolution de ce cher *home* dont j'avais fait peu à peu un microcosme Indochinois, et que depuis deux ans, à mes retours de colonne et de brousse, je retrouvais avec un vrai amour, augmenté de tout ce que j'avais ramassé par les chemins. Tu me connais trop pour t'étonner que j'aie attendu aux derniers jours pour enlever le premier clou.

Tout cela est parti pour France; quelque jour très lointain toute cette défroque asiatique se retrouvera peut-être dans un appartement parisien; mais ce ne sera plus cela, ce ne seront

plus les grandes et hautes pièces coloniales où les vieilles soies pendent de toute leur longueur, où les pagodons sont à leur place, où la fumerie d'opium trouve son coin discret; il n'y aura plus de véranda circulaire pour tamiser le jour et reculer les yeux des voisins; il n'y aura plus le va-et-vient des mandarins amis, des lettrés et des interprètes apportant leur note juste parmi ce bric-à-brac, justifiant la table à thé toujours prête, la pipe à eau et la boîte à bétel, manipulant d'un air entendu et satisfait les ustensiles familiers.

Et puis la rupture de la très douce association avec mon cher Lassalle, mon capitaine adjoint au Gouvernement. Demande à ma sœur de te prêter mon exemplaire de « Croquis tonkinois, par Yann ». C'est de lui. Tu y comprendras à coup sûr ce que pouvait être la vie à deux avec le garçon exquis qui écrivait ces notes à vingt-six ans, entre le « Pont de Papier » où il était près de Rivière et la fondation d'un poste sur la frontière de Chine. Ignorant de toute réclame, sans ambition, il s'est alors laissé bêtement éditer à Hanoï avec de médiocres illustrations; tandis que publié à Paris, en pleine actualité, tout jeune encore, il fût parti pour la gloire et eût certes trouvé dans le succès l'excitation nécessaire pour sortir de ses carnets toutes les choses exquises qu'il y a gardées depuis. Très sérieusement dis-moi, après avoir lu « le petit Tram », si tu n'es pas de mon avis et si tu ne juges pas que c'est un morceau de premier choix.

Ma sœur te donnera la photographie de notre boîte : nous y figurons tous deux avec notre cavalerie, carrosserie et boyerie. Notre salle à manger commune était au rez-de-chaussée ; nous y faisions popote avec un de tes petits conscrits, l'ingénieur des ponts Godard, et notre table avait par tout le Tonkin une réputation d'éclectisme et de paradoxes qui nous valait des hôtes quotidiens; je dois dire pourtant qu'il y régnait une légère préférence pour le civil, et les résidents s'y trouvaient

chez eux. Au sortir des rengaines des tables d'État-Major, ce fut une libération que cette table ouverte et cordiale, et décidément tout passe trop vite.

Et puis il y a eu le regret de quitter l'excellent général Bichot, qui m'a pendant notre court séjour commun enveloppé de confiance et d'affection : je lui ai dû, avant de partir, ma « tentation sur la montagne ».

Sitôt que j'ai été au tableau, le 1er janvier, il m'a formellement proposé de demander par câble, tant au Ministre qu'à Gallieni, à me garder en m'offrant les postes que m'ouvrait désormais le cinquième galon prochain, soit chef d'État-Major, soit commandant du troisième territoire, avec le bénéfice d'un congé de détente de trois mois à passer soit en France soit au Japon. Je te l'avoue, à la seconde offre surtout, il m'a passé un petit frisson dans le dos. Commander le troisième territoire! relis mes lettres de la dernière campagne. Être celui qui rouvrira la Rivière Claire, qui suscitera Ha-Giang, qui pénétrera le Yunnan par Kaï-Hoa! Et après avoir parcouru toute cette région, après y avoir eu sur place la conception nette de l'œuvre à faire, après y avoir semé parmi le personnel des sympathies et des dévouements qui ne demandent qu'à être moissonnés! Brrr! tu comprends, hein? C'étaient vraiment les royaumes de ce monde du haut du rocher. Mais le devoir était si simple et si clair qu'il n'y a pas même eu l'ombre d'une hésitation. Il y a six mois j'écrivais au colonel Gallieni : « Où que vous soyiez, quoi que vous veuillez faire de moi, je serai partout et toujours à vos ordres au premier signe. » Il a fait le signe, j'y vais.

Grâce au Ciel, le général Bichot a compris et ne m'en a pas tenu rigueur.

Bref, mon si cher, c'est un bon morceau de moi-même que j'ai laissé au Tonkin. Je m'y sentais bien attaché par l'œuvre faite, par l'effort donné, mais non rivé à ce point. Et puis aussi je m'y croyais bien quelques amis, mais sans m'attendre à

l'explosion de sympathies qui a accueilli mon inscription au tableau et accompagné mon départ.

Ce que j'en retiens précieusement et utilement, c'est que la plateforme du retour est intacte. Or ce retour est l'objectif : je ne regarde Madagascar, cette seconde expérience coloniale, que comme un chemin qui m'y ramène, comme l'entr'acte nécessaire pour éviter l'usure; le Haut-Tonkin ébauché attend encore celui qui l'achèvera, qui donnera dans la Chine les grands coups de sonde commerciaux et politiques, etc., etc....

. . . .

Bref, je me suis embarqué le 18 janvier à Haïphong.

Le 23, à Saïgon, je prenais la *Tamise* que je devais quitter à Colombo le 1[er] février pour gagner Tamatave en vingt jours par l'île Maurice. Mais le bateau anglais qui me devait prendre refusa tous les passagers de Colombo, où il y avait un peu de choléra, pour ne pas se faire mettre en quarantaine à Maurice.

Je ne l'ai su qu'une fois débarqué avec tout mon bagage et j'ai eu juste le temps de réintégrer la *Tamise* au moment où elle allait lever l'ancre et après l'avoir retenue à coups de signaux désespérés. Sinon, en effet, j'étais en panne à Ceylan pour je ne sais combien de semaines; et malgré le charme unique de cette île divine, à peine entrevue, ce n'est pas le moment de faire du tourisme. Déjà deux télégrammes de Gallieni reçus l'un à Hanoï, l'autre au passage à Saïgon, me pressent d'arriver.

Ce contretemps du passage manqué par l'île Maurice me vaut déjà quinze jours de retard sur mes prévisions. Par contre, j'en ai profité pour lancer, de Colombo, un télégramme à ma sœur et lui donner rendez-vous à Suez, où je dois « changer de train » avec deux jours d'escale. Pourra-t-elle y venir? Je n'ose guère l'espérer; mais après ces trente mois de séparation, et avant ceux qui viennent pleins d'inconnus et de risques, ce serait une chose si exquise que ce revoir, si bref soit-il!

Je suis tout heureux de me retrouver sur la *Tamise*, qui m'est déjà une vieille et familière amie. Habituellement en service sur la Côte d'Annam, elle m'a si souvent porté! J'y ai, comme on dit, les quatre pieds blancs; son brave commandant Rebuffel est une vieille connaissance et nous y avons constitué à cinq le groupe le plus « gemüthlich ».

Monseigneur Raynaud, évêque Lazariste du Tché-Kiang, résidant à Ning-Po, face à Changhaï, que j'adresse à Paris à tous ceux qu'il peut intéresser et qui peuvent l'aider. Le P. Lagarde, depuis quinze ans à Pékin, où, aumônier de notre légation, il a vu passer Constans, Cogordan, Sémalé, Chanoine et le reste, le charmant Harold Parlett, interprète de la Légation anglaise à Tokio, le lieutenant d'infanterie de marine Cahun, fils de M. L. Cahun, le Conservateur de la Mazarine et l'auteur des beaux livres que tu sais sur l'histoire ancienne de l'Asie. Avec Cahun et Parlett, nous faisons de l'anglais, mais aussi, que de digressions socialo-politico-historiques! — avec Monseigneur Raynaud et le P. Lagarde, du bon français d'Extrême-Orient; et le soir, nous terminons régulièrement avec Monseigneur par un domino à quatre.

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR L'INDOCHINE
CONCEPTION DE L'EMPLOI COLONIAL DE L'ARMÉE
SIAM — VUES SUR LA FRANCE

Et maintenant, sans te faire un « rapport d'ensemble » sur la situation de l'Indochine, permets-moi de te donner deux ou trois notes générales sur les points qui m'occupaient spécialement lors de mon départ. Après tous les airs décousus que je vous ai chantés depuis deux ans passés, ce sera ma finale, et, pour peu que cela t'intéresse le moins du monde, tu seras ainsi en mesure de mieux comprendre les incidents qu'apporteront les années qui viennent.

1° *La question de la Piraterie.*

Sans vouloir te ressasser tout ce que je vous raconte depuis mon arrivée, — tu sais que la méthode actuellement suivie avec tant d'efficacité a consisté dans la substitution d'une réoccupation progressive de la haute région, immédiatement accompagnée d'une organisation administrative à mesure, à la méthode ancienne de colonnes poussées comme des projectiles, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, contre les différents groupements pirates, et « retirées » sitôt le « résultat » atteint.

En un mot, les opérations militaires, dans la méthode actuelle, sont *fonction* du programme qu'on s'est assigné à soi-même, au lieu d'être *fonction* des mouvements adverses. Si tu veux encore, elles ont passé du subjectif à l'objectif. Ou encore nous imposons notre action dans la liberté de notre volonté, au lieu de nous la laisser imposer par les événements.

La conséquence de cette méthode est de ne travailler que sur un point à la fois (c'est une route qu'on roule, si tu veux encore cette comparaison), de réserver les régions sur lesquelles les moyens matériels et le développement du programme ne permettent pas d'opérer encore, ce qui donne à ces régions, où les pirates peuvent temporairement continuer à piller à l'aise, et quelquefois au public, l'illusion de l'inaction ou de l'indifférence. Les faits apportent trop vite leur démenti pour qu'il y ait là grand inconvénient.

M. de Lanessan et le général Gallieni ont été les vrais initiateurs de cette méthode; il faut leur associer le colonel Pennequin, qui le premier avait donné la formule de la politique de races à suivre dans la haute région, ayant reconnu les différences profondes qui séparent le Haut-Tonkin, de race Thô et Mân, aux traditions féodales, du Bas-Tonkin, de race annamite, ployé de toute origine au joug des fonctionnaires et de la fiscalité; et il a le premier préconisé l'utilisation et l'armement des populations elles-mêmes.

Le colonel Gallieni a commencé l'application de cette

méthode à l'Est, en partant de la mer. Il l'a poursuivie en remontant progressivement au Nord, en s'appuyant constamment par sa gauche à la lisière du Delta pacifié, par sa droite à la frontière de Chine qu'il organisait à mesure avec son réseau de postes et de surveillance et sa prise de contact avec les mandarins réguliers chinois. S'il trouvait un obstacle sur son chemin pour l'accomplissement du programme, il le cassait. C'était une colonne. C'est ainsi qu'il a porté successivement notre occupation définitive du Sud-Est, de la mer, à la ligne Song-Gam, Tuyen-Quan, axe central du Haut-Tonkin.

C'est à reprendre cette œuvre au point où il l'avait laissée, à la poursuivre avec une invincible ténacité, à en faire adopter par le Gouverneur la formule, de telle sorte que l'on ne puisse plus s'en écarter, que je me suis, depuis le départ de Gallieni, opiniâtrement attaché, comme chef d'État-major, comme chef du Bureau Militaire, ayant d'ailleurs si entièrement gagné le Gouverneur général à la doctrine. Arriver à atteindre sur tout le périmètre la frontière politique de la Chine et ne pas laisser derrière soi dans cette réoccupation un pouce de territoire qui ne soit organisé administrativement, tel est le but que j'ai eu constamment devant les yeux.

Du reste la méthode et le but ont été définis (une fois pour toutes) dans le rapport où, le 15 septembre 1895, le général Duchemin faisait au Gouverneur ses propositions pour la campagne 95-96. Je vous l'ai envoyé alors. Je t'y reporte.

La dernière campagne s'est faite, dégageant le Song-Gam, la Rivière Claire, *cujus pars parva fui*; je vous l'ai racontée à mesure, vous en faisant, à la fin des opérations, toucher les résultats, et exprimant, si j'ai bonne mémoire, et ma foi dans les conséquences qui paraissent devoir en être tirées, et mes craintes que des éléments défavorables ne viennent arrêter l'essor donné. Grâce au Ciel, après les oscillations que tu sais, les choses se sont mises au point; et c'est avec une joie intense, avec toute l'allégresse de la bataille gagnée, que j'ai pu, en rade de Tourane, rédiger le 9 novembre le document suivant :

rapport du Gouverneur au Ministre, constatant d'une part les résultats définitifs acquis cet été dans le Haut-Tonkin par le seul et logique développement des faits, traçant d'autre part les principes généraux du rôle de l'officier colonial, applicables au Tonkin comme à Madagascar, au Soudan comme partout ailleurs où nous portera l'avenir. Du reste, la portée n'en a pas échappé à Paris puisque, M. Rousseau à peine mort, le Ministre faisait insérer ce document à l'*Officiel*, lui donnant ainsi une consécration qui a été mon point d'appui et mon levier pour empêcher à Hanoï des déraillements imminents pendant l'intérim. Je te le copie donc, parce qu'il complète tous les documents précédents et porte l'histoire de la répression de la piraterie à peu près jusqu'à mon départ.

Monsieur le Ministre,

A l'occasion de la prise de commandement de M. le général Bichot, je crois devoir vous résumer la situation militaire du Tonkin et la politique qu'en accord complet avec le Général en chef j'ai décidé de suivre cet hiver à l'égard de la haute région.

Quand s'est terminée au mois d'avril la campagne menée par le lieutenant-colonel Vallière pour dégager le troisième territoire, le haut Song-Gam et la haute Rivière Claire, la piraterie chinoise avait été réduite à deux groupements :

A-Coc-Tuong, progressivement resserré dans la partie Nord du canton de Dong-Quan, acculé à la Chine et investi par une ligne de postes établis de Baolac à Ha-Giang.

Mac-Qué-An et Hoang-Man, échelonnés sur la rive gauche du Song-Chay entre la Rivière Claire et le Fleuve Rouge, dans la zone comprise entre Luc-An-Chau, Vinh-Thuy, Lang-Co-Lum et Pakha, d'où ils communiqueraient avec la Chine par la section de la frontière non encore abordée et organisée.

A cette date, les prévisions que j'ai eu l'honneur de vous exposer étaient que pour en finir dans l'hiver 1896-97 avec la piraterie chinoise il faudrait faire deux opérations simultanées consistant : l'une à aborder la frontière entre Ha-Giang et Laokay, à y organiser avec les autorités chinoises la police commune, en inquiétant ainsi les derrières des dernières bandes pirates, l'autre à agir militairement contre les bandes elles-mêmes pour déterminer leur retraite en Chine.

J'ai tout lieu d'espérer aujourd'hui que, grâce à des éléments nouveaux survenus dans la question, l'occupation complète du Haut-Tonkin et l'orga-

nisation de la frontière pourront s'achever par les seuls moyens politiques et très vraisemblablement sans emploi de la force.

Les opérations actives de l'hiver dernier à peine terminées, le commandant du secteur de Baolac, M. le capitaine d'Infanterie de marine Messier de Saint-James, sur lequel je ne saurais trop attirer votre attention et celle de M. le Ministre de la Marine, a pris comme objectif d'arriver à l'occupation complète du canton de Dong-Quan et à l'expulsion d'A-Coc-Tuong de l'Annam. Profitant de l'effet produit par les succès militaires de la campagne, de la confiance rendue à la population « man » indépendante et homogène sur laquelle pesait la domination d'A-Coc-Tuong, il a poussé cette population à reprendre d'elle-même son ancien territoire, l'armant, l'approvisionnant, la soutenant, poussant derrière elle nos postes à mesure qu'elle progressait. Je n'entrerai pas ici dans le détail de cette lutte pied à pied où nous n'avons pas eu un soldat engagé. Elle s'est poursuivie de mai à août pour aboutir, le 19 août, à l'évacuation par A-Coc-Tuong de son dernier repaire, Lung-Cam, et à son exode en Chine. Lung-Cam a été immédiatement occupé par un poste régulier. Quant à A-Coc-Tuong, malgré les renseignements qui le présentaient comme las de la lutte, on pouvait craindre qu'il allât grossir les bandes du Song-Chay. Il n'en a rien été et le télégramme suivant reçu hier même du Général en chef clôt la question : 1° A-Coc-Tuong

« Soumission d'A-Coc-Tuong aux autorités chinoises est confirmée. Les armes et les pavillons doivent être remis au maréchal Sou à Long-Tchéou. Les pirates mariés recevront des terres et des vivres; les autres seront pris dans la milice du maréchal Sou. »

La question d'A-Coc-Tuong est donc aujourd'hui résolue d'une façon qui prouve une fois de plus l'efficacité des rapports établis avec le maréchal Sou; l'occupation effective de la frontière depuis la mer au Sud-Est jusqu'à Ha-Giang est un fait accompli, il n'y a plus un pirate chinois sur la rive gauche de la Rivière Claire.

Dès le mois de septembre Hoang-Man s'est séparé de Mac-Qué-An et, laissant ce dernier sur le Fleuve Rouge en amont de notre frontière, a réussi à rentrer sur notre territoire et à s'établir dans les massifs montagneux au Sud-Ouest de Laokay. 2° Hoang-Man et Mac-Qué-An.

A ce moment l'autorité militaire proposait à mon approbation un plan pour la campagne d'hiver basé sur l'emploi de fortes colonnes qui, à partir du 15 octobre, devaient opérer entre la Rivière Claire et le Fleuve Rouge. Ce projet, qui pouvait avoir sa raison d'être précédemment, ne me parut plus justifié dès lors qu'il n'y avait plus dans cette zone qne la bande de Mac-Qué-An évaluée à un maximum de 200 à 300 fusils; il me semblait que le jeu combiné de l'organisation locale et de l'activité politique pouvait avoir des chances d'amener l'évacuation de cette région sans lutte et sans dépense,

Je réservais donc toute décision jusqu'à l'arrivée du général Bichot et du colonel Pennequin.

J'ai eu la satisfaction de trouver chez eux, dès l'abord, les auxiliaires les mieux préparés et disposés à reprendre dans la haute région la ligne suivie avec tant d'efficacité.

En attendant que des vacances prochaines me permettent de donner au colonel Pennequin un commandement territorial qui le mette en mesure d'achever au Nord-Ouest du Tonkin l'œuvre accomplie par le colonel Gallieni au Nord-Est, j'ai donné à cet officier supérieur la Présidence de la Commission d'abornement du Yunnan, qui a commencé à fonctionner le 15 octobre à Laokay. Il a reçu comme première instruction de profiter de l'abornement pour nouer avec les autorités chinoises du Yunnan des relations conformes à celles qui existent avec les autorités du Kouang-Si, de rechercher parmi les fonctionnaires auxquels il aurait affaire un personnage qui puisse jouer à notre égard sur cette frontière un rôle analogue à celui du maréchal Sou, de porter tout son effort sur la ville chinoise de Song-Phong (Ho-Kéou) en face de Laokay, actuellement foyer d'intrigues et point d'appui notoire des débris de la piraterie.

D'autre part le général Bichot, après avoir pris connaissance de la situation, donnait les instructions dont je vous envoie ci-joint copie. Elles suspendaient tout projet de colonnes et se bornaient à prescrire un resserrement progressif des postes autour de Mac-Qué-An et une action indigène locale devant agir concurremment avec l'action politique de la Commission d'abornement.

Le résultat ne s'est pas fait attendre, ainsi qu'il résulte du télégramme suivant qui m'a été adressé le 2 novembre :

« Mac-Qué-An, serré dans ses déplacements par les détachements qui avaient l'ordre d'empêcher surtout les mouvements latéraux et de le pousser doucement à la frontière, a quitté le troisième territoire le 23 octobre et a passé la frontière à Pakié. Les reconnaissances de Yen-Binh-Xa qui ont suivi ses traces n'ont plus trouvé aucun pirate. Le quatrième territoire confirme leur arrivée à Song-Phong. Il ne reste donc sur nos territoires que Hoang-Man, dont la bande assez égrenée est dans un massif au sud de Laokay où elle a été surprise le 30 octobre à Nam-Xi par le capitaine Colonna. La ligne de conduite imposée aux troisième et quatrième territoires semble donc : refouler, harceler et serrer les bandes sans faire de grosses colonnes et déterminer ainsi leur départ sur la Chine.

« D'autre part le colonel Pennequin télégraphie de Laokay qu'après des conférences secrètes avec le Président de la Commission chinoise Liéou, il pourra d'accord avec lui résoudre rapidement la question de la piraterie sur les bases suivantes : installation des pirates désarmés sur des points désignés où ils ont des intérêts, sans leur y donner aucun pouvoir politique, mais avec liberté de commerce et le report de la douane de l'opium à Yen-Bay; une partie des bandes sera prise à la solde de la Chine et environ deux cents à notre solde pour réduire les dissidents. Le colonel

Pennequin et Liéou affirment à ces conditions arriver vite à la solution dès cette saison et le colonel Pennequin croit que l'on trouvera dans le mandarin Liéou un concours aussi puissant que chez le maréchal Sou : il demande l'autorisation de réunir avec Liéou les chefs de bandes et de recevoir leur soumission. »

Sauf en ce qui concerne le report en arrière de la douane de l'opium, pour nombre de raisons sur lesquelles il est superflu de m'étendre, j'ai donné au Général en chef et au colonel Pennequin pleins pouvoirs pour s'entendre avec le mandarin Liéou, et je m'empresserai de vous tenir au courant des résultats obtenus.

Déjà, sur la demande du colonel Pennequin, j'ai décidé de mettre de suite à l'étude la route longeant le Fleuve Rouge de Yen-Bay à Laokay dont les travaux pourront donner le moyen d'occuper les pirates sans emploi, procédé qui a été appliqué avec succès dans les régions de Lang-Son et de Moncay.

Dès maintenant j'ai exprimé toute ma satisfaction au général Bichot et au colonel Pennequin de les voir entrer aussi franchement dans la voie de négociations et de combinaisons politiques qui peuvent aboutir au résultat final avec le minimum de pertes et de dépenses.

Si malgré tout, et pour en finir, une opération de détail était jugée indispensable au cours de l'hiver contre une des bandes restantes, notamment celle de Hoang-Man, je n'hésiterai pas à l'autoriser, mais je commence à espérer sérieusement qu'elle ne sera pas nécessaire, et que le jeu combiné de l'abornement, de l'établissement de la police mixte et de l'organisation du pays sous la direction immédiate du colonel Pennequin et la haute direction du général Bichot, constituera tout le programme de cet hiver.

Instructions générales données au général Bichot.

Les entretiens que j'ai eus avec le général Bichot à son passage à Saïgon, et au cours desquels j'ai pu apprécier dans quelle large mesure m'était assuré le concours de cet officier général, ont eu comme sanctions des instructions écrites que je lui ai laissées sur la direction générale à donner à la politique militaire au Tonkin. Je crois inutile de les reproduire ici. Il suffit de vous les résumer.

En raison de la disparition des grosses bandes pirates et des progrès de la pacification, à la mission purement militaire de l'armée dans le haut Tonkin s'est substituée une mission d'occupation et d'organisation où incombe à l'officier un triple rôle :

A) *Un rôle diplomatique* : en raison de l'établissement sur la frontière d'une police mixte pour laquelle les commandants de cercles comme commissaires, les officiers subalternes comme commandants de postes doubles, ont à entretenir des relations constantes avec les autorités chinoises conformément à la convention passée à Pékin en 1895.

B) *Un rôle politique* : en s'inspirant vis-à-vis des indigènes de la politique de races dont les principes ont été formulés par les colonels Penne-

quin et Gallieni et dont l'application nécessite l'étude approfondie du pays, de ses traditions et de ses habitants.

C) *Un rôle administratif* : pour rappeler à la vie les régions réoccupées, y percer des routes et rouvrir les marchés, y reconstituer les centres de populations.

L'éventualité des grosses opérations de guerre doit être écartée, sauf modification imprévue de la situation. (Le général Bichot a déjà donné des instructions dans ce sens, ainsi que je viens de vous l'exposer.)

Il y a lieu d'écarter également le projet de reconstitution des brigades, qui superposeraient un rouage aux commandants de territoire auxquels il est essentiel de laisser le plus d'initiative et d'indépendance dans le rôle d'organisation qui leur est dévolu.

Il importe d'orienter nettement dans cet esprit vraiment colonial tous les officiers des territoires militaires, de les y encourager, de leur tenir le plus grand compte des résultats obtenus; ceux qui s'en sont inspirés y ont du reste toujours trouvé le plus puissant et fécond intérêt. Dans l'application, il y a lieu de tirer plus de parti de l'institution du *secteur*. Je vous ai déjà entretenu de ce rouage, sous-division du cercle, qui correspond à la fois au commandement d'un capitaine et au « chau » ou « huyen » indigène, et de développer de plus en plus la vie propre de cet organe d'action décentralisatrice, l'initiative de son chef et ses attributions.

J'ai eu la satisfaction de constater que le Général en chef adoptait ces vues sans réserves; les instructions qu'il a données m'en ont apporté la preuve et dès son arrivée il a cru devoir les affirmer publiquement, ainsi qu'en témoigne le compte rendu sommaire de son allocution au corps d'officiers, tel que vient de me l'apporter un journal de Hanoï dont je vous envoie ci-joint un extrait.

Vous en augurerez comme moi, Monsieur le Ministre, que la campagne 1896-97 s'ouvre, grâce au concours que me procure l'autorité militaire. sous les meilleurs auspices, et que le Général en chef entrera franchement dans la voie que j'ai cru devoir lui indiquer en ce qui concerne le rôle de l'armée dans le Haut-Tonkin et au sujet de laquelle je serais heureux de savoir que vous partagez les vues que je viens de vous exposer.

Il y a trois mois de cela. Sur la Rivière Claire la question de la piraterie semble définitivement résolue par la soumission d'A-Coc-Tuong, et mon ami Saint-James a serré depuis, avec son activité et son flair habituels, l'organisation politique du terrain réoccupé.

Sur le Fleuve Rouge, malheureusement, il n'en va pas tout à fait de même, et l'arrivée du colonel Pennequin n'a pas donné

les résultats immédiats que laissait espérer le rapport, par suite d'une série de fausses manœuvres imputables à l'Administration centrale seule, à Hanoï et à Paris. Elles sont trop « administration française », trop instructives au delà même du Haut-Tonkin pour que je ne t'en dise pas un mot.

Tu as vu que, parmi les conditions énoncées par le colonel Pennequin pour une solution pacifique de la Piraterie du Fleuve Rouge, figurait le report de la douane de l'opium de Laokay à Yenbay. M. Rousseau, de retour au Tonkin, avait étudié un *modus vivendi* qui, sans modifier théoriquement la frontière douanière, la modifiait pratiquement et permettait de prendre une base d'arrangement avec les derniers chefs pirates. Cette formule, nous l'avions trouvée, le Directeur des Douanes avait rédigé l'arrêté le plus libéral et le plus intelligent qui ait été pris sur ce point depuis l'occupation du Tonkin, et le colonel Pennequin triomphait. Crac! M. Rousseau meurt avant de l'avoir signé.

L'intérimaire porte la question au Conseil du Protectorat, où toutes les objections formalistes que peut produire une assemblée de fonctionnaires se produisent. Sauf le Directeur des Douanes qui ne peut pas être plus royaliste que le roi, personne de compétent ni de convaincu pour faire toucher du doigt les conséquences politiques d'un recul (ce que je regrettais de ne pas en être, de ce Conseil! seulement, dame! s'ils sont tous de mon âge ou plus jeunes, je ne suis que commandant, et là-bas le moindre fonctionnaire civil est du rang de général. Ah! la sacrée carrière, qui vous rive aux hiérarchies inférieures à l'âge de la pleine maturité, de l'action et de la décision!) Bref, ces pères conscrits, incapables d'une initiative, en réfèrent par câble à Paris, qui, non au courant de la question, refuse naturellement.

Ah! si j'avais pu tenir M. Lebon, ministre des Colonies, dix minutes, ce qu'on dédouanait Laokay! C'était à la veille de mon départ; et je ne vois plus du tout sur quelle base Pennequin aura pu négocier, d'autant plus que tout lui a manqué

à la fois : quinze jours avant il avait suggéré de rapatrier à nos frais à Canton, par le Fleuve Rouge et Haïphong, tout ce qui lui restait de pirates sur les bras; c'était une affaire de 60.000 piastres, — 150.000 francs; — tout l'Hanoï officiel a sauté en l'air et répondu par un *non* indigné. Moi, je trouvais la proposition très *discutable*; c'est bien simple : il n'y a pas là un seul pirate originaire du Yunnan, ils sont tous du Kouang-Tong; — devant l'aléa de leur métier devenu médiocre, ils nous disent : « Soit! nous voulons bien vous laisser la paix, mais nous n'avons rien à faire ici, nous ne sommes pas cultivateurs, nous ne sommes pas terrassiers, nous ne sommes pas du pays, les Yunnanais ne nous aiment pas, vous non plus, nous vous le rendons, nous sommes de très loin d'ici, remettez-nous-y. Non, vous ne voulez pas? reprenons la campagne. »

Et finalement le noyau pirate subsiste; et il faudra un jour ou l'autre des colonnes qui nous coûteront beaucoup plus de 150.000 francs.

Et j'ai reçu du colonel Pennequin des lettres personnelles les plus découragées, qui se résumaient à ceci : « En somme, qu'est-ce qu'on me veut? On me dit : vous allez résoudre la piraterie et vous entendre avec les Chinois, et surtout pas de colonnes. Avec les Chinois, j'offre pour les mettre dans notre manche un *modus vivendi* douanier, tacite, tout officieux, tout temporaire : on m'envoie promener. Pour les pirates, j'offre un moyen relativement peu cher et sûr de les mettre au diable sans tirer un coup de fusil : on m'envoie promener. Encore une fois, que veut-on? et pensait-on que j'allais les faire disparaître rien qu'en soufflant dessus? »

Il a raison cet homme, raison, cent fois raison. A cela on me répondait en chœur : « Mais qu'il fasse comme Gallieni sur la frontière du Quang-Si, qu'il organise sa frrrontierrre, qu'il fasse des secteurs! » Ah! les gabarits, les gabarits! ah! l'esprit monoforme du fonctionnaire français, résident ou général, voilà où est l'enseignement, mon petit; et c'est pourquoi je te rase de cette tartine. Mais Gallieni me l'a dit cent fois : « J'ai

appliqué tel système ici, il est probable que si j'étais sur la frontière du Yunnan j'en aurais appliqué un tout différent. » Et l'on était si content d'avoir un cliché, *le cliché Gallieni*! et alors c'est sur moi qu'on se tournait : « Voyons, Lyautey, mon ami, nous ne vous comprenons plus, les secteurs, les blockhaus, la méthode Gallieni, votre Gallieni, hein ! — Mais, bonnes gens, mes amis, vous n'y comprenez rien, vous n'y avez jamais rien compris ! il n'y a pas de méthode, il n'y a pas de cliché Gallieni, il y en a dix, il y en a vingt, ou plutôt si, il y a une méthode qui a nom souplesse, élasticité, conformité aux lieux, aux temps, aux circonstances. Si vous croyez que la formule a été donnée rigide, une fois pour toutes, ce n'était pas la peine de faire venir Pennequin; il n'y avait qu'à mettre là un caporal et à lui faire appliquer le gabarit. Vous voulez faire faire à Pennequin du Gallieni, quand il faut lui laisser faire du Pennequin.

Or, le raisonnement est bien simple. Quand Gallieni a organisé sa frontière, il avait affaire à des pirates qui étaient du Kouang-Si, en face; il les a remis chez eux, et, le métier de pirate devenu mauvais, ils se sont retrouvés sur leurs terres, dans leurs familles, et se sont résignés à changer de peau, en piratant chez eux-mêmes de temps en temps pour s'entretenir la main. Pennequin est en face du Yunnan et a affaire à des pirates qui ne sont pas de là; s'il les remet au Yunnan, le Yunnan, où ils ne peuvent être que pirates, n'ayant ni intérêts ni attaches locales, n'en veut pas et les remet chez nous. Cela peut durer longtemps; et pourtant ces pirates, comme on ne les massacrera pas, il faut les mettre quelque part, et j'estime que la solution n'était pas mauvaise. Enfin, comme Pennequin est aussi plein de ressources que le subtil Ulysse, il trouvera peut-être une solution; mais les belles promesses du rapport au Ministre ne sont pas précisément réalisées, — et pour le moment on est en train de l'écœurer. — Et la conclusion générale, c'est qu'à Paris comme à Hanoï, nous sommes encore loin de la seule méthode d'action pratique, celle qui consiste, une fois trouvé le « right man for the right place », à lui dire : « Mon bon Mon-

sieur, vous êtes le right man, nous avons pleine confiance, voici le but, vous avez carte blanche, ce que vous ferez sera bien fait, ce que vous proposerez sera accepté, les moyens nécessaires vous seront donnés, allez et f....ez-vous des formules. »

Et c'est pourquoi je vais à Madagascar où ce langage se parle; et je reviendrai au Tonkin quand ce langage s'y reparlera.

2° *Un peu de Yunnan.*

La destruction de la piraterie dans le Haut-Tonkin septentrional, résultat de la campagne de l'an dernier, a mis sur le tapis la question de l'abornement de notre frontière avec le Yunnan. Avec les deux autres provinces chinoises dont nous sommes limitrophes, le Kouang-Tong et le Kouang-Si, la frontière a été ces dernières années définitivement délimitée et abornée et une police mixte y fonctionne avec le concours du maréchal Sou, conformément à un règlement élaboré l'an dernier entre notre Ministre à Pékin, le Tsong-li-Yamen et nous. Du côté du Yunnan, les pirates étant à cheval sur la frontière, la chose n'avait pas été possible jusqu'ici et la frontière était restée tracée sur le papier. Nous allions procéder à cet abornement avec l'espoir qu'il nous permettrait de prendre enfin le contact avec les insaisissables autorités du Yunnan. On a fait venir de France tout exprès pour le diriger le colonel Pennequin qui a plus que nul autre l'expérience du Fleuve Rouge, la connaissance et la confiance des indigènes. Or, il nous a, depuis son arrivée, clairement démontré que c'était une faute et que nous eussions eu tout avantage à rester dans le *statu quo* de cette frontière indéterminée. La frontière a beau être réglée sur le papier par un instrument diplomatique, vis-à-vis des peuples à qui nous avons affaire hors d'Europe le fait acquis sur le terrain compte seul; la population voit les bornes et non le papier, et pour elle, ainsi que pour les mandarins locaux, tant que la frontière n'est pas tracée sur le sol,

elle n'existe pas. Or, il y a toute probabilité pour que nous soyons amenés un jour à nous arrondir du côté du Yunnan, ou du moins à y intervenir, ou à empêcher que d'autres y interviennent. Il y a donc tout avantage à ce que la porte reste ouverte. Comme je vous l'ai écrit à maintes reprises, le Yunnan a été notre première raison de venir au Tonkin. C'est la pénétration de la Chine par le Sud, par le Fleuve Rouge, c'est-à-dire par le Yunnan, qui a amené ici les Garnier, les Harmand, les Dupuis. Une série d'engrenages nous a orientés sur la direction Langson-Kouang-Si et a écarté notre effort du Fleuve Rouge, mais il est temps d'y ramener notre pensée et notre action[1]. Au point de vue économique, nous n'avons pas grand chose à faire du Kouang-Si qui n'exportera jamais par notre voie ferrée, puisqu'il a un débouché naturel, la rivière de Canton. Pour le Chinois, le temps ne compte pas et jamais il ne détournera un rotin d'une voie, si longue soit-elle, qui ne lui coûte rien, pour transiter par une voie onéreuse et aboutir à un port douanièrement fermé comme Haïphong.

Pour le Yunnan, c'est autre chose, il n'a de débouchés pratiques que par le Sud. C'est un cul-de-sac dont les portes sont tenues par le Tonkin, le Siam et la Birmanie, c'est-à-dire par nous et les Anglais. Ceux-ci ne travaillent en haute Birmanie que pour arriver avant nous à Yunnan-Fou; il y a dix ans nous étions là bons premiers; mais voici qu'ils ont poussé leur chemin de fer jusqu'à Bamo; il n'est pas impossible qu'ils soient sur le Yan-Tsé avant nous. Le Yan-Tsé! La pénétration en pleine Chine que Doudart de Lagrée et Garnier nous ont ouverte. Nous laisserons-nous arrêter par ce mirage de l'intégrité chinoise, des mandarins chinois, par toute cette façade qui signifie ici d'autant moins que le Yunnan (ce qu'on ne sait pas assez) est aussi peu chinois que possible? Le fonctionnaire chinois n'y est que superposé à une population de tout autre race; et c'est nous qui les avons consolidés et les consolidons

1. Elles y ont été largement ramenées depuis l'époque (1897) où ces lignes ont été écrites.

dans leur autorité problématique en les prenant au sérieux, en les y fixant par des abornements, des hautes commissions, des règlements de police qui amusent les diplomates et qui sont la négation même de la politique coloniale, laquelle est toute *faite d'empiètements clandestins et d'avenirs réservés.*

Voir Russie, Asie Centrale. Je vous en prie, pénétrez-vous de cette formule : *Aux colonies ne délimitez jamais.*

Et un peu de Siam.

Et nous voici au point vital. Je t'en écrivais, il y a quelques mois, sous l'impression récente de la convention du 15 janvier 1896. Depuis lors, j'ai été mis au vif de la question. Nous l'avons travaillée tout l'automne dernier à Saïgon avec les personnages les mieux qualifiés; j'ai circulé dans le Cambodge, dans les provinces d'Angkor et de Battambang; j'ai eu le contact de tous ceux qui se sont, sur place, occupés de la question.

Le protectorat sur le Siam, ou du moins *des actes* qui y assurent d'une manière absolue la prépondérance de notre influence, si nous ne voulons pas en voir une autre y dominer à bref délai, c'est le *delenda Carthago* de tout Extrême-Oriental informé. Nous avons les mains liées par la convention du 15 janvier. Est-ce sûr? Des rivaux peu scrupuleux nous fourniront certes bien des moyens de la reviser. Et d'ailleurs n'y a-t-il pas une formule à trouver? Le sac des diplomates doit en être plein, c'est leur métier; et enfin n'y a-t-il pas quelque part une compensation à offrir? N'avons-nous pas sur quelque point du globe l'élément d'échange? N'y a-t-il pas là-bas en Égypte un gage que nous perdrons un jour ou l'autre, je n'en ai eu que trop la sensation à mon dernier séjour, et dont il est opportun de trafiquer, tandis qu'il vaut encore quelque chose? Mais tout cela, ce n'est pas mon affaire; ce dont je suis certain, par exemple, c'est que notre établissement en

Indochine perd une grande partie de sa valeur si nous ne sommes pas les maîtres au Siam, c'est que la convention du 15 janvier 1896, qui vous a certainement laissés insensibles, a produit ici l'effet d'une défaite; que, si elle est maintenue dans son intégrité, les désastreuses conséquences s'en développeront.

Je t'ai déjà dit[1] ce que vaut, aux yeux de ceux qui sortent des limites de l'horizon européen pour se préoccuper de notre rôle mondial dans les conflits à venir, la clause de la convention qui nous exclut de la Malaisie. Je n'y reviens pas et je m'occupe seulement des deux autres zones, celle du Ménam, où Anglais et Français se sont interdits d'intervenir, celle de l'Est attribuée à l'influence française.

Sur ces deux points nous avons accepté un marché de dupes.

Prends encore la carte[2]; la péninsule indochinoise prise dans son ensemble comprend :

Une partie extrêmement riche et immédiatement rémunératrice formée par les bassins du Ménam et du bas Mékong, — le Siam en constitue le gros morceau, le Cambodge et la Cochinchine les petits morceaux; — des parties présentant les plus belles possibilités d'avenir, l'Annam, le Delta du Tonkin, mais qui, à la date où nous sommes, faute d'un outillage complet et pour beaucoup d'autres motifs que je vous ai développés ailleurs, sont encore onéreuses pour la Métropole et d'un rendement moyen eu égard à ce qu'elles pourront donner. Une partie franchement pauvre et indéfiniment onéreuse, le Haut-Tonkin, le haut Laos, c'est-à-dire l'arc du cercle qui limite la péninsule au Nord du côté de la Chine.

Or, nous occupons toute la partie *pauvre*, toute la partie que j'appellerai pour le moment *moyenne* et le moindre morceau de la partie riche.

L'occupation de la partie pauvre s'imposait, parce que cet arc de cercle confinant à la Chine, c'est à la fois la ligne des portes dont il faut avoir la clé pour la pénétration commerciale

1. Se reporter à la page 97.
2. A la fin du premier volume.

et le chemin de ronde où il faut monter la garde pour assurer la protection des parties riches. Encore faut-il que ce soit le même seigneur qui ait la charge de garder la clôture et le profit du champ ; mais c'est le dernier des métiers de construire le mur de clôture, d'y monter la garde à grands frais d'hommes et d'argent, tandis qu'un autre exploite la meilleure partie de la propriété. C'est pourtant ce que nous faisons en étant au Laos, en étant dans le Haut-Tonkin et en n'étant pas au Siam. Nous lui assurons la sécurité de ses frontières Nord et Est pour que lui ou un autre puisse s'enrichir en paix. C'est parfait!

Apprenez ceci par cœur : c'est que le Laos et le Haut-Tonkin ne valent que comme *marches* de l'Indochine du Sud, de l'Indochine riche, Siam, Cambodge, Cochinchine, contre la Chine. Ces *marches*, c'est nous qui les occupons ; mais le plus beau morceau de l'Indochine riche est en train de nous passer sous le nez.

Or, pour riche, il l'est. Le Siam a dès maintenant un budget de recettes de 25 millions de francs, tandis que notre Tonkin arrive péniblement à 15 millions. Ces 25 millions (on peut en être sûr pour peu qu'on ait pratiqué les États asiatiques) doubleraient rapidement[1] si un contrôle financier sérieux établi au centre et un contrôle local établi auprès de chaque chef de province limitaient la déperdition qui se fait aujourd'hui certainement entre les mains de nombreux intermédiaires. Ces 50 millions bien employés en travaux publics, ports, canaux, chemins de fer, c'est la prospérité de l'Indochine ; c'est la couverture des déficits de nos territoires pauvres, Laos, Haut-Tonkin, c'est la suppression à bref délai de la subvention métropolitaine, c'est l'aisance des coudes pour la mise en valeur, l'outillage, les travaux publics productifs, canaux, irri-

1. Ces chiffres sont confirmés par un article de la *Dépêche coloniale* du 4 octobre 1902, qui donne comme chiffres de recettes d'il y a 10 ans (1892) 15 000 000 de ticaux, soit 24 750 000 fr., de 1901, 30 000 000 de ticaux, soit 49 500 000 fr., et à l'exercice en cours 35 500 000 ticaux, soit 57 750 000 francs, et comme prévision de l'exercice 1902-1903 39 000 000 de ticaux, soit 64 350 000 francs de recettes.

gations, voies ferrées, au lieu de la minable politique de pauvres à laquelle nous sommes aujourd'hui acculés. Si nous sommes les maîtres au Siam, c'est la consécration de notre établissement indochinois. C'est l'essor donné au Cambodge; c'est la possession de la maison de rapport à revenus solides qui permet les mises de fonds dans les parties douteuses.

Par exemple, ce résultat ne peut être atteint que sous une condition absolue, c'est que nous ne fassions que du *protectorat* au Siam, du vrai protectorat et non pas de l'annexion déguisée avec toutes les charges d'une administration directe, notre nuée de fonctionnaires, notre magistrature; c'est que nous fassions là quelque chose de simple et de léger à la Tunisienne, avec un simple Résident général auprès du Roi, quelques *ad latus* auprès des principaux ministères, finances, travaux publics, et le strict minimum de résidents auprès des principaux chefs de provinces. En sommes-nous capables? Pourquoi pas, puisque nous l'avons su faire en Tunisie? Il est vrai que nous ne l'avons su faire que là.

Or, si nous n'allons pas au Siam, les Anglais iront. Comment, me direz-vous, puisqu'ils sont liés comme nous par la convention du 15 janvier? Allons donc! C'est là qu'est le bluff. En nous interdisant réciproquement toute intervention officielle, nous n'avons lié que nous, parce que nous n'avons qu'une manière d'intervenir, la manière officielle. Nous n'exportons guère de capitaux ni de nationaux. Les Anglais, au contraire, pratiqueront et pratiquent dès maintenant l'invasion pacifique, celle de leurs maisons de commerce et de banque, de leurs ingénieurs, de leurs nationaux de toute étiquette. Un de ces jours, sans qu'un incident apparent ait surgi, nous apprendrons qu'ils sont partout. Ce jour-là, le Cambodge économique aura vécu.

Du Cambodge par Bassac, Oubon, le Nam-Noum, Korat, la communication avec le Siam est naturelle et usuelle. Sans ligne de partage qui les sépare, les bassins du bas Mékong et du bas Ménam forment une unité géographique et commerciale. Le

jour où les Anglais seront les maîtres sur le Ménam, ce fleuve drainera toutes les ressources du Mékong, parce que leur activité, leur libéralisme économique, leur tolérance fiscale, leur mode rapide d'établissement des voies de communication, leur sens pratique en un mot, feront une concurrence meurtrière à ce que notre administration est d'inverse. C'est donc pour notre Cambodge et notre Cochinchine une question de vie ou de mort.

Dans l'état actuel, nous avons contre l'infiltration anglaise un facteur de premier ordre, nos *protégés*. Les conventions, par bonheur, nous reconnaissent le protectorat de tous les descendants d'indigènes natifs de la rive gauche du Mékong.

C'est sur cette clause que les agents diplomatiques très avisés que nous avons eus jusqu'ici à Bangkok se sont appuyés pour maintenir notre situation. Ces natifs sont légion. Depuis un siècle, les Siamois conquérants ont dépeuplé la rive gauche du Mékong, en ont drainé les habitants, et la marine, l'armée s'y recrutent presque exclusivement. La chancellerie de notre Légation ne suffirait pas à les inscrire tous sur ses contrôles, mais ils savent tous qu'ils peuvent se réclamer de nous et ils en usent. C'est là notre levier d'action au Siam. Nous y disposons d'une clientèle populaire, qu'un signe peut faire lever, entravant ainsi le jeu de la machine gouvernementale. Il est inutile d'insister sur les avantages que présente cette situation, à condition qu'on en use; à condition que nous soyons résolus à répondre par des actes aux empiètements inévitables de nos rivaux, nous déliant alors d'eux-mêmes de la convention du 15 janvier, et nous rendant notre liberté d'action.

Eh quoi! Une expédition militaire encore? me direz-vous. Nullement. Vous savez ce que j'en pense, et que ce n'est pas le moyen de faire de la bonne besogne coloniale. Mais ici, chacun le sait, point n'est besoin d'expédition militaire, nous n'avons pas d'armée en face de nous; le jour où on aura pris son parti, une simple démonstration suffira. On l'a bien vu

en 1893, où l'action vigoureuse de quelques bateaux, n'ayant même pas de compagnies de débarquement, a suffi à mettre le Siam à notre merci. Tout le monde se demande, à commencer par les intéressés eux-mêmes, pourquoi nous n'y sommes pas restés. Les deux compagnies de la Légion étrangère stationnées encore à Saïgon, sous l'étiquette de « bataillon du Siam », quelques compagnies de tirailleurs annamites, une batterie d'artillerie et quelques canonnières y suffiraient. J'en ai acquis sur place la certitude.

Je sais bien, mon cher ami, ce que tu vas me répondre, ou du moins d'autres sinon toi : « Qu'allons-nous faire au Yunnan, qu'allons-nous faire au Siam? Nous avons déjà assez du Tonkin; assez de colonies et de Protectorats. » (Ça, c'est une autre affaire : il s'agit alors du principe même de notre politique coloniale, nous en causerons un autre jour. Ou bien nous faisons de la politique coloniale, ou bien n'en faisons pas et restons chez nous. J'ai du reste la conviction ardente que ce serait la déchéance définitive et qu'en restant chez nous nous nous y étiolons, et que nous referons des enfants et des affaires lorsque beaucoup de gens de chez nous auront pris de l'air, du recul, et le sens général et comparé du monde, sans compter les innombrables motifs qui nous obligent, *comme tous les autres*, à nous assurer les débouchés, les marchés indispensables au bon fonctionnement de notre organisme.)

Mais, si nous faisons de la politique coloniale, faisons-la de manière à ce qu'elle nous rapporte; non pas pour ajouter une sous-préfecture de plus aux végétantes sous-préfectures de France, mais pour arriver bon premier aux bons endroits, aux endroits où il faudra être demain, et où l'on se mordra les doigts après-demain de ne pas être allé, pour mettre la main sur les bons marchés, sur les bonnes voies. Limitons nos efforts sur trois ou quatre points du globe, mais sur ceux-là tirons toutes les conséquences de notre présence et comprenons qu'ils sont avant tout des centres d'expansion et d'affaires et qu'ils ne valent que par là. Or, parmi ces centres d'expansion, nul ne

vaut pour nous en Asie celui que nous y ouvre notre établissement indochinois. Nous y occupons au Sud de la Chine, à l'Est de l'Inde, un emplacement de premier choix, si l'on tient compte surtout du facteur que l'orientation franco-russe introduirait dans notre politique extérieure.

Le Tonkin, ce n'est pas seulement faire une jolie ville à Hanoï : c'est le Français en Extrême-Orient, à sa place de bataille dans le grand rendez-vous général, aux flancs de la Chine et de l'Inde, le chasseur au bon affût, sa cartouche à la main, le joueur de tennis dans le bon tableau, la raquette prête, l'œil sur la balle; le partner en face à Vladivostok, à Merv. Ne pas perdre de vue ces horizons, cela n'empêche pas de faire en attendant la féconde besogne quotidienne au Tonkin, bien au contraire. Du moins ne prend-on plus ses directions à faux, et ne va-t-on pas à Long-Tchéou quand il faudrait aller à Yunnan-Fou, ne piétine-t-on pas au Laos quand il faudrait aller à Bangkok.

Maintenant que tu as un peu de loisir, lis, je t'en prie, *La Colonisation de l'Indo-Chine; les Anglais à Hong-Kong et la Birmanie*, par Chailley-Bert. Tu ne regretteras pas ton temps, et savoure la préface.

Et tout ce palabre, ce n'est pas seulement de la divagation en chambre et sur cartes, mais le résultat de toutes mes conversations avec les compétences spéciales, avec M. Defrance, notre ministre à Bangkok, pendant son long séjour à Saïgon; avec le lieutenant-colonel Tournier, le commandant supérieur du bas Laos; avec le lieutenant de vaisseau Simon, qui, avec le *La Grandière*, a le premier remonté jusqu'à Luang-Prabang, et organise aujourd'hui les transports fluviaux du Mékong; avec Rolland, notre agent des Messageries à Saïgon, l'un des hommes les plus compétents en affaires de l'Indochine, etc...

Et maintenant, mon bien cher, maintenant que j'ai essayé, avant de fermer mon rasoir indochinois, de te laisser sur trois

finales : 1° que, pour en finir avec la piraterie chinoise, il faut s'interdire les formules rigides, laisser carte blanche au « Right man » et ne pas craindre de faire fléchir sur un point les règles douanières; 2° qu'il faut réserver le Yunnan et se garder de tout ce qui nous y liera les mains; 3° qu'il faut se dépêcher, tout de suite, d'aller à Bangkok, — je sais bien ce que tu vas me dire, c'est que, de la piraterie du Yunnan, de Bangkok, on s'en f... en France comme des habitants de la lune; — c'est que gouvernés et gouvernants ne pensent qu'à la distraction du soir et au vote de demain; que je suis d'un jeune, d'un candide dont tu te gondoles; que des Ministres qui durent six mois ont autre chose à faire qu'à penser aux problèmes que trouveront les successeurs; que notre régime n'est même pas viager comme l'écrivait naguère Vogüé, mais au jour le jour, à l'heure l'heure, et que notre politique coloniale se mène avec des gestes inconscients qui se portent tantôt sur le Niger, tantôt sur Madagascar, tantôt ailleurs, sans que personne sache ce qu'on va y faire, ni pourquoi on y va.

Oui, je sais cela, je me le dis, et pourtant!...

Je te paraphraserai ce que j'écris à Henry Bérenger qui m'a envoyé sa très belle étude sur Lamartine dans *l'Art et la vie* (connais-tu cette revue et le très intéressant et sympathique mouvement dont elle est l'organe? Sinon, informe-t-en).

La France, sitôt qu'on prend du recul, n'est pas très consolante à regarder. Dès qu'on cosmopolitise, on a trop vite l'angoissante sensation d'être sur quelque chose qui s'enfonce; et c'est d'autant plus poignant qu'on est entouré de choses qui montent. Au regard de la rétraction croissante de notre race, le monde entier témoigne de la prodigieuse expansion de l'Angleterre, et plus encore peut-être de l'Allemagne. Tous les ports, tous les marchés d'Extrême-Orient le proclament.

Aux étrangers, qui voient surtout les manifestations extérieures et officielles de notre vie publique, nous faisons l'effet

d'un peuple d'agités, parlant dans le vide, gesticulant dans le vide.

Cette absence de suite et de direction, c'est bien encore ce qui frappe le plus, pour peu qu'on soit directement, comme je l'ai été depuis deux ans, mêlé aux affaires générales. Tant comme chef d'État-Major que comme chef du Cabinet Militaire, je n'ai vécu que dans le malentendu entre les services métropolitains et nous. Nous, l'action et la compétence sur place, — eux, l'intervention incessante, tracassière et à côté, dans le détail, le sous-détail. Presque pas une mesure apportée de Paris qui ne soit une obstruction, presque pas un courrier ministériel qui ne nous coupât bras et jambes. Cette métropole, qui devrait être le soutien et le réservoir des forces et des moyens, n'est plus que l'ennemi. Et cela parce qu'on sent si bien qu'avec elle on cause dans le vide; que les Ministres, si bien intentionnés soient-ils, sont trop loin, ailleurs, écartelés entre le Parlement, les bureaux et les donneurs de panacée, et que l'interlocuteur n'est jamais que « les Bureaux », les sous-bureaux, avec leur hostilité préventive, leur ignorance prétentieuse, leur état d'âme de pions aigris, leur dédain des compétences locales et pratiques, leur horreur des solutions non cotées aux formulaires.

Pour peu qu'on fréquente l'Anglais colonial, tout change. Certes, c'est le premier adversaire, celui qu'on rencontre toujours là où on ne voudrait pas qu'il fût, qu'il faut combattre sans relâche; mais la vraie, la seule pratique anglophobie, c'est de le connaître, de le pénétrer, de l'admirer. Et sa force est essentiellement faite de deux choses: de ses institutions d'abord, bien entendu, mais surtout de son sérieux individuel.

La dominante, dès qu'on nous compare, c'est notre maladie de la blague et du je m'en-fichisme. Mais les Anglais, comme les Allemands d'ailleurs, et ceux-ci plus encore, prennent tout au sérieux. La masse de la nation y est saine : saine de corps, saine d'esprit, elle se marie tôt, elle fait des enfants, et puis elle prend la vie au sérieux, les devoirs sociaux, les devoirs

familiaux, et les affaires. En somme, dès qu'on les fréquente, ressort une grande dominante de sérieux, de volonté et de suite.

Et puis surtout ils ont leurs institutions, avec leurs éléments fixes et aristocratiques au sens le plus large du mot, qui leur assurent la permanence des programmes, la fixité des méthodes, la sécurité des situations personnelles, la longue échéance dans la poursuite des buts, la possibilité des préparations.

C'est le défi au bon sens qu'un régime où à peu près tout l'exécutif est passé aux mains du parlementarisme issu du suffrage universel. Des gens qui ne savent pas le premier mot des affaires et qui ne durent que trois ans. Et cela étant le seul, l'unique gouvernement effectif, à la merci duquel sont Ministres, Bureaux, Corps constitués, professionnels de tout ordre! — pas un élément fixe, stable, indépendant du caprice populaire.

Si donc l'on s'en tient aux apparences, nous f..... le camp à grande allure. Ceux qui, chez nous, ne se mettent pas systématiquement la tête sous l'aile ne s'en rendent, hélas! que trop compte. Mais ceux que cette décadence frappe le plus, c'est nous, les voyageurs qui comparons et avons le recul et, surtout, les voisins pour qui notre glissement au rang des puissances de second ordre, en attendant le troisième, devient une évidence, et jugent que notre classement en tant qu'élément négligeable pour le règlement des affaires du monde n'est plus qu'une question de jours.

Eh bien, non! J'en appelle...

Après cette large part au pessimisme, l'observation du dehors apporte sa part à l'optimisme et rend une raison d'être à notre vie sociale.

C'est d'abord qu'il faut que la pâte individuelle française soit d'une rude qualité pour avoir résisté jusqu'ici à un régime

pareil, et il me semble bien que tous les autres en seraient morts. Il y a certes de la ressource, et c'est ce dont on se pénètre mieux encore dès qu'on constate, à défaut de l'effort général, la somme prodigieuse des efforts individuels.

Plus écœuré qu'à mon départ de bien des choses, je reviens, après ces deux ans et demi, rempli d'une admiration grosse d'espoir, pour le Français individu. Il vit encore une vie intense.

Je ne compte plus le nombre d'officiers, de fonctionnaires (ils ne sont pas responsables du manteau de plomb qui les étouffe), de missionnaires, d'ingénieurs, de consuls, de colons qui valent mieux, comme spécimens humains, en énergie, en désintéressement, en aptitudes, que tout ce que l'Anglais ou l'Allemand peuvent nous opposer. Attachés à l'œuvre locale, dégagés des mauvais bruits de la Métropole, exaltés par le résultat immédiat de l'action directe, par la responsabilité du Commandement, il restent des hommes de devoir actif. Et c'est pourquoi je suis devenu un colonial de conviction. C'est avant tout parce que notre expansion coloniale élargit cette merveilleuse pépinière de volontés, d'énergies. C'est parce que, du Tonkin à Madagascar et au Soudan, se trempe toute une génération qui se purifie aux rudes besognes; c'est parce que l'atmosphère de France est malsaine, tueuse de volonté et de confiance, — tu le sais bien, toi, et toutes vos lettres, de vous tous, des meilleurs, en témoignent, — et que cette atmosphère-ci est saine, et qu'il se forme ainsi un circuit, un courant d'air qui va peut-être nous ramener de l'oxygène.

Oui, mon bon, au-dessus des intérêts immédiats, pratiques et essentiels, qu'elle comporte, ce que je vois et gobe avant tout dans notre expansion coloniale, c'est ce qu'elle vaut comme école sociale.

Pour m'en tenir à l'officier, c'est incomparable : aussi voudrais-je que l'armée coloniale fût la plus ouverte possible, ce qui n'est pas la formule des projets en cours ; il est vrai qu'ils ne sont pas encore précisément votés.

Et il me semble bien aussi que l'oxygène que je rêve d'apporter du dehors trouvera au dedans plus d'oxygène qu'on ne pense.

A côté des pessimismes très autorisés dont je reçois l'écho, il me semble, en rapprochant ce qui me vient des milieux si divers d'où l'on m'écrit, qu'il y a tout de même un vent qui se lève en France, et qui n'est pas un mauvais vent.

Je me félicite bien de m'être, avant de partir, dégagé des milieux restreints, retardataires, et d'avoir noué tant d'amitiés dans tant de milieux divers et dans des couches autrement profondes. Leur fidèle correspondance apporte tout de même des éléments de comparaison.

Et d'abord, tout comme chez mes coloniaux, il me semble que parmi tous, et chez ceux de qui on l'eût le moins attendu, grandit la lassitude de beaucoup de nos institutions (je ne parle pas de la forme constitutionnelle que presque personne ne met certes en cause et qui ne court aucun péril) et le désir de se délivrer aussi de beaucoup de clichés jusque-là sacro-saints. Dans l'élite, il me paraît vraiment que la notion du devoir social grandit et se précise au détriment de la littératurite pure et du dilettantisme infécond.

Vraiment, mon fraternel ami, pour tes fils rien n'est perdu; il y a encore dans notre race admirable les éléments les plus efficaces de lutte et d'action pour tout ce qui vaut d'enflammer les cœurs, de susciter les énergies, de donner un objectif aux volontés. Je t'assure, en toute foi, que ce n'est pas pour déserter le champ de bataille, comme certains l'ont pu croire et l'ont cru, ni pour chercher l'oubli dans l'action à côté, que je serai allé au Tonkin, puis à Madagascar, mais avec la certitude de vous rapporter une force accrue, avec la conscience d'y avoir acquis le droit de parler et de mener.

Et ce sera un bel effort, — et je voudrais bien encore en être le témoin et le participant avant de mourir, — que celui qui désembourbera la race française, qui la remettra en marche,

lui rendra la fécondité, l'essor et la foi dans les longs avenirs. Et si cela advenait pourtant! Si les voisins qui escomptent déjà notre disparition, et déjà nous regardent presque, non sans raison, comme un facteur négligeable, constataient un beau jour que nous sommes ressuscités! Peut-être alors ne serait-il plus besoin de la paradoxale alliance russe et pourrait-on de nouveau retravailler à l'*Europe-une*, logique, historique, que préparait le lent travail des siècles et que le fratricide 1870 a brisée dans l'œuf.

Ce ne seraient pourtant pas les luttes qui lui manqueraient à celle-là, ni les guerres contre les vrais périls, si, au lieu de se déchirer elle-même et de se ruiner à plaisir par la surenchère des armements, elle s'unissait enfin, pour faire face aux vrais périls, à ceux qui, se levant un jour du Nouveau-Monde, la menaceront dans sa vie économique jusque dans ses sources, ceux qui, venant de la race jaune, enfin réveillée et disposant du nombre, la menaceront dans sa civilisation, dans son sens et son culte de la beauté et de l'idéal dont les sources sont à Athènes et en Judée et non certes au pays de Confucius.

Mais, sapristi! cette cabine de bateau me fait divaguer. Est-ce l'effet de l'équateur, que nous cotoyons presque? Peut-être; mais sois tranquille, la rude besogne que je vais trouver à Madagascar ne me laissera plus le temps de telles dissertations.

Allons! voici clos le premier chapitre colonial. En route pour Madagascar!

12 février 1897.

Mon bien cher Ami,

A Henry Bérenger.

Il m'a fallu la détente des heures de traversée pour trouver le temps de vous écrire. Les livraisons de l'*Art et la Vie* me sont parvenues en pleine action et en plein surmenage. J'étais, je crois, en Annam, au reçu des premières, et au Cambodge, au reçu des secondes. Je pourrais borner ma lettre à un seul mot : bravo! puisque cette fois, tant sur « l'héritage des Goncourt »

que sur « la politique de Lamartine », je suis entièrement d'accord avec vous.

Pour l'héritage des Goncourt, votre protestation soulage mes vingt ans de dégoût et d'impuissance, sous le poids de la stérilisante et triomphante école de l'Art pour l'Art.

C'est la génération à laquelle j'appartiens qui en a porté le drapeau, soit! mais je vous ai déjà dit que, dans l'ombre de la partie victorieuse de ma génération, avait vécu un groupe vaincu, réduit au mutisme..., qui n'aura pas de place dans l'histoire des « jeunesses » de ce siècle, mais qui n'en a pas moins porté un jour le drapeau de « l'Art et la Vie », de « l'Action pour un idéal », qui lui est resté tenacement fidèle. C'est pourquoi mes 35 ans ont, il y a cinq années, si vite reconnu vos 25 ans; c'est pourquoi, dès le premier jour, mes yeux ont lu dans vos yeux. Des espoirs et des illusions surgies autour d'Albert de Mun en 1873 au *Rôle social de l'Officier*, ç'a été toujours la culture intime de « l'homme social ». Il nous a fallu, comme Lamartine, passer vingt ans à nous détacher des préventions de notre éducation, des barrières sociales surtout que dressaient notre milieu, nos familles, entre notre idéal et nous, — mais, enfin, nous voici libérés, toujours assoiffés d'action et d'idéal, trempés par le travail intérieur, trempés par la vie, fortifiés par l'effort intense qu'a exigé notre évolution libératrice, en pleine maturité, prêts pour l'action, — nous voici!

Et j'arrive à votre Lamartine. Si vous étiez là, je vous chicanerais bien encore un peu sur quelques appréciations tout à fait de détail....

Mais pour le tout, avec quelle joie, quelle sympathie croissante je vous ai lu de la première à la dernière ligne. C'en est embêtant de retrouver ainsi rigoureusement ses propres idées sous la plume d'un autre.

« C'est ainsi que de nos jours la politique est devenue un « métier, tandis que la littérature en est devenue un autre, et « qu'elles s'en sont vantées ».

« L'âme humaine ne se laisse pas morceler ».

« C'est notre âme qui crée les choses » et votre appréciation de ce vieux charlatan d'Hugo!

Et votre rappel du mot « on ne fait pas remordre le peuple à ce qu'il ne veut plus », qui contient tout le sens de nos personnelles évolutions.

Et « si nous n'avons pas à nous l'idéal d'une société meilleure, comment pouvons-nous espérer le faire accepter d'autrui? »

Et le « caveat juventus » à la religion napoléonienne; « ces paroles, dites-vous, n'ont rien perdu de leur opportunité ». J'te crois!

Et « il faut s'épuiser soi-même pour créer quelque chose d'autre que soi. Ce quelque chose, c'est la vérité de demain.... »

Mais j'en arriverais à vous citer à vous-même tout entier.

Je ne vous emprunte plus qu'une citation, et pour vous demander la permission de me l'appliquer à moi-même : « Voyant ainsi de loin l'Europe et la France, il les vit mieux ». Et c'est pourquoi mon recul d'horizon me donne le droit de donner mon adhésion réfléchie au mouvement de *l'Art et la Vie*, d'apprécier son urgente opportunité, l'exactitude de son orientation.

Mais je vous assure qu'il est temps, mon cher ami. — Vue de loin, la France est assez malade; — c'est à l'extérieur qu'on peut, au regard de sa rétraction croissante, apprécier la prodigieuse et vitale expansion de l'Angleterre et surtout de l'Allemagne. Tous les ports, tous les marchés d'Extrême-Orient en témoignent. Et à fréquenter l'Anglais on ne peut, sincèrement, sans emballement, que l'admirer et l'envier. Sa dominante, c'est le sérieux, la prise au sérieux de tout, de la vie d'abord, ce qui comprend tout, et, dans le détail, la prise au sérieux des devoirs sociaux, de famille, de fonctions, le respect de l'interlocuteur. Et sur toute leur vie plane une grande dominante de moralité, de vie intérieure préservée, que nos ironies se pressent trop, je vous assure, de taxer d'hypocrisie.

Et puis, et surtout, ils ont un gouvernement, des institutions,

et il ne s'agit pas ici de la forme du régime qui importe peu, mais des parties fixes, aristocratiques, au sens le plus libéral du mot, de leur machine, — celles qui assurent la permanence des programmes, la fixité des méthodes, la sécurité des personnes, la largeur des conceptions et, sur toutes choses, la hauteur des vues politiques, — tout cela incompatible avec la loterie électorale, l'attribution éphémère et arbitraire des fonctions, l'incompétence universelle qui caractérisent notre régime. Cela, vous le voyez avec la plus entière clairvoyance, et c'est à y remédier que tend votre conception d'une aristocratie intellectuelle; — reste à trouver la formule de sa constitution, et c'est le difficile.

Soyez sûr (et le maniement des affaires vous en convaincrait vite, je crois vous avoir déjà dit ma pensée à ce sujet), — qu'il y faudra toujours faire une large place aux hommes d'affaires proprement dits, à la partie saine (qui existe) de cette ploutocratie dont je n'admets pas plus que vous la prédominance, aux hommes pratiques et positifs : rien ne prépare mieux au maniement des hommes, à l'administration d'une colonie, d'un grand pays même, que l'habitude des grandes entreprises internationales, financières, industrielles et commerciales. — Ce sont de véritables gouvernements, dans certains desquels les éléments moraux (au sens de moralité) entrent pour une plus large part que vous ne pouvez le penser. Je regarderais comme très heureux que les affaires de France, et notamment de l'Indochine, fussent menées comme celles de la maison Rothschild ou du Creusot.

Voyez-vous, la proportion nécessaire d'hommes d'action pratique et d'affaires dans la direction d'un pays, dans son « aristocratie intellectuelle », c'est l'alliage indispensable pour assurer à la monnaie d'or sa matérialité et sa force de résistance. Les deux ans que je viens de passer aux affaires, successivement comme chef d'État-Major du corps d'occupation et comme chef du Cabinet militaire du Gouverneur, tenant directement la correspondance avec les ministres métropolitains et

recevant la leur, me laisse la stupeur de *ce* par quoi nous sommes gouvernés. Incompétence, ignorance crasse et prétentieuse, formalisme aveugle, observations de pions aigris, négation dédaigneuse des compétences sur place et des besoins locaux, voilà tout ce qu'en deux ans j'ai vu venir de la métropole; et cela se résume d'un mot : obstruction. Si le devoir professionnel ne me l'interdisait pas, j'aurais voulu pouvoir faire un recueil des documents sur lesquels j'appuie mon dire et vous le montrer.

Il faut aujourd'hui servir l'État malgré lui, avec la parfaite certitude que vos initiatives, vos actes de résolution, vos ententes des besoins locaux, seront toujours accueillis par un coup de caveçon; le chic est d'aller quand même, au mépris de tout ce qui peut advenir. M. de Lanessan a été brisé par une lettre de cachet, qui dépasse en arbitraire et en brutalité tout ce que l'ancien régime a conçu, pour ce qu'il y avait de meilleur en lui. M. Rousseau est mort, beaucoup moins usé et tué par le travail local que par les coups de fusil dans les jambes que chaque courrier lui apportait de la métropole, — sous des fleurs d'ailleurs, avec force compliments et bonnes paroles, mais recouvrant toujours la mesure obstructrice.

Et, après tout ce pessimisme, voici la part de l'optimisme : c'est qu'il faut que la pâte individuelle française soit d'une sacrée qualité pour résister à un régime pareil.

Ces mêmes deux années me laissent l'admiration, riche d'espoirs, de l'immense majorité de tous ceux que j'ai vus à l'œuvre, officiers, chefs de postes ou de régions, ingénieurs, consuls, et colons; oui, colons, surtout colons, cela même qu'on nous dénie de pouvoir être et qui s'opiniâtrent malgré la métropole hostile, malgré les tarifs douaniers meurtriers, malgré les lois fiscales qui ruinent d'avance, malgré tout ce que notre bureaucratie et notre centralisation ont inventé depuis cent ans pour mieux tuer le pauvre Français qui veut vivre. Et pourtant il n'est pas encore mort; et celui-là, le Français individuel, les autres nations peuvent nous l'envier;

et c'est là notre espoir, cher ami, notre raison d'être à nous qui n'avons pas désespéré — parce qu'après tout ce Français individuel, c'est tout de même de lui que la France est faite, et qu'il s'agit seulement de grouper toutes ses révoltes et ses efforts isolés, de leur donner la conscience de leur nombre et de leur force, de les faire se reconnaître, pour amener la rénovation libératrice.

Cela, c'est notre tâche; nous y réussirons ou non, qu'importe; — c'est le devoir! — et en tout cas, à défaut de sa réalisation immédiate, c'est « la vérité de demain, c'est la signification plus profonde que la génération suivante découvrira, formulera, réalisera ».

Le 15 février, laissant *la Tamise* continuer sa route sur Marseille, je débarquais à Suez pour y « changer de train », c'est-à-dire y prendre le premier bateau allant à Madagascar. J'eus tout de même une petite émotion en voyant mes compagnons entrer dans le Canal, porte de l'Europe, à six jours de la France que j'avais quittée voici deux ans et demi et que je ne devais revoir qu'en mai 1899, après cinquante-six mois d'absence. Mais tout s'effaçait devant la joie de voir sur le quai ma sœur et mon beau-frère m'attendant. Nous passâmes ensemble à Suez trois jours d'une douceur incomparable. Sans nous le dire, nous ne sentions que trop l'angoisse de la séparation si proche au terme d'une réunion si brève, mais nous la refoulions d'un accord tacite pour jouir de l'heure présente.

En Mer Rouge, le 20 février 1897.

A MA SOEUR.

Chère, chère amie. — Je ne te ferai pas de phrases, n'est-ce pas, sur ce qu'a eu de délicieux ce séjour de Suez. Quelle douce et lumineuse halte dans ma course par le monde...

Tu sais aujourd'hui tout ce que j'ambitionne d'être et de faire, et dans quelle voie je me crois une impérieuse mission à remplir.... Affirmer que je la remplirai serait absurde. La vie d'action ne serait pas, par essence même, la lutte, si le succès en était assuré. Les existences obscures et médiocres peuvent seules s'organiser avec une quasi certitude. Chaque fois que les facteurs propagande, commandement, guerre contre les hommes ou les choses, convictions à gagner, entrent en jeu, chaque fois, en un mot, qu'il y a vis-à-vis de votre volonté d'autres volontés, c'est la bataille avec tous ses aléas.

Je le sais, et je sais qu'en reprenant résolument la lutte pour des idées, telle que mes vingt ans l'avaient conçue et que mes trente ans en avaient désespéré, je me suis désormais interdit le repos, la détente, la libre disposition de moi. — J'appartiens aujourd'hui aux événements; il s'agit d'y apporter la volonté la plus forte, la préparation la plus complète, l'équilibre le mieux maintenu; mais, à ces pensées seules, mes

narines s'ouvrent au vent de la lutte, mon cœur tressaute. L'essentiel est de savoir ce que l'on veut et où l'on va.

Or, cela, je le sais; faire prédominer sur tous les autres le devoir social, — le devoir social d'arracher ce pays à la décomposition et à la ruine. Non pas par un changement de formule constitutionnelle, remède empirique et passager, mais par une violente réaction sur les mœurs, sur les inerties et les quiétudes. Former par les colonies un groupe de plus en plus nombreux d'initiateurs, de forts, de détachés de besoins, de voyants de haut. Par ce groupe, réagir sur l'inertie métropolitaine, établir un circuit continu et régénérateur de vie entre la France du dehors et la France du dedans, qui soit pour celle-ci le réveil, le réveil de la fécondité physique, le réveil de l'activité économique, le réveil du large commerce, le réveil de l'esprit d'entreprise, le réveil aussi des pensers généreux, des vastes vouloirs et des jugements larges sur le monde et sur les nations qui le peuplent.

En résumé, faire comprendre que la France meurt moins de 70 et de son régime que de sa rétraction sur elle-même et de l'atrophie où tous se complaisent dans le demi-bien-être matériel. Voilà! et cela veut le sacrifice de bien des choses.

C'est de cela surtout que, depuis quatre jours, je cause avec les compagnons de choix trouvés sur ce bateau.

Avec Bonvalot, nous sommes heureux de nous être rencontrés. C'est un très fort, un très sincère, un très large, passionnément voué à son pays, au devoir de le sauver, et convaincu de l'imminence de le sauver. — Avec le Prince Henri d'Orléans et ses compagnons, que le hasard a réunis sur ce bateau avec Bonvalot, bien que, après avoir exploré jadis ensemble l'Himalaya, ils soient aujourd'hui en froid.

Les deux équipes débarquent à Djibouti, d'où ils vont faire « de l'Abyssinie », — une question du jour, elle aussi, — mais ils vont faire de l'Abyssinie séparés; et je ne suis tout de même

pas très satisfait de voir ces rivalités de bons Français s'étaler en ces pays où, même unis, nous nous heurtons déjà à tant de convoitises.

Je m'efforce bien entendu de les extrême-orienter le plus possible, surtout sur le Siam, ma marotte. — Le Siam! cette Égypte de l'Asie où nous marchons, par les mêmes fautes, le même engrenage, la même aveugle inconscience, à la même situation, — et, comme aujourd'hui au Caire, on ne s'en apercevra que lorsque trop tard sera. Il saute aux yeux que l'Égypte est une partie perdue. Sauf une guerre que chacun répudie, rien ne nous la rendra. Notre jeu y devient donc puéril et sans dignité, puisque nous aboyons, étant absolument résolus à ne pas risquer un homme pour sanctionner nos aboiements. L'Angleterre le sait bien; et c'est pourquoi elle nous laisse japper et se f..... de nous par-dessus le marché. Pourquoi alors, tandis que nous tenons en mains encore une partie de ce gage, ne pas en trafiquer et le lâcher de bonne grâce, puisque aussi bien c'est une affaire d'années, qu'à bref délai le gage ne vaudra plus rien, tandis qu'aujourd'hui il pourrait peut-être encore, abandonné à temps, nous valoir le Siam qui, lui, est bel et bien une réalité, 25 millions de budget de recettes comptant. Mais, ma pauvre amie, j'oublie que tu n'es pas le Gouvernement, et que tu n'as pas non plus un *salon* à Paris, pour y propager mes combinaisons internationales.

Entre Djibouti et Zanzibar, le 22 février 1897.

Au commandant de Margerie.

Je viens de doubler le cap Guardafui, de mettre le cap au Sud, abandonnant les « sentiers » que j'ai déjà battus, la route de Chine, et cette fois, il n'y a plus de doute, je suis bien en route pour Madagascar.

Depuis cinq semaines que j'avais quitté Hanoï, j'étais encore au Tonkin. Il m'obsédait. Je ne me décidais pas à aborder ma documentation malgache, dont les dossiers dormaient dans un coin de ma cabine.

A Suez, la coupure s'est faite, j'ai eu la délicieuse détente de cette rencontre avec ma sœur ; tu vas la revoir. Elle te dira la joie, la sécurité avec laquelle nous nous sommes reconnus, tout étonnés de nous trouver si pareils après ces trente mois de séparation, rajeunis même, et ce qu'ont été ces heures de causerie intense, dans le merveilleux décor !...

Et de prendre côte à côte un croquis de la Fontaine de Moïse, de courir à mulet par les dunes de la Côte d'Asie, de remonter en chaloupe le canal maritime au coucher du soleil, d'aller à la messe au couvent franciscain sous l'égide du consul « des Francs » et de son cawas soutaché, nous paraissait aussi habituel que les gestes pareils accomplis côte à côte entre Châteaudun, Touchebredier et le Loir.

Et pourtant, était-elle assez imprévue, due au hasard fortuit de ce bateau manqué à Colombo, cette réunion de deux jours, au fond de la mer Rouge, entre mes deux campagnes !

Elle m'a mis le soleil au cœur, et je vais, maintenant, ne regardant plus qu'en avant, plein de confiance en mon étoile, plein de foi en ce que j'ai encore à faire sur cette terre, plein de certitude sur la forme à donner désormais à mon activité. Et puis, enfin, on m'a vu, on m'a touché; et c'est les yeux dans les yeux qu'elle a constaté, pour vous le redire à tous, que ce n'est pas par clause de style que je vous parle depuis deux ans de ma santé, de mon entrain, de mon allégresse, de la conformité de la vie que je mène à ma vocation. Hé donc, vous n'avez qu'à me laisser courir !

Entre Djibouti et Zanzibar, le 25 février, le jour du passage de la Ligne.

A MA SOEUR

Ce soir à huit heures nous changeons d'hémisphère. Va pour l'austral ! Les petits lieutenants se préparent à le saluer par un concert, une charade ; on peint des décors, on fabrique des costumes.

Cinq jours depuis Djibouti, une température à souhait, une mer qui roule, un grand roulis long, le roulis classique de l'Océan Indien, qui vient du Pôle Sud, sans rien qui rompe ses larges, profondes ondulations.

Mon quarantième jour de bateau, depuis Hanoï. Tout de même on sent le manque de stimulant; on a des tentations folles de ne plus bouger de sa chaise, et je t'assure, petite chérie, que j'ai quelque mérite à sortir du coma général pour t'écrire.

A Djibouti, nous avons débarqué, d'une part le prince Henri et les siens, d'autre part, les Bonvalot, en face les uns des autres. Les chameaux et les bagages de Bonvalot étaient prêts, les autres avaient un retard. Bonvalot partira donc le premier. Au milieu de tout cela, Ménélik va être bien embrouillé.

Le ciel devrait bien faire jaillir l'éclair qui réassocie ces forts, bons Français, ne craignant rien, voulant les mêmes choses.

Bonvalot s'était fait précéder d'un de ses compagnons, Bonchamps, en qui j'ai retrouvé le frère de mon camarade des Postes, Artus, mort au Tonkin.

A Djibouti, tout était au chemin de fer, que Chefneux et Hicks mettent en train sur le Harrar d'abord, pour de là plus tard rejoindre Ankobé en plein Choa. Les pronostics sont pleins de confiance : drainage de tout le trafic, du Harrar, du Choa, du Galla, pleins d'autruches, d'ivoire et surtout de café. Terminus à Djibouti en port français. C'est ça qui m'ôte un peu confiance, car qui dit port français dit tarifs prohibitifs, vexations, tracasseries administratives; et puis, on m'assure que de Zeïla, port anglais, un embranchement se prépare, et alors, on peut être tranquille, ce ne sera pas pour nous.

Ce qui pourtant donnerait poids à l'optimisme officiel et obligatoire des administrations qui me renseignent, c'est la note conforme de Mgr Taurin, le vieil évêque franciscain du Harrar, qui passe à Djibouti et que je vais saluer. Il n'a l'air ni emballé, ni aveugle, ni officiel, ce patriarche à l'œil si fin qui

en a tant vu; et il parle comme les administrateurs. Alors nous verrons!

Djibouti, qui n'a que deux ans d'existence et à la conception duquel j'ai assisté il y a vingt-neuf mois, sur l'*Oxus*, est d'ailleurs consolant. Un bel effort, rapide, à inscrire à la cote française : une jetée de 200 mètres, un embryon de ville, des docks.

Les petits négrillons qui vous assaillent, dressés à vous prendre par les sentiments : « Ménélik beaucoup ami des Français, Ménélik grande bataille », tout un langage petit nègre aussi peu diplomatique que possible.

Et j'ai encore de la chance en compagnons de bateaux. Tous militaires, mais de choix.

Une mission d'officiers du Génie qui va faire le tracé du chemin de fer de Tamatave à Tananarive : le commandant Roques, qui commandait le Génie au Dahomey, après avoir travaillé dans le Sud Algérien, et vient du Ministère des Colonies dont il connaît tous les arcanes, un puits de renseignements; le capitaine Jullien, ex-adjoint du célèbre commandant Renard à l'école d'aérostation de Meudon et qui était du ballon où Antonin de Margerie s'est foulé le pied. Nous communions donc d'abord en Antonin et puis en une foule d'autres choses; c'est un « Rôle social », un ami de Wagner, des Dollfus, un optimiste d'action doublé d'un vieux colonial, cinq ans de Tonkin et d'Annam, au temps de Négrier et de Tu-Duc, — mon voisin de table, — et nous débarquerons soudés.

Le reste de la Mission, deux capitaines et un lieutenant, Soudan, Dahomey et École de guerre, de quoi causer.

Le commandant du Génie Strauss, qui va à la direction de Tananarive et vient du Ministère de la Guerre, a voyagé dans l'Europe entière, également informé et muni.

Et puis un lot de vieux camarades à moi de l'Infanterie de Marine : le commandant Gouttenègre dont j'ai fait la connaissance à Hanoï, huit jours après mon arrivée, sur un lit d'hôpital où il avait les deux cuisses traversées par une balle.

Le commandant Pourrat qui, alors capitaine, me fournissait à Cao-Bang, il y a juste deux ans, l'escorte avec laquelle j'allais faire la reconnaissance préparatoire de Ké-Tuong.

Le capitaine Toquenne, chez qui j'ai fait mon premier déjeuner à Lang-Son, le 25 décembre 1894, et qui l'après-midi, montant à cheval au fort Négrier, me coupait le sifflet en me disant : « Un peu moins vite, s. v. p., mon Commandant, je suis un peu gêné par ma balle dans la poitrine. » Elle datait de quelques mois au Yen-Thé.

Le lieutenant Vacher, dans la chambre duquel j'ai couché à Ngan-Son, le 15 mars 1895, en allant rejoindre Gérard aux avant-postes vers Tong-Hoa-Phu.

Et je me souviens des grands yeux avec lesquels je regardais tous ces gas qui avaient des balles dans les jambes ou la poitrine, qui avaient chacun tout un passé de guerre et d'action créatrice ; — au sortir de Meaux et de Saint-Germain, je les buvais. Et aujourd'hui, je suis de la famille ; ils me le témoignent et je le sens bien. Oui, parmi ces quatre rudes lapins, je ne suis plus l'isolé, l'étranger, l'intrus d'il y a 25 mois, et jamais, dans aucun régiment de cavalerie chic, je ne me suis plus senti chez moi qu'entre eux quatre.

N'importe ! à causer avec eux, de tous leurs Soudan, Dahomey, cercles commandés, tant de combats livrés, je me trouve encore diablement petit garçon et j'ai tout de même des angoisses de ce qu'on va mettre là-bas sur mes épaules, que je sens bien ne pas valoir les leurs.

26 février.

La ligne est passée. Hier soir, les lieutenants du Génie et d'Infanterie de Marine nous ont donné sur le pont une Revue

tout à fait amusante : Neptune, à la barbe fleurie, était drapé dans l'écarlate d'un pavillon anglais, et le roulis donnait aux monologuistes des airs penchés pleins d'imprévu.

26 février.

Au vicomte E.-M. de Vogüé.

Comment oser vous écrire, après ce long silence, — et quand je pense que, tandis que je restais muet, par deux fois vous m'adressiez des lettres exquises et complètes, que je sais presque par cœur, si précieux témoignage de confiance et d'affection? Mais voilà! chaque fois que j'attaquais la pile des lettres en retard, dans un court répit de mon surmenage habituel, je commençais par le déblayage des banales, réservant toujours celles de quelques amis à qui j'aurais voulu à loisir écrire un volume.

Vous devez si bien comprendre ces ajournements des besognes préférées que vous m'avez pardonné; maintenant et surtout, ne me rendez pas la pareille, et qu'un des premiers courriers m'apporte à Madagascar une bonne lettre de vous, chaude au cœur, suggestive de pensées, — je n'ajoute pas réconfortante, — car, sapristi! vous ne l'êtes pas : hélas! le parcours du monde n'est pas fait pour atténuer vos conclusions. Votre dernière lettre était particulièrement douloureuse; vous m'y disiez : « Notre race a achevé sa phase de prépondérance historique..... toutes les indications politiques, économiques, intellectuelles, témoignent d'une dépression correspondante, d'une avance prise par nos rivaux. » Si vous voyez parfois Bérenger, vous pourrez lui demander ce que je lui disais à ce sujet.

De Suez à Hong-Kong, tout crie la rétraction de notre race : — influences perdues, marchés abandonnés, positions évacuées; — le Siam et l'Égypte disent aux deux extrémités du vieux monde les mêmes fautes, la même retraite, la même déchéance de nos droits historiques; — à Singapour (deux jours de Saïgon), pas une maison française, 20 maisons allemandes; — même constatation plus frappante encore à Hong-

Kong, — et de même à Colombo, à Bangkok. A Zanzibar, où je serai demain, il y a encore 20 Français ; mais les Allemands y sont deux cents. Et cette expansion de l'Allemand est certes plus saisissante encore que celle de l'Anglais. Celle-ci est acquise et ancienne, — celle-là est faite de nos dépouilles, — elle date de 15 ans, — elle est d'une prodigieuse rapidité, — leur montée correspond exactement à notre descente et permet de la mesurer presque mathématiquement ; elle évoque douloureusement l'essor que nous eussions peut-être repris une dernière fois, si la victoire eût été nôtre en 1870 ; et les conséquences profondes d'un tel désastre sur la santé d'un peuple sont peut-être plus sensibles à Pékin qu'à Paris.

Je ne contredirai donc pas les conclusions que vous formulez avec cette clairvoyance des évolutions sociales qui m'a conquis et amené à vous bien avant que je vous connusse, dès l'époque des « Remarques sur l'exposition du centenaire », — avec cette seconde vue de *vates* que nul depuis Lamartine n'avait eu plus haute et plus profonde. Et pourtant, après avoir abouti dans ma course aux mêmes conclusions que vous sur cette rétraction de la race française et aussi sur le vice de nos institutions, de ce parlementarisme omnipotent, *incompétent*, *instable* et *irresponsable*, j'en rapporte aussi quelques optimismes ; et j'y ai tout de même retrouvé une raison de vivre (pour moi qui n'ai pas, ainsi que vous, le refuge de l'art, je ne conçois pas la vie sans un but social), — et voici : c'est que le Français individuel est encore la meilleure, la plus belle pâte d'homme qui soit. Libéré de la France, sorti de sa gaine, échappé à la bureaucratie qui le tue, c'est encore le plus initiatif, le plus énergique, le plus ingénieux, le plus résistant. Officiers, résidents, missionnaires, consuls, colons (oui, colons), m'en ont tous apporté la vision la plus forte.

Il faudrait que tous les députés vinssent faire un tour dans nos secteurs frontières de la Chine, au Cambodge, à Djibouti, au Siam même, pour voir tout ce qui se dépense là pour la France, qui ne sait en user, et quelle est la culpabilité de cette

marâtre qui a encore de tels enfants. Nos consuls d'Extrême-Orient, si mal soutenus, si peu payés, il faut voir quelle force de résistance, quelle ingéniosité de ressources ils développent pour maintenir le drapeau en face des solides Anglais, si rétribués, si appuyés; et mes chers commandants de secteurs, quelle tranche de vie ils consacrent, anonymes, à ces coins de terre pour en faire des prolongements de France.

Et l'on se dit que ce sont pourtant les mêmes hommes que ceux qu'on vient de quitter en France, éteints par leurs garnisons, inertes dans leurs bureaux, tracassiers et obstructeurs dans leurs ministères. Ce serait donc que les institutions seules les tuent. Et, en France, bien des jeunes se mettent à le penser; et alors si le circuit colonial formait une génération de plus en plus nombreuse de forts, de trempés, de dégagés des formules, de prêts aux audaces!... Et s'il s'établissait un bon courant d'air entre la France du dehors, de plus en plus saine, et l'autre. Et si tout de même on pouvait faire sauter ce baccalauréat, qui mandarinise tous les fils, atténuer les rigueurs du service militaire universel; après tout, ce sont des institutions humaines, et elles ne sont pas intangibles!

En tout cas, nous n'avons pas le droit de manquer à tant de jeunes Français qui ne veulent pas mourir, et nous n'en sommes pas encore, avec de tels éléments, à la déchéance finale. Il me semble que, dans l'histoire des peuples, des batailles plus perdues encore ont été regagnées. Et je me sens encore plein de courage. Ah! je sais par exemple que pour conserver l'intégrité de sa force, s'il faut retourner parfois à Paris, il n'y faut pas trop rester. Je viens de retrouver, sur mon bateau de Suez à Djibouti, Bonvalot, le Prince Henri, A... de L..., Le G..., tous vieilles connaissances, et parmi eux de vrais forts : eh bien, malgré le plaisir que j'eusse dû trouver, après deux ans et demi d'absence, à retrouver ces revenants des divers milieux où j'ai vécu, malgré la sympathie et l'admiration individuelle que j'ai pour certains d'entre eux, je ne les ai pas bien compris, — querelles de coulisses, intrigues d'antichambres ministérielles,

potins de clubs : ah! non, on les sentait encore trop près du malsain Paris, et j'espère qu'un an d'Abyssinie va les remettre dans la norme !

Et avec tout cela je ne vous ai pas dit ce que je devenais. Un bout de journal. En mai dernier, je suis redescendu de la Rivière Claire où nous avions fait de belles et fructueuses colonnes et définitivement réglé la piraterie du Tonkin central. J'y ai gagné ma proposition pour lieutenant-colonel; puis M. Rousseau m'a demandé de prendre son Cabinet militaire. J'y ai passé six mois en beaux voyages dans l'Annam, au Cambodge, mais avec une besogne ingrate, car il y avait irréductibilité entre mes conceptions indo-chinoises et les timidités, les formalismes dont la métropole nous harcelait. J'y ai pourtant la consolation d'avoir fait aboutir dans mes chers territoires militaires à peu près tout ce que je voulais y terminer. Puis le général Gallieni m'a appelé à Madagascar ; et j'y vais directement, sans repasser par la France; j'ai changé de bateau à Suez et dans dix jours je serai à Tamatave. A quel titre, pour quelle besogne, pour combien de temps? je l'ignore, — et n'en ai cure; — je vais les yeux fermés auprès d'un chef en qui je crois, avec qui je me suis constamment trouvé en communion complète. Ça va bien.

Et, quelle que soit la besogne de détail, je sais bien que je tâcherai toujours surtout d'y fabriquer de la réserve de forces pour la France, en me trempant moi-même d'abord encore plus, et puis en augmentant autant que possible autour de moi le bataillon des ardents, des trempés, avec lesquels je veux vous rapporter de l'oxygène.

Vous m'avez annoncé un roman, — je n'ai vu ni un journal, ni une Revue de France depuis quatre mois. — Qu'est-ce? Je compte sur lui dans mon cercle, là-bas. Max Leclerc a parfois entre les mains la suite des notes que j'ai envoyées aux miens. J'espère qu'il vous les a communiquées.

Samedi 27 février, 11 heures soir. Zanzibar, d'une chambre d'Afrika-Hôtel.

Un coin d'Alger, un coin du Caire. De ma fenêtre, une petite cour carrée pleine de palmiers, — des murs blancs, — un horizon de terrasses, et sur les terrasses toute la vie nocturne de l'Orient, du cher Orient méditerranéen. Au dehors, d'où je rentre, c'est la ville arabe, ses dédales tortueux et surplombés, ses recoins noirs brusquement éclairés par la lumière violente d'un café, d'un magasin ouvert, d'une mosquée, d'une maison de plaisir; et le sol visqueux des ruelles, et les bouffées d'odeurs, et les petits ânes, et le coudoiement incessant des Européens en goguette et des turbans graves, tout l'éveil d'une nuit de Rhamadan, tout le tapage cosmopolite des escales du Levant. J'ai quinze ans de moins, c'est la Kasbah! A MA SOEUR.

Mais c'est une autre Kasbah. — Ces Arabes qui sont des arabes sont aussi des nègres ou tout près; sauf quelques types aquilins et purs qui portent la marque originelle de Mascate, tout ce qui est natif est noir. Noirs, les hommes à l'éclatante chemise blanche, noires, les femmes drapées d'une cotonnade lilas à grandes fleurs. Et les parasites non plus ne sont plus les mêmes. Au lieu d'Arméniens ou de Juifs, des Indiens à turban clair, des Parsis à mitre. — Au lieu de Maltais, des Persans, — au lieu des Ouled Naïls d'exportation, des Japonaises. — Mais c'est bien l'Afrique, l'Afrique guerrière et virile, tous les hommes ont un poignard courbe à la ceinture; et je pense à l'éternel parapluie des Jaunes. — La nuit est vivante et lumineuse après la journée indolente et accablée; et je pense aux nuits sépulcrales de l'Extrême-Orient où plus une porte ne s'ouvre, où plus une lumière ne filtre une fois le soleil couché.

Nous avons mouillé à quatre heures, exactement au centre du panorama dont je t'envoie la photographie et dont la devanture européenne, comme à Alger, masque la ville intacte.

A gauche, le Consulat de France, dont tu vois le pavillon, — à droite, le Consulat anglais, aujourd'hui siège du Protectorat,

— au centre, le Palais du Sultan... il y a six mois. Une autre photographie t'en donne l'aspect actuel, après le bombardement, la grande tour n'existe plus, les salles de réception sont éventrées.

Deux mots d'histoire, n'est-ce pas? et que *mes* voyages forment *ta* jeunesse.

Jusque vers 1890, le Sultanat de Zanzibar était sous la coupe d'une espèce de tridominium franco-germano-anglais. L'Angleterre a obtenu la renonciation des droits allemands au prix d'Héligoland, et la nôtre au prix de la reconnaissance de nos droits à Madagascar. Nous, soit! mais je ne saisis pas que l'Allemagne ait consenti ce marché de dupes. La côte en face, c'est son Est-Africain, qui ne pourrait valoir que par la côte et le transit. Les Anglais, installés au bon endroit, y drainent et y draineront les affaires et la vie; ils n'étaient pas plutôt à Zanzibar que c'était un port franc : et du coup, en face, Dar es Salam était mort avant de naître. Allons! ces maîtres en « coup du lapin » ne nous en donnent pas le privilège exclusif, c'est une consolation. Et comme l'Allemagne a, elle aussi, ses petits tarifs douaniers, les commerçants allemands sont à Zanzibar et ne sont pas à Dar es Salam. Nous dînions ce soir à côté de trois Allemands, deux officiers d'un bateau de guerre et un résident (officier) de la côte. Nous avons causé; et je croyais entendre trois similaires de chez nous parlant de leur Gouvernement et des Anglais, aussi envieux des seconds qu'acrimonieux envers le premier. C'était tout à fait imprévu..

Bref, à l'époque de la convention anglaise régnait le Sultan Saïd Bargach. Après lui régnèrent, peu de temps, deux cousins bien stylés, quand, il y a cinq mois, à la mort du second, le plus légitime héritier, Saïd Kaled, qui n'était pas le candidat des Anglais, prit le pouvoir et s'installa au Palais sans permission. Tu as vu dans les journaux cette histoire récente : ultimatum anglais, tentative de résistance appuyée par toute la population, coups de fusil et même de canon tirés contre les Anglais, entrée en scène de leurs bateaux qui coulent le yacht

du Sultan (ses trois mâts émergent encore et servent de bouée-fanal) et qui bombardent le Palais, — un obus a tué trois femmes d'un coup, — ici on évalue à 500 les indigènes tués et blessés. Pillage très correct et très ordonné des bibelots princiers. Le Sultan se réfugie au Consulat allemand. Le candidat anglais, Saïd Hamoud, est intronisé et habite aujourd'hui une bicoque derrière l'ancien palais. C'est un simple homme de paille; Protectorat ou non, les Anglais sont chez eux, le tour est joué, et si la population est encore frémissante, — et elle l'est, — elle sait qu'elle n'a qu'à s'incliner.

Mais, au bout d'un mois, le Sultan dépossédé était embarqué sur un bateau de guerre allemand, en plein midi, sous la protection d'une compagnie baïonnette au canon, et mis en lieu sûr sur la côte, où les Allemands lui font une pension de 500 marks et le gardent soigneusement, comme un atout qu'il faut précieusement réserver.

Tout ceci m'a été cet après-midi rafraîchi sur place par un très aimable et obligeant Français, M. F..., fils d'un marchand de vin de champagne de Reims, mon compagnon de bateau, garçon de trente ans qui, tout en représentant ici la maison paternelle, y fait moult autres affaires, marquées d'initiative et de flair, dont quelques-unes sur Madagascar, que j'ai déjà été mis en mesure d'apprécier; encore un spécimen tout à fait suggestif du Français individu (voir ma tartine du dernier bateau).

Mon compagnon, le capitaine Jullien et moi, nous sommes collés à lui à partir du mouillage. Ç'a d'abord été un verre de champagne bienvenu et frappé dans sa maison très vivante d'affaires avec son comprador portugais, son courtier indien, ses employés arabes. Il y avait convié un ami à lui, prince du sang! cousin du Sultan et dignitaire du Palais. Tout cela réuni doit être maigre. Le prince du sang a une noble tête, un noble nez d'aigle et une noble barbe, mais il est peu expansif; il est vrai que nos dialectes respectifs concordaient peu.

Tournée en ville, — l'aspect que je vous ai dit, — mais, comme signe particulier, noter les étonnantes portes des mai-

sons, de toutes les maisons. Je vous en envoie un spécimen. Avouez que c'est épatant; et ce n'est pas un luxe, chaque maison a la sienne. C'est tout bois, sauf ces rangées de clous de bronze qui s'avancent de vingt centimètres comme une estacade. La plupart des enseignes en portugais; combien de « Souza », oh combien! pour nous rappeler qu'ils ont été ici les premiers maîtres et s'en sont laissé chasser par les Arabes de Mascate. Acheté quelques utilités et, comme bibelot, une paire de défenses d'hippopotame que je t'envoie par la première occasion.

Et enfin, de 5 à 7, promenade en voiture par la ville native, par la campagne. Ah! l'amusante ville nègre, aux larges avenues, entre les paillotes blotties dans la verdure, grouillante, bariolée, rieuse; les beaux corps, les belles dents, les belles attitudes aux fontaines; des trouvailles de couleurs, des trouvailles de poses; et je m'en délecte au sortir de l'Annamite exigu, sans démarche, dans son sale sac couleur de terre.

Et la belle campagne! une culture dense de manioc, de girofliers. Sur de beaux, très beaux fonds de haute verdure, les massifs de grands manguiers noirs, la gaieté claire des cocotiers; parfois un baobab, note nouvelle, — parfois une grande liane toute fleurie de lilas. — Dame! nous sommes à l'équateur. Et c'est brusquement que tombe le jour avec le soleil en face de nous, au delà du golfe, derrière la dentelure basse de la côte d'Afrique. Nous sommes au terme de la promenade, très doucement assis sous la véranda de Mohamed Banjee, Indien cossu, propriétaire de M. F... C'est la villa suburbaine où il reçoit ses amis, la villa de l'hospitalité, voyez plutôt : une énorme salle de réception, toute nue, où l'on cause sur les nattes, les tapis et les coussins, et à côté, comme annexe, une salle de douches, à dix compartiments, aussi ascendantes que descendantes pour les invités et, en outre, tout autour de la maison, court un conduit où 50 robinets permettent de rafraîchir simultanément 50 paires de pieds. Il

est vrai que, chez cet Hindou musulman, tout cela est rituel; mais il faut convenir que ce rituel est fait pour l'équateur.

A bord, en marche reprise. Dimanche 28 février 1897, après-midi.

Ah! l'exquise matinée, si cordiale, si française! Dès l'aube, chez les Pères Blancs, les Pères de Mgr Lavigerie, du Sahara, de l'Ouganda, qui ont ici leur *procure* de ravitaillement. Au delà du Consulat anglais, sur la mer, une maison blanche à trois étages, dans les palmiers. Je suis à la chapelle le seul assistant; les fidèles vont à une autre mission, au cœur de la ville, chez les Pères du Saint-Esprit.

Sur ma route, chacun me parlant des Pères Blancs et de leur action si large et si française, me disait : « Ah! si à Zanzibar vous pouviez voir le Père B...! » La messe finie, un religieux me conduit dans un parloir, le Père qui officiait arrive, je me présente, je lui pose la question : le Père B...? — C'est lui. Petit, trapu, la barbe noire, l'œil précis, il porte quarante ans. Il doit bien en avoir davantage, puisque voilà vingt-cinq ans qu'il parcourt l'Afrique, de Tunis au Soudan, du Congo à l'Ouganda. Le voici depuis huit ans à Zanzibar.

Nous sommes dans son bureau plein de cartes, de livres, largement ouvert sur la rade qui s'épanouit, joyeuse, dans le rose du matin, — et nous causons.

Vous vous rappelez cette lamentable histoire. Les Pères Blancs arrivant sur le Haut-Nil, — à peine devancés par une mission protestante qui échoue, — conquérant Mtesa, le Roi de l'Ouganda; après l'occupation de l'Égypte par les Anglais, Mtesa, très informé de leurs procédés, de la dureté et de la rapacité de leur domination, se sentant d'ailleurs destiné à être mangé, demande par l'intervention des Pères Blancs et de Mgr Lavigerie le protectorat français. On atermoie, et puis on se décide à envoyer un commissaire, M. R..., à qui l'on alloue 70000 francs. Il en laisse un bon morceau à Paris, un autre à Zanzibar, puis se met en route avec ses ressources réduites.

Après vingt-cinq jours de marche, il en a assez et revient à la côte. La question est enterrée.

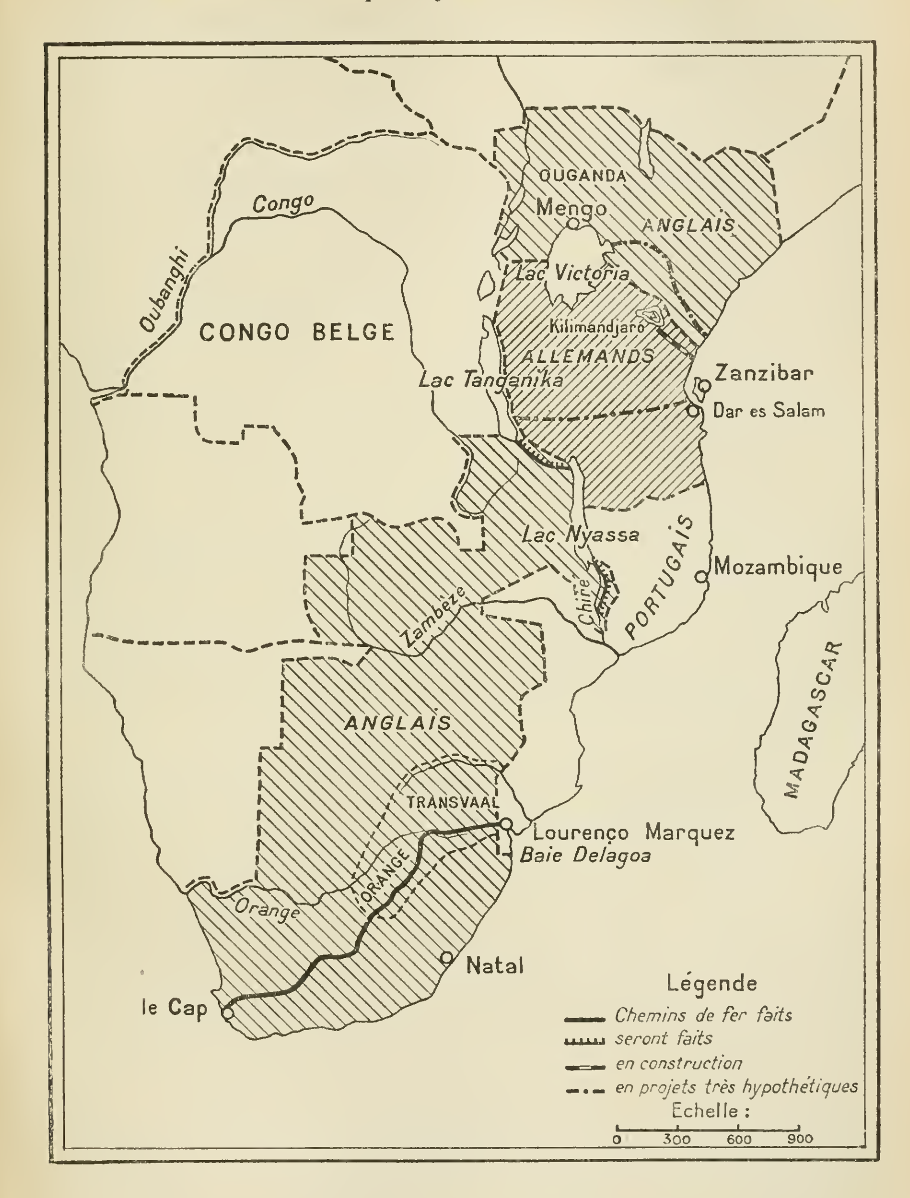
Cependant, les Allemands sont venus, ont pris pied; le flot anglais est descendu du Nord, les Belges de l'Ouest : les trois marées se sont rencontrées, couvrant toute l'Afrique orientale où la place jalonnée par la France a disparu. Les Pères Blancs se sont trouvés dans le ressac; et ç'a été l'horrible période de bourrasque dont nous avons tous saigné à Paris, voici dix ans, les massacres du trop fameux capitaine Lugard, les appels sans échos. Et puis, la mission a résisté, les chrétientés se sont reformées, et la voici plus florissante; mais les chrétiens ne se tournent plus vers la France, bien que les Pères leur en rappellent toujours le nom et la langue : ce sont des protégés allemands.

« Et pourtant, c'était si simple! dit le Père, au lieu d'envoyer tardivement M. R... et ses 70 000 francs qui ne sont jamais arrivés, il n'y avait, aux ouvertures du Cardinal, puisque nous étions là et ne coûtions rien, qu'à charger l'un de nous de la garde du pavillon, sans autre argent. Car il s'agissait d'une simple formalité, l'Ouganda n'avait pas de valeur coloniale, rien à en tirer, pas d'entreprise à susciter, mais le seul intérêt politique de l'acte de présence, du droit acquis sur le Haut-Nil, de l'épine dans le pied des amateurs voisins, de l'objet d'échange, l'instrument de négociation éventuel. Seulement, voilà, c'eût été du cléricalisme. »

Je relève le mot : « l'Ouganda n'avait pas de valeur coloniale? Eh bien, et la richesse du Haut-Nil, les grands lacs? » et je reçois cette réplique sur laquelle j'attire toute votre attention :

« Mon cher Monsieur, vous pouvez prendre toute l'Afrique équatoriale, l'Anglaise, l'Allemande, la Portugaise et la Belge avec, les mettre toutes dans un sac, et vous n'arriverez pas au cent millième de la valeur du seul Madagascar. Notre présence n'y avait qu'une valeur politique; puisqu'elle ne coûtait rien, ce n'était pas la peine d'y renoncer; mais comme affaires, rien,

rien, rien. J'ai parcouru toute l'Afrique et je connais les emballements de ceux qui, ayant crevé la misère durant des



mois d'exploration, croient découvrir l'Eldorado parce qu'ils ont enfin trouvé de quoi manger. » (Ai-je assez constaté cela dans le Haut-Tonkin, où une rizière dénichée après huit jours

de brousse continue devient instantanément l'emplacement indiqué, le seul, pour la grande exploitation de l'avenir.) « Les Allemands ont fait une mauvaise affaire, leur Dar es Salam est tué par Zanzibar.

— Et, interrompai-je, et leur chemin de fer de Dar-es-Salam au Tanganika?

— « Oui, c'est le cheval de bataille; eh bien, s'ils le font jamais, il leur coûtera 12 *milliards* pour aboutir par an à un train de marchandises, à un train de voyageurs. Et si les Anglais de leur côté font jamais leur chemin de fer de Monbaza au Victoria-Nyanza, il leur coûtera deux milliards. Ces chiffres vous étonnent? C'est bien simple : les pluies équatoriales sont telles et la constitution du sol est telle qu'à chaque saison tout est à recommencer. Voyez plutôt : les Allemands dans leur zone n'ont qu'une bonne partie, qui ne rapportera pas, mais qui couvrira peut-être les frais, c'est le massif montagneux du Kilimandjaro qui, s'élevant à plus de 6000 mètres, étage toutes les latitudes et toutes les cultures. Le chemin de fer qui y mènera est en construction, 200 kilomètres ont été terrassés à grands frais, les pluies viennent de passer, il n'en reste rien de rien.

« Il n'y a dans toute cette région que deux chemins de fer à faire, deux tronçons de railways économiques à voie étroite, et ils seront faits, — *ce sont les deux murs mitoyens* à percer sur la grande voie naturelle Zambèze, Chiré, Nyassa et Tanganika; pour contourner les chutes du Chiré, rapides infranchissables, — pour franchir le seuil qui sépare le Nyassa du Tanganika. Ils sont tous deux chez les Anglais, — ils les feront, drainant par là le peu qu'il y a sur le haut Congo. Ils avaient négocié la cession d'une bande, entre la zone belge et la zone allemande, pour relier éventuellement le Cap et le Haut-Nil. La négociation a échoué, mais le résultat en eût été tout platonique, et la mer qui est à eux les relie bien mieux.

« Bref, il n'y avait dans l'Afrique méridionale que deux colonies à faire : le Sud-Africain (Cap-Rhodesia) et Madagascar.

Nous avons l'une, à nous de savoir nous en servir. Tout ce qui se dit du Cap et s'y fait peut se transposer à Madagascar, où il y a du moins ce qui manque totalement en Afrique équatoriale, des produits immédiatement rémunérateurs : le caoutchouc d'abord en masse, — l'élevage qu'il n'y a qu'à vouloir, — le riz que notre côte d'Afrique ne produit pas et auquel elle offre un énorme et immédiat marché, puisqu'aujourd'hui elle le tire de l'Inde. »

Ceci recoupe exactement tout ce que m'a dit M. F... qui connaît Madagascar et, surtout, une note très récente, très complète et très intéressante que m'a donnée Bonvalot. D'autres m'ont dit, il est vrai : « Soit! très joli la richesse naturelle, mais la main-d'œuvre? Le Hova est une minorité, le Sakhalave est un sauvage qui ne veut rien savoir, le Betsileo est une rosse. » M. F... et le Père B... croient que le Sakhalave se désauvagera vite et que le Betsileo a été jusqu'ici surtout opprimé. Sur tout cela, je passe, puisque je vais voir.

Une dernière note intéressante. Le P. B... se loue fort des Allemands; les missions qui s'échelonnent du Nyassa à l'Ouganda sont partagées entre les deux dominations anglaise et allemande, aussi hostiles l'une à l'autre que nous pouvons le souhaiter. Or, c'est là un fait, de par le monde, qui dit protestant dit Anglais. Il en résulte que par la seule force des choses les Allemands ici s'appuient sur les catholiques et s'en font les patrons. Ils ont simplement recueilli notre héritage. Et tandis qu'il n'y a pas de misères ouvertes ou sournoises que les Anglais ne fassent aux missions, il n'y a pas de bons procédés que n'aient les Allemands, agissant ainsi par ordre supérieur.

Et deux heures se sont ainsi passées avec l'intérêt, le charme que tu devines; et, toujours causant, nous nous accoudions à la terrasse face à la rade lumineuse où les signes d'appareillage de mon bateau m'indiquaient qu'il fallait partir,

nous descendions au jardin que baigne la mer, nous nous asseyions dans le réfectoire si frais devant un des plus sympathiques déjeuners du matin que j'aie jamais fait. Deux Pères, un frère, si cordiaux, si visiblement épanouis de cette rencontre avec l'officier, — le benedicite, — et sur la table le café, les mangues, le beurre, et une bonne bouteille de Staouéli pour l'hôte.

Une heure après, l'*Iraouaddy* défilait au large devant la mission et, avec ma lorgnette, je voyais nettement sur la terrasse le Père B... me cherchant avec la sienne et me faisant de son casque blanc des signaux auxquels j'ai répondu jusqu'à ce qu'un grand bateau de guerre anglais (toujours) vînt interposer entre nous sa dure et suggestive silhouette.

Au départ de Mayotte. 2 mars, 5 heures soir, Mardi-Gras!

Hier, traversée du Canal de Mozambique, journée torride; le bon bain-marie de Cochinchine et d'Hanoï au mois d'août, — l'attirail de l'été tropical sorti des malles, il est du reste simple : le veston de toile fermé et pas de chemise; avec les chaussettes et le pantalon, cela fait trois pièces. Où sont les manteaux et les gilets dans lesquels je gelais à Suez, voici deux semaines! — Oui, deux semaines, juste aujourd'hui, petite chérie, que tu m'embarquais après ces deux jours de soleil, soleil au ciel, soleil au cœur!

Cette nuit, nous avons passé au large de la Grande Comore, gouvernée depuis quelques mois par mon collègue, le commandant Decazes qu'on a fait venir du Soudan pour mettre quelque ordre dans le désordre de la Grande Comore, — tu ne savais pas qu'il y eût du désordre à la Grande Comore, ni moi non plus.

A deux heures du matin, nous doublions Anjouan, où notre protectorat a laissé subsister un Sultan, et où l'on envoya,

voici près de cent ans, claquer cette brute de Rossignol, le général révolutionnaire, sur la réhabilitation duquel on a eu la prétention de nous exciter l'an passé et que les mémoires apologétiques qu'on en a publiés montrent plus brute encore qu'on ne l'imaginait.

Enfin, ce matin, nous avons mouillé dans cette délicieuse rade de Dzaoudzi, entre la côte de Mayotte et l'îlot de Pamanzi. Nous sommes en plein « Mariage de Loti ». La haute côte de Mayotte dresse à 600 mètres d'altitude ses mornes aigus; une végétation aussi magnifique qu'à Ceylan ruisselle des cimes jusque dans la mer, et ces femmes rieuses dont le lamba chante une note si claire sous les cocotiers, sont des Mahoris, tout comme Rarahu. Ceci, c'est du non vu encore; et remontent dans ma mémoire un tas de vieux souvenirs, de lectures d'enfance, d'images de Cook. Le bateau lui-même se transforme.

Les cheminées au repos disparaissent, on ne voit plus que ses trois mâts; et seul, dans l'étroit canal, dans le cadre de cette végétation de rêve, reposé sur ses ancres, il vous prend des airs altiers et conquérants; et l'on a un recul d'un siècle, quand il y avait encore par les océans des petits joyaux d'îles comme celle-ci endormies depuis l'origine des temps dans leur parure verte. Allons! assez de Bernardin de Saint-Pierre, — ce n'est du reste pas le jour. Toute l'escale, avec l'administrateur nous avons causé crise sucreries, cultures riches ou vivrières, liberté d'immigration; — ma foi! voici la première colonie où je n'entende pas geindre, pas plus le fonctionnaire que le directeur d'exploitation, avec qui je passe deux heures. Après la terrible crise du sucre, voici qu'il semble qu'ici ils aient réellement pris leur parti à temps, et lâché le sucre sans s'entêter pour partir à fond sur la vanille et le café qui paraissent devoir les sauver. Rien que Mayotte a exporté pour 900 000 francs, dans les cinq derniers mois de 96; et il y a une vraie vie agricole dans ces 4 Comores qui ont près de 100 000 habitants. Du reste, je me trouve ici en famille, sans le savoir. Le Seigneur de Mayotte, c'est notre cousin,

M. de F.... Je regrette de n'avoir pas le temps d'aller jusqu'à Combani, son domaine, dont on me chante les louanges; il pose ici sa candidature pour la délégation au Conseil Colonial. Et je feuillette des dossiers qui me prouvent qu'il y a, ici encore, un gros effort individuel, — et de la terrasse fleurie de M. P..., l'administrateur, on me montre, sur la côte en face, l'agglomération de Mamontzaï, où fument les cheminées de leurs usines à vapeur que je n'avais pas vues tout d'abord, dans mon coup de soleil « Lotisant » de l'arrivée.

Je voudrais bien y aller voir et interroger avec un peu de précision ces colons qui colonisent; mais voici le bon grain de la saison des pluies équatoriales, Seigneur, quelle douche!... nous y sommes en plein, et c'est là-dedans que je tombe à Madagascar pour six semaines encore! Elle va être jolie, la route de Tananarive. Aussi, ai-je passé toute ma journée d'hier à organiser mon train de combat, réduisant ce qui doit m'accompagner au minimum de caisses et aux caisses les plus petites; le reste attendra à Tamatave des jours meilleurs, et j'ai sorti tout ce que j'avais de caoutchouc et de brodequins.

Dame! fini de rêver, car demain matin nous mouillons à Majunga, — à Majunga!

CHAPITRE XI

DÉBUTS A MADAGASCAR

Mars — Avril 1897.

3 mars, 10 heures soir. A la sortie de Majunga.

Escale de 11 heures du matin à 5 heures du soir. Le temps de descendre, d'acheter quelques compléments d'équipement, d'aller visiter à bord du « *Lapeyrouse* » le capitaine de vaisseau Le Do, commandant la Division navale (cinq bateaux en rade, le « *Lapeyrouse* » et la « *Bretagne* », croiseurs, deux canonnières et l'aviso la *Surprise*), d'aller visiter le résident M. Alby, et le commandant d'armes capitaine de Bouvié, de l'infanterie de Marine, qui occupe avec un peloton de tirailleurs haoussas le plateau boisé où se trouve l'ancien Rouve (Citadelle) hova. Bon aspect, ce plateau et ce camp, manguiers magnifiques, sous-bois profond, brise de mer, et superbes panoramas sur la rade, sur le port à qui six grands bateaux au mouillage donnent un air installé, sur la ville, la vallée de la Betsiboka, et à perte de vue les longues ondulations qui montent vers Tananarive et me rappellent les landes de Saumur. A MA SOEUR.

Ce premier aspect de la Grande Ile est agréable; de la verdure, une côte accueillante et, par-dessus tout, un admirable ciel du bleu profond méditerranéen, la grande lumière; allons! si tout Madagascar est ainsi éclairé, ça va bien. Je ne crois pas qu'il me soit possible d'être découragé, malade, fatigué, dans un pays lumineux. J'en ai un besoin maladif, et c'est la seule chose qui m'ait jamais manqué vraiment sous le ciel toujours voilé de l'Asie chinoise.

Des premières causeries avec marins, officiers, résidents, commerçants, se dégagent quatre impressions : deux générales, deux locales. Allons-y :

1° Confiance unanime dans le général Gallieni, aussi civile que militaire, avec la conclusion que, s'il était venu six mois plus tard, tout était à recommencer, mais que, s'il était arrivé six mois plus tôt, le pire eût été évité : ces six mois, avec leurs fautes, les précédents créés, les fluctuations et les hésitations de direction, laisseront une trace durable et profonde, et il faudra beaucoup plus de six mois pour remonter la pente descendue.

Crainte que le général Gallieni, fatigué, surmené, usé par une tâche d'autant plus pesante qu'il n'y a aucune proportion entre les moyens et la situation, ne parte trop tôt, avant l'œuvre faite.

2° Sentiment unanime que la situation est encore très grave, que l'accalmie actuelle est due surtout à la saison, et que la fin de l'hivernage, dans six semaines, va ramener une recrudescence de l'insurrection. Le Général est maître de l'Émyrne, et c'est tout; et c'est déjà beaucoup, puisqu'on circule aujourd'hui à peu près librement sur la transversale Tamatave-Majunga ; mais sa méthode *ne peut* avoir porté encore que très peu de fruits au delà de ce corridor; les bruits les plus faux n'ont cessé d'être répandus dans la population partout où nous n'occupons pas effectivement ; et la progression forcée de notre occupation du centre à la circonférence ne se fera qu'au prix d'efforts considérables, d'affaires de guerre avec tout leur aléa de dépenses et de pertes. Ceci, c'est ce qu'il faut bien se dire et à quoi il faudrait que l'opinion française fût virilement préparée. Nous sommes, c'est un lieu commun que de le répéter, le peuple des emballements et des réactions. Je ne viens pas de France et je n'y ai pas suivi les variations de l'esprit public ; mais je le connais assez pour pressentir qu'après avoir cru avec M. Laroche tout perdu, on a cru tout sauvé, *tout fini* par le fait seul que Gallieni était là et avait fusillé deux seigneurs. Je

viens de voir le même phénomène au Tonkin, où on a fait venir le colonel Pennequin comme le sauveur du Fleuve Rouge, et où l'on a été tout surpris quand, après avoir étudié la situation, il a dit qu'il s'en chargeait à la condition d'avoir tels moyens en hommes et en argent pour la résoudre. La tête de colonne n'y a rien compris : « Comment! Pennequin est là, et il y a encore des pirates? mais alors, ce fameux Pennequin, c'est du bluff! » On pensait apparemment qu'il allait apparaître, lever le doigt, souffler dessus, et que, crac, toute la région Ouest du Tonkin aurait recouvré sa sécurité.

Or, il y a des hommes supérieurs, il n'y a pas de sorciers. Gallieni n'est pas plus sorcier que Pennequin. Mais la France, qui n'aime pas qu'on l'embête longtemps des mêmes sujets, les ministères et les parlements qui n'aiment pas les affaires et ne veulent pas d'histoires, exigent des sorciers. Et alors, c'est le triomphe des fumistes et des charlatans, des Boulanger et des autres, tandis que le succès n'est fait, à l'anglaise, qu'au prix des préparations lentes et des méthodes tenaces.

Bref, je redoute que l'opinion, emballée sur Gallieni il y a quatre mois, se désemballe quand elle s'apercevra dans deux mois que la casse recommence et que le terrain ne se *gagne que pied à pied*. Or, il ne se gagne d'une façon efficace pas autrement.

Telles sont, très à la galope, les deux impressions générales que j'ai cueillies aujourd'hui.

Les impressions locales?

1° Soulagement unanime du départ de M... (le lieutenant explorateur), qui était résident de Majunga et vient d'être réexpédié en France et que tous, civils, négociants, militaires, marins, peignent unanimement sous le jour le moins favorable.

2° Tout Majunga navré (il n'en peut être autrement) des indices que, en haut lieu, l'effort se porte désormais sur Tamatave (port, chemin de fer, centre de matériel, centre administratif et militaire). Majunga est en pleine déconfiture, les maisons de négociants s'y ferment, d'où marasme naturel.

Toutefois leurs arguments font impression. Rien à faire sur la côte Est; ici sont les bons ports, les bonnes rades, à l'abri des cyclones, la communication la plus facile et rapide tant avec la France qu'avec l'Afrique Orientale qui est le marché de l'avenir, le « voisin » commercial, ici le point d'atterrissement du câble, — oui, la route de Tananarive est deux fois plus longue, mais autrement facile; depuis deux ans qu'aucun travail n'y a été fait, elle a gardé toute sa praticabilité, tandis que celle de Tamatave, malgré d'énormes dépenses, est constamment en compote. Je vais entendre la cloche inverse à Tamatave, — on n'est pas si peu que ce soit colonial sans y être habitué; et il me semble être entre Haïphong et Hone-Gay. J'enregistre donc simplement.

Nous embarquons le commandant de la gendarmerie de Madagascar qui fait sa tournée circulaire et arrive de Tananarive, *sans escorte*; ceci est un document. Il est vrai que la route est ruinée et déserte, et que les fahavalos n'ont aucun intérêt à venir là où il n'y a pas à manger.

Je vous envoie mon *brevet* de passage de l'Équateur que deux spirituels lieutenants ont composé, texte unique et dessins variés, pour chacun des passagers.

Au départ de Nossi-Bé, 4 mars, 10 heures soir.

Dieu! l'étrange apparition et imprévue que ce mail de vieille petite ville du midi de la France sous ce quinzième degré de latitude Sud! Deux rangées de grands arbres qui pourraient être des ormes, des bancs où somnolent des bourgeois, un jet d'eau, beaucoup de mauvaises herbes; et les maisons en bordure, à commencer naturellement par toutes les demeures officielles réunies sur ce mail classique : voici la sous-préfecture, pardon, la Résidence, l'église au bout, un curé passe, et l'hôpital d'où sortent deux bonnes sœurs. Vraiment, il faut un instant pour se reprendre et se souvenir qu'on est à Hellville, fondée en 1841

par l'amiral de Hell sur le littoral malgache; — quelques détails pourtant rappellent qu'on n'est pas à Châteaudun : un palmier qui pointe d'un jardin, une négresse à la narine ornée d'un bijou d'or, à la chevelure aussi étrangement travaillée, divisée, fignolée que dix queues de caniches noirs. Puis, dès qu'on sort de ce mail étonnant, c'est le plus admirable décor de *Paul et Virginie.*

Quel paradis! Derrière l'hôpital, il y a un certain sentier, sous les palmiers, surplombant cette merveille de petite rade toute bleue, ceinturée d'une végétation débordante, qui doit bien être un des plus beaux sentiers du monde. Et ce sentier aboutit à un kiosque; et ce kiosque balconne sur la mer et sort comme une fleur d'un bouquet de grands feuillages, — de ces larges et fantastiques feuillages de serre dont mes yeux frileux d'occidental ne parviendront jamais à se lasser. Quelle exquise halte j'ai faite dans ce kiosque, à jouir, après l'agitation du bateau, de l'abri solitaire, de l'eurythmie des choses, de ces jeux éternels et divins de la couleur et de la lumière que j'aime, que j'aime à en crier, — et plus encore peut-être depuis que j'en ai, avec toi, partagé l'extase en Mer Rouge!

Et je pense que c'est bien une de mes dernières heures de détente avant les responsabilités et les rudes besognes de demain.

L'aviso *Météore*, qui est ici sur rade, a, voici huit jours, soutenu de ses canons les 150 miliciens de Nossi-Bé à l'attaque d'un gros d'insurgés sur la côte voisine. Demain, c'est Diégo-Suarez, d'où partira cette lettre et où seront les nouvelles fraîches du Général; après-demain dans la nuit, c'est Tamatave, et alors, fini de rire, de rêver et de bavarder. Déjà, au sortir du kiosque, j'ai trouvé le tout Nossi-Bé commercial réuni chez M. F..., mon compagnon de bateau, notable négociant, depuis douze ans à Hellville, où nous venons de le ramener; et, comme on sait par les officiers du bateau que le grand chef m'aime bien, c'est déjà du service: réclamations contre les exigences

fiscales, contre les rigueurs douanières, documents à l'appui, désolation des Nossi-Béens.... rattachés à Madagascar et participant à ses charges, tout près de déplorer la conquête. Je crois entendre Cochinchine parlant Tonkin, et il me semble bien que, tout de même, ils n'aient pas entièrement tort. Je prends des notes, on me donne des papiers ; et je suis content, parce que, si j'aime les kiosques où l'on rêve, j'aime encore mieux les affaires, et que déjà je renifle l'action, la virile action, celle qui vous empoigne au réveil, envahit la nuit, hante le sommeil, que les flemmards appellent surmenage, et qui est *la vie*.

Voici mon congé de six semaines fini, je ne l'avais pas volé, mais ça suffit. Bonsoir, petite chérie.

Diégo-Suarez, 5 mars, midi.

Diégo, le Bizerte de l'Océan Indien, la rade enclose que Napoléon avait déjà marquée du doigt, où peuvent dormir des flottes entières, dont quelques batteries suffisent à défendre le goulet étroit, — un des points qui, avec Dakar, Saïgon, jalonnent notre route de Chine au cas où le canal de Suez nous serait fermé, dont la valeur stratégique est incomparable, dont la valeur commerciale peut naître, s'il est possible de le sortir de son isolement et de le rattacher à l'intérieur de l'île. Or, de la rapide conversation que j'ai eue ce matin, résulte déjà que la route de Vohémar (côte Nord-Est), récemment reconnue par un lieutenant d'artillerie, se ferait sans obstacles ; et Vohémar, c'est l'attache éventuelle avec la circulation générale ; mais je clos ici. Nous avons mouillé à 7 heures ce matin, repartons ce soir à 5 heures et, entre les interviews intensifs de la matinée et de l'après-midi, je n'ai que le temps de fermer cette lettre que le courrier montant emportera demain.

Au sortir de Diégo-Suarez, 5 mars, 10 heures soir.

A nous deux, maintenant, de travailler : après l'excitation tonkinoise, l'excitation malgache. Je sais bien que tu m'écrivais l'an passé que j'étais le seul à m'emballer sur le Tonkin et que j'avais bien de la bonté de croire que personne en France s'y intéressât; mais, mon Dieu! les événements ont prouvé que je n'étais pas tout à fait le seul; et mes modestes coups de cloche ont tout de même été entendus dans quelques bons endroits. C'est en se disant, chacun, à quoi bon? que rien ne se fait; et c'est, au contraire, en plantant patiemment des clous qu'on finit par les enfoncer. Je crois que vos fils auront une toute autre manière d'envisager les choses coloniales, et leur vingtième année ne sera peut-être pas fâchée, quand il s'agira de prendre une direction, de trouver d'autres orientations que les deux ou trois voies vieux jeu qui, seules, ont été indiquées aux nôtres. A MON FRÈRE.

Donc, que tu le veuilles ou non, tu seras rasé sur Madagascar; et puis, si ça t'ennuie trop, il ne manquera pas d'amis à moi dans ton voisinage pour t'aider à avaler le morceau.

Achète la carte de Madagascar, celle du P. Roblet, dépôt de la guerre 1/200 000e, et réveille ta vieille passion pour la géographie.

Tu sais déjà que Diégo-Suarez est une des trois ou quatre plus belles rades du monde, — avec Brest, Bizerte, Sydney, Rio et fort peu d'autres. Comme point stratégique, abri et appui de flotte, établissement maritime de guerre, étape sur la ligne France-Indochine, en évitant Suez, cela est incontestable et incontesté.

En raison de sa position excentrique sur le littoral malgache, de son éloignement de Tananarive, des masses montagneuses qui, à première vue de carte, paraissent la séparer du reste de

l'île, cette importance n'était-elle pas exclusivement militaire et stratégique, et pouvait-elle dans notre nouvelle colonie y joindre quelque valeur commerciale? Telle était la question que je me posais depuis deux jours.

Mon escale de 7 heures du matin à 6 heures du soir n'a guère été consacrée qu'à me renseigner à cet égard.

Les tuyaux sont moins mauvais que je ne les craignais. L'administrateur, M. A... L..., les officiers stationnés depuis longtemps dans la région, un négociant, m'ont donné avec des divergences de détail une note moyenne que voici :

Diego, ou plutôt Antsirane, n'est pas isolé. La communication avec l'arrière existe, et usuelle. Un bon chemin frayé jusqu'à Vohémar (côte Nord-Est), — un officier d'artillerie vient de le reconnaître jusqu'à Loky, — transformable sans trop de travaux en vraie route, et même en voie ferrée. De Vohémar, il s'agit de rattraper au Sud-Ouest le plateau central et son revers Ouest; la piste existe et est pratiquée.

Il y a encore une autre solution, c'est de gagner d'Antsirane même le plateau central par le revers oriental de la montagne d'Ambre qui semble se rattacher par ses contreforts Sud au système général de la chaîne centrale. La route est amorcée; il y a sur la montagne d'Ambre un sanatorium que j'ai vu à la lorgnette, et où accède déjà une route praticable aux mulets et aux voitures légères. Bref, il n'y a pas *a priori* d'obstacle naturel sérieux à l'établissement de communications normales entre la baie de Diego et le Sud, — et le fait est que, lorsque de la rade on observe les longues et douces croupes orientales de la montagne d'Ambre, on les compare tout à leur avantage aux rudes et violents massifs du Haut-Tonkin.

Ceci est fort important. Il n'y a qu'à regarder une carte pour comprendre l'intérêt d'une voie longitudinale et médiane formant épine dorsale économique et aboutissant à ce port merveilleux tourné vers le Nord, la Chine, Suez, l'Europe ; — ce port devenu déjà un nœud de communications depuis sept mois que les Messageries en ont fait le point de départ d'une

ligne annexe qui bifurque sur le grand courrier pour atteindre en quatre jours Lorenzo-Marquès, port d'attache du Transvaal et de l'Afrique du Sud (ligne que je compte bien prendre quelque jour d'ailleurs); ce port où j'avais aujourd'hui la satisfaction de voir, avec notre courrier, un second « Messageries », un « Péninsulaire Havraise » et un bateau allemand.

Donc, Diego n'est nullement exclu *a priori* du mouvement commercial général de l'île, au contraire.

Vaut-il quelque chose comme trafic local? — Oui, déjà. Ce Nord malgache est un pays d'élevage; la production du bœuf y est active. — On l'exporte déjà : 1° vivant, et il y aura vraisemblablement bientôt un gros marché ouvert quand le Transvaal, ayant liquidé sa peste bovine qu'il laisse très sagement s'user sur place, aura à renouveler sa population bovine; 2° sous forme de conserves; il s'était déjà fondé une usine importante, qui est tombée pour être partie trop vite et pour d'autres motifs inutiles à détailler; elle va reprendre, et la nouvelle loi sur la fabrication des conserves, si favorable à l'industrie française, semble lui assurer un bon départ.

L'élevage actuel, très limité, est extensible, très extensible. Si les Sakhalaves y sont peu préparés, en revanche les Antaimours, qui forment avec les premiers la population de cette région, sont des pasteurs, perfectibles. J'ai constaté moi-même, en allant visiter la batterie de Diego, que l'herbe pousse naturelle, superbe, du fourrage normand qui te ravirait et qui m'a d'autant plus charmé que c'était une des grandes lacunes du Tonkin au point de vue élevage que cette pénurie de bonne herbe fourragère naturelle.

Le côté le moins favorable, c'est la question eau. De fortes sécheresses; mais il semble qu'il y ait une solution en adoptant le système de transhumance arabe, une saison de plaine, une saison de montagne, laquelle est voisine, et où l'eau se rencontre toujours. Et alors améliorer, par le bœuf indien qui donnera la force, par le bœuf français qui donnera la viande.

Donc, ici, de l'élevage.

Et aussi deux salines en pleine exploitation et qui fournissent déjà la Réunion et la côte orientale d'Afrique.

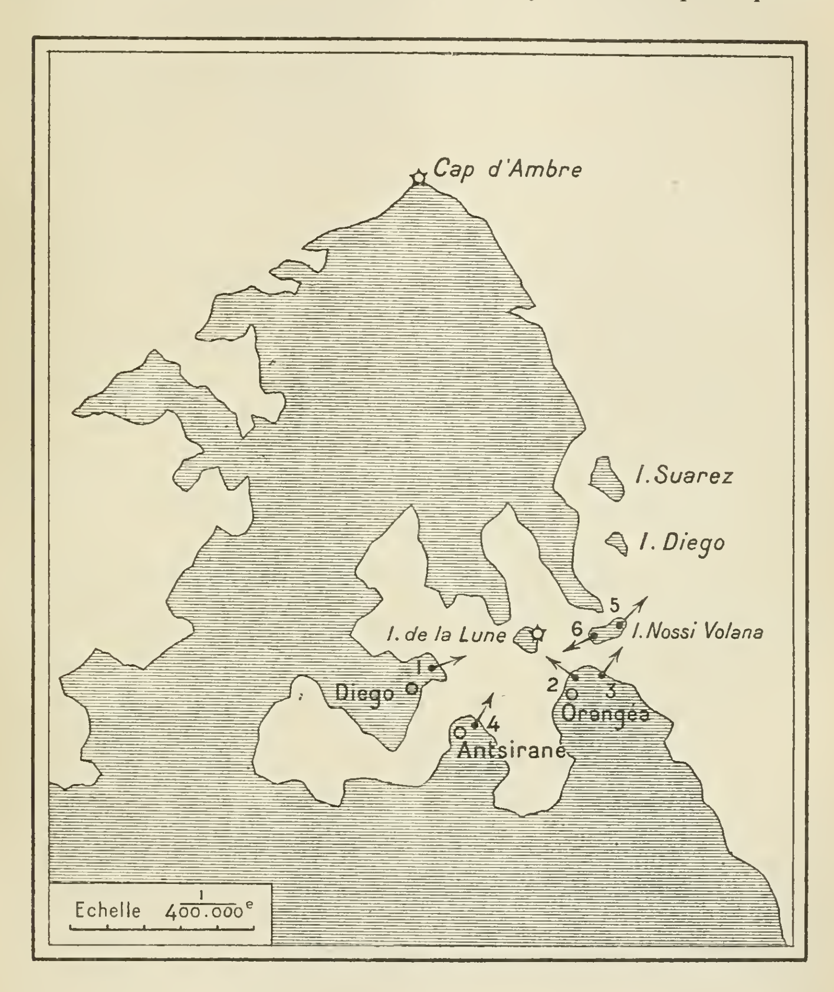
Seulement, le terrible droit à la sortie de 10 pour 100 *ad valorem*, 15 francs par bœuf (au lieu de 25 centimes précédemment) récemment imposé, les terrifie tous. Je sais bien ce qu'on me dira à Tananarive : il faut de l'argent. Mais, bigre! je ne suis pas prêt d'être converti à ces massacres de poule aux œufs d'or pour une fictive et illusoire rémunération immédiate. Le Tonkin ne m'a pas rendu douanier, ni les Anglais non plus par comparaison.

Pour cette région, c'est tout, et ça suffit. Rien à faire ici comme exploitation agricole; peu de terre végétale et pas de main-d'œuvre rurale. Ah! la main-d'œuvre rurale! ici peu importe, puisqu'il y a une autre voie à prendre ; mais vais-je l'entendre souvent, ce cri, qui *a priori* me paraît être le gros « mais » de Madagascar.

Voilà le tuyau agricole. Pour le tuyau politique, ici pas de troubles : les Sakhalaves, les Antankares et les Antaimours n'ont jamais accepté la suprématie des Hovas qui leur ont imposé des fonctionnaires oppressifs et concussionnaires. Ici, ils nous gobent, comptant que nous ne serons ni l'un ni l'autre; ils sont doux, mais fiers et suffisamment rossards, très arabes en un mot avec qualités et défauts : à nous d'avoir le doigté et de ne pas trop les décevoir, et pour ce, pas trop de militaire, s. v. p.

Tuyau défensif. — Cette rade, il faut la défendre. A Antsirane existaient déjà de beaux établissements militaires, des casernements pour tout un corps de défense et, je dois le dire, les casernements coloniaux les mieux conditionnés que j'aie vus jusqu'ici. C'est presque du Singapour : aération, surélévation au-dessus du sol, plantations, tout y est; c'est hygiénique, gai, « gemüthlich » ; et quelle vue ils ont de leur véranda, les mâtins! aussi tous s'exclament-ils sur la salubrité d'Antsirane. A Diego, il y a un hôpital et la compagnie de disciplinaires.

Comme défense, sont faits : 1° une batterie rasante de 6 pièces (en 1) qui enfile le goulet et bat la rade, — elle est toute neuve; je l'ai visitée, ça va bien, avec ses magasins souterrains et son Decauville à munitions. Seulement il n'y a encore que 4 pièces



de 14, ce qui n'est assez ni comme nombre ni comme calibre; — 2° deux batteries en (2) et (3) à Orangea pour 6 pièces chacune, armées l'une de côte, l'autre basse, de 4 pièces de 14 aussi, soit 8 pièces; — à compléter et à organiser ce point d'appui de la défense.

Sont projetées : 1° en (5) et (6) sur l'île de Nossi-Volane,

deux batteries : l'une battant le large et croisant Orangea, l'autre battant la rade et croisant Diego; — 2° en (4) au-dessus d'Antsirane croisant Diego. Et tout cela à armer de mortiers de 270 et de vraies pièces de côte.

Enfin, il y a déjà un phare sur Nossi-Volane; nous avons rasé ce soir à 7 heures son feu à éclipses à notre admirable sortie de la passe, tandis que le soleil se couchait à droite de la montagne d'Ambre, et c'était magique, je te jure; il ne faut pas que le rêve perde ses droits.

Sur l'île de la Lune, il y a une tour qui attend sa lanterne (c'est étonnant ce qu'il y a de lanternes en panne et de phares attendant leurs feux dans les colonies françaises).

Quant au cap d'Ambre, il n'a ni phare ni feu; et il a diablement besoin de l'un portant l'autre, car le doublement dudit Cap ne réjouit nullement les navigateurs.

Et, là-dessus, je me couche, car après-demain, à l'aube, Tamatave; et demain c'est la journée des cantines, du graissage des bottes, de la revision de la popote, etc....

A propos, j'ai pris un boy aujourd'hui à Antsirane, un petit nègre qui répond au nom de Tombo et qui a de très beaux bracelets d'argent.

21 mai. Au bivouac, en pleine colonne, sur la rive droite de la Mahajamba.

Du 7 mars au 21 mai, dix semaines, sans vous avoir écrit une ligne et alors que vous devez être si impatients, si soucieux de mes premières impressions de Madagascar; je suis impardonnable et torturé de la peine que vous en devez avoir. Je sais si bien que vous auriez préféré à ce silence deux lignes au crayon; mais ces deux lignes au crayon, c'est ce que je n'ai jamais su faire. Depuis mon arrivée à Tananarive, j'ai toujours au bout du doigt la vraie lettre que je voudrais vous écrire; mais je n'ai littéralement jamais trouvé l'heure de répit indispensable.

Vous allez du reste en juger.

Depuis le 7 mars que j'ai débarqué à Tamatave, j'ai exactement passé 6 nuits dans un lit : 4 chez le Général en arrivant, — 2 dans mon premier chef-lieu provisoire, Babay. Les 68 autres, je les ai passées au bivouac, soit sous ma tente, soit sous un abri improvisé, soit dans une case abandonnée d'un village conquis, soit dans les misérables postes que l'on commence seulement à ébaucher.

La nourriture a été à l'avenant du gîte. Comme le pays presque entier est soulevé, comme l'insurrection intercepte ou menace les routes principales, les ravitaillements ne montent qu'à grand'peine; et leur débit si faible est hors de toute proportion avec les besoins. Tananarive est vidée; et, comme le pays est absolument dévasté, comme les chefs de l'insurrection y ont fait une véritable jacquerie, incendiant et dévastant tout, brûlant les rizières, vidant les silos, emmenant le bétail et jusqu'aux moindres poulets de basse-cour, c'est un problème quotidien que d'arriver à vivre.

Nous sommes restés en colonne 15 jours, sans pain, n'ayant à nous mettre sous la dent que du biscuit truffé de charançon; et j'ai vraiment connu la dure misère, autrement dure et autrement prolongée surtout que tout ce j'ai connu au Tonkin.

Quelques petits faits vous illustreront la débine dans laquelle nous vivons.

Il y a deux jours, je demande à l'officier voisin une boîte d'allumettes; il fouille dans sa poche, en demande au voisin et, de proche en proche, à toute la colonne, où il en restait sept en tout; et, comme nous n'avions pas l'espoir du moindre convoi, j'ai dû les confisquer toutes les sept et prescrire qu'on n'aurait droit à une allumette qu'en venant me la demander. Même scène pour les bougies; il en restait une dizaine, et c'est, aujourd'hui, à la lumière seule de mon photophore, qu'on a le droit de venir écrire ou lire un ordre.

A ma première reconnaissance, je pars dans la nuit, sans avoir pu inspecter les hommes; je les vois à la première halte de jour et je constate que le détachement européen est à peu

près tout entier pieds nus, n'ayant pu, depuis des semaines, toucher de chaussures de rechange, n'ayant encore, sous le froid venu, que le pantalon de toile de la saison chaude, et l'un des hommes, dont je vois la vareuse trouée en trois endroits, me dit qu'ayant reçu trois balles dans le corps dont il est aujourd'hui guéri, il n'a pu, à sa sortie de l'ambulance, toucher un vêtement de rechange. Comme mes bagages sont restés à Tamatave, faute de porteurs, je marche, moi aussi, avec ma vareuse de route depuis deux mois; j'ai des pièces aux genoux, une manche en détresse, et des ficelles remplacent la plupart des boutons.

Le soir, après la longue étape, au lieu de se détendre et de pouvoir écrire, c'est le papier, toujours le papier, rançon du commandement, le courrier qui me rejoint à l'arrivée, ou encore le tac-tac de l'optique, toute la nuit, à côté de ma tente, les ordres, l'organisation immédiate à mesure de l'occupation; et, comme je suis arrivé ici sans équipe, sans secrétaire, sans officier au courant, c'est jusqu'à une heure de la nuit que je paperasse sous la tente pour tomber harassé, et aussi si souvent angoissé de responsabilités, sur mon lit de camp.

Vous comprenez que je n'aie jamais eu le temps de la lettre!

Enfin, ce soir, voici une aubaine. En reconnaissant ce matin l'une des frontières de mon Cercle, sur la grande forêt Nord-Sud qui sépare la Mahajamba du lac Alaotra, j'ai été arrêté par une crête boisée d'où les favahalos[1] ont, à 300 mètres, envoyé des balles sur mon fanion qu'ils ont, hélas! raté. Mon avant-garde de Sénégalais a eu vite fait d'enlever cela; mais la lisière était bien garnie et barricadée, ils ont tenu sur une seconde ligne, et il a fallu que le gros de la colonne arrivât pour les déloger de crête en crête, puis leur donner la chasse.

Cet imprévu a retardé notre marche; et, au lieu d'aborder ce soir au poste convenu, j'ai dû bivouaquer en plein champ, de sorte qu'exceptionnellement je n'ai ni courrier ni dépêches,

1. Terme général qui désigne les insurgés et qui, avant notre arrivée, désignait les brigands, coupeurs de route.

une soirée libre devant moi ; et je saisis vite aux cheveux cette occasion de renouer le fil avec vous.

D'abord, rassurez-vous sur ma santé. Je tiens. Décidément, je suis en fer. Fatigué, certes, souvent moulu, le cerveau surtout courbaturé, mais tout l'essentiel marche, appétit, sommeil et entrain.

Donc, le 7 mars, je débarquais à Tamatave, où je trouvais, m'attendant, ces trois télégrammes du général Gallieni :

1° du 5 mars. — « Vous prie monter Tananarive extrême urgence, le Commandant de Cercle que vous devez remplacer étant fatigué et désirant être rapatrié le plus tôt possible. »

2° du 7 mars, jour de mon arrivée : « Willkommen, montez, maoulen[1]. »

3° et enfin, du même soir : « Suis désireux de vous voir le plus tôt possible, mais ne vous fatiguez pas. Dans ce pays et dans cette saison, santé passe avant tout. »

Et, me conformant au télégramme second et trilingue, je suis monté « maoulen », c'est-à-dire en dix jours, ce qui, par cette fin de saison de pluie, était déjà un tour de force.

Quelle route! une mauvaise filanzane du rebut de Tamatave, de mauvais porteurs, un mauvais boy, un mauvais cuisinier, des fondrières, des rivières à passer en se mouillant à plein, des pertes de colis, et la pluie, la pluie, la pluie, — des arrivées à 8 heures du soir, mi-trempé, mi-rissolé, au gîte, et quel gîte! les cases improvisées où bivouaque quelque sergent ou quelque officier dans un village.

Quand j'étais tout petit et que j'entendais la chère voix de

1. Maoulen veut dire « vite » en annamite.

tante M... dire la prière du soir, dans la vieille chapelle de Montrambert, je me souviens qu'un de mes grands étonnements était la prière pour les « malades, les prisonniers, *les voyageurs* ». Les voyageurs! ce mot n'évoquait pour moi que le bon coin rembourré et sympathique d'un compartiment de première classe et l'idée de la chose qui me semblait au monde et la plus désirable, et la plus facile, et la plus joyeuse : le voyage. — Pourquoi donc invoquer le bon Dieu pour ces heureuses gens? — Ah! que de fois depuis, sur la frontière de Chine ou sur les confins sakhalaves, j'ai pensé à cette prière qui, si elle paraît en Europe une réminiscence surannée du Moyen Age, s'applique encore sur tant de points du monde à ceux qui gravissent une dure côte, pliés sur le bâton ferré, sous le soleil, sous la pluie, dans l'incertitude de la distance, de la direction, souvent à quelques pas du fusil qui guette et, la nuit venue, saluent la lueur lointaine du gîte comme l'étoile du salut!

L'accueil de Gallieni! — A une étape, il envoie à ma rencontre son officier d'ordonnance, mon vieux Martin, du Tonkin; lui-même vient au-devant de moi à 3 heures de Tananarive, à cheval, avec tout le tremblement, l'escorte des spahis rouges, le fanion, les deux minuscules boys-piqueurs, un train très chic de Gouverneur général militaire. Je passe de ma filanzane sur le cheval de son second officier d'ordonnance, mon vieux camarade du Song-Cau, Boucabeille; et c'est dans cet appareil, dans ma tenue souillée de la route, que je fais mon entrée dans la capitale : et ce que j'en revois aujourd'hui, après deux mois, c'est la population entière dehors pour *voir* « le Général », et cela, chaque jour, — et ce peuple humble, courbé, chapeau bas, sollicitant un regard, forme une haie pressée et soumise qu'il traverse impassible, sans jeter un coup-d'œil, toute une affirmation de puissance souveraine et de force écrasante, inconcevable pour qui n'a vu ce spectacle.

Or, on ne se découvrait plus devant son prédécesseur qui

saluait le premier les passants, et ceux-ci se retournaient en ricanant. Voilà!

Logé, hébergé, nourri chez lui, l'accueil d'un grand frère; deux jours de fièvre, tribut du voyage. Au nom du ciel, ne me faites pas d'élégie sur ces deux jours de fièvre, à moi qui en ai eu six en tout à travers la vie que je mène, et libérez-moi des « soigne-toi, ménage-toi, prends de la quinine », qui émaillent toutes les lettres de tantes, parents, amis, et qui m'empêchent d'en achever la lecture!

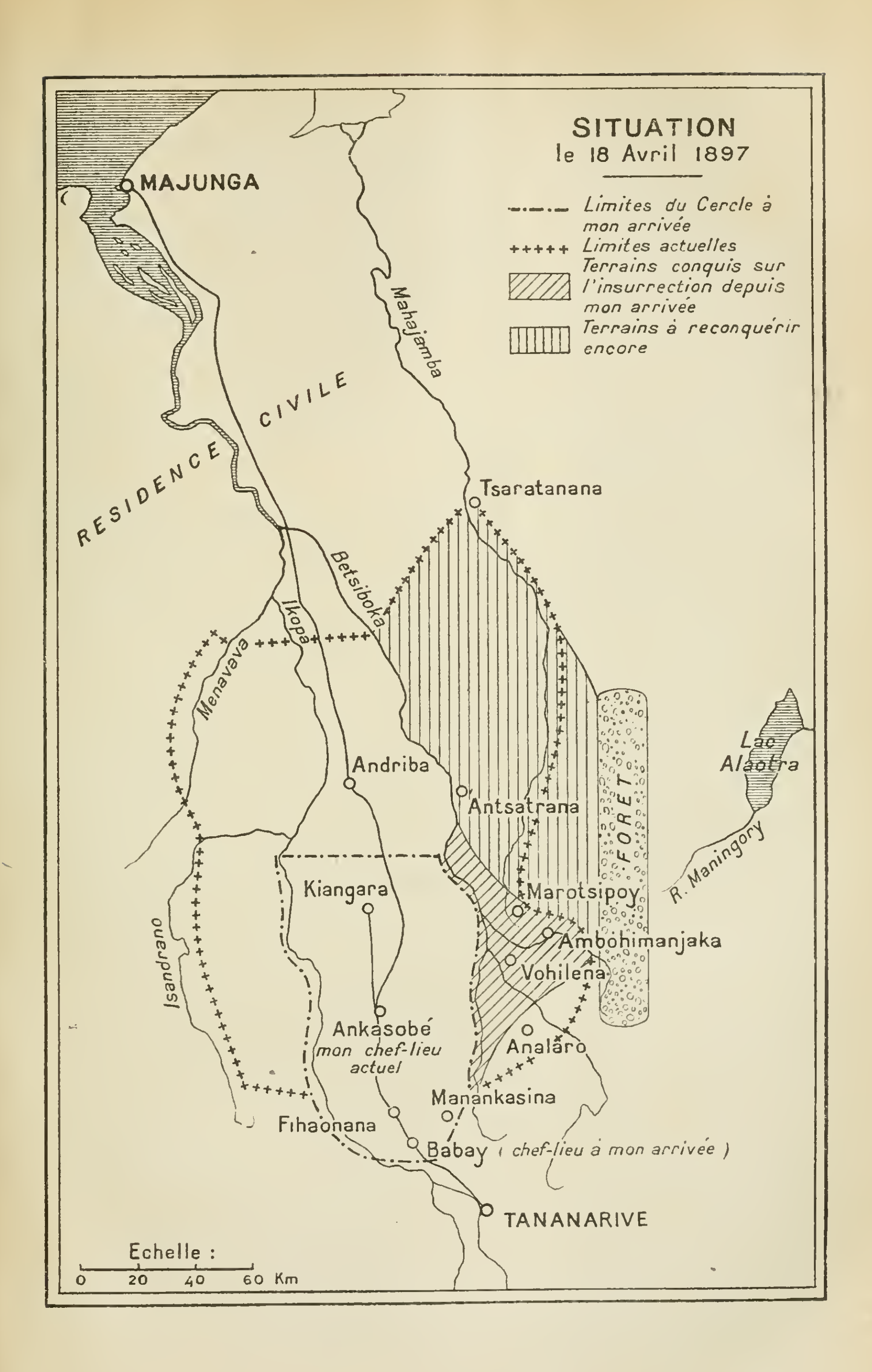
Bref, s'il me faisait monter « maoulen », c'est que mon vieux camarade de promotion, le colonel Gonard, commandant le cercle de Babay, ne tenait plus debout, rentrait en France, et que c'était moi qui en prenais la succession.

Le plateau central de Madagascar, seule partie de l'intérieur encore effectivement occupée, était à ce moment divisé en deux territoires militaires : le premier, au Nord-Est, colonel Combes, lac Alaotra, la forêt et la vallée de la Mahajamba; — le deuxième, au Sud-Ouest, colonel Borbal-Combret. — La région côtière jusqu'au plateau est territoire civil. Entre les deux territoires militaires, un cercle indépendant, ne relevant que du Général, celui de Babay, à cheval sur le débouché Ouest de Tananarive, par la route de Majunga, allant au Sud jusqu'à un jour de marche de Tananarive, limité à l'Est à la Betsiboka, à l'Ouest à l'Ikopa, au Nord à Andriba, et au delà les terres à conquérir. Grosse responsabilité à cause de la route à refaire et à protéger, ce qui, en tout pays d'insurrection, est un des plus sales problèmes à résoudre. Ce terrain était d'ailleurs à peu près entièrement pacifié, sauf un coin aux sources de la Betsiboka encore occupé par les chefs Rabezavana et Rabozaka contre lesquels opérait mon voisin de droite, le colonel Combes, l'homme du Soudan.

Après quatre jours de prise de possession et de papiers, à Babay, village brûlé, comme *tous ceux de l'Émyrne*, et où de mauvaises, d'ignobles installations étaient improvisées entre les murs noircis sous une toiture d'herbes sèches, je partais faire la tournée de mon cercle.

Quatre secteurs : celui de Babay, capitaine Freystatter; celui du Vonizongo, capitaine Laborie; celui de l'Ikopa, capitaine Mazillier; celui de Kiangara, capitaine Robin. — J'allais de poste en poste, suivi de mon gouverneur indigène, M. Rarivo, trouvant les populations rangées sur mon passage, précédées de leurs « petits gouverneurs » (chefs de canton), de leurs maîtres d'école, de leurs pasteurs, des évangélistes protestants ou des catéchistes catholiques se dénonçant avec une férocité mutuelle, et je commençais à remplir avec joie mon rôle d'ingénieur, de traceur de routes, d'administrateur, étudiant les impôts, faisant dans chaque école l'inspecteur d'académie avec une piastre pour le plus fort, m'initiant aux cultures, rendant la justice, etc., etc., et je m'en assignais pour deux mois avant de bien voir l'ensemble de ce cercle tel quel, quand, le 4 avril, dix jours après le début de cette tournée, un télégramme m'appelle à Tananarive.

Le colonel Combes, malade, demande à rentrer, et le Général veut me donner le premier territoire plus mon cercle, c'est-à-dire le tiers du Madagascar militaire occupé. Il me passe un petit frisson dans le dos à l'idée de succéder d'emblée dans ce vaste commandement, moi, chétif, tombant du Tonkin avec mes quatre galons, à ce légendaire colonel Combes, la terreur du Soudan, commandeur de la Légion d'honneur, un des chefs les plus autoritaires et les plus éprouvés de l'Infanterie de Marine. Je ne me voyais pas, si récent colonial, si jeune de grade, inconnu de tous ces vieux routiers, m'imposant à ces troupes et surtout à leurs chefs de même grade que moi. Je me défends, en invoquant ces motifs; le Général finit par recon-


SITUATION
le 18 Avril 1897
Limites du Cercle à mon arrivée
Limites actuelles
Terrains conquis sur l'insurrection depuis mon arrivée
Terrains à reconquérir encore
MAJUNGA
Mahajamba
RESIDENCE CIVILE
Tsaratanana
Betsiboka
Ikopa
Menavava
Andriba
Antsatrana
FORET
Lac Alaotra
R. Maningory
Marotsipoy
Ambohimanjaka
Vohilena
Kiangara
Isandrano
Ankasobé
mon chef-lieu actuel
Analaro
Manankasina
Fihaonana
Babay (chef-lieu à mon arrivée)
TANANARIVE
Echelle :
0 20 40 60 Km

naître qu'il y a intérêt à me graduer la tâche, et, coupant le premier territoire en deux, ajoute simplement à mon cercle toute la rive droite de la Betsiboka jusqu'à la Mahajamba, en me donnant autorité sur le cercle voisin, Ambatondrazaka, commandant R..., pour assurer l'unité d'action.

La chose réglée, je commence par rallier Babay, que je ne fais que traverser pour gagner Ankazobé, à deux étapes plus loin sur la route de Majunga, où j'avais résolu de transférer le siège de mon cercle et où je donne, par télégraphe optique, rendez-vous à mes quatre chefs de secteur. J'y passe un jour avec eux, à leur tracer la besogne, à leur donner mes idées, à mettre en train le plus urgent.

Puis je pars seul, sans un officier, n'en ayant pas un disponible, avec seulement quelques hommes d'escorte, pour me mettre à la recherche du colonel Combes et de sa colonne. Je le trouve, après six jours de marche, le 18 avril, bivouaqué à Vohilena, en pleine opération contre Rabezavana.

J'avoue que je n'arrivais pas très tranquille. La brusquerie et l'accueil de sanglier du colonel Combes sont légendaires. On le disait de fort méchante humeur, aigri, mécontent du Général, dont, imbu d'autres méthodes de guerre, il ne partageait pas la doctrine, et demandant à partir beaucoup plus par suite de ses divergences de vues que par raison de santé. Je m'apprêtais donc à être fort mal reçu. Il n'en fut rien. Il était réellement malade, en avait assez et m'attendait avec impatience pour me passer le commandement. Il n'avait qu'un regret, que je discernai vite, celui de ne pas achever l'opération commencée contre Rabezavana qu'il comptait atteindre à Antsatrana, à quatre journées plus loin, position fortifiée où il pensait le trouver retranché et le réduire par la force. J'insistai vivement pour qu'il continuât jusque-là, invoquant l'inconvénient, réel d'ailleurs, de changer le commandement en pleine marche, en lui offrant de lui servir de major de colonne. J'apprenais en même temps que j'avais parmi cet inconnu un ami, le commandant Raymond, un de mes anciens du Tonkin, com-



Extrait de l'Atlas du Guide de l'Immigrant à Madagascar   LIBRAIRIE ARMAND COLIN   Imp. Dufrenoy, Paris.

mandant une compagnie de tirailleurs malgaches; je me glissai le soir jusqu'à sa tente, dont je sortis tout réconforté. Comme je lui confiais mes appréhensions, il me dit que la colonne m'attendait comme le Messie, très confiante dans l'accord avec Tananarive que ma présence allait apporter.

Le lendemain, faisant appel à tous mes souvenirs d'état-major de brousse du Tonkin, je fis le contrôle le plus sévère du convoi et de l'approvisionnement des sacs de riz et gagnai ainsi la confiance du Colonel qui cessa de me regarder comme un novice. Nous devînmes une paire d'amis et, malgré quelques bourrades sérieuses, nous le restâmes.

J'ai eu, le même jour, un aperçu de la façon dont il entendait la pacification. Le général Gallieni m'avait annoncé que je trouverais à la colonne deux émissaires de premier choix, qu'il avait envoyés pour servir d'intermédiaires avec les insurgés : un magistrat malgache, personnage considérable, et un jeune interprète. Tous deux étaient venus dans le costume européen dont ils sont affublés, l'un d'eux même en chapeau haut de forme; et comme je m'en enquérais auprès du Colonel pour les interroger : « Ces deux civils? me répondit-il, je n'aime pas ces gens-là, je ne les ai même pas regardés, je les ai fourrés dans un silo; mais faites-en ce que vous voudrez, ça vous regarde. »

Je ne me le fis pas dire deux fois : je les fis remonter, ahuris et un peu défraîchis, du fond de leur puits, et ce me furent, dans la suite, des agents incomparables.

Le 21 avril, nous piquions avec 400 fusils et 2 canons sur Antsatrana, qui était, en effet, l'ancien siège de Rabezavana, lorsqu'il était Gouverneur royal, où il avait son rova[1], ses réserves, ses ressources. La marche s'est faite à travers un pays dur, où chaque passage de rivière, chaque crête nous est disputée à coups de fusil, mais où il n'y a plus un habitant, les villages brûlés ou évacués, les populations fuyant à notre

1. Citadelle.

approche. Quel contraste avec l'Émyrne, avec mon Babay et mon Ankazobé, où tout se pacifie et se repeuple et où déjà j'avais ramené 50 000 habitants!

Le 28 avril, nous arrivons devant Antsatrana; mais nous y entrons sans combat, Rabezavana a déménagé. Le beau village est intact, mais évacué et vide, pas de butin, pas de provisions. Seules, de superbes rizières sont sauves. On n'a pas eu le temps de les récolter et elles assurent notre approvisionnement pour six mois.

Ce mécompte exaspère le colonel Combes; du coup, il déclare qu'il part le lendemain et me remet le commandement.

Libre de mon action, j'en reviens sans délai aux méthodes que m'avait apprises Gallieni et, avant tout, renonçant à la colonne linéaire poussant droit devant elle, j'en reviens à la méthode des colonnes convergentes, la seule qu'on m'ait appris à regarder comme efficace. Le premier détachement que j'envoie sur ma gauche jusqu'à la Betziboka me revient le 30, en rabattant sur Antsatrana 1200 bœufs de prise et 400 Sakhalaves qu'il a cueillis fuyant. C'est une première réussite, qui est de bon augure et met en confiance les troupes, un peu lassées de marcher dans le vide depuis des semaines. Nous amadouons les revenants, les rassurons et en reformons le premier noyau de population de cette riche région.

Voici vingt jours de cela; et ils sont 800, et nous bénissent de les avoir délivrés des Hovas et de leur avoir rendu leurs biens, et forment un premier et utile jalon pour notre marche future au Nord chez les autres Sakhalaves.

Le 2 mai, sur un renseignement, je me rejette au Sud, où Rabezavana m'est signalé; je ne le pince pas parce qu'il me file sous le nez, mais c'est à deux heures près que je tombe sur le village inconnu de Marotsipoy, bien caché dans une vallée latérale, où aucun Européen n'avait pénétré. J'y pince cette fois d'énormes approvisionnements, les silos pleins de riz, com-

bien de poulets! des fusils, des cartouches. J'y prends aussi tous ses instruments de musique : une trentaine de grosses caisses, de tambours, de violons, et une malle où étaient ses uniformes officiels de Gouverneur royal, un habit rouge brodé et un chapeau de général à plumes blanches. Mais ce que je trouve avec le plus de joie, c'est un centre de rizières en pleine récolte.

J'y laisse un poste de 50 fusils, jalon de ma liaison avec la Mahajamba, et je redescends à Vohilena pour transformer en zone d'occupation, organisée en secteurs et définitivement acquise par des postes, la simple ligne ténue, jetée de Vohilena à Antsatrana, mince ligne longeant la Betsiboka et flanquée à droite jusqu'à la forêt de toute une région inconnue, bondée de rebelles et de ressources.

Le premier point à occuper ensuite, c'est Ambohimanjaka, que je sais être un ancien et important centre, nœud de communications, à mi-chemin entre moi et le cercle d'Ambatondrazaka, avec qui il faut me relier. Je veux y aller, mais je n'ai plus de fusils disponibles; échange de télégrammes optiques, d'ultimatums avec Tananarive. Enfin, on m'envoie le 14 mai 250 tirailleurs de renfort et, le lendemain 15, je pars avec 400 fusils et 2 canons. — Là, ç'a été une jolie opération; ils ont fui devant nous, naturellement; mais, comme j'avais combiné quatre reconnaissances convergentes partant à la fois de tous mes postes et se rabattant sur Ambohimanjaka, le 16 et le 17, tout cela me ramenait au centre 250 prisonniers, dont la mère de Rabezavana, 50 fusils et 3 000 bœufs, sans pertes de notre côté, avec 11 tués chez eux. Pour les rebelles, les énormes troupeaux de bœufs et les rizières, c'est la vie; à leur défaut, c'est la famine. Aussi est-ce le premier objectif, le mien surtout, tomber sur leurs centres de rizières et leurs troupeaux.

Ce beau coup de filet met de plus en plus la troupe en confiance; mais ce qui me tient le plus au cœur, c'est que mes chefs de groupe touchent du doigt l'efficacité de la « méthode » et sont convaincus. Je sens que désormais je

pourrai leur demander ce que je voudrai. Pour la première fois, on sort du vide; on se sent sur un terrain qui commence à se solidifier, et le dîner, pour spartiate qu'il soit encore, est joyeux. A la nuit, je vais contrôler un de mes postes optiques; je me fais stupidement éclairer par mon photophore qui nous repère, et la balle d'un guetteur voisin tape en plein dans la lunette de l'objectif. Le petit télégraphiste, un gamin de Paris, qui en avait retiré son œil une seconde avant, en est tout bleu....

Le résultat de la razzia, qui atteignait notre adversaire dans ses ressources vives, ne s'est pas fait attendre. Depuis avant-hier, Rabezavana me fait des offres de soumission. Je n'y crois guère, et je n'ose l'espérer; mais c'est déjà un gros indice et, comme il s'est rejeté au nord d'Antsatrana, je suspends provisoirement tout mouvement de ce côté, je laisse un de mes capitaines, Raymond, déjà nommé, qui est à Morafeno, surveiller les négociations par émissaires; et pendant ce temps je viens, hier et aujourd'hui, d'aller établir la liaison à l'Est avec les deux cercles voisins.

C'est fait; j'ai rencontré hier à Farlahitsidisio, poste en pleine forêt, les deux capitaines envoyés par les deux commandants voisins, et j'ai arrêté notre soudure, nos frontières communes qui n'existaient que sur le papier, puisque personne n'y était venu encore, et le réseau des postes que nous allons établir pour tenir ce sale coin de forêt, refuge du dernier fahavalisme. C'est aujourd'hui, tandis qu'avec ces capitaines nous délimitions sur le terrain, que nous avons été reçus à coups de pruneaux : ce qui, comme je vous l'ai dit, me vaut le répit de ce soir.

Cette fois, ce n'est plus la bande de Rabezavana, rejetée au Nord, mais celle de l'autre grand chef Rabozaka, plus dure, mieux outillée, et surtout très confiante dans son établissement de la forêt. Elle ne me regarde qu'indirectement, étant chez le voisin; ce qui ne les a pas empêchés de prendre mon fanion pour cible, à la terreur de mes bourjanes (coolies d'ici),

de mon interprète et de mon guide, qui ont fait un rapide demi-tour.

Voilà donc ma vie : mais, pour avoir une faible idée de ma besogne, ajoutez que si j'ai aujourd'hui 700 fusils et autant de porteurs sur la rive droite de la Betsiboka, il faut faire vivre tout ce monde, et que le plus clair de ces heures de halte se passe à assurer le ravitaillement, à faire avancer de Tananarive, à coup de journées de marche, denrées, munitions, médicaments, outils, à compter les tonnes de riz, les caisses de sucre et de farine, à calculer les levées de porteurs, leur relève, leur paiement, à interviewer les guides, les prisonniers, les émissaires sur un pays dont il n'y a pas une carte, où jamais les Européens ne sont venus, et qui est le dernier refuge de l'insurrection. Les nuits se passent entre mes secrétaires et mes officiers à transformer en croquis ces renseignements, à traduire les documents malgaches trouvés. Et cependant, il faut continuer à administrer tout mon cercle par lettres et par télégraphe optique ; c'est la route de Majunga dont je reçois journellement les rapports de chantiers, la ligne télégraphique qui se construit, les lettres des jésuites et des pasteurs qui se mangent le nez et m'invoquent, et les impôts, et les écoles ; et chaque soir, chaque nuit, tout cela arrive par paquets, et se règle et se liquide séance tenante. Ajoutez enfin que le Général a la manie d'augmenter chaque jour mon lot, qu'on vient de me donner la rive gauche de l'Ikopa, jusqu'à sa chaîne de partage, qu'un télégramme vient de détacher du territoire civil tout le Bouéni, capitale Andriba, jusqu'à Suberbieville, pour me le donner.

Du coup, mes quatre secteurs du début sont devenus dix, à savoir :

Manankasina (Capitaine Freystatter), 13ᵉ de Marine ;
Fihaonana (Lieutenant Edighoffen), —
Ankasobé (Capitaine de Portzampare), —

Kiangara (Capitaine Robin), 5e Cie de Sénégalais;
Andriba (Capitaine Jacquinot), 3e Cie d'Algérie;
Antsatrana (Capitaine Raymond), 3e Cie Malgache;
Ambohimanjaka (Capitaine Landeroin), 4e Cie Malgache;
Vohilena (Capitaine Le Moan), Cie Sénégalaise;
Analaro (Capitaine Vuillemin), 8e d'Algérie.

Ça ne fait que neuf, mais il y en a un à créer au Nord d'Antsatrana, après la solution, soit positive soit négative, de l'affaire Rabezavana.

Au total :

3	compagnies d'infanterie de marine de 130 hommes.	390	hommes.
2	— de Sénégalais de 140 hommes	280	—
2	— de tirailleurs algériens de 140 hommes.	280	—
2	— de tirailleurs malgaches de 230 hommes.	460	—
1	— de milice	200	—
3	canons et artilleurs	30	—
1	peloton de tirailleurs algériens.	60	—
	Soit. . . .	1700	hommes.

Voilà mon commandement militaire, ce qui est déjà assez coquet pour un chef d'escadrons de hussards en rupture de ban, sans compter mon commandement civil, qui compte dans les cent mille habitants; et tout cela, avec le pouvoir à peu près absolu, tout à faire, à organiser et à créer.

Non, vraiment, je ne me vois plus commandant un régiment de cavalerie, ni vivant des potins des salons de Paris.

Actuellement, mon programme, aussitôt la question Rabezavana réglée, par l'aboutissement ou la rupture des négociations, est de redescendre la Mahajamba par la rive gauche, tandis que le commandant R..., sous mes ordres, la redescendra par la rive droite, et d'atteindre Tsaratanana, où nous devons nous relier aux postes de la résidence civile de Majunga.

Je pense que cela va demander un mois, parce que R... a affaire sur la rive droite à une grande forêt, repaire de bri-

gands, qu'il me faudra l'aider à la nettoyer, et que de mon côté j'aurai, à partir d'Antsatrana, d'extrêmes difficultés de ravitaillement, de terrain, de marais et de liaisons.

Je me borne aujourd'hui à ce simple journal, sans commentaires, sans politique, sans appréciations, sans coup d'œil sur les Malgaches, sans détails sur ma vie, parce que je ne fermerais alors pas cette lettre et que l'essentiel est de vous mettre d'abord au point, et qu'il sera ensuite facile de vous broder des histoires sur ce canevas.

En tout cas, c'est une rude vie et une vie rude, et je ne me lave pas souvent.

Antsatrana, 24 mai.

Je rouvre ma lettre pour la terminer sur une nouvelle sensationnelle : Rabezavana s'est rendu ce matin.

Le 22, je recevais un mot du capitaine Raymond me disant que, d'après tous ses renseignements, Rabezavana était sur ses fins, que la capture de ses troupeaux, de ses réserves lui avait porté le dernier coup, qu'il ne trouvait plus à vivre dans un pays désolé, que ses partisans le lâchaient par groupes, que le fruit était mûr et qu'il ne fallait plus, pour le cueillir, qu'une rapide et opportune démonstration de forces. Je suis parti à marche forcée avant-hier, avant le jour, avec la colonne et je suis arrivé hier soir. Dès l'aube, un billet de Raymond m'annonçait que le Monsieur se présentait aux avant-postes et serait ici dans deux heures. Personne au monde ne s'en doutait : j'en avais gardé pour moi le secret absolu, de crainte que cela ne ratât. Comme il n'y avait plus de doute, je me mis à dicter un télégramme pour le Général, à tenir tout prêt à lancer par l'optique dès que la chose serait consommée. Au premier mot, la plume tomba des mains de mon interprète-secrétaire, le fidèle Jean-Baptiste Rahajarisafy, élève des jésuites de Tananarive, parlant français comme toi et moi, et l'écrivant, certes, mieux que moi : « C'est bien Rabezavana que vous dites, mon

commandant? — Parfaitement. — Mais alors, l'insurrection est finie? — Parfaitement. »

Je crevais de fièvre, mais il s'agissait de faire bonne figure. Mon fidèle docteur, l'aide-major Micholet, m'avait fait une injection de quinine, et j'étais debout. J'occupais la grande salle du rova même de Rabezavana, ouverte sur une vaste cour. La colonne, que j'avais enfin avertie, était formée en haie des deux côtés de la piste d'accès ; et tous ces braves gens, marsouins, tirailleurs algériens, malgaches, sénégalais, qui, depuis un an, n'avaient cessé de tenir la campagne, la plupart vieux routiers de nos colonies, avaient trouvé moyen d'astiquer leurs haillons et de sortir de leurs musettes leurs médailles du Dahomey, du Tonkin, d'Algérie.

Précédé de Raymond, Rabezavana arriva, à cheval, suivi de 500 guerriers, dernier contingent de ses fidèles, tous armés de fusils à tir rapide, et qui nous eussent certes donné bien du fil à retordre, s'ils avaient eu encore de quoi manger. Sa troupe défila entre les deux rangs de la colonne. Entré dans la cour du rova, il mit pied à terre, ses hommes jetèrent leurs fusils en un tas et tous se prosternèrent, tandis que leur chef, à mes pieds, malgré mes instances pour le relever, me récitait un discours de soumission qu'on me traduisait à mesure. Pour terminer, il tira de son doigt une bague, cabochon de corail monté en or, en me disant : « Ceci est mon anneau de commandement; je ne commande plus. Prends-le pour que tous voient que désormais c'est toi qui commandes. »

Je le passai à mon doigt ; et ce fut le signal d'une grande acclamation. Si Dieu me prête vie, vous le verrez un jour en breloque à ma chaîne de montre, car je ne compte plus m'en séparer.

Je n'avais garanti à Rabezavana que la vie sauve. Il s'attendait pour le moins à la déportation et, dans sa lassitude, c'est tout ce qu'il osait espérer. Après avoir tâté le bonhomme et causé avec les émissaires, j'ai pris un grand parti : c'est de le

laisser libre, de le réintégrer ici même dans son ancien commandement et de lui confier la restauration de cette région, où tous le connaissent et le respectent, et l'œuvre de réconciliation qu'il est temps de commencer. Je le lui ai annoncé. Il se tâte encore pour voir s'il ne rêve pas. Il vient de dîner avec nous. Nous avons trouvé au fond de nos caisses une bouteille de champagne et il y a fait honneur, retrouvant ses habitudes de haut fonctionnaire hova civilisé, accoutumé à fréquenter le « meilleur monde », comme il apparaissait dans sa tenue à table.

Sa femme, qu'il a tirée de ses bagages, est venue nous rejoindre au café et l'entente est scellée.

Demain, je commence avec lui une tournée où j'aurai son anneau au doigt, mais où il me servira d'*ad latus* et d'intermédiaire pour ramener à leurs foyers ces malheureuses populations et restaurer ce pays dévasté. Et je verrai bien si je me suis trompé.

Et, sans aucune exagération, c'est vraiment une bonne journée, pleine de choses et de lendemains. Et vive la méthode Gallieni! La voici ayant fait une fois de plus ses preuves; et c'est bien la vraie méthode coloniale.

CHAPITRE XII

A MADAGASCAR
RETOUR EN FRANCE

1897-1899

Sur ce premier séjour à Madagascar, je ne possède plus de journal suivi. La vie surintense de chef de guerre et de chef de province dans laquelle j'étais jeté ne me permettait plus d'écrire régulièrement ni longuement. Néanmoins je comptais sur quelques lettres aux miens et surtout sur mes lettres périodiques à E. M. de Vogüé pour reconstituer cette période. Mais, parmi les rangements et déménagements qui suivirent sa mort, la plupart disparurent. Quant aux lettres adressées aux miens, presque toutes étaient à Crévic où elles périrent dans le pétrole allemand, en août 1914.

C'est donc en m'aidant des quelques lettres qui me restent et de mes souvenirs que je résume brièvement, jusqu'à mon retour en France, au printemps de 1899.

INSTALLATION A ANKAZOBÉ
RÉOUVERTURE DE LA ROUTE DE MAJUNGA

Avril-octobre 1897

Ma première lettre de Madagascar, qu'on vient de lire, est du 24 mai 1897, au lendemain de la reddition de Rabezavana. Cette reddition donna les conséquences qu'on en attendait,

entraînant la soumission de toute la zone Nord-Ouest qui sépare Tananarive de la côte. Je passai quelque temps avec Rabezavana sur la Mahajamba, pour confirmer les résultats obtenus, au milieu des populations que la vue de leur ancien chef remettait en confiance. Après mon départ, une maladresse d'un subalterne lui fit regagner la brousse, non pas pour reprendre les armes, mais pour mettre en sécurité sa vie qu'un mot mal compris lui avait fait craindre de voir menacée. Rabezavana rentra de lui-même au bout de quelques jours, mais, cette fois, le général Gallieni jugea plus prudent de l'envoyer en résidence libre à La Réunion.

J'étais rentré en juin à Ankazobé, où j'avais fixé le chef-lieu de mon nouveau territoire. C'était, avant notre arrivée, une petite ville à 80 kilomètres au Nord de Tananarive, sur la piste de Majunga, formant étape entre Tananarive et Andriba, chef-lieu du Bouéni. Les Fahavalos l'avaient entièrement détruite ; sauf quelques pans de murs noircis, il n'y restait pas une maison debout ni un jardin. J'y jetai rapidement le plan de la future agglomération et, en attendant que les constructions s'élevassent, nous nous installâmes dans des huttes des plus rudimentaires ou sous la tente.

Je n'avais du reste pas le temps d'y stationner. Le général Gallieni venait d'étendre mon commandement au Nord jusqu'à Suberbieville, au confluent de la Betsiboka et de l'Ikopa, limite de la province civile de Majunga, et m'avait donné la mission de rouvrir cette route de Majunga qui avait cessé d'être pratiquée depuis l'expédition de 1895.

Dès ce moment, le général Gallieni portait son effort principal sur la route de Tamatave, route de l'Est, traversant une région beaucoup plus difficile mais beaucoup plus peuplée et, surtout, infiniment plus courte. Il en avait confié la direction au commandant du Génie Roques, chargé en même temps des études du chemin de fer sur le même itinéraire.

Mais comme, en raison des difficultés du terrain, la cons-

truction non seulement du chemin de fer, mais même de la route devait être très longue, il était urgent, Tananarive étant privée de toutes communications avec la côte, d'établir sans délai une piste par Majunga. Le trajet était, il est vrai, beaucoup plus long, le parcours presque désert et sans ressources, mais le terrain beaucoup plus facile et, surtout, comme tout le versant Ouest de l'Ile, soumis à un régime de pluies beaucoup plus modéré que le versant Est, ce qui faciliterait beaucoup les travaux.

Je partis en septembre pour Majunga, emmenant le capitaine d'artillerie coloniale Mauriés, qui, dès lors, se consacra tout entier à cette œuvre de la route de l'Ouest où il réalisa des tours de force, mais où il mourut à la peine quelques années après.

A partir d'Andriba, personne encore, sauf quelques isolés, n'avait suivi ce parcours depuis l'expédition. Nous en retrouvions la trace à chaque pas après ces deux années, et c'était lamentable. Nous avions l'impression d'une « Retraite de Russie » en avant. Les voitures Lefèvre gisaient par centaines, les débris de toute sorte et, aussi, hélas! les squelettes non seulement d'animaux, mulets et chevaux, mais d'hommes. Je me souviens du plaisir avec lequel, après le désert brûlé du Bouéni, nous vîmes la piste atteindre les bords riants de la Betsiboka; nous nous faisions une joie de pouvoir désormais planter chaque jour notre bivouac sur sa rive verdoyante. Notre joie dura peu. Dès le premier jour, le premier point propice nous rebuta par la vue des dépouilles macabres qui y étaient amoncelées et, de guerre lasse, nous nous fixâmes au point où il y avait le moins de squelettes. Et nous fûmes vite avertis que nous ne pouvions bénéficier du voisinage du fleuve qui nous invitait au repos et au bain, mais où la mort nous guettait sous les espèces de crocodiles pullulants.

Je me souviens qu'à l'un de ces bivouacs nous trouvâmes une voiture Lefèvre ayant encore entre les brancards le squelette de son mulet avec son harnachement et, dans l'intérieur,

le squelette de son conducteur. Et l'on évoquait malgré soi l'Enfer de Scarron :

Je vis l'ombre d'un cocher
Brosser l'ombre d'un carrosse.

Rassemblant à Suberbieville un lot des 25 voitures Lefèvre dans le meilleur état, je ramenais de Majunga une équipe de mulets solides pour former le premier convoi sur Tananarive. Pendant les deux mois que durèrent cette randonnée, et, en cours de route, pour l'installation des postes, l'organisation des nouveaux secteurs et du ravitaillement, le capitaine Mauriès s'était mis à l'œuvre, répartissant les équipes de travailleurs aux passages les plus difficiles, utilisant les tronçons restés praticables de la piste de l'expédition, jetant des passerelles provisoires ou aménageant les gués au passage des cours d'eau; et, en novembre, je ramenais à Tananarive un premier convoi venu de Majunga sans rompre charge, rempli de produits de la côte. J'étais en tête, menant une charrette anglaise que j'avais achetée à Majunga. Ce fut le *great event* de la saison. Jamais on n'avait vu, depuis l'origine des temps, une voiture à Tananarive; et la population de la ville et de la région encombrait le parcours jusqu'à plusieurs kilomètres.

Gallieni m'accueillit comme il accueillait toujours une réalisation.

C'est à cette époque que je fis la découverte de Lallier du Coudray et de Gruss, le premier devenu mon précieux collaborateur au Maroc, le second devenu gendre du général Gallieni, et tous deux restés mes amis.

Lallier du Coudray, alors commissaire de marine, remplissait les fonctions de Chef de Service de l'Intendance à Majunga, où les travaux de la route et le ravitaillement de mon territoire m'amenaient périodiquement. Son activité et son initiative m'y rendaient les plus grands services. Je le mis en

contact avec le Général, qui l'appelait bientôt à Tananarive pour en faire, un an après, son premier secrétaire général.

Le sous-lieutenant Gruss, tout frais émoulu de Saint-Cyr, appartenait à une compagnie de tirailleurs malgaches qui, après avoir fait le coup de feu contre les derniers rebelles du Bouéni, était répartie entre les postes de la nouvelle route. Un des inconvénients majeurs de ce trajet consistait dans l'état désertique de toute la zone séparant Ankazobé d'Andriba et l'absence totale de ressources et d'abris pour le voyageur. Afin d'y remédier, j'eus l'idée d'y constituer un peuplement artificiel avec les quatre sections de la Compagnie de Gruss réparties en quatre postes formant gites d'étape à 25 kilomètres l'un de l'autre. C'était une compagnie de tirailleurs malgaches, de recrutement hova. Il n'y avait qu'à faire venir leurs femmes et leurs alliés dans la plus large mesure, à leur construire un village, à leur fournir des outils, des semences et le premier fond de la pacotille indispensable pour les besoins du voyageur tant européen que natif. Cette idée de transformer ces tirailleurs en laboureurs, en aubergistes, en mercantis, désarçonnait le Capitaine, qui n'arrivait pas à comprendre. Du premier coup, le petit Gruss avait compris et s'était emballé. Je nous revois encore, marchant côte à côte sur la piste, tandis que je lui expliquais l'affaire et qu'il « rendait ». Je m'arrangeai pour confiner le Capitaine dans la besogne administrative de sergent-major qui convenait le mieux à ses aptitudes, et je chargeai Gruss de tout l'ensemble de l'organisation qu'il eut vite fait de mettre sur pied. Il avait fait ma conquête. Deux mois après, ses villages bien partis, je le prenais comme adjoint et l'emmenais à Tananarive. Gallieni le prit de suite en gré, me le demanda un an après comme Officier d'ordonnance et, cinq ans plus tard, lui donnait sa fille.

Je retrouve de cette période deux lettres d'impressions plus directes, l'une à Max Leclerc, dans ma descente à Majunga, l'autre à Vogüé, à mon retour d'Ankazobé.

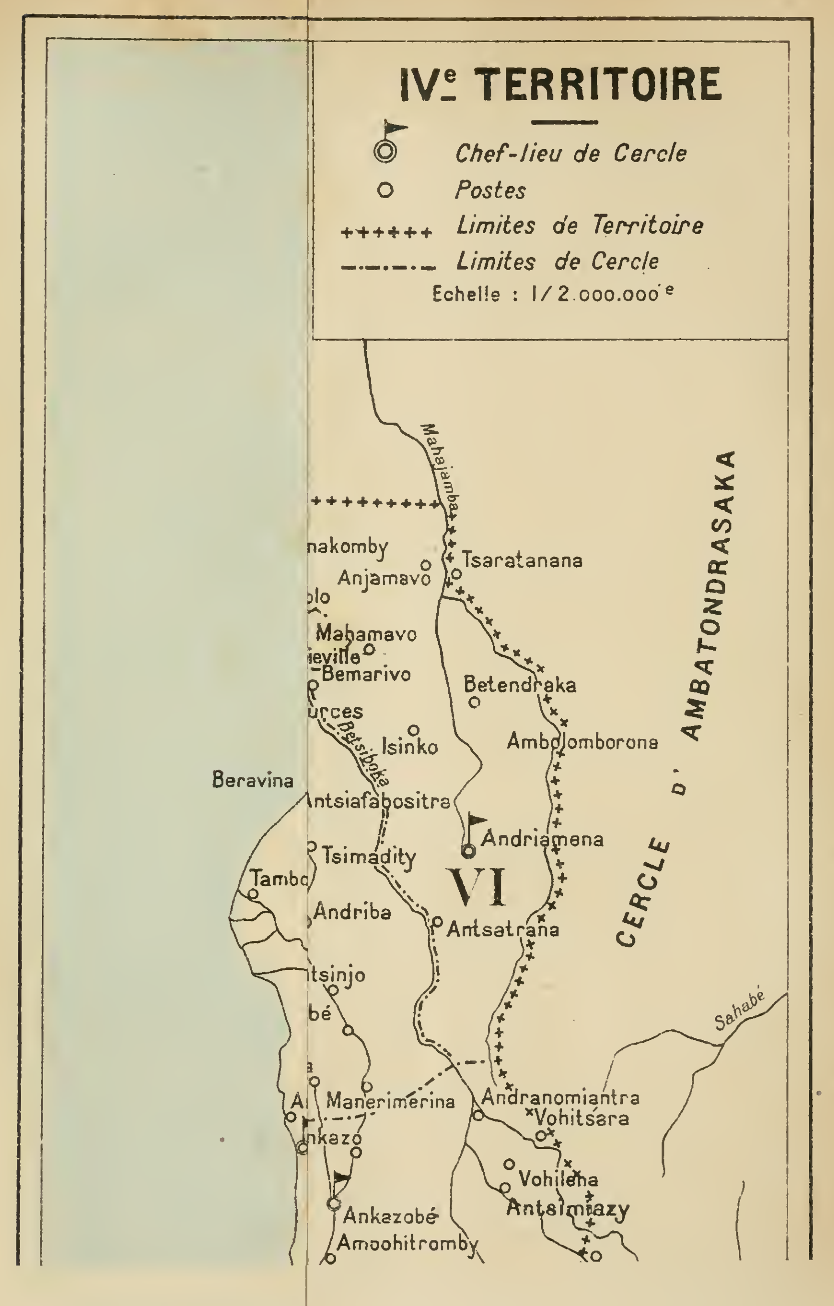
En pirogue sur l'Ikopa entre Anbato et Majunga, le 21 septembre 1897.

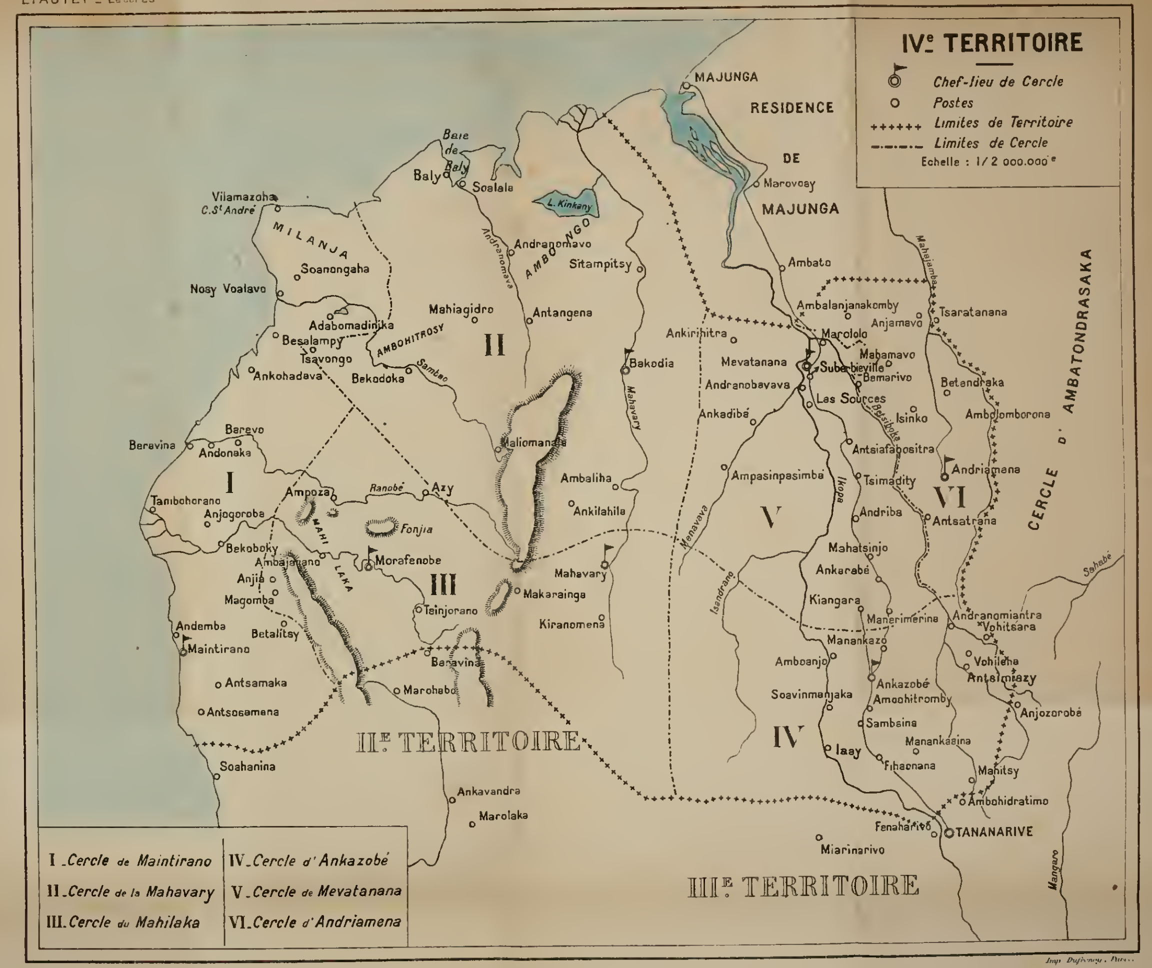
A Max Leclerc.

« La voilà enfin, grâce à un mode de transport qui n'est ni la filanzane, ni le mulet, cette heure de répit vainement attendue depuis quatre mois. Déjà, au Tonkin, je trouvais les sampans de la Rivière Claire merveilleusement propices à la causerie amicale, et c'est aujourd'hui le tour de la pirogue de l'Ikopa. Le bateau *Suberbie* qui me remorque sur Majunga vient de s'échouer; il y en a bien pour trois heures avant que la marée nous remette à flot et, tandis que mes officiers s'en donnent à cœur joie en tirant caïmans, tortues, hérons et perroquets, je saisis cette heure de calme, hors des fils télégraphiques et des courriers.

L'Ikopa est ici large et close comme un lac, les piroguiers au repos sur la berge chantent en chœur, le coteau d'en face ruisselle de verdure jusqu'au fleuve, où plongent les racines des baobabs et les lianes des banians. Le cadre est de ceux que j'aime, que vous aimez, — causons. Vous pensez peut-être que je vous ai oublié : non, certes! Vous savez que, jeté par Gallieni dans la fournaise au lendemain même de mon arrivée, il m'a fallu au débotté courir sus à Rabezavana, l'acculer, le soumettre, puis me retourner sur l'Ikopa, dont mes troupes occupent progressivement la rive gauche.

Sur les entrefaites, on a triplé mon territoire, le poussant presque jusqu'à Majunga. Il me faut rouvrir cette route, y ramener la vie, y improviser une ligne de ravitaillement dont, jusqu'ici, on n'avait rien voulu savoir, secouer les inerties de Majunga, faire pousser du riz, de l'orge. Entre temps, j'ai « fondé une ville » à Ankazobé, dont je voudrais faire le centre d'échange, le lieu de transit, entre l'Émyrne et la côte Ouest. J'ai lancé mes reconnaissances pour gagner du terrain : à l'Est, le long du Kamory, par où je veux relier Ambato à Tsaratanana, la Betsiboka à la Mahajamba; à l'Ouest, le long du Ménavava, par où je voudrais attraper la côte vers le lac


IVe TERRITOIRE
Chef-lieu de Cercle
Postes
Limites de Territoire
Limites de Cercle
Echelle : 1/2.000.000e
Mahajamba
nakomby
Tsaratanana
Anjamavo
Mahamavo
Bemarivo
Betendraka
Isinko
Ambolomborona
Beravina
Betsiboka
Antsiafabositra
Andriamena
Tsimadity
VI
Tambo
Andriba
Antsatrana
CERCLE D' AMBATONDRASAKA
Sahabé
Manerimerina
Andranomiantra
Vohitsara
Vohilena
Antsimiazy
Ankazobé
Ambohitromby



Imp. Dufrénoy, Paris

Kinkony. Et il faut que tout cela soit réglé en six semaines, avant les pluies, — et cela fait bien des affaires. Et voilà pourquoi « ma plume est muette », comme dit le père Molière.

Parlons d'ici. Au Tonkin, j'avais encore le loisir de regarder et d'écrire, toujours chef d'État-Major de quelqu'un ou de quelque chose, il me restait des heures sans responsabilité à donner aux amis. Ici, livré à moi-même, chef absolu d'un territoire de plus en plus vaste, je n'ai plus jamais le temps de causer, sauf lorsque mon sampan échoue, ce qui m'arrive pour la première fois, puisque c'est la première fois que je voyage ici autrement qu'à dos d'homme.

Je vois rarement Gallieni : parfois il m'appelle, je pique sur Tananarive, je passe quatre jours chez lui; nous nous débondons; hors ces deux ou trois brefs séjours, nous nous écrivons. Nous nous comprenons de mieux en mieux. C'est l'homme. Il poursuit ici implacablement l'œuvre qu'il s'est assignée, l'homme des indigènes, des colons, des petits, la bête noire des grosses légumes militaires ou civiles. Les Colonels et les Résidents, les mandarins de tous poils, les manitous des Ministères ne le comprendront *jamais*. Et là aussi est ma terreur pour son œuvre, parce que ces animaux malfaisants sont puissants, en ce pays de France plus mandarinisé que la Chine.

Nous ne sommes pas beaucoup ici, dans les titulaires de grands commandements, à le comprendre et à le gober à fond. Ses *fanatiques*, c'est la foule des lieutenants, des sous-officiers, des soldats, d'abord, qui donnent le maximum de leur effort pour un regard ou un geste. Ce sont les indigènes, qui le regardent comme un demi-dieu et tremblent à son nom; ce sont les colons enfin, que j'aime comme lui, ces admirables colons français, que j'ai appris à apprécier au Tonkin, d'autant plus méritoires qu'ils s'expatrient contre vents et marées, sachant que tout et tous leur sont hostiles; race trop rare et d'autant plus précieuse. Ils savent trop bien que, le jour où

Gallieni disparaîtra, ils risquent de retomber sous le poids de la férule du fonctionnaire guindé dans ses règlements et de l'officier fossilifié dans sa routine. Et pourtant, que diable! la colonie, c'est eux!

L'état d'esprit du fonctionnaire se résume dans ce mot du sublime X..., résident de Z..., au colon lui demandant de lui délivrer enfin des permis de concession : « Je ne peux pas : je n'ai pas de géomètre! »

Vous voyez l'état d'âme, la subordination du but aux moyens : « Comment voulez-vous que je fasse, je n'ai pas de géomètre!... » Nom de nom! je n'ai pas de géomètre à Ankazobé, ce qui ne m'empêche pas, dès qu'un Français m'arrive, de la lui donner, sa concession; je la lui payerais; et je la mesure avec n'importe quoi, le pas, l'œil. — « Je n'ai pas de géomètre » : je crois entendre les bureaux d'Hanoï et tous ces gens noyés dans un crachat, parmi lesquels j'ai été élevé, et que la grande école des Lanessan et des Gallieni m'a remis pour toujours à leur juste point.

Donc, malgré tout et tous, Gallieni poursuit ici magistralement sa grande œuvre. Quand je suis arrivé, en avril, les sceptiques de Tananarive disaient avec une ironie réjouie : « L'insurrection reprendra de plus belle, cet été, après la récolte. » L'été est passé, il n'y a plus d'insurrection; de plus en plus refoulée, nous la rejetons à la côte, de toutes parts. Les routes se rouvrent, les villages se repeuplent; l'Émyrne où, en avril, je n'ai plus vu une maison debout, se rebâtit et se cultive. Nous allons avoir un sale hiver parce que, du fait de l'insurrection, rien n'a été cultivé à l'automne 1896, et, par conséquent, rien récolté au printemps 1897. Depuis trois mois, tout est bien remis en culture, mais cela ne produira qu'en avril, et d'ici là il y aura six mois qui seront durs à passer. Mais cet avril prochain! Avec quelle confiance et quelle joie nous l'attendons! Ce sera la période des résultats : — du riz tant qu'on en voudra, — plus de grosses colonnes, grâce à Dieu! partant plus de porteurs à lever, les gens laissés libres chez eux à

panser leurs plaies, à refaire leurs maisons, les marchés ressuscités, la route de Majunga réouverte, celle qui vient de France et qui mène à la nourricière Afrique. Bref, ce sera la résurrection, la vie, le résultat tangible, après cet été de labeur tuant et cet hiver d'attente forcément inactive.

Le seul point noir, c'est le risque qu'on nous enlève Gallieni. Vous, qui êtes en mesure de parler où il convient, prenez comme *leit motiv* qu'il faut qu'on le laisse ici, avec carte blanche, pour y achever son œuvre. Il a ici derrière lui toute l'opinion, la masse agissante et laborieuse, il en obtient un effort surhumain. Il sait qu'il a la confiance absolue du Ministre, et il lui en est d'autant plus reconnaissant qu'il le devine en butte aux suggestions incessantes des « selon la formule » et qu'il sait que les « Bureaux » le mangeraient. Au fond, et quoi qu'il en dise, il ne demande qu'à achever ici son œuvre et à y donner les années nécessaires pour y sortir de la période des tâtonnements et des expériences. Il déclare bien qu'il a hâte d'aller se reposer, il l'a peut-être écrit de votre côté; mais, si je le mets au pied du mur, il convient qu'après tout, s'il pouvait aller passer quelques mois en France, il reviendrait volontiers continuer l'œuvre à laquelle il s'est voué. — C'est ce que je souhaite à ce pays-ci. Rien ne se fait qu'avec la durée. D'ici là, il aura pu éliminer les éléments médiocres et faire venir les collaborateurs de premier choix, ceux de la fidèle équipe tonkinoise, qui le comprennent et marchent à l'unisson. Ah ! quelle belle association de passionnés nous ferons autour de lui! J'irais, moi aussi, passer bien volontiers ces quelques mois de repos en France, sauf à revenir avec lui. Quelle joie de se donner à une œuvre et de la voir pousser! quelle raison de vivre, alors qu'en France on fait toujours de l'inachevé!

Et maintenant, ne faites pas comme moi; voilà la tradition renouée, répondez-moi par le prochain courrier, en me mettant « au point » de Paris, — je n'y suis plus. Sait-on ce qui se fait

ici et comment l'apprécie-t-on? Mettez-moi en mesure d'être l'informateur sincère et utile pour le Général, que je regarde de plus en plus comme le plus merveilleux spécimen d'homme d'action, d'organisateur, comme le plus beau susciteur d'énergies que nous puissions dans cette fin de siècle opposer aux Anglo-Saxons d'en face. Madagascar vis-à-vis du Sud-Africain, — Gallieni vis-à-vis de Cecil Rhodes. Beau match à jouer! »

Ankazobé, le 20 novembre 1897.

Mon cher Ami,

A E.-M. DE VOGÜÉ.

« Deux lettres de vous, et quelles lettres! sans une réponse. Mais vous avez deviné qu'il fallait l'impossibilité absolue pour que je ne vous dise pas que vous êtes de ceux auxquels je pense le plus souvent et dont l'affection m'honore et me fortifie le plus.

Vous avez bien deviné. Je croyais avoir connu au Tonkin le maximum de labeur. Je ne savais pas ce que c'est que reconquérir un territoire, l'organiser à mesure et porter le poids de la responsabilité illimitée qu'entraînent de tels proconsulats. Mais quelles satisfactions me donne cette vie! Quand j'étais chef d'État-Major au Tonkin, préparant la besogne des autres, je me demandais avec angoisse si toujours je serais condamné à ces besognes impersonnelles, si jamais je serais appelé à faire moi-même cette œuvre de chef responsable qu'on regarde toujours avec envie, mais aussi avec l'appréhension qu'elle soit au-dessus de vos forces, tant qu'on ne l'a pas faite, — on sent que c'est la consécration, et la seule, et que nul chez nous ne peut se dire homme d'action, avant d'avoir subi cette épreuve. Le général Gallieni m'a comblé en me donnant cette large tranche du Nord-Ouest, où, après avoir beaucoup taillé, il me faut aujourd'hui beaucoup recoudre. J'en jouis ardemment; et, si j'ai eu mon petit frisson de chef victorieux en recevant à mon bivouac l'*aman* de Rabezavana, je trouve d'autres joies à ouvrir des routes, à inventer une ville, à stimuler des écoles,

à suivre des essais d'orge, de pommes de terre et de vanille, — et, surtout, surtout, à voir les maisons sortir de terre, les rizières se défoncer, les marchés grouiller de monde, là où il y a six mois je ne voyais que des pans de murs noircis, des terres incultes et l'horizon désert.

Faire de la vie! Quoi qu'il en résulte, quelle que soit la valeur future de l'œuvre à laquelle nous nous sommes donnés, quelque profit que la France en retire (et là-dessus je suis fort sceptique), c'est un suffisant emploi de son temps d'être un des modestes artisans de cette œuvre de résurrection, et l'on s'endort tranquille.

Je n'ai pas reçu *Jean d'Agrève*; le livre a dû s'égarer dans la charge de quelque bourjane, mort au bord du chemin; — mais je l'ai lu dans la Revue, *nous* l'avons lu, mes officiers et moi, nous le repassant d'une filanzane à l'autre, dans les longues étapes où je poursuivais Rabezavana. C'était par là-bas en juin, vers la Mahajamba; vous avez illuminé là des heures très dures et soigné, sans vous en douter, des gens surmenés que la fièvre guettait.

Cette lettre vous sera portée par un de mes amis, le commandant Roques, directeur du Génie et des Travaux publics à Madagascar. Il me dispense de vous parler de notre île, il vous en dira plus que je n'en sais, et ce que je vous dirai se résume en ceci :

« Qu'on nous laisse ici Gallieni et nous tous derrière lui, — qu'il aille en congé l'an prochain, mais qu'il en revienne. L'œuvre nous a tous empoignés : jamais je n'ai vu un ensemble tirant plus dans le collier que tous tant que nous sommes. Chacun donne le maximum de l'effort. Que la France ne gâche pas cette œuvre commencée! »

SÉJOUR A ANKAZOBÉ
ORGANISATION DU TERRITOIRE

Octobre 1897-Mars 1898

Puis ce fut l'hiver 1897-1898. Je le passai entièrement à circuler dans mon territoire et à Ankazobé, pour y donner le coup de collier créateur. Tout y était à faire et, pour la première fois (oh! combien souvent depuis!), j'y eus la joie de l'*urbs condita* en faisant sortir de terre cette petite ville d'Ankazobé dont j'avais moi-même tracé le plan sur le sol et que j'en voyais surgir, maison par maison, avenue par avenue, arbre par arbre, avec un sentiment paternel. J'ai la série des photographies qui en donnent, en quatre ans, les étapes successives.

Dans cette vie de travail, je revois mes heures de détente sous trois aspects.

C'étaient d'abord les heures de nuit, que, suivant mon habitude invétérée, je prolongeais fort tard. Mon monde était couché et je jouissais délicieusement, sous la lampe, dans mon home improvisé, de l'heure solitaire, parmi les livres, dans la liquidation du travail quotidien, dans l'élaboration du travail à venir.

Bien souvent, avant de me coucher, je sortais, mon photophore en main, pour aller, une dernière fois, voir le travail de la journée, les briques montées, les arbres plantés, et me donner le réconfort de l'œuvre accomplie avant de m'endormir « content du jour », comme me l'écrivait Vogüé.

C'étaient ensuite mes courts séjours à Tananarive, où le général Gallieni m'appelait fréquemment. J'y trouvais toujours son accueil de grand frère, l'intimité de l'équipe amie de ses officiers d'ordonnance. Il n'avait pas encore pris possession du beau palais de la Résidence, construit par M. Le Myre de

Vilers pour le Ministre de France, qui est dans le bas de la ville, et où il ne s'installa qu'à son second séjour, en 1900. Il jugeait que, pour affirmer notre domination récente, il était préférable que le Chef restât au point culminant, près du Palais royal et des installations traditionnelles de l'ancien pouvoir. Il y habitait une maison assez modeste, mais dont la terrasse offrait une vue superbe sur l'ensemble de la ville. Quelles heures familières et joyeuses nous y passâmes! Je me souviens qu'à l'un de ces séjours, je lui demandai un officier adjoint pour remplacer le mien qui rentrait en France. « Cherchez cela, dit-il au fidèle Martin, son officier d'ordonnance. — Mon Colonel, j'en vois deux ou trois qui vous conviendraient, et, tenez, en voilà un, me dit-il en me montrant un officier qui, à nos pieds, à l'autre extrémité de la place d'Andohala, à 300 mètres de nous, se détachait d'un groupe. — Je n'en veux pas, dis-je. — Pourquoi? répondirent-ils ahuris, vous ne le voyez même pas! — Il marche trop lentement, nous ne nous entendrions pas 24 heures. — Lyautey a raison, conclut Gallieni, « Time is money » ; il n'y a pas de petites économies de temps. »

Si ce n'était pas à Tananarive, je le rejoignais à Ambohimanga, résidence d'été des Rois hovas, charmant pavillon, au flanc de la montagne, noyé dans la verdure, où nous vivions plus encore dans l'intimité.

Polyglotte forcené, le Général y piochait ferme son anglais avec un missionnaire méthodiste, et son allemand avec un sergent de la Légion étrangère, Saxon cultivé, que je retrouvai bien des années plus tard au Maroc, toujours à la Légion. Il me forçait à travailler avec lui, et j'ai conservé beaucoup de ses lettres de cette époque écrites en allemand.

C'étaient enfin des visites à Ambatoharano, chez le ménage Gregory.

Mais, ici, je retrouve quelques lettres à ma sœur, où je lui parle longuement d'Ambatoharano et lui raconte mes débuts comme administrateur.

Ankazobé, 25 novembre 1897.

À MA SOEUR.

« Après tant de mois d'isolement, voici une brassée de lettres de Vogüé, Mun, Arenberg, Paul Desjardins, Henry Bérenger, Georges Picot, Max Leclerc, et ce sont de bonnes lettres, pleines de vibrations, de communautés de vues, qui, dans mon éloignement, m'apportent le plus clair de ma force et de ma foi. J'ai ce soir chez moi un de tes voisins de campagne, M. G..., qui me parle de vous tous. Il m'était annoncé et je craignais de voir arriver le banal touriste homme du monde; mais je constate que, chez lui, l'éducation ne nuit ni à l'énergie, ni aux libres vues. Il est arrivé hier de Majunga, une heure avant moi qui revenais de Tananarive.

Je venais d'y passer huit jours chez le Général, après lui avoir amené le premier convoi de voitures venu de la côte Ouest, auquel il a fait un accueil triomphal. Tu devines ce qu'ont été ces huit jours de Tananarive. Pendant les rares heures où je n'étais pas chez les Chefs de Service, ma chambre ne désemplissait pas : questions agricoles, industrielles, minières, routières, militaires, s'y succédaient sans répit. J'en suis reparti samedi en charrette attelée d'une mule qui ne marchait guère, mais il fallait bien consacrer l'existence de la nouvelle route. J'ai passé ma journée à reconnaître avec l'Officier constructeur les dernières rectifications à y apporter dans la banlieue de Tananarive.

Je suis allé coucher à Ambatoharano, qui vaut la peine que je te le raconte avec quelque détail.

C'est une mission anglicane, dépendant de la High Church, que dirige le ménage Gregory.

Fils du Doyen de Saint-Paul à Londres, M. Gregory est installé là avec sa femme depuis vingt-trois ans. Appartenant tous deux au meilleur monde, disposant d'une très grosse fortune, ayant en Angleterre la vie la plus facile et la plus enviable, ils l'ont quittée, jeune ménage, pour évangéliser les Malgaches.

Ils ont fait une œuvre vraiment admirable. Ambatoharano est une oasis. Dans un grand parc, trois écoles, un grand collège, un hôpital, un sanatorium, des ateliers, une ferme, une église romane du meilleur style et, au milieu, le charmant cottage qu'ils habitent. De ce point, l'œuvre a essaimé dans tout le voisinage, et plusieurs villages vivent, prospères et riants, à l'ombre de cette maison mère. Dans tout ce canton règne vraiment la paix sociale. Ils y sont entourés d'une telle vénération que la conquête, la révolution, l'insurrection les ont côtoyés, entourés, sans une atteinte, et, dans la dévastation universelle que nous avons trouvée à notre arrivée en Émyrne, c'est vraiment un réconfort de rencontrer cette enclave intacte et bénie.

Mais, pour être un apôtre, on n'en reste pas moins de la « gentry » anglaise, et ils ont introduit et maintenu là tout le confort et le « chic » du pays natal : la belle argenterie, le service correct, la tenue de maison parfaite, le thé de cinq heures avec son attirail familier et élégant, et, pour dîner, ne fussent-ils qu'eux deux, Mistress Gregory ne manque jamais de mettre une robe du soir avec quelques bijoux. Au sortir de la misère et de la vermine de nos bivouacs, c'est vraiment un régal de prendre ce bain de civilisation et de correction.

J'y avais avec moi le lieutenant Duruy, fils de l'historien. Dans sa belle « library » où nous fumions le soir dans les grands fauteuils de cuir, M. Gregory était tout fier de montrer à Duruy l'*Histoire Romaine* de son père, en regrettant de ne pas avoir l'*Histoire Grecque* que Duruy va de suite lui faire envoyer. Dans ma chambre, du dernier confort, je trouvai sur la table, en me couchant, les derniers livres français parus.

A mon réveil, j'ai eu la joie, en ouvrant la fenêtre, de voir à mes pieds un parc plein de fleurs, des pelouses d'émeraude, des barrières blanches, un clocher roman où tintait l'office, et il m'a fallu un moment pour me ressaisir et me demander si j'étais bien à Madagascar et non dans le Comté de Kent.

Quel voisinage inattendu, et comme je me réjouis d'en user quand j'aurai trop besoin d'un peu de détente !

J'en suis reparti à l'aube, à cinq heures et demie, pour aller à Manankasina, chef-lieu d'un de mes secteurs. J'y ai passé ma journée à voir les essais de café, de coton, et les pépinières : je suis en pleine agriculture. J'y ai été rejoint par le Directeur des Domaines de Madagascar, M. Bartholomé, que j'apprécie infiniment, avec qui je me suis plongé dans les lots de colonisation, cadastre, bornage, immatriculation.

Le soir, nous couchions à Fihaonana, chef-lieu d'un de mes autres secteurs, où l'un de mes Officiers crée une vraie merveille de commencement de ville. J'y ai présidé la première distribution de prix dans une école de trois cents élèves, où j'ai distribué quatre livres illustrés, deux aux garçons et deux aux filles, après de nombreuses interrogations.

Il y a six mois, pas un de ces petits ne parlait le français ; ils le parlent presque couramment, font au tableau des multiplications et récitent *La Cigale et la Fourmi*, dressés par un soldat-professeur.

Hier, je rentrais à Ankazobé après de nombreuses haltes sur la route. A chaque village, m'attendaient la musique, les autorités indigènes, les écoles et le peuple ; et Bartholomé ne cachait pas sa surprise de cette rapidité de résultats.

Ici, au retour, ç'a d'abord été l'inspection des travaux faits en mon absence : il n'y a plus qu'une maison à couvrir avant les pluies. — Je respire. — Mais nous sommes toujours dans nos vieilles cases : car, si sept ou huit maisons sont maintenant debout et couvertes, j'attends les pluies pour en faire faire la menuiserie, les portes, fenêtres, etc....

Avec le courrier de service trouvé à l'arrivée et l'obligation de faire l'amphytrion, j'ai travaillé jusqu'à deux heures du matin. Ce soir j'en fais autant à ton bénéfice, et demain je pars à cinq heures pour aller étudier avec Bartholomé et G... un grand lot de colonisation sur les plateaux. Nous serons revenus à la nuit. Le lendemain, samedi, je resterai en place pour

recevoir trois négociants. Dimanche, je retournerai piqueter une route à un jour d'ici, et je reviendrai lundi à midi pour mon marché que je ne manque jamais, — et ainsi de suite....

Tu vois que ce tableau de travail me laisse peu le temps d'écrire. Mais l'ennui, ce sont les pertes de temps forcées, la représentation continuelle, l'obligation de ne jamais oublier qu'on est le Chef territorial et le représentant de la France dans ce pays conquis d'hier, de ne pouvoir se déplacer sans fanion, escorte, interprète, gouverneur; cette impossibilité de l'incognito; la nécessité quotidienne de recevoir, — ce soir nous étions quatorze à table, — et, quels que soient la préoccupation du jour, les télégrammes reçus, il faut toujours être en train, penser à tout et à tous et renvoyer les gens contents. La corde est constamment tendue et, au fond, combien je jouis de cette vie! Étais-je assez créé et mis au monde pour elle! Après vingt ans de carrière de France « routinée », après avoir eu si souvent l'angoisse de passer à côté de la destinée, je me sens, depuis trois ans, voguant à pleines voiles, sûr de moi, de ce que je fais, menant ma vie, les gens et les choses. Je me sentais né pour créer et je crée, pour commander et je commande, pour remuer des idées, des projets et des œuvres, et j'en remue à la pelle, pour ne pas subir une discipline passive, et Dieu sait si c'est le cas avec Gallieni avec qui la subordination est une collaboration intime et n'a rien des rapports d'élève à pion, tels que ceux de tous les subordonnés avec tous les Chefs de France! Ah! se coucher le soir après avoir dépouillé le courrier qui annonce dans la même journée qu'on vient de progresser d'un jour de marche sur la Menanava, qu'une reconnaissance a atteint l'objectif fixé, que deux villages se sont repeuplés, qu'il y a 6 kilomètres de route de plus achevés, que 6000 francs d'impôts imprévus sont rentrés, qu'un essai de pommes de terre a réussi, qu'un négociant nouveau s'est installé, qu'un marché s'est rouvert, quel bon sommeil sur tout cela! Et pourtant chaque jour apporte aussi son contingent de mauvaises nouvelles, de choses qui craquent ou ne se font pas. Eh

bien, cela même devient un besoin. Le souci et la préoccupation sont les condiments indispensables de l'action, la sainte, la divine action dont on ne doit plus pouvoir se passer!

Et, comme conclusion, tu vas me faire un cadeau. Je viens de trouver dans Shelley un morceau de vers dont je veux faire ma devise :

« The soul's joy lies in doing. »
« La joie de l'âme est dans l'action. »

Fais-le-moi graver en cachet sur une bague et envoie-le-moi. »

---

10 janvier 1898.

A MA SŒUR.

« Je t'ai écrit à la veille du 1er janvier. Quoi de nouveau depuis? D'abord, le 1er janvier lui-même. J'avais eu un accès de fièvre la veille. J'en ai eu un le lendemain, résultat de ma course à Kiangara où j'avais été trempé, mais il n'en reste pas trace et, grâce à Dieu, le 1er janvier j'étais vaillant.

Le matin, à 8 heures, j'ai reçu mes Officiers, puis les autorités; les députations de diverses catégories, — Kabary (discours), — puis inauguration solennelle du premier pont jeté sur l'Andranobé, pont de quatre travées en charpente, mes bourjanes (porteurs) de filanzane dans des lambas battant neuf, chapeaux à rubans tricolores, musiques, re-discours, gratifications multiples.

Après-midi, concours d'école : ces écoles sont venues, amenées par leurs soldats-professeurs, bannières, chants, dînette de riz et de bœuf; interrogation des trois plus forts de chaque école, deux garçons et une fille qui m'ont récité des fables de La Fontaine; distribution de prix, lambas de couleur et livres d'images; concours de chant. Et, après cette séance... j'en avais assez!

Depuis lors, je suis toujours dans mes constructions, profitant de ce qu'on ne peut pas circuler pour activer ce travail intérieur. La saison des pluies bat son plein, mais il y a eu

quelques éclaircies et vraiment Ankazobé devient épatant! Les boulevards se plantent, les maisons s'arrangent, cela ne commence encore que lentement à prendre un aspect « fignolé », mais l'ensemble se dessine bien et surtout présente déjà ce cachet de ville coloniale anglaise auquel je tiens tant, cottages et dissymétrie.

Voici fini le cercle des Officiers, qui sera livré après-demain, avec une suspension monstre au-dessus de la table de lecture et une véranda sur le jardin.

Hier, j'ai pendu la crémaillère dans ma maison de briques remplaçant ma paillote. Je vais désormais pouvoir déjeuner seul et dîner avec mes trois officiers. Ce qui était réjouissant, c'était d'avoir pour la première fois, dans cet intérieur clair et propre, une table bien servie, avec des fleurs, des nattes faites ici sous chaque couvert, les bougies sur la table et mon boy comorien Tofotra servant « ultra correct ». C'était le « home », et tous en avaient la sensation. Et c'est par là que la chose dépasse la portée d'un goût personnel. J'attache la plus grande importance, au point de vue colonial, à ce que tout ait l'air installé et à en donner l'exemple. C'est la méthode anglaise, la vraie, celle qui affirme le mieux l'occupation définitive, écarte l'idée de guerre et de bivouac et suscite des installations semblables. Voici que nos gouverneurs malgaches commencent à nous imiter, rien qu'en nous voyant faire, crépissant leurs maisons, mettant des vitres à leurs fenêtres, peignant leurs chambres, et se procurent des meubles et des rideaux, — et c'est ainsi qu'on encourage l'industrie.

Hier, avant ce dîner, j'avais fait douz heures de route, de cinq heures du matin à cinq heures du soir, avec mon garde d'artillerie et un officier, pour reconnaître une rectification de tracé à la route de Majunga qui fera gagner 10 kilomètres et évitera une rude montée. Nous avons trouvé le tracé rêvé qui traverse le Manankaso à l'Ouest du passage actuel. Il y a un site charmant, deux grandes cascades de quinze à vingt mètres, des arbres, des rizières; mais, comme je ne suis pas ici pour

faire du paysage, j'ai vu surtout que cette vallée pouvait s'industrialiser. Aussi ai-je décidé sur place d'y installer un village militaire malgache. Le fidèle Gruss va s'y mettre, et son village sera très pittoresque et très « chalets suisses », et l'un de mes compagnons va inviter son frère à venir de France pour installer sous la chute d'eau une fabrique de bougies, de savon, et une sucrerie. Tu imagines ce qu'est cette jouissance de décider et de créer la vie et de retrouver six mois plus tard, là où il y avait le désert, les germes d'un avenir vivant.

Demain, je pars pour Tananarive, appelé par le Général. Je sais ce qu'il me veut. Il s'agit de préparer pour mars une reprise de la progression vers l'Ouest. Prends la carte. Il faut que, de la ligne de l'Ikopa, j'occupe successivement à l'Ouest les lignes de la Mahavary et de l'Andranomava, régions absolument inconnues, pour tâcher de me relier de là à la côte Ouest d'où je pense que viendront au devant de moi les camarades qui en occupent les postes depuis Maintirano au Sud jusqu'à la baie de Baly au Nord. C'est un beau programme, mais qui sera dur, non pas comme guerre, mais comme terrain; larges cours d'eau à traverser, ravitaillement du diable, pas la moindre communication établie.

Le Général me témoigne une confiance croissante et ses lettres privées me touchent vivement.

Quel intérêt à mener ainsi tant de choses de front et à être associé à une si grande œuvre! Quel développement donne à l'individu un exercice si continu et si lourd du commandement! Seulement, il ne faut pas se faire d'illusions, on est toujours à la merci d'un incident, d'un insuccès. Mais il faut avoir foi dans l'étoile, et à la grâce de Dieu!

Les caisses de Potin et de kirsch viennent d'arriver. Ont-elles été assez les bienvenues! Nous nous sommes hier, pendant la route, délectés d'une conserve de langue. Les cerises à l'eau-de-vie ont été un régal et, grâce au plum-cake, j'ai réinstallé le thé pour la première fois depuis le Tonkin. Vous ne pouvez vous douter combien ces douceurs, dans une telle vie,

ont d'importance. D'abord elles sauvent l'estomac, et puis elles apportent une vraie distraction. »

Iasy, 10 février 1898.

« J'ai manqué, hélas! le dernier courrier. J'allais encore manquer celui-ci, car je suis en pleine brousse, comme te le montre l'en-tête de ma lettre, si mon Officier de renseignements ne m'avait rappelé que j'étais à l'extrême limite pour le bateau. Je suis arrivé à ce poste d'Iasy à onze heures, parti à quatre heures de Soanisa, au Sud-Ouest de mon cercle, tout près de l'Ikopa. A MA SOEUR.

Depuis onze heures, c'est le rite habituel : reçu les habitants, discours, chants, interrogé les mioches de l'école, distribué des secours et des gratifications, nommé 8e honneurs un Gouverneur local, visité le potager et la pépinière et enfin déjeuné sur une planche dressée sur quatre bambous. Nous sommes quatre convives, le lieutenant Boucabeille, officier d'ordonnance du Général, qui m'est prêté pour quinze jours pour remplacer les miens qui sont malades, le Lieutenant commandant le secteur et le Gouverneur malgache, Paul Ratsimihaba, le légendaire « beau Paul » connu de tout le Corps expéditionnaire, ancien aide de camp et amant de la Reine, actuellement à l'ombre sous ma coupe. Il est une heure, nous venons de clore notre déjeuner de bivouac par un verre de ton kirsch sorti de ma gourde, nous repartons dans une demi-heure pour coucher quelque part, à la belle étoile, pendant qu'un « tsimandou » (courrier) spécial portera ce mot à Tananarive pour qu'il t'arrive à temps.

Voici mon journal sommaire depuis le 10 janvier.

Appelé à Tananarive par le Général pour y délibérer sur de grosses affaires, j'y suis resté jusqu'au 25, choyé comme toujours, mais travaillant comme on travaille avec lui.

Mon commandement est augmenté d'un tiers par la création d'un nouveau cercle dans les vallées de la Mahavary et de

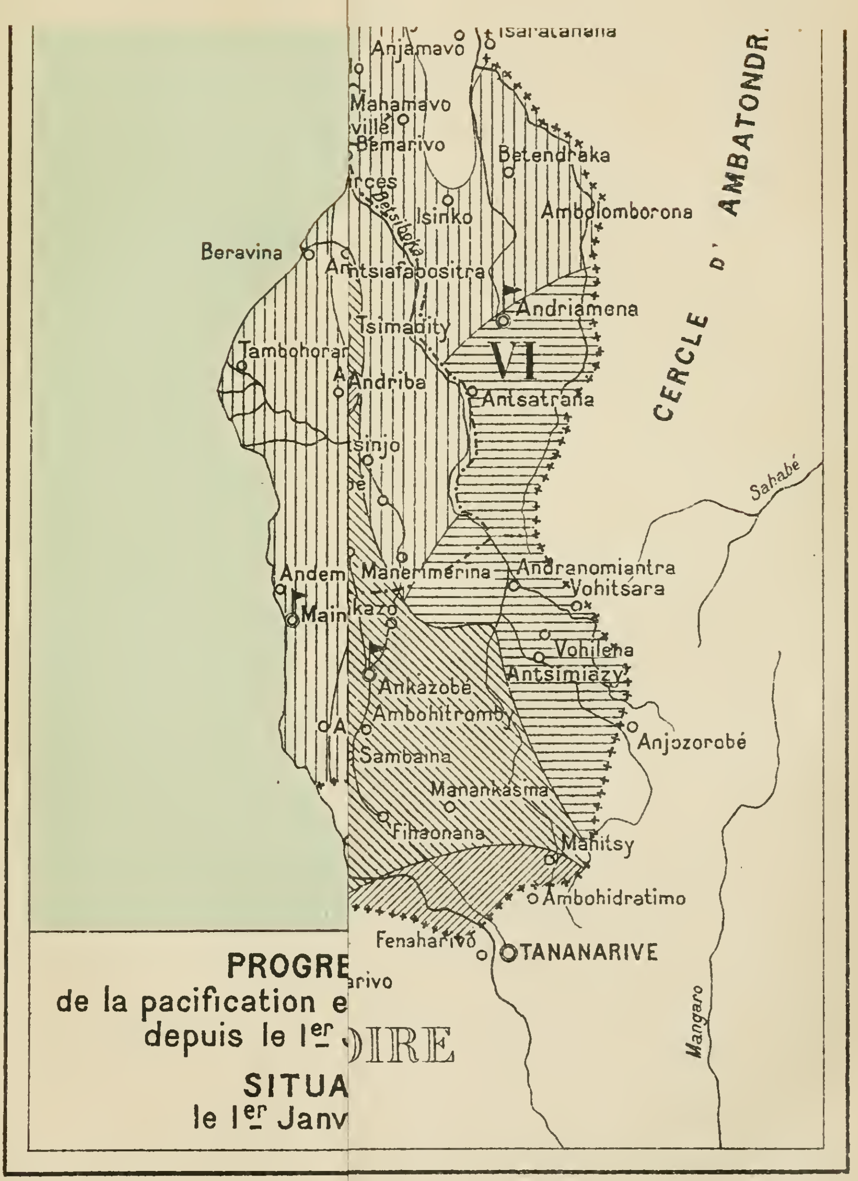
l'Andranomava, à l'Ouest de Suberbieville, par où il faut que je me relie à la côte vers Maintirano et le cap Saint-André. C'est une grosse affaire. Le Commandant de ce nouveau cercle est le capitaine d'Infanterie de marine de Bouvié. J'ai donc maintenant trois cercles sous mes ordres : Ankazobé, Mévatanana et Mahavary. Du coup, mon commandement devient un « territoire », et je suis désormais le Commandant du 4e territoire militaire, commandement de Lieutenant-Colonel que je ne suis pas encore, mais le Général escompte que mon cinquième galon ne tardera pas. Seulement, cette machine à organiser va encore retarder mon départ pour France. J'en avais discrètement touché un mot au Général, mais il m'a arrêté avec un de ces mots d'appel confiant qui tranchent tout. Je pressens qu'il va falloir commencer une cinquième année sans retour en France. C'est bien long sans vous voir, mais il y a de telles consolations! et, puisque ma santé tient le coup, il n'y a qu'à marcher.

A peine avais-je quitté Tananarive que le Général est venu me voir à Ankazobé en visitant tout mon cercle au passage, tournée échevelée de six jours. J'en sors. Je n'ai pas le temps de t'en faire le récit, mais tu juges des sentiments avec lesquels, évoquant mes débuts à ses côtés à Lang-Son, il y a trois ans et demi, je lui ai présenté à mon tour l'œuvre naissante, la vie surgissant, les rizières reconstituées, les marchés rouverts, la route ébauchée, les écoles, les ateliers professionnels en plein exercice. »

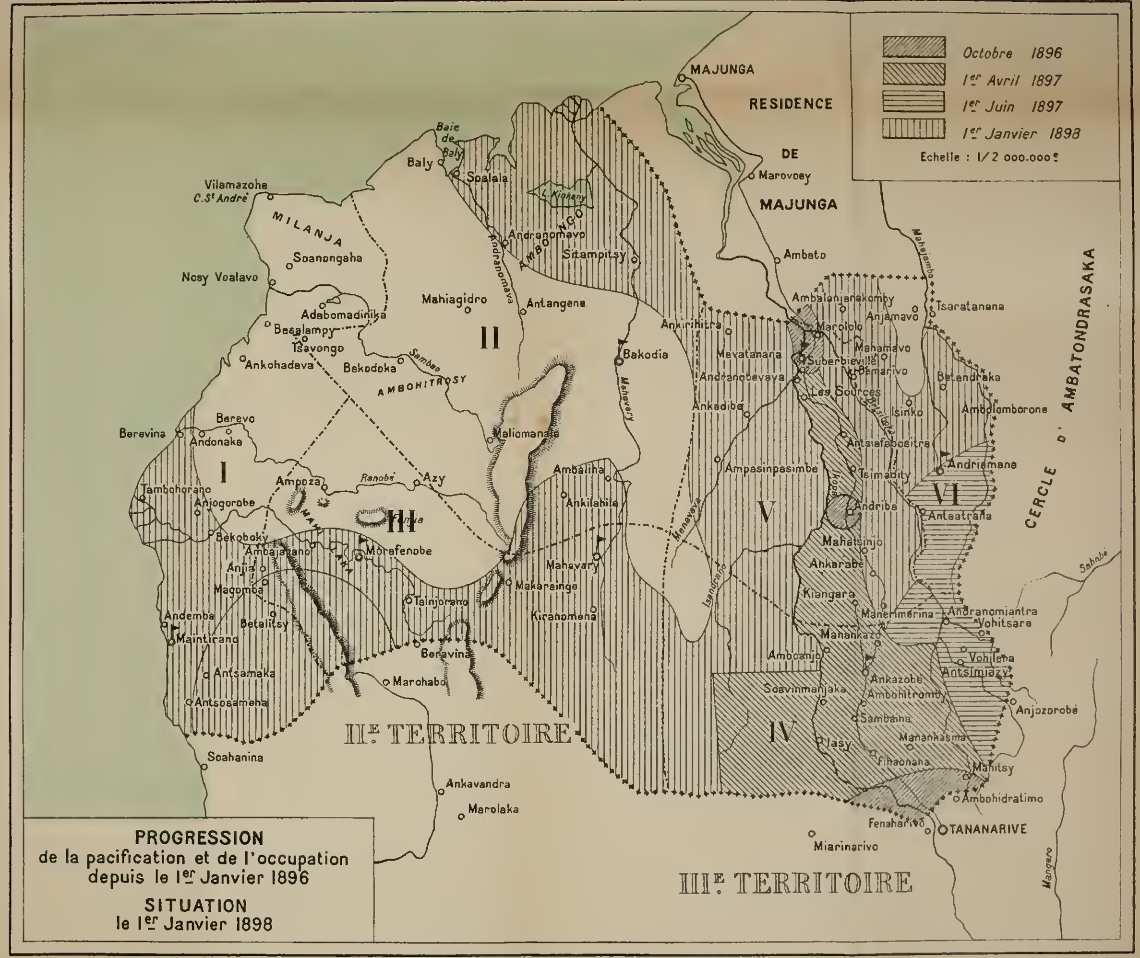
Antsimiasy, 9 mars 1898.

A MA SOEUR.

« Je t'écris d'un petit poste perdu, à deux jours à l'Est d'Ankazobé. Je suis bloqué par une crue subite de la Betsiboka. Je revenais de Vohilena à Ankazobé, très pressé naturellement. Et voici que, depuis ce matin, les hommes sondent la rivière, sans arriver à y trouver moins de deux mètres, et dame! même en filanzane, c'est insuffisant. Je suis très ennuyé parce que je



Imp. Dufrénoy, Paris.



Imp. Dufrenoy Paris.
LIBRAIRIE ARMAND COLIN

perds mon temps, qu'on m'attend là-bas et que, du coup, cette lettre, qui devrait t'arriver par le courrier, va le manquer. La matinée avait bien marché, tous les villages voisins étaient ici à six heures, les enfants chantaient, les femmes dansaient, j'ai allocutionné le peuple : culture, élevage, fabrication de laitage, toujours le même thème; j'ai fait baragouiner les gosses en français; maïs, depuis midi, je me tourne les pouces en écumant.

Dans ma dernière lettre d'Ankazobé, je te disais que le Général venait de me quitter et je croyais que j'allais un peu souffler. Mais cela n'a pas duré longtemps. Quelques jours après, un télégramme du Général me rappelait à Tananarive que, grâce à la route, j'ai pu cette fois atteindre en seize heures au lieu des deux jours et demi d'il y a quelques mois.

Il voulait me voir pour régler la reprise des travaux de la route de Majunga, mais surtout pour cette question de l'Ouest qui le préoccupe de plus en plus et qui vient de se compliquer.

Je t'ai dit que le Général venait d'augmenter mon commandement en le poussant à l'Ouest jusqu'à l'Andranomava, pour, de là, tâcher de me relier avec la côte. Mais voici que le colonel X..., qui commandait le territoire Sakhalave, c'est-à-dire toute la côte Ouest, tombe malade et s'en va. Du coup, le Général se décide à couper le territoire Sakhalave en deux. Il en donne toute la partie Sud, le Menabé et le Betsiry, au colonel Sucillon, commandant le 3e territoire qui forme l'hinterland de cette partie de la côte Sakhalave. Quant à la partie Nord, comprenant la région de Maintirano et le Milanja jusqu'au cap Saint-André, il me la donne ainsi que toute la zone qui m'en séparait jusqu'ici. Voici donc mon territoire doublé. Je commande aujourd'hui un vaste quadrilatère, limité à l'Est par la Mahajamba, au Nord par la Résidence Civile de Majunga, à l'Ouest par la mer. Le cercle côtier de Maintirano qui passe sous mes ordres est commandé par le commandant Ditte. Je vais faire partir de Mévatanana et d'Andriba le capitaine de Bouvié avec quelques compagnies pour occuper successive-

ment les lignes de la Mahavary, de l'Andranomava, et se lier à l'Ouest et au Sud aux troupes de Makaraingo et d'Ankavandro qui passent sous mes ordres. Il marchera ainsi jusqu'à ce qu'il rencontre à la côte les troupe du commandant Ditte, et tant pis pour les Sakhalaves hostiles qu'il trouvera sur sa route. Il faut qu'il me fasse cela en avril; je le laisserai faire. En mai j'irai les rejoindre et je pousserai certainement jusqu'à Maintirano. Le colonel Sucillon doit en même temps pousser son action au Sud parallèlement à la mienne.

Et voici la conclusion du Général : « Tâchez de me terminer pour août toute cette question Ouest qui m'ennuie, et en septembre nous partirons tous en congé pour la France. » Tu juges si cette perspective me donne du cœur au ventre! mais je n'y crois qu'à demi : il y a là trop d'aléas et d'imprévus! je crains bien que nous en ayons jusqu'à l'hiver, et cela rejettera notre départ au printemps 1899. Que veux-tu! ou bien il ne fallait accepter ni les commandements, ni l'avancement, ni la confiance qu'on m'a donnés, ou bien il faut en porter la charge, et tu n'admettrais pas plus que moi que, pour quelque motif que ce soit, j'abandonne l'œuvre en train. Je suis ici un soldat sur le champ de bataille, c'est dire qu'il n'y a ni à discuter, ni à hésiter.

Le Général avait un instant songé à m'envoyer dans le Sud pour y organiser un grand commandement de l'ensemble de Tuléar et Fort Dauphin; mais, m'a-t-il dit en souriant, il ne peut pas me mettre partout à la fois. Ce sera pour plus tard, s'il en est besoin encore et si je tiens le coup. Mais je suis effaré et touché au delà de tout de la confiance qu'il me témoigne.

Je ne suis resté à Tananarive que deux jours et j'ai assisté à la soumission de Rabozaka, le dernier grand chef insoumis qui subsistât en Émyrne depuis la soumission de Rabezavana. Il s'est rendu au commandant Pourrat, qui l'a amené. C'est la fin de toute inquiétude sur le plateau central.

Je suis reparti le 5 mars avec un lieutenant du Génie de

Tananarive sur Vohilena pour y étudier la construction d'une route. Nous avons pitonné pendant deux jours dans la région même où je faisais, il y a un an, ma première reconnaissance contre Rabezavana.

Le 7, je suis arrivé à Vohilena. C'est là qu'il y a onze mois je rejoignais le bivouac du colonel Combes. Sauf notre colonne et les Fahavalos, il n'y avait pas un être vivant à l'horizon. Avant-hier, j'y ai trouvé la pittoresque montagne boisée transformée en village suisse, ses habitants fixés, toute la plaine cultivée, des troupeaux, des écoles, et ce peuple présenté par le même chef Rainitsimba qui, il y a un an, m'arrivait en captif sûr d'être fusillé et qui est aujourd'hui notre plus fidèle agent. C'est au brave capitaine Granet, mon compagnon de reconnaissance sur Ké-Tuong, au Tonkin, il y a presque exactement trois ans, qu'est due cette extraordinaire transformation.

Le Général y arrive dans une dizaine de jours, ce qui me forcera à y revenir pour l'y recevoir. Je n'ai donc, avant de repartir, que cinq jours à passer à Ankazobé où j'ai je ne sais combien de rendez-vous et vingt rapports en retard. Et voici toute une journée que je perds dans ce poste idiot à attendre que la Betsiboka baisse !

Et puis, en t'écrivant tout cela, j'ai une peur bleue que toutes ces histoires vous assomment. Ma vie est si loin de la vôtre qu'il me semble qu'elle ne doit plus vous intéresser du tout, et j'ai presque scrupule à vous parler de toute cette administration qui doit vous paraître si fastidieuse. Mais je suis tellement empoigné par cette œuvre de créateur, je vis tellement de mes routes, de mes villages, de mes champs, de mes troupeaux, de mes pépinières, que je ne puis m'empêcher de vous les raconter. Comme ce sera meilleur verbalement ! »

Ankazobé, le 11 au matin.

A MA SOEUR. « Je ferme ceci à Ankazobé où je suis revenu cette nuit. Quelle chance! le courrier n'est pas parti et tu auras cette lettre.

Je venais de finir ma lettre avant-hier soir, quand, à deux heures du matin, on est venu m'avertir que la Betsiboka était descendue à un mètre soixante. En route! De 5 heures à 7 heures, nous avons procédé au périlleux passage. Quel courant! et comment n'y a-t-il eu personne de noyé?

Je suis arrivé à Ankazobé cette nuit à deux heures, après vingt-deux heures de marche et après avoir changé deux fois mes porteurs en route. De sept heures du soir à deux heures du matin, nous avons marché au photophore et aux torches, dans les rochers et les torrents. Souvenir du Tonkin! »

Saint-Paul's Collège, Ambatoharano, 2 avril.

A MA SOEUR. « Je suis donc retourné à Vohilena pour y recevoir le Général. J'avais emmené Détrie, le petit lieutenant de la Légion qui nous recevait à Bin-Nhi, sur la frontière de Chine, il y a trois ans, et qui est aujourd'hui capitaine et mon Officier de Renseignements.

Le Général est arrivé à Vohilena le 5 avril. Je t'ai dit quel coup de baguette y avait donné le capitaine Granet. Le Général l'a apprécié comme il convenait et, vraiment, il y avait de quoi. Ce village alpestre a un chic étonnant, avec ses chalets adossés au bois aménagé en parc. Ces sauvages se sont déjà civilisés. Les écoles sont en pleine vie : une femme malgache, ancienne femme de chambre d'une Anglaise, a été amenée de Tananarive pour monter un ouvroir où mères et filles apprennent à coudre, à laver, à ranger une maison. Chacun des chalets a son jardin maraîcher. Le Général était ravi et son coup

d'œil embrassait la belle étendue de rizières où il voyait déjà une grande compagnie d'exploitation avec de bons capitaux et des charrues à vapeur. On a causé élevage, vente de bœufs et de cochons. Envoie-moi donc un bon volume du *Parfait Jardinier*.

Et puis, ce qui ajoutait au charme de la réunion, c'était de se retrouver entre vieux Tonkinois du Deuxième Territoire. Granet en est un des bons disciples et en a toute l'astuce. Pour mettre en mains ses habitants, il a inventé le coup suivant. Il a découvert dans ses compagnies de marsouins un prestidigitateur de profession. Dès qu'on lui signale un village où les choses ne vont pas, il y court avec sa canne et son prestidigitateur, et, après avoir semoncé les habitants, qui protestent bien entendu qu'ils sont de petits moutons, il leur dit : « Vous mentez, et la preuve que vous êtes des menteurs, c'est que toi, tu as une piastre dans ton lamba où tu la caches, je le sais par ma canne magique. » L'interpellé, qui n'a pas de piastre du tout, mais qui ne se sent pas la conscience tranquille, fait une tête de circonstance. Le prestidigitateur le touche de la canne du capitaine et lui sort une piastre sous le nez. La communauté est ahurie, tremblante, et tout le monde obéit au Capitaine à qui sa canne fait connaître les plus secrètes pensées. Le Général s'est tordu, comme tu penses.

J'ai quitté le Général à la limite de mon territoire. Nous avons reparlé de l'Ouest, qui le préoccupe toujours et que nous allons prendre en mains. Je vais passer un mois à Ankazobé à liquider tout le travail en cours, puis, vers la fin du mois, le Général m'y prendra pour m'emmener à Majunga où je le quitterai pour aller prendre possession de mon nouveau domaine.

Avant de rentrer, je suis venu chercher un jour de détente chez les chers Grégory, comme tu le vois par l'en-tête de mon papier. Il est quatre heures, et, comme Mme Grégory sait que je me suis enfermé pour ma correspondance, elle vient de me faire monter un thé aussi correctement servi qu'à Crévic.

Je suis ici pour quelques heures en plein rêve et surtout en plein repos. »

CAMPAGNE EN PAYS SAKHALAVE

Avril-Septembre 1898.

Les lettres qui précèdent ont dit comment, à la fin de janvier, le général Gallieni avait été amené à étendre mon commandement à l'Ouest jusqu'à l'Andranomava, puis, en mars, à disloquer le territoire sakhalave et à m'en donner la partie Nord.

Entre ces deux décisions, et à la suite de mes entretiens de la fin de janvier à Tananarive, le Général m'avait écrit, le 14 février, pour me confirmer sa décision et me demander mon avis tant sur les modalités de cette progression vers l'Ouest que sur l'opportunité de commencer à appliquer le régime civil dans certaines parties de l'Émyrne.

Je retrouve la réponse que je lui adressais le 18 février.

Ankazobé, 18 février 1898.

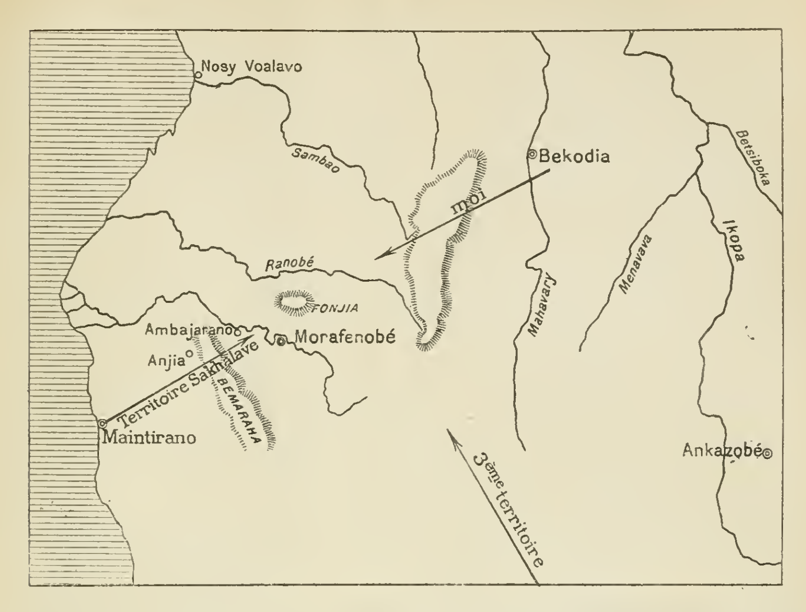
Au général Gallieni.

« 1° Je vois absolument comme vous la question de l'occupation définitive vers l'Ouest : trois actions concentriques, le territoire Sakhalave, le troisième territoire et moi, *non par colonnes* mais par pénétration progressive, en tache d'huile; par émissaires d'abord, par influence, puis par reconnaissance et enfin par postes. De ce côté, je prendrai toute la tâche que vous voudrez bien me donner. J'attends un rapport du Menavava, qui m'est annoncé, pour savoir exactement où j'en suis de ce côté. C'est alors seulement que je verrai si la septième compagnie haoussa me suffit.

Mais tout dépend d'un point : entendez-vous que ces liaisons s'établissent dès maintenant ou bien se préparent pour avril?

Dans le premier cas, je vois de grosses objections.

Suivez le sens des flèches par où doivent se faire ces liaisons,



et voyez ces grands cours d'eau à franchir dans leur cours



inférieur. Etant données les difficultés de leur passage et les

pluies, marcher en cette saison n'est-ce pas aller à l'embourbement, au gaspillage d'hommes, pour un résultat aléatoire, et risquer même des incidents? N'est-ce pas donner un maximum d'effort pour un minimum de rendement? Ou, au contraire, n'est-il pas préférable de ne procéder d'ici en avril que par *émissaires*, renseignements, pour, alors, sitôt les pluies passées, prendre pied rapidement et facilement sur ces lignes successives? Je me donnerai à ce moment comme objectif d'aller planter un poste sur l'Andranomava en y donnant rendez-vous à quelqu'un de la côte, tout en poussant sur Baly, ce qui me serait très facile.

Quel est le Monsieur sage qui me mènera cela? Peut-être R..., s'il a assez vu Rabezavana à ce moment-là et s'il estime que sa compagnie a besoin d'air.

Donc, à la base de tout, veuillez me dire si votre programme et vos intentions comportent ou non un stoppage pendant ces deux mois et demi de pluies, ce qui, à mon avis, serait préférable pour laisser souffler tout le monde, troupe, cadres et bourjanes, et faire la reprise de progression dans de bonnes conditions.

2° J'arrive à votre projet de préparation de l'Émyrne au régime civil.

Je comprends très bien que c'est inévitable et opportun. J'admets aussi qu'il faille réagir contre notre tendance naturelle à désirer, nous, Commandants de cercle, rester en possession de parties peuplées. Seulement, il ne faut pas perdre de vue que les parties peuplées nous sont indispensables. Jusqu'ici, le Commandement militaire n'y stérilise rien. Vous avez à cet égard le témoignage de Bartholomé ainsi que de G... et de B..., qui vous auront dit ce qu'ils ont vu de travaux, de routes, de bâtiments, exploitations, réalisés. Mais cela ne peut se faire qu'avec des moyens et de la main-d'œuvre, qu'il faut par conséquent nous laisser. Et alors j'en reviens à une idée qui m'est chère (parce qu'elle procède d'une conception beaucoup plus générale que le seul Madagascar) : donner les cir-

conscriptions les plus avancées à des agents civils sans en changer le commandement supérieur. Ainsi, il ne me répugnerait en rien, au contraire, de *civiliser* la partie Sud de mon territoire en y mettant des Chanceliers de choix et de la milice. Chanceliers qui seraient sous mes ordres, tout étonnés peut-être de ne pas s'en trouver plus mal. Et la philosophie de la chose, c'est, de même que vous démontrez, vous, qu'un militaire Gouverneur général n'implique nullement l'exclusion des Chefs de Service et agents civils, de même il n'est pas mauvais que la démonstration se fasse dans les échelons inférieurs. C'est la meilleure manière de ménager sans à-coups la transition de régime, et aussi d'habituer l'opinion à concevoir que nous puissions être administrateurs coloniaux, et aussi de préparer l'Armée coloniale de demain, recrutée parmi vos élèves, à un rôle élargi. En nous enlevant toujours, au fur et à mesure que les coups de fusil s'y ralentissent, les parties pacifiées pour nous limiter au rôle de « pénétrateurs » et de pionniers d'avant-garde, on risque de ne développer chez nous que l'aptitude au débroussaillement que personne ne nous conteste, en stérilisant l'aptitude organisatrice et administrative si développée chez quelques-uns et si ignorée du public. A mon avis, la première étape c'est de constituer des commandements à Chef militaire unique sous lequel s'enchevêtrent des sous-commandements civils ou militaires, prouvant que militaires libéraux et civils intelligents sont faits pour s'entendre, que le vrai personnel colonial de demain se compose d'une mixture intime des deux et que c'est là la meilleure façon de préparer l'étape suivante : celle du commandement régional civil. »

Les suggestions présentées au début de cette lettre pour la progression vers l'Ouest se trouvèrent annulées ou plutôt élargies par la décision qui me donnait le Nord du territoire sakhalave.

Par arrêté du 12 mars 1898, le territoire sakhalave était

disloqué : la partie Sud, le cercle de Morondava, était rattachée au territoire commandé par le colonel Sucillon, qui devenait le 1er territoire, et la partie Nord, le cercle de Maintirano, ainsi que le district du Milanja, encore inexploré et qui vient tomber sur le canal de Mozambique au cap Saint-André, rattachée au 4e territoire que je commandais.

Je passai mars et avril à préparer l'organisation de cette vaste région et les opérations concentriques qui devaient en assurer l'occupation. Elles ont fait l'objet d'un long rapport, paru au *Journal Officiel de Madagascar* des 26 et 29 novembre 1898. Ce n'est pas le lieu de reproduire ici ce long grimoire. Elles figurent d'ailleurs dans les ouvrages que le général Gallieni a publiés sur la pacification de Madagascar.

Le commandant Ditte, commandant le cercle côtier de Maintirano, devait diriger les opérations partant de la côte, tandis que le capitaine de Bouvié, commandant le Cercle que j'avais installé sur la Mahavary, fleuve coulant à 60 kilomètres à l'Ouest de l'Ikopa, devait diriger les détachements venant de l'intérieur. Je devais aller moi-même prendre la direction de l'ensemble au moment de la jonction. Les effectifs dont nous disposions étaient prodigieusement faibles, mais n'en exigeaient pas moins, en raison des immenses parcours et de l'absence de ressources dans ces régions soit désertes, soit dévastées par l'insurrection, un effort intense pour le ravitaillement, la préparation et la combinaison des mouvements dans un pays sans carte et à peu près inconnu.

Nous descendîmes avec le général Gallieni jusqu'à Majunga. Je lui avais raconté les scrupules de certain vieux capitaine à voir transformer une compagnie de tirailleurs en mercantis. « Je vais le mettre au point », me dit le Général, et, au premier des villages militaires de la route : « Qu'on m'amène le tirailleur qui s'est montré le meilleur mercanti, qui a le mieux tiré profit des voyageurs, qui a gagné le plus d'argent ; le voilà, bon : je le nomme caporal ! » Les vieux officiers étaient fixés.

Je laissai le Général à Majunga, où il avait à faire une longue

station et d'où il devait venir me rejoindre, le 14 juillet, à Maintirano. J'avais à planter notre drapeau au Milanja, à faire la reconnaissance du Sambao, débouchant sur le canal de Mozambique à Nossi-Voalavo et qu'on disait être navigable sur une longueur de 60 kilomètres au moins, chose précieuse pour le ravitaillement. J'avais à prendre contact avec mon nouveau territoire et à tout mettre à pied d'œuvre à Maintirano, ma base d'opérations.

Je m'embarquai le 27 juin à Majunga sur une des canonnières de la Division navale, le *Quernè*. Ici, je retrouve une des épaves de mon journal. Je n'ai plus qu'à le reproduire.

Maintirano, le 23 juillet 1898.

Mon bon vieux,

« Ma dernière lettre jetée à la galope vous a promis un peu plus de journal et je tiens ma promesse, car vraiment la période écoulée depuis mon départ de Majunga, le 27 juin, en vaut la peine. A MON PÈRE.

Embarqué le 27 sur le *Gabès*, canonnière mise à mes ordres, commandée par le lieutenant de vaisseau Pinel, vieux routier qui vient de remplir une intéressante mission à Mascate, où il s'agirait, si nous avions une autre diplomatie, de faire au plus vite un dépôt de charbon et de mettre la main sur la bonne rade de Sur. Mais le fera-t-on? Et pourtant, avec les nouveaux chemins de fer de l'Euphrate, le golfe Persique entre en scène, et le discours irréfutable de Lockroy, l'hiver dernier, à la discussion du budget (à lire en entier à l'*Officiel*), démontre suffisamment l'importance de la question des points d'appui maritimes et des dépôts de charbon. Passons! Pinel a en tout cas rapporté de Mascate des notes que je transcris et un sabre d'ivoire et d'or, présent du Sultan, que je reluque.

Exquise journée à bord; quatre enseignes, un médecin, mon officier de renseignements, le fidèle Gruss; nous encombrons le bateau de cent bourjanes, de deux voitures et autre matériel que je porte à Maintirano.

Les enseignes sont, comme tous les officiers de marine, cultivés et bien élevés; l'un joue de la mandoline, l'autre lit du Hérédia et du Pierre Louys et me réjouit dans sa cabine avec de beaux bibelots japonais. Tous sont jeunes, cordiaux et gais.

Mon premier objectif, c'est la reconnaissance du mouillage de Nossi-Voalavo signalé comme très intéressant et comme inexploré; je vous envoie ci-joint mon rapport officiel; il vous donne le capital; pour l'accessoire, toute cette station à Nossi-Voalavo a été du plus amusant pittoresque. En somme, notre débarquement de nuit, à 7 heures et demie du soir, sur cette plage inconnue, avec trois officiers et six matelots seulement, était assez risqué; mais il fallait essayer le coup et donner de suite à des gens hésitants le sentiment de notre confiance. Rien ne vaut un médecin dans ces occasions; le nôtre a, sous la lune, fait quelques pansements qui ont assuré la sécurité de notre nuit; très pittoresque cette nuit, dans une case évacuée, sous un épais massif de cocotiers, mon fanion planté, les faisceaux prêts, la sentinelle en alerte et le sommeil de plomb.

Le lendemain, dès l'aube, l'amusant palabre, toujours le même, qu'il s'agisse de nègres d'Amérique, d'Asie ou d'Afrique; distribution de verroteries, de colliers, de lambas d'indienne voyante; et, chez les indigènes, l'ignorance complète de la valeur des choses, le mépris de l'argent monnayé, l'amour du bibelot, un collier de perles de verre doré acheté quinze sous à Majunga est évalué par eux au prix de deux bœufs.

Et quant à notre pénétration dans ce Sambao inexploré, pendant dix milles sur la vedette à vapeur remorquant les baleinières, ç'a été du rêve, des évocations de Tour du Monde, de prises de possession de pays neufs lues dans notre enfance; nos pavillons flottent fièrement sur nos barques dans le large fleuve, entre les deux rives de palétuviers sombres où se blottissaient

au passage les pirogues effarouchées devant l'apparition des premiers blancs. Le voyage se fait en compagnie du Prince consort, mari de la reine Kellé à qui nous avons envoyé une belle pièce de satin rouge et un collier de faux corail.

Le lendemain, 1er juillet, j'ai passé une des trois ou quatre nuits les plus désagréables de ma vie. Nous avons mouillé à Tomboharano, où j'avais inspecté le poste, et nous avions joyeusement dîné avec les deux officiers du poste et trois officiers de marine descendus avec nous, comptant sur le clair de lune pour regagner de nuit le *Gabès*, et franchir la mauvaise barre, chère aux requins. Nous nous levons de table à 9 heures et demie; le clair de lune y était bien, mais par suite de je ne sais quel malentendu, d'un ordre mal compris, les deux seules bonnes pirogues manquaient à l'appel; je me décide sans plus les attendre à prendre avec le second du bord une pirogue plus que médiocre. Le *Gabès* avait mouillé à plus d'un mille de la côte; au bout d'une demi-heure, nous ne nous apercevons que trop que, si la pirogue prend l'eau, les piroguiers sont encore pires que l'embarcation. La mer avait grossi, nos hommes ne reconnaissaient plus la passe et prenaient la barre en plein. Bref, après avoir fort difficilement passé les premières volutes, embarqué des paquets d'eau, déjà transpercés, nous nous sommes trouvés aux prises avec les dernières et menaçantes volutes dont la hauteur semblait doubler sous la nuit, sans que les hommes parvinssent à s'entendre. Ils discutaient, voltaient, criaient; nous ne comprenions pas un mot, mais trouvions ce conseil de guerre, dont nous étions l'enjeu, tenu à minuit en plein milieu d'une barre démontée, du goût le plus déplacé. Bref, sur le coup de minuit ils ont (heureusement) renoncé à franchir la muraille écumante et, sans nous consulter, nous ont ramenés à la côte; une bonne pirogue croisée à quelques brasses de terre nous a repêchés, et enfin, à deux heures du matin, nous étions au flanc du *Gabès*, mais la mer était devenue pire, il ne fallait plus songer à prendre l'escalier et c'est sur une échelle de corde jetée à l'arrière, et que j'ai manquée

d'abord trois fois, que je suis sorti de toutes ces aventures. Ç'a été quatre heures parfaitement désagréables et vite oubliées dans un joyeux souper des enseignes, où le champagne, le foie gras et la mandoline ont sacré mes débuts dans les exercices de mousse.

Le 2 au soir, c'était l'arrivée à Maintirano, où commande mon excellent, loyal, cordial et vaillant camarade le commandant Ditte, qui après avoir excellé dans l'Oubanghi, au Dahomey, au Tonkin, m'a fait ici depuis trois mois de la besogne de premier ordre. Le rapport et le croquis que je t'envoie te mettent au courant. Très chic, l'arrivée à Maintirano; par exception, la barre est clémente, — elle a le record de la mauvaise réputation sur la côte Ouest; — aujourd'hui, le vent soufflant de mer, elle est juste assez forte pour nous donner la sensation de la vitesse; les pirogues manœuvrent entre les volutes avec une dextérité extraordinaire; leur double balancier sur chaque flanc les maintient en équilibre, leur grande voile leur donne la vitesse du vent; deux passagers par pirogue, deux rameurs, ça fait le compte, et avec les officiers du bord qui débarquent, notre personnel, c'est une trentaine de ces grands oiseaux de mer qui à 4 heures prennent leur vol du *Gabès* vers la terre. La plage est pavoisée, les indigènes y attendent par corporation; les Comoriens sont présentés par l'ancien sultan dépossédé d'Anjouan, Sélim, exilé ici où il est devenu l'agent le plus précieux de Ditte sur cette côte peuplée de musulmans, vis-à-vis desquels son caractère religieux, son antique hérédité lui donnent une grande influence. Ce groupe de Comoriens sent l'Arabe, il chatoie, les poignards recourbés à la ceinture, les turbans de soie, les robes brodées d'or. Plus loin, ce sont les Indiens avec leur gros ventre, leur teint blanc, leurs traits fins, leur petite calotte dorée perchée sur la pointe du crâne, leur air rusé, — les juifs de cette côte. Enfin quelques Sakhalaves, pas encore assez, malheureusement, car ils sont, eux, la population autochtone sur qui nous n'avons pas encore prise; ce sont de vrais sauvages, — demi-nus, couverts d'amulettes, les

cheveux tressés de cent façons, — et le palabre commence, très compliqué, avec trois interprètes différents.

De l'îlot de Maintirano, blanc de sable, égayé de quelques cocotiers, où voici un an étaient à peine quelques pauvres cases, Ditte a fait en quelques mois un petit centre coquet qui se développe et draine le commerce de l'intérieur renaissant. Aidé d'officiers prodigieusement actifs, il a fait de belles cases en bois, grandes, propres et confortables, avec de larges vérandas. Le mess est en bordure de la mer qui, à la haute marée, en baigne la terrasse. Les officiers sont gais et jeunes, ils reçoivent des revues et des journaux multiples, ont un commencement de bibliothèque intelligente; le docteur joue du violon, et ce soir m'a donné la joie de réentendre, après combien d'années, les morceaux des *Noces de Figaro* que préférait papa; une cavatine de Raff, la *Marche turque*, *Plaisir d'amour ne dure qu'un moment* et autres vieilleries très vieilles, mais qui gardent combien de saveur à cette distance, sous ce ciel, et évoquent combien de passé.

Dès le lendemain, nous partons en reconnaissance avec le commandant Ditte, Gruss, Charbonnel, le prince Sélim et 40 fusils. Le rapport ci-joint vous met au courant. Retrouvé enfin les bons bivouacs de brousse, plantés au hasard de l'heure, de l'eau, de la fatigue, les sentinelles sous l'œil, et le cri répercuté : « Sentinelles, veillez! » inentendu depuis des mois.

Du 5 au 6 juillet, à Anjia, seconde nuit horriblement pénible. Poste de disciplinaires en pleine rébellion, les gradés ne fermant pas l'œil, le revolver au poing, — les désertions sous l'œil de l'ennemi devenues une habitude. Deux déserteurs cueillis par chance, — il faut sévir, — et je me rappellerai longtemps cette cour martiale à 4 heures du matin, les tables et les pliants de campagne, les photophores, le carré formé par notre escorte nègre, les fusils chargés et à peine devinés

dans la nuit, le groupe des disciplinaires désarmés, — l'exécution immédiate, — l'allocution aux hommes qui a suivi et le départ à l'aube, le cœur serré, avec le cauchemar de cette lugubre scène que ni la marche ni le soleil ne parvenaient à dissiper.

Il a fallu l'arrivée à Ambalarano à 5 heures du soir et la reprise du contact avec le vrai ennemi pour reprendre pied. — Sensation de Tonkin : — le haut massif du Fonjia dressé en face du poste, boisé, raviné, recélant les grosses bandes qu'il me reste à régler, se couvrant de feux à la nuit et ramenant cette étrange et attirante sensation du contact que je connais maintenant si bien, et où tout le soin du chef est d'empêcher les fusils de partir tout seuls. A 6 heures, la nuit tombée, arrive le capitaine de Bouvié venant de 200 kilomètres à l'Est. Cette rencontre à point nommé, à une heure d'intervalle, prévue et poursuivie depuis des mois, établissant définitivement la liaison entre la côte et l'hinterland, est une des petites opérations les plus méthodiquement réussies qu'il m'ait été donné de prévoir et de mener. — Chacun se congratule. — Nos 120 fusils réunis couchent tout près du Fonjia, mais ce serait idiot de compromettre quelque chose de si bien entamé, il faut quinze jours avant que les groupes de l'Ouest et l'artillerie aient pris pied ici, — et d'ici là notre seul appareil peut déterminer des soumissions, ramener de ces malheureux et épargner des vies humaines. Patience! Bouvié est accompagné de M. Gautier, directeur de l'Enseignement à Tananarive, ami de Max Leclerc. Il explore Madagascar depuis sept ans. Interprète émérite, il mène ici de front la géologie, l'ethnologie et la guerre, se joint aux reconnaissances, en prend le commandement et conquiert ses fossiles à coups de fusil.

Depuis ce matin, nous traversons une région couverte d'arbres pétrifiés invraisemblables, — ces blocs de pierre ont conservé l'aspect, l'écorce, les nœuds, les fibres, la teinte d'arbres abattus hier, on en ferait du feu.

SITUATION
avant le commencement
des Opérations
au 15 Février 1898

Echelle : 1/2.000.000.e

Mahajamba
nakomby
Anjamavo
Tsaratanana
blo
Mahamavo
ieville
CERCLE
Bemarivo
Betendraka
oka
Betsiboka
Isinko
Beravin
DE
D'
Andriamena
Tsimadity
Tam
ANTSATRANA
Andriba
Antsatrana
nokomita
tsinjo
bé
Sahabé
a
Manerimérina
Andranomiantra
Vohitsara
nkazo
Vohilena
CERCLE



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Le 8, mon rapport vous raconte notre surprise du village sakhalave d'Antsigimialoha; mais ce qu'il ne vous dit pas, c'est toute la couleur de cette séance; notre troupe installée parmi les bœufs, le riz, dans le village où nous ne laissons pas toucher... cela. Cette négociation « criée », avec un adversaire invisible caché dans les bois d'en face, les fusils armés, la gâchette prête accentuant la causerie, l'arrivée du premier émissaire hésitant qui ne se décide que parce qu'un officier porteur de mon fanion, sans armes, très courageusement, descend seul le chercher au bord d'un ravin touffu, à tout risque. Ce sauvage superbe, nu, couvert d'amulettes, de bracelets, le cou ceint d'un collier de dents de caïman, dont chacune renferme les cendres d'un ancêtre, — ce qu'on nomme le dady, — 4 cartouchières et une boîte à poudre à la ceinture, un long fusil à pierre, mais astiqué, soigné, ciré, — et alors les caresses (c'est très curieux, il faut les toucher comme des enfants pour les rassurer), — les cadeaux, un petit verre, une étoffe, et puis, peu à peu, un second se risque... un troisième, et, à l'aube, tout le village est reconstitué sans un coup de feu, sans une victime, par la seule habileté presque héroïque de mes officiers.

Le joli bivouac encore, au pied de ces hautes montagnes rocheuses et forestières, au sommet de ce village de sauvages, avec à nos pieds les vallons noirs et touffus où les plumets des cocotiers se balancent sur le fond sombre des caoutchoucs.

Le lendemain 9, nous retraversons la chaîne du Bemahara que nous longeons tout le jour; ses deux versants grouillent de bandes hostiles. A partir de deux heures, l'une d'elles ne quitte plus notre flanc, à bonne distance d'abord, puis se rapproche, et finalement une décharge blesse grièvement au bras un de mes porteurs; à son retour à Maintirano, on a dû l'amputer. Nous ripostons sans nous arrêter, nous n'avons pas le temps, talonnés par l'arrivée imminente du Général, qu'il faut recevoir à Maintirano.

Nous y rentrons le 12 juillet, et, le 14, trois coups de canon.

à 7 heures du matin, signalent un bateau, puis un second. C'est le *Lapeyrouse* et le *Pourvoyeur*, le Général et sa suite. Toute la flottille des pirogues-oiseaux de mer se mobilise et à 10 heures nous sommes à bord, où nous déjeunons tous. A midi débarque le Général; je ne réédite pas le tableau de notre arrivée. Mais le Général a ménagé un coup de théâtre. Sur nos instances, il nous a ramené de Nossi-Bé la reine sakhalave Bibiassy, exilée maladroitement il y a un an, et que Ditte et moi jugeons devoir être ici un utile moyen d'action. Tous les rois sakhalaves de la côte Ouest de Madagascar, depuis le cap d'Ambre jusqu'au cap Sainte-Marie, appartiennent à une même dynastie, descendant d'un ancêtre commun assez récent, presque autant dieu ou fétiche que roi; ils ont un caractère essentiellement religieux, plus encore que politique, car au fond leurs sujets leur obéissent assez mal. Les rois ou chefs actuellement encore dans la brousse sont donc tous plus ou moins cousins de Bibiassy, et son enlèvement et sa déportation de l'an dernier sont un des arguments le plus souvent invoqués par eux pour ne pas rentrer. Dès le 15, nous avons été avec le Général réinstaller solennellement Bibiassy chez elle, à Antsamaka, à quatre heures d'ici; le peu qu'il y reste de population, 500 environ, y avait été convoqué. Bibiassy a été installée sous un velum et représentée à son peuple, et rien n'a été curieux comme la véritable cérémonie d'adoration qui a suivi le Kabary : prosternation, bras étendus, chants, puis danses; elle recevait l'hommage en idole impassible et son caractère fétichiforme explique seul son influence, car elle est affreuse, boiteuse, abrutie. Les lobes de ses oreilles découpés pendent en longs et hideux anneaux de chair. Les hommes de son peuple sont assez beaux et fiers avec leurs seules ceintures, leurs armes et leurs grisgris. Les femmes sont hideuses, au nez percé, aux oreilles surchargées, beaucoup couvertes d'un masque de plâtre qui en fait de vrais monstres à effrayer les enfants. Nous sommes loin des Hovas en redingote et en knikerbroker. Après avoir montré au peuple ce Saint-Sacre-

ment de reine, nous nous sommes empressés de la ramener à Maintirano, ne voulant pas laisser aux rois de la brousse la tentation de venir enlever ce fétiche. D'ici elle lance ses émissaires et nous donne des tuyaux, et depuis six jours c'est un va-et-vient d'agents expédiés par elle aux chefs de la montagne, annonçant sa liberté et les invitant à réintégrer leurs champs. Cette phase pacifique ne nous empêche pas, en bons hommes de guerre, de préparer le coup de chien ; l'argument majeur, l'artillerie, est partie avant-hier pour Ambalarano. Ditte se prépare à partir le 27, suivant l'itinéraire tracé sur le croquis. Je serai moi-même le 1er août à Ambalarano, et je reçois des courriers du capitaine de Bouvié, qui serre de plus en plus son action à l'Est, refoule dans le Fonjia les groupes récalcitrants et vient de les comprimer par de nouveaux postes : Azy et Tsimatiasomaty. Azy n'a été emporté qu'après une lutte pied à pied qui, grâce au mauvais tir des Sakhalaves, ne nous a coûté que deux tirailleurs.

Le Général est parti le 17. Depuis six jours, je me suis mis en demi-vacances. Cette plage est exquise, chacun s'y porte bien, une brise délicieuse, 18 à 25°, des nuits plus fraîches encore. Je me lève à 8 heures; répit entre les surmenages passés et futurs; je mets mon courrier au courant; les repas se prolongent en bavardages sur la terrasse que baigne la mer. Un tour avant dîner chez le prince Sélim qui me conte ses infortunes, sa dépossession, le pillage de son palais dont il ne lui reste qu'un poignard d'or, sa déportation à Nouméa, la généalogie de ses ancêtres arabes tombés il y a cinq siècles du golfe Persique sur Anjouan, dynastie alliée à celles de Mascate et Zanzibar; puis chez Bibiassy, qu'apprivoise le lieutenant Chancelier en lui jouant de l'accordéon et en lui contant des gaudrioles sakhalaves; je m'offre encore cinq jours de ce répit un peu trop surchargé d'écritures comme toujours, — ravi du moins qu'il m'ait laissé le moyen de vous remettre au point, —

et je fais le vœu que la vie mouvementée que je vais reprendre me relaisse d'ici un mois le loisir de vous raconter une seconde étape. Mais n'ayez nulle impatience des courriers, c'est au petit bonheur; cette lettre partira sur le premier bateau qui daignera stopper dans ce mauvais mouillage; il n'y a plus rien de fixe ni de possibilité de prévoir aucune correspondance de courriers. Dites-le autour de vous. »

Ambalarano, 7 août 1898.

A MON FRÈRE.

« Rien de toi depuis le 4 juin, ni de personne d'ailleurs, et ce n'est pas votre faute; je sais bien que vous m'écrivez, mais, hélas! vos lettres se promènent entre Tamatave, Diégo et Majunga, par suite de mes pérégrinations. Je suis coupé de tout. Je ne crains qu'une chose, c'est qu'il en soit de même de vous et que mes lettres ne vous arrivent plus que bien irrégulièrement. Je vous ai envoyé par le dernier bateau un journal complet avec croquis. Je te le continue.

J'ai quitté Maintirano le 29.

Le 27, le commandant Ditte l'avait quitté avec sa colonne pour battre, conformément aux ordres que vous avez lus, le pays à l'Ouest du Fonjia.

De mon côté, je suis allé directement à Anjia avec Détrie, ayant confié Gruss à Ditte.

D'Anjia, j'ai piqué au Nord avec 40 fusils pour battre la chaîne du Bemahara, où j'ai eu la chance, le 31 et le 1er, de prendre le contact avec les mêmes villages sakhalaves qui nous avaient tiré des coups de fusil il y a un mois, et qui, alléchés par la nouvelle de notre attitude pacifique à Antsingimialoha (voir ma dernière lettre), m'ont fait leur soumission et fourni des guides et émissaires précieux.

Arrivé ici le 2, j'y ai trouvé le capitaine de Bouvié et une partie de sa colonne qui m'attendaient. Il y avait aussi, en amateur, un capitaine d'artillerie de l'État-Major Dubois et enfin deux jeunes civils, un M. de R..., d'Orléans, en quête de

concession, et un M. B..., de l'École des Sciences politiques, en voyage ; après les avoir fort bien accueillis, je les ai, dès le lendemain, fait filer sur Maintirano, à leur grand désespoir; ils voulaient le baptême du feu, mais moi j'y tenais moins, ne voulant nullement en prendre la responsabilité, ni m'en embarrasser en cas d'accident, et n'ayant pas de riz de trop pour nourrir leurs nombreux bourjanes.

Dès le 4, j'ai donné à Bouvié l'ordre que je vous envoie, vous verrez l'ensemble sur le croquis que vous avez déjà. Békiékiaky est au pied Sud du massif; ce point nous était signalé comme habité par le grand prêtre ou le sorcier du chef des rebelles, l'insaisissable Morosy ou Tsitatray (il porte les deux noms); ce village était un de ceux qui inquiétaient le plus notre route, et avait tué il y a deux mois un sergent du poste. C'est donc par là que je résolus de commencer l'opération. A minuit, Bouvié rompait; de Moraténobé, le lieutenant Arbogast avait rompu également, et tous deux, après une belle marche de nuit dans les bois et les gorges, tombaient avant-hier à 8 heures du matin sur le village, l'enlevaient; le grand-prêtre s'échappait, mais en abandonnant six cadavres, les blessés, de nombreux prisonniers, des fusils, et, ce qui est mieux, l'uniforme du sergent tué il y a deux mois gardé en trophée; je le renvoie à son capitaine en témoignage.

Pendant ce temps, la colonne Ditte m'arrivait le 5, et j'établissais l'ordre général N° 2 qui règle l'ensemble de la manœuvre.

Hier matin, je partais moi-même dans la nuit, pour aller porter cet ordre à Bouvié et reconnaître la position enlevée. Je le rejoignais à son bivouac, à côté du village enlevé. Nous n'avions pas de pertes, un sergent la manche traversée, un tirailleur la chéchia idem, et c'est tout; mais tout le monde alerte et content parmi les trophées et le butin. Pour ma part, on m'offrait des poires à poudre, colliers fétiches, gris-gris que je rapporte précieusement.

Je suis revenu hier soir ici, laissant Bouvié procéder à sa montée du massif.

Ce matin, Ditte a rompu à 6 heures pour procéder à la partie de l'ordre qui le concerne. Je l'ai laissé filer pour battre son flanc de massif et ses bois, et demain matin je pars à l'aube avec Détrie et 40 fusils pour piquer droit sur l'éperon Nord que j'ai assigné comme rendez-vous général et où, en allant par la corde d'un arc, je serai plus vite qu'eux. Toute la journée, j'ai observé, anxieux, les mouvements à la jumelle; à 2 heures, j'ai vu trois incendies s'allumer dans les bois sur le parcours donné à Ditte, d'où je conclus qu'il a dû se battre et brûler des abris rebelles; enfin, à la nuit, j'ai vu s'allumer à mi-flanc de la montagne deux grands feux, signal convenu qui me donne son emplacement; mais, hélas! j'en eusse préféré quatre, autre signal convenu au cas où il aurait trouvé de l'eau; il n'y a donc pas de sources sur ce sacré massif, ce qui va être gênant.

De là où il est, Ditte va avoir un rude chemin pour nous rejoindre demain au rendez-vous, mais je ne doute pas qu'il y soit; quant à Bouvié et à ses groupes, sur les versants Sud et Est, je n'en vois plus rien d'ici, ni feux, ni rien; à la grâce de Dieu! j'espère que demain soir ou après-demain ils rallieront mon fanion planté à l'éperon Nord.

Et puis, dame! je ne sais plus rien; tout dépend de ce que nous trouverons là-haut, et de la tête qu'aura le pays sur le revers Nord, d'où je voudrais bien attraper la ligne du Ranobé.

Je t'écris donc de mon bivouac en plein dans l'action, et je ferme ma lettre pour que, tandis que je prendrai le chemin de mon éperon Nord, elle file sur Maintirano à temps pour y prendre le prochain bateau.

Décidément, on se blase sur ces distractions, et je suis loin de mes émotions et de mes emballements du Tonkin où pourtant je n'étais pas « commandant en chef », mais simple comparse; il est certain que l'on arrive à régler toutes ces choses comme une manœuvre de paix, et je constate à l'user que la pratique est une rude école de calme et de sang-froid. Et pourtant le morceau est assez dur à avaler pour nos petits effectifs. Ces Sakhalaves sont de solides gars, heureusement

fort mal armés; mais ils ménagent leurs coups, tirent de très près, bien embusqués et à bon escient, et puis ils sont menés par un chef fanatique, ce roi Tsitatray ou Morosy, aidé de son frère et de deux ou trois lieutenants très énergiques; il n'est pas dans le Fonjia, il s'est dérobé, et est au Sud derrière moi, à un jour de marche au Sud-Est d'Anjia; je le sais, mais je veux d'abord être maître de ce sale massif et de la ligne du Ranobé, dont l'occupation peut peser fortement sur lui et ses partisans, et je me retournerai ensuite contre lui.

Il a su que plusieurs de ses villages m'avaient fait leur soumission et leur a fait dire qu'ils étaient des lâches, et que quand il resterait seul à défendre son « royaume », il le défendrait jusqu'au bout.

Je t'écris à 10 heures du soir, sous l'auvent de mon abri de paille, tout bouclé pour demain matin; face à moi, l'écran noir de ce Fonjia de 500 mètres de relief où je ne distingue plus qu'à peine les feux des bivouacs de Ditte. Détrie, qui est exquis de prévisions et de dévouement, vient de se coucher, mon fanion est piqué contre ma tête, mon cher fanion que je me réjouis tant d'accrocher à Touchebredier face au drapeau de Ba-Ky (tâche de le déballer afin que les mites ne le dévorent pas); je suis sur un des pliants que vous m'avez envoyés voici un an, écrivant avec le petit buvard de campagne reçu en même temps et qui m'a rendu de vrais services. Les Sénégalais couchés sous leurs faisceaux chantent des airs de leur pays.

Autour de nous, une ceinture de cactus et de petits piquets nous met à l'abri d'une surprise, et le canon est braqué dans la direction de Morosy où il doit se passer quelque agitation, conséquence de notre offensive, car toute la chaîne du Bemahara, en arrière de nous, vient de s'illuminer de feux réguliers, signaux certains. Et ce sont pourtant là des tableaux qui se gravent pour toujours, et de leur charme incomparable on ne se lasse pas.

Allons, bonsoir ».

Sur le Ranobé au nord du Fonjia, 11 août 1898.

A MON FRÈRE.

« Allons ! j'ai encore le temps de t'envoyer un bout de journal avant le départ du bateau, par le courrier que j'expédie demain à Maintirano.

Je bivouaque au bord d'une belle rivière qui coule serrée dans des gorges sur un lit de rocs éboulés, — et je voudrais bien être sûr que cette rivière est le Ranobé, — mais là est le *hic*. J'y stoppe aujourd'hui, tandis que trois reconnaissances poussant au Nord en éventail vont s'assurer qu'il n'y a pas d'autres Ranobé et savoir aussi ce que sont devenus les groupes Bastard et Trousselle dont je n'ai pas de nouvelles. La tente de Détrie est à côté de la mienne. Plus loin, les tentes du commandant Ditte, de ses deux officiers et de son Sultan Sélim; plus loin, celle du capitaine de Bouvié, — tous les autres officiers sont en reconnaissance. Les sentinelles émergent de la brousse sur les crêtes, 150 bœufs que nous avons capturés depuis trois jours pâturent sur l'autre rive sous une garde armée. Les bourjanes se baignent. Il est deux heures, il fait étouffant.

Je t'ai quitté le 7, au soir.

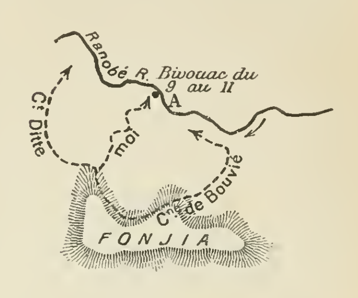
Le 8 à cinq heures, en pleine nuit, je rompais et, contournant le flanc Ouest du Fonjia, je retrouvais, à deux heures de l'éperon Nord, le commandant Ditte qui avait enlevé le versant Ouest en ne trouvant qu'une très légère résistance, et le capitaine de Bouvié, qui venait du versant Est, mais avec son seul groupe, n'ayant pu arriver à se lier par sa droite avec les groupes Trousselle et Bastard.

Le massif était donc occupé sans encombre, les rebelles qui l'occupaient, devant notre marche concentrique, s'étaient enfuis dans le Nord; toutes les traces, hommes et bœufs, le dénotaient.

Le lendemain 9, nous repartions en éventail, moi au N. N. E., le commandant Ditte au Nord, le capitaine de Bouvié par

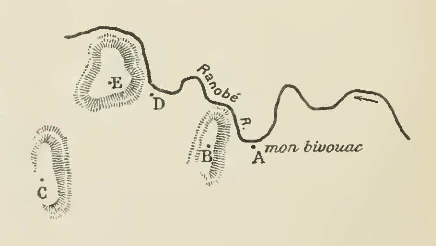
l'Est puis le Nord, avec but final le Ranobé d'où chacun devait se rabattre sur moi au centre.

A deux heures, je tombais sur le Ranobé, en A, rivière encaissée entre de hautes crêtes qui font qu'on ne la découvre qu'en arrivant dessus. Nous touchons enfin les fuyards, tout un exode en A sur la rive droite. En vain essayons-nous des appels et des paroles de paix. Rien n'est écouté, des coups de fusil sont échangés et nous mettons la main sur les bœufs et les maigres provisions qu'ils nous abandonnent en fuyant. Je suis navré. Je ne demandais qu'à leur rendre leurs bœufs, s'ils voulaient écouter, revenir et reconstruire un village. Rien n'est odieux comme cette marche dans le vide, cette impossibilité de réorganiser sans éléments, cette irréductible réfractairité du noyau sakhalave.



Le 9 au soir, aucune nouvelle encore de Ditte et de Bouvié. Du reste je ne les attends que le lendemain et, à en juger par le pays que j'ai vu en descendant, à ma droite et à ma gauche, déchiré, convulsé, presque complètement boisé, et avec le faible repère que donne une vallée aussi sinueuse et difficile à deviner que celle du Ranobé, la liaison est rudement difficile. A 5 heures, sur notre gauche, côté Ditte, entendu trois ou quatre feux de salve.

Le 10 au matin, j'envoie Détrie en reconnaissance à la recherche de Ditte; je l'accompagne une heure et arrive en B, à six heures trente du matin; nous entendons à l'Ouest une série de feux de salve et de feux individuels qui nous annoncent que Ditte est engagé. Nous voyons la fumée sortir des pins sur une haute croupe boisée vers C. Détrie pique dessus, pendant ce temps



je vais avec Gruss en D, voir si le Ranobé passe au Sud ou au Nord d'une énorme dent rocheuse et boisée, E; il passe au Nord. Nous revenons au bivouac à midi, ramenant 35 bœufs abandonnés par les fuyards, mais éreintés de cette marche dans les rochers, les bois, les hautes herbes, la rivière qu'il nous a fallu traverser quatre fois. Nous trouvons le bivouac en émoi. Je l'avais laissé sous le commandement de M. Gautier. A 10 heures, une bande en fuite venant de l'Est, poussée par Bouvié, est venue y buter, mais, hélas! ici encore un milicien a tiré le premier coup de fusil perdu et toute cette bande inoffensive s'est envolée, abandonnant tout son déménagement et sans vouloir répondre à aucun appel. Je regarde avec désespoir ces ustensiles, marmites, nattes, bêches, ce manioc, que je serais si heureux de rendre à ces sauvages affolés, à la condition de les réinstaller ici près du poste que j'y vais laisser.

Le vide toujours, si stérile.

A quatre heures, enfin, Ditte me rejoint avec sa colonne, trop heureux d'avoir rencontré Détrie sans qui il m'aurait difficilement trouvé. Il a été reçu la veille et le matin à coups de fusils partis des bois, et a vertement riposté; il a des blessés, et me ramène des bœufs, toujours.

Enfin à 6 heures m'arrive de l'Est le capitaine de Bouvié. La concentration des trois détachements est donc faite à point donné, à jour dit, sur le Ranobé, et le terrain déblayé entre ce fleuve et le Manambao.

Malheureusement, Bouvié n'a pu joindre par la droite ses groupes Trousselle et Bastard et nous nous perdons en conjectures. Par où ont-ils pu passer? Trousselle devait être le 8 sur le Fonjia; y erre-t-il ou a-t-il passé devant nous? Bastard devait redescendre le Ranobé depuis Azy. Et alors nous nous posons cette question : sommes-nous sur le Ranobé? Nous l'avons tous cru, bien que nous l'ayons rencontré bien plus au Sud que nous ne le pensions. Notre unique guide l'affirme. D'autre part, nous ne connaissons d'après aucune carte l'existence d'aucune autre rivière aussi forte allant par ici de l'Est à l'Ouest.

Oui! mais voilà! N'y a-t-il pas deux Ranobé, deux rivières portant le même nom et aboutissant au même point avant de couler à la mer? Cela est fréquent dans ce pays-ci. Si cela était, Trousselle et Bastard pourraient de très bonne foi être sur la branche Nord et la suivre à l'Ouest, tandis que nous les attendons sur la branche Sud. Ah! c'est commode la guerre dans ce pays-ci, aussi boisé et aussi couvert que l'Émyrne est clair, aussi embêtant que le Haut-Tonkin. Et voilà comment je suis stoppé ici aujourd'hui. Ce n'est pas du luxe, parce que les gens des colonnes Ditte et Bouvié ont besoin de repos, mais il s'agit de rattraper les égarés. A six heures, sont parties trois reconnaissances. Le lieutenant Allard, avec M. Gauthier qui a le flair du pays et parle sakhalave, a filé au Nord-Ouest suivant *notre* Ranobé.

Vacher a filé droit au Nord voir s'il y a un autre Ranobé. Gruss est parti au Nord-Est voir si Trousselle serait empêtré dans les profonds contreforts du Fonjia.

Il y a tout un système de signaux sur les crêtes, drapeaux de jour, feux en nombre convenu pour la nuit. Les trois reconnaissances ont liberté de manœuvre jusqu'à demain midi, et alors nous verrons. Ça, c'est la vie courante dans ces guerres coloniales ; toutes les journées du 4 et du 5 à Ambalarano, je me suis demandé si Ditte arriverait à nous. Toute la journée du 10, ici, je m'en suis demandé autant. C'est le souci, presque l'angoisse, à jet continu. C'est ce qui rend si difficile en ces guerres tout mouvement combiné. Et là-dessus il y a deux doctrines, celle de Gallieni qui est pour les mouvements concentriques et combinés toujours et quand même à tout risque, celle de l'ancien Soudan, qui est pour la colonne unique, droit devant soi, à cause des risques des autres. J'estime que, bien que la seconde soit plus simple et moins préoccupante, la première doctrine seule aboutit à de vrais résultats, à couvrir rapidement un pays, à éviter les pertes et les embuscades qui attendent toujours en ces pays la colonne rectiligne et qui n'osent jamais opérer devant les mouvements concentriques.

Sans cette méthode, nous n'aurions jamais occupé le Fonjia qu'avec des pertes sérieuses, tandis que voici cette dent arrachée et ce noyau de rebelles dispersé sans un homme tué chez nous. N'importe! je voudrais bigrement avoir des nouvelles de Trousselle et de Bastard. »

Tsinjorano, 3 septembre.

A MON FRÈRE. « Je reprends cette lettre après trois semaines; en la relisant, je la trouve, et tu la trouveras, très incohérente, mais je la laisse parce qu'elle peint bien les incertitudes et les angoisses de cette guerre-ci.

Le groupe Trousselle s'est retrouvé le 12. Quant au groupe Bastard, il s'est embarqué sur une fausse piste, a piqué presque jusqu'à la mer, et nous en sommes restés douze jours sans nouvelles, pendant lesquels, heureusement, nous avons eu beaucoup d'autre et de très bonne besogne à faire, mais pendant lesquels aussi je me suis fait quelque mauvais sang. Aussi ai-je attrapé un accès de fièvre épouvantable qui, pendant quatre jours, du 23 au 27, m'a cloué à mon bivouac d'Ambalarano. Enfin me voilà sur pied, et le premier septembre, avant-hier, avec quinze jours de retard, j'ai repris la route d'Ankazobé. Je suis à ma seconde étape à l'Est d'Ambalarano, j'en ai pour onze jours! à 8 ou 10 heures de marche par jour. Ouf! — dur! — et je voudrais être arrivé.

Au milieu de tout cela, à travers ce pays perdu, plus un courrier ne m'arrive. Ta dernière lettre est du 9 juin!! D'il y a près de trois mois! C'est trop, et pas de journaux, dans quelle brousse tout cela est-il égaré!

Je vous embrasse tous. »

Ce que je ne disais pas dans cette lettre, c'est que l' « accès de fièvre » avait été un accès de bilieuse hématurique dont j'avais bien failli ne pas me tirer.

J'avais laissé le commandant Ditte sur le Ranobé. Le massif forestier du Fonjia se trouvait désormais tenu au Nord comme au Sud. Il restait à jalonner cette ligne de postes en aval et en amont, et à prendre contact avec les populations riveraines. J'avais prescrit au commandant Ditte de descendre jusqu'à la côte, où il devait trouver à l'embouchure le poste de Beravina déjà établi et rallier de là Maintirano. J'avais prescrit au capitaine de Bouvié de remonter jusqu'à la source et d'établir de là la liaison avec la Mahavary, d'où il devait rallier le chef-lieu de son cercle à Bekodia.

Moi-même, je rentrais à Ambalarano avec un détachement commandé par les capitaines Lauzanne et Détrie pour aller nettoyer un dernier morceau suspect au Sud de la route d'étapes et regagner de là Ankazobé.

Mais, avant de rentrer « chez moi », j'allais subir une halte forcée à Ambalarano. Je le revois encore, ce poste d'Ambalarano.

Il avait été installé l'année précédente, lors de la première occupation du pays sakhalave. Depuis le soulèvement, il s'était trouvé isolé et coupé pendant des mois de toutes communications. Il était, heureusement, approvisionné en vivres et en munitions. Le sergent qui le commandait et son petit détachement avaient pu y tenir le coup, mais au prix de quelles privations! Depuis des semaines, ils y étaient réduits à la portion congrue, aux bœufs du maigre troupeau s'épuisant à vue d'œil, à quelques légumes, sans aucun condiment. Aussi les trouvâmes-nous dans un piteux état physique, et je me souviens de la joie avec laquelle le vaillant petit sergent, dînant avec nous le jour de notre arrivée, vit apparaître un pot de confiture. Mais ils avaient subi d'autres épreuves. L'insalubrité de la région était aggravée encore par le débroussaillement récent et les travaux du poste, et la terrible bilieuse hématurique y sévissait. Un tiers de l'effectif avait disparu et reposait dans le cimetière qui s'étalait à flanc de coteau en face de ma tente.

Rentré à Ambalarano le 14 août, je sentais bien que je ne tenais plus debout. Néanmoins, après un violent réactif, je partis le 15 à l'aube avec la reconnaissance. Je n'avais pas fait deux heures de route qu'il me fallait faire demi-tour. Je me vidais à vue d'œil. C'était la bonne bilieuse. Le fidèle Gruss me ramenait au poste dans ma filanzane, laissant la reconnaissance poursuivre. Pendant six jours on me regarda comme perdu. Je n'avais aucune illusion. Depuis le début, l'inexorable bilieuse hématurique nous décimait, ne ratant guère son homme. Je jugeais que c'était mon tour et pris toutes mes dispositions en conséquence. Du reste, eussè-je eu des illusions, que les réflexions entendues à travers ma toile de tente et la tête de mes fidèles ne m'en eussent laissé aucune. Je trouvais d'ailleurs très chic d'être enterré dans un drapeau tricolore, sur le flanc du massif où je venais de le planter pour la première fois, et de consacrer ainsi notre installation sur ce sol. Il n'y avait pas de médecin. Nos deux « toubibs », épuisés, venaient d'être évacués successivement. Ce fut le brave Gruss qui me sauva. Nous venions de traverser au passage un bois de citronniers. Il fit faire une râfle et s'improvisa médecin, alternant les lavages d'eau incessants avec l'absorption du citron antiseptique, qu'on me versait dans la bouche goutte à goutte. Quand, au bout de six jours, arriva un médecin racolé par émissaire, il déclara qu'il n'aurait pu faire mieux. C'était le docteur Condé qui, prévenu à Maintirano par l'optique, avait, à tout hasard, accroché son violon à la filanzane, et jamais je n'oublierai la paix et la douceur dans lesquelles, après qu'il eut, avec les plus minutieuses précautions, transporté mon lit de camp sur un plateau plus aéré et moins infecté que notre campement, je l'écoutais me jouer le menuet de Boccherini. J'étais encore rudement crevard et l'on n'était pas bien sûr que je fusse sauvé. J'étais naturellement intransportable et ce n'est que quinze jours après, le 1er septembre, qu'on osa me remettre sur ma filanzane. Je mis quatorze jours à regagner Ankazobé, à travers une région absolument déserte, sans

aucune ressource. J'avais un cuisinier des plus débrouillards qui, à l'étape, trouvait moyen de me faire de la gelée qu'on accrochait dans une petite gamelle à ma filanzane et qui fut ma seule nourriture. Il m'était impossible de me tenir debout. Il doit y avoir quelque part de moi un instantané, dans mon manteau, d'aspect plutôt cadavérique. Ce n'est qu'à Fenoharivo, au bout de douze jours, que je retrouvai des êtres vivants sous la figure du capitaine Frey, un vieil ami du Tonkin, commandant le poste. Ce poste, bien aménagé, verdoyant, avec ses jardins et sa basse-cour, nous apparut vraiment comme la terre promise, et je n'ai pas, dans ma vie, souvenir d'avoir fait à aucun festin un accueil comparable à celui que je fis aux deux œufs à la coque que me servit Frey.

Deux jours après, j'étais à Ankazobé, *dans mon lit*. Ouf! je pesais 49 kilos! Le docteur Condé n'avait pas voulu me lâcher, et si je suis encore sur cette terre, c'est bien à Gruss et à lui que je le dois.

DERNIERS MOIS A MADAGASCAR

Septembre 1898-Avril 1899.

Nous étions au 15 septembre. Jusqu'à la fin de l'année, ma vie personnelle consista surtout à me remettre sur pied, ce que, du reste, je ne fis que très incomplètement jusqu'à mon retour en France, six mois plus tard. Je ne digérais plus rien, sauf un peu de lait que me fournissaient les vaches de la ferme que j'avais eu l'heureuse inspiration d'établir, quelques mois avant, à Ankazobé, sous la haute direction de Mme Pelissié, femme d'un garde de milice, ménage de cultivateurs de l'Isère, tout heureux de se retrouver par delà les Océans dans leur ancienne profession. Ce fut de mon lit, puis de ma chaise de rotin, que, pendant bien des semaines, je dirigeai les affaires du territoire, admirablement secondé par une équipe d'un dévoue-

ment incomparable, qui semblait prendre à cœur que cela marchât d'autant mieux qu'on me voyait moins sur place. J'avais retrouvé à Ankazobé un médecin qui s'était vraiment voué à moi, le jeune docteur Mayer, un compatriote de Nancy, qui fut ensuite mon fidèle compagnon pendant mon second séjour à Madagascar.

La seule distraction qu'il me permît, au bout de quelque temps, était une promenade quotidienne en filanzane, ce palanquin qu'on peut aménager en véritable chaise longue. Je pouvais ainsi suivre les constructions d'Ankazobé, qui continuaient à s'élever à vue d'œil, et les progrès de la route de Majunga.

Vraiment, après les années écoulées, je me demande encore comment je m'en suis tiré.

La raison la plus élémentaire eût commandé de me rapatrier sur la France, que j'avais quittée voici plus de quatre ans. J'étais vraiment à bout de résistance après ces cinquante et un mois de campagne sans trêve, de misères et de privations, d'acclimatement coup sur coup à deux colonies tropicales.

Mais beaucoup de motifs s'y opposaient : l'inconvénient de rentrer en France en hiver, le désir ardent que j'avais de n'y revenir qu'avec le général Gallieni, qui ne devait y aller qu'au printemps suivant pour y enlever son emprunt et mettre au point les affaires de la colonie, et m'avait fait envisager qu'il me prendrait comme « *ad latus* » pendant cette absence, enfin les aggravations survenues aussi bien dans la situation locale que dans la situation générale, qui imposaient à chacun de rester à son poste, mort ou vif.

Au point de vue local, c'était la peste revenue à Tananarive avec une violence inquiétante, et, dans le Nord, une reprise de dissidence assez caractérisée pour préoccuper Tananarive.

Au point de vue général, c'était Fachoda, le conflit menaçant



Imp. Dufrénoy, Paris.



ORGANISATION ADMINISTRATIVE
en fin de Campagne.
(Octobre 1898)

Echelle : 1/2.000.000e

avec l'Angleterre aggravé par la situation intérieure en France.

Sur les deux premiers points, piste et mouvement du Nord, je retrouve une dernière lettre à ma sœur et une lettre au général Gallieni qui donnent les précisions suffisantes.

Ankazobé, 7 décembre 1898.

« Mes dernières nouvelles étaient de Tananarive, chez le Général. Depuis, voici de gros incidents. A MA SOEUR.

La peste a éclaté à Tananarive, apportée par un bateau anglais qui a communiqué avec un de nos paquebots sans déclarer ses cas suspects. Ne t'en préoccupe nullement pour nous. Le plateau central est séparé de la côte par une zone désertique et son altitude le met à l'abri. Du reste, l'épidémie atteint surtout les indigènes, et les blancs sont à peu près indemnes. Mais nous n'avions pas besoin de cette complication. Il faut renverser tout notre système de courriers, tous nos transports, Tamatave, notre base maritime habituelle, étant rigoureusement isolée, et toutes relations étant coupées avec elle. Du coup, c'est ma route de Majunga qui hérite de tout le mouvement; mais il eût été préférable que cela se produisît trois mois plus tôt, car voici les pluies commencées, il n'y a plus moyen de compléter les installations des gîtes d'étapes, suffisantes pour le petit mouvement normal, très insuffisantes pour le grand mouvement général. En outre, il est impossible d'y faire passer une voiture pendant ces quatre mois de pluie diluvienne, sous peine de la défoncer tous les jours. Il faut donc tout improviser, et c'est pour mon monde, dans une saison sur laquelle on comptait pour le repos, une dure besogne bien inopportune.

Mais ce n'est pas tout. Voici que la côte Nord, de Diégo à Nossi-Bé, a pris feu. A la suite de quelques maladresses et de quelques abus, cette zone s'est remise en insurrection, et, comme tous les points de la côte sont en relation avec les

Indiens, Comoriens, professionnels de l'agitation, je crains beaucoup pour mon Milanja et ma côte Ouest. Du coup le Général vient encore de m'augmenter de l'Ambongo, c'est-à-dire de la zone côtière qui s'étend du cap Saint-André presque jusqu'à Majunga.

Voici une nouvelle crise à passer. Elle passera comme les autres; il s'agit de refaire un peu feu des quatre pieds, et j'y suis entraîné. Du reste, je ne bouge et je ne bougerai pas d'Ankazobé. C'est d'ici où je suis au télégraphe, sur la route, que je tiens le mieux toutes les ficelles, et, comme j'ai la veine de ne plus avoir eu qu'un accès de fièvre depuis mon retour de colonne, je tiens à me conserver tout entier, le Général ayant beaucoup plus besoin de mon cerveau que de mes jambes.

La détente, c'est Ankazobé, qui devient charmant. Tout verdit. Mon « home » est toujours le même, dans la baraque provisoire, car je n'ai pas eu le temps d'aborder la Résidence définitive, avant laquelle il fallait achever toutes les choses utiles.

J'inaugure lundi la nouvelle école, puis ce sera bientôt l'hôpital.

Ma grande récréation, c'est la ferme; j'y vais vers cinq heures du soir, et la brave Mme Pélissié m'y reçoit avec un verre de lait, des œufs frais, ou des petits gâteaux de sa façon. Grâce aux charrues, ils ont déjà défriché 10 hectares et cela continue. Les Malgaches s'y mettent avec ardeur. Les abords ont déjà un air rural de France réjouissant. Je viens de recevoir pour 500 francs de graines, maïs, betterave, orge, trèfle, qui vont être ensemencées; 400 000 boutures d'arbres divers dans la pépinière, et, à l'étable, 38 vaches, 80 cochons, 20 moutons et chèvres, sans compter la basse-cour qui est le « clou » de l'établissement.

La détente, ce sont les nombreux passagers. Il y en a bien qui sont un peu encombrants, mais il y a des visiteurs de choix qui sont une aubaine. Je viens d'en avoir une inattendue

et charmante, le passage du ménage Tinayre. Lui, beau-frère de la charmante « authoress », peintre de talent, est venu à Madagascar pour y préparer le panorama de l'Exposition de 1900; elle, excellente musicienne. Tinayre s'est adjoint le fils d'un ténor de l'Opéra, qui alterne la préparation des maquettes avec son violon, toujours pendu à sa filanzane. Ils arrivèrent un soir, comptant repartir le lendemain matin. Mais, au dîner, l'étincelle jaillit en causant Paris, art, peinture, musique. Le piano était là. Mon officier de renseignements est un musicien délicieux qui, à travers la brousse, s'est souvent passé de son lit et de sa cantine, mais que son violoncelle ne quitte jamais. Et, de suite après dîner, le quatuor s'est organisé, piano, violon, violoncelle et chant. Mme Tinayre avait sa musique dans une valise et, pour la première fois depuis si longtemps, ce fut la joie d'entendre les vieux amis, Mozart, Bach, Beethoven. On constata qu'il y avait encore de la marge avant le bateau de Majunga. Le lendemain, Tinayre nous fit une exposition de ses maquettes dans la salle de l'école et, de prolongement en prolongement, ce furent quatre jours de joie et de lumière qu'ils donnèrent à notre vie grise. »

J'ai dit que les mouvements survenus dans le Nord préoccupaient Tananarive; on y craignait que l'insurrection, s'étendant de proche en proche, ne gagnât jusqu'aux régions centrales, et le Général m'envoya, en me demandant mon avis, les impressions un peu pessimistes qui lui avaient été communiquées. Je retrouve ma réponse qui peut s'appliquer à d'autres points qu'à Madagascar.

Fihaonana, janvier 1899.

Au général Gallieni.

« J'ai sérieusement causé hier avec F..., ce matin avec E..., de l'état d'esprit des indigènes, et ce que m'ont dit et montré

ces deux Commandants de secteurs, très sérieux comme vous savez, très au courant de leur monde, a confirmé ce que je prévoyais en partie.

Je crois (du moins en ce qui concerne mon territoire, et il n'y a pas de raisons pour qu'il n'en soit pas de même ailleurs), que ce qui vous a été dit de l'état d'esprit des indigènes a été fortement exagéré, ou plutôt dénaturé.

Vous savez que je ne suis pas optimiste. Eh bien! ici, je crois franchement que l'histoire des « prodromes analogues à ceux de l'insurrection de 96 » est une pure invention, non pas du fait de ceux qui vous l'ont dit, mais de ceux qui les renseignent. F... et E..., dans leurs 50.000 habitants, ne voient rien de rien de suspect, les prestations sont finies, tout le monde est aux cultures, et vraiment le pays que j'ai parcouru aujourd'hui, en pleine activité de récoltes, ne paraît nullement vouloir s'insurger.

Il y a du reste trois ordres de faits matériels :

1° Avec quoi se soulèveraient-ils, puisqu'ils n'ont ni armes ni munitions?

2° Ils ont mangé tellement de vache enragée deux années durant, du fait de l'insurrection, qu'ils en sont las.

3° Ils ne cultiveraient pas, n'achèteraient pas, ne construiraient pas comme ils le font, s'ils avaient la moindre arrière-pensée.

Maintenant, sur ce que *je crois* être la cause de ces bruits, je vais être très franc.

I. — Je crois que le Service indigène de renseignements est très suspect. Les nombreux émissaires qu'il emploie ont, remarquez-le, tout intérêt à donner des renseignements palpitants. C'est leur raison d'être, leur gagne-pain, et le jour où ces émissaires viendraient vous dire en chœur : « Tout est bien, tout le monde est content », vous en licencieriez la moitié comme inutile. C'est le cas de tous les services de renseignements, de toutes les polices du monde, que je regarde

pour ma part comme un rouage dont on abuse souvent. Du reste, j'en ai un recoupement : ce sont les fiches de renseignements extravagants qu'on me communique parfois, et je juge les autres territoires d'après ce qu'elles rapportent du mien.

II. — Je crois fermement qu'en outre de l'intérêt personnel des émissaires, il y a à Tananarive des gens qui les poussent, de hauts agents indigènes qui les font manœuvrer. Je vous avoue que je ne suis pas sans soupçonner R... [1], et cela encore est très humain. Il n'y a rien de tel que de faire croire à un tel état d'esprit ou de le susciter pour se donner les gants de le maîtriser ensuite.... Je crois donc, et je chercherai à vous en donner les preuves, que beaucoup de ces émissaires sont des agents provocateurs, plaignant les gens, les incitant à se plaindre.

III. — Si les symptômes dont on vous a parlé existent réellement, je les crois très localisés autour de Tananarive, sous des influences multiples, émanant de ce milieu toujours forcément potinier, frondeur et démoralisant des capitales. Il y a là une combinaison d'influences, des missions, des interprètes, des déclassés, de toute cette clique indigène qui se frotte à l'Européen, au fonctionnaire, au colon, qui écoute aux portes, lit les lettres, en sait et en dit trop, et qui fabrique ces courants d'opinion factices des grandes villes. Ils empaument leurs patrons respectifs, et c'est alors à qui se fera l'écho de ces ragots intéressés.

IV. — Il y a toutefois ici, dans la brousse, deux influences à surveiller de très près : d'abord celle de ces émissaires officiels (et je crois que vous y pouvez beaucoup pour votre part en remettant au point ce service suspect); ensuite, — et surtout, — celle des « commandeurs [2] » et racoleurs opérant pour le

1. Très haut fonctionnaire indigène.
2. Chef d'équipe de travailleurs et porteurs.

compte de certains colons : il y a là une plaie. Le jeu est celui-ci : *provoquer l'engagement fictif* à haute pression et, pour cela, plaindre l'indigène, maudire l'administration, ses exigences, taper sur les travaux, leur inutilité, comparer de mauvaise foi le présent au passé, le vieux Madagascar où l'on était si tranquille au Madagascar administré, et, finalement, faire surgir comme seul remède le colon sauveur chez qui l'on n'a qu'à s'engager pour être libéré des prestations, protégé contre l'autorité et acquérir un patron naturel et permanent, et tout cela pour le plus modique travail, et le tour est joué !

Comment expliqueriez-vous sans cela que la maison X..., par exemple, ait 600 *engagés* dans le seul secteur d'Amp..., sans compter tout ce qu'elle a dans les secteurs d'Ank... et de Fil..., et pour quoi faire, grand Dieu ! puisqu'elle ne colonise pas, et vend peu? Sur ses contrats d'engagement, il est, il est vrai, stipulé que l'engagé fait sept voyages à la côte; or, ils en font deux, *à l'œil*, et le reste de l'année jouissent tranquillement de leur situation privilégiée d'engagés chez un « vahaza[1] », exempts de tout. Aussi l'indigène paye-t-il pour cela. E... vient de pincer un des commandeurs de cette maison à qui *l'indigène paie* 2 fr. 50 par titre d'engagement *au lieu d'être payé*. Qui est-ce qui empoche? Est-ce le commandeur? ou la maison? ou tous les deux? Et, si je vous détaille ceci, c'est qu'il n'y a pas là un fait isolé, mais qu'il en est de même par toute l'Émyrne, où la main-d'œuvre est drainée pour des engagements fictifs par des racoleurs. Et vous jugez de ce qu'il faut qu'ils disent et promettent aux gens pour faire payer à un tel prix des engagements qui devraient au contraire être rémunérateurs pour *l'employé*, non pour *l'employeur*.

Ce qu'ils font, en somme, le voici, c'est bien clair : ils vendent à l'indigène leur protection contre l'Autorité, qu'ils ont, dans ce but, tout intérêt à noircir.

Je résume :

1. Européen.

Il n'y a en ce moment, chez la population, malgré les troubles au Nord, ni mauvais esprit foncier, ni malaise inquiétant.

Mais il y a chez elle une action occulte exercée :

1° Par les émissaires officiels indigènes du Service des Renseignements intéressés à justifier leur propre raison d'être et à se donner de l'importance;

2° Par de hauts agents indigènes de Tananarive, intéressés à faire de l'eau trouble pour se donner ensuite le mérite de la calmer;

3° Par quelques colons peu scrupuleux qui trouvent un avantage pécuniaire à amener la population à se jeter dans leurs bras et, dans ce but, à lui faire redouter les exigences de l'Autorité;

4° Surtout par les agents indigènes de ces colons qui prélèvent leur petit bénéfice;

5° Enfin et aussi, il faut bien le dire, par les divers agents confessionnels, protestants ou catholiques, qui, par définition, se font l'écho des plaintes des populations et gémissent sur notre dureté et nos exigences.

Et la plupart de ces éléments ont certainement leur point de départ à Tananarive, et c'est là qu'il est essentiel de les atteindre.

Si mon opinion se modifie, ou si je recueille d'autres renseignements, je vous les donnerai sans retard, et, avec toute ma gratitude pour l'hospitalité que vous venez de donner à ce sale fiévreux, bilieux, malingreux, que je suis devenu, je vous assure, mon Général, de mon plus respectueux et fidèle dévouement. »

Mais, aux difficultés de la tâche locale, cette fin d'année 1898 avait ajouté pour nous le poids des plus lourdes préoccupations d'ordre général.

C'était d'abord, en France, l' « Affaire », ses péripéties tra-

giques, la découverte du faux Henry, dont les échos nous arrivaient en coups de massue, tous les quinze jours, par le courrier.

C'était d'autre part la période la plus aiguë du conflit avec l'Angleterre, Fachoda, les menaces de guerre imminente, l'état d'alerte anxieuse où elles nous maintinrent pendant des mois, nous surtout, dans notre île lointaine et isolée où nous nous savions destinés, en cas de guerre maritime, à être forcément sacrifiés. Les télégrammes chiffrés et les dépêches échangés avec Paris ne nous laissaient à cet égard aucune illusion. Gallieni avait donné ses instructions en conséquence à ses commandants de territoires et nous avait avisés que, selon toute probabilité, c'est à coups de canon sur la côte, le câble coupé et sans autre avis préalable, que nous apprendrions un beau jour l'ouverture des hostilités. Et on avait fait sa petite mobilisation locale, avec les maigres moyens dont on disposait et avec la résolution de tout faire pour tenir notre drapeau haut et ferme et en sauver au moins l'honneur, comme les grands ancêtres du XVIIIe siècle aux Indes et au Canada, isolés eux aussi et sachant qu'aucun secours ne leur viendrait.

Je crois que rien ne rendra plus fidèlement les sentiments par lesquels nous passions, tant à l'égard des affaires de France que de notre situation vis-à-vis de l'Angleterre, que deux lettres que nous échangeâmes avec E.-M. de Vogüé pendant cette période : celle d'abord qu'il m'écrivait après la découverte du faux Henry, le 2 octobre, de Coutances où il résidait alors pendant l'été, et celle par laquelle je lui répondais d'Ankazobé, le 3 janvier 1899.

Coutances, 2 octobre 1898.

« Mon cher ami,

. . . . Du vicomte E.-M. de Vogüé.

« Je regagne Paris avec une sorte de terreur morale. Je ne vous donnerai pas de nouvelles particulières, puisque je suis séparé depuis deux mois du soi-disant « Cerveau de la France » ; mais je lis les feuilles, elles m'apportent, avec quelques lettres d'amis, l'écho lointain du grand craquement de tout. Vous le disiez avec raison, notre vrai Sedan a été le Panama, Wilson, etc. Mais que diriez-vous donc aujourd'hui de cet ulcère, en comparaison duquel le Panama et le reste n'étaient que des boutons de chaleur ! A qui n'a pas vécu ici depuis un an, et surtout depuis trois mois, rien ne peut donner idée de la désorganisation morale de ce pays. Songez donc ! Le discrédit accru, ce qu'on ne croyait guère possible, sur tous les chefs politiques, sur tous ceux qui ont touché aux affaires pendant l'ère de mystère ; et ce qui est nouveau, ce qui est bien pis, ce discrédit s'étendant à tous les chefs de l'armée. On a voulu croire d'abord, et nous avons presque tous cru à une conjuration contre l'armée, contre le dernier rempart de l'ordre. Aujourd'hui, il faut se rendre à l'évidence : entraîné peu à peu par les mœurs déplorables que le milieu ambiant engendrait, par une fausse conception de l'état militaire, notre haut État-Major s'est pris lui-même dans un réseau de mensonges, de compromissions, de maladresses inénarrables ; c'est désormais une citadelle ruinée, qui ne peut plus résister à l'attaque savante des forces anti-sociales liguées contre cette ruine. Tous sont ou seront emportés, les uns après les autres, et il ne restera plus rien. Le seul espoir, — et vous savez que je le nourris depuis longtemps, — est en vous autres, en vous tous qui vous êtes refaits sur un véritable champ d'action, loin des intrigues politiques, une tête, un cœur, des muscles. Si

nous devons encore avoir une armée, — et j'ajoute un gouvernement, — leur État-Major, au sens étymologique et général du mot, ne peut plus être fourni que par ces éléments vigoureux qui reviendront de la périphérie au centre. Après tout ce qui a été divulgué durant ces dernières semaines et tout ce qui va l'être, aucune de nos plumes blanches, aucun de ceux qui galopent derrière elles, n'échappent à la cruelle désillusion du pays. Et c'est justice : si quelques-uns ont commis de grosses fautes, les autres ont vraiment trop manqué par le caractère.... Pour le quart d'heure, il va falloir avaler une douloureuse humiliation à Fachoda. La fatalité a fait du beau succès de Marchand un piège où nous sommes pris sans issue : les Anglais sont résolus à tout pour garder leur Nil, et si l'on se met à leur place, ils ne peuvent pas ne pas l'être. Broyer notre pauvre flotte contre la leur serait folie, il n'y a qu'à s'en aller tête basse, chacun le sent, et l'on n'aperçoit même pas un moyen de sauver la face.

Je cesse les jérémiades, le sujet en serait infini. Travaillez, nonobstant, en dépit des difficultés et des mécomptes, tout ce qui vient de votre île donne espoir et courage.... Je veux croire que vous jouissez toujours des premiers résultats obtenus, et surtout du trésor d'énergie morale que vous avez accumulé dans l'action. Vous devez vous coucher le soir content du jour, sinon de l'année. Et c'est déjà si rare, si beau, d'être content du jour ! Je ne le suis presque jamais, pour ma part : le travail devient presque impossible à tous les travailleurs du cerveau, tant est grande la dispersion d'attention sur les péripéties quotidiennes du drame public, tant est lourd le poids d'anxiétés qui nous oppresse. Et de quoi pourrait parler le publiciste quand il ne trouve plus en lui ni conviction, ni arguments valables pour défendre ce qu'il a été habitué à respecter, ceux dont il voudrait prendre le parti, quand, huit fois sur dix, c'est la canaille qui a raison contre les gardiens défaillants du principe de force? Tous mes amis du monde littéraire en sont là, vacillants ou interrompus dans leur travail, atterrés, sentant

bien que des gens qui tombent d'un cinquième étage n'ont plus souci de nos inventions récréatives ou philosophiques.... »

Ankazobé, le 3 janvier 1899.

« Votre lettre du 2 octobre est là sur ma table. Je l'ai lue, relue, lue au général Gallieni. Elle répond à tout ce que nous éprouvons. Avant-hier, 1er janvier, recevant à dîner, avec mes officiers, tous mes sous-officiers, je n'ai pu m'empêcher de leur en lire le passage où vous me dites que « le seul espoir est en nous, les coloniaux, qui nous sommes refaits sur un véritable champ d'action, loin des intrigues politiques, une tête, un cœur, des muscles. » Frêle espoir pourtant, parce qu'il est si tard. Quelque consolation que nous apporte ici notre vie quotidienne, — vie d'action immédiatement rémunératrice, comme vous le devinez si bien, — nous traversons une période d'angoisse indicible. Restons-nous quatre jours sans câblogramme de France, que nous en sommes à nous demander si le câble n'est pas coupé, et si ce n'est pas à coups d'obus sur Majunga que nous allons apprendre que la guerre est commencée. — Et quelle guerre! Je sais trop, depuis quatre ans que je cours l'Orient, de Haïphong au cap Saint-Jacques, de Diégo à Djibouti, que rien n'est prêt, ni point d'appui, ni charbon, ni arsenal, — et j'en ai trop vu de nos bateaux, nos pauvres bateaux de bois, aussi bien ceux de l'Extrême-Orient que ceux de la Division navale de Madagascar, pour ne pas savoir combien la lutte serait inégale.

Ma réponse au vicomte E.-M. de Vogüé.

Et alors, on a beau vouloir « se coucher content du jour », comme vous le dites, on ne peut s'empêcher de se demander à qui écherra demain le fruit de ce rude labeur. Ces routes, cette remise en culture, ces constructions, cet effort inouï et si fécond que Gallieni obtient de tous ici, à qui profiteront-ils? Et puis, voyez-vous, si nous bénissons le Ciel d'être hors des intrigues politiques, lorsqu'elles nous parviennent ainsi de loin par coups de massue tous les quinze jours, elles nous

semblent plus odieuses encore : habitués par notre vie journalière à trancher beaucoup de petits nœuds gordiens, nous nous étonnons davantage. Dressés dans nos commandements respectifs à constamment prévoir, à constamment parer, à fixer les yeux sur des horizons très lointains, nous ne concevons plus pourquoi d'autres gouvernants se laissent ballotter au gré des tempêtes. Nous ne concevons plus comment on lance quatre ans d'avance des Marchand sur Fachoda, à l'aventure, sans souci des suites, et cela parce que, de la Rivière Claire à la Betsiboka, Gallieni nous a rompus à prévoir, à peser, et nous a signifié une fois pour toutes que nous étions responsables du moindre de nos actes. Et Gallieni devient impitoyable quand un échec dénote le moindre défaut de réflexion préventive, la moindre lacune dans la préparation. Et cela est une rude gymnastique.

Pour ce qui concerne l' « Affaire » et le trouble dans lequel elle m'a jeté dès l'origine, il suffit de vous reporter à mon journal du Tonkin, en février 1895, à Lang-Son, à l'arrivée du courrier qui nous apportait le premier procès. Je n'ai eu aucun mérite, hélas! à en redouter les suites. Dès avant mon départ de France, vous le savez bien, j'avais de bonnes raisons pour n'avoir plus qu'une confiance modérée dans certains procédés du personnel de la rue Saint-Dominique et de l'État-Major, coteries d'admiration mutuelle, adorateurs des clichés et des formules, à l'écart des grands courants sincères que la troupe seule révèle, forts en thèmes, portant au Ministère, près du haut commandement, les petites vilenies de collège, flatteries au pion, recherche du satisfecit, rétraction de la personnalité et de l'indépendance d'esprit. Et c'est pourquoi, il y a quatre ans, sitôt le pied sur le bateau, il m'a paru que je m'échappais d'une geôle. Et c'est pourquoi, trois mois plus tard, à ma première colonne, j'eus la sensation de plonger dans une fontaine de Jouvence.

Mais ce ne sont pas là des consolations. Avant-hier encore, 1[er] janvier, tandis que je recevais ma vaillante famille, mon

fanion flottait derrière moi, bien défraîchi par ces deux ans de marche, compagnon de tous mes bivouacs et de tous mes combats. En regardant ce fidèle ami que mes hommes connaissent et aiment bien, eux aussi, j'évoquais votre vibrant article de l'an passé, où vous célébriez, en rade de Portsmouth, « ces trois couleurs qui flottent plus joyeusement que les autres », mais je pensais douloureusement aussi que sur d'autres points, en ce moment même, elles sont humiliées, et que demain peut-être quelque honteux traité nous imposera de les amener, comme l'autre, le blanc, non moins glorieux, fut amené voici cent trente ans au Canada, aux Indes. Faut-il donc que notre admirable race d'explorateurs et de soldats féconde toujours pour les autres?

Répondez-moi bien vite, n'est-ce pas? Dans le grand isolement où je vis, vos lettres sont précieuses et je voudrais encore un mot de vous avant le départ. Ce sera pour avril. J'aurais dû partir en décembre. J'étais surmené; la dernière campagne dans l'Ouest a failli me jouer un mauvais tour, mais la peste de Tamatave, les charges qu'elle a imposées à la route de Majunga dont je suis chargé, l'insurrection du Nord qui me touche de très près et surtout les menaces de guerre avec l'Angleterre, m'ont rivé à mon poste devenu à nouveau un poste de combat. Seulement je suis résolu à ne pas dépasser avril : ça me fera 55 mois de vie coloniale sans une détente et c'est déjà trop. Vous l'avouerai-je, et vous me comprendrez, c'est avec un véritable effroi que j'envisage le retour en France. Je tâcherai d'y rester le moins possible et de m'y réfugier à l'abri des affections de famille et des rares amis comme vous, avec qui il sera possible de s'ouvrir entièrement. Le Louvre, Cluny, Puvis de Chavannes, à qui vous venez d'adresser un si touchant adieu, les coins de campagne où je retrouve le passé, — voilà ce qui m'appelle et me sourit, — et c'est dans quelque Coutances plutôt que rue Las-Cases qu'il me plairait de vous rencontrer. »

Le départ du général Gallieni pour la France était dès lors fixé pour la fin d'avril.

Il partait avec des buts précis : enlever l'emprunt nécessaire à la mise en route de notre nouvelle possession, et surtout à la construction du chemin de fer reliant Tananarive à Tamatave; se mettre à l'unisson avec le Gouvernement au sujet des directions politiques et économiques à suivre à Madagascar; au point de vue militaire, étudier les mesures à prendre au cas où la tension avec l'Angleterre se prolongerait et, avant tout, régler l'aménagement de Diégo-Suarez en point d'appui de la flotte et base navale, les travaux à y faire, l'armement à y affecter.

Son œuvre était encore trop inachevée et il s'y était donné avec trop de passion pour ne pas être résolu à y revenir aussitôt que ces buts auraient été atteints. Mais il n'avait pas la certitude d'y réussir. Il redoutait que l'anarchie politique dans laquelle nous allions tomber fût peu propice aux solutions. Tout en envisageant son retour, il prenait donc les mesures pour le cas où il ne reviendrait pas et nous avait tous orientés dans le même sens. Il avait demandé en France, pour faire son intérim, le général Pennequin, qu'il regardait en outre comme le plus apte à le remplacer le cas échéant.

Ces trois premiers mois de 1899 furent donc avant tout consacrés à faire notre liquidation, notre mise en ordre et notre règlement de comptes. Le Général m'avait donné comme adjoint un lieutenant-colonel de l'Infanterie de marine, qui devait me remplacer dans le commandement du 4e territoire.

Au mois de mars, il m'appela à sa Résidence de campagne d'Ambohimanga pour me confirmer sa décision de m'emmener avec lui et me donner ses instructions pour la constitution des dossiers de route et de séjour. Il emmenait également M. Lallier du Coudray; Roques, promu lieutenant-colonel, l'avait précédé à Paris où il préparait le budget d'emprunt, et, à nous trois, nous devions constituer auprès de lui une équipe de travail qu'il devait ramener avec lui si nos affaires aboutissaient.

Nous nous mîmes en route le 25 avril, par Tamatave, en faisant, au passage, une minutieuse inspection des travaux de la route et des projets du chemin de fer. A Diégo, nous fîmes une première reconnaissance des travaux à prévoir et des crédits à demander. J'en établis le dossier au cours du trajet pour le remettre quelques mois plus tard, à Paris, au colonel Joffre, désigné pour venir prendre le commandement du point d'appui et y donner le coup de baguette créateur.

Le 26 mai, nous débarquions à Paris, au moment le plus aigu de la crise politique, quatre jours avant l'arrivée de Marchand, quelques jours avant les incidents d'Auteuil, du procès Déroulède, de la Haute-Cour, etc.

La consigne absolue et rigoureuse donnée par notre chef était de nous tenir à l'écart de ces agitations, de nous absorber exclusivement dans la tâche directe et précise qui nous avait amenés en France, et d'avoir les yeux constamment fixés sur Madagascar et notre œuvre coloniale.

C'est dans cet esprit que, chargé par le général Gallieni d'exposer à l' « Union Coloniale » les grandes lignes de sa méthode d'occupation coloniale, j'y fis une conférence parue ensuite sous forme d'article dans la *Revue des Deux Mondes*, qui, je crois, sera la conclusion logique de ces lettres.

CONCLUSION

DU ROLE COLONIAL DE L'ARMÉE

Le titre de cette étude : *Du Rôle colonial de l'armée*, éveillera peut-être la pensée qu'il s'agit ici d'un plaidoyer exclusif en faveur du régime militaire aux colonies.

C'est au-devant de cette pensée, la plus éloignée qu'il se puisse de notre esprit, que nous voudrions aller tout d'abord.

La suite de ces quelques pages montrera que l'emploi de la force armée dans les entreprises coloniales, tel que nous le concevons, tel que la pratique l'a déjà sanctionné, peut être appliqué, quelle que soit la formule du régime, — à moins que l'on ne suppose des colonies sans force armée, ce qui est, tout le monde l'admettra, au moins prématuré.

Du reste, si cinq années d'expériences coloniales nous ont appris quelque chose, c'est à coup sûr le plus complet éclectisme quant à l'*étiquette* du régime.

Le besoin des formules théoriques et l'amour des systèmes étant un des apanages de nos compatriotes, il suffit que la conversation s'ouvre entre « coloniaux » d'habits différents, pour aboutir presque toujours à une discussion passionnée sur les mérites respectifs du régime militaire ou du régime civil.

Or, il ne nous semble pas que la question se pose ainsi sous la forme d'un dilemme.

Il est du reste à remarquer que la discussion en arrive très vite à des questions de personnes, chacun tirant argument à l'appui de sa thèse du gouverneur X... ou du gouverneur Y... ;

et ainsi, sans le vouloir, adversaires et partisans de chacun des deux systèmes apportent leur témoignage à la formule de notre choix. Et, en effet, c'est qu'aux colonies, c'est bien moins la question de l'étiquette du régime qui importe que celle des « hommes ». C'est que si, dans la métropole, les administrations, traditionnellement organisées, fonctionnent automatiquement et peuvent à la rigueur se passer d'hommes, — quelque temps, — aux colonies, au contraire, où l'imprévu est la règle et où la décision est la nécessité quotidienne, une formule domine toutes les autres, c'est *the right man in the right place.*

Or, l'habit ne fait pas le... *right man.* Et, que l'habit du chef soit civil ou militaire, la chose est indifférente une fois l'homme bien choisi, — pour cette raison qu'il n'y a pas deux manières (j'entends bonnes) d'exercer le commandement colonial : il y en a une; et celle-là exige des qualités qui sont à la fois militaires et civiles, — ou, plus exactement, administratives.

Quelles sont donc les qualités caractéristiques du *chef* militaire?

Est-ce seulement de savoir commander l'exercice et de connaître la lettre des règlements? Ou bien est-ce le don naturel du commandement, la décision, l'activité communicative, la promptitude du coup d'œil, le sang-froid dans le péril? Et, si elles sont telles, ne sont-elles pas nécessaires au chef colonial civil aussi bien qu'au militaire?

Et quelles sont les qualités qui doivent distinguer entre toutes l'administrateur colonial?

Est-ce seulement la connaissance méticuleuse des décrets et circulaires, le souci scrupuleux de leur stricte application? Est-ce le fétichisme du *tchin*, qui existe ailleurs qu'en Russie, l'état d'âme « fonctionnaire », en un mot? Ou bien est-ce l'initiative, la soif des responsabilités, l'appel constant au bon sens, la passion du mieux, l'interprétation la plus large, la plus libérale des règlements, et la volonté d'en subordonner la

lettre à l'esprit? Et dira-t-on que de telles qualités sont moins nécessaires au chef militaire qu'au chef civil?

Est-ce que tout colonial, administrateur ou colon, ne fait pas œuvre de militaire? Se prémunir contre les revirements toujours possibles chez des populations contenues par une poignée d'Européens, commander ses milices, ses engagés indigènes, n'est-ce pas faire acte de soldat?

Et le soldat qui organise le pays à mesure qu'il le conquiert, n'est-il pas un administrateur?

Sont-ce des civils ou des militaires, ces colons, ces agriculteurs qui, dans l'Afrique du Sud, en ce moment même, gagnent des batailles rangées?

Vainement on cherche la démarcation. La vérité, c'est que la vie du dehors, la mise aux prises constante avec la misère, les obstacles, les périls, la lutte quotidienne contre les hommes et les éléments plongent dans la même trempe tous les tempéraments. De ceux qui ont été soumis à cette rude école, les uns restent au premier tournant, mais des autres résulte un être spécial qui n'est plus ni le *militaire*, ni le *civil*, mais qui est tout simplement le *colonial*.

Et c'est à ce titre qu'il nous sera permis, sans être suspect d'y apporter le moindre « esprit de bouton », d'exposer à grands traits la façon dont le général Gallieni a entendu et appliqué, après d'illustres prédécesseurs dont il a développé les principes et les méthodes, l'utilisation coloniale de l'armée.

I

Voyons d'abord dans ses grandes lignes l'emploi de la force armée pour la *conquête*, tel que l'entend, avec le général Gallieni et quelques-uns de nos chefs coloniaux, l'école qui procède d'eux, — car c'est une école.

Ce mode d'emploi exclut autant que possible[1] la *colonne*

1. Nous disons « autant que possible » : car il doit être formellement entendu qu'il n'y a ici rien d'absolu. — Il est évident qu'il y a nombre de cas dans les

proprement dite, et y substitue la méthode d'*occupation progressive*. Cette méthode peut se formuler ainsi :

« L'occupation militaire consiste moins en opérations militaires qu'en une organisation qui marche. »

Le système repose sur trois organes essentiels : le *territoire*, le *cercle*, le *secteur*.

Il présente une différence fondamentale avec notre ancien organisme d'administration par les militaires, les bureaux arabes, — auxquels il fait d'ailleurs de larges emprunts : — car ce n'est pas ici qu'on trouvera une appréciation malveillante à l'égard de cette institution qui, après des années d'engouement, a subi des jugements sévères, fondés, comme il arrive toujours, sur des cas particuliers. L'opinion des coloniaux les plus autorisés, sans distinction d'habit, rend aujourd'hui justice à la grande œuvre qu'ils ont accomplie et à leurs glorieux initiateurs : les Bugeaud, les Daumas, les Lamoricière, les Du Barail, dont nous tenons à honneur de nous réclamer. Mais les bureaux arabes étaient constitués par un corps d'officiers spécial, uniquement administrateurs, distincts du com-

guerres coloniales où l'expédition militaire s'impose, sous sa forme classique et traditionnelle : au début d'une conquête, quand il faut atteindre avant tout un objectif précis, ruiner d'un coup la puissance matérielle et morale de l'adversaire, — aux Pyramides, à Alger, à Denghil-Tepé, à Abomey ; — dans la période suivante, lorsqu'il faut atteindre et frapper certains chefs irréductibles, tels Abd-el-Kader, Schamyl, Samory. — C'est à la progression normale de l'occupation dans les hinterlands coloniaux, après le premier coup de force presque toujours nécessaire, que s'applique la méthode qui fait l'objet de cette étude. — Et quand l'expédition militaire proprement dite s'impose, c'est avec toutes les ressources de la tactique et de la science modernes, après la plus minutieuse préparation, avec la dernière vigueur, qu'elle doit être menée. — C'est la meilleure manière d'économiser le temps, les hommes, l'argent. Il est essentiel qu'il n'y ait sur ce point aucun malentendu. Du reste, puisque c'est de la méthode appliquée spécialement par le général Gallieni pour l'occupation progressive des pays confiés à son commandement qu'il s'agit ici, ce serait méconnaître singulièrement une part essentielle de son œuvre que d'oublier que, chaque fois qu'il l'a fallu, au Soudan, au Tonkin, en face de l'insurrection de Madagascar, il a débuté par de vraies opérations, par des *colonnes* proprement dites qui ont été d'autant plus courtes et efficaces qu'elles ont été plus scientifiquement combinées, plus puissamment organisées, plus militairement menées. Et, le cas échéant, c'est à cette *ultima ratio* qu'il faut recourir sans hésiter. Nous y reviendrons.

mandement des troupes. Or, la disposition constante et directe de la force armée est d'obligation dans ces immenses pays coloniaux, où il faut assurer la sécurité avec une poignée d'hommes en face de peuples entiers. Le système des bureaux arabes, en maintenant deux autorités parallèles, créait donc souvent, au lieu de l'unité d'action, un dualisme avec ses inconvénients.

Le système appliqué d'une manière absolue par le général Gallieni repose, au contraire, sur l'identité du commandement militaire et du commandement territorial.

La circonscription minimum, qui est le *secteur*, correspond à la région que peut tenir une compagnie, un peloton, dont le chef, capitaine ou lieutenant, est en même temps le chef du secteur.

Le *cercle*, réunion de plusieurs secteurs et par conséquent de plusieurs compagnies, correspond à l'action d'un officier supérieur.

Le *territoire* est l'organe supérieur d'action politique et militaire. Son rôle est de fondre l'action particulière des cercles dans l'action d'ensemble, d'empêcher que l'intérêt général ne soit subordonné aux intérêts régionaux. Ce sont de vraies lieutenances du gouvernement général, destinées à mettre en liaison des régions qui s'ignoreraient entre elles, à les faire entrer en relations économiques les unes avec les autres, à coordonner et à faire converger vers un but commun aussi bien les opérations militaires que les travaux de premier établissement. Ils correspondent à l'action d'un colonel.

Nous prévoyons l'objection : tout officier ne convient pas à ce double rôle, et le jeu seul du commandement des unités peut amener à l'administration territoriale des sujets qui n'y auraient aucune aptitude. Cela serait exact si tout corps d'occupation ne comportait pas deux éléments : — l'un affecté à cette occupation régionale, l'autre formant les réserves, stationnées dans les grands centres, dans les ports, — ou, si l'on veut, l'un de campagne, l'autre de garnison. Le second

est tout préparé pour recevoir les officiers à qui le rôle d'administrateur ne convient pas ou qui ne conviennent pas à ce rôle. Néanmoins, il y a un intérêt de premier ordre à ce que le commandement territorial, avec les hautes responsabilités politiques et morales qu'il comporte, ne soit pas à la merci d'un choix arbitraire, d'un « tour de service »; à ce que, en un mot, il échoie toujours au *right man*. Aussi a-t-on formulé le vœu que, dans la future armée coloniale, la désignation des cadres destinés au double commandement militaire et territorial fût entourée de garanties spéciales. Un des derniers gouverneurs généraux de l'Indochine, M. Rousseau, avait vivement senti cette nécessité et, quand la mort l'a surpris prématurément, il se proposait d'étudier, de concert avec l'autorité militaire, les mesures nécessaires pour assurer à ce cadre une fixité relative et un recrutement d'élite.

L'un des caractères essentiels de cette organisation, telle que nous l'avons vu spécialement appliquer par le général Gallieni, c'est qu'elle ne suit pas l'occupation du pays, mais la précède.

Aussitôt l'occupation d'un territoire nouveau résolue pour des raisons politiques ou administratives, nous ne l'avons jamais vu procéder « par colonne en coup de lance » contre un objectif plus ou moins militaire, le souci de l'organisation restant réservé jusqu'à l'issue de l'opération; au contraire, tous les éléments de l'occupation définitive et de l'organisation sont assurés d'avance; chaque chef d'unité, chaque soldat sait que le pays qui va lui échoir sera celui où il restera, et chefs et troupes sont formés en conséquence. Et ainsi l'occupation successive dépose les unités sur le sol comme des couches sédimentaires. C'est bien une *organisation qui marche*.

C'est une méthode sans grands coups d'éclat, plutôt de cheminements que d'assauts, qui n'aboutit qu'exceptionnellement

à une « grosse affaire » ; aussi fut-elle à l'origine peu sympathique aux chercheurs d'aventures.

Déjà, elle avait été présentée et défendue dans un rapport adressé en 1895 par le général commandant en chef le corps d'occupation au gouverneur général de l'Indochine ; il convient ici de signaler un passage de ce document :

.... Je vous demande la permission de préciser cette méthode et de répondre une fois pour toutes à la plus spécieuse des objections qui lui sont couramment opposées et qui se formule ainsi :

Cette méthode donne des résultats illusoires, parce qu'elle ne détruit pas les bandes, les refoule simplement à l'extérieur, d'où elles reviennent, à moins qu'elle ne les rejette dans les territoires voisins de ceux où elle est appliquée. L'œuvre est donc sans cesse à recommencer.

J'estime que ce raisonnement part d'une fausse appréciation des conditions de formation et d'établissement des bandes pirates.

En premier lieu, l'expérience du passé démontre qu'on arrive rarement, sinon jamais, à la destruction par la force d'une bande pirate. Dans la chasse à courre que représente la poursuite d'une bande déterminée, tous les avantages restent du côté de l'adversaire avec une évidence telle qu'il est superflu de la détailler ici ; et un résultat toujours partiel ne s'obtient qu'au prix de fatigues, de pertes, de dépenses, qui ne sont certes pas compensées par le succès.

En second lieu, il ne faut pas perdre de vue que le « pirate » est, si je puis m'exprimer ainsi, « une plante qui ne pousse qu'en certains terrains », et que la méthode la plus sûre, c'est de lui rendre le terrain réfractaire.

Il n'y a pas de pirates dans les pays complètement organisés ; en revanche, il y en a, même en Europe, sous d'autres noms, dans les pays tels que la Turquie, la Grèce, l'Italie du Sud, qui n'offrent qu'une voirie incomplète, une organisation administrative rudimentaire, ou une population clairsemée. Si j'ose continuer ma comparaison, je dirai que, lorsqu'il s'agit de mettre en culture une partie d'un terrain envahi par les herbes sauvages, il ne suffit pas d'arracher celles-ci, sous peine de recommencer le lendemain, mais qu'il faut, après y avoir passé la charrue, isoler le sol conquis, l'enclore ; puis y semer le bon grain qui seul le rendra réfractaire à l'ivraie. De même de la terre livrée à la piraterie : l'occupation armée, avec ou sans combat, y passe le soc ; l'établissement d'une ceinture militaire l'enclôt et l'isole ; enfin la reconstitution de la population, son armement, l'installation des marchés et des cultures, le percement des routes, y sèment le bon grain et rendent la région conquise réfractaire au pirate, si même ce n'est ce dernier qui, transformé, coopère à cette évolution.

En exposant cette méthode à M. le gouverneur général Rousseau, le général Duchemin, commandant en chef le corps d'occupation, trouvait à qui parler. Rien ne le prouve mieux que le passage suivant d'une lettre où, à son tour, M. Rousseau donnait au gouvernement métropolitain les grandes lignes du système tel qu'il était appliqué au Tonkin :

La mission que remplit aujourd'hui notre corps d'occupation consiste avant tout à assurer la protection de la frontière et à procéder à la reconstitution sociale et à la remise en valeur de la haute région du Tonkin, organisée en territoires militaires, les expéditions et l'emploi de la force passant au dernier plan.

En arrière de la frontière existe une vaste région ravagée par vingt ans de piraterie, terrain vague qui constitue un danger constant s'il reste à l'état inorganique, véritable matelas de protection au contraire s'il se reconstitue, se repeuple, si les voies de communication s'y rouvrent, si la culture y renaît.

Or, à cet objet convient merveilleusement la méthode de *colonisation militaire* pratiquée sous l'impulsion du général Duchemin. Cette méthode consiste à couvrir le pays d'un réseau serré de *secteurs* à chacun desquels correspondent des unités militaires réparties en postes, constituant autant de noyaux de réorganisation locale sous la direction d'un personnel essentiellement dévoué et intègre, et formant ainsi une « population provisoire » à l'abri de laquelle se reconstituent la population réelle et la remise en exploitation du sol.

Certains territoires témoignent déjà de l'efficacité de cette méthode, l'évidence des résultats qui y ont été obtenus est une des choses qui m'ont le plus frappé à mon arrivée au Tonkin. Cette méthode a fait ses preuves; hors d'elle, il n'y a, vis-à-vis de la piraterie, que compromissions louches ou expéditions onéreuses et inefficaces.

Qu'il nous soit permis de rendre hommage en passant à l'œuvre de ces deux grands chefs, le gouverneur général Rousseau et le général Duchemin, dont l'intime et féconde collaboration assura d'une manière décisive la destruction de la grande piraterie au Tonkin.

Or, nous le répétons, cette méthode est la négation de la grosse colonne proprement dite, de celle qui, pour ainsi dire, devient le but, au lieu de rester le moyen, qui traverse sans s'y arrêter, droit sur un objectif presque toujours fuyant, un

pays qu'elle épuise d'autant plus *qu'aucun de ceux qui le conquiert n'est directement intéressé à sa préservation.*

Mais si, au contraire, toute la troupe jetée dans un pays neuf est celle qui doit y séjourner, y habiter, le *coloniser*; si son chef est celui qui doit le *susciter*, quelle différence! Et nous aboutissons alors à cette formule qui, prenant une bien autre portée, ne s'applique plus seulement à des actions de détail, mais peut s'appliquer à toute guerre de conquête coloniale :

« Une expédition coloniale devrait toujours être dirigée par le chef désigné pour être le premier administrateur du pays après la conquête. »

Oh! c'est qu'alors la route qu'on poursuit, le pays qu'on traverse vous apparaissent sous un tout autre angle!

Qu'on excuse ici un souvenir personnel. Dans une de mes premières expéditions, étant au bivouac sur la Rivière Claire, j'appris qu'un des jeunes officiers présents avait débuté sous l'un des chefs qui avaient laissé au Tonkin la trace la plus profonde, le colonel P..., et, dans mon zèle de débutant, je ne voulais pas laisser échapper cette occasion d'apprendre quelque chose sur sa méthode et sur son œuvre. « Oh! me fut-il répondu, le colonel P..., j'ai marché avec lui. Au combat, il se préoccupait bien moins de l'enlèvement du repaire que du marché qu'il y établirait le lendemain. » Sans le vouloir, ce jeune homme, qui croyait faire une critique, avait trouvé la formule de la guerre coloniale : car, *lorsqu'en prenant un repaire on pense surtout au marché qu'on y établira le lendemain, on ne le prend pas de la même façon.*

Et, lorsqu'on conquiert avec cet état d'esprit, certains mots ne gardent plus exclusivement leur signification militaire.

La route, alors, n'est plus seulement « la ligne d'opérations », la « route d'invasion », mais la voie de pénétration commerciale de demain. Tel plateau, aux bonnes communications, aux abords faciles, ne vaut plus seulement comme posi-

tion stratégique ou tactique, mais comme centre de relations économiques, comme emplacement d'un marché prochain, et tout s'y fait en conséquence. Telle riche plaine n'est plus seulement un point de ravitaillement militaire, mais un centre de ressources et de cultures à ménager, à gérer immédiatement en bon père de famille.

Et cela va du grand au petit.

Croit-on que, lorsque chaque soldat sait que le village qu'il aborde sera celui qui va devenir sa garnison pendant des mois ou des années, il le brûle volontiers? que ses rizières le nourriront, il les détruise? que ses animaux seuls lui donneront sa viande, il les gaspille? que ses habitants seront ses aides, ses collaborateurs de demain, il les maltraite? Non.

Du reste, les traits généraux de cette politique ont été magistralement exposés dans les instructions fondamentales du général Gallieni, en date du 22 mai 1898 :

Le meilleur moyen pour arriver à la pacification dans notre nouvelle colonie est d'employer l'action combinée de la force et de la politique. Il faut nous rappeler que dans les luttes coloniales nous ne devons détruire qu'à la dernière extrémité, et, dans ce cas encore, ne détruire que pour mieux bâtir. Toujours nous devons ménager le pays et les habitants, puisque celui-là est destiné à recevoir nos entreprises de colonisation future et que ceux-ci seront nos principaux agents et collaborateurs pour mener à bien nos entreprises. Chaque fois que les incidents de guerre obligent l'un de nos officiers coloniaux à agir contre un village ou un centre habité, il ne doit pas perdre de vue que son premier soin, la soumission des habitants obtenue, sera de reconstruire le village, d'y créer un marché, d'y établir une école. C'est de l'action combinée de la politique et de la force que doit résulter la pacification du pays et l'organisation à lui donner plus tard.

L'action politique est de beaucoup plus importante. Elle tire sa plus grande force de l'organisation du pays et de ses habitants.

Au fur et à mesure que la pacification s'affirme, le pays se cultive, les marchés se rouvrent, le commerce reprend. Le rôle du soldat passe au second plan. Celui de l'administrateur commence. Il faut d'une part étudier et satisfaire les besoins sociaux des populations soumises, favoriser d'autre part l'extension de la colonisation qui va mettre en valeur les richesses naturelles du sol, ouvrir les débouchés au commerce européen.

Et pour terminer ces citations par cette dernière qui en résume l'esprit :

Les commandants territoriaux devront comprendre leur rôle administratif de la façon la moins formaliste. Des règlements, surtout aux colonies et en matière économique, ne posent jamais que des formules générales prévues pour un ensemble de cas, mais inapplicables souvent au cas particulier. *Nos administrateurs et officiers doivent défendre au nom du bon sens les intérêts qui leur sont confiés et non les combattre au nom du règlement.*

II

Voilà pour la première période : conquête, occupation, pacification.

Voyons ce que devient la méthode, en quoi consiste le rôle colonial de l'armée dans la période suivante, dans la vie normale du pays pacifié.

Ici encore, il n'y a qu'à laisser la parole aux instructions du 22 mai 1898 :

Le soldat se montre d'abord soldat, ainsi qu'il est nécessaire pour en imposer aux populations encore insoumises ; puis, la paix obtenue, il dépose les armes. Il devient administrateur....

Ces fonctions administratives semblent incompatibles, au premier abord, avec l'idée qu'on se fait du militaire dans certains milieux. C'est là cependant le véritable rôle de l'officier colonial et de ses dévoués et intelligents collaborateurs, les sous-officiers et soldats qu'il commande. C'est aussi le plus délicat, celui qui exige le plus d'application et d'efforts, celui où il peut révéler ses qualités personnelles, car détruire n'est rien, reconstruire est plus difficile.

D'ailleurs, les circonstances lui imposent inéluctablement ces obligations. Un pays n'est pas conquis et pacifié quand une opération militaire y a décimé les habitants et courbé toutes les têtes sous la terreur ; le premier effroi calmé, il germera dans la masse des ferments de révolte que les rancunes accumulées par l'action brutale de la force feront croître encore.

Pendant cette période qui suit la conquête, les troupes n'ont plus qu'un rôle de police qui passe bientôt à des troupes spéciales, milice et police proprement dite ; mais il est sage de mettre à profit les inépuisables qualités de dévouement et d'ingéniosité du soldat français. Comme surveillant de travaux, comme instituteur, comme ouvrier d'art, comme chef de petit poste, partout où l'on fait appel à son initiative, à son amour-propre, à son intelligence, il se montre à la hauteur de sa tâche. Et il ne faudrait pas

croire que cet abandon momentané du champ de manœuvre soit préjudiciable à l'esprit de discipline et aux sentiments du devoir militaire. Le soldat des troupes coloniales est assez vieux, en général, pour avoir parcouru maintes fois le cycle des exercices et n'avoir plus grand'chose à apprendre dans les théories et assouplissements auxquels on exerce les recrues de France.

Les services qu'on réclame de lui, au contraire, entretiennent une activité morale et physique qui est décuplée par l'intérêt de la besogne qui lui est confiée.

En outre, en intéressant ainsi le soldat à notre œuvre dans le pays, on finit par l'intéresser au pays lui-même. Il observe, il retient, il calcule même, et souvent, au moment de sa libération, il sera décidé à mettre en valeur quelque coin de terre, à utiliser dans la colonie les ressources de son art, à la faire bénéficier, en un mot, de son dévouement et de sa bonne volonté. Il devient un des plus précieux éléments de la petite colonisation, complément indispensable de la grande.

Et nos soldats, fidèles à ces instructions, se sont transformés, dans la plus large mesure, en agriculteurs, en ouvriers d'art, en instituteurs.

Dire que cette adaptation s'est faite sans résistance, ce serait méconnaître la persistance des habitudes acquises et l'inertie des mouvements coutumiers. Bien que l'état moral et physique de nos troupes ait été ainsi autrement préservé que par l'oisive routine de la vie des postes, les préjugés régimentaires n'en ont pas moins fait de vigoureux efforts offensifs, et il est à souhaiter qu'une réforme de l'organisation de ces troupes coloniales débarrasse le commandement territorial des obstacles qui, dans cet ordre, entravent encore trop souvent son action.

Bref, le but poursuivi par le général Gallieni, c'est l'utilisation coloniale de chaque homme du corps d'occupation conformément à ses aptitudes. Ce qu'il n'admet pas, c'est que la force vive que représente un Français aux colonies reste inemployée. Du jour où le secteur assigné à une compagnie a été pacifié et où le dernier coup de fusil a été tiré, cette compagnie ne représente plus seulement l'unité militaire, mais surtout une collectivité, un réservoir de contremaîtres, de chefs

d'atelier, d'instituteurs, de jardiniers, d'agriculteurs, tout portés, sans nouvelles dépenses de la métropole, pour être les premiers cadres de la mise en valeur coloniale, les premiers initiateurs des races que nous avons la mission providentielle d'ouvrir à la voie industrielle, agricole, économique, et aussi, oui, il faut le dire, à une plus haute vie morale, à une vie plus complète.

Et combien cela est facile avec le cher soldat français, redevenu, une fois dispersé par un, par deux, parmi les villages malgaches, le paysan de France, l'ouvrier de France, avec tout ce que ces mots comportent de qualités d'ordre, de prévoyance, d'ingéniosité, et aussi d'endurance, de cordialité, de belle humeur !

Ah ! cette idée audacieuse de la dispersion de nos hommes à travers les populations indigènes, tolérée, que dis-je, préconisée, ordonnée par le général Gallieni, que n'en avons-nous pas entendu dire par les gardiens des rites sacrés !

Or, les faits sont là.

Il me souvient d'avoir trouvé, dans un poste où je comptais établir le siège d'un commandement important, une compagnie d'infanterie de marine, épuisée par les trois années de campagne et d'insurrection, anémiée, oisive, incapable de fournir un service actif, mais d'ailleurs concentrée dans la main de son chef et accomplissant les rites métropolitains aux heures traditionnelles du tableau de service. Il était visible que ces hommes, à 3 000 lieues de leur village, mal abrités, inoccupés, périssaient d'ennui, de spleen et de mal du pays. Malgré les objections tirées de l'état de santé de ces hommes, de l'impossibilité qui en résultait de les livrer à eux-mêmes, loin de l'infirmerie et de la surveillance, de leur état de dépression, de la nécessité de les avoir sous la main, je les ai dispersés sur l'heure. Ils se sont transformés en contremaîtres d'une école professionnelle, en chefs d'exploitation agricole, en jardiniers, en constructeurs de routes, et, deux mois après, à ce ramassis d'infirmes s'était bien réellement substituée une com-

pagnie prête à se rassembler au coup de sifflet, l'œil clair, le jarret sec, l'allure dégagée et le fusil prêt. C'est que chacun d'eux, en face d'une responsabilité et d'une initiative, s'était ressaisi; qu'ils avaient retrouvé *une raison de vivre.*

Et cela fut l'histoire de la plupart des compagnies.

D'autre part, cette dispersion entraîne une autre conséquence : c'est que le soldat, au contact immédiat du pays, s'y attache et souvent y reste.

A Madagascar, la petite colonisation par le soldat *libérable* (et non libéré) donne lieu à une expérience intéressante et jusqu'ici satisfaisante, bien que très localisée encore. Le soldat désireux de se fixer dans la colonie, et présentant d'ailleurs toutes les garanties, reçoit une concession dès sa dernière année de service et est mis en mesure d'en commencer immédiatement l'exploitation. Il est déjà acclimaté, connaît le pays, la langue, les ressources, a traversé aux frais de l'État la période de tâtonnements toujours si critique. Souvent, comme chef de poste ou chef d'exploitation, il a déjà eu l'occasion d'expérimenter les méthodes. En lui attribuant une concession, tandis qu'il est encore au service, tandis que l'État pourvoit encore à ses besoins et en lui faisant des avances de semences et de matériel, on l'amène graduellement à sa libération, qui coïncide avec le moment où il entre de plain-pied dans la période de rendement utile de son exploitation. Plusieurs de ces tentatives ont déjà eu plein succès sur le plateau central.

C'est la tradition du maréchal Bugeaud, mais modifiée sur un point essentiel. Il ne s'agit plus ici de « villages militaires », où tous les travaux de la vie rurale ou de la vie domestique étaient réglés au son du tambour : ceux-ci, au contraire, ont le stimulant de l'initiative, de l'intérêt personnel et de la responsabilité individuelle.

En échange de ces avantages, ils doivent à l'État[1], pendant

1. Arrêté du 23 avril 1899.

trois ans, leur concours pour le maintien de la sécurité du pays et forment, avec leurs engagés, de petits corps de partisans; ils sont à l'égard des indigènes de vrais agents de surveillance et de direction.

Pour que l'expérience présentât toutes les garanties de succès et de durée, il faudrait qu'ils pussent se marier avec des femmes françaises. La *ménagère* n'est guère un produit exotique, et pourtant, ainsi que le mot l'indique, elle est, pour la réussite d'une exploitation, un élément essentiel. En outre, le métis est une mauvaise solution. Ce sont de vrais enfants de France dont il faut semer la race en Émyrne. Cette nécessité de faciliter le mariage à nos colons n'est pas passée inaperçue. Le comte d'Haussonville a parlé ici même[1] de l'œuvre fondée par Mme Péjard : la *Société d'émigration des femmes*, inspirée de la grande œuvre anglaise *United British Women emigration association*. Qu'il s'agisse de créer une émigration féminine ou d'obtenir de l'État des congés sans frais qui permettent à nos soldats libérables de venir se marier en France, l'essentiel est de réussir. Et si le problème trouve sa solution, si l'administration met tout en œuvre pour la faciliter, on est en droit de prévoir sur ce plateau central si sain de Madagascar la formation d'une race de petits colons de bon sang français, trempés, habitués à peu, tenant à ce sol qu'ils auront mis en œuvre, ayant gardé l'habitude héréditaire du fusil. Et, qui sait! ce sont peut-être des Boers français que l'on préparerait ainsi!

Nous n'avons envisagé jusqu'ici que l'emploi colonial des troupes européennes. Sans remplir le même rôle, certaines troupes indigènes peuvent être, elles aussi, largement utilisées. C'est ainsi que, dans le haut Tonkin, les postes de tirailleurs tonkinois autour desquels se groupaient leurs familles, ont été, dans les régions dévastées par la piraterie, les premiers agents de reconstitution locale. Ils y ont formé, comme l'indiquait la

1. *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1898.

lettre de M. le gouverneur général Rousseau, précédemment citée, « une population provisoire à l'abri de laquelle se reconstituaient la population réelle et la remise en exploitation du sol ». C'est ainsi qu'à Madagascar, des postes de tirailleurs hovas, établis sur de grandes voies de communication, traversant des régions désertes, ont été transformés en villages militaires avec concessions de terres en toute propriété, afin d'y créer des noyaux de repeuplement et des centres de ressources[1].

On s'élève souvent contre la charge onéreuse que présente pour la métropole l'entretien des corps d'occupation. On admet d'ailleurs que le moment ne semble pas précisément favorable à leur réduction. L'utilisation coloniale de ces corps ne donne-t-elle pas le meilleur moyen de ne pas les laisser à l'état de force improductive? Il est facile de se rendre compte de l'économie que représente, pour les budgets coloniaux ou métropolitains, un tel emploi de nos soldats s'il est partout compris et pratiqué. A Madagascar, une centaine d'écoles où les petits Hovas commencent à parler couramment le français, organisées et dirigées par nos soldats, des écoles professionnelles où les soldats contremaîtres ont formé des ouvriers, des chefs d'atelier même, parmi les indigènes, dans des régions où il n'y avait aucune industrie, aucun ouvrier d'art; des fermes-écoles où, sous la direction de soldats, s'apprend l'usage de nos instruments aratoires, où se fait l'expérimentation de nos graines et de nos cultures, et enfin les routes, les ponts, les construc-

1. Décision du général Gallieni, du 20 janvier 1898, affectant une compagnie de tirailleurs malgaches à la route de Majunga : « .... Considérant qu'il est utile de repeupler une route d'étapes importante en y créant des ressources pour les voyageurs, et que cet essai de colonisation militaire, déjà expérimenté avec succès dans d'autres colonies françaises et étrangères, est particulièrement intéressant au point de vue du repeuplement des parties actuellement désertes de l'île; — Considérant que cette organisation, en créant des intérêts à la troupe, contribue à l'amélioration de son état physique et moral dans des régions éloignées de tout centre de population..., décide.... »

tions, dont les chefs de chantiers, les maçons, les briquetiers sont encore et toujours des soldats.

On se demande, ou plutôt la question est résolue par cela même qu'elle est posée, comment, avec les ressources budgétaires à peu près nulles dont disposaient les commandants de cercles, une telle œuvre aurait pu être réalisée, si, à défaut du réservoir militaire, il avait fallu faire venir de France à grands frais ce personnel.

Que quelques abus puissent se produire parfois de la part des soldats ainsi livrés à eux-mêmes, c'est incontestable. Il n'y a point d'institution humaine qui n'ait son revers, et qui résiste à l'examen des cas particuliers. L'argument est trop facile; et il appartient à l'autorité de réprimer avec la dernière rigueur les moindres abus, et surtout de les prévenir en choisissant avec quelque soin les hommes ainsi livrés à eux-mêmes. En tout cas, inconvénients pour inconvénients, le système inverse, qui laisse les hommes périr dans les postes d'oisiveté et de spleen, en a bien d'autres.

Ce qu'il faut voir, c'est l'ensemble et le résultat.

Reste la grande objection, celle à laquelle ont déjà répondu les instructions du 22 mai 1898 du général Gallieni, celle que les opposants ne cessent d'invoquer, le cliché de la « démilitarisation ». On l'applique aussi bien aux officiers qu'aux soldats attelés à la besogne coloniale.

D'abord, jamais on ne nous fera admettre qu'un mode d'emploi qui met en œuvre quotidiennement, à toute heure, toutes les facultés viriles, initiative, responsabilité, jugement, lutte contre les hommes et les éléments, démilitarise.... Il « décaporalise » peut-être, ce qui n'est pas la même chose.

Je me rappelle, à mon arrivée au Tonkin, tout proche encore de la douce vie de la métropole, encore accoutumé au confortable-superflu qui devient un nécessaire, quelle impression me fit, à ma première tournée avec le colonel Gallieni sur la frontière de Chine, la rude vie des jeunes officiers chefs de poste.

J'en revois un, à peine sorti de Saint-Cyr, habitué en France à une existence aisée et distinguée, élégant et charmant, qui, pour recevoir le colonel au poste perdu où il vivait, seul Français, avec ses trente tirailleurs, avait mis sa plus belle tenue, correct, ganté, comme pour le bal, et tandis que, évoquant avec lui le souvenir de ses camarades de la cavalerie, où il eût pu entrer, et des brillantes garnisons suburbaines, je ne pouvais m'empêcher de remarquer et sa vie sévère loin des choses familières et aimées, et sa belle humeur : « Mais, fit-il vivement, je ne m'ennuie pas un instant : avec le soin de mes hommes, la reconstitution de ces rizières à peine reprises à la piraterie, mes briqueteries, mes constructions, mon marché, mes règlements de comptes avec le poste chinois d'en face, la topographie de la région, mes journées sont trop courtes! »

Un an après, presque jour pour jour, sur la haute Rivière Claire, dans les grands combats livrés par le colonel Vallière et si heureusement terminés par la destruction de la grande piraterie chinoise, il tombait, frappé en plein cœur, debout derrière sa ligne de tirailleurs déployés, en commandant le dernier feu de salve de la journée, après avoir combattu tout le jour. S'était-il démilitarisé, celui-là?

Ses compagnons l'ont enseveli dans un grand drapeau tricolore, sous les plis duquel il dort là-bas, sur la frontière de Chine. J'ai revu sa tombe quelques mois après, parmi des rizières mûres, auprès d'un marché ressuscité, dans ce coin de terre que, depuis vingt ans de piraterie, toute vie avait quitté.

Il n'était pas mort pour rien. Et c'est la grandeur de la guerre coloniale ainsi comprise, c'est qu'elle seule fait de la vie.

Et si des humbles je passe à ceux qui sont déjà, tout vivants, entrés dans la légende, était-il démilitarisé par trois années de brousse le jeune chef qui, de l'Oubanghi au haut Nil, obtenait de ses officiers, de sa troupe, les prodiges d'énergie presque surhumaine que chacun sait? Avait-il, loin du contact des écoles, perdu un atome de sa prudence, de son jugement,

l'homme qui savait dire au sirdar égyptien les paroles mesurées et fermes dont notre patriotisme vibre encore?

Il y a dix ans, descendant le bas Danube jusqu'à son embouchure, je rencontrai à Soulina Sir Charles Hartley, le grand ingénieur qu'en 1856 la commission de navigation du Danube avait appelé, tout jeune, à rendre à la navigation le grand fleuve, qui depuis l'origine des temps se perdait dans les marais. Il s'était d'abord installé dans un abri de pêcheurs sur pilotis; toute sa vie, lutte de trente années contre la fièvre, contre les obstacles, contre la nature, avait été vouée à cette grande œuvre, et maintenant, à cette même place où il n'y avait jadis que quelques huttes misérables, il y avait une ville et un port, et les plus grands bateaux suivaient ce bras du fleuve que franchissaient seules autrefois des barques de faible tonnage, et je regardais, — avec quelle émotion! — cet homme, vieillard aujourd'hui, qui pouvait s'endormir, sa bonne tâche accomplie, après avoir appelé à la vie ce grand fleuve inutilisé depuis l'origine du monde, l'avoir *délié* pour ainsi dire, — et il me semblait qu'il ne pouvait y avoir de vie plus noblement remplie.

Je ne pensais guère alors que, plus tard, je verrais, vivant de leur vie, des chefs coloniaux pétrir de leurs mains créatrices des terres en friche pour en faire des rizières, des vallées endormies pour en faire des artères de vie, donner le coup de baguette qui met en œuvre un coin du vaste champ offert à l'activité de l'homme. Quelle plus noble tâche pour l'homme d'action? Celui qui a trempé ses lèvres à cette coupe en garde à jamais le goût! Quel plus noble emploi pour la force armée, avec celui de défendre le sol natal, que de préparer, d'assurer et de développer de telles conquêtes?

III

Mais, pour une telle œuvre, il faut une *armée coloniale* qui soit vraiment une *armée coloniale* et non pas seulement

de l'*armée aux colonies*, ce qui n'est pas la même chose.

Nous nous garderons bien de rouvrir ici la moindre discussion sur le mode de rattachement de la future armée coloniale. La question est nettement posée devant les Chambres. Pour nous, la discussion est close. Du reste, c'est peut-être la question qui importe le moins. La loi projetée est large, libérale, souple, et elle a l'inappréciable avantage d'apporter une solution à une question qui ne peut rester plus longtemps en suspens. Elle ne pose que quelques principes et prévoit aussi peu que possible les moyens d'application. Or, tant vaudront ceux-ci, tant vaudra la loi.

C'est dans leur prévision que nous croyons opportun de poser quelques-unes des conditions auxquelles il faudra satisfaire pour qu'une armée coloniale puisse remplir la tâche que nous lui voyons assignée.

L'essentiel c'est que, quelle que soit la solution adoptée pour son rattachement, l'armée coloniale ait bien son *autonomie*, qu'elle ne risque pas d'être absorbée, uniformisée dans le grand organisme auquel elle se rattachera. Et que, bien distincte, elle ait aussi des chefs bien distincts chez qui l'idée coloniale et l'adaptation de l'outil à son emploi prime toute autre considération.

Ce qu'il faut souhaiter, c'est que les conditions d'entrée et de sortie y soient réglées de telle sorte qu'elle ne serve pas uniquement de tremplin aux mandarins munis de tous les grades académiques, auxquels il ne manque qu'une campagne facile et rapide pour franchir plus rapidement un échelon. Il faut beaucoup redouter les gens qui viennent aux colonies pour y rééditer Austerlitz, — d'abord les colonies ne comportent pas Austerlitz; — et puis, ils sont mal préparés aux besognes patientes, ingrates et obscures qui sont la tâche quotidienne, la seule féconde de l'officier colonial. Ce sera aux règlements d'application qu'il appartiendra d'assurer la constitution d'une « milice sacrée », qui fera, elle aussi, son engagement décennal.

Ce qu'il faut souhaiter, c'est que des dispositions nouvelles abolissent la rigidité des tours de départ. On sait que mécaniquement, automatiquement, tout officier des troupes de marine, au bout du temps de séjour colonial, deux ans, trois ans au maximum, est rappelé en France, quelle que soit la besogne qu'il est en train d'accomplir. Et il ne peut compter que sur le hasard pour revenir à la tâche commencée. Il a laissé à Madagascar ou au Tonkin un secteur en pleine formation, il s'y est donné corps et âme, il est plein de son œuvre, il ne demande qu'à la poursuivre. Le tour prochain l'enverra faire du service de place à la Martinique ou à la Réunion. Cette instabilité est aujourd'hui une des choses les plus décourageantes, aussi bien pour l'officier voué à son œuvre que pour ses chefs. Ah! je connais l'objection : c'est qu'il ne faut pas s'user aux colonies, que trois ans représentent le maximum de temps pour un rendement utile, et qu'après ce délai il est nécessaire de venir se retremper dans la métropole. Soit! Mais alors pourquoi ne pas introduire dans l'armée coloniale, comme il a lieu pour les fonctionnaires civils, le droit au congé administratif, pendant lequel on reste titulaire de son poste, où l'on est assuré de retourner, après s'être revivifié à l'air de France, après aussi y avoir mis à profit son séjour pour le bien de sa circonscription? Combien sais-je d'officiers, aujourd'hui en France, qui ne demandent qu'à rallier leur ancien poste et ne se consolent pas à l'idée que ce n'est pas eux qui voient pousser leurs pépinières, leurs rizières, leurs maisons? Ils ont le *mal du pays à rebours*. Est-ce là un facteur négligeable?

On s'étonne parfois qu'il n'y ait pas un plus grand nombre d'officiers qui étudient les langues coloniales. Est-ce donc encourageant d'apprendre le malgache, si l'on ne doit plus l'utiliser qu'avec des Chinois? Ce qui est au contraire surprenant, c'est que, dans ces conditions, autant d'officiers encore prennent à cœur l'étude de ces langues, et, d'ailleurs, d'une manière générale, qu'autant d'entre eux se donnent comme

ils le font, à plein collier, au développement de leur région, comme s'ils devaient y attacher leur vie et leur nom. Il est vrai qu'ils appartiennent, pour la plupart, à l'arme de tous les héroïsmes et de toutes les abnégations, j'ai nommé l'infanterie de marine. Souhaitons donc que les facilités les plus grandes pour la prolongation de séjour soient laissées dans l'organisation nouvelle à tout officier dont la santé le permet; que le *congé* soit prévu, et enfin que, dans la plus large mesure, les officiers qui le désirent restent affectés à la même colonie. Cette mesure ne peut être absolue, il convient de laisser un débouché aux curieux et aux inquiets, et d'ailleurs, au début d'une carrière, les expériences de colonies diverses se contrôlent l'une l'autre; mais, d'une manière générale, la conception la plus logique et la plus féconde, la plus vraiment coloniale, c'est celle d'une armée du Soudan, d'une armée de Madagascar, d'une armée d'Indochine, ainsi que d'autres nations nous en donnent l'exemple.

Enfin, il est une dernière considération qui exige que la direction suprême de cette armée soit bien autonome et surtout *très*, *très coloniale*. C'est que la base d'appréciation des services rendus ne peut pas, *ne doit pas* y être la même que pour les services militaires métropolitains.

Et cela est évident, puisque les deux armées n'ont pas le même rôle, et, si elles avaient le même rôle, point ne serait besoin d'armée coloniale, il suffirait d'*armée aux colonies*.

Il faut avoir été aux colonies pour savoir que le plus vrai mérite y réside dans les labeurs qui trouvent ici le plus difficilement leur sanction. Il n'est pas bon que le motif trop exclusif de récompense soit le « fait de guerre ».

On comprendra sans qu'il soit besoin d'insister.

Croit-on qu'il faille nulle part une plus grande dépense d'énergie, d'endurance, d'autorité, qu'il n'en faut à l'officier chargé de la construction d'une route en pays sauvage? Il passe des mois, des années parfois, dans des abris improvisés, miné par la fièvre, compagne inséparable de tels tra-

vaux, allant d'un chantier à l'autre, n'obtenant qu'à force d'énergie, d'exemple, de volonté imposée, le rendement maximum de son personnel. Croit-on qu'il ne faille pas plus d'autorité, de sang-froid, de jugement, de fermeté d'âme, pour maintenir dans la soumission, sans tirer un coup de fusil, une population hostile et frémissante, que pour la réduire à coups de canon une fois soulevée?

Qu'on me permette d'évoquer à ce sujet le souvenir d'un commandant d'infanterie de marine. Chargé, il y a un an, de soumettre une région sakhalave insurgée, il s'était fait une loi absolue d'épargner, de pacifier, de ramener cette population. Je le revois abordant un village hostile, et, malgré les coups de fusil de l'ennemi, déployant toute son autorité à empêcher qu'un seul coup ne partît de nos rangs, et y réussissant, ce qui, avec des tirailleurs sénégalais, n'était pas facile. Je le revois, lui et ses officiers, en avant, à petite portée de la lisière des jardins, la poitrine aux balles, et, avec ses émissaires et ses interprètes, multipliant les appels et les encouragements. Et, comme cet officier était aussi un très bon et très habile militaire et qu'il avait pris d'heureuses dispositions, menaçant les communications, rendant difficile l'évacuation des troupeaux, il réussit, après des heures de la plus périlleuse palabre, à obtenir qu'un Sakhalave se décidât à sortir des abris et à entrer en pourparlers. Et ce fut la joie aux yeux que, le soir venu, il me présenta le village réoccupé, en fête, fraternisant avec notre bivouac, à l'abri du drapeau tricolore, emblème de paix. A peine de retour en France, il y a quelques mois, le commandant Ditte a succombé aux fatigues accumulées pendant cette campagne; et ce n'est plus qu'à une tombe que va l'hommage ici rendu à ce bon et loyal ouvrier.

Eh bien, croit-on que non seulement le résultat n'ait été plus fécond, mais encore qu'il n'ait pas fallu plus de fermeté et de courage, au sens propre du terme, pour faire une telle besogne que pour se donner le facile mérite d'enlever d'assaut ce village sakhalave?

Ce qu'il faut souhaiter, c'est que de tels actes puissent être qualifiés *actions d'éclat* dans l'armée coloniale de demain.

Nous avons essayé de donner, très sommairement et imparfaitement, une conception de l'emploi colonial de l'armée. Ce n'est pas une théorie spéculative. Des années et de vastes champs d'expérience l'ont déjà sanctionnée. A voir, en vivant de leur vie, nos petits soldats marquer de leur trace personnelle tant de points du globe, à retrouver leurs noms, comme ceux des légionnaires romains, gravés au seuil des voies nouvelles qu'ils ouvrent aux transactions des hommes, on se reprend aux longs desseins et aux espoirs impériaux.

Certes, ce n'est empiéter ici sur aucun domaine réservé que de constater autour de nous beaucoup d'inquiétude et de motifs d'inquiétude. Il est impossible, pour peu qu'on mette le pied hors de France, de ne pas constater par toute la terre les fluctuations de nos méthodes et le recul de notre action. C'est simple affaire de statistique de compter à Singapour, à Colombo, à Hong-Kong, à Zanzibar, les maisons nouvelles qui s'ouvrent d'une année à l'autre et de constater qu'elles ne sont pas françaises. La vie du dehors aussi nous apporte nos heures de doute et d'angoisse. Mais, après cette part, qu'il est sage de faire très large, au pessimisme, ouvrons la porte aux espoirs réconfortants en constatant, sur tous les champs du monde, la valeur persistante, sinon croissante, du Français *individu*. Quels que soient les obstacles apportés à chaque pas à son développement et à son initiative, il est toujours là. Chez tous, colons, administrateurs, soldats, missionnaires, c'est la même endurance, le même ressort, le même rebondissement sous la mauvaise fortune, la même belle humeur. Ah ! la belle pâte d'hommes !

A l'un des derniers repas officiels que nous fîmes à Madagascar, un consul étranger, notre voisin, nous demanda de qui était le charmant dessin qui illustrait notre « menu ». « C'est l'œuvre d'un sous-officier. — Ils font donc tout, vos

sous-officiers? Je les ai vus contremaîtres, instituteurs, agronomes, guerriers, ils sont donc bons à tout? »

Oui, ils sont bons à tout, et tous les autres aussi, soldats, colons, qui portent par le monde les inépuisables ressources de notre race. Attachés à l'œuvre locale, dégagés des mauvais bruits de la métropole, exaltés par le résultat immédiat de l'action directe, par la responsabilité du commandement, ils sont tous des hommes de devoir actif et précis. Et, s'il n'y avait pas tant de raisons d'un autre ordre, c'en serait déjà une pour donner sa foi à l'œuvre coloniale, cette incomparable pépinière d'énergies et de volontés qui ne peuvent pas être un capital perdu.

TABLE DES CARTES

HORS TEXTE

TOME PREMIER

TOME SECOND

TABLE DES DESSINS

HORS TEXTE

TOME PREMIER

TOME SECOND

TABLE DES MATIÈRES

TOME PREMIER

LETTRES DU TONKIN

TOME SECOND

LETTRES DU TONKIN (Suite)

LETTRES DE MADAGASCAR

84711. — Imprimerie générale Lahure, rue de Fleurus. 9, Paris.

